



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

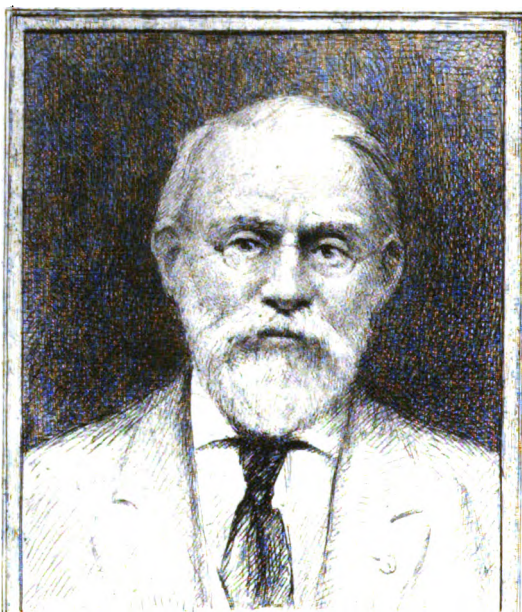
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B 441429 DUPL



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

ANNALES

DE LA

CIÉTÉ D'ÉMULATION

U DÉPARTEMENT DES VOSGES.

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU DÉPARTEMENT DES VOSGES.

1881



ÉPINAL

ET M. V. COLLOT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ
RUE DU BOUDIOU, 43

PARIS

AUG. GOIN, LIBRAIRE, RUE DES ÉCOLES, 82.

1881



GA
LE
I
M
pou
L
est
L
est
A
pou
aha
tena
Il
Com
LI
est re
Le
sion

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DE L'ANNÉE 1880.

SÉANCE DU 15 JANVIER 1880.

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Colnenne.

Présents : MM. ADAM, CHAPPELLIER, COLNENNE, DEMANGEON, GARNIER, GAUDEL, G. GLEY, GRAILLET, R. KIENER, LEBRUNT, LE MOYNE, MOTTET, VOULOT.

M. R. Gley, membre correspondant, assiste à la séance.

MM. Châtel et Cherest se sont excusés, par lettre, de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la séance publique du 4 décembre 1879 est lu et adopté sans aucune observation.

Le procès-verbal de la séance ordinaire du 18 décembre est également lu et adopté.

A l'occasion du nouvel an, ont témoigné de leur souvenir pour la Société nos collègues MM. de Grandprey, Puton, Rabache, Rabache, des Godins, Thévenot, de Clinchamps, Remank (de Bulgnéville), docteur Liégey, docteur Chevreuse.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance de la Commission administrative du 11 janvier 1884.

L'Interaire du Pape Paul IV par M^{re} Barbier de Montault est renvoyé à la Commission d'histoire et d'archéologie.

Le *Reveu des futaies jardinées* est renvoyé à une Commission spéciale composée de MM. Gabé, Colnenne et Gaudel.

La circulaire de la Société pour l'instruction élémentaire est renvoyée à la Commission spéciale nommée précédemment et se composant de MM. l'Inspecteur d'Académie, Le Moyné, Chapellier et Graillet.

La démarche de M. Simonet auprès de M. Lefebvre étant restée infructueuse malgré les instances de notre collègue, la Société déclare accepter la démission de M. Lefebvre.

MM. Lebrunt et Le Moyné sont délégués par la Société pour faire une nouvelle démarche auprès de M. Martin afin de lui faire retirer sa démission.

Correspondance. — M. Benoit, doyen de la Faculté des lettres de Nancy remercie la Société de l'envoi des *Annales* de 1879.

M. le Préfet accuse réception de la délibération prise par la Société, par suite de laquelle le Préfet des Vosges sera dorénavant, de droit, Président d'honneur de la Société. M. le Préfet remercie de ce témoignage de courtoisie.

M. Gauckler, président de la Section vosgienne de la Société de géographie de l'Est, donne avis à la Société qu'une conférence sera faite par M. Sylvin, le dimanche 25 janvier sous le patronage de cette Société. Il demande si ce jour n'a pas été déjà pris par quelque membre de la Société d'Emulation.

M. Chabert envoie une note sur M. le docteur Thouvenel, intendant des eaux minérales de Contrexéville, lauréat de l'Académie de Metz en 1877. Renvoi à la Commission d'histoire et d'archéologie.

Lettre de M. Thiriat à l'occasion des concours de 1877. Observations relatives à l'Association fromagère vosgienne — Renvoi à la Commission d'agriculture.

M. le docteur Chevreuse envoie de nouveaux spécimens de matières colorantes extraites de diverses plantes par voie de décoction, et fait connaître à la Société des expériences dirigées dans le même sens par M. le docteur Cossereau.

M. le colonel de Boureulle envoie en communication pour être soumis à la Société, des programmes de diverses excursions botaniques et archéologiques en Algérie, p

M. Duranda , avec photographies, détails de voyages, etc. La Société décide que des remerciements seront adressés à M. de Boureulle pour la communication du dossier que les membres ont examiné en séance avec le plus grand intérêt.

M. de Boureulle demande à être inscrit à l'ordre du jour de la séance de février pour une lecture : *Voyages sur les côtes de Bretagne*. Remerciements et avis que la Société entendra avec plaisir à sa prochaine séance ordinaire la lecture que M. de Boureulle veut bien lui promettre.

Ouvrages offerts à la Société.

L'Agriculture et la liberté commerciale, par M. E. Raoul Duval. Renvoi à la Commission d'agriculture.

Note de M. Demangeon : *La pression atmosphérique et la température à Epinal, en décembre 1879.*

Courbes barométriques et thermométriques en novembre et en décembre 1879. Renvoi à la Commission scientifique.

Présentations. — M. Lucien Krantz, fabricant de papiers à Docelles, est présenté par MM. Claudel et Cherest ; M. le docteur Cosserat, médecin à Padoux, par MM. Le Moyne et Chapellier. Renvoi à la Commission d'admission.

Elections. — M. Muel, inspecteur des forêts, est élu à l'unanimité membre de la Société.

M. Gley, président de la Commission d'admission, présente un rapport très favorable sur les candidatures de MM. Mathieu-Leclerc, Ganier, Chevreux, Dietz et de Braux, et expose les titres de chacun des candidats. Acte est donné à la Commission et il est renvoyé à la prochaine séance pour vote obligatoire.

M. Le Moyne rend compte de la gestion financière pour l'exercice 1879. Les comptes sont approuvés et des remerciements votés à M. Le Moyne rapporteur et à M. Chapellier, trésorier.

Budget de 1880.

M. Lebrunt propose d'établir le budget de 1880 sur les

mêmes bases que ceux de 1878 et de 1879, dont l'expérience a constaté la valeur. Cette proposition est adoptée.

M. Lebrunt saisit cette occasion pour proposer à la Société de voter des remerciements à M. Le Moyne, président sortant, pour sa bonne gestion et le dévouement que pendant deux ans il n'a cessé de porter aux intérêts de la Société. Adopté à l'unanimité.

M. Le Moyne remercie de ce témoignage de flatteuse sympathie.

M. Lebrunt propose de renvoyer à la Commission d'agriculture les différents rapports adressés à la Société sur les champs d'expériences des engrais Ville et d'adjoindre M. Le Moyne à cette commission. Adopté.

M. Le Président donne connaissance d'un projet de circulaire relative au Concours d'irrigation et au Concours régional, à adresser à tous les membres de la Société résidant dans le département, aux membres du Conseil général et des conseils d'arrondissements, aux comices, aux journaux et aux lauréats agricoles des dernières années. Ces circulaires sont adoptées.

M. Lebrunt propose de signaler M. Sidre à la Société protectrice des animaux. M. Sidre, instituteur à Bonnefontaine (le Tholy), a eu l'idée d'afficher dans son école un tableau où sont inscrits les noms des enfants qui détruisent les nids d'oiseaux. Adopté.

M. Demangeon donne lecture de son travail sur l'histoire des baromètres. Renvoi à la Commission scientifique pour examiner s'il y a lieu à insertion dans les *Annales*.

Il est procédé à la constitution des Commissions annuelles par bulletins de vote.

Les Commissions sont ainsi formées :

Commission d'agriculture. — MM. Chapellier, Colnenne, Defranoux, Gabé, Gaudel, Lapicque, Muel.

Commission d'histoire et d'archéologie. — MM. Chapellier, Gley, Defranoux, Graillet, Mottet, Tanant, Voulot.

Commission littéraire et artistique. — MM. Châtel, Colnenne, Defranoux, Garnier, Haillant, Graillet, Le Moyne.

Commission scientifique et industrielle. — MM. Adam, Bippert, Cahen, Châtel, Kiener père, Kiener fils, Le Moyne.

Commission d'admission. — MM. Adam, Demangeon, Garnier, Gaudel, Gley, Mottet, Tanant.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée.

SÉANCE ORDINAIRE DU 19 FÉVRIER 1880.

Président d'honneur : M. le Préfet.

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Cherest.

Présents : MM. ADAM, BOEGNER, CHAPELLIER, CHATEL, CHEREST, DEFRANOUX, GARNIER, GLEY, HAILLANT, KINTZEL, LEBRUNT, LE MOYNE, MOTTET, MUEL, VOULOT.

M. le colonel DE BOUREULLE assiste à la séance.

M. GABÉ s'est fait excuser.

En ouvrant la séance, M. le Président se fait l'interprète des sentiments de la Société tout entière en adressant les félicitations les plus sincères et les plus empressées à M. Boegner, préfet des Vosges et membre de la Société, pour la haute distinction honorifique dont il vient d'être l'objet de la part du Ministre de l'Intérieur.

La Société est heureuse de voir ainsi récompensés par la décoration de la Légion d'honneur le mérite et le dévouement à la chose publique du premier magistrat du département.

M. le Préfet remercie la Société de cette nouvelle preuve de sympathie.

Des applaudissements unanimes répondent aux paroles bien senties de M. le Préfet.

Le Secrétaire perpétuel donne lecture du procès-verbal de la séance du 15 janvier 1880. Adopté.

Correspondance. — Il est donné connaissance de la correspondance, dépouillée déjà en Commission administrative, dans la séance du 15 février.

La démission de M. Martin est définitivement acceptée, malgré les regrets de la Société; celle de M. Defranoux, comme membre des commissions de 1880 est également acceptée avec regret.

Les ouvrages de M. Liégey sont déposés aux archives. Ceux de MM. F. des Robert et Lescuyer renvoyés à la Commission d'admission, à l'appui de leurs candidatures.

M. Chevreuse est invité à accompagner sa carte pour les réunions de la Sorbonne d'une courte notice explicative.

MM. A. Gley, membre correspondant, et Cherest sont nommés délégués de la Société aux réunions des Sociétés savantes à la Sorbonne.

L'échange des *Annales* avec les publications des archives de la Saintonge et de l'Aunis est décidé.

La démission de M. Mansuy, vétérinaire à Remiremont est définitivement acceptée, malgré les regrets de la Société.

Présentations. Sont présentés comme membres de la Société : M. Lescuyer, auteur de plusieurs ouvrages sur les oiseaux, par MM. Lebrunt et Gley; M. des Robert, membre correspondant de l'Académie de Metz, par MM. Lebrunt et Cherest.

Elections. — Il est procédé, par vote secret, à l'élection des candidats sur lesquels s'est prononcée favorablement la Commission d'admission, en la séance du 15 janvier. MM. Mathieu-Leclerc, Ganier et Chevreux sont élus membres titulaires. MM. Dietz et de Braux sont élus membres correspondants.

Il est procédé au vote de membres des commissions annuelles devenues incomplètes par suite de la démission de M. Defranoux. M. Mathieu Leclerc est nommé membre de la Commission d'agriculture. M. Chevreux est nommé membre de la Commission d'histoire et d'archéologie.

M. Ganier est nommé membre de la Commission littéraire et artistique.

L'élection d'un bibliothécaire-archiviste-adjoint est ajournée à la séance de mars.

Rapports des commissions. — La Commission d'admission, par l'organe de son président, fait un rapport très favorable sur les candidatures de M. Lucien Krantz et de M. le docteur Cosserat. Le vote est ajourné à la prochaine séance.

Au nom de la Commission spéciale pour l'instruction élémentaire, M. Lebrunt donne lecture des propositions qui lui ont été transmises pour récompenser des personnes laïques qui se sont le plus dévouées à la cause de l'instruction élémentaire. Figure en première ligne, M. Georgel, âgé de 63 ans, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'académie, conseiller général pendant 18 ans, délégué cantonal depuis 1850. M. Georgel a rendu les plus grands services dans le canton de Corcieux ; il entretient depuis de longues années une école mixte dans la section d'Ivoux, commune de La Chapelle-devant-Bruyères, le traitement de l'institutrice est de 600 fr., et chaque année M. Georgel donne en prix des livres, pour une somme de 120 fr., aux lauréats du certificat d'études.

En raison de ces services exceptionnels, la Commission demande une récompense exceptionnelle, une médaille d'argent, bien que la Société pour l'instruction élémentaire n'accorde généralement cette récompense qu'à ceux qui ont obtenu d'abord la médaille de bronze et des mentions honorables.

La Société approuve les propositions de la Commission. Ces propositions seront transmises à M. le Président de la Société pour l'instruction élémentaire.

Lecture. La parole est donnée à M. le colonel de Boureulle. Comme d'habitude, M. de Boureulle nous fait faire un voyage très-intéressant, nous décrivant et nous montrant à la fois, au moyen de vues photographiques, les monuments les plus remarquables, les costumes et les types du pays où il nous emmène en sa très agréable compagnie. C'est

la Bretagne qu'il nous fait visiter pour la troisième fois, et c'est dans le Finistère, à Morlaix en particulier, que nous le suivons aujourd'hui avec une véritable satisfaction.

Aussi des remerciements sont-ils adressés à M. le colonel de Boureulle, pour la manière pittoresque et pleine de charme dont il nous fait profiter de ses bons souvenirs et de ses judicieuses observations.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 26 FÉVRIER 1880.

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Cherest.

Présents : MM. ADAM, CHAPELLIER, CHATEL, CHEREST, DEFRA-
NOUX, DEMANGEON, G. GLEY, KINTZEL, LEBRUNT, MATHIEU,
MOTTET, TANANT, VOULOT.

Se sont excusés par lettres MM. CHEVREUX, GARNIER et
GANIER.

Correspondance. MM. Chevreux, Ganier et Mathieu adressent
à la Société leurs remerciements, en promettant leur colla-
boration aux travaux de la Société.

M. le commandant Martin accuse réception de la lettre
qui lui notifiait que sa démission avait été acceptée à regret
par la Société : M. Martin restera attaché à la Société par
de bons souvenirs et ne sera jamais indifférent à ses
succès.

Notre collègue M. Merlin, fait hommage à la Société
d'un exemplaire de l'*Annuaire de l'Instruction publique des
Vosges*, pour 1880. Des remerciements sont votés à M. Merlin
et l'*Annuaire* renvoyé à M. Gley.

La Société philomatique de Saint-Dié invite la Société à
se faire représenter à sa séance solennelle de dimanche

prochain, 29 février. M. Tanant est nommé délégué de la Société.

M. Daguin, membre de nombreuses sociétés littéraires et scientifiques offre à la Société plusieurs ouvrages ou brochures qui se rapportent aux Vosges. La Société accepte avec reconnaissance et vote par avance des remerciements à M. Daguin.

La Société départementale d'agriculture du Doubs adresse une instruction populaire sur le phylloxera. Dépôt aux archives.

Elections. — Conformément aux conclusions de la Commission d'admission : M. L. Krantz et M. le docteur Cosserat sont élus membres associés de la Société.

Rapports des commissions. — Au nom de la Commission d'admission, M. Gley présente un rapport très favorable sur les candidatures de MM. Lescuyer et F. des Robert. L'élection est remise à la séance prochaine, le nombre des membres présents étant insuffisant pour procéder immédiatement au vote.

M. Lebrunt donne lecture d'un rapport élaboré en Commission d'agriculture sur les champs d'expériences des engrais chimiques en 1879. La Commission est d'avis que de nouvelles expériences soient entreprises en 1880 et propose un questionnaire qui devrait servir de base pour les rapports des expérimentateurs, de manière à ce que les résultats puissent être plus facilement comparés. Elle propose l'impression du rapport et décide qu'un exemplaire sera adressé à chacun des souscripteurs et expérimentateurs. La Société adopte les conclusions de la Commission d'agriculture.

Lecture. — M. Voulot donne lecture d'un travail sur la colonne de Portieux. Ce travail doit être adressé au Comité des travaux historiques des sociétés savantes, pour les prochaines réunions de la Sorbonne.

La Société décide l'envoi de ce travail au ministère de l'Instruction publique, sans toutefois assumer aucune responsabilité pour les diverses assertions émises par l'auteur.

La séance est levée.

SÉANCE DU 18 MARS 1880

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Cherest.

Présents : MM. CHAPELLIER, CHATEL, CHEREST, DEFRANOUX, DEMANGEON, GANIER, G. GLEY, LEBRUNT, LE MOYNE, MOTTET, MUEL, VOULOT,

MM. CHEVREUX et GABÉ se sont fait excuser.

Le procès-verbal de la séance du 26 février est lu et adopté sans aucune observation.

Correspondance. — M. le docteur Chevreuse signale M. Grallet, propriétaire à Vincey comme s'étant occupé de travaux d'irrigation, de drainage et de nivellement d'une haute importance. Répondu par M. le Président.

M. le docteur Chevreuse envoie une nouvelle carte de couleurs naturelles qu'il considère comme devant être des plus solides.

Notre collègue, M. Piroux, directeur de l'Institution des sourds-muets de Nancy, donne un témoignage de bonne confraternité en envoyant sa photographie pour l'album de la Société.

M. Lucien Krantz remercie la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres associés.

M. le pasteur Dietz, récemment nommé membre correspondant, adresse aussi ses remerciements. Il envoie sa photographie avec sa notice biographique

M. des Godins de Souhesmes, membre correspondant, envoie le prospectus de son ouvrage : *Mariage considéré au point de vue de la famille.*

Lettre de M. Thiriat relative à l'industrie fromagère. Renvoi à la Commission d'agriculture.

Communication. — M. de Boureulle envoie une brochure

intitulée *Souvenirs lorrains et champenois du Moyen-Age*. Remerciments et dépôt à la bibliothèque.

Est adressée à la Société une brochure sur *l'Agriculture et la liberté commerciale*, par M. Raoul Duval.

M. Voulot dépose sur le bureau une brochure de M. A. Benoit : *Les temps anciens en Alsace-Lorraine*. Remerciments et dépôt à la bibliothèque.

Présentation. — M. Daguin, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur d'ouvrages sur la Haute-Marne, est présenté comme membre correspondant de la Société par M. Lebrunt et Charest. Les ouvrages de M. Daguin sur Nogent sont renvoyés à la Commission d'admission à l'appui de la candidature de M. Daguin.

Elections. — MM. Lescuyer et F. Des Robert sont élus à l'unanimité membres correspondants de la Société.

Rapports des commissions. — La Commission d'agriculture propose par l'organe de M. Muel, quelques modifications pour le programme des prix affectés cette année à l'arrondissement de Mirecourt : rétablir le prix Castel qui est donné chaque année paire ; supprimer la prime spéciale pour la fabrication des fromages.

La Société décide de porter simplement au programme, après apiculture : fabrication des fromages.

La Société accepte l'offre de M. George, vice-président du Comice agricole de Mirecourt, de mettre un des membres du Comice à la disposition de la commission voyageuse pour les visites de l'arrondissement de Mirecourt.

La Société approuve la proposition de la Commission d'agriculture d'écrire à M. le Directeur de l'école de Champvaux (Jura) pour savoir : 1° si l'on fait dans les montagnes du Jura d'autres sortes de fromage que le Gruyère ; 2° s'il est possible de faire suivre les cours de cette école par un habitant des Vosges qui serait choisi ultérieurement et délégué par la Société d'Emulation ; 3° à quelle condition pourrait se faire cette participation à l'enseignement de l'école ; 4° si un professeur de l'école de Champvaux ou un de ses anciens

élèves consentirait à venir étudier la fabrication des fromages dans les Vosges et éclairer la Société sur les moyens à adopter pour l'amélioration des procédés en usage; 5^o sous quelles conditions cette mission pourrait être accomplie.

La Société adopte le questionnaire sur les engrais chimiques à adresser aux personnes qui vont entreprendre de nouvelles expériences.

La Commission d'histoire et d'archéologie émet un avis favorable à l'insertion aux *Annales* du travail de M. le docteur Fournier : *Rambervillers au XVI^e siècle*. Renvoi à la Commission administrative pour l'insertion.

Aucune modification n'est proposée par la Commission d'histoire et d'archéologie au programme des concours.

Au nom de la Commission littéraire, M. Le Moyne lit son rapport sur *l'Origine des langues romanes* par M. Le Cler et conclut à l'insertion de ce travail aux *Annales*. La Société décide le renvoi à la Commission administrative pour l'insertion.

La Commission artistique propose la suppression de la musique au programme des concours. Après discussion, la Société décide de remplacer le mot musique par *Musique exécutée*.

La Commission scientifique et industrielle propose de déposer aux archives le catalogue des hémyptères homoptères de l'Alsace et de la Lorraine par MM. Reiber et Puton. Adopté.

Elle propose que l'affiche des concours soit d'un plus grand format, triple de celle de 1879 et que les caractères employés soient beaucoup plus gros. Adopté.

La séance est levée à 4 heures et 1/2.

SÉANCE DU 15 AVRIL 1880.

Président d'honneur : M. le Préfet.

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Colneane.

Présents : MM. ADAM, BOEGNER, CHAPELLIER, CHEVREUX,

COLNENNE, DEMANGEON, GARNIER, G. GLEY, HAILLANT, LAPICQUE, LEBRUNT, MATHIEU, MUEL, VOULOT.

Se sont fait excuser MM. CHEREST, GABÉ, GAUDEL et LE MOYNE.

Le secrétaire-adjoint donne lecture du procès verbal de la séance du 18 mars 1880. Adopté sans observation.

Correspondance. — M. le docteur Cosserat remercie la Société de son admission comme membre associé et promet une active collaboration.

M. F. Des Robert remercie également et envoie sa notice biographique.

M. Lescuyer adresse aussi ses remerciements, envoie sa photographie et les titres de ses travaux sur les oiseaux.

M. A. Gley, délégué par la Société aux réunions des sociétés savantes de la Sorbonne, promet un compte rendu de ses impressions.

M. le Ministre de l'agriculture et du commerce invite la Société à se faire représenter au Concours régional agricole de Bar-le-Duc. M. Lapicque accepte la délégation de la Société. Donné avis à M. le Ministre de l'agriculture et envoyé le programme du Concours à M. Lapicque.

M. le docteur Mougeot transmet une notice nécrologique sur M. le professeur Schimper, l'un des fondateurs des galeries d'histoire naturelle du musée d'Epinal. Renvoi à M. Voulot.

M. le docteur Bousson, directeur de l'école de fromagerie de Champvaux, répond aux renseignements qui lui ont été demandés. Renvoi à la Commission d'agriculture pour examen et proposition.

M. Grallet, de Vincey, demande à prendre part au Concours d'irrigation. Renvoi à la Commission d'agriculture.

Circulaire de la Société centrale d'horticulture de France : Enquête sur les effets produits par le froid pendant l'hiver 1879-1880. Renvoi à la Commission d'agriculture, avec prière de s'adjoindre M. Demangeon, pour répondre à différents points du questionnaire.

M. Voulot donne avis, en sa qualité de délégué de la Société aux fouilles de Portieux que tous les éléments de la colonne, retrouvés dans la Moselle, sont réunis au jardin du Musée des Vosges. Acte est donné de la communication de M. Voulot et la Société décide que ces objets seront déposés au Musée.

M. Duroselle adresse une étude sur un nouveau projet de crédit agricole. Renvoi à la Commission d'agriculture.

Les observations météorologiques de M. Demangeon en mars 1889 sont renvoyées à la Commission scientifique.

Présentation. — M. le comte Maurice de Pange, littérateur à Fontainebleau, auteur d'un manuscrit sur l'histoire généalogique de la maison lorraine de Salm-Salm est présenté par MM. Chapellier et Gley. Renvoi à la Commission d'admission avec prière de s'adjoindre M. Chapellier.

Rapports des commissions. — La Commission d'admission par l'organe de M. Gley présente un rapport favorable sur la présentation de M. Daguin. Le vote est renvoyé à la prochaine séance.

Au nom de la Commission d'agriculture, M. Muel donne lecture du procès-verbal de la réunion du 31 mars :

1^o Avis favorable pour l'impression aux *Annales* de 1880 du rapport de M. Figarol sur l'usage des engrais chimiques de M. G. Ville. La Société décide l'insertion.

2^o Avis favorable pour demander au Ministre de l'agriculture et du commerce les cartes agronomiques publiées dans différents départements : Eure, Calvados, Ardennes, Vienne et Seine-et-Marne Approuvé.

Au Concours régional agricole qui aura lieu à Épinal en 1884, la petite race vosgienne, l'industrie laitière et particulièrement la fabrication des fromages doivent être l'objet de récompenses spéciales. Comme au Concours régional de Bar-le-Duc il doit être présenté des observations pour le Concours de 1881, M. Lapicque est invité à exprimer les vœux de la Société.

M. Voulot fait savoir que la Société de l'Eure demande

l'échange des publications. M. Lebrunt répond que deux sociétés du département de l'Eure sont au nombre des sociétés correspondantes et qu'il leur a été envoyé les *Annales* de chaque année.

Proposition. — M. le Président de la Société soumet à son examen la proposition suivante :

La Société compte-t-elle prendre une part quelconque au Concours régional qui aura lieu à Epinal en 1881 ? Que peut-elle faire à cette occasion en dehors du concours régional ? conférences, expositions , etc. Cette proposition est renvoyée aux diverses commissions pour examen et propositions.

Lectures. — M. Gley lit son rapport sur le 19^e volume de l'*Annuaire de l'Instruction publique*, par M. Merlin. M. Gley fait ressortir l'intérêt que présente ce volume au point de vue de la situation de l'enseignement dans les Vosges et conclut en remerciant notre collègue pour son intéressant et consciencieux travail. La Société décide que communication du rapport sera donnée à M. Merlin.

M. Lebrunt donne lecture d'un travail inséré au *Bulletin de la Société industrielle d'Elbeuf*, sur les appareils avertisseurs en cas d'incendie par M. Demeule, et d'une note sur la plantation des arbres et de la pomme de terre par M. Calloigne, extraite du *Bulletin de la Société d'agriculture de Boulogne-sur-Mer*. Des remerciements sont adressés à M. Lebrunt pour ses intéressantes communications.

La séance est levée. .

SÉANCE DU 20 MAI 1880.

Président : M. Le Moyne, vice-président.

Secrétaire : M. Châtel.

Présents : MM. ADAM, CHAPELLIER, CHATEL, DEFRANOUX, GANIER, G. GLEY, KINTZEL, LE MOYNE, TANANT, VOULOT.

MM. LEBRUNT, CHEREST, DEMANGEON et GABÉ s'excusent, par lettre, de ne pouvoir assister à la réunion de ce jour.

Le procès-verbal de la séance du 15 avril est adopté.

M. le Président donne lecture de la *Correspondance*.

M. Jules Petin, secrétaire de l'Association fromagère vosgienne regrette de ne pouvoir s'associer par une exposition des produits de la Société fromagère, au Concours régional de 1891.

M. Perrin, membre de la même association, fournit des renseignements sur la question. Ces lettres sont renvoyées à l'examen de la Commission d'agriculture.

M. Thévenot, membre correspondant adresse à la Société une notice sur l'instruction primaire dans le département de l'Aube. Des remerciements sont votés à l'auteur.

Notre collègue M. Cahen, ingénieur des ponts et chaussées, adresse un travail sur le Pont des Fées, près de Fontenoy. Renvoi à la Commission d'archéologie.

M. Daguin envoie une note sur les évêques de Langres. Renvoi à la Commission d'histoire.

M. Trompette, de Châtel, membre correspondant, envoie sa notice biographique à insérer à l'album.

M. le comte chevalier Lubawsky, littérateur russe, membre de beaucoup de Société savantes, demande à être reçu membre correspondant de la Société d'Emulation. Il envoie son portrait couvert de décorations. L'assemblée est d'avis qu'il soit donné connaissance à M. Lubawski des conditions exigées pour faire partie de la Société.

Elections. — Il est procédé au scrutin pour l'élection de M. Daguin, auteur de plusieurs brochures d'un véritable mérite. M. Daguin est à l'unanimité élu membre correspondant.

Rapports des Commissions. — La Commission d'admission présente son rapport favorable sur la candidature de M. le comte Maurice de Pange, littérateur à Fontainebleau. Le vote est ajourné à la prochaine séance, vu le nombre insuffisant des membres présents.

La Commission d'archéologie propose l'insertion aux *Annales* : 1° du compte rendu de la discussion à la réunion des Sociétés savantes, à la Sorbonne, au sujet du travail de M. Voulot : *Solimariaca est bien à Soulosse et Mosa n'est pas au Moulin rouge*; 2° du compte rendu de la discussion, par M. Chabouillet et 3° d'une courte réponse de M. Voulot.

M. Chapellier donne lecture du procès-verbal de la séance du 22 avril 1880, de la Commission d'agriculture.

Il est décidé que le questionnaire de la Société centrale d'horticulture de France, relativement aux dégâts causés par le froid de l'hiver 1879-1880, sera tiré à 300 exemplaires pour être adressé aux membres de la Société, à une cinquantaine d'instituteurs et aux membres de la Société d'horticulture d'Epinal, avec prière à chacun de faire connaître ses observations.

Des remerciements sont votés à M. Duroselle pour sa communication d'un projet de crédit agricole. Le morcellement de la propriété foncière, les habitudes invétérées des populations rurales relativement aux emprunts, etc., font penser à la Société que l'institution dont il s'agit réussirait difficilement dans les Vosges.

Des remerciements sont votés à M. Bousson pour ses renseignements sur l'école de fromagerie dont il est directeur à Vaux-sur-Poligny. M. Lapique accepte la mission d'aller visiter l'école de fromagerie.

M. Defrance, cultivateur à Langley, près Charmes, accepte l'offre qui lui est faite d'être adjoint à la Commission voyageuse qui devra examiner cette année les travaux agricoles dans l'arrondissement de Mirecourt.

La Commission littéraire et artistique propose des remerciements à M. Anquetil, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, pour sa traduction en vers de la satire XIV de Juvenal. Adopté.

La même Commission propose la formation d'une commission spéciale devant s'occuper des voies et moyens à employer pour organiser à Epinal une exposition artis-

tique lors du Concours régional de 1881. Sont nommés membres de cette Commission : MM. Adam, Châtel, Colenne, Ganier, Gley, Tanant et Voulot.

Dans sa séance du 29 avril 1880, la Commission scientifique et industrielle s'est occupée spécialement des observations météorologiques de M. Demangeon et demande qu'une place soit réservée aux *Annales* pour le résumé de ces observations, auquel il serait adjoint 1° un tableau général des températures minima observées à Epinal depuis 30 ans et 2° une carte du département indiquant pour diverses localités les températures minima observées pendant l'hiver 1879-1880. Adopté.

M. Le Moyne lit un rapport sur le travail de M. Demangeon, *Influence des lunaisons sur la nébulosité et les vents* et conclut à l'insertion aux *Annales*.

M. Le Moyne lit également un rapport sur les travaux de M. Dietz, pasteur à Rothau : *Essai sur le climat de Bischwiller et Observations météorologiques de mars 1878 à février 1879*. M. Le Moyne regrette que ces observations ne nous soient pas parvenues plus tôt et demande que M. Dietz soit invité à envoyer les observations de mars 1879 à mars 1880. Des remerciements sont aussi proposés en faveur de M. Dietz. Adopté.

Lectures. — M. Voulot donne lecture d'une *Notice nécrologique sur M. Schimper*, naturaliste, directeur du musée de Strasbourg, l'un des fondateurs du musée départemental des Vosges. Cette lecture est écoutée avec le plus vif intérêt et des remerciements sont adressés à M. Voulot. L'assemblée décide l'insertion de cette notice aux *Annales* de 1880.

Notre collègue M. Papier, vice-président de l'Académie d'Hippone a adressé dernièrement à la Société deux brochures : 1° *Histoire d'un soulèvement kabyle en 1804* ; 2° *Episode de cette insurrection*. M. Lebrunt a fait un intéressant rapport sur ces deux ouvrages, il en est donné lecture à la Société qui, conformément aux conclusions, vote des remerciements à M. Papier.

M. Gley lit une note sur un travail de M. Duponchel, membre de la société languedocienne de géographie, sur *L'avenir du chemin de fer du Soudan*. M. Gley prie la Société de décider qu'il sera donné avis à la Société languedocienne de géographie qu'il lui a été rendu compte du travail de M. Duponchel. Adopté.

M. Voulot donne lecture d'un article sur M. Lescuyer, publié par la *Revue des Sociétés savantes*.

La séance est levée à 4 heures.

SÉANCE DU 17 JUIN 1880.

Président : M. Le Moine.

Secrétaire : M. Cherest.

Présents : MM. ADAM, CHAPPELLIER, CHATEL, CHEREST, DE-FRANOUX, GABÉ, GLEY, LE MOYNE, MOTTET, MUEL, VOULOT,

M. CABASSE, pharmacien à Raon-l'Étape, membre associé, assiste à la séance.

MM. LEBRUNT et DEMANGEON s'excusent de ne pouvoir assister à la réunion.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance du 20 mai 1880 par le Secrétaire perpétuel.

Sur la demande de M. le maire de Neufchâteau, et considérant que la bibliothèque de la ville de Neufchâteau a reçu les *Annales* pendant un certain nombre d'années, la Société décide que les *Annales* de 1878 et de 1879 seront adressées à la bibliothèque de Neufchâteau et que cette bibliothèque sera dorénavant inscrite parmi celles qui reçoivent les *Annales*.

Il est donné lecture du procès-verbal de la réunion de la Commission administrative, du 13 juin 1880. Suivant les

propositions de cette Commission, la Société décide : 1° Que la carte agronomique de l'arrondissement de Rethel, envoyée par le Ministère de l'agriculture et du commerce, sera collée sur toile ; — 2° Que la proposition de M. Lebrunt ayant pour objet de modifier le règlement, sera soumise à la Société. Celle-ci, sur la demande du Président procède au scrutin secret, à la nomination de la Commission spéciale chargée de l'examen des modifications proposées. MM. Mottet, Le Moine, Gley, Chapellier, Adam, sont élus membres de cette Commission ; — 3° Que les travaux relatifs à Soulosse, de M. Voulot, de M. Chabouillet, ainsi que la réponse de M. Voulot, seront insérées aux *Annales* avec une photographie reproduisant l'inscription principale ; — 4° Que les fac simile de quelques signatures reproduites dans le travail de M. Fournier, *Rambervillers au XVI^e siècle*, seront aussi insérés aux *Annales* ; — 5° Que les travaux de MM. Cahen et Voulot sur le Pont des Fées figureront aux *Annales* de 1880 ; — 6° Qu'il sera tiré 300 exemplaires de la circulaire et du questionnaire sur les dégâts occasionnés par le froid de l'hiver 1879-1880.

Correspondance. M. le Président donne connaissance de la correspondance.

M. Daguin remercie la Société de l'avoir nommé membre correspondant.

Le Conseil général alloue une somme de 1,800 fr. à la Société. Remerciements.

M. A. Benoit, membre correspondant, adresse un travail contenant une lettre du curé Maudru, 1791. Renvoi à la Commission d'histoire.

M. le docteur Chevreuse sollicite de nouveau la Société pour examiner ses peintures avec couleurs végétales et les aquarelles de M. le docteur Cosserat. La Commission artistique est invitée à déléguer un de ses membres pour voir les dessins de M. Cosserat et les couleurs de M. Chevreuse. Renvoi de la lettre de M. Chevreuse à la Commission artistique.

M. Barbier, secrétaire général de la Société de géographie

de l'Est adresse à la Société un exemplaire de sa carte d'Afrique. Remerciments.

M. Burger adresse, en souvenir de ses années passées comme garde général des forêts dans les Vosges, une *Notice sur la culture de la pomme de terre d'Amérique* (early rose), et y joint trois échantillons de tubercules. La brochure est renvoyée à la Commission d'agriculture et les tubercules ont été plantés par M. Lebrunt dans son jardin.

La Société de tir d'Epinal convie la Société à la distribution des récompenses qui aura lieu le 12 juillet. Il en est donné acte à M. Châtel, président du tir.

M. Dietz, pasteur à Rothau, membre correspondant, adresse une brochure intitulée *Assurance bovine au Ban-de-la-Roche*. Renvoi à la Commission d'agriculture.

Election. — M. le comte Maurice de Pange, historiographe à Paris, est élu membre correspondant de la Société, à l'unanimité.

Présentation. — M. Léon Germain, archiviste-adjoint de la Société d'archéologie lorraine, auteur de plusieurs publications historiques sur la Lorraine, à Nancy, est présenté comme membre correspondant par MM. Chapellier et Mottet. Le travail de M. L. Germain « *Jean de Bourgogne et Pierre de Genève, comtes de Vaudémont* » est présenté à l'appui de sa candidature. Renvoi à la Commission d'admission.

Commissions. — La Commission d'archéologie propose que des remerciements soient adressés à M. Maxe-Werly pour son travail sur les monnaies de Remiremont et de Saint-Dié. M. Voulot demande que l'ouvrage de M. Maxe-Werly soit admis au concours de 1880.

La Commission propose également des remerciements à M. Jouve pour son *Etude géographique sur les possessions de Senones*.

La Commission demande que des remerciements soient adressés à M^{sr} de Montault pour son *Inventaire de Paul IV*.

La Commission spéciale de l'exposition artistique s'est réunie le 14 juin 1880. M. Châtel, élu secrétaire, rend

compte de cette première réunion où la Commission a été constituée et où ont été exposées les bases de ses travaux,

Lectures. — M. Gley donne lecture d'une traduction en vers : 1° d'une *Ode d'Horace*. — 2° de *l'enlèvement de Proserpine*, Liv. V des *Métamorphoses d'Ovide*. La Société adresse des remerciements à M. Gley et décide le dépôt aux archives.

M. le Président lit un compte rendu du Concours régional de Bar-le-Duc par M. de la Tréhonnois.

La séance est levée.

SÉANCE DU 15 JUILLET 1880.

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Châtel.

Présents : MM. ADAM, CHAPELLIER, CHATEL, GABÉ, GARNIER, GLEY, LEBRUNT, LE MOYNE, MOTTET et MUEL.

Se sont fait excuser MM. CHEREST, CHEVREUX et VOULOT.

Le procès-verbal de la séance du 17 juin est lu et adopté.

M. Le Moyne propose l'insertion aux *Annales* des traductions en vers de l'*Ode d'Horace* et d'un passage du Liv. V des *Métamorphoses d'Ovide*, lues par M. Gley, à la séance précédente. M. Gley remercie le vice-président de cette proposition flatteuse, ainsi que la Société qui l'appuie, mais n'accepte pas. M. Lebrunt propose de consigner au procès-verbal l'expression des regrets de la Société.

M. Lebrunt fait part à la Société de la mort de notre collègue M. le docteur Gustave Vautrin de Mirecourt, décédé à Nancy.

Correspondance. — Lettre de M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce. Subvention de 4,000 fr. pour primes

agricoles, dans l'arrondissement de Mirecourt, en 1880.

M. le Secrétaire de la Société de géographie de l'Est invite la Société d'émulation à se faire représenter au Congrès national des Sociétés de géographie de France. MM. Chapellier, Cherest, Demangeon, Garnier et Tanant se sont fait inscrire comme délégués de la Société d'émulation.

M. l'abbé Mourot envoie pour le concours littéraire son *Drame de Jeanne d'Arc*. Renvoi à la Commission littéraire.

M. le maire de Neufchâteau remercie la Société d'avoir décidé que la bibliothèque de Neufchâteau recevrait à l'avenir les *Annales*.

MM. J. Dubois, Renault, Demangeon, Cosserat, Legras, Barbier, envoient des réponses au questionnaire de l'enquête sur les effets du froid pendant l'hiver 1879-1880. Renvoi à la Commission d'agriculture.

M. Cherest demande que quatre exemplaires des *Annales* soient alloués au Collège et à l'Ecole industrielle pour être donnés en prix. Un accueil très favorable est fait à cette demande. La Société décide que ces volumes seront reliés.

Proposition. — M. Lebrunt, propose l'organisation d'une sorte de congrès agricole pendant la durée du Concours régional de 1881. Cette proposition prise en considération est renvoyée à la Commission d'agriculture qui s'adjoindra M. Adam pour l'examen des voies et moyens.

Rapports des Commissions. — La Commission d'admission propose l'admission de M. Léon Germain, archiviste-adjoint de la Société d'archéologie lorraine. Le vote est ajourné à la prochaine séance.

La Commission d'histoire et d'archéologie s'est réunie le 10 juillet 1880. Il a été donné connaissance de l'envoi à la Société, pour l'impression aux *Annales*, d'une lettre de l'évêque constitutionnel Maudru, écrite le 13 janvier 1791. La Société en décide l'impression aux *Annales*.

Il a été ensuite décidé par la Commission que M. Voulot écrirait à M. le Préfet des Vosges, pour demander la conservation de la partie du Pont des Fées, près de Bains,

qui reste dans le lit et sur la rive gauche du Coney, ainsi que des blocs ébauchés qui existent sur cette rive. M. Voulot ayant déjà écrit en son nom personnel, devra le faire de nouveau, au nom de la Société, après qu'elle aura donné son assentiment à cette mesure.

M. Voulot a proposé à la Commission d'archéologie de demander à la Société l'emploi d'une partie des fonds disponibles de cette Commission pour contribuer à la restauration du monument de Portieux. Le ministère vient d'y contribuer lui-même. La Commission, favorable à cette demande, décide qu'une proposition sera faite en ce sens à la Société.

La Société renvoie à l'ordre du jour de la prochaine séance le projet de modification du règlement et le rapport de M. Chevreux. Elle décide que ce projet et ce rapport seront chromographiés et envoyés à tous les membres titulaires.

Travaux. — M. Garnier soumet à la Société son plan en relief du canton de Lamarche. La Société remercie M. Garnier de son intéressante communication et renvoie ce travail à l'examen de la Commission scientifique et industrielle.

La séance est levée à 4 heures.

SÉANCE DU 19 AOUT 1880.

Président : M. Le Moyne, vice-président.

Secrétaire : M. Châtel.

Présents : MM. CHATEL, CHEVREUX, DEFRANOUX, GLEY, LAPICQUE, LE MOYNE, MOTTET, MUEL, VOULOT.

M. HOUBERDON, membre associé, assiste à la séance.

M. RICHARD, DU CANTAL, inspecteur de l'agriculture, est présenté par M. Lapicque et demande à être entendu par

la Société. Sur l'avis unanime des membres présents, M. le Président invite M. Richard à assister à la séance et à prendre la parole, lorsque l'ordre du jour sera épuisé.

MM. CHEREST, GABÉ et LEBRUNT se sont excusés de ne pouvoir assister à la séance.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance du 15 juillet. Adopté.

M. le président rappelle les noms de ceux de nos collègues qui ont été dernièrement nommés ou promus dans l'ordre de la Légion d'honneur : MM. Tanant, Oustry, De Grandprey, Joubin. A l'unanimité la Société témoigne sa satisfaction et est heureuse de voir certains de ses membres ainsi récompensés par ces hautes distinctions honorifiques.

M. le Président rappelle la mort d'un de nos plus anciens membres correspondants, M. Joseph Claudel. Il donne lecture d'une notice nécrologique, insérée au *Bulletin de l'Association philotechnique*. La Société décide que l'expression de ses regrets sera consignée au procès-verbal, et M. Lebrunt est prié de vouloir bien rédiger un article nécrologique sur le regretté M. Claudel, article à insérer dans les *Annales* de la Société.

Correspondance. — Lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique annonçant une allocation de 400 francs à la Société. Remerciments.

Programme de l'Institut national agronomique envoyé par le Ministère de l'Agriculture et du Commerce.

Compte-rendu de la Commission supérieure du phylloxera, session de 1879, envoyé avec pièces annexes par le Ministère de l'agriculture et du commerce.

2^e Congrès des sociétés françaises de géographie. Session de 1879, à Montpellier.

Demande d'échange de publications de la Société académique hispano-portugaise de Toulouse. A l'appui de cette demande, cette société envoie son *Bulletin*. Renvoi à la Commission administrative.

M. Alex. de Lubawski renouvelle la demande d'être

nommé membre de la Société d'émulation. Il envoie à l'appui un recueil de *Calembourgs français*. Renvoyé à l'examen de M. Defranoux, sur sa demande.

M. le Président du Comice agricole de Mirecourt invite la Société à assister, le 19 septembre 1880, à la fête du Comice à Darney. Renvoi à la Commission d'agriculture.

Présentations. — M. le docteur Gaulard, professeur agrégé d'accouchement à la faculté de Lille, est présenté comme membre de la Société par MM. Gebhart, Defranoux et Lapicque. A l'appui est adressée la thèse soutenue à la faculté de médecine de Paris, pour le concours de l'agrégation, par M. le docteur Gaulard : *De l'influence de la grossesse sur la tuberculose*.

M. Merklen, docteur en droit, notaire à Épinal, est présenté comme membre de la Société par MM. Gley et Voulot. Renvoi à la Commission d'admission.

Election. — M. Léon Germain est élu à l'unanimité membre de la Société.

M. Houberton a été invité par M. Boitel, inspecteur général de l'agriculture, à le renseigner sur l'exploitation rurale de M. Barthélemy d'Escles, concurrent pour le Concours d'irrigation. En sa qualité de membre associé de la Société, M. Houberton demande à quelques membres de s'adjoindre à lui pour cette mission spéciale. M. Defranoux et Lapicque acceptent la proposition de M. Houberton.

Rapports. — Il est donné lecture d'un rapport de M. Lebrunt, résumant l'historique des travaux entrepris par M. Voulot pour la reconstitution et l'érection, au musée, du monument de Portieux. Le montant total des frais est de 1426 fr. 82 centimes. La Société alloue à M. Voulot une subvention de 200 francs sur le budget spécial de la Commission d'archéologie. Pour le surplus de la dépense, elle s'en remet aux décisions de la Commission administrative.

La Société approuve la nomination des membres de la Commission voyageuse faite par la Commission d'agriculture, MM. Lebrunt, Chapellier, Lapicque, Defrance et Muel.

M. Richard, du Cantal, trace l'historique, depuis un siècle, de la question de l'enseignement agricole, et rend compte de la mission qui lui a été confiée par M. le Ministre de l'instruction publique. C'est par les instituteurs surtout que cet enseignement pourrait être donné, sous la direction du professeur départemental d'agriculture et sous forme de conférences.

M. Defranoux demande que la protection des animaux soit jointe au programme de l'enseignement agricole.

M. Le Moyne voudrait voir ces conférences s'adresser de préférence aux instituteurs des chefs-lieux de canton ; c'est surtout sur la jeune génération qu'il faut agir, car ceux qui sont déjà âgés et par suite quelquefois plus exposés à la routine n'en voudront point profiter.

M. Defranoux voudrait que l'exemple fût donné par tous. M. Le Moyne, au contraire, voudrait que ces conférences fussent obligatoires pour les instituteurs de canton.

M. Lapicque insiste sur la nécessité de voir guider les instituteurs pour ces conférences.

M. Le Moyne émet le vœu que l'enseignement agricole figure dans les programmes d'études des établissements d'enseignement secondaire.

M. Houberdon estime que l'enseignement agricole devrait aussi être donné aux femmes.

Après un échange d'observations, M. le Président remercie M. Richard du Cantal, et engage la Commission d'agriculture à présenter des observations ou des idées au sujet des questions soulevées par l'honorable visiteur.

La séance est levée à 4 heures.

SÉANCE DU 21 OCTOBRE 1880.

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Châtel.

Présents : MM. ADAM, CHATEL, DEFRANOUX, DEMANGEON, GARNIER, GLEY, HAILLANT, LEBRUNT, MOTTET et VOULOT.

Se sont fait excuser : MM. CHEREST, GABÉ, GANIER, GAUDEL, Roger KIENER, MATHIEU, LE MOYNE et MUEL.

Le procès-verbal de la séance du 19 août 1880 est lu et adopté.

Correspondance. — M. le Président a reçu au nom de la Société des invitations pour assister aux fêtes des comices agricoles d'Epinal et de Saint-Dié. Il a répondu aux présidents de ces sociétés en temps opportun.

M. le Président informe la Société du départ de M. Chapellier. Il exprime les regrets unanimes que cause le départ de notre collègue et en les faisant consigner au procès-verbal, exprime l'espoir que cet ami nous continuera sa collaboration.

Le Président a reçu les pièces de comptabilité et la caisse, il en a été donné décharge à M. Chapellier.

M. Hercule Ferry de Saint-Dié ayant adressé sa démission de membre de la Société, le secrétaire perpétuel lui a écrit pour le prier de la retirer.

M. Godron, membre de la Société d'émulation depuis 1844, professeur et ancien doyen de la faculté des sciences de Nancy, vient de mourir. La Société s'associe aux regrets que cause la mort de M. Godron, et décide qu'ils seront insérés au procès-verbal et transmis à sa famille.

La réunion donne acte à M. le Président de la communication qu'il veut bien lui faire de la visite de M. Dietz, notre collègue, qui lui a fait connaître que les membres de la Société qui voudraient aller faire des conférences à Rothau y seraient très favorablement accueillis.

M. le docteur Fournier informe la Société de la création d'un observatoire météorologique au Ballon de Servance.

La présentation de M. Bretagne, contrôleur principal des contributions directes, est renvoyée à la Commission d'admission.

M. Daguin, membre correspondant, fait don de plusieurs ouvrages à la bibliothèque de la Société; des remerciements lui sont adressés.

L'armorial de Lorraine, par M. Lapaix, la *Notice sur Claude Gelée*, sont, après remerciements aux donateurs, renvoyés à la Commission d'archéologie.

La réunion remercie M. Defranoux des volumes de ses œuvres qu'il veut bien offrir à la Société et, sur la demande de notre collègue, celui intitulé : *Guide mathématique du jaugeage des liquides en fûts ou foudres de toutes grandeurs* est renvoyé à l'examen spécial de M. Mottet.

M. le Président signale à l'attention des sociétaires un prix mis au concours par la Société industrielle de Mulhouse sous la rubrique : *Guide pratique du touriste dans les Vosges*.

L'album Caranda offert à la Société sera déposé à la bibliothèque.

Travaux. — Le rapport sur les champs d'expériences d'après les procédés Ville n'étant point encore au complet sera lu dans une prochaine séance. Le Président propose en attendant l'envoi d'une circulaire aux personnes qui se sont occupés des engrais Ville, leur recommandant d'ensemencer en céréales les champs d'expériences de la troisième année. Adopté.

La Commission administrative ayant examiné les mémoires de MM. Collot, imprimeur, et Klein, lithographe, propose de faire ordonnancer les mandats de paiement. Adopté.

L'échange des publications avec la Société académique hispano-portugaise de Toulouse est autorisé.

Sur la proposition du Président, et bien que la Société n'ait point encore été priée officiellement par M. le Maire de la ville d'Epinal de nommer ses délégués pour la Commission spéciale du Concours régional, la réunion élit à cet effet MM. Châtel, Ganier et Tanant.

Le Président est chargé de vouloir bien prier M. Tanant d'être l'orateur de sa prochaine séance publique.

Les rapports de la Commission d'admission sont tout à fait favorables aux candidatures de MM. Gaulard et Merklen. Le vote pour ces élections sera obligatoire à la prochaine séance.

La Commission d'agriculture n'ayant pas encore statué sur toutes les demandes qui lui ont été soumises, ne pourra présenter son rapport sur le concours qu'à la prochaine séance.

La Commission littéraire, sur la lecture des rapports présentés par deux de ses membres, décide qu'il n'y a pas lieu d'admettre au concours les ouvrages présentés.

Le rapport de la Commission d'archéologie, lu par M. Voulot, est mis aux voix, et adopté.

La Commission scientifique et industrielle donne connaissance du rapport de M. Roger Kiener sur les récompenses à accorder cette année aux vétérans de l'industrie. Mis aux voix, il est adopté.

La Société vote des remerciements à deux de ses membres qui ont bien voulu, à l'occasion du concours industriel, lui faire tenir des dons en argent.

L'élection d'un membre en remplacement de M. Chapelier dans la Commission d'agriculture, ainsi que dans celle d'histoire et d'archéologie, est ajournée d'un avis unanime à l'époque de réélection habituelle des commissions, en janvier prochain.

Notre collègue M. Mottet veut bien accepter de remplir, par intérim, les fonctions de trésorier jusqu'à la fin de l'exercice.

M. Defranoux lit son rapport sur la brochure de M. Lubawski et propose de passer à l'ordre du jour. Adopté à l'unanimité.

M. Defranoux donne lecture d'une note intitulée : *Hygiène et maladie des bœufs, d'après Caton l'Ancien*. Des remerciements lui sont votés pour cette intéressante communication et, sur sa demande, la seconde lecture préparée par notre collègue est ajournée à une prochaine séance.

M. Gley lit ensuite une note étendue sur le travail de M. Charles Grad intitulé : *Etudes statistiques sur l'industrie d'Alsace*. Cette lecture est entendue par la réunion avec le plus vif plaisir. M. le Président, au nom de tous les

membres présents, félicite notre collègue, M. Gley, de son intéressante analyse et des remerciements chaleureux lui sont votés. La Société décide que les conclusions du rapport seront envoyées à M. Grad.

Le rapport de M. Gley est renvoyé à la Commission administrative qui statuera sur son insertion au prochain volume des *Annales*.

La séance est levée à 4 heures.

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1880.

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Colnenne, secrétaire-adjoint.

Présents : MM. CHEVREUX, COLNENNE, DEFRANOUX, GABÉ, GANIER, GLEY, HAILLANT, KINTZEL, LE MOYNE, MOTTET, MUEL, TANANT.

Se sont fait excuser MM. CHATEL, CHEREST, GARNIER et Roger KIENER.

La séance est ouverte à 1 h 1/2.

Le procès-verbal de la séance du 21 octobre est lu et adopté sans observations.

Correspondance. — Envoi par M. Charles Grad d'un manuscrit, avec demande d'insertion aux *Annales* : *Orographie des Vosges, le massif du Grand Ballon*. Ce manuscrit est renvoyé pour examen à la Commission scientifique.

Lettre de M. Dietz. Envoi d'un manuscrit : *Découvertes de monnaies du Moyen-Age près de Fouday, au Ban-de-la-Roche* et d'une note imprimée : *Climat de Rothau en 1879*. Renvoi du manuscrit à la Commission d'archéologie et de la note à la Commission scientifique.

Envoi d'un rapport sur l'enseignement agricole par M. Frebillot, instituteur à Baudricourt. Renvoi à la Commission d'agriculture.

Lettre du bibliothécaire de la ville de Chaumont demandant certains volumes des *Annales* de notre Société. Il sera fait droit pour ceux de ces volumes dont le nombre en dépôt dépasse 10 exemplaires.

Abonnements. — M. le Président propose le maintien du *statu quo*. Adopté.

Echange de publications. — M. Tanant propose l'échange de nos *Annales* avec les *Publications* de la Société historique de Compiègne. M. Tanant est chargé de faire le nécessaire pour réaliser cet échange. — Inscrit à la liste des Sociétés qui échangent leurs publications.

Rapports. — M. Gley, au nom de la Commission d'admission, présente un rapport favorable sur la candidature de M. Bretagne, contrôleur principal des contributions directes à Epinal, qui s'occupe avec succès d'études archéologiques et artistiques. Le nombre des membres présents étant insuffisant, le vote est renvoyé à la prochaine réunion.

Vote obligatoire sur les candidatures de MM. Merklen, notaire à Epinal et de M. le docteur Gaulard. Ces Messieurs obtiennent l'unanimité des suffrages exprimés et sont proclamés le premier membre titulaire et le second, qui habite actuellement Lille, membre correspondant.

Actes préparatoires de la séance publique. — M. Tanant, chargé du discours d'ouverture, en donne lecture à l'assemblée. M. le Président adresse à l'orateur les remerciements et les félicitations de la Société pour ce discours qui est adopté.

M. Muel donne ensuite lecture du rapport de la Commission d'agriculture.

M. Lebrunt donne connaissance du rapport général de cette même Commission sur les récompenses décernées à la suite des concours de 1880. Il fait remarquer que l'adoption des propositions a pour conséquence l'ouverture d'un crédit supplémentaire dont il demande l'allocation sur les reliquats disponibles de l'exercice et qui est voté par la Société, conformément aux propositions faites.

M. le Président rappelle que les rapports et propositions

de la Commission d'histoire et d'archéologie et de la Commission des sciences et de l'industrie ont été précédemment approuvées.

La Commission littéraire et artistique n'a pas de récompenses à proposer pour les ouvrages présentés au concours en dehors de celle attribuée à M. Landmann, professeur de dessin d'imitation au collège et à l'école industrielle d'Épinal, et pour laquelle M. Ganier présente un intéressant rapport sur la valeur artistique du professeur et le mérite du carton soumis à l'examen de la Commission. Conformément aux conclusions il est accordé à M. Landman une médaille d'argent, grand module.

L'ordre général de la séance publique dont la date sera prochainement fixée par la Commission administrative, est arrêté comme il suit :

Discours prononcé par M. Tanant. — Rapports présentés à la suite des concours de 1880 : pour la Commission d'agriculture, par M. Lebrunt; — pour la Commission d'histoire et d'archéologie, par M. Voulot; — pour la Commission littéraire et artistique, par M. Ganier; — pour la Commission scientifique et industrielle par M. Roger Kiener.

Proclamation des récompenses, par le Secrétaire perpétuel de la Société.

Le rapport de M. Muel sur les effets du froid, déjà approuvé par la Commission d'agriculture est renvoyé pour lecture, en raison de l'heure avancée, à la prochaine séance ordinaire. Mais copie en sera transmise à la Société centrale d'horticulture.

La séance est levée à 4 h.

SÉANCE PUBLIQUE ET SOLENNELLE, DU 2 DÉCEMBRE 1880.

(Voir plus loin.)

SÉANCE DU 16 DÉCEMBRE 1880.

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Cherest.

Présents : MM. ADAM, CHATEL, CHEREST, DEMANGEON, GARNIER, GARNIER, G. GLEY, HAILLANT, R. KIENER, LEBRUNT, LE MOYNE, MOTTET, MUEL, TANANT.

M. GABÉ se fait excuser de ne pouvoir assister à la réunion.

Le procès-verbal de la séance du 18 novembre 1880 est lu et adopté sans observations.

Il en est de même du procès-verbal de la séance publique et solennelle du 2 décembre 1880.

M. le Président donne à l'assemblée connaissance de la correspondance.

Lettre de la Société des agriculteurs de France invitant la Société à se faire représenter le 20 décembre, à une assemblée générale des affiliés. M. de Grandprey a été délégué et copie des vœux formulés par la Société lui a été adressée.

La Société nationale et centrale d'horticulture de France nous avait aussi convoqué à une réunion pour le 9 décembre. Notre collègue M. de Grandprey nous écrit avoir reçu le plus chaud accueil. Après avoir donné un compte rendu succinct de la séance, M. de Grandprey se met à la complète disposition de la Société pour la représenter en pareilles circonstances et se rappelle au bon souvenir de ses collègues de la Société d'Emulation.

M. Barbier, secrétaire général de la Société de géographie de l'Est adresse à la Société un exemplaire de la seconde édition de sa Carte d'Afrique et une réduction photographique d'une carte de son atlas uniprojectionnel. Des remerciements sont votés à M. Barbier.

M. de Boureulle exprime ses regrets de n'avoir pu assister

à la séance publique; il s'était engagé à faire une conférence à Saint-Dié le jour même de la réunion. Il a été donné acte à M. de Boureulle.

La famille de M. le docteur Le Cler, médecin consultant de Contrexéville, nous apprend la mort de ce collègue, membre correspondant depuis 1866. Il a été répondu à cette marque de déférence de la famille Le Cler, notamment envers M. Le Cler, sous-intendant militaire en retraite, frère du défunt.

Envois à la Société. — M. Daguin adresse à la Société : 1° *L'Infanterie en campagne*, par M. Dumont, son beau-frère. Renvoyé à M. le colonel de Boureulle. — 2° Une série de fiches bibliographiques sur Jeanne d'Arc, 4500 environ, et trois cahiers sur l'héroïne vosgienne. Renvoi à la Commission d'histoire et d'archéologie.

La Société décide également le renvoi à cette Commission de la lettre de M. Daguin, traitant du lieu de naissance du père de Jeanne d'Arc. Des remerciements sont votés à M. Daguin.

M. L. Germain adresse à la Société une brochure de numismatique : *Monnaie inédite de Jean l'Aveugle*. Renvoi à la Commission d'histoire et d'archéologie.

Présentation. — M. Landman, professeur de dessin à l'Ecole industrielle et au Collège d'Epinal, lauréat du dernier concours artistique de la Société est présenté comme membre titulaire par MM. Cherest, Lebrunt, Châtel, Ganier, Tanant.

Election. — M. Bretagne, contrôleur principal des contributions directes, est élu à l'unanimité membre de la Société.

M. Lebrunt propose à la Société de décider qu'une somme de 1000 fr. sera employée pour l'exposition artistique de 1881. Adopté.

Il est procédé aux élections pour certains titulaires du bureau; sont nommés :

- | | |
|--|--------------|
| 1° Secrétaire-adjoint : | M. CHATEL. |
| 2° Trésorier : | M. MOTTET. |
| 3° Bibliothécaire-archiviste : | M. GANIER. |
| 4° Bibliothécaire-archiviste-adjoint : | M. HAILLANT. |

On vote ensuite au scrutin de liste pour la composition des Commissions.

Sont nommés membres de la Commission d'agriculture : MM. Adam, Bretagne, Gabé, Gaudel, Lapicque, Mathieu, Muel.

Sont nommés membres de la Commission d'histoire et d'archéologie : MM. Bretagne, Chevreux, Ganier, Gley, Graillet, Tanant, Voulot.

Sont nommés membres de la Commission littéraire et artistique : MM. Châtel, Ganier, Garnier, Graillet, Hailant, Le Moyne, Merklen.

Sont nommés membres de la Commission scientifique et industrielle : MM. Adam, Châtel, Demangeon, Ch. Kiener, R. Kiener, Kintzel, Le Moyne.

Sont nommés membres de la Commission d'admission : MM. Demangeon, Garnier, Gaudel, Gley, R. Kiener, Mottet, Tanant.

La séance est levé à 4 heures.

**Ouvrages reçus du Ministère de l'Instruction
publique pendant l'année 1880.**

Journal des Savants.

Revue des Sociétés savantes des départements.

Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes.

Cabinet historique.

Institut des provinces de France.

Chronique des Sociétés savantes.

Bibliographie des Sociétés savantes de France.

**Ouvrages périodiques offerts à la Société
d'Emulation pendant l'année 1880.**

Revue d'hydrologie médicale française et étrangère, par le docteur Aimé Robert, rédacteur en chef, à Nancy.

Le bon Cultivateur, recueil agronomique de la Société centrale d'agriculture de Meurthe-et-Moselle, du Comice agricole de Nancy, et de la Société agronomique de l'Est.

L'Apiculteur, journal mensuel publié sous la direction de M. Hamet, professeur d'apiculture au Luxembourg, rue Monge, 67, à Paris.

Le Belier, journal spécial d'agriculture, paraissant le dimanche, rédigé par M. Paté, à Malzéville, près Nancy.

Le Cultivateur agenais, revue populaire mensuelle d'agriculture ; rédacteur : M. Goux, cours Saint-Antoine, 26, à Agen.

Maître Jacques, journal d'agriculture.

L'Industriel vosgien, journal hebdomadaire de Remiremont.

La Presse vosgienne, journal de l'arrondissement de Mirecourt, paraissant le dimanche.

Extrait des notes mensuelles recueillies à l'observatoire météorologique d'Epinal, par M. Demangeon.

Les Publications des Sociétés savantes, dont la liste est ci-après.

Liste des ouvrages offerts à la Société d'Emulation pendant l'année 1880.

Inventaire du Pape Paul IV, en 1559, par M^{re} Barbier de Montault, prélat de la maison de Sa Sainteté.

Détermination du revenu des futaies jardinées, par M. Puton, professeur de droit à l'Ecole forestière de Nancy.

Epigraphie chrétienne d'après les marbres de la Gaule, par M. l'abbé Hyver.

Recherches sur le dimanche, par M. F. Lescuyer.

La héronnière d'Ecury et le héron gris, par M. Lescuyer.

Langage et chant des oiseaux, id.

Oiseaux de passage et tendues, id.

Architecture des nids, id.

Les oiseaux dans les harmonies de la nature, id.

Introduction à l'étude des oiseaux, id.

Traduction de Juvénal (nouveau fragment), par M. A. Anquetil, satire XIV.

Recherches de paléontologie végétale sur le terrain houillier des Vosges, par M. l'abbé Boulay.

Diathèse hémorrhagique, par M. le docteur Liégey.

Influence des causes traumatiques dans les accès de fièvre intermittente, par M. le docteur Liégey.

Classification des oiseaux de la Marne, par M. Lescuyer.

Géologie du département des Vosges. — Etudes par M. le docteur Mougeot.

Au coin du feu, par M. L. Jouve.

Foïioles, — Poésies de A. Godin,

Question des tours d'hospices, par M. Abert, inspecteur de l'assistance publique, à Bordeaux.

Offerts par M. Daguin :

Mémoire par le sieur Rollin, archidiacre des Vosges, contre les Jésuites de Nancy.

Mémoire pour M. J. Lescot, avocat postulant de Vaucouleurs.

Factums divers.

Eaux thermales de Plombières, par M. L. Turck.

Une saison à Plombières.

Sceaux des anciennes institutions médicales de Lorraine.

Notices historiques généalogiques et héraldiques sur la famille de Hénin de Cuwillers.

M. Lescuyer de Saint-Dizier et ses travaux, par M. Daguin.

Les Prussiens à Nogent en 1870, par M. Daguin.

Notes sur Nogent, par M. Daguin.

Nogent et la coutellerie dans la Haute-Marne, par M. Daguin.

Le Ninveau, par M. Daguin.

Travaux scientifiques de M. Lescuyer de Saint-Dizier, par M. Daguin.

Compte-rendu analytique des séances du congrès viticole tenu à Nîmes, les 21, 22 et 23 septembre 1880.

Joachim de Sandrart. — Etude sur Claude Gellée et sur son séjour à Rome, par M. A. Benoît.

Armorial des villes, bourgs et villages de la Lorraine, du Barrois et des Trois-Évêchés, etc., par Constant Lapaix. Supplément.

Rapport sur le service départemental de l'assistance médicale et de la vaccine de Meurthe-et-Moselle pendant l'exercice 1879, par M. le docteur Simonin.

Les cloches neuves, pièces de vers, par M. Ars. Thévenot.

Etudes sur les prix proposés par la Société Royale des sciences et des arts de la ville de Metz de 1764 à 1793, par M. F. Chabert.

Conseil général des Vosges, session d'août 1880. Rapports présentés par M. le Préfet et par la Commission départementale. — Procès-verbaux des délibérations du Conseil général.

Compte-rendu de la Commission départementale des Vosges. — Session d'avril 1880.

Annuaire de l'Instruction publique dans les Vosges, par M. Merlin, 1880.

Un pape alsacien-lorrain du XI^e siècle, par M. de Boureulle.

Les échanges internationaux littéraires et scientifiques, par M. A. Passier, 1832-1880.

Les temps anciens en Alsace-Lorraine.

Catalogue des hémiptères-homoptères d'Alsace et Lorraine, par MM. Reiber et Puton.

Souvenirs lorrains et champenois du Moyen-Age, par M. de Boureulle.

Silex taillés et emmanchés de l'époque mérovingienne, par M. Milleschamps.

Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges, par M. l'abbé Nodaud.

Histoire et statistique de l'instruction primaire à Troyes, par M. Ars. Thévenot.

Antiquités et monuments du département de l'Aisne, par M. Ed. Fleury, 3^e partie.

Commission supérieure du phylloxera. Session de 1879. Ministère de l'Agriculture.

Compte-rendu de la Commission départementale des Vosges. Août 1880.

Rapport de M. de la Gournerie sur l'ouverture d'un canal interocéanique.

Parenté de Marie Alacoque et Verosvres, sa paroisse natale, par M. Mamessier.

Récoltes de la France en 1879. Ministère de l'Agriculture et du Commerce.

Voyage de Renée de Bourbon à Metz, par M. F. des Roberts

Richard de la Pôle, duc de Suffolk, par M. F. des Robert.

Album Caranda 1879, de M. Frédéric Moreau (3^e partie).

Climat de Rothau, en 1879, par M. le pasteur Dietz.

Monnaie inédite de Jean l'Aveugle, par M. Léon Germain.

Comtes de Neufchâtel, par M. de Boureulle.

L'Infanterie en campagne, par M. A. Dumont.

**Liste de Sociétés savantes auxquelles la Société
d'Emulation des Vosges adresse ses publications,
en les priant de continuer cet échange mutuel.**

AIN.

1. Société d'Emulation de l'Ain, à Bourg.

AISNE.

2. Société académique de Laon.
3. Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin.
4. Société historique et archéologique de Château-Thierry.
5. Société de pomologie et d'arboriculture de Chauny.
6. Société régionale d'horticulture de Chauny.

ALPES-MARITIMES.

7. Société des sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Nice.

ARDECHE.

8. Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et lettres du département de l'Ardèche, à Privas.

AUBE.

9. Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube, à Troyes.
10. Société horticole, vigneronne et forestière de l'Aube, à Troyes.
11. Société d'apiculture de l'Aube, à Troyes.

BOUCHES-DU-RHONE.

- 12. Société de statistique de Marseille, rue Saint-Sépulcre, 19.
- 13. Union des arts, à Marseille.
- 14. Société botanique et horticole de Provence, rue des Dominicaines, 2, à Marseille.

CALVADOS.

- 15. Société d'agriculture et de commerce de Caen.
- 16. Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen.
- 17. Société de médecine, à Caen.
- 18. Société linnéenne de Normandie, à Caen.
- 19. Association normande, à Caen.
- 20. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de Bayeux.
- 21. Société d'agriculture du centre de la Normandie, à Lisieux.
- 22. Société d'horticulture et de botanique du centre de la Normandie, à Lisieux.
- 23. Société française d'archéologie, à Caen.

CHARENTE-INFÉRIEURE.

- 24. Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.

COTE-D'OR.

- 25. Société centrale d'agriculture de la Côte-d'Or, à Dijon.
- 26. Société d'agriculture et d'industrie agricole de la Côte-d'Or, à Dijon.
- 27. Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.
- 28. Commission des antiquités de la Côte-D'Or, à Dijon.
- 29. Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune.

DOUBS.

- 30. Société d'émulation du Doubs, à Besançon.
- 31. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.
- 32. Société d'émulation de Montbéliard.

DROME.

- 33. Société départementale d'agriculture de la Drôme, à Valence.
- 34. Société d'histoire et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence, à Romans.

EURE.

- 35. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure, à Evreux.
- 36. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure, section de Bernay, à Bernay.

FINISTÈRE.

- 37. Société académique de Brest.

GARD.

- 38. Académie de Nîmes.

HAUTE-GARONNE.

- 39. Société d'agriculture de la Haute-Garonne et de l'Ariège, à Toulouse.
- 40. Société d'histoire naturelle de Toulouse.
- 41. Société archéologique du midi de la France, à Toulouse.
- 42. Institut des provinces de France, à Toulouse.
- 43. Société académique hispano-portugaise de Toulouse.

GIRONDE.

- 44. Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts. de Bordeaux,
- 45. Commission des monuments, des documents historiques et des bâtiments civils, à Bordeaux.
- 46. Société d'horticulture de la Gironde, à Bordeaux.

HÉRAULT.

- 47. Académie des sciences et lettres de Montpellier.
- 48. Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, à Montpellier.
- 49. Société languedocienne de géographie, à Montpellier.
- 50. Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.

INDRE-ET-LOIRE.

- 51. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire, à Tours.
- 52. Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments, rampe de la Tranchée, 61, à Tours.

JURA.

- 53. Société d'émulation du Jura, à Lons-le-Saulnier.
- 54. Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.
- 55. Société de viticulture et d'horticulture d'Arbois.

LOIRE.

- 56. Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire, à Saint-Etienne.

HAUTE-LOIRE

- 57. Société d'agriculture, sciences, arts et commerce, au Puy.

LOIRE-INFÉRIEURE.

58. Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.

LOT-ET-GARONNE.

59. Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen.

LOZÈRE.

60. Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère, à Mende.

MAINE-ET-LOIRE.

61. Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.

62. Société académique de Maine-et-Loire, à Angers.

MANCHE.

63. Société nationale académique de Cherbourg.

MARNE.

64. Académie nationale de Reims.

65. Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, à Châlons-sur-Marne.

66. Société des sciences et arts de Vitry-le-François.

67. Société d'horticulture de l'arrondissement d'Epernay.

HAUTE-MARNE

68. Société historique et archéologique de Langres.

MAYENNE.

69. Société d'agriculture de l'arrondissement de Mayenne

MEURTHE-ET-MOSELLE.

- 70. Académie de Stanislas, à Nancy.
- 71. Société centrale d'agriculture de Meurthe-et-Moselle, à Nancy.
- 72. Société d'archéologie lorraine, à Nancy.
- 73. Société de médecine de Nancy.
- 74. Société des sciences de Nancy.
- 75. Société de géographie de l'Est, à Nancy.
- 76. Société de Saint-Vincent-de Paul, à Nancy.
- 77. Société philotechnique de Pont-à-Mousson.

MEUSE

- 78. Société philomatique, à Verdun.
- 79. Société du Musée, à Bar-le-Duc.
- 80. Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc.

NORD.

- 81. Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille.
- 82. Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, à Dunkerque.
- 83. Société d'agriculture, des sciences et arts de Douai.
- 84. Société d'Emulation de Cambrai.
- 85. Société d'histoire et des beaux-arts de Bergues.

OISE.

- 86. Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise, à Beauvais.
- 87. Société d'agriculture de l'arrondissement de Compiègne.
- 88. Société historique de Compiègne.

PAS-DE-CALAIS.

- 89. Société académique de Boulogne-sur-Mer.

90. Société d'agriculture de l'arrondissement de Boulogne sur-Mer.

PYRÉNÉES-ORIENTALES.

91. Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

RHONE.

92. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.

93. Société linnéenne de Lyon.

94. Société des sciences industrielles de Lyon.

95. Société d'agriculture, d'histoire naturelle et arts utiles de Lyon.

96. Société d'études scientifiques de Lyon.

97. Musée Guimet, boulevard du Nord, Lyon.

HAUTE-SAONE

98. Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Saône, à Vesoul.

SAONE-ET-LOIRE.

99. Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire, à Mâcon.

100. Société éduenne, à Autun.

SARTHE.

101. Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, au Mans.

SAVOIE.

102. Société centrale d'agriculture du département de la Savoie, à Chambéry.

SEINE.

103. Académie française, quai Conti, 23, à Paris.

104. Académie des inscriptions et belles-lettres, à Paris.
105. Académie des sciences, Paris.
106. Académie des beaux-arts, à Paris.
107. Académie des sciences morales et politiques, quai de Conty, 23, à Paris.
108. Académie de médecine, rue des Saint-Pères, 49, à Paris.
109. Société nationale d'agriculture de France, rue de Bellechasse, 18, à Paris.
110. Société nationale et centrale d'horticulture de France, rue de Grenelle-Saint-Germain, 84, à Paris.
111. Société pour l'instruction élémentaire, rue du Fouarre, 44, à Paris.
112. Société nationale des antiquaires de France, au Louvre, à Paris.
113. Société de géographie, boulevard Saint-Germain, 184, à Paris.
114. Société protectrice des animaux, rue de Grenelle, 84, à Paris.
115. Société d'acclimation, hôtel Lauraguais, rue de Lille, 49, à Paris.
116. Société géologique de France, rue du Vieux-Colombier, 24, à Paris.
117. Société Franklin, rue Christine, 4, à Paris.
118. Société des agriculteurs de France, rue Le Pelletier, 1, à Paris.
119. Congrès des délégués des Sociétés savantes, rue Bonaparte, 44, à Paris.
120. Société philotechnique, rue de la Banque, 8, à Paris.
121. Société française de numismatique et d'archéologie, rue de Verneuil, 46, à Paris.
122. Société d'instruction professionnelle horticole, boulevard de l'Hôpital, 34, à Paris.
123. Bibliothèque de la ville de Paris, hôtel Carnavalet, rue Sévigné, à Paris.
124. Association philotechnique, rue Serpente, 24, à Paris.
125. Athénée oriental, rue Royale-Saint-Honoré, 6, à Paris.

SEINE-INFÉRIEURE.

126. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.

127. Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure, à Rouen.

128. Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Havre.

129. Société nationale havraise d'études diverses, au Havre.

130. Société industrielle d'Elbeuf.

SEINE-ET-MARNE.

131. Société d'archéologie, sciences, lettres et arts du département de Seine-et-Marne, à Melun.

132. Société d'horticulture de l'arrondissement de Meaux.

133. Société d'horticulture de l'arrondissement de Coulommiers.

SEINE-ET-OISE.

134. Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise, à Versailles.

135. Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise, à Versailles.

136. Société d'horticulture de Saint-Germain-en-Laye.

DEUX-SÈVRES.

137. Société centrale d'agriculture du département des Deux-Sèvres, à Niort.

SOMME.

138. Société des antiquaires de Picardie, à Amiens.

139. Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens.

140. Société linnéenne du nord de la France, à Amiens.

141. Société d'Émulation d'Abbeville.

TARN.

142. Société littéraire et scientifique de Castres.

VAR.

143. Académie du Var, à Toulon.

144. Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var, à Draguignan.

VAUCLUSE.

145. Société littéraire, scientifique et artistique d'Apt.

VIENNE.

146. Société académique d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers.

147. Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

HAUTE-VIENNE.

148. Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.

VOSGES.

149. Société d'horticulture et de viticulture des Vosges, à Epinal.

150. Section vosgienne de la Société de géographie de l'Est, à Epinal.

151. Société philomatique vosgienne, à Saint-Dié.

152. Comice agricole d'Epinal.

153. Comice agricole de Saint-Dié.

154. Comice agricole de Remiremont.

155. Comice agricole de Rambervillers.

156. Comice agricole de Neufchâteau.

157. Comice agricole de Mirecourt.

158. Société agricole, horticole et viticole de l'arrondissement de Mirecourt.

159. Ligue de l'enseignement d'Epinal.

YONNE.

160. Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à Auxerre.

161. Société archéologique de Sens.

ALGÉRIE.

162. Société des sciences physiques, naturelles et climatologiques d'Alger.

163. Société archéologique de la province de Constantine.

164. Académie d'Hippone.

ALSACE-LORRAINE.

165. Académie des lettres, sciences, arts et agriculture de Metz.

166. Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, à Metz.

167. Société d'histoire naturelle de la Moselle, à Metz.

168. Société d'horticulture de la Moselle, à Metz.

169. Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace, à Strasbourg.

170. Société d'horticulture de la Basse-Alsace, à Strasbourg.

171. Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, à Strasbourg.

172. Société médicale du Haut-Rhin, à Colmar.

173. Société d'histoire naturelle de Colmar.

174. Société industrielle de Mulhouse.

Sociétés diverses.

175. Société des sciences naturelles, à Neuchâtel (Suisse).

176. Société jurassienne d'émulation, à Porrentruy, canton de Berne (Suisse).

177. Institut géographique international à Berne (Suisse).

178. Société d'histoire naturelle de Bâle (Suisse).

179. Société philosophique et littéraire de Manchester (Angleterre). (Literary and philosophical society, Manchester).

180. Société des sciences naturelles (Polichia), à Neustadt (Bavière).

181. Académie Gioena des sciences naturelles, place de l'Université Royale, n° 11-12, à Catane (Sicile).

182. Smithsonian Institution, Washington.

183. Université royale de Norvège (Det kongelige Norske Universitet), à Christiania.

184. Commission de salubrité de Cleveland (Etats-Unis).

185. Institut Egyptien à Alexandrie (Egypte).

186. Institut Royal Grand Ducal du Luxembourg.

Bibliothèques diverses.

187-191. Bibliothèques administratives de la Préfecture et des sous-préfectures des Vosges.

192. Bibliothèque de la ville d'Epinal.

193. Bibliothèque de la mairie d'Epinal.

194. Bibliothèque de la ville de Nancy.

195. Bibliothèque de la ville de Lunéville.

196. Bibliothèque de la ville de Neufchâteau.

197. Bibliothèque de la ville de Rambervillers.

198. Bibliothèque du collège et de l'école industrielle d'Epinal.

199. Comité de météorologie vosgienne, à Epinal.

SÉANCE

PUBLIQUE ET SOLENNELLE

DU 2 DÉCEMBRE 1880.

Étaient présents MM. BÆGNER, Préfet des Vosges, Président d'honneur ; LEBRUNT, Président ; LE MOYNE et GLEY, Vice-Présidents ; TANANT, VOULOT, GANIER, COLNENNE, GABÉ, MOTTET, CONUS, MUEL, MERLIN, CHATEL, KIENER, père, DEMANGEON, GARNIER, ADAM, MAUD'HEUX, DEFRANOUX et HAILLANT, membres titulaires.

M. le Préfet préside la séance ayant à ses côtés MM. LEBRUNT et LE MOYNE. M. DURAND, adjoint au maire de la ville d'Epinal et M. GLEY, avaient également pris place au bureau.

M. CHEREST s'est excusé pour cause de santé.

Parmi les invités qui ont bien voulu honorer la Société de leur présence, on remarquait notamment MM. GAILLOT et COLIN, conseillers municipaux, M. le Colonel d'Agoult, M. le lieutenant-colonel Mengin, et de nombreuses dames, appartenant à l'élite de la société.

Les élèves du Collège et de l'Ecole Industrielle se sont empressés d'assister à cette séance, témoignant ainsi de l'intérêt qu'ils prennent à une solennité consacrée exclusivement aux travaux sérieux.

A deux heures, M. le Préfet déclare la séance ouverte et donne la parole à M. TANANT, qui nous a entretenus, dans le discours d'usage, de la science, nous en a démontré l'utilité et développé les méthodes propres à la vulgariser. La diction éloquente et énergique de l'orateur, sa voix claire et ferme, les idées neuves et substantielles qu'il a exposées hardiment et sincèrement lui ont gagné la sympathie de tout l'auditoire.

M. LEBRUNT a fait ensuite connaître, au nom de la Commission d'agriculture, les récompenses méritées par les cultivateurs, les serviteurs ruraux, et les instituteurs qui se dévouent à l'enseignement agricole.

Puis M. VOULOT, pour la commission d'histoire et d'archéologie a indiqué sobrement les mérites du travail de M. MAXE-WERLY et nous a entretenus des découvertes d'un jeune campagnard qui donne de belles espérances aux archéologues.

M. GANIER ayant apprécié, au nom de la Commission littéraire et artistique, le rare mérite et les talents réels de M. LANDMANN a provoqué les applaudissements chaleureux de toute l'assistance et notamment des élèves de cet artiste.

Puis M. LE MOYNE, au nom de la Commission scientifique et industrielle et pour son rapporteur empêché, M. ROGER KIENER, nous a indiqué les honnêtes travailleurs dignes de récompenses ; il a ensuite proclamé les noms des lauréats, auxquels M. le PRÉFET, avec son affabilité habituelle, et les membres du bureau, ont adressé leurs félicitations bien méritées.

Le Secrétaire, N. HAILLANT.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES

LE 2 DÉCEMBRE 1880,

par M. TANANT,

Membre titulaire.

MESSIEURS,

Désigné par mes collègues de la Société d'Émulation pour faire, cette année, le discours d'usage, j'accepte cette délicate mission avec reconnaissance, parce que c'est pour moi une grande preuve de confiance, et, pour leur témoigner ma gratitude, j'ai choisi un sujet qui leur tient à cœur à tous et dont ils sont les plus fervents adeptes.

Je vais parler de la science, de son utilité et des méthodes qui, à mon sens, sont les plus propices à sa vulgarisation, sa diffusion et son avancement.

Je serai d'accord, j'en suis convaincu, avec tous, sur le sujet principal et sur le but que je cherche à atteindre ; s'il existe quelques divergences entre nous, ce ne sera qu'à propos des moyens proposés et des idées philosophiques. Ici, Messieurs, je me retranche derrière nos statuts qui me laissent la liberté complète, et j'assume seul la responsabilité de mes pensées et de ma manière de voir.

MESSIEURS,

La science marche à grands pas, c'est un fait incontestable. Quelques hommes d'élite, marqués au coin du génie, de vieux professeurs que n'a pas arrêtés l'ornière de la routine, et surtout nombre de jeunes agrégés qui respirent l'atmosphère vivifiante de l'époque, lui font faire de tels progrès qu'il est presque impossible d'en suivre la marche ascendante.

Mais, il est regrettable de le dire, les progrès accomplis sont ignorés de la grande masse des individus et ne sont connus que de rares adeptes. Et cependant c'est de la connaissance généralement et facilement répandue de ces progrès que dépend notre avenir social !

Quel sujet peut intéresser davantage l'humanité ? Pourquoi le délaisse-t-elle ; à quoi tient son indifférence ou son impuissance ? Je ne puis trouver la cause de ce délaissement que dans les difficultés ou le défaut de vulgarisation de la science.

Certains pourraient croire que les préjugés de la routine sont des obstacles sérieux ; ils devraient plutôt dire spécieux, car ils ne tiendraient pas devant la démonstration des faits, devant le positivisme de la science.

Le grand malheur (je ne puis employer d'expression plus caractéristique) vient de ce que les eaux de la source bien-faisante coulent dans un champ trop restreint ou se vendent trop cher, pour que chacun puisse s'en abreuver.

Si nous vivions dans des temps calmes à l'abri de toute appréhension, si la politique avait dit une fois son dernier mot, si tous les citoyens acceptaient définitivement l'ordre de choses établi, les journaux petits et grands qui visent à l'amélioration de l'espèce humaine devraient sacrifier moitié de leurs colonnes à cette magnifique chose qui se nomme la science, l'incruster dans le cerveau des masses, en dévoiler les arcanes et les progrès. Ce serait le plus grand service rendu à la société ; car ce serait lui assigner

les bases sur lesquelles elle reposera indubitablement et fixement un jour.

A un autre point de vue, est-il une étude plus attrayante, qui procure des jouissances plus solides et plus souvent renouvelées ? C'est surtout dans les temps d'épreuves, dans les moments de crise, de douleurs ou de chagrins qu'elle est nécessaire. L'homme qui s'y adonne oublie bien vite la petitesse et les misères de notre espèce ; de la sphère où il s'est élevé par la pensée, il plane de trop haut sur notre monde pour en apercevoir les imperfections, et, quand il est obligé de descendre au milieu de ses semblables, il y revient meilleur, avec des idées de justice, de sincérité et d'exactitude qu'il s'efforce de faire partager à ceux qui l'entourent.

Jusqu'à des temps très rapprochés de celui où nous vivons, l'étude de la science marchait avec incertitude, sans procédés, sans ordre, sans méthode. On allait un peu à l'aventure, chacun embrassait une branche distincte sans reconnaître et sans chercher à s'expliquer les rapports intimes qui pouvaient la lier aux autres rameaux. Aussi la marche était-elle lourde, les progrès lents et les résultats insignifiants.

Depuis le commencement de ce siècle et surtout vers le milieu, des hommes éminents et réfléchis, des philosophes dans la véritable acception du mot, frappés de l'exiguité des résultats, voyant surtout que tant d'efforts n'aboutissaient à aucune conclusion définitive, ont cherché la subordination des sciences entre elles, la loi de leur développement successif dans l'histoire et leur complexité croissante selon les degrés hiérarchiques. Ils ont créé la philosophie de la science.

Une science, dit M. Littré, est subordonnée à une autre quand elle n'a pu prendre naissance et se constituer sans les notions et les secours que cette autre lui fournit. L'astronomie et la physique ne peuvent naître et se constituer sans la mathématique, la chimie sans la physique, la biologie sans la chimie, enfin la sociologie sans la biologie.

La sociologie, mot encore absent de la plupart de nos dictionnaires et qui doit son origine à M. Comte, l'illustre chef de l'école positiviste, couronne tout le savoir ; c'est elle qui profite de toutes les découvertes, de tous les progrès ; c'est vers elle que convergent les efforts de toutes les autres sciences. Car, comme le dit encore M. Littré, il n'est pas une propriété générale, une force générale, une doctrine générale qui soit en dehors de cet ensemble coordonné et qui n'y ait sa place.

Durant les quelques instants d'attention que vous voulez bien m'accorder, il m'est impossible d'entrer dans les détails, de donner tous les développements que comporte une matière aussi riche, aussi variée. Mon seul but est de créer des adeptes, en cherchant à leur inspirer l'amour de la science, amour qui n'est jamais accompagné ni suivi de déceptions, en leur laissant entrevoir les résultats positifs et tout le profit qu'on peut en tirer au point de vue individuel et surtout au point de vue social.

Les sciences, a dit avec conviction un savant anglais, astronome et philosophe tout à la fois, ne peuvent être cultivées ni bien senties, lorsqu'elles sont concentrées entre les mains d'un petit nombre ; et, quoique les conditions de notre existence sur la terre soient telles que tout ce qui vient à la vie ne puisse se promettre de la passer dans l'aisance, il n'y a du moins dans la nature aucune loi qui réprime nos besoins intellectuels et moraux.

Les sciences ne sont pas comme les objets de consommation, elles ne se détruisent pas par l'usage ; au contraire elles s'étendent et se perfectionnent. Elles n'acquièrent peut-être pas un plus haut degré de certitude, mais elles s'accréditent et se perpétuent. Il n'est pas un corps de doctrine, quelque sûr et éprouvé qu'il soit, qui ne gagne et ne se perfectionne en passant par les mains de milliers d'hommes. Ceux qui aiment et admirent les sciences pour elles-mêmes doivent souhaiter que leurs éléments soient à la portée de tous, ne fût-ce que pour voir discuter les principes sur

lesquels elles reposent, voir développer les conséquences qui s'en déduisent, afin qu'elles reçoivent cette flexibilité, cette étendue que peuvent seulement lui donner les hommes de tous rangs sans cesse occupés à les plier à leur usage.

Donc diffusion de la science dans les masses : tel est le problème que doivent résoudre les savants et les amateurs de la science. C'est à ce dernier titre que je me permets d'élever la voix. Puisse-t-elle avoir de l'écho dans nos populations si intelligentes qui n'ont besoin, pour se compléter et se corriger, que d'une étude dont l'aridité du début est largement compensée par les satisfactions intimes et sans mélange de la suite et la conclusion positive de la fin.

Ma tâche ne serait qu'ébauchée si, après avoir cherché à inspirer l'amour de la science, je n'indiquais les procédés qui me semblent les meilleurs pour l'étudier et la cultiver avec profit. En toutes choses la méthode est nécessaire, ici elle est indispensable. Comme je l'ai dit tout à l'heure, les sciences sont subordonnées les unes aux autres et il serait illogique et irrationnel de vouloir connaître celle qui dépend de l'autre sans d'abord avoir étudié celle-ci. Je ne veux pas dire par là qu'il faut les approfondir toutes; la vie de plusieurs hommes ne pourrait suffire à pareille œuvre. Ils sont bien rares les savants privilégiés, les travailleurs acharnés qui embrassent ou ont embrassé toute la série, qui ont compté tous les anneaux de la chaîne en les examinant attentivement. En revanche les spécialistes sont nombreux et beaucoup d'entre eux sont aujourd'hui célèbres. Leurs travaux feront la gloire de notre siècle qui sûrement sera plus apprécié par nos descendants que le siècle précédent, malgré ses illustrations littéraires. En outre, c'est de la coordination de ces œuvres diverses, laborieusement et intelligemment élucidées, qu'est née la philosophie naturelle ou positive, qui n'en est que la synthèse raisonnée et appliquée à l'idée morale et sociale. Mais ne croyez pas que ces savants illustres et dévoués se soient lancés d'emblée dans

l'étude de la science qu'ils cherchent à perfectionner sans avoir au préalable recherché dans celles qui lui sont subordonnées ou obligées tous les éléments qui peuvent et doivent les aider dans leurs travaux. Sans la connaissance approfondie des mathématiques, Képler aurait-il eu la gloire d'avoir découvert les faits généraux qui président aux mouvements planétaires ? Newton aurait-il eu la gloire plus grande encore de rattacher ces faits généraux à une seule loi : la gravitation ? Et, à une époque très récente, Leverrier aurait-il pu découvrir, sans le secours des instruments, l'existence d'une nouvelle planète dans notre système ? Quel est le médecin consciencieux qui oserait exercer son art, prescrire des ordonnances pharmaceutiques, s'il ignorait les notions de la chimie ? Comment connaîtrait-il les substances solubles et assimilables, celles qui, s'annihilant par la mixture, fatigueraient au lieu de guérir ? Il faut donc, pour que l'étude soit profitable, qu'elle procède avec ordre. Les fondateurs et les adeptes de la philosophie positive ont eux-mêmes déterminé la marche à suivre. Et ne croyez pas que ce soit à l'aventure qu'ils aient fait le travail dont les conséquences sont incalculables pour l'avenir de la science ; ils ne l'ont entrepris qu'avec l'appui de la raison la plus pure et qu'après constatation évidente des faits.

En tête du programme figurent les Mathématiques sans lesquelles l'Astronomie et la Physique ne peuvent naître et se constituer ; puis viennent ces deux sciences, ensuite la Chimie qui est subordonnée à la Physique ; après, la Biologie ou théorie des êtres vivants et la Physiologie, et enfin la Sociologie qui n'est que l'histoire ou la doctrine des sociétés. En outre, dit M. Littré, ce savant universel, ce penseur opiniâtre, ce travailleur infatigable, chaque science a une méthode qui lui est propre. Pour l'astronomie c'est l'observation ; l'astronome ne peut qu'observer les phénomènes, il ne peut les modifier en rien. Au contraire, le physicien les modifie à sa convenance pour leur faire dire ce qu'il cherche ; autant en fait le chimiste, c'est l'expérimentation,

méthode propre à ces deux sciences. La biologie pratique sans doute l'observation et l'expérimentation, mais sa méthode particulière est la comparaison, soit entre les divers âges d'un individu, soit entre les divers degrés de l'échelle des êtres organisés, depuis le végétal jusqu'à l'homme. Enfin l'histoire ou sociologie, outre tous les modes précédents dont elle use selon l'opportunité, a pour instrument spécial la filiation, c'est-à-dire la production des états sociaux les uns par les autres.

L'ordre et la méthode pour l'étude de la science étant indiqués, il ne manque plus que les éléments, les premiers matériaux. Ici, j'avoue mon impuissance, car, pour le plus grand nombre, dans l'état actuel des choses, il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de se les procurer. Quelques villes privilégiées où siègent des facultés, d'autres qui possèdent des bibliothèques complètes et tenues au courant, peuvent fournir à leurs habitants les moyens de connaître et de suivre les progrès de chaque jour. Mais en revanche combien d'individus sont privés du nécessaire et par suite ignorent l'utilité, le but et même le nom de la science ! Combien de terrain reste stérile, faute d'aliments, et qui sait si, dans ces friches involontaires, ne se trouvent pas quelques parcelles bien préparées où la graine germerait avec rapidité et rendrait au centuple la valeur de la semence.

Ne désespérons pas cependant et, comme preuve de ce que promet l'avenir, regardons le passé, faisons quelques pas en arrière, reportons-nous seulement au commencement de ce siècle et voyons ce qui s'y passait. La science était à peine éclos, elle marchait encore d'un pas chancelant ; les maîtres n'entrevoyaient qu'obscurément l'objectif de leurs démonstrations ; les élèves étaient rares et n'étaient pas attirés par l'attrait de découvertes surgissant à tous les instants. Les hommes pour la plupart étaient illettrés et ne repassaient leur esprit que de la tradition et des légendes.

Aujourd'hui, et après un aussi court espace de temps, la

scène a changé : les professeurs enseignent avec méthode et clarté ; tous leurs efforts sont dirigés vers un même but ; les applications des théories aux arts et à l'industrie sont constantes ; les progrès s'accroissent dans toutes les branches, à l'envi l'une de l'autre. Des découvertes admirables se font jour et non seulement les élèves sont surexcités par la parole convaincue des maîtres et la démonstration des faits, mais déjà de nombreux amateurs suivent le sillon qui se creuse plus profondément tous les jours et qui laisse à découvert les secrets si longtemps cherchés. Au bas de l'échelle, l'instruction populaire a marché d'un pas un peu lent, mais assuré et déjà l'on cite, comme des raretés, les gens complètement illettrés.

Sous le souffle bienfaisant de la République, sous l'impulsion du grand Ministre de l'instruction publique, notre illustre compatriote que notre département peut déjà compter au nombre de ses célébrités, nul doute que le progrès ne s'accroisse et que, dans un temps rapproché, ceux qui approchent seulement la coupe des lèvres n'y boivent à loisir et ne s'abreuvent de la liqueur bienfaisante qui a nom : *La Science*.

Ce sont d'heureux symptômes dont nous devons nous féliciter, qui nous donnent confiance dans l'avenir de l'humanité. L'idée est émise, elle fera son chemin quand même, rien ne pourra l'arrêter. Notre devoir à tous est de l'aider, de toutes nos forces, de toutes nos facultés dans son développement. Plus tôt elle arrivera, plus tôt l'espèce humaine jouira des temps de calme et de bien-être ; il est donc de l'intérêt de tous de lui prêter un concours actif et incessant. Que les savants ne se contentent pas de publier leurs œuvres dans des éditions qui se vendent fort cher et qui restent l'apanage de rares lecteurs ; qu'ils donnent le fruit de leurs travaux dans des éditions populaires, à bon marché ; que les amateurs, les hommes dévoués à l'idée s'empressent de les répandre et de les analyser dans un langage à la portée des populations qui les entourent, et

bientôt nous arriverons au but que la science positive se propose : à l'amélioration des relations sociales, à la concorde universelle.

MESSIEURS,

Il me reste un devoir à accomplir, devoir tout à la fois agréable et triste, celui de vous faire connaître les acquisitions qu'a faites notre Société au point de vue du personnel et les pertes qu'elle a subies pendant l'année qui vient de s'écouler. Je commencerai par ces dernières pour ne pas vous laisser sous une impression trop pénible.

Nous n'avons aucun décès à déplorer parmi les membres titulaires, mais en revanche la mort, l'affreuse mort, conservant ses habitudes invétérées et ne sachant faire aucune distinction entre les individus plus ou moins bien doués, nous a ravi des hommes éminents parmi nos membres correspondants, des illustrations dont s'enorgueillissait notre Société.

En tête de cette liste funéraire figure M. Claudel, enfant d'Épinal, ingénieur civil à Paris, ancien élève de notre collège et de l'école centrale des arts et manufactures, membre fondateur de l'Association philotechnique, auteur d'importants ouvrages qui sont entre les mains de tous les ingénieurs et architectes. Je ne veux pas m'étendre davantage sur les titres et les mérites de cette illustration, puisque la Société a décidé qu'une notice spéciale sur M. Claudel serait insérée dans les prochaines *Annales*. Je dois cependant ajouter que nous perdons en lui un associé de 35 ans : M. Claudel était membre de notre Société depuis 1845.

Puis vient M. Godron, doyen honoraire de la faculté des sciences de Nancy, membre correspondant de l'Institut, botaniste hors ligne, dont le nom ne périra pas, à cause des travaux importants dont il a enrichi la science et des idées neuves qu'il a émises. J'ai eu moi-même l'heureuse chance de suivre les cours de ce savant professeur et c'est avec un véritable plaisir que je me rappelle son aménité, son talent

de démonstration et surtout son grand désir de faire de bons élèves. M. Godron était membre de notre Société depuis 1844.

Vous voyez, Messieurs, que nos plus anciens associés nous quittent ; c'est la loi de nature contre laquelle nous ne pouvons rien et devant laquelle nous devons nous incliner.

Mais voici des membres plus récemment inscrits qui disparaissent à leur tour, entraînés par la même loi fatale :

M. Bourguin, président honoraire de la Société protectrice des animaux, de Paris, dont il a été l'un des membres les plus actifs. Ce titre seul doit vous faire connaître sa bonté et ses tendances. Il nous appartenait depuis 1863.

M. Gustave Vautrin, inscrit depuis 1876, professeur libre d'ophtalmologie à Nancy, homme de bien et mettant ses connaissances scientifiques au service de l'humanité.

M. Gaudé, le modeste, intelligent et dévoué instituteur de Sauvigny.

et M. Joumar, avocat à la cour d'appel de Paris, enfant des Vosges qui n'avait jamais oublié sa mère patrie.

MM. Mansuy, vétérinaire à Remiremont et Lefebvre, pharmacien à Neufchâteau, membres associés, ont cru devoir donner leur démission sous le prétexte qu'ils ne pouvaient prendre une part assez active aux travaux de la Société. Nous ne pouvons que regretter leur détermination.

M. Lahaché, juge de paix à Xertigny, nommé à un même poste à Clary (Nord), membre depuis 1859, a dû changer son titre d'associé contre celui de correspondant.

De nos membres titulaires, l'un a démissionné pour raison d'âge et de santé ; c'est M. Martin, chef de bataillon du génie en retraite, officier de la Légion d'honneur. Nous le regrettons d'autant plus vivement qu'à différentes reprises, depuis 1876, date de son admission, M. Martin vous avait présenté des rapports très sérieux et très substantiels qui vous avaient permis d'apprécier sa haute valeur.

Un autre, M. Chapellier, que vous connaissez tous, dont vous avez vu le zèle et le dévouement, ayant quitté Epinal pour habiter Nancy, est devenu membre correspondant. Nous

avons l'espoir bien fondé que ce changement ne nous privera pas de son utile et féconde collaboration. M. Chapellier aime trop notre Société pour l'oublier jamais et nous priver de ses travaux patients et consciencieux.

Vous voyez, Messieurs, que les pertes ont été sérieuses ; heureusement, pour l'avenir de notre Société, que les acquisitions sont nombreuses et riches.

Nous avons admis, pendant l'année :

Comme membres titulaires :

M. Chevreux, archiviste du département, jeune homme très intelligent, à l'esprit primesautier, possédant des connaissances sérieuses qu'il ne tardera pas, j'en suis certain, à dévoiler à notre Société.

M. Ganier, juge au tribunal d'Epinal, artiste jusque dans les moëllés, qui rendra de sérieux services à notre section des beaux-arts et à celle d'archéologie dont il a fait une étude spéciale.

M. Mathieu, ancien notaire à Epinal, qui s'est occupé tout particulièrement des questions horticoles et agricoles et dont la place est marquée d'avance dans la section importante d'agriculture.

M. Muel, inspecteur des forêts en résidence dans notre ville, ancien professeur à l'école de Grignon, aujourd'hui chargé du cours de sylviculture à l'école normale de Mirecourt, homme sérieux et profond, travailleur acharné qui tiendra sa place à côté de son digne Conservateur, notre cher collègue.

Enfin, M. Merklen, notaire à Epinal, docteur en droit, qui pourra nous être d'une grande utilité dans les questions ardues de législation et dans l'explication des anciennes coutumes.

Comme associés :

M. le docteur Cosserat, de Padoux, chercheur passionné, collectionneur, ami des arts et du beau, dessinateur remarquable qui mettra sûrement ses talents à notre disposition.

M. le docteur Soyer, de Vicherey, dont les études premières et les aptitudes nous font espérer un sérieux concours.

M. Trompette, de Châtel, s'occupant très sérieusement des choses agricoles et notamment de la culture du houblon.

Et M. Lucien Krantz, de Docelles, issu d'une des plus anciennes familles industrielles de notre département, qui devra nous faire l'historique de la papeterie depuis son introduction dans les Vosges.

Comme membres correspondants :

M. Dietz, pasteur à Rothau, que j'ai l'honneur de connaître particulièrement et dont je puis répondre en toute assurance. Météorologiste aussi distingué qu'exact et scrupuleux, il ne se contente pas de se rendre utile à sa belle contrée, aujourd'hui détachée de la France, il envoie des rapports circonstanciés et très profitables à l'observatoire de notre chef-lieu.

M. Gaulard, qui vient de quitter Epinal, nommé professeur agrégé d'accouchement de la faculté de Lille, saura prouver à ses élèves et à ses collègues que la science est en honneur dans notre département et nous tiendra au courant des progrès accomplis dans sa résidence.

M. le comte Maurice de Pange, historiographe à Paris, dont vous avez pu apprécier les œuvres par les dons qu'il a faits à notre Société.

M. Lescuyer, homme de lettres à Saint-Dizier, auteur de nombreux ouvrages d'ornithologie qui lui ont valu bien des sympathies et qu'il a offerts à notre bibliothèque.

M. Daguin, homme de lettres à Paris, qui a envoyé gracieusement à la Société, à deux reprises, une collection d'ouvrages traitant des localités vosgiennes et particulièrement des stations thermales.

M. de Braux, historiographe à Boucq, par Foug, qui s'occupe surtout des recherches historiques relatives à Jeanne d'Arc et, à ce titre, devait nécessairement appartenir à la Société vosgienne.

M. Léon Germain, archiviste-adjoint de la société d'archéologie lorraine à Nancy, qui pourra nous rendre de sérieux services pour les recherches et les échanges.

Enfin M. des Roberts, historiographe, membre de l'académie de Metz, et à ce seul titre digne d'avoir accès parmi nous.

Vous voyez, Messieurs, par cette longue liste et par le choix des adhérents que, malgré nos pertes, notre Société est en bonne voie et qu'elle a les sympathies du monde savant.

Aidons-la tous de nos efforts, faisons la progresser et nous aurons la douce satisfaction d'avoir, dans la mesure de nos forces, rendu un sérieux service à la science et par suite à l'humanité !

RAPPORT
DE LA
COMMISSION D'AGRICULTURE
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES
SUR LES RÉCOMPENSES
DÉCERNÉES A LA SUITE DES CONCOURS DE 1880,
PAR M. CH. LEBRUNT.

MESSIEURS,

D'après nos usages, les récompenses agricoles que décerne annuellement la Société d'émulation sont attribuées successivement aux cinq arrondissements, suivant un ordre fixe, de telle sorte qu'après une période de cinq années chaque arrondissement voit son tour revenir.

En 1880 vos concours agricoles ont été ouverts dans l'arrondissement de Mirecourt, comme l'a rappelé le programme que vous avez adopté le 15 avril, et qui a reçu la publicité ordinaire.

Cet arrondissement étant essentiellement agricole, les concurrents se sont présentés en grand nombre. Nous avons eu à examiner 41 demandes. Votre Commission voyageuse, qui a eu la bonne fortune de s'adjoindre un agriculteur expérimenté dans la personne de M. Defrance,

a visité 28 candidats ; des renseignements pris à diverses sources : autorités locales, bureau du Comice, administration des forêts pour les reboisements, administration académique pour l'enseignement agricole, nous ont fourni des éléments d'appréciation suffisants des travaux que la Commission n'a pas visités. A la suite de toutes ces enquêtes, nous avons dû vous prier d'écarter 6 des concurrents, qui pourtant ne sont pas sans mérite ; en faveur des 35 autres nous avons sollicité des récompenses plus ou moins importantes, que nous aurions voulu, pour un certain nombre du moins, pouvoir accompagner de sommes d'argent plus considérables ; mais nous avons été limités par notre modeste budget, et, vous le savez, rien n'est brutal comme les chiffres.

Vous ne vous attendez pas, Messieurs. à ce que j'énumère ici dans tous leurs détails les titres de nos 35 lauréats aux distinctions qui vont leur être remises : je dépasserais trop les bornes d'un rapport destiné à une séance publique et solennelle. Les héros du jour me pardonneront si je ne mets pas assez en relief le mérite de chacun d'eux, si je ne fais souvent que citer leur nom. Toutes les notes recueillies forment, avec les demandes et les attestations qui les accompagnent, un volumineux dossier qui sera conservé dans nos archives, et qui pourra être utilement consulté.

EXPLOITATIONS BIEN DIRIGÉES.

C'est aux exploitations bien dirigées que sont constamment attribuées vos premières primes. Les lauréats de cette catégorie sont MM. Mulot, Pâté, Leblanc, Voinot et Jacques.

Depuis 1862 M. Mulot est chargé, comme régisseur, de l'exploitation de la propriété de M. Buffet, à Ravenel. Cette ferme, d'au moins 200 hectares, est la plus remarquable de l'arrondissement. M. Mulot est une de nos anciennes connaissances. Déjà en 1852 la Société d'émulation lui décernait une médaille d'argent : à cette époque il était régisseur

de la ferme de M. Derazey, à Saurupt. M. Mulot était encore un de nos lauréats en 1875; il va l'être aujourd'hui de notre premier prix pour les améliorations qu'il n'a cessé de réaliser, pour le zèle, l'activité et le dévouement au-dessus de tout éloge avec lesquels il s'acquitte de sa tâche. (A M. Mulot, Jean-Nicolas, régisseur à Ravenel (Mirecourt), une médaille de vermeil et une prime de 150 fr.)

A deux reprises la ferme du Bâtin a mérité l'attention de la Société, qui a récompensé, en 1849, M. Thiriot, régisseur, et en 1865, M. Bailly, propriétaire. M. Pâté en exploite depuis cinq ans les 71 hectares. C'est la ferme la mieux dirigée du canton de Darney. Terres bien cultivées, drainages importants, travaux d'irrigation bien conduits, beau bétail, outillage complet, dont une planteuse de pommes de terre inventée et construite par M. Pâté lui-même, tout témoigne du mérite du jeune et intelligent agriculteur que vous allez primer. (A M. Pâté, Prosper, à la ferme du Bâtin, commune d'Attigny (Darney), une médaille d'argent et une prime de 100 fr.)

Depuis 1861, M. Leblanc exploite les 174 hectares de la ferme importante du Beaufroid. Le mémoire adressé par M. Leblanc à l'appui de sa demande est rempli des détails les plus intéressants. Près de 60 hectares de bois ont été défrichés pour être convertis, 32 en terres arables, 23 en prairies parfaitement soignées, 2 en vignes, 1 1/2 en chemins. De nombreux drainages ont amélioré les terres; l'outillage est le plus complet que nous ayons vu; l'assolement, de 7 années, est très bien compris; le bétail, beau et bon, aurait été plus nombreux sans les pluies qui ont raviné l'année dernière et ravagé les ensemencements de prairies artificielles. Un beau jardin potager a été créé. Depuis un an la ferme-école a été transportée sur le domaine de M. Leblanc, et l'installation sera bientôt terminée. Vous avez décidé que pour tous ses mérites, M. Leblanc serait classé hors concours, d'abord parce que vous l'avez déjà primé en 1869 et qu'en

1875 il a reçu votre premier et plus beau prix ; et ensuite parce que, comme directeur de la ferme-école, il exploite dans des conditions exceptionnelles. (A M. Leblanc, Joseph, directeur de la ferme-école du Beaufroid (Mirecourt), un rappel de la médaille de vermeil de 1875.)

Si je rappelle que M. Voinot a obtenu diverses médailles de la Société d'Émulation, en 1852, en 1864, qu'il est plusieurs fois lauréat du comice de Mirecourt, qu'il a reçu une médaille d'argent au concours régional de 1864 pour création de prairies et irrigations, il me suffira en ce jour, puisque le compte rendu détaillé de notre visite a été exposé à l'une de vos précédentes séances, il me suffira de proclamer que la longue carrière de M. Voinot, consacrée à d'incessantes améliorations sur sa propriété de 65 hectares, mérite d'être couronnée par notre plus haute distinction honorifique, et nous lui attribuerons la médaille qui constitue le prix Claudel. (A M. Voinot, Jean-Joseph, cultivateur à Attigny (Darné), une médaille de vermeil.

Le commissaire spécial chargé de visiter M. Jacques, après avoir énuméré les divers travaux d'amélioration exécutés par ce dernier, se résume ainsi : exploitation bien comprise, attelages solides ; prairies artificielles nombreuses, semées dans de bonnes conditions et très bien réussies, ce qui permet d'entretenir 25 têtes de bétail sur 23 hectares, c'est-à-dire plus que la tête de bétail par hectare ; drainages pratiqués sur une grande échelle et très appropriés à la nature du sol ; création d'une belle vigne sur un coteau inculte, voilà, Messieurs, très incomplètement les motifs pour lesquels M. Jacques, lauréat de notre Société en 1864 (1), puis en 1869, va recevoir une nouvelle médaille plus élevée. (A M. Jacques, Sébastien, père, cultivateur à Domjulien (Remoncourt), une médaille de vermeil et une prime de 30 fr.)

(1) Voir le rapport fait en 1864, Annales, tome XII, 4^e cahier.

CRÉATION ET AMÉLIORATION DE PRAIRIES. — IRRIGATIONS.

L'arrondissement de Mirecourt, disait votre rapporteur d'il y a cinq ans, est dans la voie du progrès, car, tandis que dans la France entière il n'y a, en moyenne, que 10 p. % de la surface en prairies naturelles, 40 p. % en prairies artificielles, l'arrondissement de Mirecourt comptait en 1875, 23 p. % de prairies naturelles, et 20 p. % de prairies artificielles. Ces nombres n'étaient pas une moyenne générale, mais résultaient des constatations faites chez 5 de nos lauréats. Cette année, les moyennes déduites des constatations faites chez 8 de nos principaux lauréats sont à peu près les mêmes, sinon plus fortes de 1 ou 2 p. %.

Votre Commission a favorablement accueilli les demandes de 13 candidats pour travaux se rapportant spécialement aux prairies : création, nivellements, irrigations. Les nivellements laissent parfois à désirer ; mais nous avons été heureux de constater à peu près partout l'entente parfaite avec laquelle l'eau a su être utilisée. Tantôt l'eau est prise à un ruisseau en amont de la propriété et distribuée par un ou deux canaux principaux tracés avec art ; tantôt elle vient de sources et se trouve amenée à destination par des conduits ou des tuyaux parfois d'une grande longueur ; tantôt enfin on ne peut irriguer qu'avec les eaux pluviales qui s'écoulent des champs supérieurs, et qui, recueillies après avoir séjourné à l'air libre, n'en sont que plus favorables à la végétation par les molécules d'humus et d'argile qu'elles charrient. Partout les résultats sont satisfaisants, et les prés signalés se distinguent des voisins par la qualité et l'abondance des fourrages, surtout lorsque les purins et les eaux des ruisseaux des villages ont été recueillis.

Parmi les cultivateurs qui ont attiré notre attention sur leurs prairies, et dont un certain nombre ont d'ailleurs adressé des demandes pour le concours spécial d'irrigation

institué cette année dans les Vosges par le Gouvernement, nous citerons :

M. Petit qui a créé une prairie de 4 hectares près de Darney, dans un terrain de nulle valeur : canal d'irrigation de 800 mètres de longueur ; travail parfaitement compris ; drainages importants ; très bon rapport : c'est la plus belle prairie que nous ayons vue. (A M. Petit, Louis, propriétaire à Darney, une médaille d'argent, grand module, et une prime de 40 fr.)

M. le docteur Fournier, qui, après avoir réuni dans un bouge les eaux des champs supérieurs et celles de trois petites sources, les utilise encore au sortir d'un premier pré en les conduisant, par 450 mètres de tuyaux, dans un réservoir de 24 mètres cubes de capacité placé au haut d'une autre prairie de 5 hectares qui n'avait jamais été irriguée, et sur la plus grande partie de laquelle elles peuvent maintenant se déverser. (Les propriétés de M. le docteur Fournier sont sur le territoire de la commune de Lignéville (Vittel). (A M. Fournier, Alban, docteur en médecine à Rambervillers, une médaille d'argent, grand module.)

M. Fayon, qui a créé plus de 7 hectares de prés bien entretenus et irrigués. Depuis 30 ans, M. Fayon ne cesse d'améliorer, de transporter des terres ; il a notamment à peu près comblé aujourd'hui, près de sa maison d'habitation, un immense ravin sur l'emplacement duquel est un beau pré. (A M. Fayon, Victor, négociant à Monthureux-le-Sec (Remoncourt), une médaille d'argent, grand module.)

M. Houillon, qui a fait servir les eaux du village à l'amélioration de 6 hectares de prairies par une irrigation bien conduite : cinq fois déjà lauréat du comice depuis 1852, M. Houillon sera pour la cinquième fois aussi lauréat de la Société d'émulation, dont la dernière récompense remonte à vingt ans. (A M. Houillon, Félix, cultivateur à Rapey (Charmes), une médaille d'argent, grand module.)

M. Colin, qui a nivelé et irrigué 7 hectares de prés pour

une partie desquels il a été primé déjà en 1869 et en 1875. Des aqueducs amènent les eaux des rues sur une partie de ses prés; elles sont mélangées avec celles d'une fontaine située à 760 mètres et avec les purins des étables; aussi, sous l'influence de ces agents fertilisateurs, la prairie donne d'abondants fourrages. (A M. Colin, Louis-Philippe, cultivateur à Ménil-sous-Harol (Ville-sur-Ilion), une médaille d'argent, grand module.)

M. Barthélemy, qui a créé et irrigué plus de 6 hectares de prairies dans des terrains impropres à la culture. (A M. Barthélemy, Maurice, (veuf), cultivateur à Escles (Lerrain), une médaille d'argent.)

M. Louis, qui, non seulement a créé et irrigué plus de 2 hectares de prés, mais encore a planté une vigne de 10 ares, en lignes, et boisé un mauvais terrain de 30 ares. (A M. Louis, Ferdinand, cultivateur à La Rue-sous-Harol (Ville-sur-Ilion), une médaille de bronze, grand module, et une prime de 30 fr.)

M. Tachet, qui a créé et irrigué 4 hectare de prés, planté 47 ares de vigne, créé un verger de 21 ares dans un mauvais sol, et boisé plus d'un hectare de terres improductives. (A M. Tachet, Jean-Baptiste, cultivateur à Ménil-sous-Harol (Ville-sur-Ilion), une médaille de bronze et une prime de 25 fr.)

M. Voiry, qui a converti un terrain de 50 ares en un pré bien réussi, dont le nivellement laisse toutefois encore à désirer. M. Voiry était absent lors de notre visite; absente aussi sa faucheuse Sprague améliorée. C'est un voisin qui nous a conduits sur le terrain désigné. (A M. Voiry, Nicolas, cultivateur à They-sous-Montfort (Remoncourt), une mention honorable et une prime de 40 fr.)

M. Pilon, qui depuis dix ans opère progressivement le défoncement d'une friche de 2 hectares, près de sa maison, pour en extraire la première couche d'argile employée à la fabrication de la tuile, puis draine avec des débris, comble et nivelle, de façon à obtenir un bon pré. C'est tout autant

pour la création d'un jardin potager entouré de murs et pour ses espaliers bien soignés et épargnés par la gelée que nous mentionnerons honorablement M. Pilon. (A M. Pilon, Joseph, fabricant de tuiles à Harol (Ville-sur-Ilion), une mention honorable.)

Tous les cultivateurs dont je viens de prononcer les noms ont effectué leurs améliorations sur leurs propriétés. A leur suite nous avons à citer, comme ouvriers recommandables ayant travaillé pour autrui :

MM. Remy, père et fils, terrassiers et niveleurs, qui ont été chargés, à la Hutte, sur la propriété de M. Maurice Aubry, de travaux qui sont parfaitement exécutés. (A MM. Remy, Jean-Nicolas, père, entrepreneur, et Remy, Félix, fils, terrassier à Relanges (Darney), collectivement, une médaille d'argent, grand module, et une prime de 40 fr.)

M. Denet, qui a créé pour divers propriétaires plus de 7 hectares de prés, effectué, entre autres, chez M. Mersey plus de 400 mètres de drainage, déplacé pour des nivellements 3500 mètres cubes de terres. (A M. Denet, Jean-Joseph, cultivateur à Derbamont (Dompaire), une médaille de bronze, grand module.)

M. Boulay, Lucien, qui, dans toute l'étendue de nos trois arrondissements de la plaine, a opéré, depuis 40 ans, des nivellements et des irrigations sur 700 hectares. Evidemment nous n'avons pas tout visité ; mais nous avons parcouru l'énorme cahier tout rempli de certificats favorables, que la famille de Boulay garde comme une relique. Le malheureux Boulay était mort quelques jours avant notre visite dans un pré lui appartenant. Nous avons parcouru ce pré, de 3 hectares et demi, près de Jésonville, établi dans un terrain rocailleux et difficile, en partie planté d'arbres sur lesquels malheureusement les gelées de l'hiver dernier ont eu une influence désastreuse. Nous ajouterons à l'héritage de ce rude travailleur mort à la tâche une médaille d'argent que ses enfants garderont pieusement. (A M. Bou-

lay, Lucien, niveleur à Jésonville (Darney), une médaille d'argent.)

REBOISEMENTS.

Il y a en France plus de sept millions d'hectares de terres incultes dont le reboisement seul peut tirer un parti avantageux. Les forêts ne fatiguent point le sol puisqu'elles lui rendent les feuilles et les fruits dont il a fourni la substance ; de plus elles l'améliorent puisqu'elles forment à leurs pieds un dépôt d'humus, agent bien connu de fertilité. Il y a donc lieu d'encourager les reboisements partout où ils peuvent être utiles ; aussi la mise en valeur des terrains improductifs par le reboisement est un des articles du programme de la Société d'émulation.

Outre les boisements déjà cités de M. Louis et de M. Tachet, outre ceux de M. Voinot qui ont porté sur 4 hectares couverts autrefois de roches, de bruyères, genêts, joncs et autres plantes parasites, nous mentionnerons spécialement ceux de MM. Renaud, Chapuy, Martin et Plancolaine.

Depuis sa dernière médaille, en 1875, M. Renaud a effectué de nouveaux reboisements bien réussis sur 15 hectares de terrains de mauvaise qualité, à Bleurville, à Monthureux-sur-Saône, à Nonville, à Viviers-le-Gras. (A M. Renaud, Nicolas-Valantin, brigadier communal à Bleurville (Monthureux-sur-Saône), un rappel de la médaille d'argent, grand module, de 1875, et une prime de 40 fr.)

C'est aux soins de M. Chapuy que la commune de Mattaincourt doit d'avoir aujourd'hui ses pâtis reboisés en entier : sous sa direction plus de 4 hectares ont été mis en bois et les plantations ont bien réussi. M. Chapuy a déjà reçu une de nos médailles en 1872 pour boisement de 25 hectares à Naimont où il était alors garde forestier. (A M. Chapuy, François-Constant, brigadier forestier communal à Mattaincourt (Mirecourt), un rappel de la médaille d'argent de 1872 et une prime de 40 fr.)

L'administration des forêts a d'ailleurs noté MM. Renaud et Chapuy comme des préposés actifs et intelligents.

M. Martin a boisé plus de 4 hectares de terrains improductifs qui lui appartiennent : les travaux ont été faits avec soin, et le succès a généralement couronné les efforts. M. Martin a le mérite en outre d'avoir converti en prairies nivelées et irriguées 3 autres hectares de même mauvais terrain. (A M. Martin, Charles, cultivateur à Nönville (Monthureux-sur-Saône), une médaille d'argent et une prime de 40 fr.

M. Plancolaine a boisé avec succès plus d'un hectare d'un terrain rocheux, rocailleux, en pente forte, exposé au nord, recouvert autrefois de bruyères et de genêts. La médaille de bronze que M. Plancolaine a reçue en 1861, par notre intermédiaire, de la Société pour l'instruction élémentaire, alors qu'il était instituteur à Frizon, témoigne, ainsi que celle qui lui sera remise dans quelques instants, que M. Plancolaine est un de ces hommes utiles qu'on est heureux de féliciter et d'applaudir. (A M. Plancolaine, Charles-Joseph, instituteur en retraite à Belrupt (Darney), une médaille de bronze et une prime de 25 francs.)

AMÉLIORATION DU BÉTAIL.

Depuis onze ans qu'un don fait à la Société d'émulation par M. le docteur Castel, de Nancy, à été employé à fonder un prix devant être attribué alternativement : 1^o aux bons services et aux travaux utiles d'un garde forestier ; 2^o à l'amélioration de l'espèce de chevaux dite à deux fins, nés et élevés dans le pays, ce prix n'a été décerné à aucun éleveur, faute de concurrents. Cette année, M. Gabriel nous a adressé une demande pouvant rentrer dans les conditions de ce prix. M. Gabriel exploite 48 hectares ; il est propriétaire du tiers, fermier du reste. Il a 8 hectares de prairies naturelles, autant de belles prairies artificielles, le reste en culture, dont 4 hectare 1/2 en betteraves, qui sont très belles, comme d'ailleurs à peu près partout en 1880. Un rapporteur de concours agricole ne peut pas manquer de formuler la double plainte de rigueur sur les étables mal

aérées et la déperdition des purins. Mais je dois dire que M. Gabriel sait mettre à profit ces derniers, et que, s'il a quelques progrès encore à réaliser pour l'aération des étables, qui renferment 19 bêtes à cornes de tout âge et de bonne race, la plupart de la race du Cotentin, élevées chez lui, du moins ses écuries sont convenablement établies, et ses 15 bons chevaux, de la race du pays mélangée de sang normand, élevés aussi par lui, sont ce que nous avons rencontré de mieux dans notre voyage. (A M. Gabriel, Charles, cultivateur à Battexey (Charmes), une médaille d'argent, grand module (prix Castel), et une prime de 30 fr.)

INTRODUCTION DES MACHINES AGRICOLES.

Vous avons trouvé une bonne collection de machines agricoles chez plusieurs lauréats qui ont été nommés déjà : MM. Leblanc, Pâté, Fayon, etc., qui ont été récompensés pour l'ensemble de leurs exploitations. Nous vous demanderons un prix spécial en faveur de M. Leclaire qui, malgré sa modeste exploitation de 40 hectares, possède un outillage complet. La propagation des instruments est chose nécessaire dans le pays, par suite du manque de bras et de l'occupation continuelle du sexe faible à la fameuse dentelle. Avec sa faucheuse que nous avons vue à l'œuvre, M. Leclaire a exécuté pour le compte d'autrui une grande quantité de fauchages. « J'atteste, dit M. le docteur Chevreuse, un de nos anciens et vénérés collègues, que M. Leclaire est un de nos agriculteurs distingués, et qu'il est en même temps l'un des hommes de progrès de nos contrées. » J'ajouterai qu'en 1865, M. Leclaire a été signalé comme ayant rendu un service important à la commune de Bouxurulles dont il était maire, en boisant 2 hectares de terrains communaux en friches. (A M. Leclaire, Alexis, cultivateur à Bouxurulles (Charmes), une médaille d'argent.)

APICULTURE,

Je voudrais pouvoir reproduire *in extenso* la demande et la

notice de M. l'abbé Mourot, ainsi que le consciencieux rapport d'un de nos apiculteurs; mais, malgré l'intérêt de la question, je suis obligé encore de me borner à quelques lignes. La méthode pratiquée par M. l'abbé Mourot, pour soigner les abeilles, bien qu'étant en contradiction avec celle de son confrère, M. Collin, de Tomblaine, et de plusieurs apiculteurs de mérite, lui a bien réussi, et la preuve en est dans les succès qu'il a obtenus depuis le peu de temps, trois ans à peine, qu'il a acheté ses premières ruches. Nous récompenserons volontiers M. l'abbé Mourot, car il persistera dans l'œuvre qu'il a si bien commencée, et, en donnant plus tard un mémoire complet sur sa méthode, il nous mettra au courant des faits nouveaux qu'il rencontrera. (A M. Mourot, curé à Monthureux-le-Sec (Remoncourt), une médaille d'argent.)

VITICULTURE.

Le concours que vous ouvrez habituellement dans les arrondissements de la plaine pour la viticulture et spécialement la culture en lignes, amène toujours des concurrents méritants. Cette année des primes vont être décernées à MM. Liébaux, Vaillant et Baptiste.

M. Liébaux a planté 90 ares de vignes, dont 60 actuellement en plein rapport. Les ceps sont placés en lignes espacées de 1 mètre, ce qui permet l'emploi de la charrue vigneronne. Nous avons parcouru la vigne de 60 ares, qui est parfaitement tenue, et où la récolte a dû être bonne. M. Liébaux emploie le système Trouillet. Il nous a donné des détails intéressants non seulement sur la culture de sa vigne, mais encore sur les comptes qui s'y rapportent, dépenses et recettes. (A M. Liébaux, François, vigneron à They-sous-Montfort (Remoncourt), une médaille d'argent et une prime de 30 fr.)

Très bien tenue aussi est la vigne de 30 ares dans laquelle nous avons trouvé M. Vaillant, et qui appartient

•

à M. Galand. Nous n'avons pas pu visiter les deux autres vignes que soigne M. Vaillant, l'une pour M. Clément, l'autre pour lui-même. Celle dans laquelle nous étions, et où nous avons vu plus les beaux raisins, nous a témoigné suffisamment des bons soins donnés aux autres. (A M. Vaillant, Jérôme, vigneron à Nonville (Monthureux-sur-Saône), une médaille de bronze et une prime de 30 fr.)

Au sud de Gugney-aux-Aulx, sur un coteau aride et élevé, sillonné jadis par de profonds ravins, dont il reste encore des échantillons, couverts de ronces et d'épines, et où les essences forestières n'ont pas réussi, s'étale aujourd'hui une vigne d'une belle végétation. Il a fallu du temps pour niveler cette propriété de 50 ares, et l'on estime à plus de 5000 mètres cubes les terres déplacées par un défoncement fait à la pioche par un seul homme. La transformation a été presque miraculeuse. On croyait que Baptiste, ayant perdu la vue antérieurement, allait perdre encore la raison lorsqu'on l'a vu transporter jusqu'à son lit dans une baraque recouverte de terre. Eh bien, à force de labeur, malgré ses 60 ans, travaillant tout le jour et souvent la nuit, l'ancien forgeron devenu vigneron est parvenu, au grand étonnement de tous, à planter en 6 années ses 60 ares de vignes, et nous sommes certains que M. Baptiste fera subir la même transformation aux 15 ares qui restent encore. (A M. Baptiste, Jean-Baptiste, manoeuvre à Gugney-aux-Aulx (Dompaire), une médaille d'argent et une prime de 50 fr.)

BONS SERVICES RURAUX.

La partie du rapport sur les bons services ruraux est facile à rédiger. Inutile de s'étendre sur ce qu'il faut de zèle, d'activité, de dévouement, d'exactitude, de probité, souvent d'intelligence, pour mériter, au bout de longues années, la mention formulée par ces simples mots : bons et longs services.

Nos lauréats de cette année sont :

M^{lle} Marie Bodez, âgée de 58 ans, attachée depuis 1839,

c'est-à-dire depuis 41, ans au service de M. Rouget. (A M^{lle} Bodez, Marie, domestique chez M. Rouget, ancien maire, à Godoncourt (Monthureux-sur-Saône), une médaille d'argent et une prime de 25 fr.)

M. Hector, depuis 29 ans au service aussi de M. Rouget. (A M. Hector, Joseph, domestique chez M. Rouget, ancien maire à Godoncourt (Monthureux-sur-Saône), une médaille de bronze).

M. Gaillot, garçon de culture depuis 27 ans chez M. Bailly. (A M. Gaillot, Isidore, domestique chez M. Bailly, Faustin, à Bouxurulles (Charmes), une médaille de bronze.)

Et M^{lle} Justine Fombaron, depuis 32 ans au service de M. Maurice. (A M^{lle} Fombaron, Justine, domestique chez M. Barthèlemy, Maurice, à Escles (Lerrain), une médaille d'argent.)

A côté des serviteurs ruraux nous vous demandons de placer M. Boulay, ancien pâtre de la commune de Dombasle. M. le Maire de cette commune nous a fait parvenir une liasse de certificats obtenus par Joseph Boulay pour les services qu'il a rendus dans l'exercice de ses modestes fonctions. Depuis la mort de son père, en 1833, Boulay a été presque constamment occupé à la garde des troupeaux, et il a été un excellent gardien. Vous lui accorderez une modeste récompense, quoique le cas ne soit pas spécialement prévu par votre programme. (A M. Boulay, Joseph, ancien pâtre, à Dombasle-devant-Darney (Darney), une mention honorable et une prime de 30 fr.

CHAMPS D'EXPÉRIENCES DES ENGRAIS CHIMIQUES.

Cette année, 46 champs d'expériences ont été organisés, la plupart du temps par MM. les instituteurs, sur différents points du département. Comme en 1879, c'est sur la pomme de terre que les essais ont eu lieu. Tous les rapports ne nous sont pas encore parvenus, mais nous pouvons dire dès aujourd'hui que les expériences ont été faites à peu près partout avec le plus grand soin, et les résultats consciencieusement consignés dans les feuilles du questionnaire. Un

résumé sera fait lorsque toutes les réponses seront réunies, et un rapport spécial vous sera présenté. L'argent de la souscription permet d'entreprendre une nouvelle campagne, et nous avons invité les expérimentateurs à appliquer les engrais chimiques à la culture d'une céréale, autant que possible le blé.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

Je lisais il y a quelques jours, dans le numéro du 23 octobre dernier du *Journal de l'Agriculture*, un excellent article de M. Barral intitulé : les conditions à remplir pour être agriculteur. Je regrette de ne pouvoir en donner ici lecture. L'auditoire verrait l'absurdité de ce préjugé, que, pour être agriculteur, bon agriculteur s'entend, on en sait toujours assez. Ah ! pour être agriculteur il faut une masse de connaissances diverses, il faut une instruction certainement plus variée et plus approfondie que pour toute autre carrière. Il est temps que le développement de notre enseignement agricole soit rapide. Nous avons en France : un institut agronomique, 3 écoles nationales d'agriculture, 4 écoles pratiques, et seulement 46 professeurs départementaux d'agriculture. Il est vrai que l'institution de ces professeurs date d'hier. Chose regrettable pourtant, 3 départements n'ont pu avoir des titulaires de cette charge en 1880, faute de concurrents. Quant à notre département, il est un des mieux partagés, puisque, outre la chaire d'agriculture, une chaire de sylviculture a été créée à l'école normale de Mirecourt (1). Nous ne doutons pas que l'enseignement

(1) Par décision du 12 mars 1880, M. le Ministre de l'Instruction publique a autorisé la création, à l'Ecole normale des instituteurs, de Mirecourt, d'un cours élémentaire de sylviculture.

Dans sa séance du 11 août dernier, le Conseil général, adoptant le principe de cette création, a voté une allocation de 300 f. pour l'agent forestier chargé de ce cours.

Dès le 19 Décembre 1879, M. le sous-secrétaire d'Etat, président du Conseil d'administration des forêts, avait désigné M. l'Inspecteur Muel pour faire ce cours, dont la création n'était encore, à cette époque, qu'à l'état de projet.

primaire supérieur, déjà installé sur deux points de notre département, bientôt sans doute sur un plus grand nombre, ne fasse une part convenable à l'enseignement de l'agriculture.

En attendant nous vous signalerons deux de nos bons instituteurs, que vous avez déjà récompensés l'année dernière ; les médailles que vous leur avez décernées ont porté de tels fruits que nous n'hésitons pas, même après si peu de temps, à vous proposer de les élever d'un degré.

Il y a un an, vous décerniez aux élèves de l'école de Roville-aux-Chênes une médaille de bronze pour avoir exterminé 76785 hannetons sous la conduite de leur instituteur, M. Pierre. Lorsqu'un corps de troupe accomplit une action d'éclat, le chef est décoré. En 1879, vous avez décoré les soldats, je veux dire les élèves ; le chef, l'instituteur doit avoir son tour aujourd'hui, d'autant plus que, ayant quitté l'école de Roville pour prendre la direction de celle de Deyvillers, il ne reste rien à M. Pierre de l'ancienne médaille. M. Pierre, d'ailleurs, nous a envoyé cette année : 1° un règlement pour la protection des nids d'oiseaux et pour la destruction des hannetons : ce règlement a été jugé digne par l'administration académique d'être inséré au *Bulletin de l'Instruction primaire* des Vosges, n° du 22 août 1880 ; — 2° un tableau de la destruction de 54230 hannetons en 1880 par les élèves de l'école de Deyvillers ; — 3° un tableau des nids protégés en 1880 : le total s'élève à 83 nids et 608 oiseaux ; — 4° un rapport sur la destruction des chenilles et des limaces. Enfin, M. l'Inspecteur d'Académie, consulté par nous, déclare M. Pierre un des maîtres les plus zélés et les plus dévoués. (A M. Pierre, Charles-Zéphirin, instituteur à Deyvillers (Epinal), une médaille d'argent.)

M. Michel, l'année dernière instituteur à Lusse, recevait une médaille pour son enseignement de la comptabilité agricole. Actuellement M. Michel est chargé de l'importante école de Gérardmer où l'on a organisé le premier de ces établissements d'enseignement primaire supérieur dont je

parlais tout à l'heure, et que nous désirons voir devenir cantonaux. M. Michel nous a envoyé cette fois les travaux suivants : — 1^o association pour la destruction des hannetons, chenilles et autres animaux nuisibles, etc. statuts de l'association et procès-verbaux des séances de 1880, un cahier ; — 2^o économie politique et domestique à la portée des enfants ; développements d'élèves sous la forme d'entretiens, 1 cahier ; — 3^o programme du comice agricole de Saint-Dié pour les écoles primaires ; développements d'élèves sous forme d'entretiens, 1 cahier ; — 4^o comptabilité agricole : main-courante, 1 cahier ; journal, 1 cahier ; grand livre, 1 cahier, le tout tenu par des élèves ; — 5^o dessins d'animaux utiles, en forme de cartes murales : mammifères, 1 feuille ; oiseaux, 1 feuille ; insectes, 1 feuille. La plupart de ces travaux ont été l'objet d'un examen spécial et d'un rapport de la part d'un homme compétent (1) ; et nous pouvons sans crainte applaudir aux efforts d'un instituteur que l'administration considère comme un des plus intelligents et des plus capables, et auquel elle a donné un poste de confiance. (A M. Michel, Julien, instituteur à Gérardmer, une médaille d'argent, grand module, et une prime de 25 fr.

J'ai terminé, Messieurs. J'espère que, parmi les lauréats qui vont être acclamés, nous en verrons plusieurs dont les noms figureront l'année prochaine sur la liste des prix qui seront décernés à la suite du Concours régional, auquel nous les convions.

(1) M. Duroselle, professeur départemental d'Agriculture des Vosges.

RAPPORT

DE LA

COMMISSION D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

SUR LE CONCOURS DE 1880,

par M. Félix VOULOT,

MESSIEURS,

Il est fort regrettable que la société ait si rarement à couronner des œuvres d'histoire. On voit bien des chroniques; mais d'histoire point. La compilation n'est pas sans exemple; ce qui manque, c'est l'idée générale. Cette année, deux choses bien méritoires nous ont paru dignes d'encouragements, un travail de numismatique et des découvertes d'archéologie vosgienne.

N^o 1. — NUMISMATIQUE DE REMIREMONT ET DE SAINT-DIÉ,
PAR M. LÉON MAXE-WERLY.

M. Werly, notre collègue, membre de la Société des antiquaires de France, a publié déjà un grand nombre de brochures sur l'histoire, l'archéologie et la numismatique lorraines. Ces ouvrages, très estimés des hommes compétents, sont le fruit de longues et consciencieuses études. Plusieurs d'entre eux traitent de sujets d'un haut intérêt pour nous, par la comparaison des monuments qu'ils décrivent avec plusieurs exemplaires de notre musée

L'auteur s'occupe seul en ce moment d'une notice sur « la Numismatique de Neufchâteau et de Vaudémont, » et en collaboration avec M. Charles Robert, l'éminent académicien, d'une œuvre de même nature sur les évêques de Metz. Celle qui concerne Remiremont et Saint-Dié a paru dans les mémoires de la Société d'archéologie lorraine. Elle nous a été offerte par l'auteur, ainsi que beaucoup d'autres de ses mémoires. Elle me paraît mériter une belle récompense, non seulement par elle-même, mais aussi, eu égard aux multiples sujets lorrains traités par notre savant confrère.

Ce nouveau travail, empreint des éminentes qualités nécessaires au numismate, une grande fidélité d'exécution dans les dessins, une scrupuleuse recherche de l'exactitude dans le texte, est le résultat de laborieuses recherches. Il comprend la description, la détermination, le classement d'une longue série de monnaies (il y en a 54), presque toutes inédites, peu ou mal connues. L'auteur, avec la sagacité qui le distingue, jette quelque lumière sur les premiers siècles de l'histoire de l'abbaye de Remiremont, restés dans une obscurité profonde, et, s'inspirant tour à tour des documents monétaires ou écrits, continue avec succès les travaux de ses devanciers les plus autorisés, notamment de M. Jules Laurent (1). Le travail de M. Werly est devenu, par l'étude approfondie de la vaste collection de M. Charles Robert, comme aussi de divers autres spécimens tirés en partie de notre musée, le dernier mot de la science.

En résumé, la *Numismatique de Remiremont et de Saint-Dié* fait faire un pas à la connaissance des monnaies et à l'histoire dans notre département, et me paraît mériter une des plus hautes récompenses honorifiques de la Société, une médaille d'argent de première classe.

N° 2. — DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES,
PAR M. LOUIS HENRY.

Un tout jeune homme de Ménil-sous-Harol, M. Louis

(1) Ces travaux datent surtout de 1848 et 1850.

Henry, ayant remarqué au musée des Vosges une série d'instruments de silex, sut reconnaître dans les champs paternels des spécimens de même genre. Aussitôt, pointe de flèche finement retaillée, grattoirs, haches polies, broyeurs, en silex emprunté au terrain crétacé, en schiste ou en grès, ont été recherchés et offerts à nos collections départementales. Ces données m'ont permis d'établir l'existence au Ménil d'une station préhistorique, fait si peu fréquent dans la région. M. Henry, poursuivant ses études avec une persévérance peu commune à son âge, nous a recueilli divers fragments d'antiquités gallo-romaines, et signalé de cette époque trois objets d'une véritable importance.

C'est d'abord un bas-relief funéraire dont le personnage tient un attribut fort rare. L'heureux propriétaire du monument païen l'a encastré dans le mur d'une étable, et croit posséder un dieu tutélaire, gardien de l'habitation pendant les travaux des champs. Aussi n'échangerait-il pas contre un trésor le précieux talisman.

Le zèle désintéressé de M. Henry a su faire prendre aux deux autres spécimens archéologiques le chemin du musée. L'un d'eux, sujet décoratif d'une fontaine de villa antique, est un grès taillé en dauphin monté par un génie ailé.

Le dernier est la *pierre St Hydulphe*. Urne cylindrique percée dans sa longueur, pour abriter en un vase intérieur des cendres humaines, elle est, avec deux autres objets de nos collections, le seul du genre, trouvé dans la France orientale. Exhumée sans doute au moyen-âge, on l'avait dressée dans une crypte, sous le sanctuaire de l'ancienne église de Harol. L'excavation conique de l'urne avait été adaptée à une cavité souterraine insondée. Là, jusqu'à la démolition de l'édifice, en 1810, de nombreuses générations de pèlerins étaient venues s'incliner devant la pierre St Hydulphe (1). Les personnes affligées de surdité appliquaient

(1) L'apaisé de l'ancienne église se trouvait à la place de la tour actuelle, et la crypte a été supprimée. — Après la démolition de l'édifice,

l'oreille à l'ouverture de la pierre consacrée, et, quand elles croyaient percevoir un bruissement de vagues, elles entendaient !

Aujourd'hui l'urne quinze fois séculaire est redevenue muette : son canal ne transmettra plus aux croyants les miracles de S^t Hydulphe. Elle ne protégera plus les mânes d'un Gaulois. Mais, témoin permanent des transformations de l'esprit humain, elle sera pour la science un grave sujet d'études, sous le double aspect de l'archéologie et des naïves traditions du passé.

Les découvertes de M. Louis Henry nous en promettent de nouvelles et méritent les encouragements de tout homme s'intéressant au progrès des idées. La Société d'émulation, qui aime à récompenser le mérite partout où elle le trouve, sera heureuse de décerner une médaille de bronze, grand format, à ce chercheur de dix-sept ans.

l'urne a été recueillie successivement par MM. Jean Maroulier, Claude Petitcolas, morts tous deux depuis, enfin par M. Jeanmichel, de qui M. Henry l'a acquise.

RAPPORT

DE LA

COMMISSION LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

SUR LE CONCOURS

DE 1880,

par M. GANIER,

Membre titulaire.

MESSIEURS,

Les œuvres présentées cette année à votre concours littéraire ne vous ayant pas paru dignes de récompenses, je n'ai pas à en rendre compte ici, et j'arrive immédiatement au concours artistique, à la suite duquel vous avez à couronner un lauréat.

M. Landmann, professeur de dessin, a présenté à la Société d'émulation un carton renfermant un certain nombre d'aquarelles, lavis, dessins de genre et d'école.

Les travaux *d'après la bosse et la grande tête d'étude*, témoignent, de la part du professeur enseignant, un réel savoir de la *forme* et la connaissance du *contour*; la *silhouette* tracée légèrement permet avec intention aux *hachures* de *modeler un relief cherché*.

Son dessin en général est indiqué *légèrement et fermement*; on retrouve dans la ligne la perception exacte des formes.

En dehors de l'art d'enseignement, ce même carton

renferme une série d'aquarelles, *paysages*, que nous avons examinés avec un grand soin et avec grand plaisir. Nous avons été frappés, tout d'abord, du caractère heureusement personnel de l'œuvre, de son originalité comme pinceau et facture : l'artiste n'a pas voulu suivre une école, ni s'inspirer d'un maître, il n'a cherché son guide que dans la nature interrogée par lui avec la curiosité du peintre qui veut la reproduire fidèlement comme elle lui apparaît.

C'est surtout dans les dernières aquarelles (vues de Suisse) que ce sentiment est perceptible.

A côté du travail d'école, de la rectitude du dessin et de la masse, M. Landmann a cherché et a réussi avec bonheur à rendre les *tons gris transparents*, les ciels bien en *perspectives estompées*, les effets vigoureux de lumière tout en évitant les heurts : à l'aide de la masse *grassement* enlevée quoique sans *flons*, il a bien saisi l'effet de la silhouette. Comme coloration, le lavis est largement touché et les tons en sont transparents ce qui est l'essentiel dans l'aquarelle, l'intensité de la couleur est appropriée à celle de l'éclairage. Si nous avons une critique à adresser à M. Landmann, nous dirions peut-être que dans sa manière de sentir la lumière c'est de toutes les couleurs du prisme *le jaune* qu'il exprime avec le moins d'éclat.

En résumé, le professeur nous montre un dessin ferme, le sentiment du relief ; le peintre, la marche ascendante du progrès résultat du travail assidu : ce n'est jamais en vain que l'on consulte le seul maître, « *la nature*, »

Nous pensons, en conséquence, que la Société dont le but est d'encourager tout ce qui se développe avec travail et fruit, fait bonne justice, en décernant à M. Landmann, qui s'est déclaré dans son œuvre, *artiste réel*, une médaille d'argent, grand module.

RAPPORT
DE LA
COMMISSION SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE
SUR
LES RÉCOMPENSES
DECERNÉES EN 1880,
par M. ROGER KIENER,
Membre titulaire.

MESSEURS,

Votre Commission nous ayant chargé, cette année, de faire le rapport relatif aux récompenses à décerner aux travailleurs industriels, nous venons vous rendre compte des mérites que nous sommes heureux de pouvoir reconnaître en votre nom.

Nous regrettons que le nombre n'en soit pas plus grand, et bien que les ressources dont notre Société dispose pour cet objet soient limitées, nous avons la conviction que la générosité des particuliers lui viendrait en aide pour nous permettre de suffire à tous les besoins.

Bien d'autres cas intéressants nous seraient signalés, croyons-nous, par les chefs d'industrie, s'ils connaissaient mieux les moyens que vous mettez à leur disposition pour faire récompenser publiquement d'anciens et dévoués serviteurs.

Nous pensons qu'en effet il importe de reconnaître le mérite réel de ces ouvriers ou employés, qui ont consacré à la même tâche une grande partie de leur existence, préférant à des promesses souvent trompeuses d'un meilleur avenir une situation plus modeste en apparence, mais plus sûre, par le fait même de la confiance qu'ils ont su inspirer à ceux qui les emploient.

Votre Société, en récompensant ces honnêtes travailleurs, tient à montrer tout le prix qu'elle attache à la probité dans la vie, à la persévérance dans la ligne de conduite; c'est dans cet esprit que nous avons admis à l'honneur de vos distinctions les lauréats dont les noms suivent :

1° Perrin, Marie-Thérèse, née à Corravillers, le 15 mai 1838, tisserande dans l'établissement de M. Edouard Georges, au Val-d'Ajol, depuis 1851, très honnête conduite, travail constant et assidu, a toujours aidé ses parents; nous lui décernons une médaille de bronze et une prime de 40 francs.

2° Bolmont, Marie-Mélanie, née au Val-d'Ajol, le 16 août 1842, épouse d'Adolphe Louis, chauffeur, travaille chez M. Edouard Georges depuis le 46 mai 1854; mêmes conditions de bonne moralité que la précédente; nous lui décernons également une médaille de bronze et une prime de 40 francs.

3° Jean-Baptiste-Donat Rivat, né en 1835, à Docelles, entré en 1850 au service de Madame veuve Lièvre-Picard et fils, à leur établissement de Rehaupal, où il occupe actuellement la position de contre-maitre; nous est signalé par ses chefs comme très actif et estimé des ouvriers; la Société lui accorde une médaille de bronze, grand module, et une prime de 40 francs.

4° Couvée, Jean-Nicolas, né en 1814, entré au service de Mesdames veuves Krantz frères, à Docelles, en 1830; par sa conduite exemplaire et son assiduité au travail, ce brave ouvrier mérite une médaille d'argent de 2° classe et une prime de 50 francs.

5° Augustin Claude, né à Rupt-sur-Moselle, employé

depuis 1851 chez M. Grandjean, d'Épinal, et maintenant au service de M. A. Florion, gendre du précédent, comme voiturier à l'usine de Chantraine; ce bon serviteur, âgé de 50 ans aujourd'hui, n'a jamais donné le moindre sujet de mécontentement; d'un caractère doux et facile, il a le plus grand soin des chevaux qui lui sont confiés; votre Société lui décerne une médaille de bronze, grand module, et une prime de 30 francs.

6^e Géré, Marie, née en 1820, rattacheuse au tissage de M. Kiener, à Éloyes, travaille dans cet établissement depuis 1848, s'est toujours fait remarquer par sa bonne conduite et son exactitude au travail; elle peut être proposée comme exemple à toutes les jeunes ouvrières; célibataire, elle a pris à sa charge un orphelin de cinq ans qu'elle a complètement élevé; nous lui accordons une médaille d'argent de 2^e classe et une prime de 50 francs.

7^e Humbert, Joseph, né à Éloyes, âgé de 69 ans, garde de nuit au tissage de M. Kiener, 47 années de services dans le même établissement, remplit ses fonctions avec ponctualité et dévouement; nous le récompensons en lui donnant une médaille de bronze, grand module, et une prime de 50 francs.

Telles sont, Messieurs, les vertus humbles que vous avez tenu à mettre en lumière cette année : puissent les travailleurs y voir le désir qui vous anime, en recherchant le bien dans les situations les plus modestes, de tracer la route aux générations ouvrières qui s'élèvent.

Dans un ordre d'idées un peu différent, nous signalons encore à votre attention un modèle d'appareil à fabriquer l'eau gazeuse qui nous a été soumis par M. Lecomte, ouvrier mécanicien à Epinal; votre Commission, après avoir entendu les explications de M. Lecomte, et rendant justice aux soins minutieux et au travail intelligent avec lesquels cet honnête ouvrier a construit lui-même toutes les pièces de ce modèle, en dehors de ses heures de travail d'atelier et avec de simples outils manuels ;

Se rappelant que ce modeste candidat a déjà reçu de la Société d'émulation des Vosges, en 1852, une prime pour l'amélioration de la fabrication des couverts en fer battu, et en 1857, une mention honorable pour un four à pâtisserie;

Propose de lui accorder pour sa nouvelle machine une mention honorable et une prime de 50 francs qui lui facilitera les moyens de l'exécuter en grande dimension, et de la faire figurer, comme il le désire, au Concours régional d'Épinal l'année prochaine.

Les dessins d'un instrument à couper les choux, présentés par M. Hollard à votre Commission scientifique et industrielle, ne permettant pas de juger en connaissance de cause de son mérite et de sa valeur, votre Commission décide qu'il n'est pas possible d'accorder une mention à ce projet de machine.

Nous venons maintenant vous rendre compte d'une demande de récompense adressée à votre Société par l'un de nos collègues, M. A. Demangeon, sous-chef de division à la préfecture des Vosges, directeur de l'observatoire météorologique d'Épinal.

Nous n'avons point à vous rappeler quel esprit de consciencieuse recherche et d'étude persévérante M. Demangeon apporte aux différents sujets qu'il traite. Votre Commission, rendant pleine justice à ses nombreux et intéressants travaux, mais limitée par l'article 53 du règlement (4) propose de lui décerner une mention très-honorable, en lui faisant part du regret qu'elle a de ne pouvoir lui accorder davantage.

(4) Les membres titulaires et les membres libres concourant pour une récompense, ne peuvent pas faire partie des Commissions chargées d'examiner les titres de leurs concurrents, et ne peuvent obtenir que des mentions honorables ou très-honorables.

RÉCOMPENSES

DÉCERNÉES PAR

LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES,

dans sa séance publique et solennelle
du 2 décembre 1880.

Sur les rapports de ses diverses Commissions,
la Société d'Émulation des Vosges a décerné les
récompenses suivantes :

**I. CONCOURS AGRICOLES, OUVERTS
SPÉCIALEMENT, EN 1880,
DANS L'ARRONDISSEMENT DE MIRECOURT**

Une grande partie des récompenses décernées à la suite
de ces concours ont été prises sur une allocation de mille fr.
accordée en 1880 à la Société d'émulation par M. le Mi-
nistre de l'Agriculture et du Commerce, pour *primes aux
améliorations agricoles et bonne tenue de fermes.* (1).

EXPLOITATIONS BIEN DIRIGÉES.

A M. Mulot, Jean-Nicolas, régisseur à Ravenel

(1) La Société d'émulation a été comprise pour une somme de dix-huit
cents francs dans les allocations votées par le Conseil général des Vosges en
faveur des associations agricoles.

M. le Ministre de l'Instruction publique a attribué à la Société d'émulation,
sur l'exercice de 1880, une allocation de quatre cents francs

(Mirecourt), une médaille de vermeil et une prime de 150 fr.

A M. Pâté, Prosper, à la ferme du Bâtin, commune d'Attigny (Darney), une médaille d'argent et une prime de 100 fr.

A M. Leblanc, Joseph, directeur de la ferme-école du Beaufroid (Mirecourt), un rappel de médaille de vermeil, hors concours.

A M. Jacques, Sébastien, père, cultivateur à Domjulien (Remoncourt), une médaille de vermeil et une prime de 30 fr.

A M. Voinot, Jean-Joseph, cultivateur à Attigny (Darney), une médaille de vermeil (prix Claudel).

PRAIRIES : CRÉATION, NIVELLEMENTS, IRRIGATIONS.

A M. Petit, Louis, propriétaire à Darney, une médaille d'argent, grand module, et une prime de 40 fr.

A M. Fournier, Alban, docteur en médecine à Rambervillers, une médaille d'argent, grand module.

A M. Fayon, Victor, négociant à Monthureux-le-Sec (Remoncourt), une médaille d'argent, grand module.

A M. Houillon, Félix, cultivateur à Rapey (Charmes), une médaille d'argent, grand module.

A M. Colin, Louis-Philippe, cultivateur à Mé-

nil-sous-Harol (Ville-sur-Ilion), une médaille d'argent, grand module.

A M. Barthélemy, Maurice (veuf), cultivateur à Escles (Lerrain), une médaille d'argent.

A M. Louis, Ferdinand, cultivateur à La-Rue-sous-Harol (Ville-sur-Ilion), une médaille de bronze, grand module, et une prime de 30 fr.

A M. Tachet, Jean-Baptiste, cultivateur à Ménil-sous-Harol (Ville-sur-Ilion), une médaille de bronze et une prime de 25 fr.

A M. Voiry, Nicolas, cultivateur à They-sous-Montfort (Remoncourt), une mention honorable et une prime de 40 fr.

A M. Pilon, Joseph, fabricant de tuiles à Harol (Ville-sur-Ilion), une mention honorable.

A MM. Remy, Jean-Nicolas, père, entrepreneur et Remy, Félix, fils, terrassier à Relanges (Darney), collectivement, une médaille d'argent, grand module, et une prime de 40 fr.

A M. Boulay, Lucien, niveleur à Jésonville (Darney), une médaille d'argent.

A M. Denet, Jean-Joseph, cultivateur à Derbamont (Dompaire), une médaille de bronze, grand module.

REBOISEMENTS.

A M. Renaud, Nicolas-Valentin, brigadier communal à Bleurville (Monthureux-sur-Saône),

un rappel de la médaille d'argent, grand module, de 1875, et une prime de 40 fr.

A M. Chapuy, François-Constant, brigadier forestier communal à Mattaincourt (Mirecourt), un rappel de la médaille d'argent de 1872, et une prime de 40 fr.

A M. Martin, Charles, cultivateur à Nonville, (Monthureux-sur-Saône), une médaille d'argent et une prime de 40 fr.

A M. Plancolaine, Charles-Joseph, instituteur en retraite à Belrupt (Darney), une médaille de bronze et une prime de 25 fr.

AMÉLIORATION DU BÉTAIL

A M. Gabriel, Charles, cultivateur à Battexey (Charmes), une médaille d'argent, grand module (*prix Castel*), et une prime de 30 fr.

INTRODUCTION DES MACHINES AGRICOLES.

A M. Leclaire, Alexis, cultivateur à Bouxurulles (Charmes), une médaille d'argent.

APICULTURE.

A M. l'abbé Mourot, Victor, curé à Monthureux-le-Sec Remoncourt), une médaille d'argent.

VITICULTURE.

A M. Liébaux, François, vigneron à They-sous-

Montfort (Remoncourt), une médaille d'argent et une prime de 30 francs.

A M. Vaillant, Jérôme, vigneron à Nonville (Monthureux-sur-Saône), une médaille de bronze et une prime de 30 fr.

A M. Baptiste, Jean-Baptiste, manoeuvre, à Gugney-aux-Aulx (Dompierre), une médaille d'argent et une prime de 50 fr.

BONS SERVICES RURAUX.

A M^{lle} Bodez, Marie, domestique chez M. Rouget, ancien maire à Godoncourt (Monthureux-sur-Saône), une médaille d'argent et une prime de 25 fr.

A M^{lle} Fombaron, Justine, domestique chez M. Barthélemy, Maurice, à Escles (Lerrain), une médaille d'argent.

A M. Gaillot, Isidore, domestique chez M. Bailly, Faustin, à Bouxurulles (Charmes), une médaille de bronze.

A M. Hector, Joseph, domestique chez M. Rouget, ancien maire à Godoncourt (Monthureux-sur-Saône), une médaille de bronze.

A M. Boulay, Joseph, ancien pâtre à Dombasle-devant-Darney (Darney), une mention honorable et une prime de 30 fr.



ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

A M. Pierre, Claude-Zéphirin, instituteur à Deyvillers (Epinal), une médaille d'argent.

A M. Michel, Julien, instituteur public à Gérardmer, une médaille d'argent, grand module, et une prime de 25 fr.

II. CONCOURS D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE.

A M. Maxe Werly, négociant, rue de Rennes, 61, à Paris, une médaille d'argent, grand module, pour sa *Numismatique de Remiremont et de Saint-Dié*.

A M. Henry, Louis, cultivateur à Ménil-sous-Harol (Ville-sur-Ilion), une médaille de bronze, grand module, pour ses découvertes archéologiques.

III. CONCOURS ARTISTIQUE.

A M. Landmann, Léon, professeur de dessin d'imitation au collège et à l'école industrielle d'Épinal, une médaille d'argent, grand module.

IV. CONCOURS SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIEL,
ET RÉCOMPENSES
AUX OUVRIERS DE L'INDUSTRIE.

A M^{lle} Perrin, Marie-Thérèse, tisserande dans l'établissement de M. Ed. Georges, au Val-d'Ajol,

une médaille de bronze et une prime de 40 fr.

A M^{me} Adolphe Louis, née Marie-Mélanie Bolmont, ouvrière chez M. Ed. Georges, au Val-d'Ajol, une médaille de bronze et une prime de 40 fr.

A M. Rivat, Jean-Baptiste-Donat, contre-maître à l'établissement de MM. Lièvre-Picard frères, à Rehaupal (Granges), une médaille de bronze, grand module, et une prime de 40 fr.

A M. Couvée, Nicolas, ouvrier à l'établissement de MM. Krantz, à Docelles, une médaille d'argent et une prime de 50 fr.

A M. Claude, Augustin, voiturier à l'usine de M. Florion, à Chantraine (Epinal), une médaille de bronze, grand module, et une prime de 30 fr.

A M^{lle} Géré, Marie, rattacheuse au tissage de M. Kiener, à Eloyes, une médaille d'argent et une prime de 50 fr.

A M. Humbert, Joseph, garde de nuit au tissage de M. Kiener, à Eloyes, une médaille de bronze, grand module, et une prime de 50 fr.

A M. Lecomte, Joseph, ouvrier mécanicien à Epinal, une mention honorable et une prime de 50 fr.

A M. Demangeon, Auguste, sous-chef de division à la Préfecture, secrétaire de la Commission météorologique départementale, une mention très honorable pour ses nombreux travaux.

ÉTUDES STATISTIQUES

SUR

L'INDUSTRIE DE L'ALSACE,

Par M. Charles GRAD,

Membre de la délégation d'Alsace-Lorraine,
Député au Reichstag.

RAPPORT DE M. GLEY.

MESSIEURS,

Vous avez toujours accueilli avec une indulgence dont je sens tout le prix les analyses ou les rapports qu'il m'a été donné de vous présenter sur les communications que vous adresse fréquemment votre laborieux correspondant, M. Charles Grad. La diversité de ses travaux est telle qu'un grand nombre de sociétés savantes et de recueils spéciaux s'empressent de publier les études de cet infatigable écrivain. Je citerai la *Revue scientifique*, l'*Economiste français*, les *Annales des voyages*, le *Bulletin* de la Société de géographie de Paris, celui de la Société de géographie de l'Est, la Société géologique de France, la Société météorologique, la Société pour l'avancement des sciences, la Société d'émulation des Vosges, la Société philomatique de Saint-Dié, la Société d'histoire naturelle de Colmar, et principalement la Société industrielle de Mulhouse,

Il parle avec autant de compétence des chemins de fer, des finances, de l'industrie, du climat, des forêts, du commerce et des ressources de l'Alsace, que des glaciers des Alpes, des grottes de Cravanche, des lacs et des tourbières des Vosges ou des expéditions au Pôle nord.

En 1872, M. Grad faisait paraître un ouvrage intéressant sous ce titre : *L'Alsace, sa situation et ses ressources au moment de l'annexion*. Je fus chargé de vous rendre compte de ce travail, et je pris plaisir à vous en marquer l'importance. Mon rapport fut inséré dans les *Annales* de 1873.

Aujourd'hui je me propose de vous lire quelques notes sur un gros volume in-8° de 451 pages, 2^e édition, que M. Grad m'a adressé le 22 août dernier, en me priant de l'offrir à la Société d'émulation. Ce volume porte le titre suivant : *Etudes statistiques sur l'industrie de l'Alsace*.

Comme il ne m'est pas facile de caractériser à fond et d'analyser l'ouvrage de M. Grad, qui est exécuté avec beaucoup de soin et de conscience, dans un très large esprit, où la liberté s'allie à la modération, je me contenterai d'en signaler les parties les plus considérables, ce qui me permettra d'entrer dans quelques détails à leur sujet.

L'auteur a réuni dans une suite de tableaux habilement dressés le plus riche ensemble de faits généraux et particuliers que l'on possédât jusqu'ici sur l'histoire de l'industrie en Alsace, et rassemblé les documents les plus complets pour l'étude des questions nombreuses qui sont communes à toutes les branches de cette industrie.

Dès les premières pages, il marque très nettement le but qu'il poursuit ; il veut ouvrir une enquête sur les conditions du travail et la situation manufacturière de l'Alsace. Cependant, après avoir lu ce volume, on trouve encore autre chose. En se livrant à des études *statistiques* de chacune des industries de cette province, M. Grad semble avoir tracé l'historique de tout ce que la France a fait pour cette Alsace « qu'elle a, comme une mère, nourrie de son lait, qu'elle a rendue grande et puissante par l'âme

et par la richesse ». Après avoir exposé ses vues sur le travail et l'amélioration des ouvriers, l'auteur, en historien fidèle, compare ce qu'était le pays avant la Révolution française. Lorsqu'en 1648, le traité de Westphalie, qui mit fin à la guerre de Trente ans, céda à la France les Trois-Évêchés et l'Alsace, moins Strasbourg et Montbéliard, la contrée, dit un écrivain, « n'était qu'un horrible désert ». Les Suédois et les Impériaux avaient brûlé les villes, dévasté les campagnes chez nos voisins comme chez nous, « commis tant de meurtres, de viols, d'incendies, que le souvenir en subsiste encore dans le peuple ; un tiers de la population avait disparu, les champs étaient en friche. Pourtant quel admirable ensemble ! les Vosges avec leurs cours d'eau propres à l'industrie, puis les montagnes avec les pâturages et les forêts, puis les collines qu'on pouvait couvrir de vignes ; puis la plaine avec les céréales et les plantes industrielles, puis le Rhin. L'administration française fut promptement sympathique à Strasbourg, restée allemande » (4), ouvrit plus tard elle-même ses portes à Louis XIV, en 1684.

« De l'occupation de Strasbourg à la Révolution française, le développement de la province est surtout agricole. Les jachères disparaissent ; des fermes sont créées. Le houblon et la vigne se retrouvent partout. »

« Mais le développement réel du pays date de la Révolution. La fortune de l'Alsace a voulu qu'elle fût française au moment de la grande émancipation, et c'est pour cela qu'elle distance d'une façon si prodigieuse les provinces de l'empire auquel on l'a annexé si violemment. L'affranchissement du sol, l'abolition des droits féodaux, augmenta

(4) *République française*, 23 octobre 1879, A. M.

Ce journal commet une grave erreur en disant que « Strasbourg ouvrit ses portes à Turenne. » Turenne mourut le 27 juillet 1675, frappé d'un boulet à Salzbach (grand-duché de Bade). Il ne put donc prendre Strasbourg en 1684.

encore le rendement des exploitations rurales et la production des objets propres à l'alimentation ; mais c'est surtout l'industrie qui, débarrassée des privilèges, des jurements et de toutes les vieilles entraves, prit un essor inouï. » (1)

Aussi c'est à l'histoire et à la formation de l'industrie en Alsace, que M. Grad a consacré les longs chapitres de son récent ouvrage.

La rare connaissance qu'il possède de cette branche de l'activité humaine, la profonde étude qu'il a faite des trois parties qui la composent, l'agriculture, les manufactures et le commerce, et par-dessus tout l'impartialité de ses jugements, donnent une grande valeur aux idées qu'il a formulées et qui demandent à être sérieusement méditées.

Le nombre des questions qu'il a étudiées est immense : il me suffira d'en citer quelques-unes pour vous donner une idée de l'importance et de la variété de son travail. Je signalerai notamment les diverses parties de son œuvre où l'auteur se livre à un dénombrement des forces productives du pays et tout d'abord s'occupe de la population. « C'est là, en effet la grande, la suprême richesse. » Au début de la conquête française, le marquis de Lagrange, intendant de la province, constatait, comme on l'a dit plus haut, la disparition d'un tiers de la population ; avant la fin du règne de Louis XIV, elle était arrivée à un demi-million. Le dernier dénombrement français, celui de 1867, la porte à 1,120,000 habitants. La seule ville de Mulhouse avait vu se décupler sa population depuis le jour où, de son plein gré, elle était devenue française en 1798. « Aujourd'hui la population semble décroître : entre le dénombrement allemand de 1874 et celui de 1875, on trouve une diminution. Les richesses matérielles étaient immenses avant la troisième invasion, amenée encore par un Bonaparte. » (2)

(1) *République française*, même date.

(2) *République française*, même date.

Voici comme nous le disions, d'après M. Grad, (1) le bilan exact de ce que la France possédait naguère, de ce qu'elle a perdu de ce qu'elle espère recouvrer : 190,000,000 fr. de production agricole, 240,000,000 fr. de produits manufacturés, 65,000,000 fr. de contributions au Trésor, 20,000 hommes à l'armée, une population de 1,200,000 habitants, voilà le contingent que l'Alsace fournissait à la richesse de la France. Voilà ce qui la désignait aux âpres convoitises de l'Allemagne. Voilà ce qu'un fidèle et courageux enfant de cette chère et malheureuse province a voulu montrer en 1872 dans son ouvrage : *L'Alsace, sa situation et ses ressources au moment de l'annexion*.

« Voilà enfin ce que nous avons laissé derrière nous, ajoute un publiciste. Nous y avons laissé encore les admirables institutions ouvrières de Mulhouse et le souvenir d'une administration si bienveillante que la langue allemande était enseignée aux enfants du peuple en même temps que la langue française qu'on proscrit aujourd'hui. »

« Les Alsaciens se souviendront de la France comme on fait d'une mère qu'on a perdue, qui nous a prodigué les soins, l'affection et la fortune. » (2).

Je rappelais tout à l'heure les richesses matérielles de l'Alsace : pour ne parler que d'une spécialité dans l'industrie, celle du coton, il y avait 1,800,000 broches, 37,000 métiers à tisser, 400 machines pour l'impression des toiles, et 80,000 ouvriers.

» L'Allemagne, effrayée à la pensée de ce torrent de richesse, a dû se garantir par un barrage provisoire, une barrière douanière prohibitive. »

Mais revenons à notre auteur. M. Ch. Grad s'est conquis depuis longtemps parmi les hommes spéciaux une réputation solide. Ecrivain exact et scrupuleux, critique exercé,

(1) Rapport sur l'*Alsace, sa situation et ses ressources au moment de l'annexion*, 1873, page 3.

(2) *République française*, même date.

statisticien érudit et ingénieux, économiste et géologue à la fois, il excelle à donner de l'intérêt aux sujets les plus ardu, sans rien y enlever de ce qui instruit. Il manie les chiffres avec beaucoup d'aisance, les rapproche, leur donne du relief en les comparant entre eux, en tire des conclusions qui frappent par leur justesse et leur importance

Son ouvrage se recommande à votre attention par les qualités les plus précieuses et par des mérites divers. Point de sécheresse; ce n'est pas un manuel, mais un livre de renseignements et d'études. Chacun peut à tout instant avoir à y puiser. Si l'on veut se rendre compte, — je cite les principaux titres des chapitres de l'ouvrage, — soit des conditions de la production, soit de l'influence des voies de communication sur le commerce, soit des forces motrices et des perfectionnements mécaniques, des banques et du crédit, des impôts payés par l'industrie et de la politique commerciale; si, d'autre part, on veut connaître l'histoire et le but de la Société industrielle de Mulhouse, les écoles techniques fondées en Alsace, les institutions ouvrières, les sociétés de secours mutuels, les questions des logements, les sociétés coopératives, la participation aux bénéfices, les épargnes et pensions de retraite, les perspectives d'avenir de l'industrie alsacienne, on trouve dans le livre de M. Grad réponse à toutes ces questions, et une réponse précise, péremptoire. On me pardonnera cette longue énumération; elle fait comprendre mieux que tous les éloges la variété et l'utilité de ce volume où l'on s'arrête devant une suite de tableaux et de chiffres fortement reliés entre eux, surtout dans la 3^e partie que l'auteur a intitulée : *Résumé et conclusions de l'ouvrage, pièces justificatives et statistiques*; mais on parcourt ce volume sans fatigue; ces chiffres sont groupés avec tant d'art, ils sont enchassés dans des réflexions si justes! C'est un vrai répertoire, et non une aride et fastidieuse nomenclature. On peut, à son choix, ou lire ce travail d'un bout à l'autre, presque d'un trait, ou, après l'avoir lu, se reporter, suivant les

questions ou les besoins du moment, à tel chapitre déterminé ; c'est une œuvre de patriotisme tout à la fois.

Qu'est-ce au fond, en effet, qu'un travail de statistique ? Au lieu d'aligner des colonnes de faits et de chiffres, l'auteur a eu soin de les interpréter et d'en tirer des idées générales. Il a fait œuvre de moraliste plus encore que de statisticien.

Il serait regrettable que ce livre si considérable, si bien fait, si instructif, ne sortit pas des sphères alsaciennes : la quantité des renseignements précieux qu'il renferme commande aussi l'attention des autres contrées. Comme vous venez de le voir, les *Etudes* comprennent les sujets les plus variés ; tout y est passé en revue par une plume autorisée. Tout est à lire, à lire avec soin, pour ceux qui s'occupent de ces questions difficiles.

Mais notre savant et zélé confrère, qui connaît à merveille et aime passionnément son sujet, — qualités rares en ce temps de critique hâtive et froide, — ne se borne pas toujours à écrire ses vues d'ensemble sur les conditions de la production et sur les institutions industrielles, il nous offre encore çà et là des pages intéressantes sur les paysages des Vosges, et, par exemple, sur les chutes d'eau et sur les lacs du Val d'Orbey. Je ne saurais mieux faire, pour donner une idée de la manière de l'auteur des *Etudes*, que d'en détacher une des feuilles les plus remarquables où il décrit avec un grand charme de style l'aspect des lacs Blanc et Noir.

.....« Les lacs d'Orbey occupent un des plus beaux sites » des Vosges. Qu'on se figure deux cirques magnifiques » découpés dans les flancs des montagnes à une hauteur » de 4,000 mètres au-dessus de la mer, formés par des » parois à pente rapide ou par des escarpements à pic. » D'énormes éboulements de rochers entourent les lacs » comme une ceinture au pied des escarpements ou bien » remplissent ou recouvrent le débouché des gorges comme » une chaussée cyclopéenne. Quelques sapins rabougris, de » chétifs arbustes presque sans verdure végètent seuls

» sur ce sol âpre et ingrat. Quand le soleil de midi
» frappe le lac Blanc de ses rayons, le regard ne
» peut supporter le miroitement des eaux ni l'éblouis-
» sante blancheur de son bassin rocheux, de ses plages
» de sable. Quand l'orage gronde sur les sommets,
» des nuages sombres envahissent les cirques et tourbil-
» lonnent ou se déchirent sur leurs parois déchiquetées avec
» une furie sauvage. Avant la construction des digues ac-
» tuelles, les afflux d'eau produits par des pluies excessives
» se dissipaient en quelques heures sans changer sensible-
» ment le niveau des lacs. Dans la vallée inférieure, le
» torrent donnait lieu pendant trois mois à des déborda-
» ments préjudiciables, suivis pendant neuf autres mois de
» sécheresses plus ou moins intenses. » (*Première partie, chap. III, page 90.*)

M. Grad a dédié son livre à l'éminent économiste, M. Em. Levasseur, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Il divise son travail en trois parties : la première est consacrée aux conditions de la production et contient six chapitres ; le deuxième aux institutions industrielles avec neuf chapitres, et la troisième renferme le résumé et les conclusions avec vingt-six pièces justificatives et tableaux comparatifs. Cet ouvrage abonde en renseignements statistiques d'une grande importance, en observations curieuses sur les ouvriers et les salaires, sur les moteurs hydrauliques et les moteurs à vapeur, sur les perfectionnements mécaniques, sur les banques, sur les impôts, etc.

La question des salaires mérite votre attention, Messieurs, car M. Grad l'a traitée avec autorité et compétence.

Quant aux routes, chemins de fer, canaux, c'est à peine si nous pouvons cueillir quelques fruits dans un champ aussi vaste et aussi touffu. L'auteur compare, pour le prix de revient, les moyens de transport employés par les fabriques : le transport sur char d'une balle de coton de 200 kilogrammes du Havre à Mulhouse coûtait 24 fr. Aujourd'hui on ne paie plus que 10 fr., et une tonne de houille livrée

de Sarrebrück à Colmar , au lieu de revenir à 30 fr., revient de 6 à 8 fr. seulement, par canal ou par chemin de fer. Si les salaires augmentent, comme le montre M. Grad, il faut, d'autre part, compter sur les progrès industriels.

Je voudrais donner une analyse de tous les chapitres du livre de votre correspondant ; ce serait instructif pour vous, Messieurs ; mais mon rapport prendrait des dimensions exagérées. Après avoir traité avec autant d'érudition que de jugement la question de l'influence des voies de transports et des canaux sur l'agriculture, sur l'industrie et sur le commerce, l'auteur étudie avec soin la politique commerciale au point de vue des intérêts alsaciens.

Je regrette donc, je ne saurais trop le répéter, de ne pouvoir suivre pas à pas M. Grad dans tous les détails de ses appréciations , tour à tour économiques, statistiques et politiques , de Mulhouse au Logelbach, à Colmar, à Thann, à Guebwiller, et de Guebwiller à Rothau et à Sainte-Marie-aux-Mines. Mais le livre est là, pour suppléer à la sécheresse de notre insuffisante analyse.

Dans la seconde partie, M. Grad consacre un intéressant chapitre de trente-neuf pages à la Société industrielle de Mulhouse, une des plus anciennes et des plus importantes associations qui existent. Il en fait voir le but, en raconte l'histoire, cite quelques extraits de ses statuts, donne un aperçu des recherches et des travaux des différents comités de cette utile institution , qui n'a pas seulement borné son rôle à l'étude des questions purement scientifiques, à l'invention ou au perfectionnement des machines employées par les différentes branches des industries textiles. L'amélioration du sort des ouvriers a fait aussi l'objet de ses préoccupations. C'est en effet cette grande et utile association de tous les industriels du Haut-Rhin qui a pris l'initiative des mesures propres à améliorer la condition matérielle, intellectuelle et morale de la population des fabriques.

Mais laissons parler M. Grad. L'œuvre ressortira davantage,

quand nous aurons vu l'auteur personnellement en scène. J'aurai, en le transcrivant, achevé de remplir ma tâche ; car j'aurai en même temps acquitté le tribut de reconnaissance que nous lui devons, et signalé à mes collègues une œuvre digne de leur studieuse attention et de leur vif intérêt pour les perfectionnements de la science.

M. Grad mentionnant deux hommes qui se sont distingués à la Société industrielle de Mulhouse par de grands travaux d'histoire naturelle, MM. Kœcklin-Schlumberger et Dollfus-Ausset, s'exprime de cette façon :

« En se retrempant ainsi au contact de la nature par les
» mâles jouissances de l'étude, nos grands industriels re-
» prennent avec plus d'entrain leur travail habituel, et ils
» peuvent se dire avec le poète latin :

Sic quoque mutatis requiescunt fetibus arva (1)

» Car, de même que la terre, l'esprit de l'homme se
» repose par le changement de culture, et son activité en
» devient plus féconde. On comprend cet axiome à la So-
» ciété industrielle de Mulhouse. On fait mieux encore que
» de le comprendre en le mettant en évidence par une
» pratique de chaque jour. Les caractères gagnent en
» élévation et en force dans une existence ainsi occupée.
» L'industrie de l'Alsace doit beaucoup au perfectionne-
» ment de ses procédés, sous l'influence d'une participation
» directe et personnelle de ses promoteurs aux progrès de
» la science dans toutes ses directions. Un exposé des
» forces productives du pays en général, et particulière-
» ment de la situation de notre industrie manufacturière,
» eût été incomplet sans le coup d'œil que nous avons dû
» jeter sur les travaux de la Société industrielle. Puisse son
» exemple servir d'encouragement et de stimulant ! Puisse son
» ses traditions se maintenir parmi nous et produire tou-
» jours les mêmes bons fruits ! »

(Deuxième partie, ch. VIII, p. 204 et 205.)

(1) Virgile. *Géorgiques*, liv. 1. v. 82.

Il me reste, en finissant, à féliciter notre éminent correspondant de sa belle et féconde publication. On ne se lasse pas d'en étudier les divers mérites, la clarté des exposés, la simplicité des indications, l'ordre merveilleux des matières et la belle exécution typographique (1).

Qu'il poursuive donc son œuvre avec la même ardeur, avec la même patience; qu'il continue à s'entourer de tous les secours de la science moderne, à mettre en relief le génie industriel de ses compatriotes.

Lu en séance ordinaire, le 21 octobre 1880.

G. GLEY,

Vice-président de la Société d'Emulation.

(1) Je signalerai cependant une erreur qui devra disparaître dans la 3^e édition. En parlant des canaux du réseau alsacien, M. Grad vient à citer celui qui traversera le département des Vosges et dit (page 63): « Sur le versant occidental des Vosges, la France construit actuellement un nouveau canal de navigation appelé à relier la Seine avec la Moselle près d'Épinal et à suivre ensuite jusqu'à Verdun le canal de la Marne-au-Rhin. » C'est la Saône qu'il faut écrire et non la Seine. Sous cette réserve, assez grave, on en conviendra, je ne puis que donner des louanges aux *Études statistiques*.

Dans le vers de Virgile, cité plus haut, page 444, on rencontre encore une faute d'impression :

Sic quoque mutatis requiescunt *fortibus* arva,
il faut lire :

Sic quoque mutatis requiescunt *fetibus* arva,
que DELILLE traduit :

La terre ainsi repose en changeant de richesses.

RAPPORT

SUR

LES EFFETS DU FROID

PENDANT L'HIVER 1879-1880,

PAR M. MUEL,

Inspecteur des forêts, membre titulaire

La Commission d'agriculture de la Société d'émulation des Vosges a bien voulu, dans sa séance du 19 juillet 1880, me désigner comme l'un des rapporteurs de l'enquête ouverte par la Société centrale d'horticulture de France, relativement à l'influence exercée sur la végétation par les froids rigoureux de l'hiver de 1879-80 ; j'ai l'honneur, en conséquence, de lui soumettre le résumé des observations et renseignements fournis par plusieurs membres correspondants, au nombre desquels je dois citer M. Renault, pépiniériste à Bulgnéville, MM. les docteurs Cosserat à Padoux, et Legras à Dompierre, M. Barbier, directeur de l'école normale de Mirecourt et M. Louis Edme, à Rouceux. En ce qui concerne les dégâts produits en forêt, M. Gabé, conservateur des forêts à Épinal, a bien voulu mettre à ma disposition les rapports qu'il a provoqués sur cette question près des dix inspec-

teurs, chefs de service dans le département des Vosges.

J'ai suivi, pour le rapport ci-après, l'ordre indiqué par le questionnaire de la Société centrale d'horticulture, ce qui m'a paru offrir l'avantage de rendre l'exposition des faits plus claire et plus précise, au risque toutefois de présenter quelques redites presque inévitables.

CHAPITRE I^{er}.

QUESTIONS SPÉCIALES.

1^o ARBRES. ARBUSTES ET PLANTES HERBACÉES D'AGRÉMENT.

1. Faire connaître les plantes qui ont souffert de la gelée et le degré auquel elles en ont souffert.

Les arbres d'agrément qui ont le plus souffert des grands froids de l'hiver de 1879-80, sont :

Les chênes exotiques (*quercus rubra*, *alba*, *coccinea*, *falcata*, etc.)

Les robiniers (*robinia pseudo-acacia*, *viscosa*, *hispida*).

Les érables à feuilles de frêne (*acer negundo*; ainsi 1/40 environ de ceux qui ornent le cours d'Épinal et la place qui précède cette promenade sont morts);

Les marronniers (notamment sur l'avenue des Templiers à Épinal et sur le quai du lac de Gérardmer);

L'ailante, le catalpa, les cytises, les platanes : ces derniers arbres ont développé tardivement et très lentement leurs feuilles au printemps; mais le plus grand nombre a échappé à la mort et a fini par reprendre son aspect ordinaire, présentant seulement quelques brindilles sèches.

Presque tous les conifères importés de la Californie, de Grèce, d'Asie mineure, du Japon, d'Afrique, d'Espagne

et du midi de la France, ont succombé ou éprouvé de fortes avaries; tels sont : les abies pinsapo, cephalonica, fraseri, balsamea, cilicica.

Les picea menziesii, alba, nigra, rubra, orientalis; le thuya gigantea;

Les cedrus libani, atlantica et deodara:

Les juniperus lambertiana et californica;

Le taxodium distichum (cyprés chauve);

La plupart des wellingtonia gigantea;

Les pinus pinea, pinaster, laricio, excelsa, etc.;

Le sapin et l'épicéa commun, quoique indigènes, ont été fréquemment aussi frappés de mort, quand ils étaient plantés isolément, ou dans des circonstances défavorables d'exposition et d'altitude. On peut en dire autant de l'if.

Parmi les arbustes morts ou gravement endommagés, on remarque : les baguenaudriers, amorpha, retinospora, sureaux, sumac fustet, buisson-ardent, bignone, groseillers à fleurs rouges, althæa, deutzia, mahonia, quelques lilas, certaines bordures de buis, les houx exotiques, etc.

Les houx indigènes ont perdu aussi toute la portion de leurs tiges et branches qui n'était point abritée par la neige; les rhododendrons et azalées du jardin du Vieux-Château, à Épinal, ont assez bien résisté, sauf dans leurs extrémités supérieures.

Le genêt à balai a péri sur de grandes surfaces; les pieds les plus hauts et les plus forts ont surtout été atteints; mais là où se trouvait une couche de neige suffisamment épaisse, la partie inférieure des tiges et les brindilles basses sont restées vertes et vivantes.

La bruyère callune elle-même a succombé par places, ainsi que quelques airelles myrtilles et canches.

Le lierre d'Irlande et le lierre commun ont été gelés presque partout, ce dernier même en forêt.

Les glycines ont dû être recépées.

Mais les clématite, vigne-vierge, aristoloche, symphorine, weggelia, ont résisté au froid, ainsi que les génévrier com-

mun, cèdre de Virginie, thuya d'Orient et d'Occident, tilleul, érable plane et sycomore.

Quant aux plantes vivaces, qui presque toutes perdent leur tige en automne, elles n'ont pas souffert, à l'exception des gyneriums, yuccas, bambous et arundo donax, qui d'ailleurs ne sont pas indigènes.

2. — *Indiquer l'âge et les dimensions des arbres et arbustes atteints ; s'il s'agit des jeunes plants, dire par quel mode de multiplication ils ont été obtenus (semis, greffes, boutures, marcottes).*

Ce sont généralement les arbres et arbustes les plus gros et les plus vieux qui ont été le plus gravement atteints. La plupart, d'ailleurs, si leur âge n'a pas dépassé la limite à laquelle ils peuvent ordinairement repousser de souche, ont produit des rejets.

Les jeunes plants provenant de semis et de greffes ont plus souffert que ceux qui ont été obtenus par bouture ou marcotte ; ces derniers, quand ils ont été atteints dans leur tige, semblent mieux repousser du pied que les premiers.

3. — *Quelles altérations a-t-on remarquées dans l'intérieur des tiges, particulièrement dans celles des conifères.*

Les tiges des arbres gravement atteints par le froid présentent des altérations dans les tissus de l'écorce ; le cambium est détruit ; la face interne du liber, et la face externe de l'aubier présentent une couleur noirâtre dans les essences feuillues, jaunâtre dans les résineux.

4. — *L'action de la gelée s'est-elle fait sentir plus vers la base ou le milieu que vers la cime.*

Beaucoup d'arbres ont été gelés et frappés de mort sur toute leur hauteur, tronc et branches. D'autres, notamment les platanes, l'ailante et les fruitiers, ne présentent souvent

qu'un certain nombre de branches mortes, tantôt disséminées dans toute la cime, tantôt et plus généralement groupées sur la portion du houppier qui était la moins abritée ou la plus directement exposée aux rayons du soleil.

Quelques ormes et frênes, plantés sur les routes, offrent une cime entièrement morte; mais leur tronc, principalement au-dessus et au-dessous de l'insertion des branches principales, s'est garni d'un grand nombre de branches gourmandes très vigoureuses.

En général l'action de la gelée (fente, décollement de l'écorce, décortication) s'est fait le plus sentir sur le tronc à partir du niveau de la neige jusqu'à un mètre au-dessus et parfois davantage; le hêtre et le maronnier peuvent surtout être cités à cet égard.

5. — *A-t-on remarqué si les plantes transplantées à l'automne ou mises en jauge avaient souffert plus ou moins que celles qui étaient en place ?*

Les arbres et arbustes transplantés en automne ou mis en jauge ont moins souffert que ceux restés en place. Cependant M. le docteur Cosserat a perdu les 9/10 des 140 églantiers qu'il avait fait arracher en forêt et mis en jauge, bien qu'il ait eu soin de les abriter convenablement avec de la paille.

6. *La gelée a-t-elle agi de manières différentes sur les végétaux réunis en massif et sur ceux qui étaient isolés.*

Les arbres isolés ont beaucoup plus souffert des grands froids que ceux qui étaient réunis en massif; M. Renault a remarqué que, parmi les conifères exotiques groupés dans les vastes pépinières de Bulgnéville, beaucoup de ceux situés dans l'intérieur des massifs et de ceux placés sur la lisière exposée au nord ont simplement perdu leurs flèches, tandis

que les arbres plantés sur le bord opposé, c'est-à-dire à l'exposition du sud, avaient été atteints beaucoup plus gravement.

7. — *Les arbres et arbustes avaient-ils été élevés dans la localité, ou provenaient-ils de localités plus ou moins éloignées ? dans ce dernier cas, donner la date de leur importation.*

Les observations ayant porté sur un grand nombre d'arbres plantés en divers points du département, il est impossible d'indiquer leur provenance, et la date de leur importation. On se bornera à dire que les renseignements qui concernent la commune de Bulgnéville s'appliquent à des arbres situés et élevés dans les pépinières de M. Renault ou provenant des dites pépinières.

8. — *A-t-on remarqué si des arbres avaient été fendus par la gelée ? Dans ce cas, indiquer les essences, leur âge, leurs dimensions, la position qu'ils occupaient, et l'orientation des fentes.*

Quelques arbres se sont fendus, sous l'influence de la gelée, du côté exposé au sud ; ce fait a été constaté sur des poiriers de 30 à 60 ans, à Bulgnéville (par M. Renault), et à Mirecourt (par M. Barbier) ; sur des ceps de vigne élevés en treille, à Padoux (par M. le docteur Cosserat), et enfin sur des chênes et des sapins dans diverses forêts.

9. *Faire connaître quels ont été les effets de la gelée sur les arbres en forêt.*

Pour apprécier les effets de la gelée sur les arbres en forêt, il y a lieu de distinguer dans le département deux régions bien distinctes : la montagne et la plaine.

I

La région montagneuse comprend les arrondissements de Remiremont, de Saint-Dié et une partie de celui

d'Epinal (au nord-ouest), entre lesquels sont réparties les inspections forestières de Remiremont-nord, Remiremont-sud, Senones, Saint-Dié-nord, Saint-Dié-sud, et une partie de celle de Rambervillers.

Dans cette zone, les dégâts sont généralement peu importants : quelques arbres déjà viciés ou dépérissants sont morts ; les pousses terminales de quelques perches isolées et de certains taillis jeunes et situés dans des bas-fonds ont péri, mais sans compromettre l'existence des arbres ou jeunes rejets dont la végétation subira un simple retard. Les faits principaux recueillis dans chaque inspection sont exposés ci-après :

INSPECTION DE REMIREMONT-NORD.

On a constaté la mort d'environ 2500 épicéas de 2 à 3 décimètres de tour, et de 50 hêtres de mêmes dimensions, dans les forêts domaniale de Cornimont et communale de La Bresse.

Sur divers points, quelques jeunes semis ou gaulis, d'épicéa surtout, mais complètement découverts, ont été également atteints par la gelée.

INSPECTION DE REMIREMONT-SUD.

Un certain nombre de hêtres présentent une petite portion de leur écorce soulevée ; ces arbres, qui paraissaient d'abord souffrants, ont repris de la vigueur. Certains semis de sapin, d'épicéa et de pin, légèrement attaqués par le froid, se sont remis entièrement pour la plupart. Quant aux arbres proprement dits, d'essence résineuse, ils n'ont subi aucune atteinte sérieuse, ni dans leur tige ni dans leur cime.

INSPECTION DE SAINT-DIÉ-NORD.

Un petit nombre d'arbres isolés et dominant de jeunes

repeuplements, ou situés sur la lisière de la forêt, présentaient au printemps, un feuillage jauni, attestant évidemment un certain état de souffrance; mais peu à peu la plupart ont repris leur vigueur et leur aspect normal dans le courant de l'été.

INSPECTION DE SAINT-DIÉ-FUD.

Dans les forêts de Fraize et de la Haute-Meurthe, le froid a amené la mort de 1,800 épicéas de l'âge de 20 à 30 ans, disséminés au milieu des gaulis qu'ils dépassaient. Dans celles des hospices de Nancy, une centaine de brins de sapin et épicéa, vivant à la limite extrême de la végétation forestière, et isolés au milieu des rapailles qui bordent les hautes chaumes, ont péri. Dans celle de Gérardmer (4,750 hect.), on signale 50 chevrons seulement, épars çà et là, dont l'hiver ait provoqué le dépérissement; certains jeunes peuplements (dans les premières affectations), situés sur des plateaux élevés et dépourvus de tout abri, ont été assez fortement attaqués pour nécessiter quelques repiquements de sapin.

INSPECTION DE SENONES.

La gelée n'a produit d'effets un peu sensibles que dans le canton de Raon-l'Étape (région de basse montagne d'ailleurs). Dans la forêt communale de Raon, 400 chênes cubant 140 mètres cubes, d'une valeur de 900 fr., ont dû être exploités.

Dans les forêts domaniales de la côte de Répy et du ban d'Étival, de vieux peuplements de sapins très clairiérés et exposés au midi, sont devenus fortement dépérissants.

Les pins maritimes, disséminés çà et là au milieu des pins sylvestres, ont tous succombé, sans d'ailleurs causer aucun vide.

On a observé des fentes sur les troncs de quelques

sapins situés dans des bas-fonds ou à l'aspect du midi ; mais ces fentes se sont refermées et n'ont pas paru jusqu'ici altérer la vigueur des arbres.

Ajoutons encore que les plantations effectuées sur les chaumes ont été, sur divers points, légèrement atteintes, mais sans qu'il en résulte de dégâts sensibles.

Quant aux pépinières, protégées par la neige, elles sont indemnes.

INSPECTION DE RAMBERVILLERS.

(Partie en montagne).

Ici encore, pas de dommages sérieux ; quelques pins sylvestres croissant sur des fonds humides, sont maladifs ; quelques spécimens de pins laricio sont gravement compromis ; enfin tous les pins maritimes, dont l'introduction avait été tentée dans les bois de Docelles et de Cheniménil sont morts.

II

La région, dite de plaine, comprend les arrondissements de Neufchâteau, Mirecourt et la plus grande partie de celui d'Épinal, entre lesquels se répartissent les inspections de Neufchâteau-nord, Neufchâteau-sud, Mirecourt, Épinal et Rambervillers (restant).

Dans cette zone occupant environ les 2/3 du département, c'est-à-dire sa partie centrale et occidentale, les dégâts sont bien plus considérables que dans la montagne. L'essence la plus éprouvée est le chêne ; beaucoup d'arbres de 1 mètre à 2 mètres de tour présentaient pendant l'hiver de longues fentes assez larges pour pouvoir y introduire la main ; ces fentes se sont refermées, et tous les arbres n'en sont pas morts, mais ils seront affectés du défaut connu sous le nom de gélivure, défaut qui déprécie considérablement leur valeur.

Beaucoup de hêtres aussi ont été attaqués, mais d'une façon différente; sur leur face exposée au midi, à une hauteur d'un mètre et $1/2$ environ au-dessus du sol, et jusqu'à 2 et 3 mètres et parfois plus, leur écorce s'est d'abord fendillée, puis détachée et soulevée du tronc, sur une largeur variable, mais dépassant rarement $1/4$ de la circonférence; actuellement les parties adhérentes et vives du tissu cortical ont produit tout autour de la place malade un bourrelet, qui, en se développant chaque année, tendra à recouvrir plus ou moins complètement, suivant la gravité et l'étendue du mal, la zone où l'écorce primitive a été frappée de mort; les hêtres ainsi atteints sont encore vivants pour la plupart et beaucoup même bien portants, du moins en apparence; mais il faut s'attendre à en voir périr peu à peu un certain nombre, et ceux qui survivront définitivement présenteront dans leur tige des déformations accompagnées de chancres, par suite des infiltrations pluviales qui se produiront tant que le bois mis à nu ne sera pas entièrement recouvert d'une nouvelle couche d'écorce, d'où il ne peut que résulter une diminution notable dans le volume et la qualité de ces arbres.

Après les chênes et les hêtres, ont le plus souffert des gelées : les mérisiers, les érables champêtres, les charmes, les poirier; et pommiers sauvages, les alisiers, les ormes, les épicéas, les pins laricio; puis les morts-bois, tels que : troènes, cornouillers sanguins, épines blanches, cornouillers mâles, *lierres, églantiers, houx. Ont bien résisté au contraire : les bouleaux, les bois blancs, les pins sylvestres et weymouth et les mélèzes.

Diverses particularités sont à signaler dans les différentes inspections de la plaine :

INSPECTION DE NEUFCHATEAU-NORD.

Les plus grands dommages se sont manifestés dans le

vallon, étroit et très long de la Grande-Combe de Parfondieux, où descendent certaines parties des forêts de Liffol-le-Grand, de Bazoilles et de Fréville; toutes les essences feuillues citées plus haut, et particulièrement l'érable champêtre, y ont péri. Le hêtre a été spécialement atteint dans le bois particulier dit Bois-le-Comte. Quelques autres forêts communales ont été encore assez éprouvées; ce sont celles de Rebeuville, Tranqueville, Attignéville et Harmonville.

M. l'Inspecteur de Jubainville a remarqué que les gelivures sont bien plus nombreuses sur les chênes crus dans les terrains à base de grès infraliasique que sur la grande oolithe, le calcaire à gryphées arquées, les marnes irrisées et le muschelkalk.

INSPECTION DE NEUFCHATEAU-SUD.

Si les forêts du canton de Lamarche n'ont presque pas souffert, celles des cantons de Châtenois et de Bulgnéville, en revanche, notamment celles de Châtenois, La Neuveville, Norroy, Houécourt et Ollainville, ont subi de grandes pertes. Dans ces parages, on estime les arbres morts à 44,230, formant avec le sous-bois un volume de 3,300 mètres cubes, d'une valeur de 28,150 fr.

INSPECTION DE MIRECOURT.

Dans les forêts communales de Monthureux-sur-Saône; Relanges, Hagécourt, Frénois, Bainville-aux-Saules, etc., les chênes élevés en futaie sur les taillis ont été attaqués par le froid en grand nombre, surtout dans le fond des vallées et sur les versants au midi; des chênes de 2 mètres de circonférence sont entièrement morts, tiges et branches. Les taillis de chêne ont aussi beaucoup souffert; les jeunes brins de semence ont été plus fréquemment gelés que les cépées au milieu desquelles ils sont disséminés.

Ailleurs, dans l'inspection de Rambervillers par exemple, c'est le contraire qui a été observé; on ne peut donc rien préciser à cet égard, et les différences constatées doivent tenir à des circonstances spéciales de sol ou d'abri, à l'état dominé ou non des sujets atteints, ou encore à leur état particulier de force et de santé.

Les jeunes coupes de taillis-sous-futaie, dont la dernière pousse était incomplètement aoutée, ont vu leurs extrémités supérieures gelées.

Les plantations de chêne ont également été fortement éprouvées sur divers points, mais les jeunes brins repoussent du pied.

Un assez grand nombre de hêtres ont leur écorce morte et soulevée comme il a été dit ci-dessus.

Quelques cépées de charme sont mortes sur les lisières des bois, mais les réserves de cette essence sont généralement peu attaquées.

Le nombre des arbres morts s'élève à 1,240, et présente un volume de 1,660 mètres cubes estimés 20,420 francs y compris les produits du sous-bois.

INSPECTION D'ÉPINAL.

Les massifs les plus gravement atteints par le froid se trouvent dans les parties basses des forêts communales de Dogneville, Deyvillers, Épinal, La Baffe, Uxegney, Thaon, et aussi des forêts domaniales du ban d'Escles et du ban de Harol. Dans les forêts communales, le volume des bois gelés s'élève de 7 à 13 p. 0/0 de la production annuelle moyenne; dans le petit bois communal de Charmois-Reblangotte (14 hectares), cette proportion atteint même une fois et 1/2 ladite production. Dans celui de Saint-Laurent, un perchis de laricio de l'âge de 30 ans, couvrant 70 ares, est complètement perdu. Les pins sylvestres et weymouth ont très bien résisté au froid, mais sur certains points, notamment dans le bois d'Arches, ils ont pré-

senté de nombreux chablis et volis, par suite de l'accumulation des neiges sur leurs branches; dans cette seule forêt, un perchis serré d'une étendue d'un hectare 20 ares, a dû être coupé à blanc étoc et a produit 1,040 fr.

Les hêtres, assez nombreux, qui ont eu une partie de l'écorce de leur tronc tuée par la gelée (arbres de 1 mètre à 1 mètre 50 cent. de tour et au-dessus), mourront pour la plupart d'ici à quelques années.

Beaucoup de chênes de 1 mètre 20 et plus, sont gelivés, et quelques-uns sont morts; ce sont ceux de 0^m10 à 0^m45 de tour (gaulis et jeunes perchis) qui ont le plus souffert; mais, par suite de leur dissémination dans les massifs, leur disparition ne causera généralement pas de vides sensibles.

M. l'inspecteur Poivre a constaté que les dommages sont plus importants sur les terrains de diluvium que sur ceux de grès vosgien et de grès bigarré; toutefois ce résultat semble plutôt devoir être attribué à la station peu élevée où se rencontre ce terrain qu'à la nature même du sol.

Les arbres morts s'élèvent actuellement au chiffre de 5,900; le volume total des bois gelés (arbres, taillis et jeunes perchis), est de 2,670 mètres cubes d'une valeur de 24,300 fr.

INSPECTION DE RAMBERVILLERS.

(Partie en plaine).

Les dégâts sont de même nature que dans les trois inspections précédentes; cependant les cépées de charme gelées s'y rencontrent plus fréquemment; les hêtres au contraire paraissent avoir moins souffert. Les bois blancs ont été épargnés.

Les forêts les plus éprouvées sont celles de Rambervillers, Vomécourt, Romont, Charmes et Domèvre appartenant toutes à des communes.

Le tableau suivant donne, pour chacune des 2 régions dans lesquelles se partage le département des Vosges, l'évaluation approximative du nombre d'arbres morts ou fortement dépérissants par suite des rigueurs du dernier hiver, du volume des bois de toute catégorie (arbres et taillis) qui ont été gelés ainsi que de leur valeur en argent :

REGION.	BOIS MORTS par LE FROID (arbres et taillis).		NOMBRE des ARBRES gelés de 0 ^m 30 de tour et au-dessus.	NOMBRE DE FORÊTS ou des exploitations de bois gelés ont été reconnues nécessaires.	CONTENANCE totale DES BOIS soumis au régime forestier.
	Volume.	Valeur.			
Montagne..	m. c. 1,940	fr. 25,460	8,690	40	h. 83,020
Plaine.....	14,910	96,560	54,270	159	91,560
TOTAUX..	13,850	122,020	62,960	169	174,580

Ainsi le volume total des bois gelés, actuellement reconnus, est de 13850 m. c. estimés 122,020 fr. chiffre qui ne comprend que la valeur approximative des bois sur pied, abstraction faite de la valeur du dommage résultant de leur exploitation prématurée.

Le nombre des arbres et brins d'au moins 0^m30 de tour s'élève à 62960, nombre qui peut se répartir entre les principales essences. comme il suit :

Chêne	80 pour 0/0.
Hêtre	2 — 0/0
Divers (charme, érable, fruitiers)	8 — 0/0
Résineux (sapin, épicéa, pins laricio et maritime)	10 pour 0/0.

En résumé, il ressort de tout ce qui précède :

1° Que les sapinières, pineraies et forêts de hêtres de la haute montagne n'ont éprouvé aucun dommage bien sensible ;

2° Que dans la basse montagne et surtout dans la plaine, grand nombre de forêts se sont fortement ressenties des rigueurs de l'hiver dernier ;

3° Que pour les forêts, comme pour les jardins et vergers, les stations peu élevées, les expositions chaudes, les vallons et bas-fonds humides, le voisinage des cours d'eau, ont été particulièrement funestes à la végétation ;

4° Que les arbres placés sur les lisières des forêts, ou disposés en massifs clairiérés, ou bien encore isolés au-dessus de peuplements plus jeunes, ont été exposés spécialement à l'action du froid ;

5° Que les forêts traitées en futaie ont été en général moins dévastées que les taillis, ce qui n'est qu'une conséquence de l'observation précédente ;

6° Que l'action du froid a principalement consisté à hâter la mort des bois viciés, d'une végétation languissante, et dont le dépérissement commençait déjà à s'annoncer ;

7° Que l'hiver a été particulièrement fatal aux essences non indigènes dans notre région, comme les pins maritimes et laricio, d'où il suit que leur culture, entreprise à titre d'essai sur quelques points du département, il y a un certain nombre d'années, doit être abandonnée, surtout en ce qui concerne le pin maritime ;

8° Que certains arbres et massifs qui paraissaient fortement compromis d'abord, surtout, après les gelées tardives du printemps, — qui sont venues encore ajouter leur action destructive à celle de l'hiver, — ont repris peu à peu leur vigueur et leur aspect normal, grâce sans doute aux pluies qui n'ont pas manqué pendant la saison printanière ; de sorte que sur bien des points les dommages ont été moins considérables qu'on ne l'avait redouté dans le principe ;

9° Que, par contre, beaucoup d'arbres qui présentent encore aujourd'hui une végétation satisfaisante, verront, suivant toute probabilité, leur vitalité abrégée par les derniers grands froids de l'hiver 1879-1880, et que leur dépérissement et leur mort seront devancés, mais en s'échelonnant sur un

certain nombre d'années qu'il n'est guère possible de déterminer ; en d'autres termes, que les dommages causés par les derniers grands froids ne sont pas encore connus complètement aujourd'hui. Il n'est pas inutile de faire observer que les conditions de température de l'hiver prochain auront une influence notable sur la conservation et le rétablissement définitif, ou sur la perte irrémissible de bien des arbres.

Enfin on peut ajouter que la quantité des bois de toute catégorie dont l'exploitation anticipée a été rendue nécessaire en forêt, jointe à celle des arbres fruitiers des jardins et vergers, est certainement la cause principale de la baisse qui s'est fait sentir récemment aux grandes ventes des coupes domaniales et communales, baisse qui peut être estimée à 1 fr. 60.c. par stère en moyenne.

Quant à la qualité des bois gelés sous le rapport de leur emploi comme bois de service, d'industrie ou de chauffage, rien n'autorise à croire qu'elle soit sensiblement dépréciée, en admettant d'ailleurs qu'aucun vice n'eût déjà attaqué auparavant ces arbres.

A défaut, jusqu'ici, d'expériences précises et concluantes, on peut se guider sur les principes de la physiologie végétale pour établir l'innocuité des grands froids sous ce rapport.

Quels sont les effets de la gelée, et en général de toute différence brusque et considérable de température sur les organes végétaux ? les voici en peu de mots : l'eau de composition des principes hydro-carbonés qui, avec les principes minéraux et azotés, constitue la sève, se sépare et s'épanche au-dehors des cellules ; celles-ci perdent leur turgescence, et en même temps leur pouvoir d'endosmoze, c'est-à-dire leur vitalité. Or ces phénomènes, bien connus et constatés depuis longtemps dans les feuilles et jeunes pousses herbacées, doivent se passer dans le cambium, car celui-ci est formé d'un tissu cellulaire mince et délicat, qui est constamment en voie de reproduction (pendant la belle saison), tandis que le tissu fibreux du bois a des parois infiniment plus épaisses

incrustées de lignine, et n'est plus le siège des actions multiples qui constituent la vie de la plante.

Cette hypothèse est confirmée d'ailleurs par l'aspect particulier décrit précédemment (couleur noirâtre ou jaunâtre suivant les essences) que présente la face interne de l'écorce, autrement dit le cambium, tandis que le tissu ligneux du corps de l'arbre n'offre aucune apparence semblable, et ne révèle à l'œil nu aucune modification.

L'analyse chimique de certains bois gelés n'a montré non plus, d'après M. Boucard, conservateur des forêts à Tours, aucune différence sensible avec les bois verts et non attaqués par le froid.

Donc le cambium ayant perdu ses caractères ordinaires, sa vie en un mot, ne peut plus être le siège de la sève dite descendante ou élaborée; le liber et le bois ne peuvent plus s'accroître, et même bientôt l'écorce perd toute adhérence avec l'aubier; les fonctions essentielles de l'arbre sont anéanties, en d'autres termes l'arbre est mort.

A cette situation vient encore s'ajouter l'impossibilité, pour la sève brute ou ascendante, de s'élever des racines vers la cime, car l'appel fait au printemps par les bourgeons et les ramilles extrêmes ne se produit plus, ceux-ci se trouvant aussi désorganisés et desséchés par le froid. En conséquence l'arbre est, suivant toutes les probabilités, tué par la gelée sans que son bois ait subi aucune atteinte; on doit donc admettre que ce bois a conservé toute sa qualité (1).

Mais tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il faut

(1) Depuis la rédaction de ce rapport, la *Revue* des eaux et forêts a publié le compte rendu d'analyses faites par M. Prillieux sur des échantillons de bois gelé du pin maritime. Le savant professeur a reconnu que le bois gelé de cette essence est imprégné d'une plus forte proportion d'eau que le bois vif, mais qu'il contient au moins autant de résine : seulement cette résine ne suinte pas quand on travaille le bois mort par le froid, comme cela a lieu pour le bois vivant. On peut en conclure que la qualité du bois, n'est pas sensiblement altérée, ce qui confirme les appréciations émises plus haut.

exploiter les bois gelés dans le plus bref délai possible, sous peine de voir leur tissu s'altérer assez rapidement sous l'influence de la sève stagnante, modifiée dans sa composition, et des intempéries atmosphériques dont l'action destructive ne saurait plus être contrebalancée par le principe vital de l'arbre.

10. — *Quelles sont les espèces de rosiers qui ont été le plus sérieusement atteintes et comment se sont comportés les églantiers, soit greffés, soit non greffés, selon les espèces et variétés.*

Les rosiers ont été gelés presque partout, même la plupart de ceux qui avaient été empaillés avec soin ou enterrés; cependant les rosiers nains et les bengales ont échappé en partie à l'action destructive du froid, soit qu'ils aient été l'objet de précautions particulières, soit même qu'ils aient été simplement garantis par la neige (exemple : à Martigny-les-Bains, chez M. Dubois).

Les rosiers hybrides ont résisté en partie (notamment à Bulgnéville), mais ceux qui étaient greffés sur des églantiers ont tous succombé.

Parmi les rosiers-noisettes, enterrés ou simplement empaillés, situés dans le même massif, et par conséquent dans les mêmes circonstances de sol et d'exposition, les uns sont entièrement morts, tandis que d'autres ont résisté (M. Dubois).

En forêt, beaucoup d'églantiers ont péri.

11. — *Signaler les effets de la gelée sur les plantes herbacées vivaces.*

Les plantes herbacées vivaces, perdant leur tige avant l'hiver, n'ont pas souffert, pour la plupart, dans leurs racines; on a déjà signalé plus haut quelques exceptions; les gynériums, les bambous, les arundo-donax, qui, n'étant pas indigènes, ont succombé.

2° ARBRES FRUITIERS.

1. — *Citer les essences qui ont le plus souffert : abricotiers, cerisiers, pêchers et bruignoniers, pruniers, poiriers, pommiers, cognassiers, néfliers, mûriers, noyers, amandiers, groseilliers, vignes. Pour chaque essence, indiquer les variétés qui ont été atteintes mortellement ; celles pour lesquelles le mal a été plus ou moins grand, enfin celles qui ont été épargnées.*

Les arbres fruitiers ont été fortement atteints :

Les *poiriers* ont succombé dans la proportion de 60 p. 0/0 ; les variétés tardives ont été surtout maltraitées (les colmar, passe-colmar, bergamotte de pentecôte, bon chrétien, etc.) ; il ne reste pas non plus de duchesse d'Angoulême.

Indiquons encore, parmi les espèces fréquemment éprouvées : la crassane d'automne, le beurré d'Aremberg, le beurré Giffard, le triomphe de Jodoigne, la bergamotte espéren, le Saint-Germain, et la Joséphine de Malines.

Ont généralement mieux résisté au froid : la poire de curé, et la fondante des bois.

Les *poiriers* morts, qui ont été recépés, ont généralement produit des rejets, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de la greffe ; mais beaucoup de ces rejets se sont flétris et desséchés, principalement ceux provenant des pieds déjà âgés.

Les *pommiers* ont été gelés dans une proportion généralement plus forte encore que les *poiriers* : si à Bulgnéville il n'y en a guère que 40 p. 0/0 qui soient atteints, ailleurs comme à Padoux, ils sont presque tous morts ou très malades.

Moitié des *abricotiers*, et même davantage, suivant les localités, ont péri ; les *pêchers et bruignoniers* ont presque tous été gelés.

Quant aux *cerisiers*, 25 p. 0/0 sont morts à Bulgnéville ; ailleurs, comme à Martigny-les-Bains, cette proportion s'élève à 75 p. 0/0. Les bigarreaux et les guignes ont été particulièrement frappés ; les griottes ou cerisiers acides ont beaucoup mieux résisté.

Les *merisiers* et autres variétés cultivées pour la fabrication du kirsch, à Bains, à Xertigny, au Val-d'Ajol, etc. ont succombé, suivant les localités dans la proportion du 1/3 aux 2/3.

35 p. 0/0 des *pruniers* ont été détruits; les *quetschers* ont été atteints en plus grande proportion que les mirabelliers.

66 pour 0/0 des *noyers* ont péri.

Les *noyers*, *pruniers* et *cerisiers* qui ont pu résister à la gelée sont presque tous situés sur des plateaux, ou vers le haut des pentes, principalement aux expositions froides; beaucoup aussi ont dû leur salut à l'abri qu'ils pouvaient recevoir des collines voisines, de massifs d'arbres ou de groupes de maisons situés à proximité. Il n'est pas rare de voir ces différents arbres, les uns pleins de vigueur, les autres dépérissants ou morts, quoique peu éloignés les uns des autres, mais situés, comme on vient de le dire, dans des conditions diverses sous le rapport de l'altitude, de l'exposition ou des abris accidentels.

Il a été constaté aussi qu'un certain nombre des espèces précédemment citées (*poiriers*, *cerisiers*, *pommiers*, *pruniers* et *noyers*) ont produit des feuilles et même des fleurs au printemps, comme à l'ordinaire, mais que peu de temps après, celles-ci se sont flétries et desséchées, ne laissant dès lors plus aucun doute sur la perte irrémédiable des arbres.

Quant aux *néfliers* et *cognassiers*, ils ont presque tous été mortellement frappés, qu'ils fussent jeunes ou vieux.

Les très rares et vieux *chataigniers* qui se rencontraient encore dans les Vosges n'ont pu échapper aux rigueurs de l'hiver dernier.

Les *groseilliers à grappes* ont été peu éprouvés, et ont fourni une récolte abondante; mais 40 p. 0/0 des *groseilliers épineux* ont succombé. Les *framboisiers* et les *fraisiers* n'ont pas souffert, ayant été protégés par la neige.

En ce qui concerne la *vigne*, presque toutes les treilles sont gelées à partir du niveau de la neige; on a dû les recéper à une distance du sol variant de 0^m10 à 0^m30; mais elles ont généralement repoussé avec beaucoup de vigueur.

Les vignobles ont plus ou moins souffert suivant leur situation ; à Bulgnéville, la perte est estimée à 25 p. 0/0. Les dégâts portent presque exclusivement sur les vieux ceps qui dépassaient le niveau de la neige. Les vignes récemment provignées ont mieux résisté au froid, notamment dans le canton de Dompaire, où l'on a fait, en moyenne, un tiers de récolte environ. Mais à Rouceux, et autres localités des environs de Neufchâteau, la vendange a été presque nulle, conséquence des gelées tardives du printemps et non d'ailleurs des grands froids de l'hiver.

Les *noisetiers* enfin ont été aussi éprouvés par la gelée ; mais quelques personnes se sont trop hâtées de les arracher ou de les recéper, car beaucoup de ces arbustes, qui paraissaient gelés, se sont remis peu à peu et se sont foliés d'une façon satisfaisante ; la même remarque peut s'appliquer également à plus d'une treille de vigne.

2. — *Dire si les arbres en plein vent ont été atteints également, quelle que fût leur forme ; par exemple si ceux en pyramide ou en fuseau ont été plus épargnés que ceux en contre-espalier ou à haute tige. Indiquer si la partie de l'arbre regardant tel point cardinal a plus souffert que telle autre regardant un autre point, et enfin si le tronc a moins souffert que les branches.*

Les arbres en plein vent, plantés dans les mêmes circonstances de sol, d'abri, d'altitude, ont été également atteints, quelle que fût leur forme, pyramide, fuseau ou haute tige.

Le tronc paraît en général avoir plus souffert que les branches, car autrement beaucoup d'arbres n'auraient pas succombé.

C'est la partie du tronc et des branches exposée au sud qui a été la première ou la plus gravement atteinte.

Les poiriers et pommiers en cordons horizontaux ont particulièrement été frappés, notamment à Rouceux.

3. — *Pour les arbres en espalier signaler le degré du mal selon l'exposition et la pente des terrains. Dire si le mal a été plus ou moins grand quand les murs étaient chaperonnés que dans le cas contraire ; enfin si la partie du tronc et des branches qui regarde le mur a été plus ou moins atteinte que celle en façade qui lui est opposée, et si l'enduit du mur est plus ou moins altéré par vétusté.*

Les arbres en espalier et sur des terrains en pente ont plus souffert aux expositions chaudes qu'à celles du nord et de l'est.

Quelques espaliers, protégés par le mur qu'ils tapissent, n'ont pas été complètement gelés du côté de cet abri ; et dès lors ont pu échapper au désastre.

Les murs sont rarement chaperonnés dans cette région ; mais sur les quelques points où cet abri existe (comme à Martigny-les-Bains, à Bulgnéville), quelques poiriers ont pu résister au froid ; le même fait a été observé pour des espaliers garantis par les avant-toits des maisons contre lesquelles ils sont placés. Toutefois on ne peut dire que cet abri ait été toujours efficace, et bien des arbres ont eu, dans ces circonstances, leur tronc complètement atteint par le froid.

4. — *Les boutons à fruits ont-ils parfois échappé au désastre, et y a-t-il quelque apparence de récolte pour 1880 ?*

Les boutons à fruits des poiriers et pommiers étaient presque tous gelés, et on a pu le constater dès la fin de février ; les arbres de ces deux espèces qui ont survécu n'ont guère donné qu'un cinquième de récolte. Il y a eu passablement de cerises sur les arbres non frappés mortellement. Les prunes rondes et les mirabelles ont fourni demi récolte.

Il y a eu très peu de quetsches et de noix, et encore moins d'abricots et de noisettes ; pour ainsi dire point de pêches.

5. — *A-t-on remarqué des différences entre les effets éprouvés par les arbres selon les sujets qui avaient reçu la greffe ?*

On n'a rien observé de particulier relativement aux dégâts

causés par le froid suivant la nature des sujets greffés ; quels que soient ceux-ci, d'ailleurs, dans les terrains bas et frais, il ne reste à peu près rien.

6. — *A-t-on observé que la gelée eût agi de manières différentes ou à des degrés inégaux sur les bourgeons ou boutons, soit à bois soit à fruits ?*

Les bourgeons à fruits des poiriers et pommiers ont généralement été attaqués par le froid plus fortement ou en plus grande proportion que les bourgeons à bois. Parmi les boutons à fruit qui ont fleuri, un très petit nombre seulement ont noué leurs fruits.

On a remarqué aussi que souvent les pousses produites par les boutons à bois étaient peu vigoureuses, et même qu'un certain nombre se flétrissaient ; ce fait paraît tenir à ce que certains yeux des rameaux de l'an dernier, quoique entièrement gelés, étaient noirs à la base, c'est-à-dire partiellement attaqués.

3^e PLANTES POTAGÈRES.

4 — *Quels dégâts a éprouvés la culture potagère, soit pour les plantes restées en pleine terre sans abri, soit pour celles qui étaient protégées par des abris (cloches, châssis, paillassons) ou qui étaient cultivées sur couche ?*

Toutes les plantes potagères, restées en pleine terre sans abri, ont succombé, à l'exception des panais et des ciboules ; le plus grand nombre des artichauts, même bien recouverts ou buttés, ont péri. Les plants d'asperge ont beaucoup souffert.

On ne peut rien dire pour les plantes potagères qui étaient protégées par des cloches, châssis et paillassons, ou qui étaient cultivées sur couches, ces modes de culture n'existant pas dans ce département.

2. — *A quel moment les dégâts sont-ils devenus manifestes ?*

Les dégâts se sont manifestés aussitôt après le dégel incomplet des premiers jours du mois de janvier.

3. — *Les plants d'hiver ont-ils souffert, et à quel degré ?*

Pas de réponse possible, attendu qu'on ne fait pas de plants d'hiver.

4. — *Y a-t-il des plantes potagères qui aient résisté sans couverture, et dans quelle proportion ?*

Le panais et les ciboules viennent déjà d'être cités précédemment comme ayant résisté, même sans couverture.

5. — *A quelle exposition les dégâts ont-ils été les plus sérieux ?*

Aucune donnée n'a été recueillie à cet égard.

CHAPITRE II.

QUESTIONS GÉNÉRALES.

Les questions relatives aux observations météorologiques (nos 1 à 4) devant être traitées avec une grande compétence par M. Demangeon, nommé rapporteur à cet effet, je me bornerai à répondre aux deux derniers articles (5 et 6) de ce chapitre.

5. — *Quels ont été les effets du soleil sur les plantes atteintes par la gelée, suivant les expositions ?*

Les dommages causés par les froids rigoureux de l'hiver dernier ont été d'autant plus sensibles que les plantes étaient moins abritées du soleil ; c'est aux expositions du midi et de

l'ouest qu'elles ont été atteintes le plus gravement, et en plus forte proportion. Les plateaux et en général les situations d'une altitude quelque peu considérable ont été beaucoup moins défavorables à la végétation que les pentes méridionales, et surtout que les bas-fonds et les vallées fraîches et profondes.

A mesure qu'on se rapprochait de la chaîne principale des Vosges, ou qu'on s'élevait en montagne, le froid devenait de moins en moins vif, de même que la neige était de plus en plus rare ; j'ai reçu à cet égard le témoignage de quelques personnes qui ont reconnu ces faits dans les environs de Gérardmer et de St-Maurice, et ont pu constater des différences manifestes avec l'état de choses existant à Epinal à la même époque et pour ainsi dire au même moment.

L'influence néfaste des expositions chaudes peut paraître singulière au premier abord ; elle s'explique cependant quand on songe que l'hiver dernier, pendant les deux périodes de grand froid, le ciel était pur jour et nuit ; pendant le jour, le soleil était vif, la chaleur absorbée par les corps exposés directement à son action était relativement forte ; pendant la nuit, le rayonnement était considérable ; d'où résultait une extrême différence de température (30° et peut-être davantage), différence bien plus forte naturellement aux expositions méridionales et dans les vallées que sur les plateaux et aux expositions du nord et de l'est ; cet état de chose se prolongeant des semaines entières ne pouvait que produire la désorganisation des tissus de l'écorce, des bourgeons, des ramilles extrêmes et du cambium, surtout après un été froid et pluvieux, pendant lequel la lignification n'avait pu se faire qu'incomplètement, entravée d'ailleurs par les froids précoces de l'automne. (1)

(1) M. Prillieux, professeur à l'Institut national agronomique, dans son rapport au Ministre sur les dégâts causés à l'agriculture par les froids de l'hiver dernier, explique de la façon suivante pourquoi les arbres situés dans les vallées et les plaines ont été plus généralement atteints que ceux plantés sur les hauteurs (v. Journal d'agriculture pratique du 23 décembre 1880) : quand le temps est calme et le ciel pur, le sol se refroidit par rayon-

6. — *Apprécier aussi exactement que possible, en argent, les pertes occasionnées par la gelée.*

Il est difficile d'apprécier, même approximativement, la valeur en argent des pertes occasionnées par la gelée ; en ce qui concerne les arbres fruitiers par exemple, quelle valeur attribuer à un arbre en plein rapport ? ainsi que le fait remarquer M. le docteur Legras, le capital primitif est faible, mais il y a des soins accumulés pendant un nombre plus ou moins considérable d'années ; il faudrait aussi tenir compte de la valeur du terrain, des récoltes qui s'y font chaque année en légumes ou autres denrées, et de beaucoup d'autres éléments encore d'une appréciation délicate.

On n'a pu recueillir à cet égard que des renseignements beaucoup trop incomplets pour oser avancer un chiffre quelconque pour l'ensemble du département ; on se bornera donc à citer quelques exemples :

M. le directeur de l'école normale de Mirecourt estime à 900 fr. la perte éprouvée dans le jardin de cette école où les $\frac{2}{3}$ des arbres fruitiers sont morts.

M. le docteur Cosserat dit qu'à Padoux et villages voisins, 65 p. 0/0 des arbres fruitiers ont péri, et que 20 fr. est le minimum de la valeur moyenne qu'on peut accorder à chaque arbre.

M. Renault évalue la perte causée par les froids à 4,000 fr. pour les arbres de sa pépinière, et à 22,000 fr. pour les arbres fruitiers et d'agrément dans la seule commune de Bulgnéville, (altitude variant de 350 m à 390 mètres, pente générale au nord terrain siliceux à sous-sol de grès infraliasique sur $\frac{4}{4}$

nement plus que l'air ; mais l'air en contact avec le sol se refroidit à son tour, et devient plus pesant que celui des couches supérieures ; cet air froid et lourd glisse le long des pentes, et s'écoule dans les bas-fonds, les vallées et les plaines basses. Dès lors les végétaux, dans les stations inférieures, se trouvent dans un milieu sensiblement plus froid (de 5° à 6° environ) que ceux qui poussent sur les hauteurs, et par suite sont plus exposés à être atteints et tués par la gelée.

de la superficie, et sur le reste argilo-calcaire à base de calcaire liassique).

Dans la séance du 19 août dernier, au Conseil général des Vosges, l'un des rapporteurs, M. le sénateur George, estimait que la destruction des 2/3 des cerisiers plantés dans les cantons de Bains, Xertigny, Plombières et Brouvelieures, ferait perdre au Trésor, sur le produit des droits rapportés par la distillation de leurs fruits, une somme d'environ 80,000 fr. par an.

En somme, il est certain que les pertes sont grandes, qu'elles sont presque ruineuses pour beaucoup de jardiniers, horticulteurs, pépiniéristes et petits propriétaires, et qu'il faudra un quart de siècle au moins pour les réparer, et rendre à la plus grande partie de nos jardins et vergers, et en général de nos campagnes, leur aspect d'autrefois.

Epinal, le 30 octobre 1880.

E. MUEL,

Inspecteur des Forêts.

RÉCITS

SUR L'ALGÉRIE

par M. DE BOUREULLE,

Colonel en retraite.

Ce n'est pas sans motifs que j'ai réservé la *Province de Constantine* pour nos dernières excursions africaines. D'abord, l'ordre que j'ai suivi m'était naturellement indiqué par celui des événements dont la succession, à dater de 1830, eut pour résultat d'achever la conquête et la prise de possession effective des territoires de l'ancienne Régence d'Alger. Ensuite, — comme je l'avais d'ailleurs annoncé dès le début, — la partie *Saharienne* de cette province orientale est de beaucoup la plus intéressante de toute la zone du même nom ; je tenais à y conduire aussi mes lecteurs, et c'était évidemment par là qu'il convenait de terminer notre étude.

VII

De Bône à Constantine par Hammam-Meskoutin.

Au temps des Pachas turcs, l'Algérie était divisée comme aujourd'hui en trois provinces ; chacune d'elles, gouvernée en sous-ordre par un *bey*, constituait ce qu'on appelait alors un *beylik*. — Nous avons vu que le bey de la portion centrale, dont la résidence était Médéah, en fut chassé quelques semaines après la prise d'Alger, et disparut presque aussitôt que le *dey*, ou pacha, son maître, — Nous savons également par quelles

circonstances pressantes le bey d'Oran fut contraint d'offrir sa soumission à Bourmont, qui l'accepta. Quant au bey de Constantine, — un détestable mais vigoureux despote, nommé *Achmet*, — il refusa de se soumettre, et tint ferme à son poste jusqu'aux derniers jours de 1837; de telle sorte que, dans cette province de l'est, l'autorité française dut, jusqu'à cette époque, résider à Bône. (1)

En ce temps-là Philippeville, qui est de création toute française, n'existait pas. Aujourd'hui les courriers venant de Marseille touchent à Philippeville, — ou bien à Stora, qui en est tout près, — avant de poursuivre jusqu'à Bône; et lorsqu'on n'a pas d'autre but que de gagner Constantine le plus rapidement possible, on débarque en rade de Stora: là se trouve une tête de ligne dont les trains conduisent à Constantine en moins de trois heures. Mais nous ne ferons pas ainsi, parce que Bône et ses environs méritent à tous égards notre visite, et parce que entre Bône et Constantine on peut contempler une merveille qu'il importe de ne pas négliger. Nous nous faisons donc porter par le paquebot jusqu'à Bône; et ce sera cet autre port qui marquera le point de départ de notre caravane, — au risque d'allonger un peu notre chemin.

N'oublions pas de remarquer, d'ailleurs que le port de Bône devient lui-même la tête d'une autre ligne ferrée, dont l'importance sera un jour très considérable: car on la voit se bifurquer aux environs de Guélma pour aller, d'une part, rejoindre Constantine, puis Sétif, puis Alger, dans la direction de l'ouest, et pousser, d'autre part, dans la direction opposée un embranchement destiné à se relier au futur réseau tunisien.

— *Bône*, — que les géographes arabes du moyen-âge appellent *Blad-el-Anéb*, la ville des jujubiers, — est une jolie ville de naissance berbère, située près de l'embouchure de la *Srybouse*, à trente-deux lieues au nord-est de Constantine, et

(1) Voir ci-après, un croquis géographique de la portion centrale de cette troisième province.

à une demi lieue seulement des ruines de l'antique port phénicien qui fut, ensuite, la cité romaine d'*Hippône*.

La première fois que je me donnai le plaisir d'une promenade sur les ruines d'Hippône, — c'était en 1842, — on y attendait l'évêque d'Alger rapportant d'un voyage à Rome quelques ossements de St-Augustin. Je vis les préparatifs que l'on faisait alors pour abriter ces saintes reliques sous la voûte d'une ancienne et vaste citerne romaine. C'est au dessus de cette même citerne que vous pouvez voir aujourd'hui s'élever, en plein air, la statue du grand évêque du V^e siècle, au milieu des débris de sa ville épiscopale.

Comment s'était-il fait que l'on eût possédé à Rome, de notre temps, des ossements de St-Augustin, mort à Hippône même en l'an 430 ? — On m'a expliqué cela jadis, mais j'ai oublié l'explication. — Ce dont vous vous souvenez sans doute aussi bien que moi, c'est qu'au jour de la mort de son évêque la malheureuse ville était assiégée par les Vandales de Genséric, et qu'elle ne tarda pas à être leur victime. Ce fut alors aussi le sort de beaucoup d'autres cités de l'Afrique romaine ; car ces Vandales bouleversaient avec une préférence marquée les centres et les monuments du culte catholique : c'était leur manière de propager la doctrine d'Arius.

Le récit de cette terrible invasion, pour ce qui concerne les territoires de notre Algérie actuelle, serait certainement un des chapitres les plus lamentables de son histoire ; et il faudrait presque en dire autant du récit des campagnes que Bélisaire vint y faire, dans le siècle suivant, pour reconquérir au profit de Justinien cette portion de l'héritage des Empereurs de Rome. En tous cas, il nous est impossible de nous occuper de cela dans notre rapide voyage. Hâtons-nous de jeter un coup d'œil sur la ville moderne de Bône, assise près de l'embouchure de la *Seybouse*, et dominée par un mamelon au sommet duquel se montre l'ancienne *Kashâh* des Turcs.

Cette citadelle a été, en 1832, le théâtre du premier exploit d'un jeune officier musulman, dont la célébrité fut depuis lors aussi retentissante qu'éphémère : c'est là que débuta, au

service de la France, le futur général *Yousouf*. Je ne vous parlerai, ni de son origine aventureuse, ni de sa bravoure, très réelle en cette occasion. Nous avons tant de choses à voir, d'ici aux oasis du Sahara, et les souvenirs de ce genre que nous pourrions rencontrer sur notre chemin sont tellement nombreux, qu'il nous faut absolument renoncer à les recueillir au passage.

— Le mamelon sur lequel s'élève la Kasbah de Bône se rattache à un contrefort de l'*Edough*, qui, lui-même, domine toute cette portion du littoral. L'*Edough* est une belle montagne, boisée de chênes-lièges; elle s'élève et se prolonge à l'ouest de la Seybouse, et elle lui envoie des eaux fécondes. Aussi toute cette vallée, depuis les portes de Bône jusqu'à huit ou dix kilomètres au-delà d'Hippône, est-elle couverte d'une magnifique végétation.

C'est sur ce terrain plantureux que se trouvait réunie, en octobre 1836, une première colonne française ayant mission d'aller s'emparer de Constantine. Son chef avait été mal renseigné; elle partit avec des ressources insuffisantes; sa tentative fut malheureuse. — C'est encore de là que dut partir, l'année suivante, l'armée qui vengera cet échec et accomplit sa mission avec autant de gloire que de succès. — Suivons les traces de ces colonnes, qui avaient pris pour premier point de direction la petite ville indigène de *Guélma* (la *Calama* des Romains.) Depuis la prise de Constantine cette route, d'abord toute militaire, s'est parsemée de jolis villages européens. Au nombre de ces villages, il en est un qui porte le nom trop ambitieux d'*Héliopolis*; mais sa physiologie, d'ailleurs fort avenante, n'a absolument rien d'égyptien; et c'est une modeste chapelle catholique qui y représente le temple du Soleil.

Entre Héliopolis et Guélma, nous passons la Seybouse. A deux lieues, environ, au dessus de Guélma, nous la traversons de nouveau. C'est alors que, laissant momentanément de côté notre route militaire, nous allons chercher, sur sa droite, les prodigieuses sources thermales et minérales

de *Hamam-Mèskoutin*, — dénomination qui signifie : *Bains des Maudits*.

L'aspect de leurs alentours est en gracieux contraste avec cette épithète sinistre. Les bains de Hamam-Mèskoutin versent leurs eaux dans un charmant vallon, tout jonché de myrtes et de lauriers-roses, aux pieds d'une de ces petites Kabylies dont les paysages verdoyants embellissent le Tell de la province de Constantine, et qui, dans un avenir prochain, compteront au nombre de ses meilleures richesses. C'est presque à l'ombre d'une forêt d'oliviers que les eaux thermales s'échappent de leurs prisons souterraines. Elles sont d'une abondance étonnante ; elles surgissent par toutes sortes d'issues. Leur température est partout de 95° à 98° (presque la chaleur d'ébullition). Elles sont tellement chargées de carbonates terreux que les dépôts auxquelles elles donnent lieu grossissent pour ainsi dire à vue d'œil. Tantôt il en résulte, pour l'orifice d'une de ces sources, un déplacement lent mais continu ; tantôt l'orifice s'obstrue complètement, de telle sorte que la source est contrainte d'aller s'ouvrir ailleurs une autre issue. — Et ce sont ces phénomènes de continuité ou d'intermittence qui produisent depuis des siècles, sur une vaste étendue de terrain, les formes de dépôts les plus bizarres.

Ici, c'est une énorme cascade toute blanche : on dirait des flots d'eau bouillante, de la plus grande pureté, tombant en larges nappes sur une vaste couche d'albâtre. Tandis que son sommet paraît tout fumant de la vapeur qui s'en échappe, d'autres parties, — surtout celles exposées au soleil, — resplendissent comme de la neige. Cette masse bouillante, toujours en travail, avance peu à peu, — comme font les glaciers des Alpes en hiver ; — elle avance en toutes saisons, et sans cesse, — si bien qu'un hôpital qui lui fait face, sur l'autre berge du vallon, finira par en être atteint, puis envahi, à moins que l'on ne s'occupe de modifier la direction de cette marche incessante.

Là, c'est un vaste champ sur lequel, jadis, les courants

souterrains ont successivement trouvé un grand nombre d'issues ascendantes, d'où sont résultées les formations successives d'autant de cônes, d'un à trois mètres de hauteur. — C'est le soir, par un clair de lune, qu'il faut voir l'effet de tous ces groupes de cônes blancs : entremêlés de buissons ou d'arbrisseaux, ils ressemblent à une légion de fantômes ; — et ce sont en effet des *Revenants*, si l'on en croit la légende arabe qui a légué à ce singulier vallon le nom de *Bains des Maudits*. Voyons donc cette Légende.

« Un arabe, riche et puissant, avait une jeune sœur. La
« trouvant trop belle pour être fiancée à un autre qu'à lui,
« il voulut l'épouser, contrairement à la Loi du Prophète,
« malgré les avis et les supplications des anciens de la tribu,
« dont il fit rouler les têtes aux pieds de sa tente. Les
« cérémonies du mariage s'accomplirent. Alors commencèrent
« les fantasias, les danses, terminées par un festin ; — puis,
« comme le couple impie allait se retirer, les éléments
« furent subitement bouleversés : le feu du démon sortit
« de terre ; les eaux de la vallée sortirent de leur lit ; le
« tonnerre retentit en éclats..... Quand tout revint au
« calme, on retrouva l'arabe et sa sœur, le cadi, les invités,
« les danseurs, les esclaves, — tous pétrifiés. Voilà l'origine
« de ces cônes. En plein jour, ce ne sont que des pierres ;
« mais, quand vient la nuit, fuyez ce lieu maudit ; — car
« chaque pierre reprend sa forme humaine ; la noce
« recommence, les danses se raniment, — et malheur à
« l'imprudent qui se trouverait là : une irrésistible fascina-
« tion l'entraînerait dans cette ronde infernale, et au retour
« de l'aurore, il ferait là un cône de plus.

La Cascade et les Cônes, — voilà les deux spécimens les plus remarquables des formations que produisent les eaux de Hammam-Mèskoutin. Mais, je le répète, ce ne sont pas les seules : il y en a d'autres, au milieu desquelles on retrouve des fondations de thermes romains, — preuves certaines de l'antique réputation de cette station balnéaire. Ses effets

thérapeutiques sont analogues et supérieurs, dit-on, à ceux des eaux de Bourbonne.

Je vous disais, il y a quelques instants, que le bassin de ces eaux merveilleuses est situé aux pieds des montagnes d'une petite Kabylie déjà riche en promesses d'avenir ; il ne faut pas que j'oublie d'ajouter que, depuis 1871, deux villages d'Alsaciens-Lorrains ont pu être installés dans celle-ci, et sont aujourd'hui en train de propager leur race vosgienne sur ces vallons privilégiés de l'Atlas algérien. — Ce n'est pas sans grandes difficultés, cependant, que le gouvernement de l'Algérie procure ainsi quelques bonnes places aux émigrants européens dans les cantons à dominance *kabyle* ; car les tribus de cette nation vraiment indigène de l'Atlas y ont conservé une certaine densité de population, et, par suite, il est beaucoup plus difficile qu'en pays *arabe* d'y trouver des terres disponibles, ou susceptibles de le devenir moyennant indemnités.

— Ces ramifications de l'Atlas, qui encadrent les territoires de Bône, Guélma, Constantine et Philippeville, sont assez riches en forêts et en recoins inaccessibles pour que les lions et les panthères de l'Aurès puissent encore y venir chercher fortune sans trop s'aventurer. Néanmoins, à mesure que l'on approche de Constantine, le terrain, toujours accidenté, se dénude peu à peu ; les arbres et même les buissons y deviennent de plus en plus rares. Notre route militaire, — que nous n'avons pas tardé à rejoindre, et sur laquelle nous traversons cette partie moins intéressante du pays, — nous fait aborder Constantine par son angle méridional. (4)

Voilà l'ancienne *Cirta* des Numides, — la cité de Jugurtha et de Salluste, baptisée *Constantine* par un flatteur, au temps où Constantin lui-même faisait de Bysance Constantinople. — Cette ville est assise sur un immense rocher dont la surface, très élevée au nord, s'incline par une pente générale vers

(4) Voyez un croquis ci-joint, représentant *Constantine* en 1837.

le midi. Cette surface est un quadrilatère irrégulier, qui allonge de ce côté sa pointe la plus aiguë et la moins haute. Le voyageur arrivant par cette direction peut, à la distance d'un demi-kilomètre, promener ses regards sur toute la ville. L'ensemble et les alentours sont pittoresques, mais sévères et tristes. C'est un paysage qui a grand besoin qu'un développement de population européenne vienne l'animer, l'embellir, ombrager par des plantations, s'il se peut, l'aridité de son sol actuel.

Le Roummel, — rivière au cours rapide, qui arrive là, comme nous, par le sud, — entoure le rocher de la ville proprement dite sur trois des côtés du quadrilatère, et en fait une presqu'île. Cette presqu'île ne communique de plain-pied avec ses environs que par un isthme étroit, vers le sommet duquel notre route se dirige par des rampes qui l'atteignent à l'ouest. Nous la quittons, pour n'atteindre l'isthme qu'en dernier lieu, par sa pente nord, après avoir suivi au vol la longue boucle par laquelle le Roummel entoure les autres côtés.

D'abord il s'est pratiqué, au pied de l'angle sud et vers le nord-est, un abîme profond, ou plutôt un colossal fossé à parois verticales, entre le rocher qui porte la ville et un massif non moins rocheux sur lequel est assise aujourd'hui la gare des chemins de fer. Après un parcours de six à sept cents mètres vers le nord-est, cette gorge fait un coude vers le nord; c'est près de ce coude que les Romains avaient construit en maçonnerie leur célèbre pont nommé depuis par les arabes : *El Kantara*. (1) — Vers cet angle du quadrilatère, la nature avait fait d'avance une grande partie des frais du pont, en recouvrant le Roummel par une voûte en roc vif, s'élevant à peu près jusqu'à mi-hauteur du gouffre. C'est par dessus cette voûte naturelle que l'ingénieur

(1) *El Kantara*, ou *el Kantra* signifie littéralement : *le pont*. C'est donc commettre un pléonasme que de dire : *le pont d'El Kantara*, — suivant l'habitude de nos colons.

latin avait pu élever un premier étage d'arceaux, portant un aqueduc-syphon qui amenait de l'eau jusques aux quartiers les plus élevés de la ville, — puis un second étage d'arceaux portant le pont de passage.

Cette construction massive avait un cachet original. Malheureusement, en 1857, l'étage supérieur s'est écroulé en partie. On dut, pour divers motifs, renoncer à le relever sur ses anciennes bases ; et l'on se borna alors à réparer l'aqueduc-syphon, pour le remettre en service. Ce fut seulement en 1862 que l'on construisit, à quelques mètres en amont, le large et beau pont en fonte par lequel la gare des chemins de fer communique aujourd'hui avec l'intérieur de la ville.

En aval du pont et de l'aqueduc, la voûte naturelle qui les porte, et qui couvre le Roummel sur une longueur de deux cents mètres environ, présente cependant sur cette longueur deux courtes interruptions, — deux trouées, aux bords garnis de cactus, — qui laissent voir à demi-jour, à une quarantaine de mètres de profondeur, la rivière coulant sur son lit de roc et de sable. A peine sortie de ce vaste dôme, elle s'élance hors du gouffre par une chute en cascade et enfin, s'écoule en une vallée peu à peu élargie, du fond de laquelle la face septentrionale du rocher de Constantine apparaît d'une hauteur vertigineuse.

C'est sur la portion nord-est de cette face qu'on voit s'élever, de manière à dominer toute la ville, l'ancienne Kasbah des Turcs, notre quartier militaire actuel. La plupart de ses bâtiments sont assis sur les voûtes des citernes romaines qui recevaient et qui reçoivent encore les eaux du syphon d'El-Kantara. Il a été facile de restaurer ces belles citernes, car leur construction était aussi solide que grandiose.

Laissons maintenant le bas Roummel s'écouler en serpentant vers la mer ; et par un rapide sentier, dirigé vers l'ouest, allons rejoindre une route qui, venant de Philippeville, s'élève en lacets jusqu'au sommet de l'isthme

par lequel Constantine se relie de plain-pied avec la croupe d'une colline nommée *Coudiat Ati*. C'était par ces zigzags que les voyageurs arrivaient de Philippeville en diligence, avant l'existence du chemin de fer dont l'exploitation a été inaugurée en 1870.

Nous voici enfin sur le faite de l'isthme. — Que vous dirai-je de cette étroite bande de terre, par laquelle, en 1837, notre armée est entrée victorieuse à Constantine, après un siège meurtrier ? — Cette bande de terre, elle l'a arrosée de son sang, et nous la retrouvons aujourd'hui couverte de ses souvenirs. Là-haut, sur la pente de la colline, une pyramide de granit marque la place où est tombé Damrémont, mortellement atteint par un boulet turc. Ici, nos yeux rencontrent une statue de *Valée*, élevée en son honneur à quelques pas du bastion dans lequel ses canons avaient ouvert une large brèche. Voilà le chemin qu'ont suivi, pour entrer par cette brèche, les colonnes conduites à l'assaut par Lamoricière.. ..

Illustres morts ! ce n'est pas dans un récit familial que vos glorieux travaux peuvent être racontés comme ils le méritent. Mais le plus humble touriste se rappelle que c'est à vous qu'il doit le plaisir de se promener librement aujourd'hui sur l'ancien domaine du farouche Achmet, et de pouvoir, avec la même sécurité, prolonger ses excursions jusque sous les forêts de palmiers des Ziban.....

Pour nous, avant l'exécution de cette dernière partie de nos projets, nous demandons une hospitalité de passage à cette cité originale dont nous venons de faire le tour.

— Depuis 1870, la portion la plus pittoresque des quartiers indigènes a subi les outrages du marteau démolisseur : on a dû la traverser par une large tranchée en diagonale, pour établir une circulation facile entre la *Porte d'El-Kantara* et la *Porte de la Brèche*. C'était là une conséquence forcée de l'accroissement du mouvement colonial et, en particulier, du choix de l'emplacement de la gare des chemins de fer. Quoi qu'il en soit pourtant, Constantine est aujourd'hui

encore, de toutes nos villes d'Algérie, celle qui a le moins perdu de son cachet primitif.

Je renonce à décrire ici son réseau de rues montantes, étroites et obscures, tel que je le parcourais dans ma jeunesse ; car pour cela il me faudrait reproduire une partie des détails de ma description de l'Alger du même temps. Je me borne à signaler, entre les aspects de ces deux cités mauresques, une différence qui frappe dès le premier abord : c'est que toutes les maisons de Constantine, — tant celles des indigènes que celles des Européens, — ont des toits à charpentes inclinées et couvertes de tuiles, au lieu de se couronner en terrasses comme celles d'Alger, comme celles de toutes les villes situées sur le littoral. Pour ne pas s'étonner de ce contraste, il convient de noter que l'altitude de ce plateau rocheux, sur lequel nous venons faire étape, est déjà de six cents et quelques mètres, et que, par suite, il y neige souvent en hiver, — à tel point qu'il n'est pas rare d'y voir une couche de neige séjourner sur les toits pendant plusieurs jours.

Quant aux murs des maisons indigènes, — bien que la pierre soit ce qui manque le moins dans le pays, — ils sont généralement construits en briques ou en pisé, matériaux plus faciles à transporter à dos d'âne à travers des quartiers inaccessibles aux voitures. Pourtant, sous ces murs en pisé ou en briques, il y a souvent une ou deux assises en pierre de taille, d'origine évidemment romaine ; et l'on rencontre même en plus d'un lieu les débris imposants de quelque monument romain.

Notez enfin que presque toutes ces habitations indigènes aux apparences chétives sont assises sur le roc vif, et qu'un bon nombre d'entre elles cachent dans leur intérieur des silos profonds, creusés dans ce même roc dès les premiers temps du moyen-âge, sinon dès l'antiquité. A cet égard, je puis vous citer le témoignage d'un géographe arabe du XII^e siècle, — le célèbre *Edrissi*, — qui avait pris soin de visiter lui-même les contrées dont il s'occupait ; — mais avant cela il

convient de vous dire quelques mots de l'existence de cet homme justement célèbre.

Le géographe Edrissi était un arabe d'illustre naissance : il était issu de la dynastie des Califes *Edrisites*, ou *Edrissides*, qui avait régné à Fez dans les VIII^e et IX^e siècles de notre ère, et qui, dans les premières années du X^e, fut renversée par une dynastie rivale. (Celle-ci se disant *Fatimite*.)

Edrissi, né à Ceuta, sur la côte marocaine, en l'an 1039, et chassé de ses domaines du Mogreb africain par les Berbers victorieux, se réfugia en Sicile, où il vécut à la cour du roi normand Roger II. Ce fut à Palerme qu'il composa son grand traité de géographie, qui avait la réputation d'être complet pour l'époque, et dont nous n'avons malheureusement qu'un abrégé. C'est dans cet abrégé qu'on peut lire ce qui suit :

« Il existe sous toutes les maisons de Constantine des souterrains creusés dans le roc ; la température constamment fraîche et modérée qui y règne contribue à la conservation des grains. »

Après une description suffisamment exacte de la topographie de la ville et de ses environs, on trouve dans l'abrégé d'Edrissi un autre passage plus remarquable encore : n'oubliez pas que ce savant arabe écrivait dans le temps de la dynastie berbère des Almohades, et que, d'ailleurs, la population de l'antique Cirta n'avait point cessé de se composer, en grande majorité, de descendants des Berbers-Numides.

« La ville est peuplée et commerçante, dit Edrissi ; les habitants font trafic avec les arabes, et ils s'associent entre eux pour la culture des terres et pour la conservation des récoltes. Le blé qu'ils gardent dans leurs souterrains y peut rester un siècle sans éprouver aucune altération. »

Cette dernière assertion paraîtrait exagérée, si nous ne savions que des approvisionnements de blé ont été retrouvés, de nos jours, dans certains caveaux des pyramides d'Égypte, où ils étaient renfermés depuis le temps des Pharaons, — et que cependant ils n'avaient perdu ni leurs propriétés nutritives ni leur fécondité comme semence.

— Aujourd'hui le commerce des céréales, qui n'a jamais cessé d'être considérable à Constantine, y dispose d'une vaste halle construite en fer, aux pieds du Coudiat-Ati, en dehors et à peu de distance de la porte de la Brèche. Un nouveau quartier s'est créé de ce côté-là, tandis qu'un autre faubourg naissait du côté opposé, sur la rive droite de l'abîme du Roummel, dans le voisinage de la gare, en face de la porte d'El-Kantara.

Aujourd'hui l'isthme occidental, considérablement élargi et embelli, est une promenade ombragée d'arbres, et porte le nom d'*Esplanade Valée*. C'est là que nous formons notre caravane au moment de nous acheminer vers le Sahara.

VIII

De Constantine aux oasis du Zab. — Physionomies et mœurs des populations du Sahara.

Il s'agit maintenant de marcher presque en ligne droite vers le sud, en passant par *Batna*. En tenant compte de quelques petits crochets, ce sera par un parcours de quarante lieues, pour le moins, que nous parviendrons au seuil de ce *Blad-el-Djérid*, (1) — où nous avons tant de choses à voir. Hâtons-nous donc. Franchissons rapidement, par des chemins de traverse, le territoire ondulé et un peu monotone qui s'élève insensiblement entre le haut Roummel et le Bou-Mérzoug, son affluent principal.

(1) Cette dénomination, que nos vieux géographes français traduisaient librement par celle de « Pays des Dattes », signifie littéralement : *Pays des lances*, ou, *Pays des dards*. Elle vient d'un temps où les arabes combattaient avec des armes de cette espèce ; et alors le bois de leurs lances, ou de leurs dards de jet, consistait en une côte de feuille de palmier. — Un chemin de fer en projet, partant d'une des premières stations du rail-way de Constantine à Sétif, conduira prochainement dans cette direction jusqu'à Batna, et paraît destiné à devenir un jour la tête du *trans-saharien*.

A moitié chemin de Batna, — à trois ou quatre kilomètres en deça d'un caravansérail qui s'appelle *Les deux Lacs*, — nous rencontrons sans nous en apercevoir une ligne de partage au delà de laquelle les eaux ne peuvent plus s'écouler vers la mer. C'est là que commence une zone de douze à quinze lieues de large, et de longueur à peu près double, sur laquelle les eaux ne trouvent d'issue, ni pour gagner un versant nord qui les conduise à la mer, ni pour prendre une direction sud, parce qu'elles y rencontrent le massif de l'Aurès qui les sépare du Sahara. Elles séjournent et s'évaporent sur place, en formes de petits lacs ou étangs très peu profonds. Ces *Chott* ont généralement leurs fonds imprégnés de sels de soude, mêlés avec des sels calcaires, de telle sorte que leurs eaux ont une saveur plus ou moins saumâtre.

Dans mon premier récit, en traçant un aperçu général du Sahara algérien, j'ai parlé de deux séries de *Chott*, ou *Sèbka*, dont l'une s'étend, en dehors du Tell, entre les deux chaînes du grand et du moyen Atlas, tandis que l'autre, plus orientale et plus méridionale aussi, s'étend au sud du massif de l'Aurès, — par conséquent au sud du grand Atlas, — et se prolonge sur la région saharienne de la Tunisie jusqu'à peu de distance du golfe de Gabès. La ligne des *Chott* beaucoup plus petits que nous rencontrons entre Constantine et l'Aurès présente cette circonstance particulière qu'elle se trouve isolée entre ce massif et le petit Atlas, et, par suite, au milieu même des territoires du Tell.

C'est à cette zone spéciale qu'appartient notre petite ville toute moderne de *Batna*. Batna, par elle-même, n'a rien à nous montrer de remarquable ; mais il y a, dans ses environs, deux genres d'antiquités qui réclament nos visites ; chacun de ces deux genres a son mérite particulier.

Le premier des monuments auxquels je fais allusion est un énorme tombeau berber, du même caractère et de la même époque que celui que les arabes de la province d'Alger appellent mal à propos : *Kbour-Roumia* ; mais celui que nous voyons en ce moment s'élever sur la gauche de notre chemin

a l'avantage d'être beaucoup mieux conservé. Il se nomme, à peu près indifféremment, *Kbour-Madrours*, ou *Madracen*. Les traditions locales, aussi bien que les archéologues, lui attribuent la qualité de tombeau d'une dynastie de rois de Cirta. Ces rois, ancêtres du Jugurtha de Salluste, étaient originaires de l'*Aurasius* ; il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que leur sépulture se retrouvât sur l'un des contreforts de cette chaîne qui sont les moins éloignés de leur ancienne capitale.

C'est un large cône obtus, porté sur un cylindre vertical dont la hauteur est relativement peu considérable. La surface du cylindre est ornée de colonnes engagées ; une corniche le couronne ; au-dessus de celle-ci, le cône est formé d'assises cylindriques décroissant successivement de diamètre, de telle sorte que leurs retraites forment autant de gradins, depuis la corniche jusqu'à la pointe. Mais ce sont là des détails qui s'effacent par les distances ; et d'un peu loin, cette masse énorme apparaît sur l'horizon comme une excroissance presque informe du coteau qui en est surmonté.

A dix kilomètres de Batna, -- toujours sur notre gauche, -- nous trouvons une remarquable collection de souvenirs dont les caractères sont, au contraire, tout romains. C'est, notamment, le *Prætorium de Lambæsis*, la plus importante des ruines de l'ancienne cité qui n'est plus, de nos jours, qu'un village appelé *Lambèssa*.

Qu'était-ce qu'un *Prætorium* ? — C'était, comme son nom l'indique, un édifice public affecté au service du Préteur, ou légat impérial, auquel le gouvernement de la contrée était confié. Mais évidemment il ne s'agissait pas ici d'un bâtiment d'habitation permanente. Les quatre faces de cette construction en belle pierre de taille sont percées de larges baies, comme celles de nos églises ; chaque face a son portail en plein cintre. L'intérieur est d'une seule pièce ; il a environ trente mètres de long sur vingt de large. Les murailles, ornées à l'intérieur comme à l'extérieur de colonnes engagées, ne paraissent avoir porté aucune voûte ; on n'y remarque, non plus, ni retraites ni consoles ayant pu porter une charpente ;

et l'on serait tenté d'en conclure que l'édifice n'a jamais été couvert que d'un simple velum. — Lambœsis était une colonie militaire; les ruines d'autres monuments, trouvés aux alentours de celui-ci, semblent avoir appartenu à un camp retranché plutôt qu'à un municipe. Il semble donc que ce *proetorium* était le centre d'un lieu de réunion de troupes, c'est-à-dire un pavillon où le préteur, — qui cumulait avec ses pouvoirs civils ceux de général d'armée, — était reçu lorsqu'il venait visiter sa légion de Lambœsis. Peut-être même campait-il là momentanément avec elle?

Quoi qu'il en soit, cette ruine, sans être des meilleurs jours de l'art romain, est assez remarquable par elle-même. En outre, on l'a utilisée pour réunir dans son enceinte les statues, les inscriptions, les débris de colonnes, de mosaïques et autres objets d'ornementation, qui se trouvaient enfouis dans les champs voisins ou dispersés sur le territoire de l'ancienne colonie romaine; — de cet ensemble, contenant et contenu, résulte un musée doublement intéressant.

Du reste, en fait de richesses archéologiques de cette origine, notre province orientale est beaucoup mieux partagée que les deux autres; et la plupart de celles qu'elle possède se trouvent entre la frontière de Tunis et la route que nous suivons en ce moment.

— Dans la première partie de ce voyage, aux environs des sources thermales de Hammam-Mèskoutin, je vous ai dit qu'on pouvait rencontrer quelques-uns des lions ou des panthères qui ont encore aujourd'hui leurs repaires dans les forêts de l'Aurèss; cela se peut mieux encore sur les parages de Lambèssa et de Batna, — autre contrée riche en forêts.

A quelques kilomètres de Batna, — du côté opposé au territoire de l'antique Lambœsis, c'est-à-dire à l'ouest de notre chemin, — le prolongement du massif de l'Aurèss, qui reprend le nom de *Moyen-Atlas*, est couvert d'une admirable forêt de cèdres. Lorsqu'on voyage à cheval, c'est par là qu'il convient de passer pour s'acheminer vers la limite du Tell; le détour n'est pas long et le spectacle en vaut bien la peine.

— Dans ce cas, c'est sous un dôme de cèdres que l'on franchit une seconde ligne de partage, marquant la limite méridionale de la zone des petits *Chott* précédemment rencontrés ; et c'est un ruisseau dont la forêt de cèdres abrite les sources qui guide le voyageur dans la direction à suivre pour reprendre la route carrossable, sur les bords d'une petite rivière nommée : *Ouèd-Fedâla*.

Remarquez bien cet *Ouèd-Fedâla* : Il coule vers le sud ; c'est lui qui va nous conduire au « Pays des Dattes ». Toutefois, avant d'y parvenir, il franchira la limite du Tell sous un pont romain, — un autre *El Kantara*, — par une gorge et en face d'un paysage qui apparaissent là, subitement, comme une décoration de théâtre. (1)

La plume est impuissante à peindre l'effet de changement à vue qui se produit, pour un voyageur nouveau venu, au seuil de cette porte du Sahara. Il vient de parcourir une dizaine de lieues à travers des terrains nus, arides, presque incultes ; à peine y a-t-il rencontré quelques maigres champs, plus riches de cailloux que de verdure ; — il passe le pont romain, et après s'être avancé de quelques pas, entre deux murailles de rochers sauvages, il se trouve en face de l'oasis la plus plantureuse qui se puisse imaginer.

Ce n'est pourtant pas encore le Sahara véritable. Cette première oasis, qui porte elle-même le nom d'*El Kantara*, est là comme un accident ; — mais quel admirable accident !

Ce n'est pas encore une de ces îles de la mer de sable, dont les silhouettes aux inimitables découpures ne se détachent plus que sur le bleu du ciel. C'est une forêt accidentée, déployant ses cent mille palmiers sur les replis d'un vallon tortueux, aux pieds des pentes méridionales d'une montagne rocheuse. Cette forêt a encore autour d'elle un étroit horizon, dont la nudité fait ressortir d'autant mieux les tons chauds et variés de ses

(1) C'est par cette même gorge que la route de Batna aux oasis du Zab franchit le prolongement sud-occidental de l'Aurèss qui, dès lors aussi, reprend le nom de *Grand Atlas*.

hauts panaches chargés de dattes. Cette luxuriante végétation est parsemée des huttes grises de deux ou trois hameaux indigènes ; elle est animée par un cours d'eau, — de quelques centimètres de profondeur seulement, — au milieu duquel des groupes de femmes, aux costumes multicolores, aux jambes nues, lavent leur linge en le piétinant debout, en cadence ; — si bien que, d'un peu loin on croit voir, sous ces ombrages magiques, un ballet de fées.....

— En quittant ce lieu enchanté, reprenons le cours de la petite rivière, qui s'appelait tout à l'heure *Ouèd-Fedâla*, qui maintenant a pris, elle aussi, le nom universel d'*Ouèd-Kantara*, et qui, enfin, à quelques pas d'ici, prendra celui d'*Ouèd-Biskra*, — comme pour nous annoncer une autre belle oasis qu'elle arrose encore. Elle s'en approche lentement, par divers détours, à travers un territoire tourmenté et singulièrement riche en curiosités géologiques. Ces détours côtoient un dernier rideau de mamelons, que nous avons hâte de franchir tout droit : car désormais c'est celui-là seul qui nous sépare du SAHARA.

Enfin nous y sommes !.. voilà l'immense plaine de sable : océan indéfini, aux teintes grisâtres, indécises, — parsemé, çà et là, de larges taches d'un vert foncé. Ces taches vertes sont les oasis du *Zab* ; la plus grande et la plus rapprochée de nous, c'est celle de *Biskra*. Le gouvernement de l'Algérie y a fondé une citadelle et une petite ville toute neuve, mi-partie européenne, mi-partie mauresque.

— Nous ne nous occuperons ni de la citadelle ni de la ville. En pénétrant plus avant dans l'oasis, nous y trouverons des centres de population plus primitifs ; — et si, comme c'est l'usage, nous avons attendu l'arrière-saison pour visiter cette chaude contrée, nous pourrons y distinguer deux genres de vie très différents.

Ici, au milieu d'une riche plantation de dattiers, c'est un village bâti en briques de terre cuites au soleil ; — là, sur le sol sablonneux d'une clairière, c'est la réunion des tentes d'un *douar* arabe, entouré de son bivouac de chameaux et autres

quadrupèdes domestiques. — Voilà les deux types de populations sahariennes qui attirent particulièrement notre attention.

Celle du village est sédentaire et permanente ; c'est elle qui cultive l'oasis. Elle est paisible, assez laborieuse. Pendant que les femmes travaillent au logis, à tisser des tapis ou des étoffes de laine, les hommes sont occupés, presque chaque jour, à diriger successivement sur tous les pieds de leurs dattiers, au moyen d'un labyrinthe de rigoles, le filet d'eau bourbeuse qui fait leur richesse. Pour qu'un palmier vive et produise, il faut, suivant un de leurs proverbes, qu'il ait « les pieds dans l'eau et la tête dans le feu. » Il va sans dire qu'ici le feu bienfaisant est celui du soleil.

Accessoirement, ces soins d'irrigation s'étendent aussi sur quelques jardins, que les palmiers ne sont pas seuls à ombrager : on y voit également des oliviers, des figuiers, des grenadiers, des orangers, des citronniers, — dont les fruits procurent un peu de variété et de fraîcheur à l'alimentation de la famille. — Voilà l'existence des habitants permanents des oasis. Je les soupçonne d'être d'origine berbère, quoique, par suite d'un contact perpétuel et dix fois séculaire avec les tribus arabes qui les entourent, ils aient complètement perdu l'usage de leur antique dialecte national.

Quant au *douar* arabe, c'est précisément un spécimen de la race asiatique qui, dans le VIII^e siècle de notre ère, est venu soumettre les Berbers à la religion de Mahomet. C'est une fraction de tribu nomade, — pastorale et commerçante tout à la fois. Sa tribu possède dans le Tell, en propriété ou seulement à titre de droit d'usage, des terrains de pâture sur lesquels elle va s'installer pour l'été, afin d'y nourrir son bétail et ses troupeaux, tout en se rapprochant des marchés de céréales : le sol des clairières des oasis ne lui fournirait pas le moindre brin d'herbe pendant cette saison.

A son départ d'ici, au printemps, elle achète et emporte sur ses bêtes de somme les dattes que la population sédentaire a récoltées depuis six mois, pour les vendre dans le Tell. A son retour, en octobre, elle rapporte des chargements de grains,

dont elle revend la plus grande partie à ses voisins du Sahara.

Le spectacle d'une de ces migrations périodiques est bien l'incident le plus curieux qu'un touriste puisse rencontrer sur ces parages. Ces files de cavaliers, — de chameaux à palanquins portant les femmes et les enfants des chefs de la tribu, — d'autres chameaux et de mulets chargés de denrées et de bagages, — de gens à pied, des deux sexes, de tout âge, de toutes nuances de teint, vêtus de leur invariable costume ismaélite, marchant pêle-mêle avec des quadrupèdes de toute espèce : — c'est là un tableau singulièrement biblique et pastoral. N'étaient ces longs fusils que les cavaliers portent en bandoulière, on se croirait transporté aux temps vertueux des Patriarches !..

Mais je n'ai pas encore tout dit sur les échanges de dattes et de céréales qu'on voit s'effectuer ainsi, chaque année, entre les habitants sédentaires et les tribus nomades qui hantent leurs oasis. Il faut ajouter que là, comme en maint autre lieu, c'est la fonction commerciale qui prélève des bénéfices léonins sur la fonction productrice ; que les cultivateurs des dattiers sont, en fait, périodiquement rançonnés par les seigneurs de la tente, — et enfin, que c'est souvent la tribu nomade qui est propriétaire du sol même de l'oasis, tandis que l'indigène qui l'habite et la féconde n'en est que le fermier. Voilà surtout ce qui me porte à voir dans celui-ci le descendant de la race conquise jadis par la double puissance du sabre et du Coran.

— Pour peu que l'on s'engage dans les détours d'uné de ces forêts de palmiers, — soit dans le cercle des Ziban, soit ailleurs, — on y trouve encore une troisième variété de race musulmane, et celle-ci est incontestablement la plus africaine de toutes : la race *négre*. Elle est là, comme une preuve vivante de la continuité des relations du Sahara algérien avec le Soudan. — Avant nous, sous la domination turque, tous les nègres qui étaient amenés dans la Régence par des caravanes y était vendus comme esclaves ; depuis la conquête française, leurs descendants, ainsi que les nouveaux venus, sont libres.

Tantôt ils s'engagent comme domestiques au service de l'aristocratie des tribus ; tantôt ils s'installent en familles, sous des gourbis de feuillages, à proximité des villages indigènes dans lesquels ils trouvent à s'employer à divers petits métiers.

— L'oasis de Biskra, — si l'on comprend sous son nom trois annexes qui ne sont séparées d'elle que par quelques clairières, — est de beaucoup la plus importante du groupe des Ziban. Cependant il y en a trois autres encore, que les guides signalent habituellement à la curiosité des touristes. Celle de *Zaâtcha* se trouve à sept ou huit lieues au nord-ouest ; c'est là qu'on peut voir une bicoque, qui tiendrait toute entière sur la place Stanislas de Nancy, et dont le siège a cependant coûté plus de temps, sinon autant d'hommes, que celui de Constantine. — Un peu plus loin, dans la même direction, *Tolga* conserve sous ses dattiers les restes d'une puissante construction romaine. Enfin, d'un autre côté, à cinq lieues au sud-est de Biskra, l'oasis sainte de *Sidi-Okba* ombrage une vieille mosquée dans laquelle les croyants révèrent le tombeau du plus grand apôtre musulman de l'Afrique du nord : *Okba-Ben-Nafi*, — dont j'ai déjà dit les exploits, dans un rapide résumé de l'histoire des régions de l'Atlas. (1)

En somme, le groupe des Ziban, subdivisé en trois sous-groupes plus ou moins lointains, se compose d'une vingtaine de ces oasis : c'est comme un archipel formé de trois groupes d'îles.

La région saharienne de notre province orientale, — région qui se prolonge vers le sud jusqu'à environ cent lieues au-delà de Biskra, — possède à elle seule cinq archipels semblables, plus ou moins riches, séparés les uns des autres par de vastes espaces de terrains sablonneux et absolument stériles. Si ces espaces sont d'une stérilité absolue, c'est par le seul fait de leur sécheresse perpétuelle. Si l'on avait de l'eau pour les irriguer, certaines végétations rudimentaires pourraient y

(1) Annales de la Société d'Emulation, 1878.

naître, y vivre et, avec du temps, y produire un humus capable de favoriser la culture d'autres plantes plus nourries et plus fortes. Heureusement que, sur certains points, à défaut des eaux du ciel, qui n'y tombent presque jamais, on peut, au moyen de sondages artésiens, atteindre des nappes d'eaux souterraines et en faire jaillir des courants ascendants.

C'est par ce moyen que nous avons pu, en moins d'un quart de siècle, nous créer plusieurs stations intermédiaires, plusieurs abreuvoirs d'étape, entre le groupe des Ziban et les archipels plus méridionaux. C'est grâce à cette précieuse ressource que l'on pourra peu à peu faire revivre ou accroître d'anciennes oasis, aujourd'hui languissantes ou chétives par manque d'eau. — Voilà comment il est permis de rêver pour nos petits neveux et par leurs efforts, la fécondation progressive du Sahara algérien, celle du *grand Sahara* lui-même (1).

Ce que j'ai dit des habitants de nos oasis du Zab est déjà de nature à vous représenter fidèlement, dans leur ensemble, les physionomies et les mœurs des populations sahariennes ; mais pourtant il y manquerait encore un trait caractéristique, si je négligeais de vous parler d'une institution religieuse qu'on peut rencontrer sur leurs territoires, et qui s'appelle une *Zaouia*.

Zaouia est une expression arabe qui réunit pour nous les deux idées d'ermitage et de séminaire. Une *Zaouia* contient d'abord l'habitation d'un *Marabout*, autre mot qui signifie dans la même langue, « homme voué à Dieu » ; c'est en même temps le lieu où vivent et étudient quelques jeunes lévites dont le marabout fait l'éducation.

Ces petits nids d'ermites ou moines musulmans se rencontrent aussi dans le Tell ; mais ils sont relativement plus

(1) Le tracé d'un chemin de fer *transaharien* est, au premier chef, un problème d'hydrographie souterraine. Quelles qu'en soient les difficultés, on a raison de le mettre à l'étude ; mais on aurait tort d'oublier, cependant, que notre colonie du Sénégal est le point de départ indiqué par la nature pour une première communication de ce genre avec le Soudan.

nombreux sur la région du Sahara, et ils y exercent une influence beaucoup plus considérable.

Il y a quelques instants, en parlant d'une tribu nomade en migration périodique, je disais que ce spectacle rappelle le temps des patriarches hébreux; — eh ! bien, lorsqu'on étudie de près les mœurs de l'aristocratie du Sahara, sous le double rapport religieux et social, on y découvre une autre analogie non moins frappante : elles rappellent notre moyen-âge catholique. Le *moine* et le *chevalier*, ces deux types caractéristiques du moyen-âge en Europe, se retrouvent tout vivants dans le Sahara algérien de notre temps : l'un dans la Zaouia du marabout, l'autre sous la tente du chef arabe.

Le premier, affilié à une vaste corporation religieuse dont la tête est dans le Maroc, sait, comme nos moines d'autrefois, se faire héberger, respecter, et même craindre s'il y a lieu, par le seigneur d'une oasis aussi bien que par ses vassaux nomades ou sédentaires. C'est lui qui, de temps à autre, — comme nos moines du siècle de Pierre l'Ermite, — se charge de prêcher la guerre sainte; et il va, lui aussi, jusqu'à faire des miracles pour y entraîner ceux qui, par politique, seraient mal disposés à compromettre leur repos et leur fortune au service de la Foi.

Quant aux chefs arabes, l'organisation provisoire que notre gouvernement a cru devoir jusqu'à présent laisser subsister dans le Sahara, depuis le jour de sa conquête, constitue encore aujourd'hui à leur profit une sorte de féodalité. Leurs titres officiels, hiérarchiques, s'ajoutant à l'influence de leur fortune héréditaire, leur procurent, — comme à nos chevaliers d'autrefois, — un prestige militaire d'autant plus apprécié qu'il ne demande aucun sacrifice à leur goût pour la vie de loisirs. Grâce à leur traditionnelle habitude de se quereller entre eux lorsqu'ils sont en paix avec nous, on peut dire que leur existence, — comme celle de nos chevaliers d'autrefois, — se partage entre la guerre, l'amour et la chasse. — Et, pour achever

l'analogie sous ce dernier rapport, il n'est pas rare de trouver chez un arabe de grande tente l'usage de la chasse au faucon, aussi bien que le soin d'entretenir, (à côté de beaux chevaux dont il est justement fier), cette race fine et élégante de levriers d'Asie que nos chevaliers d'Occident ont apportée en Europe à leur retour des Croisades.

Jamais un chef arabe ne chasse autrement qu'à cheval, suivi d'un plus ou moins grand nombre de cavaliers. Lorsqu'il chasse la gazelle, l'antilope, ou bien l'autruche, ce n'est qu'après avoir fait placer d'avance en lieux convenables des relais de chevaux frais pour lui, pour ses invités et pour sa suite ; car, en pareil cas, il s'agit de forcer le gibier à la course, ou bien de le circonvenir sur des espaces immenses. Les chasses de ce genre sont moins dangereuses, sans doute, mais non moins riches en émotions que celles dirigées par les habitants du Tell contre les panthères et les lions.

Ajoutons enfin que ces exploits de chasseurs, de même que ceux de la guerre sainte, trouvent des poètes pour les célébrer : car le Sahara sait enfanter, lui aussi, ses troubadours, habiles à mêler à leurs chants d'amour des poésies cynégétiques ou des chants de combat, — et nous aurons complété par un dernier trait cette vivante réminiscence du moyen-âge européen.

— Mais, après tout, puisque je viens d'écrire ici le mot « amour », il faut bien constater que c'est précisément là qu'est le vice capital de la société arabe, et que ce qui manque le plus à l'aristocratie de cette race pour mériter d'être comparée à notre chevalerie d'autrefois, c'est l'influence bienfaisante de la femme : je veux dire ce pouvoir civilisateur qui a fait l'honneur de la femme chrétienne du moyen-âge dans son triple rôle d'épouse, de mère et de « dame de beauté. »

Il y a des beautés parmi les femmes arabes du Sahara, non moins que dans le Tell ; mais, au-delà comme en deçà de l'Atlas, plus une femme est belle, plus elle est invisible-

pour tout autre que son seigneur et maître ; et d'ailleurs, au point de vue moral et intellectuel , l'isolement et l'ignorance en font une nullité absolue , lorsque les corruptions de la polygamie n'en font pas un démon pour le foyer familial.

Dans la vie musulmane, la femme n'a pas même, comme nos femmes chrétiennes, la ressource d'un quatrième rôle, — qui n'a pas non plus été sans mérite pour elles depuis dix-huit siècles : — le refuge du célibat religieux. C'est tout au plus si, de loin en loin, l'on a vu une fille de marabout élevée au-dessus des conditions ordinaires de son sexe par une intelligence supérieure et cultivée, ou par une aptitude exceptionnelle aux rêves mystiques. Cela s'est vu, pourtant ; et dans ces cas, extrêmement rares, la renommée se charge d'immortaliser le nom de la *maraboute* en le faisant précéder du titre de *Lalla*, — mot qui peut se traduire assez bien par notre expression de « Madame ».

Nous possédons, dans la province d'Oran, à proximité de la frontière du Maroc, un poste militaire qui fut établi, il y a une trentaine d'années, dans le voisinage du tombeau d'une de ces saintes de l'Islamisme, et qui, pour ce motif, a été lui-même baptisé du nom de *Lalla-Marghia*. Mais je le répète, dans la société musulmane, un pareil phénomène est une exception des plus rares.

En résumé, le prestige de l'aristocratie arabe, quelque poétique que paraisse à première vue son existence dans le Sahara, ne résiste pas à un examen sérieux.

Quant à la poésie de ce *Blad-el-Djérid*, dont j'ai également essayé de donner ici un aperçu, elle est indéniable. Dans cette contrée aux horizons sans limites, la nature elle-même, la nature seule, exerce une indéfinissable puissance de fascination. Il y a, dans ces massifs de palmiers, un genre de beauté majestueuse et une chaleur de tons qu'il faut avoir vus de ses yeux pour se les imaginer. — Lorsque, après avoir rêvé à loisir sous une de ces forêts enchanteresses, vous en apercevez une autre dans le lointain, vous êtes pris de je ne





sais quelle envie de l'aller voir aussi de plus près ; — puis il en est de même pour une autre, — puis pour une autre encore..... Souvent la course est fatigante, car le soleil est ardent, — d'autant plus fatigante qu'un mirage a pu vous tromper sur la distance. Mais qu'importe ! — Vous ne songez pas à vous plaindre, — et les caprices du mirage seront dans vos souvenirs un charme de plus....

D'où vient cet attrait mystérieux ? — c'est le secret d'une Loi souveraine, qui veut que notre Humanité tende sans cesse, dans toutes les directions, vers l'équateur comme vers les pôles, à prendre possession de la totalité de sa planète, et à y développer pour son propre bonheur l'étendue et la puissance de sa gestion.

Docelles, juin 1881.

P. DE BOUREULLE.

UNE LETTRE DU CURÉ MAUDRU (1)

A PROPOS D'UNE RÉCENTE BROCHURE

de M. P. DE CHANTEAU

par M. A. BENOIT,

Membre correspondant,

Cette lettre, imprimée en 1791 chez Hoëner à Epinal, (2) n'est pas indiquée dans la *Bibliographie de Maudru* donnée par M. de Chanteau dans son intéressante brochure. C'est ce qui m'engage à la reproduire intégralement à cause de sa rareté; la voici :

LETTRE DU CURÉ D'AYDOILLES

A M. THIEBAUT

Citoyen d'Epinal.

Je me hâte de répondre à votre demande vraiment sérieuse

(1) *Maudru, évêque constitutionnel des Vosges, sa vie, ses visites pastorales, ses écrits*, par M. Francis de Chanteau, archiviste paléographe, Nancy 1879, in-8°, 63 pages, y compris le titre et la table.

Le portrait de l'ex-curé d'Aydoilles est conservé chez ses parents à Adompt. M. Charton a donné la biographie de M. Maudru dans l'*Annuaire des Vosges* pour 1834.

(2) 4 pages petit in-8°, (Bibliothèque de M. Lebrun fils, avocat à Lunéville).

Le village d'Aydoilles appartenait au chapitre de Remiremont qui nommait le curé. L'église est dédiée à Saint-Georges.

et intéressante ; j'ai examiné avec toute l'application possible la constitution civile du clergé ; je l'ai soumis aux règles de la foi et de la discipline essentielle de l'église ; je n'ai pu y rien appercevoir qui dut altérer mon adhésion ferme et constante aux Decrets de l'Assemblée nationale. J'y vois au contraire le moyen sûr et efficace de rendre à l'église le lustre que le faste des richesses lui avait ravi ; j'y vois avec une vraie satisfaction, se rétablir la discipline la plus pure, celle des premiers siècles ; et je ne vois nulle part que nous ayons reçu de J. C. le pouvoir de résister à une Puissance souveraine, et de nous roidir contre le vœu de la Nation, lorsqu'il n'est pas question du dogme et de la discipline essentielle de l'église, et lorsque, bien loin d'attaquer les pouvoirs qui lui sont accordés par le divin Législateur, elle les respecte et les consacre en établissant, à sa charge, des Ministres qui recevront leur mission de la même manière que les Evêques et les prêtres la reçurent des Apôtres. Je crains que la résistance du clergé, sous prétexte de défendre la Religion, ne la renverse totalement : le moindre mal qu'elle put occasionner, est le schisme.

Vous me demandez si l'Assemblée nationale peut donner au peuple l'élection des Evêques et des Curés, et si elle a le droit, sans le concours de l'église, de faire une nouvelle circonscription de métropole, de diocèse et de cures.

L'élection de St Mathias et des sept Diacres ont été faites par le Clergé et le Peuple. Voyez les actes des apôtres, et notamment le Chap. 1^{er}, v. XV et le chapitre VI v. V, celle des Evêques dans le premier siècle de l'église, a été faite par le clergé et le peuple. Cet usage, consacré par plusieurs canons de l'Eglise, a été observé en France, jusqu'à la troisième race de nos Rois. Depuis, les chapitres des cathédrales se le sont attribué seuls. La pragmatique sanction l'a confirmé, et il a subsisté jusqu'au Concordat qui l'a remis au Roi, sans doute, comme représentant du peuple. La force et la puissance ont donc privé les fidèles du droit d'élection, qu'ils ont constamment exercé pendant les six premiers

siècles de l'Eglise. La Nation ne le donne donc pas au peuple, mais elle oblige l'église à le lui restituer, tel qu'il a du en jouir, selon l'institution apostolique.

Vous m'objecterez, sans doute, qu'à la vérité le peuple exerçait le droit d'élection, dans les premiers siècles, mais conjointement avec le clergé, et qu'aujourd'hui, l'Assemblée nationale exclut le clergé de la nomination aux bénéfices.

Lorsqu'il était question de pourvoir à un siège vacant, dans ces beaux siècles, l'élection tombait ordinairement sur un Laïc, que l'église n'ordonnait prêtre qu'après sa nomination.

Il fallait donc le clergé pour juger de la capacité du sujet, et le peuple pour rendre témoignage de sa conduite et de la pureté de ses mœurs. Aujourd'hui, le clergé n'a-t-il pas consommé son droit, lorsqu'il a été assemblé, pour juger de la capacité du sujet qui se destine à la prêtrise ? pourquoi serait-il nécessaire de l'assembler une seconde fois pour examiner celui qu'elle a jugé digne de remplir les fonctions pastorales. Le Décret sur la Constitution civile du clergé défend au peuple d'en choisir d'autres, puisqu'elle veut qu'il ne donne ses suffrages qu'à ceux qui auront exercé, pendant cinq ans, le saint ministère, pour un évêché, et trois ans pour une cure, et qu'elle exige de plus que le nommé se pourvoie au Conseil de l'Evêque ou du Métropolitain, pour y subir une seconde fois l'examen de sa capacité. Je passe à votre seconde difficulté.

J. C. a envoyé ses apôtres avec le seul pouvoir d'enseigner, d'administrer les sacrements, d'établir des Evêques et des Prêtres. *Sicut misit me pater et ego mitto vos . . . Ite, docete omnes gentes baptisantes . . .* Outre leur consécration, les Evêques reçoivent un pouvoir de juridiction illimité, comme les Apôtres le reçurent, mais ils ne reçoivent pas celui de résister à César dans l'ordre politique ; c'est à eux, comme à tous les hommes, que J. C. a dit : *reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo*. Aussi nous ne voyons pas que l'Eglise ait jamais donné de nouvelles circonscriptions de métropole ou de diocèse,

sans le concours de la puissance temporelle. C'est un point de discipline purement extérieure. Telle division de diocèse ou de cure, peut convenir à l'état politique ; telle autre peut lui être contraire, et dans ce cas, laquelle des deux puissances qui se trouve en opposition doit céder ? l'église n'est-elle pas dans l'Etat ? et non pas l'Etat dans l'église ? Si le bien politique demande un nouvel ordre, si la volonté générale l'exige, et si, dans ce nouvel ordre, l'église conserve toute la plénitude du pouvoir qu'elle a reçu d'enseigner, d'administrer les Sacrements... enfin de conduire les fidèles dans le royaume de J. C., qui n'est pas de ce monde ; les membres de la hiérarchie qui en sont victimes, n'ont rien à opposer, doivent plier sous la loi de César, et les autres auxquels César ordonne d'exercer l'autorité spirituelle qu'ils ont reçue de J. C. dans une nouvelle circonscription doivent obéir, par là même, qu'ils rendront, en même temps, à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. L'Eglise, bien loin d'en recevoir la moindre tache, n'en sera que plus glorieuse, et les fidèles édifiés par cet exemple, apprendront ce qu'ils doivent à l'une et à l'autre puissance.

Je vous écris rapidement ma façon de penser, et si vous désirez que je vous en détaille les principes, je me ferai un vrai plaisir de les recueillir ; vous les trouverez surtout dans l'histoire de M. Fleury, *discipline de l'église*, tom. I, *institution du droit ecclésiastique*, tom. I, *Concile de Macédoine*, tome I, colonne 783, *de regimine ecclesiæ*, tome 2. P. Tomassin, tom. I et 3, en 609, *Histoire ecclésiastique*, liv. 43, la lettre 225 de Saint Augustin, *second discours* de l'abbé Fleury ; le *Concile de Trullo*, canon 38 ; le *Concile de Carthage*, canon 13 et 30, le *Concile de Calcédoine*, et n'oubliez pas que St Cyprien dit expressément qu'il n'y a qu'un épiscopat, et qu'il est solidai-
rement possédé par chacun des évêques en particulier, *lib. de unitate ecclesiæ*. Vous me faites bien connaître, Monsieur, que les vrais patriotes sont les amis de la Religion, vous en serez aussi le défenseur, et vous aurez votre récompense dans la

gloire d'avoir propagé les vrais principes que vous professez.

J'ai l'honneur d'être, avec le dévouement le plus patriotique,

MONSIEUR,

votre très humble et très obéissant
serviteur, MAUDRU, curé d'Aidoilles.

Aidoilles, le 13 janvier 1794.

A ÉPINAL

chez HÆNER, imprimeur du département
des Vosges, rue d'Ambrail, n° 195.

COMPTE RENDU DES EXPÉRIENCES FAITES EN 1880

SUR LA CULTURE DE LA POMME DE TERRE

PAR L'EMPLOI DES ENGRAIS CHIMIQUES

suivant les indications

de M. Georges VILLE.

Nous avons publié l'année dernière la liste de souscription ouverte pour l'organisation des champs d'expériences. A cette liste il faut ajouter le nom de M. Leblanc, directeur de la ferme école du Beaufroid (Mirecourt), dont la souscription, 20 fr. ne nous a été remise qu'après l'impression du rapport. Le total doit alors être porté à 4,070 fr., au lieu de 1,050 ; et la somme restant en caisse à la fin de 1879, à 754 fr. 25.

Les dépenses relatives aux expériences de 1880 se sont élevées à 292 fr. 50, savoir :

Achat des engrais	190 ^r	00
Port, de Paris à Epinal	14	95
Expédition (franco) aux expérimentateurs	49	60
Frais divers, circulaires, questionnaire, correspondance etc	37	95
Total	292	50

En retranchant cette dépense de la somme en caisse, 754 fr. 25, il reste une somme de 358 fr. 75 pour permettre de continuer les essais.

En 1880, 42 champs d'expériences ont été organisés par MM. les instituteurs sur divers points du département, savoir :

Dans l'arrondissement d'Epinal	13
— de Mirecourt	10
— de Neufchâteau	6
— de Remiremont	6
— de Saint-Dié	7
Total	42

Les 42 rapports sur ces champs nous sont tous parvenus, faits pour la plupart avec un soin qui prouve que l'expérience a été consciencieusement suivie. Parmi ces rapports, 34 sont complets ; les 8 autres présentent quelques lacunes et parfois quelques erreurs.

Ainsi, par exemple, nous avons demandé d'évaluer la récolte de chaque champ en kilogrammes et en litres. Quelques expérimentateurs n'ont pas à la fois pesé et mesuré, mais ont déduit, soit le volume du poids, soit le poids du volume, en prenant pour le poids de l'hectolitre de pommes de terre, les uns 65 kilogr., d'autres, 75 kilogr., d'autres 85 kilogr.

Ainsi encore, des pesées et des mesurages faits par 3 expérimentateurs il résulterait que l'hectolitre de pommes de terre peut peser plus de 100 kilogr. Et même pour l'un d'eux ce poids devrait être de 166 kilogr. Il y a évidemment une *erreur dans la pesée* ou plutôt dans le mesurage.

Pour rendre les résultats comparables, nous avons adressé à tous les expérimentateurs un questionnaire à remplir. Nous allons passer en revue les 15 articles de ce questionnaire, et résumer les réponses.

1^{re} Question. — Nature et état du terrain : couche superficielle, sous-sol. Abords et abris. Exposition. Altitude. Degré d'humidité : distance du cours d'eau le plus voisin.

Les réponses à cette première question ont été naturellement diverses et ne donnent lieu à aucune remarque générale. Dans les arrondissements de Remiremont et de Saint-Dié, ainsi que dans une partie de celui d'Epinal, les terres sont

généralement sablonneuses ; elles sont argileuses et argilo-calcaires dans le reste du département, la plaine.

2^e Question. — Date de la dernière fumure.

Sauf quelques exceptions, les expérimentateurs ont choisi autant que possible, comme il le leur avait été recommandé d'ailleurs, un terrain qui n'ait pas été fumé depuis plusieurs années.

3^e Question. — Nature des pommes de terre plantées.

Suivant la recommandation aussi, tous à peu près ont choisi pour semence les pommes de terre employées dans la localité pour la grande culture.

4^e Question. — Poids des tubercules employés comme semence dans chaque champ. — Nombre de pieds.

En prenant la moyenne de tous les nombres donnés nous avons trouvé que le poids de la semence employée par demi-are est 10^{kg}5. C'est à Ruaux que le poids des tubercules employés comme semence a été le plus grand : 17^{kg}5 ; et à Vaubexy qu'il a été le plus petit : 5^{kg}1.

En moyenne, il y a eu 477 pieds plantés dans chaque demi-are. C'est aux Poulières qu'il y en a eu le plus : 336, ce qui fait plus de 6 par mètre carré. (1) A Chaumouzey (2) on en a planté 308. A Bazoilles, 96. C'est à Vittel qu'il y en a eu le moins, seulement 90.

Remarque. — Voici différents nombres représentant les poids des tubercules employés comme semence pour un pied dans diverses localités :

A Bertrimoutier, 8 kilogr. de semence ont fait 250 pieds. Par pied : 32 grammes.

A Vaubexy, 5^{kg}5 ont fait 144 pieds. Par pied : 38 grammes.

Aux Poulières, 15 kilogr. ont fait 336 pieds. Par pied : 44 grammes.

A Ruaux, 17^{kg}5 ont fait 250 pieds. Par pied : 70 grammes.

(1) Peut-être est-ce une des causes du faible rendement dans cette localité.

(2) Semence employée : pommes de terre grosses rouges dites comtoises.

A Vittel, 12 kilogr. ont fait 90 pieds. Par pied : 133 grammes.

5^e Question. — Préparations subies par le terrain.

Réponses diverses. Nous aurions désiré voir un plus grand nombre des champs d'expériences préparés à la bêche.

6^e Question. — Date de la plantation.

Nous avions demandé que la plantation fût aussi hâtive que possible.

La moyenne des dates inscrites aux questionnaires est le 12 avril.

La plantation la plus hâtive a été faite au Val-d'Ajol, le 18 mars. La plus tardive, à Bainville-aux-Saules et à Martigny-les-Bains, le 29 avril.

7^e Question. — Date de l'épandage de l'engrais chimique.

La date moyenne a été le 30 avril. L'engrais le plus tôt répandu a été celui du Val-d'Ajol, le 18 mars. L'engrais répandu le plus tard a été celui de Xonrupt (Gérardmer), le 14 juin.

Malgré la recommandation de procéder à l'épandage au moment du premier binage au plus tôt, peu d'instituteurs ont dépassé cette date ; quelques-uns l'ont devancée ; il y a même eu de l'engrais répandu le jour de la plantation.

8^e Question. — Nombre et date des binages. — Date du buttage.

Réponses diverses : 12 expérimentateurs n'ont fait qu'un binage ; 23 en ont fait 2 ; 6 en ont fait 3.

La date moyenne du buttage a été le 23 juin. Le buttage le plus hâtif a été fait au champ d'expérience de St-Etienne, le 14 mai ; le plus tardif, au champ d'expérience d'Arches, le 18 août.

9^e Question. — Date de la récolte.

La date moyenne est le 2 octobre. La récolte la plus hâtive a été celle du 13 septembre, à Morelmaison. A Mazelay la

récolte a eu lieu le 14 septembre. La plus tardive a été celle du 3 novembre, à Arches.

40^e Question. — Poids des pommes de terre saines, de moyenne grosseur, récoltées dans chaque parcelle d'un demi-are.

Voici les moyennes générales pour le département :

Parcelle n° 1. — Fumier de ferme	89 ^{kg} 5
— n° 2. — Engrais complet.	90
— n° 3. — Engrais minéral.	79 7
— n° 4. — Engrais azoté	77 6
— n° 5. — Terre sans engrais	62 7

Ces moyennes sont d'un bon tiers supérieures à celle de 1879.

Voici maintenant pour chaque parcelle et dans chaque arrondissement le rendement moyen avec le rendement maximum et le rendement minimum.

ARRONDISSEMENT D'ÉPINAL. PLAINE.

Parcelle n° 1. — Fumier de ferme.

Rendement	{	Moyen	99 kilogr.
		Maximum	154,5, à Moriville.
		Minimum	64 à Villoncourt.

Parcelle n° 2. — Engrais complet.

Rendement	{	Moyen	99 kilogr.
		Maximum	161 à Moriville.
		Minimum	52 à Domptail.

Parcelle n° 3. — Engrais minéral.

Rendement	{	Moyen	76 kilogr.
		Maximum	130,5, à Moriville.
		Minimum	43,5, à Domptail.

Parcelle n° 4. — Engrais azoté.

Rendement	{	Moyen	67 kilogr.
		Maximum	88,5, à Moriville.
		Minimum	41,5, à Domptail.

Parcelle n° 5. — Terre sans engrais.

Rendement	{	Moyen	52 kilogr.
		Maximum	70 à Nomexy.
		Minimum	32 à Domptail.

Le sol du champ d'expériences est argilo-calcaire et très-perméable à Domptail; argilo-siliceux et imperméable à Nomexy; argilo-silico-calcaire à Villoncourt. A Moriville c'est une terre blanche, quoique non calcaire, provenant d'une forêt défrichée.

ARRONDISSEMENT D'EPINAL. MONTAGNE.

Parcelle n° 1. — Fumier de ferme.

Rendement	{	Moyen	82 kilogr.
		Maximum	135, à Chaumouzey.
		Minimum	36, au Roulier.

Parcelle n° 2. — Engrais complet.

Rendement	{	Moyen	81 kilogr.
		Maximum	135, à Chaumouzey.
		Minimum	35, au Roulier.

Parcelle n° 3. — Engrais minéral.

Rendement	{	Moyen	68 kilogr.
		Maximum	105, à Chaumouzey.
		Minimum	21, au Roulier.

Parcelle n° 4. — Engrais azoté.

Rendement	{	Moyen	70 kilogr.
		Maximum . . .	120, à Chaumouzey.
		Minimum . . .	20, au Roulier.

Parcelle n° 5. — Terre sans engrais.

Rendement	{	Moyen	57 kilogr.
		Maximum . . .	93, à Epinal.
		Minimum . . .	22, au Roulier.

La terre du champ d'expériences de Chaumouzey est sablonneuse; le sol de celui d'Epinal est sablonneux avec sous-sol argileux; celui du Roulier a un sol argilo-siliceux noirâtre à la surface, rougeâtre au-dessous.

ARRONDISSEMENT DE MIRECOURT.

Parcelle n° 1. — Fumier de ferme.

Rendement	{	Moyen	98 kilogr.
		Maximum . . .	142, à Monthureux-sur-Saône.
		Minimum . . .	60, à Escles.

Parcelle n° 2. — Engrais complet.

Rendement	{	Moyen	102 kilogr.
		Maximum . . .	144, à Monthureux-sur-Saône.
		Minimum . . .	76, à Escles.

Parcelle n° 3. — Engrais minéral.

Rendement	{	Moyen	93 kilogr.
		Maximum . . .	141, à Monthureux-sur-Saône.
		Minimum . . .	50, à Escles.

Parcelle n° 4. — Engrais azoté.

Rendement	{	Moyen	87 kilogr.
		Maximum . . .	123, à Monthureux-sur-Saône.
		Minimum . . .	34,7, à Mirecourt.

Parcelle n° 5. — Terre sans engrais.

Rendement	{	Moyen	79 kilogr.
		Maximum . . .	104, à Gircourt-les-Viéville.
		Minimum . . .	42, à Mirecourt.

A Escles, le sol du champ d'expériences est argilo-sableux ; à Gircourt-les-Viéville, argilo-calcaire ; à Mirecourt, argileux compact ; à Monthureux-sur-Saône, le sol est de grès bigarré et de trias.

ARRONDISSEMENT DE NEUFCHATEAU.

Parcelle n° 1. — Fumier de ferme.

Rendement	{	Moyen	69 kilogr.
		Maximum . . .	84, à la Neuveville-sous-Châtenois.
		Minimum . . .	45, à Martigny-les-Bains.

Parcelle n° 2. — Engrais complet.

Rendement	{	Moyen	82 kilogr.
		Maximum . . .	105, à Tilleux.
		Minimum . . .	50, à Martigny-les-Bains

Parcelle n° 3. — Engrais minéral.

Rendement	{	Moyen	67 kilogr.
		Maximum . . .	95, à la Neuveville-sous-Châtenois.
		Minimum . . .	40, à Martigny-les-Bains.

Parcelle n° 4. — Engrais azoté.

Rendement	{	Moyen	69 kilogr.
		Maximum . . .	101, à la Neuveville-sous-Châtenois.
		Minimum . . .	45, à Martigny-les-Bains.

Parcelle n° 5. — Terre sans engrais.

Rendement	{	Moyen	55 kilogr.
		Maximum . . .	82, à la Neuveville-sous-Châtenois.
		Minimum . . .	40, à Martigny-les-Bains.

A Martigny-les-Bains, le sol du champ d'expériences est argilo-calcaire; à la Neuveville-sous-Châtenois, sablonneux; à Tilleux, argilo-calcaire avec sous-sol sablonneux.

ARRONDISSEMENT DE REMIREMONT.

Parcelle n° 1. — Fumier de ferme.

Rendement	{	Moyen	410 kilogr.
		Maximum . . .	141, à Rupt.
		Minimum . . .	70, à Ruaux.

Parcelle n° 2. — Engrais complet.

Rendement	{	Moyen	107 kilogr.
		Maximum	154, à Rupt.
		Minimum	82, à St-Etienne.

Parcelle n° 3. — Engrais minéral.

Rendement	{	Moyen	102 kilogr.
		Maximum	156, à Rupt.
		Minimum	74, à Ruaux.

Parcelle n° 4. — Engrais azoté.

Rendement	{	Moyen	96 kilogr.
		Maximum	156, à Rupt.
		Minimum	64, au Ménil.

Parcelle n° 5. — Terre sans engrais.

Rendement	{	Moyen	84 kilogr.
		Maximum	100, à St-Etienne.
		Minimum	64, au Ménil.

Au Ménil (le Thillot) et à Rupt, le sol du champ d'expériences est sablonneux; à Ruaux, argilo-siliceux; à St-Etienne, siliceux avec sous-sol imperméable.

ARRONDISSEMENT DE SAINT-DIÉ.

Parcelle n° 1. — Fumier de ferme.

Rendement	{	Moyen	68 kilogr.
		Maximum	98, à Senones.
		Minimum	54, à Nompattelize.

Parcelle n° 2. — Engrais complet.

Rendement	{	Moyen	80 kilogr.
		Maximum . . .	110, au Puid.
		Minimum . . .	54, à Bertrimoutier.

Parcelle n° 3. — Engrais minéral.

Rendement	{	Moyen	72 kilogr.
		Maximum . . .	94, à Senones.
		Minimum . . .	50, à Nompatelize.

Parcelle n° 4. — Engrais azoté.

Rendement	{	Moyen	69 kilogr.
		Maximum . . .	96, à Senones.
		Minimum . . .	39, à Nompatelize.

Parcelle n° 5. — Terre sans engrais.

Rendement	{	Moyen	46 kilogr.
		Maximum . . .	55, au Puid.
		Minimum . . .	32, à Nompatelize.

A Bertrimoutier, le sol du champ d'expériences est argilo-siliceux ; à Nompatelize, argilo-calcaire avec sous-sol argileux ; au Puid, argilo-silico-calcaire ; à Senones, granitique.

11^e Question. — Poids des tubercules gâtés ou petits.

Chez la moitié des expérimentateurs, il n'y a eu aucune pomme de terre gâtée ; chez les autres il y en a eu des quantités relativement minimales, la moyenne ne dépasse pas 2 kilogr. A Bainville-aux-Saules, où il y en a eu le plus, et de beaucoup, la proportion s'est élevée au quart de la récolte.

Quant aux tubercules petits, la proportion en a été assez faible, généralement même moindre que 1/20 de la récolte. A Arches, à Lépages, à Mazelay, à La Neuveville-sous-

Châtenois, elle a été plus forte que $\frac{1}{20}$, mais moindre que $\frac{1}{10}$; environ $\frac{1}{10}$ aux Poulières, à Poussay, à Rupt, à St-Etienne, à Xonrupt (Gérardmer) ; elle a atteint $\frac{1}{6}$ à Ruaux ; $\frac{1}{3}$ à Anould et à Bainville-aux-Saules ; et presque la moitié de la récolte au Roulier.

12^e Question. — Qualité des pommes de terre récoltées.

Généralement farineuses, surtout dans les parcelles à engrais chimiques.

13^e Question. — Rendement moyen pour les champs similaires de la localité fumés à l'engrais de ferme ou à l'engrais chimique.

Dans presque toutes les communes, 40 sur 42, où les champs d'expériences ont été organisés, il n'y a pas eu d'engrais chimiques employés ailleurs que chez nos expérimentateurs.

Le rendement moyen pour les champs de même nature et dans les mêmes localités que les champs d'expériences a été de 69^{kg}3, c'est-à-dire inférieur au rendement de chacune des quatre premières parcelles.

14^e Question. — Détail des frais, et total.

La valeur de la location du champ est en moyenne 2 fr. 85. Elle est la plus grande, 8 fr., à Senones et à Vittel, et la plus petite, 1 fr., à Monthureux-sur-Saône et à Morelmaison.

Le prix moyen du fumier, sur place, est 2 fr. 20. Le prix maximum est 3 fr. 50 à Eloyes ; le minimum, 0,50 à Villoncourt et 0,60 à Escles.

La moyenne des façons et frais de culture en général est 5 fr. 80. Le maximum, 13 fr. 50 a été payé à Baudricourt ; le minimum, 2 fr., à Tilleux.

En résumé le total des frais s'élève en moyenne à 13 fr. 60. Le maximum a été atteint à Vittel et à Baudricourt, 21 fr. 75 et 24 fr. 50 ; le minimum, à Escles et à Villoncourt, 8 fr. 65 et 8 fr. 75.

15^e Question. — Valeur des 100 kilogrammes de pommes de terre, sur place. — Valeur de la récolte. — Différence.

Le prix moyen des 100 kilogr. de pommes de terre est 4 fr. 60. Le prix maximum accusé est 7 fr. à Epinal ; le minimum, 3 fr. à Monthureux-sur-Saône.

Il en résulte que la valeur moyenne de la récolte sur un champ d'expériences (5 parcelles d'un demi-are chacune) est 49 fr ; la valeur maximum trouvée est 34 fr. 37, à Epinal ; la valeur minimum, 10 fr. à Martigny-les-Bains et au Roulier.

C'est à Epinal que le bénéfice fait sur le champ d'expériences a été le plus grand, 21 fr. 75. Dans quatre champs d'expériences la valeur de la récolte n'a pas atteint les frais, et il y a eu perte. A Baudricourt, où la perte a été la plus grande, elle a été de 8 fr. 55. La moyenne du bénéfice donné par champ d'expériences est 5 fr. 20.

Au manuscrit de ce compte-rendu résumé nous joignons des tableaux où nous avons consigné tous les résultats, et qu'il pourra être parfois utile de consulter. Sur ces tableaux, en regard de chaque indication, nous avons inscrit l'indication correspondante de l'expérience de 1879.

Nous y joignons aussi le dossier des questionnaires remplis que les instituteurs ont bien voulu nous renvoyer. Un certain nombre sont très consciencieusement faits et doivent être conservés dans nos archives.

En terminant, nous proposons à la Société d'Emulation de voter des remerciements à tous nos expérimentateurs, et de leur adresser, en même temps que nos félicitations, un exemplaire du présent compte rendu.

Epinal, le 16 avril 1884.

CH. LEBRUNT.

TRAVAUX

DU

CLUB ALPIN FRANÇAIS

DANS LES VOSGES

I

Depuis une dizaine d'années, les associations ayant pour but l'exploration des montagnes ont pris un très grand développement : en Angleterre, en Suisse, en Italie, en Autriche, en Allemagne, en Alsace, en Hongrie, en Norvège, en France, en Asie (Himalaya), dans les Etats-Unis, il s'est créé sous des noms divers des sociétés alpestres qui, toutes, sont en voie de prospérité, et tous les ans plus de 20,000 personnes se répandent dans les montagnes d'Europe.

L'*Alpinisme*, — un mot nouveau, — a pris naissance en Angleterre : tout le monde connaît l'amour de l'Anglais pour l'impossible ; il y a déjà longtemps, une société, l'*Alpine-Club*, s'était fondée ; très aristocratique, limitée à un petit nombre, il fallait, pour en faire partie, accomplir des prouesses alpestres qui n'étaient pas sans dangers et qu'il n'était pas donné à tout le monde d'exécuter ; dans ces conditions, cette société anglaise ne pouvait obtenir de grands résultats.

C'est d'une façon toute différente que les clubs alpins du continent se sont organisés : chacun peut y apporter son contingent d'activité ; les uns étudient la géologie, la flore des montagnes ; d'autres relèvent des erreurs de cartes, complètent des omissions, etc., tous, en un mot, travaillent, comme l'a dit

M. Schrader, (*Société de géographie de Paris*, — séance du 7 mars 1879) à la découverte de la terre.

Les clubs alpins sont de véritables sociétés de géographie; par leurs travaux ils ont réussi à faire étudier la géographie de la façon la plus agréable, en se promenant.

Le mouvement alpiniste, — je devrais dire *alpestre*, — a pris en France un très grand développement; venu le dernier, ou à peu près, en Europe (2 avril 1874), le Club alpin français a pris rapidement un très grand essor, et le chiffre total de ses membres s'élevait, en 1880, à près de quatre mille.

Le Club alpin français est formé par une série de sections locales qui, toutes, sont reliées à une direction centrale dont le siège est à Paris.

Cette direction publie un *Annuaire* et un *Bulletin*: l'*Annuaire* forme un très gros volume, contenant le récit de courses et ascensions, des études sur la géologie, la flore de nos montagnes; des relevés d'observations barométriques, des travaux de nivellement, etc.; bon nombre de ces mémoires sont complétés par des cartes, des dessins fort bien faits; du reste, il suffira de dire qu'il est édité par la maison Hachette pour que l'on soit certain de la valeur de ce livre.

Le *Bulletin*, paraissant par fascicules trimestriels, est le véritable journal de la Société, et contient les résumés des travaux, des excursions de chacune des sections.

II

Le Club alpin français se divise (1880) en vingt-quatre sections; plusieurs de celles-ci se subdivisent en *sous-sections*.

Il y a deux de ces sections pour les Vosges: une fondée à Nancy, le 21 février 1875; l'autre à Epinal, en juin 1876.

Depuis la guerre de 1870-71, la France a perdu la plus grande partie des Vosges; il ne lui est resté que le versant ouest de la portion qui s'étend du Ballon d'Alsace au sud du Donon; car on sait que la vieille montagne gauloise est tout entière en pays annexé; au nord du Donon les Allemands se sont emparés des deux versants.

Ce versant ouest qui renferme les pittoresques territoires du Thillot, de St-Maurice, de Bussang, de La Bresse, de Gérardmer, du Valtin, etc., est la seule partie des Vosges où un Club alpin français pouvait exécuter ses travaux ; c'est donc là que les sections de Nancy et surtout d'Epinal ont porté toute leur activité.

Après les remarquables travaux de MM. Mougeot père et fils, Godron, Hogard, Kirschleger, Grad, etc., il y a bien peu à faire pour l'histoire naturelle des Vosges ; aussi la *Section d'Epinal* s'est-elle attachée à faire connaître la géographie des Vosges restées françaises, en facilitant partout l'accès des montagnes et en indiquant la direction à suivre pour atteindre les sommets et autres points intéressants.

Avant la création des sections du Club alpin à Nancy et à Epinal, un comité local s'était fondé à Gérardmer ; des sentiers furent créés, des plaques indicatrices posées ; mais ces travaux furent nécessairement restreints aux environs de Gérardmer.

En 1877, la Section de Nancy fit construire un sentier de Retournemer au Hohneck avec plaques indicatrices ; enfin la *Section d'Epinal* (1878) vint donner un grand développement à ces utiles améliorations et les généraliser sur toute l'étendue des Vosges françaises.

Tout le vaste territoire des communes de La Bresse, de Gérardmer, du Valtin, c'est-à-dire du col de Bramont au col du Louchpach, — les crêtes par le *Rothebach*, les *Hautes-Fées*, le *Hohneck*, la *Schlucht*, le *Thanet*, les lacs *Noir et Blanc*, -- et tout le versant correspondant, ont été pourvus de plaques indicatrices donnant, dans les deux sens, la direction pour aboutir à un point intéressant à visiter : les noms des sommets, des cols, des lieux, hameaux, fermes, chaumes, des lacs, ruisseaux, ponts, cascades, ont été marqués en même temps que l'altitude ; si bien que l'on peut parcourir les montagnes de ces vastes territoires *sans guide*.

A *La Bresse*, on trouve sur ces plaques des renseignements historiques : ainsi on indique la place — *le Champté* — où jadis les habitants rendaient la justice ; à la *Fontaine de la*

Duchesse (pied du Hohneck), on rappelle, qu'en 1622, une duchesse de Lorraine, visitant le pays, se désaltéra à cette source (source de la Moselotte), qui depuis fut appelée fontaine de la Duchesse.

A *Gérardmer*, on indique également la *pierre Charlemagne* ; l'emplacement de la tour qui, selon la légende, fut bâtie par Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire de Lorraine ; une autre plaque enfin donne la hauteur, la circonférence, l'âge approximatif du magnifique tilleul que l'on admire sur une des places de cette localité.

Aux gares de *Fraize*, *Kichompré*, *Gérardmer*, sur la façade de la mairie de *La Bresse*, — véritables points de départ des touristes, -- de grands tableaux donnent la série des principales excursions des environs avec les noms, l'altitude, la distance de tous les points intéressants.

Ce travail de jalonnement est moins avancé dans les communes de *Bussang* et de *St-Maurice*, c'est-à-dire du *col d'Oderen* au *Ballon de Servance* et versant correspondant ; il sera terminé dans le courant de l'année 1881.

Plusieurs communes ont aidé de leurs deniers à ce travail de jalonnement ; je dois, tout d'abord, remercier la commune de *La Bresse* qui a pris la totalité de la dépense à sa charge ; puis les communes de *Bussang*, de *Gérardmer* ; toutes veillent à la conservation de ces plaques, et les maires, -- sur l'invitation du Préfet, -- ont pris des arrêtés plaçant ces poteaux indicateurs sous la surveillance des autorités.

L'œuvre entreprise par la *Section d'Epinal* n'a rencontré partout que sympathie ; l'administration forestière surtout, les municipalités, le comité des promenades de *Gérardmer*, divers particuliers l'ont puissamment aidée.

III

La *Section de Nancy* publie une série d'itinéraires sommaires donnant les indications et le temps de marche nécessaires pour atteindre le but : cette même section a entrepris et

mené à bonne fin la publication d'un *panorama des Vosges* vues du ballon de Guebwiller ; ce panorama ne donne que le versant alsacien, aussi la *Section d'Epinal* se propose de compléter ce travail en publiant un *diorama* des Vosges vues du Hohneck, qui comprendra par conséquent le versant français.

Comme à Nancy, la Section d'Epinal a publié des *Itinéraires* sommaires pour excursions.

L'absence d'abris sur les montagnes est une grande gêne pour le touriste ; le Club alpin français en a créé un certain nombre dans les Alpes et les Pyrénées ; le *Vogesen-Club* (club alsacien) est le seul, jusqu'ici, qui ait installé un refuge dans les Vosges (ballon de Guebwiller) ; dans une de ses dernières séances, la *Section d'Epinal* a décidé l'établissement d'un abri au sommet du Hohneck ; elle a demandé une subvention à la direction centrale du Club, à Paris, subvention qui ne lui sera pas refusée, car elle ne pourrait avec ses propres ressources faire les frais d'une construction de cette nature.

Les touristes affluent dans les Vosges ; les chemins de fer construits ces dernières années les déposent pour ainsi dire à « *pied d'œuvre* » (dans l'année 1880 il en est venu plus de 40,000 au seul Gérardmer). C'était au Club alpin à leur faire les honneurs de nos belles montagnes ; il a fait de son mieux pour s'acquitter de sa tâche : les résultats obtenus, on l'a vu, sont déjà considérables, il continuera son œuvre avec persévérance, et je ne doute pas qu'il n'arrive à réaliser son programme : vulgariser les courses à pied, si utiles à l'intelligence, et si profitables à la santé ; faire connaître les montagnes dont il a pour ainsi dire la garde : Nos belles Vosges.

Dr A. FOURNIER.

Février 1881.

OROGRAPHIE DES VOSGES (1)

LE MASSIF DU GRAND BALLON

Le grand Ballon des Vosges constitue un massif en forme de pyramide à base triangulaire. Jeté en avant de la ligne de séparation des eaux, sur le faite de la chaîne, il se rattache à cette ligne par un de ses trois coins, tandis que les deux autres sont tournés vers le Rhin, du côté de la plaine d'Alsace. Son point culminant s'élève à 1,426 mètres au-dessus du niveau de la mer, à 1,200 mètres au-dessus de la plaine environnante.

Ses trois arêtes touchent, l'une le rameau d'attache avec la chaîne médiane au Lauchenkopf par 1,286 mètres d'altitude, les deux autres la plaine aux altitudes respectives de 350 et de 270 mètres, à Thann et à Guebwiller, au débouché des deux vallées de la Thur et de la Lauch. Chacune de ses faces est découpée ou creusée par des vallées latérales, dont les plus considérables aboutissent à Willer et à Saint-Amarin, du côté de la Thur ; à Wuenheim et à Rimbach, du côté de la plaine ; à Murbach et derrière Lautenbach, du côté de la Lauch. Un des affluents de la Lauch, le Siebach, sort d'un petit lac formé dans le flanc de la grande cime à l'altitude de 1,060 mètres. Au point de vue géologique, le massif du Ballon

(1) Voir dans les volumes de l'*Annuaire du Club alpin* de 1874 à 1877 les précédentes études de M. Grad sur l'hypsométrie et l'orographie de la chaîne des Vosges.

présente les diverses formations du terrain de transition, traversées par une large bande granitique. Les coteaux qui enlacent la base au-dessus de la plaine, consistent en grès vosgien et en dépôts tertiaires, portant des vignes jusqu'en arrière de Thann aux expositions chaudes. Plus haut viennent des châtaigneraies et des taillis de chênes, puis des forêts de sapins et de hêtres, qui se réduisent en buissons sur le gazon des dernières cimes, où la neige se maintient par place jusqu'au mois de juillet, pour reparaitre dès les premiers jours du mois d'octobre.

Pendant la belle saison, des fromagers exploitent les hauts pâturages avec leurs troupeaux de vaches, dans des chalets comme on en voit éparpillés sur toute l'étendue de la chaîne. Le fond des vallées où ne descendent pas les forêts est cultivé, et de beaux champs de seigle et de pommes de terre, des vergers et des arbres à fruits atteignent jusqu'à 800 mètres d'altitude, sur les terrasses des villages de Goldbach, d'Altenbach et de Geishausen.

Point de pics décharnés dans le massif du grand Ballon. Partout des cimes arrondies en dômes aux parois plus ou moins roides, plus ou moins régulières. Pour trouver de grands escarpements à nu, il faut remonter les vallées supérieures de la chaîne centrale. Ici, les dômes gazonnés se montrent seuls partout où la forêt a disparu. Est-ce à dire que les sommets des Vosges, avec leurs formes arrondies ressemblent bien à des ballons ? Pas davantage que le massif du grand Ballon ne forme une pyramide, dans le sens strict du mot, quoique nous rapportions à cette forme la configuration générale ou les traits caractéristiques du groupe dans son ensemble. Ni l'étymologie, ni l'orthographe première du nom de Ballon n'a rien de commun avec un aérostat. Le peuple alsacien, dans son dialecte allemand, appelle la montagne *Belchen*, *Belch* ou *Belicha*, suivant les localités. Les écrivains latins ont écrit *Belus* et *Beleus*. Les montagnards du val de Villé, qui parlent un patois français, désignent le sommet élevé au-dessus de cette vallée, du côté du Hohwald, sous

la dénomination de mont *Beilage*, corruption de l'allemand Belch. Nous avons dans les Vosges méridionales le Ballon d'Alsace, le Ballon de Servance, le Ballon de Saint-Antoine, bien d'autres montagnes encore portant le même nom. Il y a des Ballons dans les Vosges septentrionales formées de grès à surface aplatie. On peut citer aussi le *Belchen* de la Forêt-Noire, au-dessus de Badenweiler, et le *Belch* du Jura, près de Langenbruck, dans le canton de Soleure, celui-là avec des escarpements très-roides et pas arrondi du tout. Nulle part, la forme même des montagnes n'a déterminé l'emploi du mot Ballon. Au point de vue de l'étymologie et pour ne pas induire en erreur sur la configuration exacte des montagnes décorées de ce nom, il faudrait écrire Bâlon.

Bâlon et *Belch*, avec leurs altérations diverses, françaises où allemandes, sont en réalité deux formes différentes d'un même nom, suivant toute apparence dérivées d'une racine commune. Les populations de langue française appellent Bâlon les montagnes appelées Belch dans les dialectes allemands. Au dire des archéologues, ces montagnes sont les sommets consacrés autrefois au culte de Bel ou de Bélen, le dieu Soleil des Celtes. De nombreux monuments consistant en inscriptions, en autels, en pierres levées, rendent ou doivent rendre témoignage de ce culte disparu. Ne voyons-nous pas encore de nos jours les montagnards allumer sur les hautes cimes des feux de Noël et de Saint-Jean, comme une réminiscence des fêtes célébrées anciennement en l'honneur de l'astre radieux, des deux solstices, des principales phases de sa révolution autour de la terre ou des révolutions de la terre autour du soleil ?

Lorsque au solstice d'été, quand le crépuscule du soir se confond avec les premières lueurs de l'aurore, quelques jours durant, la lumière du soleil reste constamment présente sur ces autels naturels. Ceux qui veulent mettre d'accord l'archéologie et la philologie avec la tradition, pour démontrer l'existence du culte de Bélen au sommet des Bâlons ou des Belch, pour prouver que les deux noms signifient montagne

de Bélen, invoquent encore à l'appui de leur opinion le nom de Belenberg, qui désigne une cime entre Wimmenau et Rothbach, puis les champs de Bel que nous trouvons sur tous les points des Vosges, entre autres le Bel d'Eguisheim, le Belfeld à Soultz, le Belacker sur le plateau du Rossberg, derrière Thann. Somme toute, sans contester la valeur de ces rapprochements archéologiques et philologiques, nous nous bornons à signaler les arguments susceptibles de militer en faveur de l'ancienne orthographe de Bâlon et nous écrirons Ballon comme tout le monde fait aujourd'hui, persuadé que la forme moderne passée dans l'usage vaut la forme plus ancienne dont un usage autre de plus vieille date constitue le seul titre. Toutefois en trouvant les deux formes également légitimes et en acceptant le nom de Ballon admis par les naturalistes contemporains, rappelons-nous bien que les montagnes de ce nom ne se trouvent pas toutes dans les Vosges et n'ont pas des formes régulièrement arrondies.

Actuellement la tête du grand Ballon se présente sous l'aspect d'une cime à double bosse, formée de grauwacke et revêtue d'une végétation de myrtilles et de bruyères. Une légère dépression sépare les deux bosses de la cime. Six mois durant, la neige recouvre son vaste dôme. Pendant l'été, celui-ci offre d'assez bons pâturages, dont la pelouse est entremêlée de bouquets de hêtres nains, derniers efforts de la végétation arborescente pour vaincre la rigueur du climat dans ces lieux élevés et sans abri. Il y a sur la partie orientale de l'une des bosses une partie rocailleuse où croît en abondance une charmante fougère alpestre, dimorphe : l'*Allesorus crispus* et tout autour la fleur d'or : *Hieracinum aurantiacum*, goldblüme des montagnards. Depuis quelques années le Club vosgien, aidé d'une subvention du Conseil général de la Haute-Alsace, a construit une maison de refuge près du sommet, sur le côté de Guebwiller. C'est une construction massive en pierres, surmontée d'une plate-forme avec des créneaux et une tour, quelque chose comme un fortin, dont les fenêtres ressemblent à des meurtrières, dont l'entrée se ferme avec une porte en fer.

Plus bas, vous voyez sur le flanc de la montagne plusieurs chalets pour la fabrication du fromage. Le panorama du grand Ballon embrasse, outre les montagnes et les vallées du massif, la chaîne des Vosges jusqu'aux Ballons d'Alsace et de Servance, la Forêt-Noire, le Jura et les Alpes lointaines, celles-ci visibles seulement par un temps clair.

L'arête qui rattache la cime du grand Ballon au faite de séparation, entre les vallées de la Thur et de la Fecht, se noue au Lauchenkopf, tête du Lauchen, par 1,236 mètres d'altitude. Cette tête du Lauchen s'arrondit en dôme gazonné. Un col avec cote de 1,450 mètres la sépare du Wissort, autre cime élevée de 1,348 mètres, et même de la vallée de la Lauch dans la vallée de la Fecht, derrière Sondernach. Les sources disséminées autour du Lauchenkopf alimentent à la fois la Fecht, la Lauch et la Thur. Sur le versant de la Lauch, les pentes sont fort roides et s'abaissent brusquement jusqu'à l'étang tourbeux du Laucheweyer, à fond plat. Sur le versant de la Thur les sources s'écoulent dans le Glassruntz, qui descend sur Kruth et dont le bassin se ramifie vers le haut en patte d'oie. A partir du Lauchenkopf, le faite se déprime ou s'applatit sur une longueur de 1 à 2 kilomètres, s'abaisse doucement jusqu'à 1,221 mètres, pour remonter ensuite à 1,275 mètres au haut de la double cime au-dessus du Steinlebach, ruisseau pierreux qui coule dans la Lauch. La ferme du Steinlebach, une des mieux tenues des Hautes Vosges, nourrit de 100 à 125 vaches et génisses donnant un jour dans l'autre 8 hectolitres de lait. C'est un beau site, avec de grands arbres disséminés dans le pâturage, au sol accidenté, à pente rapide au-dessus des noires forêts de sapins de la Lauch. Présentant deux mamelons séparés par une selle à 50 mètres en contrebas, la tête du Steinlebach envoie un contrefort du côté de la Thur. Ce contrefort se ramifie vers 1,100 mètres d'altitude en deux rameaux séparés par le vallon de Burnenbach qui débouche à Oderen. L'un de ces deux rameaux se dirige droit à l'ouest, c'est le plus court ; l'autre, plus long, droit au sud, en s'abaissant par gradins successifs. Tous deux s'arrêtent à

la cote de 800 mètres avant de descendre définitivement au fond de la vallée. Entre les deux mamelons dominant le Steinlebach passe la gouttière du Hohrainruntz, une des branches supérieures du vallon de Ranspach.

Le contrefort entre les vallons de Ranspach et du Vogelbach, peu ramifié, couvert de bois et dirigé droit au sud-ouest, s'arrête aussi à la cote de 800 mètres, avant de s'abaisser sur la vallée de la Thur. De même pour le contrefort entre les vallons de Mossch et le Rembach, comme pour celui de la tête du Steinlebach, entre les vallons de Ranspach et de Bur-nenbach. Cette hauteur de 800 mètres dessine le niveau auquel les faîtes de séparation des vallons latéraux de la Thur plongent d'un bond vers le fond de la vallée principale.

Jusqu'à ce niveau les bords de la vallée sont fort roides, fort escarpés sur les deux versants, en amont de Wesserling. De plus, on remarque sur ces parties une succession de terrasses parallèles analogues à celles des formations glaciaires de l'Angleterre et de l'Ecosse, signalées par Buckland et par Agassiz. A la page 90 de son livre sur les anciens glaciers des Vosges, Edouard Collomb fait remarquer déjà que les terrasses parallèles ne se rencontrent pas immédiatement au pied de la montagne, parcequ'il est encombré de débris d'éboulements contemporains. Mais si l'on s'élève à quelques centaines de mètres sur cette pente, qui est complètement dépouillée de forêts, on s'aperçoit qu'un relief est formé d'une certaine quantité de gradins, pareils à d'énormes marches d'escaliers de 15 à 20 mètres de hauteur verticale chacune. Les terrasses suivent un plan incliné à peu près horizontal et sont très prononcées aux points où la montagne avance dans la vallée et en resserre l'espace. Puis, lorsque la vallée s'élargit pour livrer passage à un vallon latéral, les traces de gradins disparaissent. Au-dessus du village d'Urbès, en dehors du massif du Ballon, le pied de la montagne est aussi taillé sur les deux rives et sur certains points en forme de larges gradins.

De même que la tête du Steinlebach, le Storkenkopf, ou Tête

du chien, forme une double cime élevée de 4,236 mètres et dominant le vallon du Hirzengraben, vers la Lauch, le vallon du Vogelbach vers la Thur. La gouttière du Vogelbach monte d'ailleurs jusqu'à la cime même du Ballon. Quelques gradins étagés portent ensuite la crête jusqu'au Haag, à 1363 mètres, puis au sommet du Grand Ballon, à 1426 mètres;

Entre le Ballon et le Haag, un col abaissé à 1,235 mètres mène du Rembach, vallon derrière Willer au couloir du lac sur le versant de la Lauch. Un bon chemin descend de ce col à travers une belle forêt de hêtres dans le vallon du Rembach et à Geisshausen au-dessus de Saint-Amarin. Des bouquets de hêtres couronnent aussi la tête du Haag en contraste avec la tête chauve du Ballon. Un contrefort du Haag se dresse entre le Vogelbach et le vallon de Mossch, qui remonte ainsi jusqu'au village de Geisshausen. Un autre contrefort, dirigé droit au sud, sépare le vallon de Mossch du Rembach. Geisshausen est bâti sur une terrasse au-dessus du Bachmattruntz. Son nom qui signifie le local des chèvres indique assez combien il est pénible d'y monter, C'est une localité intéressante par ses cultures et sa position à 700 mètres d'altitude. Le ruisseau du Bachmattruntz est assez fort pour mouvoir un moulin déjà avant d'arriver à Mossch.

Que si nous tournons maintenant nos regards du côté des autres arêtes de la pyramide ballonniennne, nous avons d'abord celle qui descend au sud-est vers le Molkenrain. La crête gazonnée s'abaisse de 300 mètres vers une sorte de terrasse avec un beau pâturage, vers le nord où se trouve la ferme du Ballon dite Belchenhutte. Ici la roche ne se compose plus de grauwaacke : elle consiste en granite qui forme une bande assez large, allant des bords de la Thur à Saint-Amarin, jusqu'au-dessus de Lautenbach, sans atteindre pourtant le fond de la vallée de la Lauch. Les alentours de la Belchenhutte sont rocailleux. Deux vallons fortement encaissés et à pente roide descendent des deux côtés de la terrasse où s'élève la ferme pour se rejoindre au-dessus de Rimbach, en formant la vallée du même nom. A 200 mètres

plus bas que la ferme, et vers le sud, un contrefort se détache de la crête après le col de la Matt. A vrai dire le col de la Matt n'est pas un col. C'est un pâturage à 785 mètres d'altitude, tandis que la cote de la Belchenhutte porte 1,117 mètres. On passe par là du vallon supérieur de Goldbach dans celui d'Altenbach, mais sans découpure dans le contrefort. L'arête du contrefort continue à descendre sans subir de ressaut. Les deux versants sur Altenbach et sur Goldbach sont très rapides. Altenbach et Goldbach sont deux petites communes du canton de Saint-Amarin, l'une avec 654, l'autre avec 495 habitants. D'épaisses forêts les entourent en haut et en bas. Aux bonnes expositions s'étagent des champs en culture avec des arbres fruitiers. Un beau chemin conduit de Goldbach par le col de la Matt dans la vallée de Rimbach. Trois ruisseaux, véritables torrents à la suite de pluies abondantes, assez forts, grâce à leur chute, pour mouvoir des scieries et des moulins, se rejoignent au fond de la vallée latérale de Willer. Un pont en pierres conduit le chemin par dessus le cours d'eau avant la montée de Goldbach.

Une marche de 150 mètres d'élévation se précipite d'un bond depuis le bord de la terrasse de Belchenhutte au col qui mène de Goldbach à Rimbach, pardessus l'arête sud-est du Ballon. Ce col est à 950 mètres. De l'autre côté, l'arête remonte à 1,016 mètres. Un nouveau contre fort s'en détache pour séparer la vallée de Wuenheim de celle de Rembach. Nous nous retrouvons sur le terrain de grauwacke. La crête se rétrécit dans le haut, devient assez aiguë, descend sur le col de Freundstein par le Kohlschlag, atteint l'altitude de 860 mètres, pour remonter à 960 et à 945 mètres, sur les points culminants de deux pitons dont le plus élevé porte les ruines d'un ancien château-fort. Formé d'un escarpement à pic, le piton de Freundstein se termine d'un côté par un précipice. Au dire de la légende, le seigneur du lieu, assiégé et sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis, se serait lancé à cheval, avec sa fille en croupe, dans ce précipice. Quant au col, il livre passage du Tieffenbach de la vallée

de Wuenheim dans le vallon de Goldbach. Un contrefort à crête aiguë se détache du Freundstein, entre les deux affluents supérieurs du ruisseau de Wuenheim sous le nom de Rauhfels. Au delà, l'arête monte à la cime du Molkenrain ou Mulkren, haute de 4,128 mètres. Autour de ce sommet, pareil à un dôme gazonné, rayonnent quatre vallons, séparés par quatre contreforts. Ces quatre contreforts se relient à la cime comme les arêtes d'une pyramide régulière à base quadrangulaire dont les faces seraient évidées de manière à former autant de vallons qui aboutissent dans la vallée latérale de Willer du côté de la Thur ; à Steinbach, au sud ; derrière Wattwiller, à l'est ; dans la vallée de Wuenheim, au nord. Quant aux arêtes mêmes de la pyramide du Molkenrain, elles vont au Baeckerkopf, au sud-ouest ; au Herrenfluh, au sud-est ; au Hartmannswillerkopf, au nord-est : l'arête nord-ouest est celle qui va au Freundstein, et au Ballon. Les altitudes des sommets auxquels se lient les quatre arêtes du Molkenrain sont : Freundstein, 945 mètres ; Baeckerkopf, 915 mètres ; Herrenfluh, 860 mètres ; Hartmannswillerkopf à 4,020 mètres. Quantité de vallons, de ravins, la plupart à pentes très roides, s'ouvrent dans les flancs de ces cimes très tourmentés et tout couverts de bois.

Entre les deux vallées de Wuenheim et de Rimbach s'avance le rameau du Firstacker et du Brestenberg qui dominent la ville de Soultz. Il se rattache à l'arête sud-est du Ballon entre le Kohlschlag et la terrasse de la Belchenhutte par un nœud élevé de 1,045 mètres. Ce rameau atteint de 50 à 60 mètres de hauteur en plus vers l'est, et se partage en fourche, avec un vallon découpé profondément et tout couvert de bois. La vallée de Rimbach monte sur le flanc même du grand Ballon. Immédiatement au-dessus de cette cime, elle s'ouvre sous forme d'un grand bassin boisé, découpé en patte d'oie, dont les parois descendent en gradins réguliers à plus de 700 mètres de profondeur sur une étendue en projection horizontale d'environ 2 kilomètres, avec 48 degrés d'inclinaison moyenne. Autrefois, on y exploitait des verreries. Le

Rimbach est formé de la réunion de deux affluents principaux, dont l'un, le Dieffenbach, prend sa source au col qui mène à Goldbach. Ne le confondons pas néanmoins avec le Tieffenbach de la vallée de Wuenheim. Rimbach se trouve à 500 mètres d'altitude, dans un site fort pittoresque. Un col élevé de 650 mètres seulement conduit du vallon de Rimbach dans le Storenloch, branche latérale du vallon de Murbach, en franchissant l'arête nord-est du grand massif sur le versant de la Lauch.

Cette troisième arête, en partant de la cime du Ballon, atteint l'altitude de 1,226 mètres au Judenhut, où aboutissent les ramifications supérieures du vallon de Murbach, le Belchenthal et le Breul. Du Judenhut aux sommets suivants qui surgissent vers l'arête, la chute est de 300 mètres. Un sommet au-dessus du Geisthal et du Storenloch atteint encore 868 mètres. Vient ensuite à 650 mètres le col de Rimbach à Murbach, puis le sommet du Geiskopf à 749 mètres, et d'autres à 625, à 560 et à 434 mètres, ce dernier au-dessus de Soultz et en face des fameux vignobles du Kitterlé. Sauf le vallon de Murbach, avec ses ruines et son antique abbaye, ses magnifiques forêts et ses fraîches pelouses ombragées, la troisième arête du massif du grand Ballon ne présente pas d'accident de relief à noter spécialement. Sur le flanc du massif qui forme le versant de la Lauch s'ouvrent encore les vallées latérales de Wittersbach, près Lautenbach ; du Felsenbach, à Sengern ; du Subach qui monte au lac du Ballon.

Aucune de nos vallées des Vosges n'est plus verdoyante que le bassin de la Lauch ; aucune ne présente des forêts plus profondes, plus épaisses. Si vous vous élevez dans le vallon de Murbach au-dessus des ruines de l'ancienne abbaye, vous n'apercevez aucune rocaille, point de rocher dénudé : des prairies exubérantes au bords de l'eau, puis un rideau de châtaigniers et des taillis de chênes, et au-dessus des chênes, des sapins et de grands hêtres. Nulle part, vous ne trouverez de plus beaux arbres que dans la forêt du Lauchen avec ses troncs plusieurs fois séculaires, pareils à de superbes fûts de

colonnes, supportant des dômes d'un feuillage sombre, où la pluie et la lumière ont également peine à pénétrer.

Le lac du Ballon lui-même, à 960 mètres au-dessus du niveau de la mer, repose et recueille ses eaux transparentes, dans une vraie coupe de verdure, au pied d'un cirque entaillé dans les flancs de notre plus haute montagne. Quel site splendide, fait pour la rêverie et la méditation, tout de poésie, de recueillement et de calme ! Un canal d'écoulement, muni de vannes et creusé dans le roc, dont nous avons déjà parlé ici-même, en une autre circonstance, règle la sortie de l'eau et alimente le cours de la Lauch en temps de sécheresse, grâce à la retenue du lac. Au-dessus du lac, les parois de son bassin s'élèvent en amphithéâtre, toutes revêtues de hêtres et de sapins jusqu'aux pelouses de gazon qui couvrent la cime. Ces parois ne présentent point d'escarpements vertigineux. A peine çà et là un rocher à pic qui fait saillie à la surface des parois. Presque partout des talus rectilignes à pente uniforme dessinent le pourtour, déformés légèrement par deux petites gouttières ou des vallons à inclinaison plus faible. Le bassin monte en amphithéâtre à 300 mètres au-dessus du niveau du lac, le sommet du Ballon à 500 mètres et la cime du Haag à 400 mètres environ. Aujourd'hui, une nouvelle route forestière, facile et commode, praticable aux meilleures voitures et qui passe à côté de la ferme hospitalière de la Roll facilite l'ascension aux touristes les moins marcheurs plus haut que le lac.

Logelbach, Alsace, 2 novembre 1880.

CHARLES GRAD.

L'EXPÉDITION AMÉRICAINE

A LA RECHERCHE

DE FRANKLIN

D'APRÈS UN JOURNAL ANGLAIS ILLUSTRÉ

THE ILLUSTRATED LONDON NEWS

On se rappelle qu'en 1858, l'amiral sir Léopold Mac-Clintock, sur le petit vaisseau de Lady Franklin *The Fox*, hiverna dans le détroit de Bellot, et qu'au printemps suivant ses courtes excursions en traîneaux furent poussées jusqu'à la Terre du Roi Guillaume, à une distance d'environ 241 kilomètres, où il trouva la première preuve certaine du sort de l'expédition.

On découvrit les restes de plusieurs de ceux qui périrent, on retrouva quelques débris et on recueillit divers renseignements.

Il y a quelques années, des baleiniers américains reçurent par hasard, pendant leur hivernage dans les parties septentrionales de la baie d'Hudson, divers renseignements recueillis chez les indigènes de ces contrées; il en résultait que des livres et autres papiers de l'expédition de Franklin existaient encore et que les Esquimaux seraient tout prêts à se mettre à la disposition des Blancs pour une exploration.

Il y a environ trois ans, on affirmait positivement que quelques hommes de la troupe de Franklin avaient traversé l'isthme de Boothia et atteint sur la péninsule de Melville,

les environs du détroit de Fury et Hécla, et que les débris de l'expédition y étaient renfermés dans un tombeau.

Néanmoins, des personnes compétentes estimaient que quelques hommes détachés de la troupe avaient dû plutôt traverser la terre du Roi Guillaume, des côtes de laquelle l'*Erebus* et le *Terror* auraient été violemment séparés en 1848, ou en tout cas de la péninsule Adélaïde, située au sud et à l'embouchure du Grand Fich-River.

Nous pensons que c'est cette dernière opinion qui décida surtout le lieutenant Schwatka à entreprendre sa remarquable expédition.

La Société de géographie de New-York, présidée par M. Daly, se mit à la tête de l'organisation et ouvrit une souscription,

Le lieutenant Frédéric Schwatka, officier de cavalerie de l'armée fédérale, accepta le commandement en chef; il fut secondé par plusieurs volontaires, notamment M. William H. Gilder, qui fut le correspondant particulier du *New-York-Herald*, M. Henry Klutschak, de Prague, et M. Frank Melms, de Milwaukee (Wisconsin), qui refusèrent toute solde. Comme chasseur interprète et en même temps chef en second, le comité engagea Joé Eberling, de Croton (Connecticut), qui avait accompagné Hall au Pôle Nord, ainsi que le capitaine Tyson qui s'était aussi distingué dans d'autres voyages aux régions arctiques.

Klutschak rédigea son journal et dessina de nombreux croquis, l'amiral Richards fit le récit de l'expédition, en dressa une carte qu'il envoya au *Times*. Ce sont ces documents qui ont été mis largement à contribution par l'*Illustration anglaise*.

Le 19 juillet 1878, l'expédition partit de New-York, pourvue du nécessaire et surtout d'armes, de munitions et du matériel pour les excursions en traineau. Déjà au mois d'août le lieutenant Schatka, accompagné de trois de ses camarades, touchait au passage Chesterfield, à la pointe nord de la baie d'Hudson et campait au cap Daly; il se décida

à passer l'hiver avec les indigènes afin d'étudier autant que possible leurs mœurs, et les décider à accompagner au printemps prochain l'expédition, partout où il se déciderait à la conduire. C'est ainsi qu'il s'amusait à leur montrer quelques exemplaires d'un journal illustré, et que M. Gilder les divertissait par quelques tours de physique amusante.

Cette peuplade avait émigré des bords de la baie Repulse, il y avait environ sept ou huit ans, afin de vivre plus à l'aise et de profiter des voyages annuels des baleiniers américains. Ces indigènes sont encore toutefois très ignorants et très superstitieux.

Le lieutenant Schwatka fut bientôt convaincu que les renseignements recueillis sur la côte orientale de Boothia n'avaient aucune consistance et qu'ils s'appliquaient certainement à la Terre du Roi Guillaume, et c'est dans cette dernière contrée qu'il résolut de se rendre le printemps suivant,

Cette résolution était très-importante.

Il ne s'agissait rien moins que de traverser une région totalement inconnue sur une longueur d'environ trois cent cinquante milles à vol d'oiseau (environ 648 kilomètres), d'en explorer minutieusement les côtes, ce qui ne devait pas comprendre moins de six cents milles à parcourir (environ 1414 kilomètres), puis d'y séjourner jusqu'à ce que l'hiver lui permit de repasser le détroit qui sépare l'île de la terre ferme (car il n'avait point de bateaux), et enfin de retourner sur ses pas pour regagner la baie d'Hudson, au cœur d'un hiver rigoureux, comme il l'est dans les régions arctiques. Cette entreprise était audacieuse et pénible.

Les explorateurs comprirent bien qu'il fallait une année pour la mener à bonne fin, sans autres ressources que celles de cette contrée qui leur étaient complètement inconnues, et n'ayant que les maigres provisions qu'ils avaient emportées.

Le 1^{er} avril 1879, ils commencèrent le voyage, accompa-

gnés de treize Esquimaux, femmes et enfants, avec trois traîneaux et trente-deux chiens du pays pour les trainer.

On chargea sur leurs traîneaux pour un mois environ de provisions, consistant surtout en pain et en viande. Les armes à feu procurèrent du gibier, et surtout assurèrent la sécurité de la troupe au milieu des tribus d'indigènes qu'elle rencontra dans la suite. On traversa la région de l'embouchure du Back's River, sans difficulté extraordinaire, et on y trouva beaucoup de gibier. On explora l'île Montréal et la côte de la Péninsule Adélaïde; les indigènes étaient nombreux; ils furent interrogés sur les débris de l'infortunée expédition. On recueillit ainsi de nombreux renseignements dont on dut tenir plus ou moins compte, et on fut assuré d'une façon certaine que l'un des vaisseaux de Franklin avait été rejeté du cap Victory, où ils avaient été tous deux abandonnés, à quelques milles seulement de la péninsule Adélaïde ou à cent cinquante mille environ de l'endroit où il sombra (environ 277 kilomètres).

Le 12 avril, on arrive à la ligne de faite entre la baie d'Hudson et le Wager-River dans la direction du Nord. La descente était escarpée, et les chiens durent précipiter leur marche, pour éviter d'être poussés par les traîneaux.

On s'arrêta pour faire halte à 9 heures au point nommé Divide Hill, et aussitôt arrêtés les pauvres chiens tombèrent de fatigue restant complètement abattus jusqu'à ce qu'on les forçât à se relever et reprendre leur travail pénible; quelques-uns léchaient la glace des flaques d'eau pour étancher leur soif.

En mai 1879, nos gens traversent le détroit Simpson, arrivent à la terre du roi Guillaume, dont ils commencent à explorer les côtes.

Ils séjournèrent cinq mois dans cette île, et il ne se passait pour ainsi dire pas de jour où ils ne rencontrassent quelques débris de la triste expédition de ces infortunés explorateurs.

La côte avait de toute évidence été fréquemment visitée par les indigènes, qui avaient déterré et pillé tout ce qui

avait été inhumé, et abandonné ensuite le reste aux bêtes fauves.

Le lieutenant Schwatka et ses gens ensevelirent pieusement de nouveau ces restes. Mais, pendant l'été, il fut très difficile de creuser la terre à un pied seulement de profondeur.

Pendant l'été et l'automne 1879, on explora complètement la terre du Roi Guillaume, la terre ferme environnante en suivant la trace de l'équipage de l'*Erebus* et du *Terror* dans leur retraite vers le Back's Rivers. On enterra les ossements qui étaient restés sur le sol et on éleva des monuments à la mémoire des victimes.

Cette exploration donna la certitude que l'expédition de Franklin était perdue sans espoir.

Les Esquimaux Natchilis avaient trouvé un coffre d'étain scellé, d'environ deux pieds de long sur un de large, rempli de livres.

Cette découverte était faite sur la terre ferme, près du Bak's River, où l'on suppose que les survivants de l'expédition ont péri; ces indigènes furent interrogés et questionnés par le lieutenant Schawtka.

Il en résulta que le coffre avait été brisé et qu'on avait dispersé les notes et documents; les enfants en avaient fait des jouets, les avaient détruits ou jetés au vent.

Cette triste vérité fut plus tard confirmée par la tribu toute entière des Natchilis, auxquels on avait promis une forte récompense s'ils pouvaient découvrir quelques débris de ces livres et papiers en quelque état qu'il se trouvassent du reste. On ne retrouva que le squelette d'un matelot à cinq milles environ en terre ferme (environ neuf kilomètres).

On avait soin d'amener près de l'interprète tout indigène dont on pouvait obtenir quelques renseignements.

On sut ainsi d'une façon certaine que l'un des vaisseaux de Franklin fut d'abord violemment séparé du détroit Victoria et puis par mégarde coulé bas par les Esquimaux Ookjoolik, qui le retrouvèrent au printemps de l'année 1849, près d'une île en vue du Grand Point.

A cette époque, on trouva un homme étendu mort à l'arrière du vaisseau; et dans le courant de la même année, les indigènes virent sur la terre ferme les traces de quatre hommes blancs sur les neiges du printemps. Une grande quantité de débris furent recueillis par Schwatka.

A chaque tombe que l'on trouvait, on fit quelques marques destinées à les faire reconnaître. On rapporta un morceau de chacun des deux vaisseaux détruits par les indigènes, des débris de la proue de l'un d'eux, le traîneau qui servait à les transporter et une portion du câble que ces pauvres diables avaient tiré sans doute jusqu'à leurs derniers moments. En outre, on grava une inscription destinée à faire connaître le vaisseau qui avait découvert et achevé le passage Nord-Ouest. On rapporta aussi les restes d'un officier du *Terror*, le lieutenant John Irving, qu'on reconnut à une médaille trouvée dans sa tombe. Un steamer, à la demande de l'Amirauté, rapatria à Glasgow les restes de cet officier. L'inhumation eut lieu à Edinburgh le 4 janvier de cette année. Le cortège était entouré d'un très grand nombre de spectateurs. Quatre-vingt-six marins du *Lord Warden* tenant leurs armes renversées ouvraient la marche; ils étaient suivis par la musique du 71^e des Highlanders, qui joua des marches fonèbres, notamment celle de Beethoven, et par la fanfare du 74^e régiment qui joua le morceau « les Fleurs de la Forêt ».

Venait ensuite, trainé par six chevaux, un affût de canon sur lequel on avait placé le cercueil. Derrière le cercueil suivaient le deuil et soixante matelots du *Lord Warden*, puis des détachements de vingt hommes chacun des régiments d'artillerie, du 21^e hussards et du 74^e d'infanterie, des officiers d'état-major et de régiments et le lord Prévôt en voiture. A l'arrivée au cimetière, le cercueil fut chargé sur les épaules de six matelots qui le portèrent jusqu'à la tombe.

Les prières terminées, trois salves furent tirées. Les restes étaient renfermés dans un cercueil de chêne qui portait l'inscription suivante « John Irving, lieutenant de la marine

royale, né en 1815, décédé en 1848-1849. » Le deuil était conduit par le capitaine Lindsay, du *Lord Warden*, et le major général Irving, frère du défunt ; les cordons du poêle étaient tenus par les lieutenants du *Lord Warden*.

Une esquisse de Klutschak représente le monument élevé sur ces terres lointaines, par le lieutenant Schwatka, avec une vue du Victory Point. Cette tombe est près du rivage ; pour la reconnaître on a planté en terre deux pièces d'un traîneau. A un autre endroit, en dessous du cap Marie-Louise, on trouva une excavation en terre, renfermant une cantine en bois, de forme ovale, portant d'un côté : N° 3, de l'autre : G. B. On trouva aussi les débris d'une autre cantine, un petit baril, une boîte à poudre, quelques cruchons rouges, une hache à lame courte, plusieurs bouteilles brisées et quelques douves de tonneaux. L'excavation a été évidemment faite par les Esquimaux Natchilik Inuits, qui avaient trouvé ces objets le long de la côte.

Schwatka quitta la baie d'Irving le 13 juillet après avoir érigé un tombeau et un monument de pierre sur la tombe du lieutenant Irving, qu'il orna d'une inscription. Il enterra également un exemplaire du rapport que fit Mac-Clintock Crozier en 1858, avec le récit de l'exploration actuelle, à dix pieds au nord du tombeau.

Voici le récit : « Sur notre chemin, en quittant le Point Franklin, nous inhumâmes un crâne trouvé en route et nous ne trouvâmes point d'ossements avant d'arriver au Point le Vicomte. Nous vîmes l'emplacement de camps de blancs et d'indigènes sur divers points le long de la côte, et un tombeau violé, vide. Au Point le Vicomte, nous trouvâmes le tombeau d'un officier, comme nous en fûmes convaincus par la dorure de ses boutons, trouvés au milieu de débris et monceaux de draps et de toile d'un tissu plus fin que ceux que nous avions vus jusqu'alors. Rien au surplus ne pouvait nous indiquer ni le nom ni le grade de la victime, quoique nous ayons remarqué que le tombeau avait été fait avec un soin tout particulier ; mais tant de soins furent inutiles : car le tombeau

fut violé par les sauvages et le cadavre trainé çà et là par les renards et les loups. Les ossements que nous trouvâmes étaient épars, quelques-uns à un quart de mille du tombeau (environ 463 mètres ;) rien ne nous indiqua si on y a enterré plus d'une personne.

« Le soin apporté à l'inhumation indiquait suffisamment que l'officier était mort à bord. Nous trouvâmes un autre tombeau vide sur une colline où nous avions campé, à quatre milles environ plus bas (environ sept kilomètres) et demie, et un crâne à environ $\frac{1}{4}$ de mille, où il avait été trainé par les bêtes fauves. Les seuls objets trouvés dans le tombeau étaient une grosse boucle de cuivre et un débris d'arme à feu. Tout près étaient des traces de camps d'indigènes. En fait, partout où nous trouvâmes des tombeaux, nous trouvâmes aussi des indices certains de camps de sauvages dans les environs. »

L'expédition ayant accompli avec succès la mission qu'elle s'était imposée, resta dans l'île jusqu'à ce que la glace fût suffisamment forte pour rejoindre la terre ferme, c'est-à-dire au 1^{er} novembre ; la glace de l'été précédent avait commencé à se fondre à la fin de juillet, sur le bord occidental de la Terre du roi Guillaume. A cette date du 1^{er} novembre, l'équipage repassa le détroit, longea la côte occidentale de la péninsule Adélaïde et choisit un passage pour le retour à cent onze kilomètres environ à l'ouest de sa première route. Ce voyage d'hiver dura quatre mois, ce qui eût pu n'exiger qu'un mois au printemps. On supporta de grandes peines et de nombreuses privations grâce à l'extrême abaissement de la température et à l'insuffisance de la nourriture. Vingt-sept chiens moururent de fatigue et d'épuisement, laissant aux hommes de l'équipage le soin de tirer les traîneaux.

Le 4 mars 1880, la troupe toucha à son point de départ au cap Daly, où elle séjourna jusqu'au 1^{er} août, puis fut prise à bord du *George-Mary* de New-Bedford et rapatriée en bonne santé et sans avoir perdu un seul homme.

Ce voyage en traineau était le plus long comme temps et

comme parcours qu'on eût fait jusqu'alors ; il dura onze mois et quatre jours. On parcourut deux mille huit cent dix-neuf milles géographiques, soit environ six mille deux cent vingt kilomètres.

C'était aussi le seul voyage en traîneau accompli en hiver. L'hiver fut pour les Esquimaux eux-mêmes d'une rigueur exceptionnelle ; et les indigènes, à l'île Dépôt et au Wager-River, souffrirent rudement et du froid et de la faim, car la rigueur de la saison interrompait et empêchait même toute chasse fructueuse. L'expédition résista au plus grand froid supporté par les hommes blancs en plein air. Le 3 janvier de l'hiver dernier, le thermomètre était descendu à 57° 22 centigrades, et pendant toute cette journée il ne s'éleva pas au-dessus de moins 56° 14 centigrades. Pendant 60 jours, la température moyenne fut de moins 55° 55 centigrades et pendant 37 elle dépassa moins 54° 14 centigrades. En tout temps la troupe continua sa route et ne s'arrêta pas un seul jour à cause du froid. Les tempêtes vinrent en décembre et les vivres diminuèrent rapidement, les voyageurs ne firent plus qu'un repas par jour, consistant d'abord en un quart de livre de morse ou de veau marin ; et plus tard on dut se contenter de la peau dure et épaisse de ce premier animal. La troupe passa deux jours sans nourriture ; et dut rester au lit pour conserver sa chaleur naturelle ; mais heureusement on tua des morses et des veaux marins. Pendant tout le voyage on n'eut d'autres vivres que les ressources de la contrée. C'était aussi la première expédition durant laquelle un homme blanc prit librement la même nourriture que les Esquimaux, montrant ainsi que l'homme blanc peut s'acclimater à ces régions et voyager tout aussi bien que les indigènes.

Les Esquimaux qui accompagnaient l'expédition avaient emporté leurs *kayaks* pour traverser les rivières et les détroits.

Pendant l'été 1879, on remonta vers le nord en partant du camp Daly pour gagner les côtes du détroit Simpson. La

traversée du détroit le 17 septembre est représentée dans une des gravures du journal. D'autres représentent la chasse au renne, la pêche du saumon qui augmentèrent les ressources de la troupe. Le 23 septembre, on rencontra un troupeau de 50 rennes, et Toolooah, le chasseur indigène, en tua sept en moins de dix minutes, avec une carabine à répétition de Winchester.

Le même jour, différents hommes de la troupe n'en tuèrent pas moins de trente-six. Pendant un certain temps, on dut se nourrir de graisse et de viande de renne, qu'on mangeait à déjeuner, crue ou gelée ; le repas du soir était chaud autant que faire se pouvait. Le combustible était difficile à trouver et consistait principalement en une espèce de mousse. La graisse de renne était utilisée pour l'éclairage et la mousse servait de mèche. En septembre et octobre le froid était encore supportable.

Le 14 octobre, la glace fut assez forte pour supporter les rennes qui passèrent en terre ferme, et on n'en vit plus un seul à partir de ce moment. Joë, un des Esquimaux, construisit un *igloo* ou hutte de neige, près de celle de la troupe, mais le 30 il s'en alla, car l'empirique de la tribu excitait constamment les Esquimaux à égorger une partie de l'expédition. Ces sauvages eussent été heureux sans aucun doute de posséder des armes à feu, et des couteaux, mais ils s'effrayaient à l'idée d'attaquer la troupe. Le lieutenant Schwatka résolut de décamper et de traverser le passage de la baie Vilmot. Il espérait ainsi rencontrer d'autres tribus d'indigènes qui lui donneraient du poisson en quantité suffisante pour lui permettre d'attendre que la troupe arrivât aux régions où les rennes s'étaient retirés. Le 12 novembre, on atteignit le passage Shermann où on rencontra un très fort camp d'Esquimaux. Des hommes étaient postés au dehors pour recevoir les étrangers. Ils souhaitèrent la bienvenue à la troupe et, pendant son séjour, pourvurent à leur confort. On trouva chez eux une bougie. On rencontra une vieille femme qui avait vu dans sa jeunesse les blancs à l'isthme de

Boothia ; cette femme accompagnait aussi l'expédition de Starvation Cove (littéralement golfe de misère) près du point Richardson. La température moyenne de novembre était de moins 30° 72 centigrades, et la plus basse de moins 45° centigrades.

La pêche du saumon faite par les indigènes fut très abondante. Le journal donne une vue de Starvation Cove, avec le monument qu'y a élevé l'expédition américaine à la mémoire des explorateurs anglais qui y ont péri il y a trente-trois ans.

Pendant l'été, les indigènes ont trouvé près de Starvation Cove le squelette d'un blanc, et deux morceaux de ses habits, qui le firent reconnaître pour un matelot. Le 20, Schwatka observa une méridienne de la lune.

Il était difficile de faire des observations au sextant à une température de plus de trente-huit degrés centigrades au-dessous de zéro. Quelquefois les *igloos* ou huttes de neige s'éventraient et on pouvait en voir s'échapper l'haleine de leurs habitants à plusieurs milles de distance. En décembre, la plus haute température fut 32° 22 et la plus basse de 56° 11 centigrades au-dessous de zéro (28 décembre à midi).

Les loups commencèrent à attaquer la troupe et toute l'adresse des Esquimaux dut être employée à les combattre.

Sur la côte occidentale de la terre du Roi Guillaume, où l'*Erebus* et le *Terror* furent abandonnés en 1847, les explorateurs américains trouvèrent quelques débris intéressants de la troupe de Franklin. Ils arrivèrent au camp du capitaine Crozier, et dans un tombeau trouvèrent un crâne et d'autres ossements ; un mouchoir, une médaille d'argent de deux pouces 1/2 de diamètre, avec un portrait en bas-relief de Georges IV, entouré de ces mots : Georgius IV, D. G. Britaniarum Rex 1820 ; sur l'autre côté « Second mathematical prize, Royal naval collège » entourant le nom de celui qui l'avait obtenue « John Irving, Midsummer, 1830 ». C'étaient les restes du lieutenant Irving, le 3^e officier à bord du *Terror*.

Schwatka les rapporta à New-York, et écrivit à l'Amirauté pour la prier de les faire rapatrier. En réponse à la communication de l'Amirauté, l'*Anchor Line Company* sollicita et obtint cet honneur. Ces précieux restes furent remis à Glasgow, par le capitaine de la *Circassia* au lieutenant-colonel Irving, frère du défunt.

Des dispositions furent prises pour les ramener à Edimbourg, patrie du malheureux lieutenant. Nous avons raconté plus haut la cérémonie funèbre.

L'ancre et la chaîne du malheureux *Terror*, trouvées tout récemment par des pêcheurs de Leigh, viennent d'être transportées à l'arsenal de marine comme une précieuse relique de ce malheureux bâtiment.

Epinal, le 19 janvier 1881.

N. HAILLANT.

SUPPLÉMENT AU CATALOGUE
DES
PLANTES VASCULAIRES
DU
DÉPARTEMENT DES VOSGES

Par le Dr Eug. BERHER

Ayant eu l'occasion d'examiner, à l'exposition scolaire du concours régional qui s'est tenu cette année dans notre ville, les herbiers exposés par plusieurs instituteurs, nous avons eu la bonne fortune d'y trouver indiquées un certain nombre de localités nouvelles, relatives à des plantes plus ou moins rares de notre département. Les découvertes dues à ces nouveaux adeptes de la science qui nous est chère, jointes à quelques autres arrivées antérieurement à notre connaissance et à celles que nous avons été à même de faire depuis cinq ans, nous ont paru assez importantes pour fournir la matière d'un premier supplément au Catalogue que nous avons publié en 1876, avec la collaboration de M. Chapellier. Un nouveau supplément ne se fera pas longtemps attendre, nous l'espérons du moins, et portera à la fois sur les additions et sur les rectifications que comporte notre travail. A cet effet, nous faisons un appel pressant à tous les botanistes qui explorent notre région, pour qu'ils veuillent bien nous communiquer leurs observations et nous tenir au courant de leurs découvertes, en nous adressant des échantillons à l'appui.

THALICTRUM

T. pratense Fr. Schultz. — Environs de Fraize (*Schoendorff*).

ADONIS

A. aestivalis L. *Var. flava*. Gr. et Godr. — Romont (*M. et M^{lle} Adam*).

RANUNCULUS

R. Fluitans Lam. — Environs de Rambervillers (*M. et M^{lle} Adam*). — Commun dans le Mouzon.

R. divaricatus Schrank. — Châtel. (*Berher*).

AQUILEGIA

A. vulgaris L. — La Poutroie (*Schoendorff*) ; Romont (*M. et M^{lle} Adam*).

NYMPHÆA

N. alba L. — Etangs du Bult et du Digneul, près d'Epinal (*Haillant*).

CORYDALIS

C. solida Smith. — Fraize (*Schoendorff*).

DIPLOTAXIS

D. muralis D. C. — Se propage dans le voisinage de la gare du chemin de fer, à Dinozé (*Berher*).

ALYSSUM (*)

* **A. incanum** L. — Lieux vagues et pierreux, sur l'allu-

(*) Les plantes dont le nom est précédé d'un astérisque sont nouvelles pour le département.

vion. — Cette plante a été trouvée par nous, en ces derniers temps, à Châtel, à Dogneville et à Epinal. — Juin-septembre.

DRABA

D. muralis L. — Certilleux (*Berher*).

CARDAMINE

C. amara L. — Romont (*M. et M^{lle} Adam*).

* **C. hirsuta** L. — Bords des routes, lieux incultes. — Romont (*M. et M^{lle} Adam*) ; Epinal (*Berher*). — Avril-juillet

EROPHILA

* **E. majuscula** Jordan. — Talus herbeux, au bord des routes (*Berher*).

SUBULARIA

S. aquatica L. — Cette plante si rare, qui n'était signalée qu'au lac de Longemer, a été trouvée par *M. Cuny-Gaudier* sur les bords du lac de Gérardmer.

NESLIA

N. paniculata Desv. — Lieux incultes. — Epinal, trouvé sur divers points (*Berher*).

LEPIDIUM

L. draba L. — Epinal ; dans un pré au bord de l'eau, près de l'usine Winckler (*Berher*).

RAPISTRUM

R. rugosum All. — Gare d'Aulnois (*Berher*).

POLYGALA

P. calcarea Schultz. — Côte de Virine (*Berher*).

GYPHOPHILA

G. vaccaria Sibth. et Sm. — Charmes, Epinal (*Berher*).

STELLARIA

* **S. montana** Pierrat. — « Cette plante diffère du *Stellaria nemorum* L. par une taille moins élevée, une floraison plus tardive, au moins de dix jours, à la même altitude, et surtout par les caractères suivants : feuilles moins larges et moins profondément en cœur à la base, pétioles moins bordés, pétales à divisions plus longues, plus étroites et plus acuminées au sommet, capsules plus longues. Elle n'affectionne pas les lieux humides et les cours d'eau, comme le *St. nemorum* L. » (*Comptes-rendus de la Société Rochelaise*, 1880).

* **S. glauca** Wither. *Var. viridis* Godr. — Bords de la Moselle, au-dessous d'Epinal (*Berher*).

CERASTIUM

C. brachypetalum Desp. — Certilleux (*Berher*). — Romont, décombres du vieux château (*M. et M^{lle} Adam*).

SPERGULA

* **S. arvensis** L. *Var. maxima* Koch. — Champs de lin, à Vagney (*Berher*).

LINUM

* **L. Leonii** Schultz. — Coteaux secs. — Très-rare. — Neufchâteau (*Lefebvre*). — Juillet-août.

ACER

A. platanoides L. — Julienrupt (*M^{lle}. Houberton*).

MEDICAGO

* **M. minima** Lam. — Lieux incultes. — Très-rare et fugace. — Epinal (*Berher*). — Mai-juillet.

MELOLOTUS

M. alba Lam. — Portieux, Nomexy, Dogneville, Epinal (Berher).

TRIFOLIUM

* **T. pratense** L. *Var. pedunculatum*. — Bords des routes. — Epinal (Berher).

* **T. pseudo-procumbens** Gmel. (*Trifolium agrarium* L. *Var. minus* Koch.) — Aussi commun que *Trifolium agrarium* L.

TETRAGONOLOBUS

T. siliquosus Roth. — Villouxel (Lefebvre).

GEUM

G. rivale L. — Au pied de la côte de Virine; St-Maurice, le long du ruisseau qui descend près de la gare (Berher); Lac noir (Schoendorff).

POTENTILLA

P. inclinata Vill. — Très-rare. — Epinal (Berher).

RUBUS

R. pilelostachys Gren et Godr. — Epinal (Berher).

* **R. plicatus** Weihe et Nees. — Epinal (Berher).

R. phyllostachys J.-P. Müller. — Epinal (Berher).

R. rosulentus J.-P. Müller. — Epinal (Berher).

R. suberectus Anders. — Epinal (Berher).

ROSA

R. alpina L. — La Bresse (E. B. Didier).

R. subglobosa Sm. — Buissons. — Epinal (Berher).

* **R. cladoleia** Rip. — Haies. — Epinal (Berher).

SORBUS

S. aria L. — Bambois-de-Bâmont (*Berher*).

AMELANCHIER

A. vulgaris Moench. — Lac noir (*Schoendorff*).

EPILOBIUM

E. collinum Gmel. — Vagney (*Pierrat*).

CIRCÆA

C. intermedia Ehrh. — St-Maurice (*Berher*).

LYTHRUM

L. hyssopifolium L. — Portieux (*Lemoine*).

HERNIARIA

H. hirsuta L. — Dinozé, à la gare (*Berher*).

SEDUM

* **S. micranthum** Bast. — Murs de clôture, sur le calcaire jurassique. — Très-rare. — Neufchâteau (*Berher*). — Juin-juillet.

RIBES

R. alpinum L. — Epinal, dans une haie, près du château (*Berher*).

R. petraeum Wulf. — Barançon (*Schoendorff*).

SAXIFRAGA

S. decipiens L. — Gérardmer : bords d'une source aux Bas-Rupts (*E. B. Didier*).

CHRYSOSPLENIUM

C. oppositifolium L. — Epinal, bords du ruisseau de Soba (*Berher*).

HERACLEUM

H. stenophyllum Jordan. — Epinal (*Berher*).

SILAUUS

S. pratensis Besser. — Saulxures, Hennecourt (*Berher*).

BUPLEURUM

B. longifolium L. — Fresse, au Peut-Haut (*Thuriot*).

SANICULA

S. europæa L. — Barançon (*Schoendorff*).

SAMBUCUS

S. racemosa L. — Lemmecourt (*Chapellier*) ; Rebeuville (*Berher*).

S. ebulus L. — Barançon (*Schoendorff*).

LONICERA

L. nigra L. — La Bresse (*Méline*).

GALIUM

* **G. nitidulum** Thuill. (*G. commutatum* Jordan). — Bords du bois de la Voivre, près d'Epinal (*Berher*). — Juin-juillet.

G. elongatum Presl. — Le Tholy, sur le granit (*Méline*).

ASPERULA

A. odorata L. — Epinal, à Soba (*Berher*).

CEPHALARIA

C. pilosa Gr. et Godr. — Dogneville (*Berher*).

VALERIANA

V. tripteris L. — Lac de Perche (*Thuriot*).

STENACTIS

* **S. annua** Nees. — Bords de la Moselle, à Dogneville (*Berher*). — Août-septembre.

CALENDULA

C. arvensis L. — Se trouve dans l'herbier de l'école normale, avec l'indication d'avoir été trouvé à Mirecourt.

ONOPORDON

O. acanthium L. — Cette plante gagne les terrains siliceux. — Remiremont, au pied du Saint-Mont ; Gérardmer ; La Bresse (*Méline*).

CIRSIIUM

C. acaule All. — St-Maurice, près Rambervillers (*M. et M^{lle} Adam*).

LAPPA

L. major Goertn. — La Bresse, le Tholy (*Méline*).

L. tomentosa Lam. — Aulnois (*Lefebvre*).

TARAXACUM

* **T. erythrospermum** Andrez. — Bords des chemins, prés secs, sur le grès vosgien. — Assez commun à Epinal (*Berher*). — Avril-mai.

HIERACIUM

* **H. auricula** L. *Var. elatum*. — Bords des bois. — Rare. — Epinal, Arches, Docelles (*Berher*).

H. pratense Tausch. — St-Laurent, le long de la voie ferrée (*Berher*).

* **H. bounophilum** Jordan. — Bois, collines. — Epinal (*Berher*).

* **H. prasinifolium** Jordan. — Bois, sur le grès vosgien. — Epinal (*Berher*). — Juillet.

* **H. paucifoliatum** Jordan. — Bois, sur le grès vosgien. — Epinal (*Berher*). — Juin-juillet.

* **H. acuminatum** Jordan. — Bois, sur le grès vosgien. — Epinal (*Berher*). — Juin-juillet.

* **H. rigidatum** Jordan. — Bois, sur le grès vosgien. — Epinal (*Berher*). — Juillet-août.

CAMPANULA

* **C. rotundifolia** L. *var. parviflora*. — Lieux herbeux. — Epinal (*Berher*).

C. persicifolia L. — Le Tholy (*Méline*).

WAHLENBERGIA

V. hederacea Rech. — Vioménil (*D^r Mathieu*). — Abonde dans le pré d'Uzéfaing, près d'Epinal (*Berher*).

VACCINIUM

V. uliginosum L. — Le Tholy (*Méline*) ; Habeaurupt. (*Schoendorff*).

MONOTROPA

M. hypopithys L. — Barançon (*Schoendorff*).

CUSCUTA

C. trifolii Babingt. — Portieux (*Lemoine*).

PHYSALIS

P. alkekengi L. — Vignes, à Romont (*M. et M^{lle} Adam*).

HYOSCYAMUS

H. niger L. — Le Tholy (*Méline*) ; Fraize (*Schoendorff*).

LINARIA

L. cymbalaria Mill. — Commun à Châtel, sur les vieux murs (*Berher*).

GRATIOLA

G. officinalis L. — Bords du Mouzon, à Rebeuville (*Berher*).

VERONICA

V. prostrata L. — Certilleux (*Berher*).

V. montana L. — Barançon (*Schoendorff*).

LATHRÆA

L. squamaria L. — Létanche, au Jardinnet (*Lefebvre*).

MENTHA

* **M. citrata** Ehrh. — Lieux incultes. — Très-rare. — Epinal (*Berher*).

* **M. arvensis** L. *var pulegioides* Lej. — Lieux humides et ombragés. — Epinal (*Berher*).

* **M. origanifolia** Host. — Champs humides. — Epinal (*Berher*).

* **M. plicata** Opiz. — Lieux humides. — Epinal (*Berher*).

* **M. subspicata** Opiz. — Haies. — Très-rare. — Dogneville (*Berher*).

THYMUS

T. serpyllum L. — Neufchâteau (*Berher*).

CALAMINTHA

C. acinos Clairv. — Le Tholy (*Méline*).

SALVIA

S. verticillata L. — Dogneville (*Berher*) ; Mirecourt, (*Herbier de l'école normale*).

S. pratensis L. — Mirecourt (*Berher*) ; Col de la Schlucht (*Méline*).

GALEOPSIS

* **G. glabra** des Etangs. (*Bulletin de la Société botanique de France*, XXIII, 1876, p. 203-204). Cette plante, nouvelle pour la France, a été trouvée par nous, en 1854, sur les flancs rocaillieux et granitiques du mont Solem, près de Vagny, et, plus tard, par M. Pierrat, au Bambois-de-Bâmont, sur la grauwake. Elle se trouve désignée, dans notre catalogue, sous le nom de *Galeopsis angustifolia* Ehrh. — Juillet-septembre.

* **G. pubescens** Besser. — Bois, sur le grès vosgien. — Epinal (*Berher*).

STACHYS

S. palustri-sylvatica Schiede. — St-Maurice, vallée des Charbonniers (*Pierrat*).

SCUTELLARIA

* **S. galericulata** L. var. *minor*. — Cette forme notable, qu'il ne faut pas confondre avec *Sc. minor* L, est commune dans les champs, à Pouxoux, au-dessous du fort. — Août-septembre.

AMARANTHUS

A. retroflexus L. — Portieux (*Lemoine*).

POLYGONUM

P. amphibium L. — La Bresse, sur le granit (*E B. Didier*).

* **P. aviculare** L. *var. erectum* Roth. — Décombres — Epinal (*Berher*).

* *Var. polynemiforme* Lec. et Lamotte. — Lieux sablonneux. — Epinal (*Berher*).

ASARUM

A. europæum L. — Bois de Dogneville (*Berher*); bois de Romont (*M. et M^{lle} Adam*).

EUPHORBIA

E. stricta L. - Saint-Maurice, sur le granit (*Berher*)

ULMUS

U. campestris Smith. — Bois du Rubiate et de S^{te} Sabine (*Méline*).

U. montana Smith. — Le Tholy (*Méline*).

SALIX

S. fragilis L. — Bords du ruisseau de Cleurie à Laforge (*A. Thiriat*).

BUTOMUS

B. umbellatus L. — Romont (*M. et M^{lle} Adam*).

LEUCOIUM

L. vernum L. — Romont (*M. et M^{lle} Adam*).

ORNITHOGALUM

O. pyrenaicum L. — Romont (*M. et M^{lle} Adam*).

O. umbellatum L. — Bussang, Remiremont (*Méline*).

ALLIUM

A. ursinum L. — Beaufremont (*Chapellier*); Le Valtin (*Schoendorff*).

MUSCARI

M. botryoides D. C. — Le Tholy, dans plusieurs prairies, près du Presbytère, et aux Gouttes du Tholy (*Méline*).

POLYGONATUM

P. verticillatum All. — Saint-Maurice (*Berher*); Syndicat de Saint-Amé, Julienrupt (*Houberdon*).

CEPHALANTHERA

C. ensifolia Rich. — Cascade de Tendon (*A. Thiriat*).

EPIPACTIS

E. latifolia All. — Vallées de Cleurie et de Rehaupal (*Méline*).

ORCHIS

O. bifolia L. — Le Tholy (*Méline*).

ACORUS

A. calamus L. — Romont, aux Aulnées (*M. et M^{lle} Adam*).

JUNCUS

J. obtusiflorus Ehrh. — Saint-Maurice, près de Rambervillers (*abbé Boulay*).

* **J. tenuis** Willd. — Epinal, en montant au fort de la Mouche (*Berher*). — Juillet-août.

LUZULA

L. erecta Desv. var. *nigricans* Gr. et Godr. — Prés humides et bords des bois. — Epinal (*Berher*).

CAREX

C. paniculata L. — Epinal, bords du ruisseau de Soba (*Berher*).

CALAMAGROSTIS

C. varia Schrad. — Commun à Noirrupt, près du Tholy, et au Trou de l'Enfer, vallée de Rehaupal (*Méline*) ; Le Valtin (*Schoendorff*).

FESTUCA

F. tenuifolia Sibth. — Epinal (*Berher*) ; Mirecourt (*Rouss*).

LOLIUM

* **L. gracile** Dumort. — Champs d'avoine. — Epinal (*Berher*). — Juillet-août.

CETERACH

C. officinarum Willd. — Dogneville, au moulin de l'Eau blanche (*Berher*).

POLYSTICHUM

P. thelypteris Roth. — Bois humides. — Epinal (*Berher*).

STRUTHIOPTERIS

S. crispa Wallr. — Rochers au-dessus de Founelo, à Laforge (*Houberdon*).

LYCOPODIUM

L. annotinum L. — Gérardmer, aux Bas-Rupts (*E. B. Didier*).

L. alpinum L. — Rayer dans le Catalogue la station de Chèvre-Roche, et la remplacer par celle du Pré-Tonnerre, envers de Cleurie, Syndicat de Saint-Amé (*X. Thiriat*).

NITELLA

N. gracilis C. G. — Fossés au bord de la route d'Epinal à Dinozé (*Berher*).

Epinal, 4 août 1881.





Heliogr. Dujardin.

Érard J. Vermet.

TOMBE DE JEHAN CHINTRE
trouvée à Outremecourt (H^{te} Mar.

NOTE

DE M. VOULOT

SUR

SUR LA TOMBE DE JEHAN CHINTREL

Seigneur de la Mothe

M. Voulot, associé correspondant à Epinal (Vosges), donne les détails qui suivent sur une dalle funéraire du Musée d'Epinal :

« Le plateau de la Mothe , situé sur les limites des départements de la Haute-Marne et des Vosges, est placé à 190 mètres au-dessus des eaux du Mouzon et de la voie romaine de Langres à Toul qui le bordent à l'Ouest. Tous les villages voisins ont fourni des antiquités romaines. J'ai reconnu une voie antique qui reliait ce point à Sion-Vaudémont d'une part, de l'autre à Bourmont, et, presque au sommet du plateau, j'ai recueilli des tuiles et poteries romaines. Au pied de la côte, à Outremécourt, j'ai trouvé une stèle funéraire romaine et les fragments de la dalle tumulaire qui fait le sujet de cette note. L'une et l'autre figurent aujourd'hui au Musée d'Epinal.

» Dès le XI^e siècle des titres mentionnent la Mothe comme un lieu habité. Elle porta successivement les noms de Clermont, château d'Hilairemont, et enfin, depuis le XIV^e siècle la dénomination de la Mothe. L'histoire de cette forteresse, jadis entourée de travaux considérables, dont les habitants faisaient de fréquentes incursions sur les territoires voisins,

est à peu près inconnue. Au XVII^e siècle elle soutint plusieurs sièges. En 1634, elle fut attaquée par les Français, bloquée en 1643 et 1644, enfin prise en 1645 par Villeroy, après un siège glorieux de sept mois. C'est alors que, au mépris des conditions accordées par le vainqueur, la ville fut entièrement rasée par ordre de Louis XIV.

» Evidemment la pierre tombale qui nous occupe a dû orner jadis l'église collégiale de la Mothe. Cette pierre a 1^m 98 de hauteur; elle est formée du calcaire fin des carrières de Sorcy. Chose très rare dans notre contrée avant le XVI^e siècle, elle représente un personnage sculpté en haut-relief. Un bandeau d'inscription en très beaux caractères descend tout le long de l'amortissement de la paroi gauche. On y lit :

*Ci . gist . Jehan . Chintrel . de . Lamothe . qui . trespassa .
lan . M.C.C.C.C. et . deux . le . pe(nultième . jor) . doult .
Priez . pour . ly*

» Aucun historien ou biographe n'a conservé le souvenir de Jehan Chintrel, et les deux écussons qui se voient sur la stèle, aux côtés de la tête du défunt, ont été martelés à tel point qu'ils ne laissent plus paraître aucune trace des armoiries.

» Le personnage est représenté debout, les mains jointes, dans une attitude de recueillement et de prière. La tête nue, ornée d'une forte chevelure divisée en deux larges bandeaux, porte une fine moustache et une barbe partagée qui allonge encore l'ovale de la face. Les pieds sont appuyés sur un lion dont la présence permet de croire que Jehan Chintrel est mort à la guerre. Encadré d'une ogive trilobée garnie de fins clochetons et de rinceaux élégamment refouillés, le défunt a le haut du corps couvert d'un très court manteau à manches énormes, ouvertes à peine pour le passage de la main. Ce manteau de coupe très originale, est serré à la taille par une courroie. Les détails sont rendus avec un fini précieux. Le cou est orné d'une fine fraise

et l'épée pend au côté gauche. Les brobequins à la poulaine sont lacés sur le devant. »

M. Quicherat fait observer que le château de la Mothe eut à soutenir des attaques au XV^e siècle dans la guerre des Ecorcheurs. La pierre signalée par M. Voulot lui paraît intéressante par les détails du costume qui est celui des premières années du XV^e siècle, détails que l'on voit rarement représentés sur les monuments funéraires ; les personnages y sont ordinairement figurés en armure.

Extrait du Bulletin de la Société des antiquaires de France, 4^e trimestre 1880.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

JOSEPH CLAUDEL

Le 28 juillet 1880 avait lieu, à Epinal, l'enterrement de M. Joseph Claudel, ingénieur civil à Paris.

La Société d'émulation des Vosges doit un souvenir à M. Joseph Claudel, qui a été inscrit sur ses listes pendant trente-cinq ans comme membre correspondant, qui était attaché de cœur à cette Société, et qui, par toute une vie de travail, a été une des illustrations de son pays.

Joseph Claudel naquit à Golbey, près d'Epinal, le 17 avril 1815, d'une famille d'honnêtes et respectables cultivateurs.

Après avoir été élève de l'école primaire mutuelle d'Epinal jusqu'en août 1830, il suivit simplement pendant deux ans les cours d'enseignement primaire supérieur annexés au collège. C'est là qu'il eut pour maître M. Lionnet, M. Lionnet qui devait bientôt devenir professeur de mathématiques spéciales à Louis-le-Grand, et « ouvrir à plusieurs générations d'élèves les portes de l'École polytechnique. »

En 1832, Joseph Claudel fut successivement ouvrier carrossier et ouvrier armurier : c'est en cette dernière qualité qu'il commença son *tour de France* en suivant, à Lyon, son patron, maître armurier du régiment alors en garnison à Epinal.

En 1836, une bourse à l'École centrale des arts et manufactures ayant été offerte à M. Lionnet pour le plus méritant de ses anciens élèves, M. Lionnet se souvint de Claudel et le proposa. Mais deux Claudel se présentèrent : Claudel *Joseph* et Claudel *Modeste*. Le concours décida et Claudel Joseph

l'emporta. M. Coriolis, qui était alors directeur de l'École centrale, demeura toujours le protecteur de Joseph Claudel.

En 1839 Joseph Claudel, réalisant les espérances de M. Lionnet, sortait de l'École centrale avec le brevet d'ingénieur civil. C'est alors que commença sa véritable carrière sous le patronage des hommes éminents qui avaient été ses maîtres, qui furent ses protecteurs et sont toujours restés ses amis.

En 1845, le 24 août, Joseph Claudel fut nommé membre de la Société d'émulation des Vosges, à la bibliothèque de laquelle il a fait don de plusieurs des éditions de ses importants ouvrages.

En 1848, il fut l'un des membres fondateurs de l'association philotechnique, où il professa la mécanique jusqu'en 1870.

Le 3 septembre 1857, il fut nommé officier d'académie ; le 30 janvier 1864, chevalier de la légion d'honneur ; le 26 1866, officier de l'université.

Toutes ces distinctions ont été motivées par la publication d'ouvrages dont nous donnons la liste dans une des notes qui suivent cette notice.

La vie de Joseph Claudel a été toute entière une vie de travail, une vie d'honnêteté, une vie de dévouement à tous, surtout quand il s'agissait de lorrains, de spinaliens. A peine sorti de l'École, alors que, débutant, il n'avait encore que de modestes appointements, il envoyait déjà ses petites économies à sa mère, dont il fut toujours la consolation et l'orgueil. Son plaisir était de venir chaque année passer quelques semaines de vacances dans sa famille, chez son frère, auprès de ses amis, *au pays* en un mot, comme il le disait.

Depuis 1870 sa santé allait s'affaiblissant, malgré ses séjours dans différentes stations d'eaux. Mais il était toujours occupé des éditions successives de ses ouvrages qu'il améliorait sans cesse.

C'est à Bourbon-l'Archambaut (Allier) qu'il est mort, le 25 juillet 1880, dans sa 66^e année.

Il avait tenu à être inhumé au milieu des siens. Sur la tombe, M. Lebrunt a dit un dernier adieu à Joseph Claudel, au nom de tous ses amis, au nom de la Société d'émulation, et aussi au nom de l'Association philotechnique en donnant lecture d'une lettre de M. le Secrétaire général de cette association. Cette lettre avait été apportée à M. Charles Claudel, neveu de Joseph Claudel, par M. Mouthiers, officier d'académie, secrétaire de l'association philotechnique, délégué par ses collègues pour assister aux obsèques.

I. — *Ouvrages de M. Joseph Claudel.*

Joseph Claudel a été l'auteur ou le collaborateur d'ouvrages importants, qui sont entre les mains de tous les ingénieurs et architectes.

En collaboration avec MM. Laroque, Séguin aîné, Lecoq, L. Barré et F. M. Jay, il a publié les ouvrages suivants :

Pratique de l'art de construire : maçonnerie, terrasse et plâtrerie, 4 vol. in-8° avec nombreuses figures dans le texte.

Traité spécial de la coupe des pierres, par J. P. Douliot, ancien professeur d'architecture et de construction à l'École royale de dessin, nouvelle édition, revue et corrigée par M. Jay, professeur aux écoles des beaux arts et de dessin, et MM. Claudel et Barré, ingénieurs civils, 4 fort vol. in-4°, avec atlas.

Tables des carrés et des cubes des nombres entiers successifs de 1 à 40,000 ; des longueurs des circonférences et des surfaces des cercles dont les diamètres sont exprimés par les nombres entiers de 1 à 1,000 ; des expressions trigonométriques naturelles des angles successifs de minute en minute, avec un texte explicatif pour l'usage de ces tables, 1 vol. in-8°.

Comptes faits ou table de multiplication contenant les produits des nombres variant de centième en centième depuis 0,01 jusqu'à 10 unités, par les nombres variant de dixième en

dixième depuis 0,04 jusqu'à 10 unités, avec un texte explicatif pour l'usage de ces tables, 4 vol. in-8°.

Joseph Claudel a publié seul les deux grands ouvrages suivants :

Introduction à la science de l'ingénieur. Aide mémoire des ingénieurs, des architectes, etc. Partie théorique, 1 fort vol. in-8° de 1,426 pages avec 725 figures intercalées dans le texte, et 3 planches.

Formules, tables et renseignements usuels. Aide mémoire des ingénieurs, des architectes, etc. Partie pratique, 2 forts vol. in-8°, ensemble 2,700 pages.

Ces différents ouvrages ont eu plusieurs éditions. Joseph Claudel travaillait à la dixième édition du dernier, le plus important, lorsque la mort est venue le surprendre. Avoir préparé neuf éditions d'un pareil livre eût été un travail suffisant pour marquer une carrière bien remplie.

II. — *Extrait d'un article nécrologique publié dans le Bulletin d'août 1880 de l'Association philotechnique.*

«.... Joseph Claudel était fils d'un brave soldat qui n'avait rapporté du service que d'excellentes notes et un fusil d'honneur, récompense d'une action d'éclat, noble mais unique héritage, pieusement recueilli et religieusement conservé.

« Obligé de travailler pour vivre, Claudel se fit ouvrier. Ce fut en cette qualité que notre cher et vénéré fondateur, M. Lionnet, alors professeur de mathématiques au collège d'Epinal, le connut et l'apprécia aux cours fondés par la municipalité de cette ville en faveur des ouvriers désireux de s'instruire. On était en 1830. Claudel se distingua dans toutes les parties de l'enseignement, mais plus particulièrement en mathématiques, aux cours professés par M. Lionnet. En 1831, M. Lionnet, dont le mérite comme professeur de mathématiques avait été fort remarqué, fut appelé au lycée de Nantes et perdit de vue son élève de prédilection Claudel. Plusieurs années s'écoulèrent pendant lesquelles M. Lionnet, devenu agrégé de mathématiques, était passé de la chaire de Nantes à celle du lycée Louis-le-Grand. M. Coriolis, membre

de l'Institut et directeur des études à l'École polytechnique, qui connaissait bien M. Lionnet et voulait lui faire plaisir, lui annonça qu'ayant une bourse à donner à l'École centrale, il serait heureux d'en disposer en faveur d'un jeune homme d'Epinal, et le pria de lui désigner le plus méritant de ses anciens élèves. M. Lionnet se souvint alors de Claudel et le proposa. Claudel fut agréé tout de suite, mais comment et où le retrouver ? On savait qu'il avait quitté Epinal pour faire son tour de France ; on avait appris qu'il avait travaillé à Lyon chez un armurier, puis on avait perdu ses traces.

« Sur ces entrefaites, il s'était présenté un homonyme, lauréat aussi du cours de mathématiques d'Epinal, et ce sosie, non dépourvu de mérite d'ailleurs, était fortement appuyé. Après bien des recherches, M. Lionnet finit par découvrir son ancien élève à Epinal même ; il était ouvrier sellier chez M. Favre, où avait travaillé Louvel, et il y gagnait deux francs par jour. Heureusement pour notre Claudel, M. Lionnet s'était rappelé que son ancien élève s'appelait *Joseph* de son petit nom ; or, son compéteiteur avait pour prénom *Modeste*, et, ne se montrant modeste que de nom, soutenait qu'il était bien le Claudel demandé.

« Comme tout se faisait par correspondance, la vérité n'était pas facile à découvrir. Pour sortir d'embarras, M. Coriolis décida qu'un concours entre les deux Claudel trancherait la difficulté. Joseph l'emporta sur Modeste. On le fit venir à Paris où il fut reconnu et chaudement accueilli par son ancien professeur. Il entra à l'École centrale en novembre 1836. Outre l'exemption des frais d'étude, il reçut une pension de cent francs par mois sur laquelle, étudiant modèle mais peu imité, il trouva moyen de prélever ses premières économies. Sorti de l'école avec le brevet d'ingénieur civil, il travailla beaucoup, et, bonheur mérité mais que n'ont pas tous les travailleurs, il réussit. Tout en faisant son chemin, et brillamment, il ne perdit pas une occasion de tendre la main aux jeunes travailleurs qui voulurent profiter de son savoir et de son expérience. C'est par centaines que se

comptent ses obligés. Le bon grain semé par M. Lionnet était tombé en bonne terre ; il a produit au centuple.

« Joseph Claudel fut l'un des membres fondateur de l'Association philotechnique en 1848, sa signature figure au bas du premier procès-verbal. A la fondation de cette association, il fut à la fois professeur, secrétaire et trésorier. Il professa la mécanique successivement à la Halle aux draps, à l'École Turgot et au lycée Charlemagne. En 1870 l'état de sa santé le mit dans l'impossibilité de continuer son enseignement.....

« On doit à Joseph Claudel un procédé aussi simple qu'économique de gravure sur cuivre, employé dans les maisons de librairie pour les figures géométriques. Claudel a de plus trouvé un ingénieux moyen d'incruster dans le cuivre des caractères d'imprimerie, ce qui donne à l'impression une grande netteté aux lettres des figures, netteté qu'elles n'avaient pas auparavant. Il a généreusement abandonné l'exploitation du brevet de son invention et donné son atelier à l'un de ses chers élèves de l'Association philotechnique, M. Mouthiers : c'est M. Mouthiers qui est venu à Epinal porter à la famille de Joseph Claudel l'expression des douloureux regrets de l'Association tout entière.

III. — *Lettre de M. le secrétaire général de l'Association philotechnique à M. Charles Claudel, neveu de Joseph Claudel, apportée par M. Mouthiers.*

Paris, le 27 juillet 1880.

« Monsieur

« L'Association philotechnique fait en la personne de M. Joseph Claudel une perte cruelle et irréparable. La douleur qu'elle ressent se double du regret que nous avons de ne pouvoir l'accompagner tous à sa dernière demeure.

« M. Claudel était pour nous plus qu'un collègue, plus qu'un bienfaiteur ; il fut l'un des fondateurs de notre œuvre, l'un de ceux qui avaient entrepris, contre l'ignorance, la lutte que nous continuerons, en son nom, en nous fortifiant

de son souvenir et des enseignements que nous laisse sa vie toute de dévouement et de sacrifice. Ses débuts à lui aussi avaient été pénibles. Ils furent soutenus par le maître qui reste notre vénéré président, M. Lionnet. Mais il n'était pas de ceux qui oublient leurs obligations, et, une fois arrivé, il n'eut plus qu'un désir, celui de payer au centuple la dette de reconnaissance qu'il avait contractée, en rendant aux autres le bien qu'on lui avait fait.

« Il a fourni dans sa vie trente années d'enseignement gratuit, en joignant celui du livre à celui du cours.

« Mis hors d'état par sa santé de nous continuer son concours actif, il nous était resté comme membre honoraire et nous avait gardé sa meilleure et profonde sympathie.

« Il emporte tous nos regrets, et c'est avec la certitude de parler au nom de tous les membres de l'Association philotechnique que je vous envoie, Monsieur, la douloureuse expression de la part que nous prenons à votre deuil, qui est le nôtre.

« L'Association sera représentée demain à la triste cérémonie par celui de nous tous qui a le plus de qualité pour cela, M. Mouthiers, l'un des secrétaires, qui était devenu le collègue de M. Claudel, après avoir été son élève, et qui est toujours resté son ami.

« Recevez, etc. »

Le Secrétaire général,

A. UNAL.

IV. — *Extrait d'une lettre adressée d'Epinal à M. Lionnet
par un ami.*

Epinal, le 28 juillet 1880.

« Le douloureux événement qui nous afflige a, je le crois, son écho dans votre âme. De loin vous avez pris part à ce triste retour suivi d'un dernier adieu... Tous les honneurs qu'une petite ville comme la nôtre peut offrir ont été rendus

au bon M. Claudel. M. Lebrunt, président de la Société d'émulation, a fait un discours au cimetière, où, rendant parfaite justice à notre ami, il a fait à plusieurs reprises l'éloge de son premier professeur, de celui qui avait deviné l'aptitude de Claudel à la science et lui a ouvert la belle carrière qu'il a si vaillamment fournie....

V. — *Extrait d'une lettre adressée à M. le Secrétaire général de l'Association philotechnique par M. Victor Nebel, professeur de l'Association.*

« Que m'annoncez-vous là ? Mon bon, mon excellent maître n'est plus ! Je ne verrai plus ses traits aimés, je ne l'entendrai plus m'appeler son vaillant élève, comme il se plaisait à le faire. J'avais son amitié et son estime, j'en étais heureux et fier. C'est de lui et de M. Lionnet que j'ai été l'élève à mon entrée dans l'Association, c'est à lui surtout que je dois d'en être sorti conducteur des ponts et chaussées. Il a été mon bienfaiteur et je ne le verrai plus ! M. Lionnet doit être bien affecté de cette perte. Que de cruels déchirements dans la vie ! Il est mort, mort loin de nous, et nous ne pouvons lui rendre les derniers devoirs ! C'est en pleurant et le cœur déchiré que je vous écris. Il emporte il me semble une part de moi-même, mais il me reste le souvenir du bien qu'il m'a fait, et ce souvenir ne s'effacera de mon cœur que quand il aura cessé de battre ! Adieu, bon maître, jouis du repos que t'ont mérité tes vertus et ton bon cœur !

« Qui est digne d'être ainsi regretté n'a pas vécu inutilement. L'homme n'est plus, il est vrai, mais l'exemple reste. »

M. CHEREST

Le 13 mai 1881, M. Cherest assistait, plein de santé, à la réunion de la Commission administrative de la Société d'Émulation, réunion dont il avait préparé les éléments, et dont il a rédigé encore le procès-verbal.

Quatre jours après, il faisait envoyer toutes les pièces au président, avec l'avis qu'une indisposition sérieuse l'empêcherait d'assister le surlendemain 19 mai, à la séance ordinaire de la Société.

Le 19 mai, au soir, il était mort.

La Société d'Émulation doit une page à la mémoire de son Secrétaire perpétuel, en raison des services qu'il lui a rendus et de l'attachement qu'il a toujours eu pour elle.

M. Cherest, Edouard-Louis-Félix, naquit à Abbeville (Somme) le 13 juin 1824.

Il fit ses études, et de bonnes études, au collège de cette ville, dont son père était alors principal. De 1843 à 1848, il subit avec succès les examens et reçut les diplômes de bachelier ès lettres, bachelier ès sciences physiques, bachelier ès sciences mathématiques, licencié ès sciences physiques.

En 1848, il débuta comme suppléant de mathématiques au collège de Saint-Dié; il passa successivement par les collèges de Toul (1849-1850), de Château-Salins (1850-1854 et 1851-1852), de Saverne, où il eut à peine le temps d'être installé; d'Epinal, où il professa les mathématiques élémentaires du 18 octobre 1852, au 1^{er} mars 1855. Il fut nommé ensuite professeur adjoint de sciences physiques au lycée de Lille, le 1^{er} mars 1855; professeur adjoint de sciences physiques au lycée d'Amiens, le 4 octobre 1855, et professeur de mathématiques à l'École professionnelle de Mulhouse, le 7 octobre 1856.

Il avait trouvé à Mulhouse la position qui convenait à

ses aptitudes et à ses goûts ; il s'était attaché à cette École professionnelle où il comptait terminer sa carrière ; il voulait se fixer et s'était bâti une maison dans cette ville, où il avait trouvé de bonnes relations, où ses anciens élèves lui vouaient le meilleur souvenir.

Aussi, avec quel serrement de cœur dut-il quitter cette Alsace chérie, à la suite des terribles événements de 1870 ! Sa position se trouva un moment brisée.

Mais il avait, et il a conservé jusqu'à la fin, cette activité, cette vigueur d'esprit, le fond de son caractère. Il demanda et obtint la direction du Collège d'Epinal, et fut chargé d'y fonder, ce qu'il pouvait faire mieux que personne, une École professionnelle analogue à celle de Mulhouse, dont il apportait avec lui les traditions.

Ce qu'il a dépensé d'intelligence, d'énergie, de persévérance, de volonté, pour créer sa chère École, tout le monde le sait. Le succès est venu couronner ses efforts : l'École industrielle d'Epinal a vécu, grandi, prospéré ; le jour n'est pas loin sans doute où il faudra la séparer du collège en en faisant un établissement à part, et où elle s'augmentera d'un établissement technique nécessité par l'accroissement de l'importance industrielle du pays.

Tous ces services ne pouvaient rester sans récompenses. Aussi M. Cherest reçut-il, le 30 décembre 1873, les palmes d'officier d'académie, et juste cinq ans après, minimum du temps réglementaire, 31 décembre 1878, les palmes d'officier de l'instruction publique.

A peine arrivé à Epinal, lors de sa première nomination en octobre 1852, M. Cherest tint à honneur de faire partie de la Société d'Émulation ; il y fut admis en 1853, et paya sa bienvenue par une *Notice sur la télégraphie électrique* insérée dans le 2^e cahier du tome VIII des *Annales*, publié en 1854.

Professeur à Mulhouse, M. Cherest publia, en 1867, autographiés, les deux ouvrages suivants, rédigés d'après les programmes de l'enseignement secondaire spécial : 1^o *Notions élémentaires de trigonométrie rectiligne* ; 2^o *Géométrie descriptive*.

Ces deux ouvrages furent bientôt suivis d'un cahier : *Formules de géométrie*. Dans ces travaux, le professeur se révèle, et ses anciens élèves de Mulhouse n'ont point oublié ses leçons.

Devenu administrateur sans y avoir été préparé, et placé à la tête d'un grand établissement, M. Cherest fut bientôt à la hauteur de la mission qui lui avait été confiée. Les succès de toute sorte obtenus prouvent suffisamment les services rendus. C'est à lui que le Collège doit d'avoir des archives et une histoire. Quelques jours avant sa mort, il publiait une étude qu'il avait faite sur une question qui, depuis 1811, a été bien souvent discutée, abandonnée, puis reprise, et qui recevra sans doute bientôt une solution : *La création d'un lycée à Epinal*. Cette étude est complète, et M. Cherest avait toute compétence pour l'entreprendre et l'écrire.

En attendant que le collège d'Epinal devienne un lycée, l'enseignement y existe aussi étendu que dans les lycées ; l'administration ressemble aussi à celle des lycées, puisque l'établissement est en régie. C'est encore à M. Cherest qu'il a été donné d'inaugurer ce nouvel ordre de choses qui, en même temps qu'une bonne direction, a contribué à la prospérité toujours croissante de la maison.

Outre les soins et les soucis continuels de l'administration du double établissement dont il était chargé, M. Cherest, infatigable au travail, trouvait encore, souvent sur ses nuits, le temps d'être un des membres très actifs de la Société d'émulation des Vosges, qui, le 22 mars 1877, le nommait son Secrétaire perpétuel. Cette charge est loin d'être une sinécure, et tous ses collègues savent comme il la remplissait.

Le 19 mai 1884, la nouvelle de la mort de M. Cherest se répandit : une heure à peine après le fatal événement, tout le monde le savait en ville : on était frappé et douloureusement impressionné. Au cimetière, le 22 mai, devant une assistance très nombreuse qui avait tenu à lui rendre les

derniers devoirs, six discours furent prononcés sur sa tombe.

M. l'inspecteur d'Académie, après avoir rappelé sommairement la carrière universitaire de M. Cherest et insisté sur les services rendus au collège d'Epinal, ajouta un suprême hommage aux qualités de l'homme privé, de l'époux, du père de famille. L'émotion fut vive et générale lorsqu'on entendit cet éloge éloquent et vrai.

M. Guyot, professeur de quatrième, doyen des professeurs du collège, adressa, au nom du personnel, le dernier adieu au chef, ou plutôt au collègue, ainsi qu'il aimait à se qualifier lui-même, qui emportait l'estime et l'affection de tous les maîtres,

M. Louis Claudel, élève de philosophie, au nom de tous les étudiants de l'enseignement classique, et M. Jeannot, de la classe de quatrième année industrielle, au nom de ses camarades de l'Ecole, témoignèrent par des paroles bien senties, de leur regret et de leur vive reconnaissance, et promirent de conserver toujours le souvenir de leur ancien et excellent principal, de leur directeur aimé.

M. Gley, ancien professeur au collège, vice-président de la Société d'Émulation prononça au nom de cette Société, le discours suivant :

MESSIEURS,

« Une voix autorisée (1) vient de retracer avec éloquence la carrière méritante et laborieuse du professeur et du principal ; elle a rappelé toutes les qualités d'esprit et de cœur de cet homme modeste, dévoué, ardent. La Société d'émulation veut aussi s'associer au deuil de sa famille et du collège d'Epinal.

» En prenant la parole devant cette tombe si prématurément ouverte, je ne remplis pas seulement un douloureux devoir envers le Secrétaire perpétuel de la Société

(1) M. Conus, inspecteur d'académie.

d'Émulation des Vosges, j'obéis à un sentiment d'affection personnelle et au désir de rendre hommage à un homme de bien. Il me semble qu'il n'y a que quelques jours que je m'entretenais avec lui des mémoires qui sont en voie de publication dans les *Annales* de la Société, et voilà que par le brusque dénouement d'une maladie aussi cruelle qu'inattendue, je suis chargé de lui adresser un suprême adieu.

» C'était un honneur pour notre Compagnie de compter parmi ses sociétaires un homme tel que M. Cherest. Il en faisait partie depuis 1853, et lui avait présenté, pour obtenir ses suffrages, un travail fort intéressant sur la télégraphie électrique. C'est en 1877 qu'il accepta à l'élection les fonctions de Secrétaire perpétuel. Il était pour notre Association un membre actif, intelligent et dévoué qui, au milieu des plus nombreuses occupations, n'oubliait pas les devoirs qu'il avait contractés envers elle. Toujours assidu à nos séances, il avait à un haut degré les qualités qu'exige le rôle important qu'il remplissait : l'ardeur au travail, la clarté du style, l'exactitude du compte rendu, la cordialité et la tolérance envers ses confrères. Ses connaissances variées, son zèle constant pour les intérêts de la Société, sa bienveillance affectueuse et familière lui avaient concilié la sympathie et le respect parmi nous.

» Travailleur infatigable, il mettait tous ses soins à bien faire, trouvant encore du temps pour assister aux réunions de la Section vosgienne, de la Société de géographie de l'Est, dont il était l'utile et désintéressé bibliothécaire. Les procès-verbaux sortis de sa plume, le recueil de ses rapports continueront après lui la tâche qu'il a si bien commencée et à laquelle il a été si subitement enlevé. Le souvenir de sa personne aimée et estimée, plus encore que celui de ses services, vivra au milieu de nous, tant que notre Société elle-même continuera de vivre.

» En dehors de nos séances et de nos travaux, Edouard Cherest inspirait les mêmes sentiments. Ceux qui avaient vu une fois cette énergique et spirituelle figure ne pouvaient

l'oublier. Pour moi je dois lui rendre ce témoignage que je l'ai toujours trouvé animé de l'amour du vrai et du bien, et que la vivacité de son caractère me parut toujours tempérée par une grande bienveillance pour les personnes, par une douce indulgence qui le portait à plaindre les méchants au lieu de les haïr. Corriger et améliorer, voilà notre mission à tous, et les nombreux élèves qui ont reçu des leçons de M. Cherest savent avec quel zèle et quel talent il s'en acquitta toujours.

» L'attachement de ses amis et de ses parents était compté par lui, avec l'affection de son fils et d'une compagne selon son cœur, comme une des consolations de ces deux dernières années attristées par des crises longues et douloureuses.

» Adieu maintenant, cher et vénéré ami ! que le souvenir de votre loyauté, de votre constant amour de la règle et du devoir reste longtemps honoré dans notre Société et en particulier dans ce collège que vous avez aimé et si bien servi !

Enfin M. Châtel, au nom de l'Association des anciens élèves des écoles industrielles de Mulhouse et d'Epinal, s'est exprimé en ces termes :

« MESSIEURS,

« Je croirais manquer à un devoir d'honneur, si je ne venais, au nom de l'Association des anciens élèves des écoles industrielles de Mulhouse et des Vosges, dire un dernier et solennel adieu à l'ami que nous pleurons tous en ce jour.

« C'est au nom de trente générations d'élèves que je tiens à rendre ce suprême hommage à notre si digne et si cher ancien maître. Nous, qui l'avons connu d'une façon si intime, qui avons suivi jadis ses cours, l'avons tous profondément aimé. Tous, nous savions et nous sentions avec quelle paternelle sollicitude il s'intéressait à nos études, stimulant notre travail, louant nos progrès et apportant dans cette tâche si ingrate d'éducation de la jeunesse tout ce que son âme généreuse avait d'ardeur au bien. Aussi,

comprenons-nous, dans toute son étendue, la perte immense que fait en lui l'enseignement public, le vide difficile à oublier, que sa mort prématurée cause à notre ville d'Epinal.

Son attachement à ses anciens élèves était si vivant et si vrai que, nos années d'études finies, il voulait encore rester en communication d'idées avec nous. Il voulait suivre la destinée de chacun, s'y intéressait et quand un mot de souvenir lui parvenait d'un de ceux qu'il avait instruits, il le notait avec joie, le conservait précieusement.

Quand la fatale guerre de 1870 vint l'arracher brusquement à cette chaire de mathématiques où il professait avec tant d'éclat et d'honneur à l'École professionnelle de Mulhouse, ce fut pour nous une satisfaction bien grande d'apprendre que le Conseil municipal d'Epinal l'appelait au poste si élevé de principal de son collège et de directeur de son École industrielle.

D'autres, plus compétents que moi en ces matières, nous ont dit tout le bien qu'il a fait, le progrès constant de son œuvre, ses hautes qualités administratives, son attachement à cette création nouvelle. Il a travaillé, combattu jusqu'au dernier moment. il y est mort comme un soldat au champ d'honneur ! Et quand nous lui demandions de ménager ses forces, sa santé, ne nous disait-il pas en souriant : « Mon œuvre n'est qu'ébauchée, l'enseignement industriel a besoin « de son développement supérieur et technique ! Voilà à quoi tendent mes efforts ; aidez-moi ! »

Et alors cet universitaire si dévoué à la cause des lettres, se prenait d'une sainte ardeur pour cet enseignement professionnel, qu'il avait organisé de ce côté-ci de la frontière, rêvant de doter les Vosges, dont il avait fait sa patrie adoptive, d'une armée d'industriels, de commerçants, d'ingénieurs civils, de chimistes, qui porteraient haut et ferme dans leurs carrières diverses le renom de l'École. Cette grande joie de sa vie, il ne lui a pas été donné de la voir réaliser.

Voulant compléter, sous une autre forme encore, cette

reconstitution de la patrie déchirée, il réunissait en octobre 1873 ses anciens élèves de l'Est et, sous son inspiration, nous fondions cette Association amicale qui à ce jour compte déjà deux cents adhérents.

C'est donc au nom de cette Association dont vous avez été le guide, l'organisateur, le promoteur infatigable, à vous qui avez eu la généreuse pensée de nous réunir dans ce faisceau amical, à vous à qui nous devons le charme de ces réunions périodiques où d'anciens camarades de l'École se retrouvent ensemble comme 'au temps de leurs études, que je viens vous dire : « Mon cher et ancien maître, merci
« encore une fois de vos conseils, de vos leçons ! Nous
« serons dignes du professeur qui nous a tant aimés ; nous
« conserverons pieusement le souvenir de votre bonté, de
« votre affabilité et l'Association que vous avez créée vivra par
« la mémoire de son fondateur ! Adieu, cher maître, cher
« ami, adieu !!! »

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE

D'ÉPINAL.

RÉSUMÉ

DES OBSERVATIONS FAITES PENDANT L'ANNÉE 1880-81

(de mars 1880 à février 1881, inclusivement)

PAR A. DEMANGEON,

Sous-chef de division à la Préfecture,
membre titulaire de la Société d'Émulation,
Secrétaire de la Société de météorologie des Vosges, etc.

I. CARACTÈRE GÉNÉRAL DE L'ANNÉE.

MARS.

Première période du 1^{er} au 7, vent des régions S-W, variable à l'W, amenant des pluies intermittentes et de brusques changements dans la pression atmosphérique. Bourrasque d'W-S-W le 4. La pression se régularise le 7 à la reprise de la rotation normale du vent. — Du 7 au 28, seconde période, courants de N. et N-E; la pression augmente régulièrement jusqu'au 14, où se produit le maximum de pression 741,28, coïncidant avec le maximum de température (24°90 la veille) et la conjonction lunaire. Beau temps, sec et chaud jusqu'au 16, orage et pluie, suivi de gelées journalières; le *Ilâle* (N-E) commence le 18 et persiste jusqu'à la fin du mois. Les 18 et 19, le psychromètre n'accuse que 14 p. % de vapeur d'eau en suspension.

La pression se maintient presque toujours au-dessus de la moyenne. — Le 24, minimum de température — 5°10; la terre est desséchée; d'un autre côté, la température du sol s'est notablement abaissée à la suite des grands froids de l'hiver; une source, à 4 m. de profondeur, n'indique que 6°35 (l'an dernier : 7°80) — Une troisième période commence le 29, où le vent rétrograde vers le N-W; la pression diminue, le minimum 724,44 se produit le 31 au soir.

AVRIL

Très-accidenté. La dépression des derniers jours de mars s'accroît. Le vent N-W est variable; minimum 719,85, le 4; pluies froides intermittentes jusqu'au 18; minimum de température — 4°00 le 14. La pression se relève le 18, et la température s'améliore; maximum 22°40 le 19; maximum de pression 736,71 le 21; pluies légères la nuit, éclaircies pendant le jour, situation très favorable à la végétation. — Deuxième période dès le 27, le N-E s'établit, pluies froides, demi-congelées; les coteaux exposés au vent sont recouverts de neige; c'est l'hiver du coucou, dont le chant se fait entendre pour la première fois.

MAI

Variations de pressions jusqu'au 5, dépression minima, 723,46 le 3 au soir; le 4, halo partiel au nord du soleil, décelant la présence de cirrus et d'un courant de N-E qui s'établit le 6, d'où temps froid, minimum — 2°40 le 10. Le baromètre se tient peu élevé, il oscille aux environs de la moyenne, malgré la persistance des courants polaires; assez bonnes journées quoique trop sèches; le 20, l'état hygrométrique n'est que de 22 p. %; la sécheresse se continue jusqu'au 27, le vent assez fort accélère encore l'évaporation, aussi les plantes se flétrissent. Maximum de

température 29°25 le 27. La pression augmente jusqu'au 29 ; maximum 742,82 ; les matinées sont très fraîches, il gèle dans certaines vallées. Une petite pluie du 28 au 29 fait grand bien, mais elle est insuffisante. — Pendant tout le mois, le pluviomètre n'a donné que 12^{mm}5.

JUIN.

Les fortes pressions de la fin du mois de mai ne se maintiennent pas et nous entrons dans une période contraire. Les courants équatoriaux s'établissent jusqu'au 26 ; des pluies intermittentes viennent, pendant les premiers jours, ranimer l'essor de la végétation et purifier l'air ; minimum de température 2°15 le 6 ; orage assez violent du 10 au 11, fortes pluies (23^{mm}2) ; nouvel orage le 11 au soir, qui semble sévir principalement dans le Sud-Est où le ciel est très-sombre. Dépression, violentes rafales de pluies. Nous apprenons le lendemain qu'une trombe s'est abattue sur la commune d'Eloyes (voir le rapport spécial ci-après) où elle a occasionné des dégâts considérables. — Du 10 au 12, le pluviomètre a recueilli 79^{mm}4. — Le beau temps est vivement à désirer, les prairies souffrent d'autant plus que des brouillards épais se forment tous les matins. Le 17, un orage violent éclate à Moyenmoutier et foudroie une troupe d'enfants dont 2 sont morts sur le coup. — Minimum de pression 725,96 le 19 au soir. Période de pluie du 22 au 26 au grand désespoir des cultivateurs : impossible de soigner ni de rentrer les foin. — Le 26, le N-E s'établit enfin ; brusque ascension barométrique et temps favorable mais de courte durée. Maximum 744,16 le 28 ; mais une baisse proportionnelle va se produire ; le 30, le baromètre est à 728 avec un maximum de température de 29°90. Orage. Le pluviomètre, pendant ce mois, a recueilli 131^{mm}.

JUILLET

Les courants d'WSW variables persistent pendant tout le

mois ; la pression se maintient presque continuellement au-dessus de la moyenne ; pluies du 1^{er} au 5, suivies de tendances orageuses. Minimum de température 6°05 le 6, causé par une dérivation vers le N-W. Maximum de pression 738^{mm}20 le 41 au matin. Temps favorable. Maximum de température 31°35 le 16 suivi d'orages peu importants le 17 et le 22. — Le S-W s'établit le 25, dépression, minimum 725,96 le 26. Orages le 29 et le 30.

AOÛT.

Période accidentée du 1^{er} au 9, vent variable du Sud-W à N-W. Pluies intermittentes, averses les premiers jours. Pressions faibles ; minimum 723,89 le 8 à 8 heures du matin. Bourrasque du 7 au 8, à la suite de laquelle la pression se relève brusquement ; le 10, elle est de 740^{mm}40, maximum correspondant au minimum de température 6°15. — Deuxième période du 10 au 16, pression moyenne, temps orageux, vent N-E. Brouillards les matins. — Troisième période du 17 au 31, variations nombreuses du vent, pluies orageuses, quelques orages ; brouillards. Maximum de température 27°25 le 18. Pluviomètre : 136^{mm}3 au total.

SEPTEMBRE.

Du 1^{er} au 6, période de fortes pressions, vent N-E variable tournant au S-E, puis au S-W dès le 7 jusqu'au 19 (2^e période) ; dépressions, S-W, pluies intermittentes ; maximum de température 27°65 le 14, minimum de pression 724,30 le 15 au soir. Du 20 au 30, 3^e période, courants polaires N-W puis N-E. Le baromètre remonte graduellement jusqu'au 29 : maximum 742,02 et minimum de température 1°45 simultanés. Matinées très-fraîches avec brouillards.

OCTOBRE.

La pression (740,46 le 1^{er}) diminue rapidement ; période

de S-W du 2 au 7 (conjonction lunaire le 4), pluies et tendances orageuses. — 2^e période du 9 au 14 où le vent tourne au N-W variable, N-E, le 14, maximum de pression 740,76 ; abaissement de température, gelée le 15 ($-0^{\circ}65$), brouillards et pluies intermittentes ; — période accidentée du 15 au 29, pressions faibles, vent variable du N-W au S-W ; fortes averses les 21 et 22 (90^{mm}7) avec quelques paillettes de neige par le N-W. Dépression du 26 au 29 (717,93 le 28 au soir), averses, bourrasques, gelées les 25 et 26 ($-3^{\circ}00$ le 25) ; débordements, très fortes pluies dans la montagne ; on redoute une crue extraordinaire de la Moselle et des mesures sont prises en cas d'alerte. — Le 31, vent du Nord, hausse barométrique et gelée. (minimum $-3^{\circ}80$).

NOVEMBRE.

Du 1^{er} au 11, première période, fortes pressions, courants polaires variables, gelée ; le 6, minimum $-4^{\circ}80$, brouillards, neige légère, les 4, 5 et 10. — Dès le 12, 2^e période, courants équatoriaux, pluies intermittentes, dépressions jusqu'au 18 (713,41), bourrasque du S-W avec pluie rare ; — 3^e période, dès le 20, hausse assez rapide qui se continue presque sans interruption jusqu'au 28 (746,83) *avec le S-W*, aussi les journées sont-elles assez agréables et la température exceptionnellement douce ; maximum $14^{\circ}00$ le 26. — Dès le 28, 4^e période, retour au N-W, brouillard permanent et froid, le baromètre baisse un peu.

DÉCEMBRE.

Cette dernière période se continue jusqu'au 9 décembre ; assez fortes pressions et brouillards ; maximum 748,19 le 8 (maximum de l'année) ; brume, température relativement douce. — Dès le 11, nouvelle période, S-W, dépressions, brumes intermittentes, temps humide, trop chaud pour la

saison ; la végétation paraît se ranimer ; les souris causent, dit-on, des ravages dans les terres cultivées. Le 22, tendance au N-W, abaissement de température et dépressions, pluies mélangées de neige et coups de vent jusqu'au 25 ; pression minima : 717,88 le 25 ; température minima $-4^{\circ}45$ le 26. Jusqu'au 30, période très-variable, temps humide et doux. Orage le 30 avec averse et grêle. Maximum de température le 29 : $13^{\circ}75$. Retour au N-W le 31 ; hausse barométrique et abaissement de température, neige.

JANVIER 1881

Cette dernière situation s'accroît dans les premiers jours de janvier ; pression maxima 742,29 le 2 ; le N-W. tourne au N-E, jusqu'au 10 où le N-W amène une dépression accentuée du baromètre avec pluie ou neige. Gelées tous les matins jusqu'au 18. Dépression le 19 par S-W, 713,34 ; elle se comble rapidement ; nouvelle période de courants polaires du 20 au 26 ; gelées et quelques paillettes de neige ; fort abaissement de température, minimum : -19° le 25. — Basses pressions les derniers jours dès le 27, vent du S-W, pluies intermittentes, maximum de température $11^{\circ}90$ le 29.

FÉVRIER.

Même situation jusqu'au 6, où le courant polaire occasionne un maximum de pression de 736,43 ; mais l'indécision du courant, variant de N-W au S-W, amène des pluies avec coups de vent jusqu'au 11 ; minimum 712,87. Relèvement momentané le 13 (opposition lunaire), abaissement de température, minimum $-9^{\circ}25$ le 14, gelées ; assez belles journées avec vent variable jusqu'au 26 ; température maxima 17° le 22. — Dépression dès le 25, pluies froides et neige le 28 (conjonction lunaire), mais le baromètre remonte rapidement.

En résumé, l'hiver de 1880-81 s'est montré clément, grâce à la prédominance des courants équatoriaux ; les plus fortes gelées ont été : 10 janvier : —12°40 ; 11 : —10°50 ; 16 : —17°00 ; 17 : —10°95 ; 21 : —15°10 ; 22 : —18°70 ; 23 : —17°20 ; 24 : —15°00 ; 25 : —19°00 (minimum de l'année) ; 26 : —14°90 et 27 : —10°70. Si nous donnons encore le minimum du 14 février —9°25, tout sera dit à cet égard.

Ces époques de gelées, on a pu le remarquer, alternaient avec de brusques élévations de température ; ces variations sont caractéristiques du climat vosgien et, chacun le sait, elles sont fort préjudiciables à la santé publique. Les organisations les mieux trempées ne peuvent impunément supporter ces rapides décompressions des tissus ; ces alternatives subites de chaud et de froid entravent le jeu de l'évaporation et deviennent la cause de nombreuses complications en présence desquelles la science d'Hippocrate se trouve parfois impuissante.

On remarquera que la température moyenne *diurne* annuelle (9°813) est, contre l'ordinaire, un peu inférieure, cette année, à la température moyenne journalière ; on retrouve la cause de cette apparente anomalie dans les moyennes correspondant à l'automne et à l'hiver (voir le tableau synoptique) ; ce cas n'est pas, d'ailleurs, particulier à l'année qui nous occupe, et tient au défaut d'équilibre entre le minima et le maxima.

LA TROMBE D'ÉLOYES.

(11 JUIN 1880.)

Le 11 juin 1880, à 4 heures du soir, des manifestations orageuses se faisaient sentir sur divers points dans l'ouest du département ; à 4 h. 30 à Lamarche, avec vent assez fort ; à 5 h. 15 à Contrexéville, vent assez fort et pluie ; à 5 h. 45 à Mirecourt ; se détachant de ce centre orageux un filet se dirigeait à 5 h. 30 vers le centre, passait sur Darney avec

vent très-fort et averse; dévié au N-E sous l'influence d'un autre filet arrivant par N-W, il passait en tempête sur Epinal à 3 h. 40; Docelles, Bruyères sont successivement atteints.

En même temps, un autre centre orageux venant du sud passait sur le Val-d'Ajol à 5 h.; à Remiremont à 5 h. 40, venant à la rencontre des précédents; trois orages se précipitaient donc l'un sur l'autre de points opposés; le choc se produisit au-dessus du territoire d'Eloyes; de l'action de ces vents opposés, résulta la formation d'une trombe qui prit naissance dans la forêt deTakaumont. Le phénomène, disent les témoins oculaires, ressemblait à une « fumée bouillante ». Le ciel était couvert mais très-blanc. Après avoir dévasté sur une longueur de 300 m., un coteau planté de sapins, qu'elle coupe tous à environ 1 mètre du sol, la trombe se dirige vers l'usine de M. Kiener et s'abat sur l'extrémité d'un grand bâtiment très solide; en un clin d'œil, les murs sont démolis ou renversés et toute cette partie ne présente qu'un monceau de décombres: des murailles laissées debout sont complètement lézardées et déviées de la verticale; toutes les vitres du toit sont brisées par les éclats de tuile violemment projetés par la trombe; un pignon s'est abattu d'un seul morceau, des planchers restent suspendus par un seul côté; cette habitation était, à ce moment, occupée par deux enfants qui ont été miraculeusement préservés; le plafond de la chambre, en s'effondrant, vint s'appuyer sur un fourneau de cuisine et, grâce à cette heureuse circonstance, ils n'ont pas été écrasés. Un autre enfant, paisiblement occupé dans une chambre, s'est retrouvé subitement transporté dans la rue après avoir *passé par la fenêtre* sans avoir le temps de réfléchir à l'événement. Les charpentes, les meubles, enlevés par le mouvement tourbillonnant et ascensionnel, volent de tous côtés et sont transportés à de grandes distances. Des familles ont vu ainsi, en deux ou trois minutes, leur habitation détruite, et leur ménage dispersé et brisé sans même en retrouver trace. Continuant sa marche dévastatrice, la trombe *balaye* un hangar très-vaste, recouvert en tuiles;

la toiture se déplace tout d'une pièce et retombe de l'autre côté, dans le chemin; du hangar, *reste seule la place*. Sur son passage, la trombe déracine des arbres énormes et les couche *dans toutes les directions*. Il est à remarquer que l'action dévastatrice ne se manifestait qu'à un mètre au-dessus du sol; c'est pourquoi les prairies, les seigles, les blés, n'ont eu, pour ainsi dire, aucun mal. Le météore, continuant sa marche à l'Est-Nord-Est, à travers les prairies, atteint le village même après avoir arraché un certain nombre d'arbres, *tordus* par l'irrésistible force centrifuge de la trombe. Plusieurs toitures sont dispersées ou fortement endommagées; deux ou trois maisons sont ruinées. La dernière habitation attaquée se trouvait au pied d'une montagne boisée qui n'arrêta pas le phénomène. La trombe se dirigea vers les territoires de Docelles, Xamontarupt et Saint-Jean-du-Marché, en faisant, dans la forêt, une tranchée dont nous n'avons pu suivre la trace à raison de l'heure avancée. Ces dernières communes ont été diversement atteintes.

On distinguait, dans le tourbillon, des débris et objets de toutes sortes. Des tuiles ont été projetées à plus de 400 mètres, des planches à 1500 mètres. On a retrouvé un manchon à 2 kilomètres, des bottines encore plus loin, etc.

La zone d'action n'avait pas plus de 30 mètres de largeur.

On n'a pas eu d'accidents graves de personnes à déplorer. Un jeune homme s'étant mis à l'abri, avec son attelage, sous une remise, qui s'est trouvée sur le passage de la trombe, en a été quitte pour quelques contusions, malgré la masse de décombres sous lesquels il se trouvait enfoui.

Les dégâts se sont élevés à plus de 30,000 fr. et des familles se sont trouvées, instantanément, sans abri, sans meubles, presque sans vêtements.

A. DEMANGEON.

E

30 n

h.

Evaporation moyenne	
5	—
4	2.4
3	3.8
2	—
1	2.6
0	3.5
3	2.2
2	—
0	2.2



TABLEAU
DES
MEMBRES COMPOSANT LE BUREAU
ET LES
COMMISSIONS ANNUELLES,
ET
LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

BUREAU POUR 1881.

PRÉSIDENT D'HONNEUR, M. le Préfet des Vosges.

PRÉSIDENT, M. Lebrun, professeur de mathématiques, en retraite.

VICE-PRÉSIDENTS, { **M. Le Moyné, directeur des postes et télégraphes.**
M. G. Gley, ancien professeur au collège.

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, M. Voulot, conservateur du musée départemental.

SECRÉTAIRE ADJOINT, M. Châtel aîné, industriel.

TRÉSORIER, M. Mollet, ancien directeur des postes de la Seine.

BIBLIOTHÉCAIRE-ARCHIVISTE, M. Ganier, juge au tribunal.

BIBLIOTHÉCAIRE-ARCHIVISTE-ADJOINT, M. Haillant, avoué, docteur en droit.

COMMISSIONS ANNUELLES POUR 1881.

1^{re} COMMISSION D'AGRICULTURE.

MM. Gabé, président; Adam, vice-président; Muel, secrétaire; Gaudel, Lapicque, Mathieu, Bretagne. Membre-adjoint : M. Haillant.

2° COMMISSION D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE.

MM. *Tanant*, président; *Ganier*, secrétaire; *Chevreaux*, *G. Gley*, *Graillet*, *Bretagne*, *Voulot*.

3° COMMISSION LITTÉRAIRE.

MM. *Le Moyne*, président; *Chatel*, secrétaire; *Ganier*, *Garnier*, *Graillet*, *Haillant*, *Merklen*.

4° COMMISSION DES BEAUX-ARTS.

MM. *Ganier*, président; *Châtel*, secrétaire; *Bretagne*, *Chevreaux*, *Landmann*, *Tanant*, *Voulot*.

5° COMMISSION SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE.

MM. *Le Moyne*, président *Adam*, vice-président; *Châtel*, secrétaire; *Kiener père*, *Kiener fils*, *Demangeon*.

6° COMMISSION D'ADMISSION.

MM. *G. Gley*, président; *Demangeon*, secrétaire; *Garnier*, *Gaudel*, *Kiener fils*, *Mottet*, *Tanant*.

Le Président de la Société et le Secrétaire perpétuel font partie de droit de toutes les commissions.

MEMBRES TITULAIRES,

résidant à Epinal.

MM.

1878. *Adam*, architecte, président de la Société d'horticulture et de viticulture des Vosges.

1870. *Berher*, docteur en médecine.

1879. *Bippert*, ingénieur des ponts et chaussées.

1878. *Bagner*, (*, A. (D) préfet du département des Vosges.

1874. *Brenier* (l'abbé), curé d'Epinal.
1880. *Bretagne*, contrôleur principal des contributions directes.
1879. *Cohen*, (✱) ingénieur des ponts et chaussées.
1877. *Châtel*, industriel, président de l'association des anciens élèves des écoles industrielles de Mulhouse et d'Epinal.
1880. *Chevreau*, ancien élève de l'école des chartes, archiviste du département.
1874. *Collet*, imprimeur, ancien professeur d'histoire au collège d'Epinal.
1859. *Conus*, (✱, I. ☐) agrégé de l'université, inspecteur d'académie.
1828. *Defranoux*, inspecteur des contributions indirectes en retraite.
1873. *Demangeon*, sous-chef de division à la préfecture, secrétaire de la Commission départementale de météorologie des Vosges.
1878. *Gabé*, (✱) conservateur des forêts.
1880. *Ganier*, (A. ☐) docteur en droit, juge au tribunal civil.
1878. *Garnier*, (I. ☐) conducteur des ponts et chaussées, chef des bureaux de l'ingénieur en chef.
1874. *Gaudel*, sous-inspecteur des forêts.
1880. *Gaulard*, ancien professeur agrégé d'accouchement à la faculté des sciences de Lille, docteur en médecine.
1871. *G. Gebhart*, pharmacien.
1853. *Gley* (Gérard), (A. ☐) professeur de troisième au collège.
1877. *Gratillet*, agrégé de l'enseignement spécial, professeur à l'école industrielle.
1875. *Haillant*, docteur en droit, avoué.
1878. *Kiener* (Christian), (✱, A. ☐) industriel, membre du conseil général, président de la commission départementale.
1879. *Kiener* (Roger), industriel et manufacturier.
1881. *Landmann*, professeur de dessin au collège.
1861. *Lapicque*, vétérinaire.
1856. *Lebrun*, (I. ☐) professeur de mathématiques, en retraite.
1864. *Le Moyné*, (✱, A. ☐) directeur des postes et télégraphes.
1873. *Malarmé*, (✱) avocat.
1880. *Maithieu*, ancien notaire, vice-président de la Société d'horticulture.

1854. *Mant'heux*, (A. Ⓢ) docteur en droit, avocat.
1880. *Merklen*, notaire, docteur en droit.
1862. *Merlin*, (A. Ⓢ) secrétaire de l'inspection académique.
1879. *Mottet*, (✱) ancien directeur des postes de la Seine.
1880. *Muel*, inspecteur des forêts.
1879. *Tanant*, (✱, A. Ⓢ) juge de paix, membre du conseil général.
1876. *Voulot*, conservateur du musée départemental.

MEMBRES LIBRES,

résidant à Épinal.

MM.

1877. *Ancel*, docteur en médecine.
1874. *Gley* (Emile), ancien imprimeur.
1830. *Olivier*, imagiste.
1877. *Pellerin*, imprimeur imagiste.
1879. *Thierry*, ancien directeur de la maison André Kœchlin et C^{ie}
de Mulhouse, propriétaire à Epinal.

MEMBRES ASSOCIÉS,

résidant dans le département des Vosges.

MM.

1877. *Arnould*, industriel à Saint-Maurice-sur-Moselle.
1881. *Bailly*, docteur en médecine à Bains.
1875. *Boucher*, (Henry), fabricant de papier à Docelles, membre du
conseil général.
1877. *De Bourculle*, (O✱) colonel d'artillerie en retraite, à Docelles.
1864. *Bourguignon*, cultivateur, à Vrécourt.
1850. *Buffet* (Louis), (✱) sénateur, ancien ministre.
1875. *Cabasse*, pharmacien, à Raon-l'Étape.
1865. *Chevillot*, (A. Ⓢ) principal du collège de Remiremont.
1843. *Chevreuse*, docteur en médecine, à Charmes.
1866. *Claudot*, fabricant de papier, à Docelles.
1875. *Claudot*, docteur en médecine, ancien sénateur, à Eloyes.

1875. *Colin*, agriculteur, à Ménil-sous-Harol (Ville-sur-Ilion).
1878. *Conrard*, licencié en droit, à Damas-devant-Dompaire,
1880. *Cosserat*, docteur en médecine, à Padoux (Rambervillers).
1862. *Deblaye*, (l'abbé), archéologue, à Poussay.
1876. *Déchambenott*, directeur des usines de la Pipée (Fontenoy-le-Château.)
1868. *Defrance*, cultivateur, à Langley (Charmes).
1861. *Desfourneaux*, curé de Malaincourt (Bulgnéville.)
1876. *Dubois* (Jules), propriétaire, à Martigny-les-Lamarche.
1873. *Edme* (Louis), à Rouceux (Neufchâteau).
1872. *Evrard*, père, banquier, président du tribunal de commerce, à Mirecourt.
1879. *Favre* (Auguste), dit *Balthazard*, cultivateur, à Neufchâteau.
1861. *Ferry* (Hercule), industriel et agriculteur, à Saint-Dié.
1877. *Forêt*, père, (✱, A. ④) président du Comice agricole de Remiremont, à Rupt.
1877. *Forêt* (Paul) industriel à Rupt.
1875. *Fournier*, docteur en médecine, à Rambervillers.
1872. *Gaspard* (Emile), notaire, à Mirecourt.
1878. *Gautier*, ancien capitaine du génie, industriel, à Monthureux-sur-Saône.
1864. *George*, (✱) cultivateur, à Mirecourt.
1861. *Guinot*, curé de Contrexéville.
1876. *Hénin* (le prince d'), au château de Bourlémont (Neufchâteau).
1881. *Humbel* (✱), ancien capitaine adjudant-major de chasseurs à pied, industriel, à Eloyes.
1866. *Krantz* (Léon), fabricant de papier, à Docelles.
1880. *Krantz* (Lucien), fabricant de papier, à Docelles.
1862. *Lebeuf*, agriculteur, à Neufchâteau.
1879. *Leblanc*, directeur de la ferme-école du Beaufroy, près Mirecourt.
1864. *Leclerc*, (✱) médecin-major en retraite, à Ville-sur-Ilion.
1867. *Lederlin*, directeur des établissements industriels de Thaon.
1878. *Légras*, docteur en médecine, à Dompaire.
1862. *Littard*, (✱) docteur en médecine, à Plombières.
1858. *Louis*, (A. ④), principal du collège de Bruyères.

1876. *Lung*, industriel, à Moussey (Senones).
 1879. *Masure*, industriel, à Arches.
 1876. *Michaux*, architecte, à Sartres (Neufchâteau).
 1870. *Motlessier*, ancien négociant, ancien juge au tribunal de commerce, à Mirecourt.
 1879. *Morlot*, cultivateur, vice-président du Comice agricole de Neufchâteau, à La Neuveville (Châtenois).
 1839. *Mongeot*, (✱) docteur en médecine, ancien membre du conseil général, à Bruyères.
 1863. *Perdrix*, cultivateur, président du Comice de Neufchâteau, à Bazoilles.
 1876. *Pernet*, (Léon), négociant, maire de Rambervillers, membre du conseil général.
 1861. *Perrin*, (Sulpice), botaniste, [à Cremanvillers (Vagney).
 1856. *Petit*, (I. ☉) ancien principal du collège, à Neufchâteau.
 1860. *Préclaire*, arboriculteur, receveur-buraliste, à Charmes.
 1842. *De Pruines*, père, (✱) maître de forges, à Sémouse (Xertigny).
 1859. *Renault*, (A. ☉) pépiniériste à Bulgnéville.
 1836. *Resal*, père, (✱) avocat, à Dompierre.
 1862. *Resal*, fils, docteur en médecine, à Dompierre.
 1878. *Sellière*, F. ingénieur civil, à Senones.
 1878. *Simonet*, professeur au collège de Neufchâteau.
 1879. *Soyer*, docteur en médecine, à Vicherey (Removille).
 1864. *Thiriat*, (Xavier), naturaliste. à Kichompré, près Gérardmer.
 1859. *Thomas*, curé de Biffontaine (Brouvelieures).
 1879. *Trompette-Flageollet*, membre du Comice, à Châtel.
 1862. *Verjon*, (✱) docteur en médecine, à Plombières.

MEMBRES CORRESPONDANTS,

résidant hors du département des Vosges.

MM.

1862. *Abert*, inspecteur départemental, chef du service des enfants assistés et des établissements de bienfaisance de la Gironde, à Bordeaux.

1862. *Adam*, (✱) conseiller à la cour d'appel, rue des Tiercelins, 34, à Nancy.
1846. *Aubry* (Félix), propriétaire, rue du faubourg Poissonnière, 35, à Paris.
1879. *Barbier*, secrétaire général de la Société de géographie de l'Est, rue de la Prairie, 1 bis, à Nancy.
1875. *Barbier de Montault*, prélat de la maison de Sa Sainteté, à Montauban.
1861. *Bataillard*, agronome, à Champagny, par Audeux (Doubs).
1854. *Baudrillart*, (✱) ancien conservateur des forêts, à Dreux.
1855. *Baudrillart*, (✱) membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), rue de l'Odéon, 10, à Paris.
1874. *De Bauffremont-Courtenay*, (le prince Gontran), au château de Brienne (Aube).
1871. *De Bauffremont-Courtenay*, (le prince Eugène), duc d'Atrisco, au château de Brienne (Aube).
1878. *Béus*, ancien notaire, agriculteur, membre de la Société centrale d'agriculture de Meurthe et Moselle, rue St-Dizier, 127, à Nancy.
1860. *Benott*, (✱) doyen de la faculté des lettres de Nancy.
1870. *Benott*, (Arthur) rue St-Jean, 39, à Nancy.
1864. *Benott*, (Sébastien) vérificateur des poids et mesures, à Dôle.
1862. *Bertherand*, docteur en médecine, secrétaire de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.
1842. *Blaise* (des Vosges), (✱) professeur d'économie politique, rue Chaptal, 7, à Paris.
1871. *De Blignières*, (O. ✱) ancien préfet des Vosges.
1876. *Bonardot*, archiviste, rue d'Enfer, 84, à Paris.
1875. *Boudard*, (A. ☉) inspecteur de l'enseignement primaire, à Troyes.
1862. *Bourgeois*, ancien professeur à l'école professionnelle de Mulhouse, en retraite, à Besançon.
1853. *Bourlon de Rouvre*, (C. ✱) ancien préfet des Vosges.
1861. *Bourlot*, professeur de mathématiques au lycée de Montauban.
1879. *Braconnier*, (✱) ingénieur des mines, 5, rue de la Monnaie, à Nancy.

1880. *De Braux*, historiographe, à Boucq (par Foug) (Meurthe-et-Moselle.)
1881. *Burget*, sous-inspecteur des forêts en retraite, à Meaux.
1875. *Burtaire*, inspecteur de l'enseignement primaire, à Toul.
1862. *Caillat*, docteur en médecine, à Aix.
1863. *Campaux*, (✱) professeur de littérature latine à la faculté des lettres de Nancy.
1874. *Chabert*, directeur de la compagnie d'assurances l'Union, quai Claude-le-Lorrain, 22, à Nancy.
1873. *De Chanteau*, archiviste paléographe, au château de Montbras, par Maxey-sur-Vaise (Meuse).
1850. *Chapellier*, (I. ☉) instituteur public en retraite, quai de Choiseul, 12 bis, à Nancy.
1869. *Chervin*, aîné, directeur-fondateur de l'institution des bègues, avenue d'Eylau, 90, à Paris.
1862. *De Clérambault*, (Gatian) vérificateur des domaines, à Bourges.
1867. *De Clinchamps*, (✱) inspecteur des enfants assistés de la Seine-inférieure, rue du fond de la Jatte, 5, à Rouen.
1859. *Colenne*, conservateur des forêts, à Bordeaux.
1849. *Cournault*, (✱) conservateur du musée lorrain, à Matzéville-Nancy.
1880. *Daguin*, homme de lettres, rue Raynouard, 47, à Paris.
1853. *Danis*, architecte, rue de Médicis, 8, à Paris.
1873. *Darcy*, (✱) ancien préfet des Vosges.
1856. *Daubrée*, (C. ☼) membre de l'Institut (Académie des sciences), directeur de l'école des mines, boulevard St-Michel, 62, à Paris.
1879. *Debidour*, professeur à la faculté des lettres de Nancy, président de la Société de géographie de l'Est.
1856. *Delétang*, (✱) ingénieur des chemins de fer de l'Est, à Charleville.
1876. *Denis-Ginoux*, greffier de paix, à Château-Renard (Bouches-du-Rhône).
1847. *Desbœufs*, (✱) statuaire, rue Notre-Dame-de-Lorrette, 47, à Paris.
1846. *D'Estocquois*, (✱) professeur honoraire de mathématiques appliquées à la faculté des sciences de Dijon.

1880. *Diets*, pasteur à Rothau, par Schirmeck (Alsace-Lorraine).
1843. *Dompmartin*, docteur en médecine, à Dijon.
1851. *Druhen*, aîné, (l. 48) professeur à l'école de médecine, Grande Rue, 74, à Besançon.
1865. *Dukamel*, archiviste du département de Vaucluse, à Avignon.
1863. *Dulac*, (O 38) colonel du 12^e régiment de dragons.
1879. *Duroselle*, professeur d'agriculture du département des Vosges, à Malzéville (Nancy).
1875. *Faudel*, docteur en médecine, secrétaire de la Société d'histoire naturelle, à Colmar.
1879. *Finot*, avocat, archiviste de la Haute-Saône, à Vesoul.
1874. *Florentin*, receveur des établissements de bienfaisance, à Bar-le-Duc.
1870. *Français*, (O. 38) peintre paysagiste, rue Carnot, 3, à Paris.
1844. *Gaillardot*, médecin sanitaire, à Alexandrie (Egypte).
1863. *Gasquin*, (38) proviseur du lycée de Reims.
1876. *Gérard*, receveur de l'enregistrement, à Lumbres (Pas-de-Calais).
1878. *Germain*, (O. 38) membre de l'Institut, doyen de la faculté des lettres de Montpellier, ancien président de la Société languedocienne de géographie.
1880. *Germain* (Léon), archiviste-adjoint de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy.
1844. *Gigault d'Olincourt*, ingénieur civil, architecte, à Bar-le-Duc.
1852. *Gillebert d'Hercourt*, directeur de l'établissement hydrothérapique, médecin consultant aux eaux d'Enghien (Seine-et-Oise.)
1863. *Giraud*, président du tribunal civil, à Niort.
1845. *Gley*, (C. 38) officier d'administration principal des subsistances militaires, en retraite, boulevard Magenta, 7, à Paris.
1878. *Gley*, René, vérificateur des domaines, à Châtillon-sur-Seine.
1876. *Des Godins de Souhesmes*, Gaston, publiciste, 14, rue de la Marine, à Alger.
1869. *Grad*, (Charles), député de Colmar au Reichstag, homme de lettres, au Logelbach (Alsace).
1873. *De Grandprey*, (38) inspecteur général des forêts, 65, rue de Bourgogne, à Paris.

1869. *Guérin*, Raoul, archéologue, à Paris.
1859. *Guerrier de Dumast* (baron) (O. ✱), secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Nancy.
1864. *Guibal*, sous-inspecteur des forêts, à Poligny.
1844. *Guillaume* (l'abbé), aumônier de la chapelle ducale, à Nancy.
1877. *Guilmoto*, archiviste au ministère de l'intérieur, à Paris.
1836. *Hausmann*, (✱) ancien intendant militaire, rue St-Georges, 23, à Paris.
1863. *Héquet*, comptable, aux forges de Liverdun (Meurthe-et-Moselle).
1876. *De Hoben* (baron) consul de Bolivie, à Alger.
1858. *Hoorebeke* (Gustave van), avocat à la cour d'appel de Gand.
1869. *Husson*, (A. ♣) proviseur du lycée de Chaumont.
1874. *Hyver* (l'abbé), professeur à la faculté des lettres de l'université catholique de Lille (Nord).
1875. *Jacob*, directeur du musée, à Bar-le-Duc (Meuse).
1863. *Joly*, avocat, secrétaire de la Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers.
1860. *Joubin*, (✱, I. ♣) censeur des études au lycée Louis-le-Grand, à Paris.
1866. *Jouve*, (A. ♣) publiciste, rue Boileau, 83, à Paris-Auteuil.
1874. *Juliot*, (O. ✱) capitaine de vaisseau, à la Côte-Saint-André (Isère).
1864. *Just Pidancet*, conservateur du musée de Poligny, secrétaire de la Société d'agriculture, sciences et arts de la même ville.
1858. *Jutier*, (✱) ingénieur en chef des mines, à Chalon-sur-Saône, (Saône-et-Loire).
1879. *Kintzel*, chef de section aux chemins de fer de l'Est, à Autrey (Haute-Saône).
1868. *Kuhn* (l'abbé Hermann), curé de Guebange (par Dieuze), (Lorraine).
1855. *Kuss*, (✱) ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Paris.
1872. *Lafosse*, (✱) sous-intendant militaire, à Alger.
1859. *Lahache*, juge de paix, à Clary (Nord).
1869. *Lapaix*, graveur héraldique, rue des Dominicains, 138, à Nancy.

1877. *Leprévôt* (Charles), secrétaire de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy.
1873. *Laurent* (l'abbé), (l. 43) ancien inspecteur d'académie, à Paris.
1878. *Le Bigus*, directeur de l'asile public des aliénés, à Bron, près Lyon.
1872. *Leblanc*, (*) ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Caen.
1849. *Lobrun*, architecte à Azerailles, par Baccarat (Meurthe-et-Moselle).
1866. *Le Cler*, (*) docteur en médecine, médecin consultant aux eaux de Contrexéville, rue du Couchant, 4, à Reims.
1879. *Le Cler*, (*) sous-intendant militaire en retraite, rue Ras el Ain, à Oran.
1888. *Legrand du Saulle*, (*) docteur en médecine, boulevard Saint-Michel, 9, à Paris.
1867. *Lehr*, docteur en droit, professeur de droit civil français et de droit comparé à l'académie de Lausanne (canton de Vaud Suisse).,
1844. *Lepage*, (Henri), (*) archiviste du département de Meurthe-et-Moselle, président de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy.
1874. *Le Plé*, (*) docteur en médecine, président de la Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure, à Rouen.
1880. *Lesseuyer*, homme de lettres à Saint-Dizier (Haute-Marne).
1847. *Levallois*, (*) inspecteur général des mines, rue Belle-Chasse, 44, à Paris.
1866. *Lévy*, (A. 43) grand rabbin, à Vesoul.
1853. *L'héritier*, (*) inspecteur des eaux thermales de Plombières.
1849. *Létey*, docteur en médecine, avenue de Paris, rue Saint-Louis, 11, à Choisy (Seine).
1844. *Lionnet*, (*) ancien professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, avenue de Villiers, 8, à Paris.
1881. *Ly Chao Pte*, lettré, mandarin chinois, attaché à l'ambassade chinoise, à Paris.
1861. *Liron* (Jules de) d'Airolles, secrétaire général honoraire de la Société d'agriculture de Chàlon-sur-Saône, rue de Sèvres-Vaugirard, 82, à Paris.

1878. *Lorrain*, homme de lettres, à Iberville (Canada).
1878. *Malgras*, procureur de la république, à Lunéville.
1864. *Malte-Brun*, (*, A. ¶) secrétaire général honoraire de la Société de géographie, rue Jacob, 16, à Paris.
1859. *Marchal*, archéologue, juge de paix, à Bourmont (Haute-Marne).
1871. *Maréchal*, (A. ¶) inspecteur de l'instruction primaire, à La Châtre (Indre).
1847. *Martins*, (O. *) professeur à la faculté de médecine de Montpellier.
1854. *Matheron*, (*) ingénieur civil, à Marseille.
1876. *Max Werly*, (A. ¶) négociant, rue de Rennes, 61, à Paris.
1852. *Meunier*, (*) avocat, ancien professeur à l'Ecole forestière, grande avenue, 45, à Neuilly-sur-Seine.
1857. *Michaud*, (*) capitaine adjudant-major en retraite, chef d'institution, à Sainte-Foy-les-Lyon.
1859. *Morand*, (*) médecin principal à l'hôpital militaire de Besançon.
1866. *Mortillet*, (Gabriel de), ingénieur civil, rue de Vaugirard, 35, à Paris.
1861. *Mougel*, curé de Duvivier, par Bône (Algérie).
1878. *Moynier de Villepoix*, pharmacien, à Abbeville (Somme).
1841. *Naville* (Adrien), praticulteur, à Genève.
1874. *Nicolas*, ancien avoué, juge de paix de Saint-Nicolas, à Nancy.
1868. *Noël* (Ernest), industriel, à Paris.
1879. *Nolen*, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Montpellier, secrétaire général de la Société languedocienne de géographie.
1871. *Olry*, (I. ¶) instituteur, à Allain-aux-Bœufs, par Colombey-les-Belles (Meurthe-et-Moselle).
1845. *Oulmont*, (*) docteur en médecine, rue Bergère, 21, à Paris.
1876. *Oustry*, (O. *, A. ¶) ancien préfet des Vosges, préfet du Rhône, à Lyon.
1880. *De Pange*, (Comte Maurice) historiographe, rue de l'Université, 98, à Paris.

1876. *Papier*, (A. Ⓢ) entreposeur des tabacs , président de l'Académie d'Hippone, à Bône (Algérie).
1864. *Pâté*, professeur d'agriculture, à Nancy.
1847. *Perrey*, (✱) professeur honoraire de la faculté des sciences de Dijon, rue du Port, 78, à Lorient.
1872. *Pfaff*, professeur d'allemand, au lycée de Vanves.
1839. *Pinel*, avocat à la cour d'appel, rue Laffitte, 34, à Paris.
1829. *Piroux*, (✱) directeur de l'institution des sourds-muets, à Nancy.
1872. *Plasliard*, ingénieur civil, inspecteur du travail des enfants dans les manufactures, rue Saint-Léon, 52, à Nancy.
1844. *Potrel*, (✱) président de chambre à la cour d'appel d'Amiens.
1861. *Ponscarne* (✱) graveur de médailles, à Paris.
1876. *Puton*, (A. Ⓢ) directeur de l'école forestière, à Nancy.
1871. *Quintard*, secrétaire-adjoint de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy.
1869. *Rabachs*, homme de lettres, à Morchain (par Nesle) Somme.
1862. *De Rebecque* (Constant), président de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.
1872. *F. Renauld*, pharmacien, à S^t-Chamond (Loire).
1872. *J. Renauld*, juge suppléant au tribunal civil, rue Callot, 9, à Nancy.
1859. *Rouss*, docteur ès-sciences, professeur de mathématiques au lycée de Belfort.
1856. *Risler*, ancien rédacteur du *Journal d'agriculture pratique*, agronome, propriétaire à Calèves-sur-Nyon, canton de Vaud (Suisse).
1870. *Ristelhuber*, homme de lettres, quai Saint-Nicolas, 3, à Strasbourg.
1880. *Des Robert*, historiographe, rue de Rigny, 2, à Nancy.
1842. *Salmon*, (✱) conseiller à la Cour de cassation.
1829. *Saucerotte*, (✱) médecin en chef honoraire à l'hôpital de Lunéville.
1843. *Simonin*, (✱) docteur en médecine, professeur à la faculté de médecine, à Nancy.

1867. *Steinhell*, (*), ancien député, manufacturier à Rothau.
1862. *Terquem*, (*) ancien administrateur du musée géologique de Metz, rue de la Tour, 78, à Passy.
1853. *Thévenin*, conseiller à la cour d'appel de Paris, boulevard Saint-Michel, 48.
1869. *Thévenot*, ancien vérificateur des poids et mesures, homme de lettres, rue de la Trinité, 5, à Troyes (Aube).
1858. *Trouillet*, arboriculteur, à Montreuil-les-Pêches (Seine).
1825. *Turck*, docteur en médecine, ancien représentant, à Langres.
1844. *Vagner*, imprimeur-libraire-éditeur, rue du Manège, 3, à Nancy.
1875. *Valkenaër* (le baron de), agriculteur, au Paraclet (Aube).
1829. *Vergnaud-Romagnési*, négociant, à Orléans.
1862. *Vesins* (vicomte de), (O. *) ancien préfet des Vosges.
1879. *Ville* (Georges), (*) professeur-administrateur au muséum d'histoire naturelle, 57, rue Cuvier, à Paris.
-

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE VOLUME DE 1881

	Pages.
EXTRAITS des procès-verbaux des séances de l'année 1880.	4
OUVRAGES reçus par la Société.	37
LISTE des Sociétés savantes correspondantes	44
PROCÈS-VERBAL de la séance publique du 2 décembre 1884.	53
DISCOURS d'usage prononcé à la séance publique par M. Tanant	55
RAPPORT de la commission d'agriculture sur les concours de 1880, par M. Lebrunt	68
RAPPORT de la commission d'histoire et d'archéologie, par M. Voulot	85
RAPPORT de la commission littéraire et artistique, par M. Ganier	89
RAPPORT de la commission scientifique et industrielle, par M. Roger Kiener	94
RÉCOMPENSES décernées le 2 décembre 1880	95
RAPPORT de M. Gley sur les études statistiques sur l'indus- trie de l'Alsace, par M. Ch. Grad.	102
RAPPORT sur les effets du froid pendant l'hiver 1879-1880, par M. Muel	143
RÉCITS sur l'Algérie, par M. de Boureulle.	140
UNE LETTRE du curé Maudru, par M. A. Benoît	166
COMPTE-RENDU des expériences faites en 1880 sur la culture de la pomme de terre, par l'emploi des engrais chimiques suivant les indications de M. Georges Ville, par M. Ch. Lebrunt.	171

	Pages.
TRAVAUX du Club Alpin français dans les Vosges, par M. le docteur Alban Fournier	184
LE MASSIF du grand Ballon (orographie), par M. Ch. Grad.	189
L'EXPÉDITION AMÉRICAINE à la recherche de Franklin, d'après un journal anglais illustré, par M. N. Haillant.	200
SUPPLÉMENT au catalogue des plantes vasculaires du département des Vosges, par le docteur Eug. Berher.	212
NOTE de M. Voulot sur la tombe de Jehan Chintrel, seigneur de la Mothe	227
NOTICE biographique. — M. Joseph Claudel	230
M. CHEREST (notice)	238
OBSERVATOIRE météorologique d'Epinal ; observations faites en 1880-84, par M. Demangeon.	246
TABLEAU des membres composant le bureau et les commissions annuelles.	255
LISTE générale des membres de la Société	256



ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU DÉPARTEMENT DES VOSGES.

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU DÉPARTEMENT DES VOSGES.

1881

SUPPLÉMENT

ÉPINAL
CHEZ M. V. COLLOT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ
RUE DU BOUDIOU, 43

PARIS
CHEZ M. AUG. GOIN, LIBRAIRE, RUE DES ÉCOLES, 82.

1881

CONFÉRENCES

AGRICILES

Le 1^{er} février 1881, la Société d'émulation adressait à ses membres et aux sociétés correspondantes de la région la circulaire suivante :

MONSIEUR,

Dans sa séance du 19 janvier dernier, la Société d'émulation des Vosges a adopté une proposition qui lui a été soumise, tendant à instituer une sorte de Congrès agricole et forestier à l'occasion du Concours régional qui doit se tenir à Epinal, du 14 au 20 juin prochain.

Les questions qui semblent pouvoir être utilement abordées dans ce congrès sont comprises dans l'énumération suivante :

Etat de l'agriculture dans la région; assolement, drainage, irrigation ;

Effets désastreux des froids de l'hiver 1879-1880 ;

Action des engrais chimiques sur la culture de la pomme de terre et des autres plantes ;

Economie rurale ; régime douanier ; crédit agricole ;

Assurances mutuelles pour le bétail ;

Améliorations dont la production fromagère est susceptible ; fruitières ;

Arboriculture ;

Sylviculture : reboisement des terrains vagues communaux ;
Météorologie ;
Enseignement agricole et horticole ;
Législation agricole ; surveillance et police rurales ; protection des oiseaux, etc. etc.

La Société serait heureuse de voir non seulement ses membres, mais aussi les membres des comices et des sociétés d'horticulture prendre part à ce congrès.

Agréez, etc.

Cet appel a été entendu, et dans sa séance du 19 mai la Société d'émulation a pu adopter le programme suivant qui a été aussitôt publié.

CONCOURS RÉGIONAL D'ÉPINAL

CONGRÈS AGRICOLE

Trois séances de conférences publiques agricoles sont organisées sous le patronage de la Société d'émulation des Vosges pour l'époque du Concours régional d'Épinal.

Ces conférences auront lieu les mercredi 15, jeudi 16 et vendredi 17 juin, à 10 heures du matin, dans le grand salon de l'Hôtel de Ville.

Les questions traitées sont les suivantes :

1^{re} SÉANCE. — MERCREDI, 15 JUIN, 10 HEURES DU MATIN.

Le crédit agricole : M. Lambert, conseiller général, et M. Duroselle, professeur départemental d'agriculture.

L'utilité, la création, l'entretien et la récolte des prairies : M. Brice, instituteur.

La question fromagère : M. Perrin.

2^e SÉANCE. — JEUDI, 16 JUIN, 10 HEURES DU MATIN.

Les engrais chimiques : M. Duroselle et M. Figarol, industriel.

Les amendements : M. Defranoux.

L'enseignement agricole : M. Garnier et M. Brice, instituteurs.

3^e SÉANCE. — VENDREDI, 17 JUIN, 10 HEURES DU MATIN.

Reboisement des terrains vagues communaux : M. Muel, inspecteur des forêts.

Question de législation : M. Tanant.

Nouveau mode de bouturage de la vigne : M. Defranoux.

Agriculture locale : M. Mariotte, cultivateur.

Le Président de la Société,

CH. LEBRUNT.

Vu et autorisé :

Épinal, le 24 mai 1881.

Le Préfet des Vosges,

P. BOEGNER.

Les conférences ont eu lieu conformément à ce programme.

Dans sa séance du 16 juin, la Société d'émulation a décidé qu'elle publierait ces conférences dans un volume à part, qui serait un supplément aux *Annales* de 1881.

CONFÉRENCE

DE M. LAMBERT

Messieurs, la question du crédit agricole a fait un grand pas, depuis que le Gouvernement en a saisi les conseils généraux et une commission instituée auprès du Ministère de l'agriculture et du commerce. Cette Commission spéciale touche au terme de ses laborieuses études, et déjà, au mois de février dernier, une proposition de loi dans le même but et, assure-t-on, dans le même sens, a été déposée à la Chambre des députés par l'un de ses membres les plus dévoués aux intérêts agricoles, l'honorable M. Mir.

Mais, ni les délibérations non connues encore de la Commission extraparlamentaire, ni celles des assemblées départementales, dont toutes, d'ailleurs, n'ont pas accordé, à cet intéressant sujet, autant de sérieuse attention que le Conseil général des Vosges, ni les discussions qui s'en sont suivies au sein de quelques sociétés d'agriculture et dans de trop rares organes de publicité, n'ont pu, il faut le reconnaître, dissiper toutes les préventions et rallier toutes les opinions.

La Société d'émulation a eu une inspiration heureuse, doublement opportune en l'occasion présente, et bien digne de ses vives préoccupations habituelles dans l'ordre économique, en inscrivant cette question pleine d'importance et d'actualité en tête du programme du congrès par elle convoqué ; et c'est avec empressement que, pour mon humble part, je réponds à son appel, en venant soumettre, aux lumières réunies dans cette enceinte, les quelques éléments d'appréciation qu'il m'a été donné de recueillir ou d'étudier.

Je me propose d'examiner brièvement et successivement devant vous, après quelques mots sur l'intérêt général et la portée du sujet, d'abord la situation actuelle de notre agriculture, ensuite la nécessité de lui faciliter l'accès des capitaux qui lui manquent et dont le besoin se fait plus que jamais sentir; troisièmement, les difficultés qu'elle rencontre à cet égard dans nos mœurs et habitudes économiques, dans notre système financier, dans notre législation, et les mesures propres à la dégager de ces entraves; enfin les conditions nécessaires pour l'organisation pratique du crédit. Je serai conduit aussi, par l'enchaînement naturel des idées, à indiquer, à côté de la question spéciale, quelques autres revendications de l'industrie agricole.

I

Messieurs, ce n'est pas en face d'un pareil auditoire, ce n'est pas au milieu de notre magnifique concours régional, qu'il est besoin de démontrer l'influence prépondérante de l'agriculture sur les destinées économiques du pays; mais, ce qu'il ne sera peut-être pas inutile de rappeler au début de ma discussion, parce qu'on l'oublie trop souvent, c'est qu'il y va en même temps des plus graves intérêts de la démocratie française.

Au contraire de ce qui existe chez la plupart des nations qui nous entourent, la propriété rurale, chez nous, est établie sur des bases presque toutes démocratiques. La majeure partie de son étendue, 17 millions d'hectares sur 33, appartient à qui la cultive; sur le nombre total de nos exploitations agricoles, une récente statistique officielle a relevé que plus des 2/3, présentant une contenance moyenne au-dessous de 6 hectares, sont à des propriétaires qui les font valoir par eux-mêmes, avec les bras de leurs familles et de quelques auxiliaires. Le surplus est aux mains de fermiers, métayers ou colons partiaires, et la grande propriété, qui d'ailleurs se morcelle et s'égrène incessamment par le partage des

héritages ou par des ventes au détail, ne figure dans cette dernière portion que pour le quart à peine de son étendue.

Ces propriétaires cultivateurs, qui ne sont à vrai dire que des ouvriers possédant l'instrument de leur travail ; ces exploitants à titre de locataires, ces aides agricoles forment ensemble près de 20 millions d'âmes, et si aux travailleurs des champs, on ajoute les artisans qui les servent, on arrive au chiffre de 24 millions, les 2/3 de notre population totale.

Dans ces imposantes proportions et dans de telles conditions économiques, on peut dire que la population agricole constitue, en France, une immense majorité démocratique, cette démocratie vivace et solide comme le sol auquel elle est attachée, paisible mais résolue, et qui forme les principales assises, les assises désormais inébranlables de la République.

On sait aussi que c'est la propriété agricole qui fournit le plus de ressources au budget de l'Etat ; elle paie les 5/6^{es} de la contribution foncière et de celle des portes et fenêtres, les 8/10^{es} des droits d'enregistrement, de timbre, de greffe et d'hypothèque, et des impôts sur les chevaux et voitures, les 9/10^{es} de l'impôt sur le sel ; elle supporte en somme plus des 3/4 de nos charges publiques.

S'attacher tout particulièrement à cette grande industrie nationale et l'on peut dire vitale, qui fait la force et la stabilité de l'Etat aussi bien que la grandeur du pays ; chercher à améliorer le sort de cette classe immense de producteurs, c'est-à-dire du plus grand nombre, et à favoriser, en même temps que la production des objets de première nécessité, la consommation elle-même, c'est-à-dire tout le monde, c'est une œuvre essentiellement démocratique et patriotique, qui appelle toute la sollicitude des pouvoirs publics et le concours de tous les efforts individuels.

II

Les principales difficultés que rencontre aujourd'hui l'agri-

culture française, vous ne le savez que trop par vous-mêmes, Messieurs, sont d'une part, la rareté croissante et le renchérissement de la main-d'œuvre ; d'autre part, la concurrence, sur nos propres marchés, des produits agricoles étrangers, surtout celle si inattendue de l'Amérique.

Cette concurrence va être, non pas arrêtée, mais grandement atténuée par le jeu de notre nouveau tarif général des douanes, qui a relevé les droits à l'importation sur les chevaux, mulets et bétail de toute espèce. Le blé ne paiera, il est vrai, qu'un droit insignifiant, mais c'est justice, car, s'il est plus ou moins la base de notre agriculture, il est bien plus encore la base de notre alimentation, et il ne faut pas que jamais le pain soit trop cher à gagner, surtout pour les déshérités de la fortune. C'est même un vieux préjugé de considérer la culture des céréales comme absolument fondamentale, attendu que son revenu brut ne dépasse pas le dixième de l'ensemble de notre production agricole, et que la production de la viande, notamment, est souvent plus avantageuse.

On ne pouvait d'ailleurs songer à rétablir, par le système des droits compensateurs, un suffisant équilibre entre le prix des blés d'Amérique, qui est de 46 à 48 francs l'hectolitre rendu en France, et les frais de notre production indigène, qui s'élèvent à 20 francs. Le nouveau continent a sur l'ancien l'avantage d'un sol encore vierge, possédant tous ses éléments naturels de fertilité, ne coûtant presque rien à acheter et jouissant d'une immunité d'impôts à peu près entière ; tandis que l'agriculteur français, avec un sol relativement épuisé, compte le loyer de la terre et l'ensemble de ses divers impôts pour environ 3 francs dans le prix de revient du quintal métrique de blé.

Ces charges de notre agriculture ont été allégées dans ces derniers temps, et l'on prévoit, pour un avenir prochain, un dégrèvement sur la contribution foncière, lequel sera très-sensible si on le fait porter plus particulièrement sur les petites cotes, sur ces propriétaires cultivateurs, ces

cultivateurs en blouse dont je parlais tout à l'heure. Si, en même temps, l'on s'attache à en faire profiter les départements les plus imposés, on arrivera du même coup à faire disparaître les inégalités choquantes qui existent aujourd'hui dans la répartition de cet impôt, et qui vont jusques là que le rapport entre l'impôt et le revenu foncier varie du simple au triple d'un département à l'autre, et plus encore entre certains arrondissements, cantons et communes.

Un autre dégrèvement nous paraîtrait non moins désirable, celui des droits de mutation sur la propriété rurale. On a calculé qu'elle paie sous cette forme, au Trésor, la totalité de sa valeur en moins de 40 ans. C'est un sérieux obstacle aux transactions, et surtout aux échanges nécessaires pour réunir, dans les mains d'un même propriétaire, les parcelles dont la dissémination et l'enchevêtrement sur le territoire commun s'opposent à la fois à la liberté des assolements, à la culture intensive et au fonctionnement des grands instruments mécaniques.

Il n'en faut pas douter, le gouvernement et le parlement républicains sauront poursuivre leur œuvre réparatrice. Mais il ne faut pas non plus se le dissimuler, quoi qu'ils fassent, les charges de notre énorme dette publique sont des nécessités inexorables, qui pèseront toujours sur le producteur français d'un poids plus lourd que celui que supportent ses concurrents américains,

Il faut donc chercher, ailleurs encore que dans les impôts et les droits réputés compensateurs, les moyens de soutenir cette concurrence.

III

Après le rôle de l'Etat vient celui de l'agriculteur lui-même. C'est à lui de chercher à réduire la part qui lui incombe dans le prix de revient de ses produits et qui est de beaucoup la plus considérable, je veux parler des frais

d'exploitation ; c'est à lui de chercher, par une meilleure direction donnée à son industrie, à diminuer relativement cette dépense, en augmentant sa puissance productive, à accroître le rendement à l'hectare, pour diminuer le prix de revient au quintal de récolte,

Il est clair que, s'il y parvient, il bonifiera d'autant son bénéfice net, et que, le coût des denrées alimentaires étant ainsi réduit dans ses principaux éléments constitutifs, le producteur sera assuré d'une plus large rémunération, sans que le consommateur ait à payer des prix excessifs ; ce qui est la solution normale du plus difficile problème de l'économie agricole et sociale.

Ce serait en même temps la meilleure solution de la question de la main-d'œuvre, car l'agriculture, devenue plus prospère, serait en état d'offrir, à l'ouvrier, des avantages équivalents à ceux qu'il recherche dans l'industrie ou ailleurs, et il n'est que juste de faire, à tous ceux qui produisent, une part proportionnelle à leur concours et aux besoins de l'existence.

Pour atteindre le résultat que j'indique : un rendement plus élevé avec les mêmes frais ou une dépense moindre, il faut, en agriculture comme en industrie, comme dans toutes les applications du travail humain, améliorer les procédés et l'outillage de manière à obtenir le plus grand effet utile avec le moindre effort. Sommes-nous, messieurs, sur la voie qui conduit à ce but ? La statistique générale nous fait une première réponse malheureusement négative.

La jachère morte couvre encore plus du cinquième de nos terres labourables ; il faut aller dans les pays les plus arriérés, en Portugal, en Hongrie, en Finlande, pour trouver une plus forte proportion de jachères. Sur 44 millions et demi d'hectares qui forment la surface productive de la France, on n'en compte, en chiffres ronds, que 4 millions en prairies naturelles et vergers, et 3 en pâturages et pacages, ce qui est beaucoup trop peu pour nourrir le bétail qui nous serait nécessaire. Aussi sommes-nous, sous le rapport des animaux domesti-

ques, en état d'infériorité notable sur toutes les grandes nations. Si l'on en fait le compte ramené, soit à l'hectare, soit au chiffre de la population, on trouve 7 ou 8 peuples européens plus riches que nous d'un tiers et même du double, bien qu'ayant en général un sol moins fertile que le nôtre. En outillage, nous sommes bien loin de l'Angleterre et des Etats-Unis, où presque tout se fait par les machines.

III

Il faut donc que l'agriculteur français, à l'exemple de toutes les nations en progrès et qui lui font concurrence, fasse largement usage des instruments mécaniques, afin de gagner sur les frais et les lenteurs du travail à la main ; qu'il améliore et multiplie son bétail, afin d'activer cette source abondante et trop négligée de bénéfices, et d'accroître en même temps ses fumures et la fertilité de ses terres ; qu'il étende à cet effet ses cultures fourragères, qui lui procureront ainsi plus de profit que les céréales ; qu'il resserre la jachère ; que, par de meilleurs assolements et par une culture plus intensive, il s'applique, en un mot, à développer toutes les ressources que le sol renferme à l'état latent.

Tel est, Messieurs, le programme universellement admis aujourd'hui dans le monde agricole. Pour le remplir, il faut de l'intelligence, de l'instruction et de l'argent, surtout beaucoup d'argent.

Le grand agronome Lorrain, dont le nom revient naturellement à la mémoire dans cette solennité régionale, Mathieu de Dombasle disait, il y a plus d'un demi-siècle déjà, que « dans l'agriculture aussi bien que dans tout autre genre d'industrie, on doit consacrer à son entreprise un capital de connaissances et un capital pécuniaire proportionné à l'étendue de chaque exploitation. » Certes, notre illustre compatriote ne prévoyait alors ni la concurrence redoutable avec laquelle nous avons aujourd'hui à compter ; ni les exigences plus impérieuses de la vie moderne, qui ont élevé le prix de

toutes choses, et avec lesquelles le travail agricole doit nécessairement, comme tous les autres salaires et dans tous ses degrés, être mis en parfait accord ; ni tous ces perfectionnements d'outillage, ces engrais chimiques, ces progrès de toutes sortes, qui, par une loi nécessaire, conforme à la marche générale de l'esprit humain et aux besoins croissants de la consommation, nous conduisent à une exploitation du sol de plus en plus intense, industrielle et scientifique.

Ces conditions nouvelles commandent des efforts nouveaux et surtout — je le répète — un plus énergique concours de cet indispensable facteur de toute production : le capital argent.

En moyenne générale pour toute la France — et c'est aussi la moyenne particulière de la région de l'Est, — le capital appliqué aux exploitations agricoles est de 250 à 300 francs par hectare, et le rendement se mesure par 13 à 14 hectolitres de blé. En Angleterre, et dans quelques-unes de nos fermes également privilégiées sous ce rapport, le capital d'exploitation s'élève à plus du double, et le produit en froment est également double, sans compter les autres produits, en viande notamment.

Cette seule considération suffirait à donner la mesure de l'insuffisance actuelle et générale des capitaux engagés dans notre agriculture et du profit qu'elle pourrait tirer de leur augmentation.

IV

Il est bien des causes qui portent les capitaux comme les bras à désertir l'agriculture ; il en est dans nos mœurs économiques, dans notre système d'impôts et dans nos lois.

Depuis un quart de siècle, depuis que le régime corrompateur du second empire a passé sur nous, il semble qu'un courant vertigineux entraîne les capitaux d'épargne vers les spéculations financières les moins utiles au travail national, vers les actions des compagnies les plus audacieuses, les valeurs à primes et à lots, et tous ces jeux de bourse ou d'agiotage à

côté desquels l'agriculture, délaissée et dépréciée, n'apparaît plus que comme un placement de dernier ordre et un moyen trop lent d'arriver à une modeste aisance.

Cette tendance est singulièrement encouragée par notre système d'impôts, dans lequel on voit, tout compte fait, que les charges de la propriété rurale s'élèvent à 41 1/2 pour cent de son revenu, tandis que la propriété urbaine ne paie que 11 1/4 p. %, la propriété mobilière 4 p. % seulement, les fonds publics, les actions et obligations rien ou presque rien. Quoi d'étonnant à ce que le capitaliste se porte de préférence vers celles-ci, et à ce que le campagnard aisé cherche lui-même, dans les valeurs de cet ordre, à se procurer une plus grande somme de jouissances, tout en supportant une moindre part des charges publiques ? Quoi d'étonnant même à ce qu'il aille dans les villes pour en jouir paisiblement et profiter des avantages sociaux qu'il y rencontre en plus grande quantité qu'au village ?

Pour enrayer ce mouvement général des capitaux et le faire refluer vers les campagnes, il faudrait alléger les charges de l'agriculture, et les reporter en plus forte proportion sur les valeurs mobilières ; il faudrait imposer les divers titres des sociétés financières, avec exemption pour ceux qui se rattachent à des prêts en faveur du travail en général, du travail agricole en particulier ; il faudrait surtout assujétir aux droits de mutation les fonds étrangers placés en France : il y en a pour vingt milliards ; on obtiendrait une somme énorme en les frappant d'un droit de mutation de 5 1/2 p. %, comme notre propriété immobilière, qu'ils épuisent sans être tenus, comme elle, de contribuer à nos charges publiques. Et qu'on n'objecte pas les représailles dont les autres nations pourraient user envers nous ; nos emprunts nationaux de 5 milliards en 1872 et d'un milliard en 1881, couverts le premier 43 fois et le second 44 fois, prouvent assez que nous n'avons pas besoin des capitaux étrangers.

Il y a autre chose encore à faire pour détourner, au profit de l'agriculture, les capitaux qui vont s'engouffrer dans des

associations aux prospectus pompeux et mensongers. Ces sociétés parasites, qui sollicitent l'épargne populaire dans le seul but de se l'approprier, pullulent à la faveur de la loi de 1867 sur les sociétés commerciales et industrielles, qui semble faite tout exprès pour donner aux habiles la faculté de duper les crédules par des apports fictifs, des majorations et tant d'autres fraudes faciles. Nos chambres, l'année dernière, semblaient avoir compris la nécessité de réviser cette loi funeste sous plus d'un rapport; il serait temps d'y aviser.

Quand le capital d'épargne aura été prémuni contre l'entraînement des spéculations hasardeuses et les dangers de l'agiotage, il se tournera de lui-même vers les opérations qui se proposent sérieusement d'alimenter le travail, la production ou la consommation; il ira à l'agriculture, si du reste il y trouve des garanties pour sa conservation et sa rémunération.

V

Voyons maintenant les dispositions que présente ou que réclame notre législation pour assurer cette sécurité du crédit.

Tandis que les dispositions libérales du code de commerce ont imprimé un si vigoureux et si fécond essor au crédit commercial et industriel, notre code civil, sous ce rapport, tient l'agriculture comme en tutelle. Le législateur de 1804, considérant le cultivateur qui emprunte comme étant sur la pente de la ruine, s'est complu à multiplier autour de lui les obstacles pour l'en détourner. De nos jours encore se reproduit fréquemment cette idée que la facilité du crédit serait, pour l'agriculteur, une excitation dangereuse à des dépenses inconsidérées et à des entreprises téméraires. Comme si ce danger n'avait pas son correctif naturel dans la prudence du prêteur, intéressé tout le premier à ne pas exposer son argent aux aventures, et comme si cet inconvénient inévitable n'était pas commun à toutes les classes d'emprunteurs, parmi lesquels

il en est toujours d'assez imprudents pour se ruiner par leur propre faute. Le plus clair résultat des entraves législatives, c'est qu'en fermant la porte aux prêteurs sérieux et honnêtes, elles laissent grande ouverte à l'usure, qui s'exerce sous bien des formes dans nos campagnes, notamment sous le couvert de la vente à crédit, du prêt ou location de bétail à certaines conditions précaires.

Sans nous arrêter davantage à des objections banales, cherchons à rendre aux populations agricoles leur part de liberté et de facilités devant le crédit.

Le crédit purement *personnel*, le crédit reposant sur la seule honorabilité et la solvabilité générale du débiteur et de ses cautions, le cultivateur le trouve, comme tout le monde et aux mêmes conditions, auprès des rentiers, dans les banques d'avances, dans les comptoirs d'escompte et les succursales de la Banque de France. Mais d'abord, ces conditions mêmes, la brièveté de délai et le taux élevé, auxquelles se font les opérations de banque, se prêtent mal aux spéculations les plus habituelles de l'agriculture, qui, au rebours de celles du commerce et de l'industrie, ne sont généralement pas assez fructueuses pour racheter un prêt onéreux, et entraînent une trop longue attente du produit rémunérateur pour permettre un remboursement à bref délai.

D'un autre côté le banquier, quel qu'il soit, qui vit de la circulation de ses capitaux, aime les rentrées promptes et faciles. Il n'en est pas toujours assuré auprès du cultivateur, lequel, malgré toute sa probité à tenir ses engagements, n'est pas toujours maître de le faire à date fixe, et n'est pas habitué à cette ponctualité rigoureuse qu'exige le bon fonctionnement des banques et des prêts chirographaires en général.

En cas de non paiement à l'échéance, il n'est pas justiciable du tribunal de commerce, et le créancier est obligé de recourir contre lui à la juridiction beaucoup moins expéditive et plus coûteuse des tribunaux civils.

Pour parer à cet inconvénient, M. le député Mir propose

une addition à l'article 643 du Code de commerce, qui étendrait la compétence des tribunaux consulaires aux actions intentées contre tout propriétaire d'un fonds rural, tout fermier ou métayer qui aura signé un billet à ordre ou un chèque, quand son obligation aura pour cause une opération agricole. Je le veux bien, mais à condition qu'on n'ira pas, dans cette voie, jusqu'à rendre applicable au cultivateur qui fait acte de commerçant-emprunteur, la législation relative aux faillites.

A côté de ces garanties pour le recouvrement, les banques exigent habituellement trois bonnes signatures. Un fermier laborieux et honnête aura presque toujours celle de son propriétaire. Celui-ci, étant le principal intéressé à la bonne tenue et à l'amélioration de sa ferme, parfaitement à même de surveiller l'emploi des avances et au surplus complètement garanti par son privilège hypothécaire, se refuse rarement à secourir son fermier et, quand il ne le peut par lui-même, à cautionner un emprunt qui doit en définitive tourner au profit de sa propriété. Mais il n'y a encore là qu'une signature d'endossement au lieu des deux réclamées; le cultivateur propriétaire n'a pas la même ressource quand il recourt au prêt chirographaire, et puis, nous l'avons déjà dit, beaucoup d'opérations agricoles ne peuvent s'accommoder des conditions habituelles des banques. Nous sommes donc conduit à chercher d'autres moyens de crédit.

Le crédit *foncier*, dont le propriétaire seul dispose et qu'il utilise rarement pour entreprendre des améliorations agricoles, est assez convenablement organisé dans la loi et dans notre grande institution nationale qui en porte le titre. Toutefois, il occasionne des frais accessoires trop considérables, mais qu'il serait possible de réduire en abaissant le droit de transcription hypothécaire, et en modifiant les articles 2127 et 2158 du code civil, qui imposent impérativement l'obligation, aussi onéreuse que peu utile, d'un acte authentique pour le consentement et la radiation de l'hypothèque conventionnelle. Du moment que le proprié-

taire peut aliéner sa propriété par un acte sous-seing privé, il ne se comprend guère que la même faculté ne lui soit pas laissée quand il veut simplement la grever d'hypothèques.

Le crédit *mobilier* est la seule ressource des fermiers et métayers. Il est également utile au propriétaire toutes les fois qu'il a besoin d'avances trop faibles ou de trop courte durée pour motiver le recours extrême à l'hypothèque du fonds. Il serait précieux aussi pour les propriétaires de bois, la valeur d'une forêt reposant presque entière sur la superficie, trop facile à mobiliser pour qu'il en soit fait grandement état dans un prêt hypothécaire. Or, le crédit mobilier n'existe pas aujourd'hui pour ces trois catégories d'emprunteurs.

Il y a bien, pour les produits fabriqués et d'une facile conservation, les magasins généraux de dépôt; mais leur utilisation — bien difficile pour des produits agricoles presque tous encombrants et prompts à se détériorer, — entraîne d'ailleurs des opérations commerciales dont la complication ne rentre ni dans les aptitudes ni dans les habitudes du cultivateur.

Ses autres objets mobiliers ou mobilisables, la récolte pendante, le bétail, les attelages, le matériel de culture, constituent entre ses mains une valeur extrêmement considérable, mais complètement immobilisée et insusceptible, de par la loi, d'être utilement affectée à la garantie d'un emprunt. Le code civil (articles 520 à 524) les déclare immeubles par nature ou par destination, ou il les frappe (articles 2,401 et 2,402) d'hypothèques privilégiées au profit de certaines créances. D'autre côté, son article 2,076 ne donne vie au privilège sur le gage, qu'autant qu'il a été mis et est resté en la possession du créancier ou d'un tiers convenu entre les parties; et c'est à quoi ne peuvent se prêter les divers objets que nous considérons ici, tous éléments de production ou instruments de travail qui doivent nécessairement demeurer attachés à l'exploitation.

Pour en faire un instrument de crédit, il faut donc que le

gage agricole soit constitué entre les mains de l'emprunteur lui-même, sans déplacement, mais dans les conditions nécessaires pour qu'un même gage ne puisse frauduleusement servir à plusieurs emprunts simultanés, et sous une pénalité sévère contre le détenteur qui détournerait le gage, — seconde garantie indispensable au prêteur. C'est là ce qu'avait déjà demandé, en 1868 et 1870, la Société des agriculteurs de France ; c'est ce que veut réaliser la proposition de loi de M. Mir et mieux encore le rapport que M. Puton, directeur de l'Ecole forestière, a fait à la Société centrale d'agriculture de Nancy, et qui tend à amender, sur plusieurs points importants, le projet de M. Mir.

Avec M. Puton, je considérerais comme une haute imprudence de toucher au privilège du propriétaire, qui est, sous une forme ou sous une autre, ainsi que je l'ai fait observer, le prêteur habituel de son fermier. Quant aux créances pour les frais de la récolte de l'année, pour les semences et les ustensiles, loin d'amoindrir leur privilège, je voudrais qu'il fût étendu aux fournisseurs d'engrais et de bétail. Ce serait un excellent moyen de faciliter à nos cultivateurs un crédit qu'ils ne se procurent aujourd'hui qu'à des conditions souvent précaires et généralement usuraires auprès des marchands de bestiaux. C'est, au demeurant, pour des achats d'animaux de ferme, d'instruments perfectionnés, de semences et d'engrais minéraux, que l'agriculteur a le plus souvent besoin d'avances et de facilités de crédit.

Dans le même ordre d'idées, on ne peut qu'approuver la partie du projet Mir qui, en supprimant les entraves que les articles 1811, 1819 et 1828 du Code civil apportent à la liberté des conventions en matière de cheptel, favoriserait certainement l'extension de ce mode d'emploi du capital en agriculture.

Un autre point qui n'a été traité ni par M. Mir, ni par M. Puton, c'est l'assurance des objets affectés au nantissement des prêts agricoles. Les animaux sont assujétis à des accidents, au plus terrible de tous, les épizooties ; les récoltes pendantes

sont exposées à la grêle et à d'autres intempéries, le mobilier de la ferme à l'incendie. Un prêteur prudent exigera que l'emprunteur s'assure contre ces divers risques, ou bien il lui fera payer d'autant plus cher son crédit. On s'assure aujourd'hui couramment contre l'incendie et même contre la grêle, mais je ne connais aucune société d'assurance contre l'épizootie ; nos compagnies actuelles d'assurances, habituées à des bénéfices qui s'élèvent jusqu'à 60 % du montant des primes, paraissent peu disposées à un genre de spéculation aussi hasardeux ; mais la loi récente sur le service vétérinaire, qui ouvre le droit à indemnité pour les animaux abattus par mesure d'intérêt public en cas d'épizootie, fait ainsi disparaître un des plus graves aléas, au profit du propriétaire, de son prêteur et des compagnies d'assurances spéciales, qui pourront désormais se former.

Il est une autre difficulté, qui tient à la réalisation du gage. D'après M. Mir, le créancier, en cas de non paiement et après une mise en demeure, aura le droit de faire procéder à la vente publique des objets donnés en gage. Cette mesure de rigueur, qui peut apporter le trouble et même la ruine dans une exploitation agricole, M. Puton cherche à l'adoucir, d'une part en subordonnant son exécution à la maturité des récoltes et aux usages agricoles, d'autre part en permettant à l'emprunteur lui-même, dans des cas déterminés, de vendre le gage aux enchères publiques, à charge d'une consignation du prix, simplifiée dans ses moyens et formes, et obligatoire sous des peines sévères. Dans l'un et l'autre système, le cultivateur reste, jusqu'à complète libération de sa dette, privé de la liberté si utile de vendre ses produits au moment opportun, de profiter des plus hauts cours pour réaliser et des occasions favorables pour acheter, échanger ou remplacer du bétail. C'est une gêne réelle, mais inévitable, le droit de réaliser le gage étant la sanction indispensable de tout nantissement. Cette crainte, an surplus, s'évanouira souvent dans la pratique, car il est, même avec le créancier, des accommodements.

VI

L'instrument de crédit, le gage mobilier agricole une fois créé, l'initiative privée ne manquera pas pour le mettre en œuvre. Les banques et les caisses particulières s'ouvriront plus facilement au cultivateur pour ses besoins passagers, tels que des achats de matériel agricole. Lorsqu'il a besoin de longs crédits, par exemple pour des bâtiments d'exploitation, des travaux d'irrigation et de drainage ; c'est le cas de recourir à des emprunts amortissables par annuités, de façon à ce qu'il puisse s'en libérer aisément par le bénéfice annuel que l'opération projetée lui permettra de réaliser. Il n'y a que des sociétés de crédit stables et puissantes qui puissent prêter à de telles conditions.

Il en surgira beaucoup, je n'en suis pas en peine ; je m'inquiète plutôt de leur avenir et de la réalité de leurs services, quand je songe que, depuis quelque vingt-cinq ans, plus de cent grandes institutions, fondées spécialement en faveur de l'agriculture, ont succombé ou dévié de leur but et de leurs statuts, pour chercher de plus gros bénéfices dans les emprunts des Etats et des villes, les spéculations de bourse et l'agiotage sous toutes ses formes. Ces déplorables résultats seront moins à craindre avec l'organisation du Crédit agricole sur la base solide du gage mobilier, et les abus seront moins faciles si le législateur y ajoute les mesures que j'ai esquissées contre l'agiotage.

Quoi qu'il en advienne, il faudrait, pour les mettre plus complètement à l'abri des déviations auxquelles se sont laissées aller toutes celles qui avaient leur centre à Paris, que les nouvelles sociétés de crédit agricole fussent organisées par régions ou par départements, avec des succursales dans les arrondissements et des agents dans tous les cantons. Ce n'est d'ailleurs que dans un cercle ainsi restreint et ainsi desservi qu'il sera possible, à ces sociétés,

de connaître la solvabilité et la moralité de l'emprunteur, d'apprécier les améliorations et opérations auxquelles il se propose de consacrer les fonds empruntés, de vérifier et de surveiller le gage laissé entre ses mains et qui est par sa nature exposé à tant de causes de caducité.

On obtiendra de la sorte un crédit facile, à la portée et comme à la main du cultivateur. Reste à réaliser une partie bien importante aussi du programme, le crédit à bon marché, le crédit à 3 ou 4 0/0 comme le réclament les conditions particulières de l'agriculture.

Ici, l'intervention de l'Etat me paraît nécessaire. Certes, je ne suis pas de ceux qui veulent en faire une providence toujours prête à intervenir dans nos affaires privées ; mais je ne puis m'empêcher de rappeler que, dans une situation analogue, au lendemain du traité de janvier 1860, qui ouvrait nos frontières à la libre introduction des produits anglais, l'Etat a prêté 40 millions à l'industrie pour améliorer son outillage. En Angleterre même, cette patrie par excellence de l'initiative individuelle, le Gouvernement a cru devoir mettre à la disposition de l'agriculture une somme de 200 millions, remboursable en 22 ans moyennant 3 1/2 pour 0/0 d'intérêts et 3 p. 0/0 d'amortissement. En Saxe, une banque d'Etat prête au cultivateur à 5 p. 0/0 dont 1 p. 0/0 amortit la dette en 41 ans. Toute l'Allemagne est couverte d'établissements provinciaux et communaux qui prêtent à l'agriculteur.

Je n'en demanderais pas autant à notre Gouvernement. Son rôle, dans ma pensée, consisterait, non à prêter des fonds, mais uniquement à assurer une certaine garantie d'intérêt à des établissements particuliers de crédit agricole, comme déjà il l'a fait, par la loi du 28 juillet 1860, en faveur de la société dite du Crédit agricole, et dans des conditions bien moins favorables que celles où nous nous trouverons désormais. La Caisse des dépôts et consignations, qui reçoit les fonds des caisses particulières d'épargne et de prévoyance, leur bonifie un demi p. 0/0 d'intérêt, pour couvrir leurs

frais de loyer et d'administration ; une semblable bonification pourrait suffire à des établissements de crédit agricole, tout en laissant exclusivement à leur charge les pertes et risques de leur entreprise.

Ainsi couverts ou garantis, ils trouveraient aisément s'alimenter au moyen de cette masse énorme de capitaux d'épargne qui flottent improductifs, ou qui se placent en comptes courants de chèques à 2 ou 3 pour cent d'intérêt, ou bien qui se contentent des 3 p. 0/0 de la Caisse d'épargne et de moins encore à la Caisse des dépôts et consignations, deux caisses au surplus dont les bénéfices pourraient être affectés à la destination que nous venons d'indiquer.

Dans une pareille combinaison, l'Etat n'aurait pas à faire de fortes avances. Il y rentrerait bientôt et bien largement par les plus-values d'impôts que lui procurerait le nouvel essor imprimé au grand travail de la terre, qui — je l'ai fait voir en commençant — fournit les 3/4 du total des contributions.

VI

Le Crédit n'a pas la prétention d'être une panacée universelle. J'ai essayé, au cours de ma discussion, d'indiquer quelques autres moyens de remédier aux souffrances de notre agriculture ; je ne puis terminer sans signaler encore quelques *desiderata*.

Dans nos villages, l'éparpillement des propriétés les assujétit fatalement au mode d'assolement — presque toujours routinier — qui a été adopté par la masse dans un même canton du territoire, si bien que les cultivateurs, pour ainsi dire enchaînés les uns aux autres, ne peuvent marcher, dans la voie du progrès, que d'un pas lent et uniforme, comme deux bœufs attelés au même joug. J'ai dit qu'il serait utile de faciliter, par le dégrèvement des droits, les échanges qui auraient pour objet l'agglomération des parcelles. Une seconde mesure qui compléterait fort heureusement celle-là

serait la révision parcellaire du cadastre, avec abornement obligatoire et création concomitante de chemins ruraux, de façon à ce que chaque propriétaire, aboutissant toujours à un chemin, soit rendu à sa complète indépendance.

A ce vœu, qui a été émis par plusieurs comices agricoles, entre autres ceux de Rambervillers et de Lunéville, il conviendrait d'ajouter, ainsi que l'a proposé la Chambre consultative d'agriculture d'Epinal, celui d'une révision des articles 1^{er} et 9 de la loi du 21 juin 1865 sur les associations syndicales, afin de comprendre la double opération dont il s'agit ici dans la catégorie de celles qui peuvent donner lieu à des associations dites autorisées. Celles-ci, au lieu d'exiger l'accord unanime des intéressés, toujours bien difficile à réaliser, peuvent être provoquées soit à la demande d'un ou plusieurs d'entre eux, soit sur l'initiative du préfet, et elles sont ensuite constituées par l'adhésion d'une majorité de deux tiers.

Je voudrais qu'on fit de même pour le drainage, l'irrigation, le colmatage ; autant d'opérations qui offrent un intérêt considérable et presque toujours collectif.

Il y aurait bien d'autres améliorations à demander encore en faveur de notre agriculture, sans même parler du code rural depuis si longtemps promis et toujours attendu. Mais, Messieurs, je n'ai déjà que trop retenu et sans doute fatigué votre bienveillante attention ; je cède la parole aux honorables orateurs qui l'attendent et que vous devez être impatients d'entendre ; et d'abord à M. Duroselle, dont la haute compétence dans la matière spéciale saura suppléer ce que mon exposition trop rapide a laissé incomplet.

•

CONFÉRENCE

DE M. DUROSELLE

SUR LE CRÉDIT AGRICOLE

M. Duroselle, prenant la parole après M. Lambert, déclare s'associer à l'honorable conseiller général pour rendre hommage à la Société d'émulation qui s'occupe avec tant de dévouement des intérêts de l'agriculture.

Il ne connaissait pas l'excellent travail qui vient d'être exposé à l'instant et n'ayant que peu de chose à y ajouter, il se bornera à esquisser en quelques mots la situation présente, et à faire entrevoir celle que l'avenir peut réserver aux cultivateurs.

Mais tout d'abord, pour donner plus de clarté à ses explications, il se propose de diviser de la manière suivante sa rapide conférence :

- 1° Nécessité de l'institution du Crédit agricole;
- 2° Difficultés qu'elle présente ;
- 3° Possibilité de les éluder par des moyens d'une application facile.

Les bras, les intelligences, les capitaux abandonnent la campagne pour se tourner vers l'industrie comme vers les grandes villes et même pour aller à l'étranger encourager la concurrence faite au travail le plus pénible, le plus persévérant, le plus digne d'intérêt et d'estime. L'agriculture ne peut lutter par suite de cet abandon : tout pour les autres, tout contre elle ; son sacrifice est complet, puisque

ses adversaires reçoivent les subsides de ceux qui devraient la soutenir et que, pour se défendre, elle est désarmée.

Autrefois le cultivateur trouvait de l'argent chez un ami, chez un voisin ; mais les amis, où sont-ils aujourd'hui ? Ses voisins ont placé leur argent par l'entremise des agents de change ; les fils de famille eux-mêmes ont déserté la campagne, entraînés par le flot des ouvriers qui se dirigent vers la lumière comme fait le papillon quand il s'y va brûler les ailes.

Voici ce qu'il y a longtemps déjà, dit M. Duroselle, j'écrivais dans une brochure relative au Crédit agricole :

« Nous savons par la statistique officielle que la France
» n'a récolté à l'hectare dans les dix dernières années que
» 44 hectolitres et demi de blé. Les pommes de terre n'ont
» fourni que 400 hectolitres pour la même surface, tandis
» que la production du fourrage est bien insuffisante encore.
» Ce n'est pourtant ni le courage qui manque à nos culti-
» vateurs, ni la qualité du sol qui fait défaut.

» Mais toutes les ressources du pays se sont portées jus-
» qu'à présent vers l'industrie. Les habitants des campagnes
» ne sont soutenus que par leur énergie, et se trouvant en
» face de difficultés nouvelles, qui sont l'élévation du prix
» de la main-d'œuvre et la concurrence de l'étranger, ils
» ont fini par se lasser, et par prendre lentement le chemin
» des grandes cités, où ils ont cru trouver des avantages
» considérables.

» Le courant s'étant établi, les villages se dépeuplent
» tandis que les villes s'encombrent d'hommes souvent inu-
» tiles : et la population augmente à peine, parce que celui
» qui aurait été un bon père de famille dans son hameau,
» s'usera plus loin dans le célibat, quelquefois même dans
» la débauche et que les grands foyers ardents et destruc-
» teurs s'alimentent de tout ce qui abandonne le foyer plus
» calme de cette petite et sainte famille dont les joies pures
» ne suffisent plus. »

Rien n'est donc changé, aucune amélioration ne s'est

faite depuis le jour où, me préoccupant des intérêts sacrés auxquels j'ai voué ma vie, j'étudiais attentivement la question vitale de l'émigration des campagnes et du danger qui les menace.

Pourtant l'égalité des forces est nécessaire pour soutenir la lutte ; et maintenant plus que jamais , puisqu'il faut produire beaucoup, supprimer la jachère, faire de la culture intensive, acheter des engrais et pour tout dire retirer 100 p. 0/0 d'un capital d'exploitation qui est généralement réduit à 200 fr. par hectare.

Les difficultés sont grandes car au moment où le cultivateur perd de l'argent, tout en retirant un produit brut équivalent à 60 ou 75 p. 0/0 de sa mise de fonds, il ne saurait trouver de crédit.

Qui dit crédit veut dire confiance.

Prêter à qui perd n'est pas possible. Mais si les capitalistes abandonnent l'agriculture, il peut en résulter de véritables catastrophes : la friche partout, la ruine des détenteurs du sol, la servitude à l'égard de l'étranger qui s'enrichit à nos dépens, voilà ce qu'il faut craindre.

Une autre difficulté c'est le privilège du propriétaire qui fait reculer les prêteurs. Pourtant il faut conserver ce privilège qui est la sauvegarde du sol national, acheté par tant de chefs de famille au prix de mille sacrifices, représentant à la fois l'épargne et la Patrie.

Il faut donc respecter à la fois le fermier et le propriétaire, les rapprocher et non les séparer. Leurs intérêts sont solidaires. Une sainte alliance est nécessaire entre eux.

Depuis longtemps, ajoute M. Duroselle, j'ai dit et écrit ce que l'on répète aujourd'hui sur tous les tons. Il ne s'agit plus de parler, il faut agir. Le mal est réel, mais la plainte est stérile.

Imbu de cette vérité, j'avais indiqué un moyen très simple d'instituer le Crédit agricole et ce moyen a été approuvé par les financiers les plus habiles des départements de l'Est. MM. les directeurs des succursales de la Banque de France

de Nancy et d'Epinal, M. Lenglet banquier à Nancy et Lunéville ont offert de l'appliquer.

Il consistait à faire appel aux capitalistes qui auraient déposé des titres comme fonds de garantie dans les caisses de la Banque de France.

Le cultivateur donnerait sa signature seule en échange de l'argent qu'un intermédiaire lui fournirait au taux de cette puissante institution, auquel taux serait ajoutée une simple commission.

Il devrait seulement présenter la quittance de son propriétaire et des polices d'assurances en règle. Un conseil d'agriculteurs expérimentés déciderait de l'opportunité des prêts. Tout cela est promis, offert. Qu'un homme de bonne volonté se présente, avec de faibles efforts il fondera définitivement une institution qui est toute préparée aujourd'hui et il pourrait répéter avec la France entière cette noble devise :

VOULOIR, C'EST POUVOIR.

CONFÉRENCE

DE M. BRICE

UTILITE, CRÉATION, ENTRETIEN ET RÉCOLTE DES PRAIRIES

UTILITÉ DES PRAIRIES.

Les pays agricoles les plus prospères, sont ceux où il y a de bonnes et vastes prairies, et les cultivateurs qui ont fait quelques économies dans ces dernières années, sont ceux qui ont récolté beaucoup de fourrage. On peut bien affirmer que les progrès faits par l'agriculture française depuis 50 ans (et ils sont incontestables, ces progrès), sont dus principalement à la multiplication et à l'amélioration des prairies naturelles, à la création des prairies artificielles et à l'extension de la culture des racines fourragères ou plantes sarclées. Rien n'est plus facile à prouver.

En effet, la terre, avec un peu d'humidité et de chaleur, fait germer les graines qu'on lui confie ; mais, pour que ces jeunes plantes deviennent fortes et vigoureuses, il faut qu'elles trouvent à leur portée dans le sol les premiers éléments qui doivent les nourrir. Il est vrai qu'elles puisent une grande partie de leur nourriture dans l'air, mais cela n'arrive que lorsqu'elles ont déjà acquis un certain développement. La terre est le sein ou le biberon qui doit les entretenir pendant leur enfance. Lorsque le jeune plant sera devenu grand et fort, il puisera seulement aux deux sources dont il s'agit. Il faut donc que la terre cultivable renferme les éléments qui doivent servir à l'entretien de la jeune plante.

De ce qui précède, il résulte que chaque plante enlève au sol une partie de ses principes utiles.

Si l'on rendait à la terre tout ce qui en est sorti, si l'on enfouissait dans son sein toutes les plantes qu'elle a nourries, elle s'enrichirait chaque année de ce que ces végétaux ont puisé dans l'air : sa force productive augmenterait donc considérablement.

Mais les denrées que le cultivateur vend au dehors : le blé, l'avoine, les pommes de terre, le beurre, le fromage, les œufs, la laine, etc., sont des matières fertilisantes extraites de ses terres et qui n'y rentreront jamais. Les bestiaux qu'il vend à la foire ont aussi été nourris aux dépens de ses terrains : 1,000 kilogr. d'un animal vivant représentent, en matières utiles au sol, au moins autant de richesses que 8 à 10,000 kgr. de bon fumier.

D'après ces calculs, la richesse du sol, sa puissance productive devraient aller en diminuant ; et quelques agronomes, qui s'appuient uniquement sur la théorie, affirment que le cultivateur ne peut entretenir la fertilité de son sol qu'en achetant des engrais au dehors pour remplacer ceux que les denrées ou les bestiaux vendus lui enlèvent. Or, l'expérience nous prouve que c'est souvent le contraire qui a lieu. Tel cultivateur qui n'a jamais acheté un kilogr. d'engrais, je dirai plus, qui a même perdu une grande partie de celui qu'il produisait, a considérablement augmenté la fertilité de son sol. Comment cela ? C'est parce que ses terres ne sont pas trop pauvres en minéraux utiles ; mais c'est surtout parce qu'il a récolté beaucoup de fourrage et entretenu beaucoup de bestiaux.

Les animaux, en effet, rendent au sol, par le fumier qu'ils produisent, une grande partie des matières fertilisantes contenues dans leur nourriture. Et puis, les plantes qui servent à nourrir le bétail sont précisément celles qui puisent le plus de principes dans l'atmosphère, telles, que les légumineuses des prairies artificielles et les plantes à feuilles ou à racines fourragères. Les céréales, au contraire,

tirent du sol la plupart de leurs éléments, et, en vendant ces récoltes, on éloigne, on exporte de la ferme tous les principes fertilisants qu'elles renferment.

Les prairies naturelles, qui sont formées de graminées de la même famille que le froment, le seigle, l'avoine, etc., puisent-elles donc aussi leur nourriture dans l'air ? Non. Les plantes qui forment le bon fourrage n'ont que des feuilles étroites et peu nombreuses ; elles prennent beaucoup au sol et presque rien à l'atmosphère. Cependant elles sont encore plus utiles que les premières, par ce qu'elles produisent des récoltes riches en principes fertilisants qu'elles ont puisés dans l'eau. Oui, l'eau de la pluie, principalement de la pluie d'orage, l'eau des sources et surtout l'eau des ruisseaux et des rivières, forme la principale nourriture des prairies naturelles ; elle leur fournit, non-seulement de l'azote et de l'acide carbonique, mais aussi des minéraux, des phosphates, de la chaux et de la potasse.

Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les vastes prairies des bords de la Moselle, de la Vologne ou de la Moselotte. Elles ont été créées sur de la grève, sur des cailloux mêlés de sable lavé, en résumé, sur un très mauvais sol. Eh bien, examinez ce qu'elles produisent avec de l'eau et rien que de l'eau, et voyez ce qu'elles deviennent lorsqu'elles en manquent. Donc, l'immense volume d'engrais que représente le fourrage qu'elles donnent a été recueilli aux dépens de l'eau. Elles ont saisi au passage une quantité prodigieuse de principes fertilisants qui, sans cela, seraient allés se perdre dans la mer, et qui remplacent ceux qui l'on exporte en vendant des récoltes ou des bestiaux.

Mais, dans la partie occidentale des Vosges, appelée la plaine, dans les vallées du Madon, de la Meuse et de leurs affluents, les prairies ne sont pas irriguées ; vivent-elles donc aussi aux dépens de l'eau ? Oui, car elles ne reçoivent point ou presque point d'engrais, et il faut bien qu'elles vivent de quelque chose. Il est vrai qu'elles ne sont pas

irriguées régulièrement comme les premières ; mais quelques-unes le sont à chaque grande pluie, qui y amène le limon des terrains cultivés environnants ; d'autres le sont deux ou trois fois chaque année par les débordements du cours d'eau qui les traverse, et qui y déposent une quantité considérable d'engrais provenant de ces mêmes terres cultivées, et surtout de l'intérieur des villages. En effet, les grandes pluies qui produisent ces débordements balayent les rues, les fumiers, et entraînent en outre une quantité incalculable d'immondices qui s'étaient accumulées pendant les basses eaux dans le fond de ces ruisseaux à pente peu rapide. Il est tellement vrai que les irrigations naturelles dont il s'agit sont indispensables pour entretenir la fertilité de ces prairies, que si deux années se sont succédé sans débordement, la récolte en fourrage devient presque nulle.

Il faut donc créer des prairies permanentes dans tous les terrains qui s'irriguent et s'engraissent par les débordements, et dans tous ceux que l'on peut irriguer artificiellement. Lorsque l'irrigation sera insuffisante, on y suppléera, comme on le fait déjà, par des engrais de fumier ou de cendres, suivant les sols, et surtout par des engrais liquides, par des purins que l'on a le grand tort de laisser perdre dans quelques localités.

Quant aux prairies sèches, qui demandent chaque année, pour être fertiles, autant d'engrais que la récolte qu'elles fournissent en représente, il faut les abolir, car elles ne font aucun bénéfice, et les remplacer par des prairies artificielles ou par d'autres plantes utiles.

CRÉATION DES PRAIRIES ARTIFICIELLES.

Pour bien prospérer, le trèfle ne doit revenir sur le même terrain que tous les 6 ou 7 ans, la luzerne, que dix ou quinze ans après sa destruction. D'abord, si vous voulez que ces deux plantes puissent reparaitre plus souvent sur le même sol, gardez-les y moins de temps : ne les laissez

jamais envahir par les mauvaises herbes avant de les retourner. Ne demandez au trèfle que deux coupes, et renversez la luzerne dès qu'elle commence à s'éclaircir. Si elle n'a vécu que 5 ans sur le même terrain, vous pouvez l'y ressemer avec espoir de succès après cinq années; si elle y a vécu 15 ans, il ne faut pas essayer de l'y ramener avant le même espace de temps.

Mais il y a bien d'autres plantes que ces deux-là, pour l'établissement des prairies artificielles : on peut en créer avec la minette ou trèfle jaune, avec les différentes espèces de vesces et de gesses mélangées à un peu d'avoine, avec le sainfoin qui aime les terres à chaux ou terres calcaires, et, dans tous les sols, même les plus pauvres, avec le lupin blanc et le mélilot de Sibérie. On en obtient un excellent fourrage si l'on a soin de les semer épais et de les faucher de bonne heure. La dernière de ces plantes est encore peu connue dans notre pays, mais j'aime à croire qu'elle y sera bientôt cultivée. Semée en avril, dans du seigle ou du blé, sur un sol de moyenne fertilité, elle peut donner pour le mois d'octobre un fourrage d'environ 50 à 60 centimètres de hauteur; et à la fin du mois de mai suivant, les plants auront tallé, et les tiges s'élèveront au moins à 70 centimètres de hauteur.

Il est encore une autre plante à recommander, c'est la moutarde blanche, espèce de navette qui, semée du 15 juillet au 15 août, après du blé ou du seigle, à l'aide d'un coup de charrue ou même d'un fort hersage, peut encore produire, avant l'hiver, un excellent fourrage vert qui a le précieux avantage de vivre presque uniquement aux dépens de l'air et d'étouffer les mauvaises herbes qui sans cela envahiraient le terrain. Si le fourrage vient à manquer, comme il menace de le faire cette année, vous trouverez dans ces diverses plantes, surtout dans la dernière, une précieuse ressource contre la disette; s'il est abondant, vous les enfouirez dans le sol avant l'hiver par un labour assez profond, et elles vous tiendront lieu d'une bonne fumure.

Depuis quelques années, on a aussi créé, dans les sols sablonneux du sud-est des Vosges, des prairies artificielles à l'aide de graminées telles que le *phleum*, appelé aussi *féole* ou *thimothy*. On pourrait employer au même usage, et dans tous les sols, d'autres plantes semblables, comme la houque laineuse, le dactyle pelotonné, l'ivraie ou ray-gras, etc. — C'est un moyen de se procurer du fourrage à tout prix; mais ces prairies non irriguées ne peuvent se maintenir en état de fertilité qu'avec des engrais, car elles vivent presque exclusivement au dépens du sol qu'elles épuisent; aussi doivent-elles être classées au nombre des prairies sèches dont nous avons déjà parlé, et qu'il est avantageux de remplacer par d'autres cultures.

CRÉATION DES PRAIRIES NATURELLES OU PERMANENTES.

Revenons maintenant à la création des prairies naturelles. Le terrain choisi, après avoir été cultivé, nivelé et engraisé, sera ensemencé d'un mélange convenable de bonnes graminées, et non des balayures du grenier à foin. Il importe autant de bien choisir les graines qui doivent former une future prairie, que de se procurer de bonne semence de froment pour les emblavures.

Ne craignez donc pas de sacrifier quelque argent pour acheter des semences de graminées bien nettoyées et bien mûres, chez un marchand grainier consciencieux : cette dépense vous sera payée au centuple. Les marchands de graines, et principalement M. Vilmorin de Paris, vous indiqueront les espèces qu'il convient de choisir et de mélanger. Il y en a pour tous les sols et pour tous les climats, pour les sols calcaires, les sols sableux, les terrains secs et les terrains frais. Pour ces derniers, il convient de recommander le *paturin aquatique* et le *phalaris roseau*, qui donneront un fourrage abondant et très nourissant, au lieu des laïches ou carex, des joncs et des prêles ou queues de chat qui poussent ordinairement dans les prés humides.

ENTRETIEN DES PRAIRIES NATURELLES

Maintenant, puisqu'il est prouvé que les prairies naturelles peuvent et doivent vivre un peu aux dépens de l'air et beaucoup aux dépens de l'eau, il faut donc les irriguer.

Cette recommandation est inutile pour les prairies de la partie montagneuse des Vosges et des rives de la Moselle ; mais l'arrosage est malheureusement trop négligé dans les prairies qui bordent le Madon, la Meuse et leurs affluents. Grâce à la richesse et à la bonne composition du sol de ces dernières, qui est formé du limon des terres voisines, il leur faut moins d'eau qu'aux prés créés dans la grève. Mais quel effet prodigieux une légère irrigation ne produirait-elle pas dans les parties les plus élevées de ces prairies fertiles, pendant des années de sécheresse comme celle que nous traversons ! Le foin profiterait souvent de cet arrosage, et la récolte du regain en serait doublée tous les ans. Il faudrait, pour cela, y creuser des canaux de dérivation ; mais comme la pente de ces cours d'eau est faible, la prise d'eau ou la tête de ces canaux devrait être assez éloignée du lieu à irriguer. Si les propriétaires intéressés ne pouvaient s'entendre, il suffirait de confier la création et l'entretien de ces canaux à une commission syndicale, et chaque propriétaire serait largement récompensé des sacrifices qu'il aurait faits.

L'eau qui circule n'est jamais nuisible, pourvu qu'elle ne couvre pas constamment le sol, et qu'elle permette au soleil de l'échauffer. C'est dire qu'elle ne doit pas toujours couler à la même place ; elle doit être retirée ou rechangée chaque 48 heures au moins ; il vaudrait encore mieux le faire chaque 24 heures, et, quand on a de l'eau en suffisance, arroser pendant la nuit seulement. Ne craignez pas d'arroser ces prés marécageux où l'eau croupit ; celle que vous y amènerez chassera celle qui y dormait, et qui est un poison pour les plantes. Toutes les eaux réputées mauvaises sont celles qui croupissent sur le

sol ou dans le sous-sol ; faites-les circuler en exhaussant ou en drainant le terrain, et elle deviendront bonnes.

Lorsqu'une prairie encore humide a été surprise, sans être recouverte de neige, par une gelée un peu forte et un peu longue, quelquefois il se produit un soulèvement de la partie supérieure du sol, qui emporte avec elle les racines de l'herbe, absolument comme pour les céréales d'hiver qui sont exposées au printemps à des alternatives de gelée et de dégel. Aux premières pluies abondantes, la terre retombe, mais elle laisse en l'air les racines des plantes qui ne touchent plus au sol que par leurs extrémités inférieures, et périssent bientôt. On dit alors que la terre crache, que le blé se déchausse. Il en est ainsi des prairies, et, dans ce cas, il faut y appliquer le même remède qu'aux céréales, c'est-à-dire y faire passer un rouleau un peu lourd, pour recoller les racines des plantes sur la terre.

Si un pré vient à être envahi par les mauvaises herbes, les colchiques, les anémones, les renoncules, les oseille, le faux persil, les fausses carottes, etc., ne craignez pas de le retourner, et de le traiter ensuite comme une prairie à créer. Cultivez-le avant l'hiver ; puis, au printemps, après un ou deux coups de scarificateur ou d'une forte herse, semez-y seules, ou avec de l'avoine, mais plutôt seules, les bonnes graminées fourragères dont nous avons parlé plus haut.

Il arrive quelquefois qu'une prairie excellente, à sous-sol perméable, finit par se couvrir de joncs ou de laiches. Cela provient de ce que les eaux d'irrigation, à force de temps, ont déposé, à la profondeur des racines, un limon qui forme une espèce d'argile et qui empêche l'eau de descendre dans le sous-sol. Qu'y a-t-il à faire dans ce cas ? Cultiver le terrain à 20 ou 30 centimètres de profondeur et ressemer comme s'il s'agissait de créer une nouvelle prairie. Ce limon, qui était une cause de stérilité, deviendra un élément de fertilité quand il aura été mélangé au sol.

Il est aussi très utile de herser les prairies naturelles. Bien que cela semble paradoxal, rien cependant n'est plus sérieux ni plus vrai. Tout le monde a remarqué avec quelle vigueur se relèvent et se développent les jeunes carottes que l'on a sarclées, quoique les personnes chargées de ce travail les aient souvent couchées et déracinées à moitié. Il en est de même d'un blé qu'on a hersé au printemps après y avoir semé du trèfle ou de la luzerne ; quelques plants ont été arrachés ou brisés, mais ceux qui restent ont bientôt pris assez de développement pour combler les vides. et témoignent, par leur couleur vert foncé, qu'ils se trouvent bien de la petite culture qu'ils ont reçue. Il en sera de même des prairies : brisez au printemps par un hersage la croûte superficielle de la terre ; arrachez les mousses, au risque de rompre quelques brins de bonne herbe, afin de faciliter l'introduction de l'air dans la partie supérieure du sol, et vos prés s'en trouveront bien. Votre herse abattra les taupinières, les fourmillières, et donnera à vos prairies une culture très utile. Il faudrait cependant éviter le hersage, et le remplacer par le roulage, comme nous l'avons dit il y a un instant, si l'herbe était soulevée par la gelée.

MOMENT FAVORABLE POUR RÉCOLTER LE FOURRAGE

On se figure généralement que le foin doit être mûr (c'est le mot consacré) pour le faucher, par ce qu'il décroît trop et qu'il perd trop de son poids quand il est coupé en pleine végétation ; il faut, dit-on, donner à la graine le temps de se former, afin de ressemer la prairie pour l'avenir. Ce sont autant d'erreurs que nous allons essayer de détruire.

Toute plante, pendant sa végétation, travaille au profit de la graine. Suivons le développement d'une céréale quelconque, de l'avoine par exemple, qui est une graminée comme l'herbe des prairies. Tous les éléments, tous les sucs qu'elle puise dans le sol ou dans l'air sont d'abord

emmagasinés dans la tige ou dans les feuilles, où ils se perfectionnent ; mais, aussitôt que la graine commence à se former, les feuilles se dessèchent en commençant par celles qui sont le plus éloignées de la graine ; bientôt les feuilles supérieures et la tige se vident aussi. Les sucs nourriciers qu'elles contenaient, l'azote, le phosphore, le potassium et la fécule, sont en quelque sorte sucés par la graine qui s'enrichit en quelques jours de tous les principes qui avaient été élaborés pour elle. Le reste de la plante n'est plus que de la paille dure, coriace, et très difficile à digérer, même pour des ruminants, quoiqu'ils aient l'estomac fait exprès pour dissoudre la cellulose. Si vous aviez fauché votre avoine lorsqu'elle fleurissait vous en auriez obtenu un fourrage très nourrissant, un fourrage de première qualité. Si vous la coupez quand elle est mûre et que vous la donniez aux bestiaux avec le grain, c'est-à-dire sans la battre, il n'y aurait pas de perte, ce qui manque à la tige se retrouverait dans la graine, car celle-ci renferme, sous un très faible volume, tous les sucs qui étaient disséminés dans la plante tout entière. Mais si vous en séparez le grain, que vaudrait la paille comme fourrage ? Rien, ou presque rien.

Eh bien, il en est de même du blé, du seigle, de l'orge, et de toutes les graminées qui forment l'herbe des prairies naturelles. Si vous coupez cette herbe quand elle est verte, elle donnera un foin tendre et très nourrissant ; si vous en laissez mûrir la graine, la tige ne sera plus que de la paille.

Pourquoi 10 kilogr. de regains sont-ils plus nourrissants que 40 kilogr. de foin ? C'est uniquement parce que le regain a été fauché avant la maturité de la graine. Il en est de même des tiges du trèfle ou de la luzerne dont on a laissé mûrir la graine : elles ne valent plus rien ; tandis que l'on aurait obtenu un excellent fourrage en fauchant ces légumineuses au moment de la floraison.

S'il était encore certain que la graine de foin fût bonne

aux bestiaux, on tâcherait d'en perdre le moins possible en fauchant, en fanant, en chargeant et en déchargeant le fourrage, mais rien ne prouve qu'il en soit ainsi; au contraire, la graine de certaine variété de ray-gras ou ivraie leur est même nuisible.

Le foin, dit-on, diminue trop de poids et de volume quand il est coupé avant sa maturité. Il occupe moins de volume, c'est vrai, parce que les tiges, étant moins dures, se plient mieux, se tassent mieux; mais quel inconvénient y a-t-il à cela? Il faut moins de place pour le loger, voilà tout. Si l'on en fait des bottes, elles seront moins volumineuses pour le même poids. Où est le mal? Quant à la perte de poids occasionnée par la dessiccation, elle est plus apparente que réelle. Que sort-il du foin en le séchant? De l'eau et rien que de l'eau.

Si l'on attend, pour faucher, que l'herbe soit à demi-sèche sur pied, elle ne diminuera plus guère en achevant de sécher. Et si on la fauche tôt, lorsqu'elle était encore remplie d'eau et par conséquent très lourde, elle diminuera beaucoup plus; mais le résultat final sera à peu près le même dans les deux cas.

D'ailleurs, en fauchant tôt, le regain devient plus abondant. Quoique les graminées fourragères soient vivaces, c'est-à-dire que leurs racines ne meurent pas, ces herbes repoussent beaucoup mieux lorsqu'elles ont été fauchées étant encore tendres, que si elles l'avaient été vers leur maturité. Quelques cultivateurs se figurent, que si la graine du foin ne retombe pas sur le sol, l'avenir de la prairie en sera compromis. C'est encore une erreur. Une infinité de plantes se reproduisent, non-seulement de leur graines, mais encore de leurs racines, comme le chiendent par exemple. Presque toutes les graminées fourragères sont dans le même cas. On pourrait créer une nouvelle prairie en y repiquant des éclats des meilleures touffes d'herbes. D'ailleurs, tout le monde a remarqué que les prés que l'on coupe en vert tous les ans n'en sont pas moins prospères,

quoiqu'il n'y soit jamais retombé une seule graine de fourrage.

Ainsi, pour nous résumer, nous dirons que si les bestiaux vendus emportent, en sortant de la ferme, une grande quantité de principes fertilisants enlevés aux terrains, les plantes sarclées, les prairies artificielles et surtout les prairies naturelles irriguées, peuvent y en faire rentrer une quantité au moins équivalente, qu'elles ont puisée dans l'air ou dans l'eau. Nous nous garderons bien de dire qu'il ne faille jamais acheter d'engrais, surtout d'engrais minéraux, tels que les engrais chimiques du commerce; cela est même indispensable lorsque, dans le voisinage de certaines industries, on veut obtenir une grande quantité de plantes industrielles, dont la vente est facile et très avantageuse. Mais ces engrais coûtent fort cher; et, en général, il nous semble qu'il y a bien plus d'économie d'élever du bétail, qui rapporte de l'argent au lieu d'en faire dépenser, et de produire beaucoup de fumier qui est l'engrais par excellence.

Donc il faut créer le plus possible de prairies, et surtout de prairies naturelles, les irriguer toutes les fois qu'on le peut, et les faucher lorsque la plus grande partie des bonnes graminées sont en fleur, afin d'en obtenir du foin et non de la paille.

L'Instituteur de Lépages,

BRICE.

LE GÉROMÉ

DEVANT LE PROGRÈS

PAR

CLÉMENT PERRIN

Cultivateur

Lauréat de la Société nationale d'agriculture de Paris

AVANT-PROPOS

SOMMAIRE. — *Les premiers fromages des Vosges. — Origine du nom de Fromages de Gérardmer ou de Géromé. — Progrès dans la production. — Fabrication primitive.*

Je viens parler d'un important produit de l'agriculture locale, fortement en souffrance en ce moment : le fromage de *Géromé*.

Bien des causes concourent pour motiver le délaissement dont il est l'objet, et je vais les énumérer tout à l'heure ; mais auparavant, je tiens à faire ressortir, à ce sujet, une bien singulière anomalie.

Pendant que toutes les sciences possibles, commençant par l'enfance, se perfectionnent peu à peu et finissent par s'agrandir selon les règles ou les exigences dont elles sont l'objet, seule, la science de la fabrication du *Géromé* paraît avoir fait son chemin un peu à rebours.

Que l'on se figure les moyens de transport dont on pouvait disposer au X^e et au XI^e siècles dans notre pays de la Haute-Moselle, eh bien, c'est à une époque aussi

reculée que nous voyons déjà faire mention des fromages des Vosges, dans un diplôme important octroyé au Chapitre des dames nobles de la ville de Remiremont par l'empereur d'Allemagne. Nous y lisons que l'Abbesse du Chapitre était tenue de faire un service, immense pour le temps, de denrées alimentaires à son haut et puissant seigneur suzerain, lors de ses voyages en Basse-Lorraine, à Metz, Toul, etc., service dans lequel étaient compris des fromages (*casei*) en *quantité proportionnelle*. Telle était la mesure consacrée par l'ancien usage, moins équivoque pour les autres denrées, consistant en froment, avoine, vaches, cochons, lait, miel, cire, œufs, vins etc., etc. dont la quantité était exactement spécifiée. Et ce service était fait par les chevaux de l'abbaye.

On ne saura jamais probablement quelle était la fabrication de ces fromages, sinon qu'ils se trouvaient solides, et certainement capables de résister aux influences singulièrement fâcheuses d'un long voyage, et aux chocs terribles des mauvais chemins de cette lointaine époque, d'ailleurs si confuse, dans les annales de notre histoire locale.

Le livre ou *Mémorial* des droits seigneuriaux, notamment des XIII^e et XIV^e siècles et des siècles suivants, mentionne souvent aussi les fromages des Vosges qui constituaient, en ce moment, un des meilleurs revenus de la grande Sonnerie du Chapitre, de qui dépendait cette intéressante seigneurie primitive qui a peuplé le pays : la seigneurie des *usuaires* ou des terres prises en *acensements* momentanés ou perpétuels.

Ces fromages provenaient principalement des chaumes et grands pâturages des hautes montagnes des Vosges. Les noms de ces lieux sont presque tous allemands, les voici tels que j'ai pu les lire dans un titre du XVI^e siècle : *Les montagnes, costes et pasturages des chaulmes de Gauretz, autrement dit Lenvelsgotte, Schiremberg, autrement Foymer, Bernuritel, Belfris, Ursperville, Josperg autrement Saint-Jacques, Groulin, Champy,*

Brambach, Sestirts, Lehmalguertal, Boxye, Sossure, Furtsmisse, Lotubrach, Altraburg, Prélare, Hutti, Vinthaser, Le Grand Ventron, Foursotte, Faylung, autrement Drumont, les Neufbois et Ballons.

Les livraisons des fromages *dînés* avaient lieu au centre des montagnes, à Gérardmer. De là le nom donné, comme on le voit, de date bien ancienne, aux fromages des Vosges : *Fromages de Gérardmer, fromages de Géromé* en langage du pays; et la livraison la plus importante de l'année avait lieu vers la St Jean-Baptiste au mois de juin, la saison d'ailleurs la moins propice pour les expéditions des fromages à pâte molle.

Vers la fin du XVI^e siècle, les droits du Chapitre sur les fromages et sur les chaumes passèrent aux mains du Duc de Lorraine, moyennant la rente annuelle de quatre cents francs barrois, somme fort considérable pour cette époque.

Des hautes chaumes la fabrication est descendue graduellement dans les montagnes de l'arrondissement de Remiremont, vers les XVI^e et XVII^e siècles et dans les vallées aux XVIII^e et XIX^e siècles seulement.

Les anciens souvenirs de famille, qui ne vont guère au-delà du XVIII^e siècle, nous apprennent que la forme des fromages était à peu près identique à celle de nos jours, sinon, chose excessivement remarquable, que les gros pains se trouvaient presque transpercés de part et d'autre par un cône assez élevé fixé au centre du fond de la forme. Cette concavité du pain se retrouve encore faiblement dans la fabrication du Munster actuel.

Dans quelques fermes cependant, on fabriquait le genre Limbourg que l'on appelait *angelot*, et ailleurs de petits pains façon Munster,

Je crois qu'il serait assez difficile de se procurer d'autres renseignements quelque peu véridiques à cet égard. Cependant il est notoire que les premières expéditions lointaines des fromages de Géromé ont eu lieu pour d'excellents

produits, de formes plus ou moins grandes, et que c'est ainsi qu'ils se sont acquis autrefois la grande réputation que l'on connaît.

Passons maintenant aux tristes réalités de l'époque actuelle. La chose vaut bien la peine qu'on s'en occupe, car l'industrie fromagère constitue la principale ressource de la population agricole des montagnes des Vosges. Aussi, la production a-t-elle atteint, dans les deux arrondissements de Saint-Dié et principalement de Remiremont, suivant des relevés datant de 1873, le chiffre de 4,745,000 kilog. représentant une valeur de 3 à 4 millions de francs.

INTRODUCTION

SOMMAIRE. — *Le Géromé devant l'opinion publique.* — *Les causes de sa décadence.* — *Le progrès à l'étranger.*

Une personne fort autorisée faisait naguère, dans une Revue importante cette déclaration bien humiliante pour les *marcaires* (1) vosgiens : *Le fromage de Géromé, d'une valeur très minime et souvent très fictive, sert exclusivement à l'alimentation des classes ouvrières....* Et telle était en effet la dépréciation dont il était l'objet qu'un de nos compatriotes, dinant à l'hôtel Continental, ayant voulu offrir quelques pains d'élite à cet établissement somptueux : *Du Géromé !* lui fut-il répondu, *personne n'en mange ici.... Du Munster à la bonne heure.* C'était apparemment trop d'honneur pour le Géromé, le *dernier des fromages en France* !!!! suivant l'expression d'un agronome distingué, rédacteur d'un jour-

(1) *Marcaires* viendrait de *walkers*, mot allemand qui signifie *trayeur* tireur de lait, suivant M. L. Colin.

nal d'agriculture fort répandu. Enfin un grand négociant, chez qui l'on trouve ordinairement toutes les espèces possibles des fromages de l'Europe entière, avait de même une lacune que quelqu'un s'était offert à combler : *Du Géromé!* lui fut-il aussi répondu, *pour nous empoisonner...*

Je devais ces cruels aveux à mon pays, qui n'a jamais dû douter de ma sincérité et qui doit reconnaître, aujourd'hui plus que jamais, combien la situation qui est faite à sa principale industrie est déplorable sous tous les rapports, et mérite bien, surtout, les vives alarmes dont le journal *l'Industrie laitière* s'est rendu l'écho pendant ces derniers temps.

Pourquoi le Géromé, qu'on a cependant vu assez recherché autrefois, est-il tombé en si grand discrédit? La façon d'opérer dans sa fabrication serait-elle défectueuse en elle-même? Le lait provenant de nos fourrages de la montagne laisserait-il aussi à désirer?

Je répondrai négativement à toutes ces questions si importantes, car, entre le Géromé ou Gérardmer et le Munster, le Limbourg, le Romatour à l'étranger, et tant d'autres fromages à pâte molle qui se fabriquent en France et que l'étranger parfois cherche à imiter, il n'y a souvent pas une différence bien sensible dans la fabrication. Ce qui donne ici une supériorité incontestable à certains produits privilégiés, c'est l'apparence résultant de la propreté, de la vigilance et du soin apportés dans les manipulations. La renommée est pour ces fromages qui ont la vogue, ainsi que tous les honneurs de la consommation. Il ne faut pas être étonné alors si le commerce délaisse un peu notre vieux Géromé en présence des produits d'élite, comme aspect et comme forme, qui nous viennent principalement de l'étranger, et, de plus, dans des conditions d'un bon marché incroyable depuis quelques années. C'est l'effet de la simple et redoutable concurrence contre laquelle nous luttons malheureusement à armes inégales : car le consommateur exigeant et impitoyable, avec quelque raison

peut-être, ne nous tient pas compte des nombreuses difficultés qui viennent de notre coupable imprévoyance ou qui peuvent nous être fatalement imposées par la force des choses.

Trop confiants en l'égide du gouvernement, attendant tout de sa grande sollicitude, nous n'avons jamais assez compté sur nous-mêmes ni assez médité sur la sagesse et sur les conséquences éminemment protectrices de ce proverbe de tous les temps : *Aide-toi, le ciel t'aidera*, tandis qu'à côté de nous, toutes les intelligences et toute la bonne volonté des citoyens réunies, en éveil depuis longtemps, ont fait faire au progrès un pas immense ; et cet heureux mouvement est encore stimulé aujourd'hui plus que jamais, non seulement par des Sociétés d'émulation animées des principes les plus démocratiques, et par l'instruction primaire versée à pleines mains, mais aussi par de nombreuses écoles d'agriculture, d'économie domestique, de laiterie et de fromagerie, stations laitières, etc. Ces nombreuses institutions, richement dotées et grandement prospères, dues la plupart à l'initiative privée et qui procurent à une foule de pays, tels que l'Allemagne, la Suisse, la Hollande, etc., les meilleurs résultats, n'existent pas encore en France, ou il en existe peu dans les mêmes conditions de prospérité. C'est une grande lacune qui ne doit pas passer inaperçue. La garde de nos frontières, dans ces conditions, est devenue bien insuffisante par les traités, qui laissent tant à désirer ; il faut désormais courir nous-mêmes à leur défense en perfectionnant aussi nos méthodes d'exploitation et de fabrication, nos habitudes de vente et de placement basées, bien maladroitement parfois, sur notre seule et unique satisfaction personnelle, en nous imposant des sacrifices momentanés, s'il le faut, sous peine inévitable de voir bientôt diminuer progressivement nos propres revenus.

Je me propose d'indiquer aujourd'hui, dans une méthode rationnelle et populaire, les bons principes de la fabrication

dont on ne tient pas assez compte ordinairement, en même temps que les écueils nombreux qu'il faut éviter dans cette fabrication, de façon à sortir des procédés routiniers et absurdes qui, aujourd'hui, doivent disparaître devant le grand mouvement universel imprimé à toutes les industries.

Je fais appel à tous les hommes dévoués à notre cher pays, à ceux-là même qui ont tant critiqué mon importante mission au Congrès international de l'Industrie laitière de Paris, en 1878, et qui ont trop peut-être condamné à l'avance mes projets de réhabilitation de notre vieux Génomé.

La prospérité du pays réclame et justifie les innovations les plus urgentes, car la situation du cultivateur est on ne peut plus précaire. Le marchand, qui autrefois pouvait réaliser une fortune légitimement acquise, paraît partager lui-même cette situation. Une cause très anormale doit être le point de départ d'un état de choses aussi déplorable. Je me suis imposé l'impérieux devoir de la découvrir.

Puissent tous mes compatriotes apporter à l'édifice que je cherche à reconstruire l'appui de leurs lumières et de leur expérience, et, faisant œuvre d'abnégation et de patriotisme, me tendre amicalement la main.

Les limites que m'impose le programme des conférences ne me permettent d'entrer, ni dans les détails les plus incriminés de la fabrication ni dans les généralités les plus importantes au point de vue du progrès.

Je me borne aux conclusions suivantes qui terminent mon mémoire.

CONCLUSION

SOMMAIRE. — *Les grandes lois économiques et les progrès de l'instruction. — Les mœurs progressives de certains pays de l'Europe. — Les comices et les sociétés d'agriculture à l'Exposi-*

tion universelle. — Désiderata de l'association fromagère vosgienne.

Dans un pays comme les Vosges où l'instruction primaire est si répandue, où beaucoup de cultivateurs consacrent une partie de leurs loisirs à la lecture et à tous les agréments qu'elle procure, un fait étonnant que je constate avec tristesse et dont témoigne abondamment le long récit que je viens de faire, c'est que le progrès, en général, dans notre condition d'existence n'est pas en rapport avec nos connaissances intellectuelles. Pourquoi en est-il ainsi ? C'est, il me semble, un contre-sens qui ne peut guère s'expliquer de lui-même, et qui doit avoir une cause très anormale inhérente à nos habitudes. Ah ! si nous avions bien le souci de notre propre situation, si nous avions conscience des grandes lois économiques et sociales de la solidarité universelle, si nous prévoyions les conséquences désastreuses qui peuvent survenir, un grand pas serait peut-être déjà fait vers le progrès. Nous aurions d'ailleurs suivi un exemple qui nous est offert par bien des nationalités voisines. Que voyons-nous en effet dans ces états, secondaires comme étendue, et si importants sous tant d'autres rapports, dans ces états que je me plais souvent à citer et qui sont nos voisins, la Belgique, la Hollande, le Danemarck et surtout la Suisse : un peuple libre et fier, livré à lui-même, plein d'initiative individuelle, d'amour du travail et des innovations progressives, ami de la liberté, de l'union et du patriotisme poussé parfois, dans certaines circonstances, jusqu'au délire. Ces peuples-là, comme tant d'autres encore, nous ont devancés dans la voie de la prospérité et du bien-être ; parce qu'avant nous, il ont pensé d'eux-mêmes, raisonné d'eux-mêmes et pris souci d'eux-mêmes de leur propre existence. Ils ont marché lentement et sont allés fort loin, pendant que nous nous sommes arrêtés et que bien des fois nous avons même peut-être un peu rétrogradé. Chez eux, les sociétés collectives, si nombreuses jusque dans les plus modestes villages, les personnes

et les choses, tout a vie et mouvement, tout se prête un mutuel appui. Et chez nous, combien d'indifférence, de jalousie, d'égoïsme même, là où devraient exister une grande et légitime entente, une émulation constante et une solidarité d'intérêts.

Nous voyons en effet un bien triste contraste, trop appréciable, dans notre société agricole de l'arrondissement de Remiremont, qui cependant devrait être un peu à la tête du mouvement rénovateur qui nous serait si indispensable. Le simple cultivateur, qui recherche autre chose qu'un peu d'apparat et qui veut s'instruire, se trouve-t-il toujours à son aise dans ce sanctuaire réservé à ses seuls intérêts, où ne devraient jamais se trouver ni la politique, ni les ambitions personnelles, dans ce paisible asile de la science aratoire, qui devrait être son propre bien, créé, agencé pour lui, son champ d'études et d'expérience, où il devrait faire fructifier son labeur intellectuel et idéaliser parfois sa modeste et honorable profession ?

Hélas ! notre Comice, comme la majorité de nos marcaires, suit encore les errements du passé ; et je le regrette profondément, car la scission qui existe depuis si longtemps entre lui et l'Association fromagère vosgienne ne devrait pas avoir sa raison d'être.

Il fallait voir à l'Exposition universelle et aux concours généraux du Palais de l'industrie qui l'ont suivie, avec quelle initiative et quelle heureuse sollicitude certains présidents de comices agricoles, hommes du métier par excellence ou agronomes très distingués, à force de travail, de bonne volonté et de sacrifices, ont su remplir leur importante mission en faisant marcher leur arrondissement avec eux en un véritable triomphe. Certains de ces bons citoyens, qui sont nos compatriotes, dignes émules de ce que nous pouvons voir, même de plus avancé dans n'importe quel pays, nous offrent, par leur courageux dévouement à la cause publique, de précieux enseignements qu'un devoir salubre nous invite à reconnaître et à méditer dans un légitime orgueil national.

L'Association fromagère, pleine d'initiative et de bonne volonté, a essayé, bien timidement, de suivre ce mouvement si éminemment prospère. Elle a compris que la collectivité des intérêts des cultivateurs rendrait leur union possible. Elle l'a tenté. Elle a eu bien du mal, elle a éprouvé bien des revers, et les temps heureux n'ont pas encore sonné pour elle, ni pour son gérant toujours à la peine ; et cependant elle fait son chemin, péniblement, mais sûrement, et ses plus beaux succès sont l'œuvre de la revendication légitime de la renommée de notre Géromé dans le brillant concours spécial de laiterie organisé au Concours régional d'Epinal, sous le double patronage de la Société française de l'industrie laitière de Paris et de la Société d'émulation des Vosges, ainsi que l'accueil empressé fait à son humble conférencier dans beaucoup de communes de l'arrondissement de Remiremont et surtout au Congrès agricole d'Epinal. On vient de voir ce qu'elle dit aux cultivateurs, trop attardés hélas ! dans les étroits sentiers de la routine et des vieux préjugés. Aux honorables membres du Congrès elle adresse encore d'autres desiderata. Elle leur dit que ce n'est pas assez de prêcher le progrès, d'en montrer superficiellement les avantages et le chemin pour y parvenir ; que ce n'est pas assez de croire à une victoire facile, qu'il faut travailler à la posséder soi-même et ensuite à la consolider et à l'agrandir encore s'il est possible ; et que pour cela, il faudrait au pays un ou plusieurs phares lumineux pour éclairer la marche du progrès.

Si l'industrie du vieux Géromé, rétablie sur les bases solides que je préconise, est destinée un jour à reprendre quelque faveur, ce qui est mon vœu constant, ses progrès seront certainement bien plus prompts lorsqu'on pourra établir, ou simplement encourager dans chaque localité importante, une ferme-modèle où tous les progrès de la culture seraient mis en évidence ; et où la fabrication se perfectionnerait, en conséquence, selon les bons principes admis par la science ou simplement par la pratique. Ces fermes pourraient être le

but des promenades des enfants des écoles, qui y puiseraient certainement des enseignements précieux pour l'avenir. Elles seraient pour l'agriculture locale ce que sont les leçons de choses pour nos institutions scolaires : la pratique à l'état d'expérience continue, mise à la portée de toutes les intelligences. Quoique non partisan de l'établissement des fruitières dans le pays, par des raisons majeures que j'ai développées ailleurs, une institution semblable aurait de même sa raison d'être. Ces fermes-modèles seraient mises directement sous la surveillance des comices agricoles et plus particulièrement de la Société d'émulation. Ce seraient comme des stations laitières sur la prospérité desquelles certains professeurs ou hommes du métier, joignant une judicieuse pratique à une excellente théorie, pourraient se faire entendre à différentes époques de l'année.

Si l'association des marcaires a, pour une modeste part, un jour contribué au succès de cet avenir désirable, elle s'estimera heureuse d'avoir rendu, à cette occasion, quelque service à son pays.

CONFÉRENCE

DE M. DUROSELLE

SUR LES ENGRAIS.

La question des engrais est à la fois l'une des plus anciennes et des plus neuves ; car si elle est simple, pour l'homme qui veut se borner à mener dans les champs les fumiers sortis des étables, elle devient excessivement ardue pour celui qui tient à employer les engrais du commerce sur différentes récoltes et dans des terrains de diverses natures.

En effet l'agriculture qui vue de loin est une science pour ainsi dire élémentaire et un art presque grossier, lorsqu'on veut pénétrer dans ses profondeurs se montre tout à coup hérissée d'obstacles sans nombre ; est la meilleure preuve que l'on puisse donner de cette vérité c'est que dans ce moment le cultivateur et l'agronome sont également impuissants pour dominer une situation reconnue mauvaise de tous côtés et par tous.

Néanmoins il faut avancer, ne fût-ce que pour sortir de pareils embarras ; et le problème qui a été posé à la Société d'émulation au sujet des engrais est de ceux qui peuvent aider à faire un des pas les plus grands dans la voie du progrès.

Les fumiers des étables manquent de richesse. Ils sont bien souvent formés au moyen des pailles avec une addition assez faible de nourriture mieux pourvue d'éléments azotés ou minéraux.

Mais ceux que l'on obtient durant l'hiver surtout, ne sont guère autre chose que les pailles mises en litière ou

ayant servi à entretenir les animaux tant bien que mal.

Or pour constituer la partie exportable des récoltes il faut précisément fournir au sol l'équivalent des produits offerts à la vente et préparer ce que l'on appelle la restitution des éléments disparus.

En effet prendre à la terre des quantités considérables de potasse, d'acide phosphorique ou de chaux sans s'inquiéter de les lui rapporter est une faute grave qui peut conduire le cultivateur à la ruine au moment où il est forcé d'obtenir par suite d'une concurrence redoutable des récoltes successives de plus en plus abondantes.

C'est là une des difficultés les plus sérieuses de la situation présente; car s'il faut restituer à grands frais les éléments exportés et que les engrais en prix d'acquisition, transport et épandage, coûtent autant qu'ils doivent donner il est inutile de demander aux cultivateurs de les employer.

Je laisserai donc à M. Figarol le soin d'expliquer ce que c'est que la dominante des plantes, de dire combien d'éléments divers les constituent et de rappeler que parmi ces éléments les uns sont organiques et les autres inorganiques; ces derniers seuls se retrouvent dans les cendres des végétaux tandis que les premiers se décomposant sans cesse se répandent dans l'atmosphère où les récoltes les reprennent ensuite.

La brochure de notre intelligent collègue suffit d'ailleurs pour faire parfaitement comprendre ces propositions.

Mais ce fait de l'épuisement du sol par suite de l'exportation des produits étant établi, et la nécessité de la restitution reconnue, il est utile d'examiner si le cultivateur aura grand avantage à se procurer les engrais du commerce et s'il en retirera des bénéfices suffisants.

Or depuis bien longtemps cela ne fait aucun doute pour moi qui ai pu montrer dès 1850 des pièces de terre ou 500 kilog. de phosphate des os à l'hectare donnaient une mieux value de 12 à 13 hectolitres de blé et de 20 à 25 hectolitres de seigle sans compter la paille.

Mais il faut le dire le succès en agriculture est quant aux engrais la conséquence de leur emploi bien entendu ; et la question la plus importante devient avant tout celle de la méthode et des moyens par lesquels on peut obtenir des résultats certains. Car s'il est vrai de dire qu'il faut surtout fournir à la plante sa dominante, il faut de plus reconnaître que même en agissant ainsi l'on arrivera souvent à des résultats négatifs.

Ainsi dans les sols siliceux de défrichements des forêts j'ai obtenu jusqu'à 42 hectolitres de seigle à l'hectare là où habituellement on n'en récoltait que 7 ou 8 tandis que dans les terres calcaires ou argileuses même épuisées je n'arrivais à rien.

Cela tient à plusieurs faits qu'il faut énoncer ici.

1° A ce que les phosphates dans certaines conditions perdent leur assimilabilité. Ils rétrogradent et alors ils agissent très-lentement bien que plus longtemps. Mais dans ce cas il faut pouvoir attendre et être assez riche pour faire des avances dans lesquelles on ne rentrera que peu à peu.

2° A ce que les sols calcaires ou argileux absorbent des quantités considérables d'humidité et sont très-avares, prenant beaucoup avant de rien rendre.

3° A ce que si l'on emploie les engrais du commerce au printemps et que la sécheresse arrive ils ne peuvent se dissoudre et par conséquent ne sont pas absorbés par les racelles ni assimilés par les plantes.

Il est même à craindre que l'effet de ces engrais ne se fasse sentir qu'après la récolte pour favoriser la végétation des mauvaises herbes.

Il faut donc, autant que possible les employer à l'automne ou avant la fin de la saison des pluies dans les terres siliceuses, et pour les phosphates dans celles où les principes acides aident à leur décomposition.

Puis, au lieu de viser à donner à chaque plante sa dominante, il importe en bonne culture de fournir au sol ce qui

doit lui permettre de répondre aux exigences d'un bon assolement pendant plusieurs années.

Sans aucun doute on peut remplacer les engrais du commerce directement pour chaque plante, mais il est bien préférable de constituer un sol arabe pourvu de tous les éléments de la richesse, où les récoltes puiseront l'une après l'autre la nourriture que la terre fertilisée tiendra en réserve pour la distribuer en temps utile à chacune d'elles.

Dans ce but l'adjonction des phosphates et de la potasse aux fumiers, l'emploi du plâtre à faible dose sur ces mêmes fumiers sont des moyens éminemment utiles; mais il faut bien se garder d'exclure l'humus du sol arable en employant avec persistance les engrais de commerce qui forcent les plantes à prendre des éléments indispensables que l'atmosphère ne restitue qu'en quantité insuffisante.

Les jardiniers et les bons agriculteurs disent tous qu'il faut un certain nombre d'années pour constituer un sol arable fertile, et M. Thénard au congrès de la Société des agriculteurs de France de 1878, ainsi que tous les hommes de valeur qui faisaient partie de la commission des engrais dont j'avais l'honneur d'être membre, se rallièrent à moi pour déclarer que l'humus est le maître engrais, qu'il faut les fumiers des étables ou les engrais verts et que sans les détritux végétaux il n'est pas possible d'entretenir la fertilité du sol.

D'autre part les fumiers pauvres ou les engrais verts seuls aident aussi à l'épuisement du sol, parce que les végétaux qui trouvent en eux une partie des éléments qui leur sont nécessaires en prennent d'autres à la terre dans une proportion égale.

La méthode la plus sûre consiste donc à combiner les engrais inorganiques avec ceux qui renferment les éléments organiques, et principalement dans les sols siliceux et acides à se servir de temps à autre de ceux qui sont offerts par le commerce, mais toujours avant la fin de la saison des pluies.

En répondant à M. Figarol qui objecte que le fumier coûte fort cher, M. Duroselle déclare que ce fait n'est absolument que la conséquence d'une alimentation mal comprise du bétail. Chaque fois que les animaux au lieu de recevoir une simple ration d'entretien, toujours ruineuse parce qu'elle ne rapporte rien sont au contraire nourris au moyen d'une large ration de produit, on en obtient des quantités considérables de viande ou de lait qui paient largement tous les frais *et alors le fumier ne coûte plus rien*. M. Duroselle insiste néanmoins pour dire que les engrais du commerce peuvent rendre de très grands services, mais à la condition que l'on reconnaitra la nécessité de l'emploi du fumier et des engrais verts qui seront toujours les plus sûrs et les moins coûteux entre tous, ces derniers n'occasionnant lorsqu'il s'agit du sarrazin, de la moutarde blanche, du colza et de tant d'autres qu'une dépense de quelques francs à l'hectare.

CONFÉRENCE

DE M. FIGAROL

SUR LES ENGRAIS CHIMIQUES

MESSIEURS,

En entendant la conférence de M. Duroselle dans laquelle, avec sa compétence incontestée, il vous disait combien était nécessaire dans l'état actuel de l'agriculture française et en même temps combien était difficile et hasardeux, l'emploi des engrais chimiques, je me félicitais d'être membre de la société de Girecourt et d'avoir à parler en son nom.

En effet nous employons les engrais chimiques et nous avons si bien compris que leur emploi ne pouvait être profitable qu'à la condition d'être judicieux que nous ne les introduisons dans nos cultures que peu à peu et au fur et à mesure que des expériences nombreuses nous ont garanti succès.

Grâce à la méthode de M. Georges Ville, nous ne marchons plus à tâtons, ni au hasard, dans nos essais. Jusqu'à la fondation de notre société qui est déjà vieille de quatre ans, nous avions les uns ou les autres employé des engrais chimiques, sans nous préoccuper de leur composition, attirés par les promesses des prospectus qui promettent toujours, ou séduits par l'exemple heureux de quelque voisin. Nous avons quelquefois réussi ; d'autres fois, nous n'avons rien obtenu : nous avons accusé les engrais chimiques d'impuissance ou les marchands de mauvaise foi, alors qu'il fallait nous en prendre surtout à notre ignorance.

Vous savez tous, Messieurs, par les livres de M. G. Ville qui sont entre vos mains, ou par les rapports annuels de

notre société qu'un engrais pour être complet, c'est-à-dire sûrement efficace, quelle que soit la nature du sol, et capable de produire une récolte abondante sans épuiser la terre, doit être composé des quatre corps que M. Ville a dans ses conférences du Museum et de Vincennes montrés nécessaires et suffisants à la production de toutes les plantes : l'azote, l'acide phosphorique, la potasse et la chaux.

Les tableaux que vous avez sous les yeux et qui résument non seulement nos expériences de cette année, mais les résultats de nos travaux depuis 1877, vous indiquent d'une manière évidente que, par l'emploi de l'engrais complet, nous avons obtenu en blé, en avoine, en pommes de terre une récolte toujours égale, souvent supérieure à celle que nous avons obtenue avec le fumier. Mais c'est là une démonstration en quelque sorte théorique et spéculative : l'important pour nous n'est pas tant d'obtenir une belle récolte qui flatte l'amour-propre, qu'une récolte rémunératrice qui gonfle la bourse.

S'il suffisait d'acheter un engrais tout préparé, de le répandre à une époque donnée sur les champs et d'attendre tranquillement une récolte abondante, assurée, et donnant un profit certain, notre association n'aurait pas de raison d'être et la culture serait le plus commode et le plus lucratif de tous les métiers. Il n'en va, vous ne le savez que trop, malheureusement pas ainsi. Si nous devons aux découvertes de M. Ville, aujourd'hui confirmées par des expériences nombreuses et acceptées par les adversaires mêmes de sa méthode, la formule d'un engrais complet qui agit sur la généralité des terres, il suffit de jeter un coup d'œil sur les tableaux que j'ai remis entre vos mains pour vous assurer que, si l'engrais complet à dose complète agit toujours efficacement sur la végétation, il ne donne pas toujours un bénéfice suffisant. Ce n'est que l'emploi de doses moindres d'engrais complet, ou l'emploi d'engrais incomplets qui devient vraiment rémunérateur. Ce n'est que par des essais nombreux que les cultivateurs pourront arriver à déterminer avec certitude

quelle dose d'engrais complet, ou quels éléments de l'engrais complet sont suffisants mais nécessaires pour obtenir de leurs terres le maximum de récolte et par conséquent le plus haut bénéfice.

Cette quantité ou cette composition de l'engrais dépend essentiellement du sol sur lequel on opère. Ce n'est pas tant sa composition, qui n'est cependant pas indifférente, que son état de fertilité qu'il est important de constater. Dans notre rapport de l'année dernière, les expériences sur blé fait à Aydoiles donnaient les résultats suivants à l'hectare :

	Grains.
Terre sans engrais	800 kilos.
Engrais complet	1,300 —
Sans azote	1,250 —
Sans phosphate	1,000 —
Sans potasse	1,000 —
Sans chaux	850 —
Sans minéraux	1,250 —

On pouvait donc à Aydoiles obtenir une récolte sensiblement égale à celle qu'à donnée l'engrais complet en employant l'engrais sans azote ou l'engrais sans minéraux : or les différences de prix sont les suivantes. L'engrais complet a coûté 347 fr. 50, l'engrais sans azote 102 fr. 50 et l'engrais sans minéraux 212 fr. 50. C'est donc une économie de 215 fr. dans le premier cas, de 105 fr. dans le second que l'on pouvait faire. Mais on aurait pu arriver à un résultat plus assuré en composant l'engrais suivant :

0,33 de l'azote	70 fr. 50
0,60 du phosphate	28 — 50
0,60 de la potasse	27 —
0,90 de la chaux	15 — 75

142 fr. 05

En raison de la contradiction qui existe par le fait d'une récolte égale dans la parcelle sans azote et dans la parcelle

sans minéraux, je compose l'engrais d'un tiers de matière azotée, j'ajoute 0,60 du phosphate et de la potasse de l'engrais complet parce que l'absence de l'un et l'autre de ces corps a fait descendre la récolte à 1,000 kilos au lieu de 1,300, et la presque totalité de la chaux dont l'absence avait fait tomber la récolte au même niveau à 50 kilos près que la terre sans engrais. Si le champ expérimenté avait été traité au fumier de ferme, il fallait y ajouter du plâtre et une petite quantité de phosphate et de potasse pour obtenir le maximum de rendement, c'est-à-dire dépenser environ 40 fr. par hectare.

J'ai voulu, Messieurs, par un exemple détaillé, vous montrer quelles indications précises nous pouvions tirer de nos champs d'expériences, indications non plus théoriques et n'ayant qu'un intérêt spéculatif, mais dont le caractère essentiellement pratique n'échappe à aucun de vous. Ainsi, ne l'oublions pas, c'est à doser exactement les quantités d'engrais complet et à déterminer quels engrais incomplets nous avons intérêt à employer qu'il nous faut nous appliquer désormais avec le plus grand soin. En mettre trop, c'est dépenser de l'argent en pure perte : vous le voyez par l'exemple de l'engrais intensif ; n'en pas mettre assez, c'est compromettre l'effet même de la quantité qu'on emploie et partant perdre encore son argent. Quand nous serons devenus maîtres pour ainsi dire de l'emploi de l'engrais chimique, nous n'aurons plus de déboire à craindre et la réussite et partant le bénéfice sera assuré.

Continuons donc nos expériences avec persévérance et soyons fidèles à notre association. Sans elle, qu'auraient pu faire des efforts isolés ! Les tableaux qui résument nos travaux contiennent 17 expériences sur pommes de terre ; mais ces 17 en représentent plus de cent : car sous la rubrique *Instituteurs*, nous n'avons pris que la moyenne des 100 expériences dues à ces auxiliaires dévoués. C'est la Société d'Émulation qui leur a donné la surveillance des champs d'expériences qu'elle a créés sur le modèle des

nôtres, et, en examinant leurs observations dont on a bien voulu me donner communication, j'ai été frappé, sans en être surpris, de leur compétence et de leur ardente bonne volonté. Ils nous aideront à répandre l'emploi judicieux et raisonné des engrais chimiques, sans lequel l'agriculture française ne pourra jamais se relever de la situation pénible où elle se trouve aujourd'hui.

M. Duroselle, tout à l'heure, vous citait deux expériences intéressantes qu'il avait faites lui-même sur l'emploi du phosphate. Permettez-moi d'y revenir et de vous expliquer, éclairé par mes propres expériences et les vôtres, la cause de son succès dans un cas et de son insuccès dans l'autre. Dans un champ nouvellement défriché et acide, avec du phosphate d'os, M. Duroselle a obtenu une récolte de 42 hectolitres de seigle à l'hectare, et avec le même engrais une récolte presque nulle dans un champ argileux non acide.

Le phosphate, messieurs, se trouve dans le commerce sous trois formes : 1^o phosphate acide ou superphosphate : c'est celui qui est le plus généralement employé, comme le plus facilement et le plus promptement assimilable ; 2^o phosphate précipité où l'acide a été neutralisé par une addition de chaux ; 3^o phosphate tribasique qui coûte environ le tiers des deux premiers.

Le premier est celui qui convient aux terres non acides, et si M. Duroselle l'avait employé dans le second champ qu'il vous a cité, il aurait sans doute réussi, à la condition bien entendu que son sol fût suffisamment fourni d'azote et de potasse. Le phosphate précipité d'une assimilation moins certaine, peut s'employer efficacement sur les terres acides et sur les terres neutres. Quant au troisième, M. Duroselle vous le disait et son expérience le démontre, il ne produira d'effet que sur les terres acides. Or, messieurs, nous avons dans notre arrondissement beaucoup de terres acides. Comment les reconnaître, me direz-vous ?

Nous avons tous fait, messieurs, sans le savoir, une expérience concluante et qui nous dispense de toute autre. Partout où les cendres lessivées sont de nul effet, vous êtes en présence d'une terre non acide, partout au contraire où leur action est efficace, vous pouvez être certains que la terre est assez acide pour transformer le phosphate tribasique en superphosphate. Voilà une nouvelle économie à faire dans la composition de nos engrais : au lieu d'employer du superphosphate qui coûte de 15 à 18 fr. les 100 kil. usons du phosphate tribasique qui ne revient qu'à 6 francs.

Vous le voyez encore, par cet exemple, combien il est indispensable de faire nos mélanges nous mêmes. Chaque fois que nous nous adresserons à un fabricant d'engrais, et je ne parle que des maisons honnêtes, justement considérées et non à ces pourvoyeurs de marchandises — je ne dirai pas sans nom, car le nom est la seule chose qui ne manque jamais — mais sans effet et sans valeur, chaque fois, dis-je, on nous fournira un mélange ou inefficace ou inutilement coûteux. Quand notre association n'aurait servi qu'à nous apprendre à manipuler nous mêmes les matières premières de l'engrais et nous familiariser avec elles, le service eût été grand. Mais elle nous en rendra d'autres encore, soyez en sûrs.

En dehors de nos études spéciales sur les engrais, nous avons voulu nous rendre un compte exact du prix de revient du fumier de ferme et du blé. Je ne saurais trop vous recommander l'étude de ces tableaux dûs à un de nos collègues. Que d'autres suivent l'exemple de M. Heulluy et nous apportent des comptes semblables, et quand nous nous serons mis d'accord sur le prix réel du fumier de ferme, nous verrons si nous ne trouvons pas avantage à développer l'emploi des engrais chimiques et s'il ne nous faut pas chercher, par une nourriture du bétail plus abondante, plus rationnelle et j'allais dire, plus scientifique, à dimi-

nuer le prix de revient de cet agent indispensable que les engrais chimiques ne pourront jamais remplacer, mais auquel ils apporteront de jour en jour un appoint plus considérable et une efficacité plus certaine.

CONFÉRENCE DE M. DEFRANOUX

LES AMENDEMENTS

Puisse, dans les Vosges, l'agriculture se mettre
à marnier les terres trop pauvres en carbonate de
chaux !

Il y a environ vingt ans, à la voix, de M. Maud'heux père, président de la Société d'émulation des Vosges, j'entrepris des recherches de marnes susceptibles d'améliorer les terres trop pauvres en carbonate de chaux.

Tout d'abord, dans le canton de Rambervillers, à Saint-Maurice, et derrière la maison de M. B., j'eus le bonheur de constater la présence d'une montagne de marne blanche renfermant plus de cinquante pour cent de carbonate de chaux.

A ma prière, M. B. en répandit un certain nombre de tombereaux sur un champ où, plus tard, il récoltait un blé qui, tant il égalait en force celui de l'Algérie, lui valait, de la part du comice agricole de Rambervillers, une médaille d'argent.

Fier de ce résultat, M. B. prit envers moi l'engagement de prêcher d'exemple, en adjoignant à la plupart de ses terres la marne de l'emploi de laquelle il venait de se trouver si bien, mais, hélas ! recula presque aussitôt devant la nécessité de transporter le trésor.

Touché par moi de ce qu'avait pu la marne de Saint-Maurice, M. Gérardgeorge, agronome, à Villoncourt, me pria de m'assurer s'il existait, sur son domaine, une marne quelconque.

M'étant rendu à son invitation, je constatai qu'à une profondeur de 30 à 40 centimètres, le sous-sol de sa propriété consiste en une puissante couche de terre, qui, calcaire, siliceuse, argileuse et ferrugineuse, contient près de 35 p. % de carbonate de chaux.

Appliquée à plusieurs champs de blé, cette terre suscita une récolte si exceptionnellement belle, que la commission voyageuse de la Société n'hésita pas à décerner à M. Gérardgeorge la plus haute de ses récompenses.

Un peu plus tard, visitant, comme membre de la commission voyageuse de la Société d'émulation, les cultures de Gugney-aux-Aulx, je trouvai, dans cette commune, une marne exactement semblable à celle de M. Gérardgeorge.

Exhorté par moi à l'employer, on fut sourd à mes conseils, ce qui ne m'empêcha pas de me rendre à Châtel où, devant le séminaire, au pied de la montagne, je vis affleurer une marne qui, semblable à celle de Saint-Maurice, me paraît en être le prolongement souterrain.

Le même jour, au bas du mont où perche le fort de Dogneville, je rencontrai une marne contenant en carbonate de chaux, plus de 30 p. % de son volume.

• J'en conseillai l'emploi à M. J. qui, plus tard, m'en montra le merveilleux effet sur un champ de pommes de terre.

Je ne fus pas le seul admirateur de ce résultat, et je croyais gagnée, à Dogneville, la cause de la marne, quand un contempteur de ce puissant amendement vint prétendre que, seule, la boue calcaire de la route avait fait le miracle.

Enfin, j'en étais là, quand, découragé par les quolibets de la routine, je résolus d'attendre des temps meilleurs amenés aujourd'hui par la création, dans les Vosges, de voies de communication de toute espèce.

En effet, et, pour ne citer qu'un exemple, cette création m'a montré, sous un diluvium d'un mètre à seize mètres d'épaisseur, entre Golbey et Uxegney, le long du canal et du chemin de fer, des assises de pierres à chaux et une marne argilo-calcaire, qui sont évidemment le prolongement

de l'ancienne mer accusée par les falaises du muschelkalk du Saut-le-Cerf.

Dans ce sous-sol dont, jusqu'à ces derniers temps, la richesse en marne calcaire était restée ignorée, quel puissant élément de fertilisation des terres de Golbey constituent cette pierre à chaux et cette marne !

Et de fait, le sol y est, ici argilo-siliceux tenace, et là, simplement siliceux.

Eh bien, à Golbey encore, j'ai été déçu dans mon espoir d'amener assez vite l'agriculture et l'horticulture à essayer d'une marne calcaire qui abondait derrière une maison.

En effet, dès le lendemain de ma découverte, l'extraction en était rendue, par un mur, tout à fait impossible à un homme de progrès décidé par moi à en essayer.

En vérité, il en est, chez nous, de l'emploi de la marne calcaire, comme élément de transformation des sols trop pauvres en carbonate de chaux, de même qu'il en est, en maints lieux, du merveilleux engrais qui, appelé chimique, ajoute tant à l'effet du fumier, et qui a valu à l'usine de Javel son renom européen.

L'Etat, pourra-t-on dire, illuminé par tout ce que nous montrent de trésors de fertilisation les fouilles actuelles, pour ouverture de voies de communication, va prescrire à ses ingénieurs une étude approfondie des qualités fertilisantes des sous-sols qui auront été mis à nu.

Par suite, ajoutera-t-on, la science nous révélera le résultat de ses analyses, et, alors, quel laboureur, pour se procurer de la marne calcaire, reculera, comme M. B., devant le coût du charroi ?

Par malheur, répondrons-nous, il ne pourra, de si tôt, en être ainsi sans l'aide de ce qu'en agriculture il est de plus puissant, c'est-à-dire, de l'exemple qui, selon nous, ne se produira assez décisif que grâce à la promesse d'une riche récompense à l'apôtre du progrès qui aurait amené le plus de cultivateurs à se livrer en grand au marnage du sol.

Or, s'il en est ainsi, c'est, dans nos Vosges, la fumure aidant, d'au moins cinq hectolitres à l'hectare que s'accroîtra le rendement moyen du blé, et, dès lors, qui marnera judicieusement fera de l'agriculture lucrative.

Et maintenant comment reconnaît-on qu'une roche ou une terre est calcaire, et, en d'autres termes, contient plus ou moins de carbonate de chaux ?

A ce qu'une goutte d'acide y suscite plus ou moins d'yeux.

DEFRAVOUX.

P. S. — Peu après cette conférence, à droite du viaduc de l'entrée sud de Golbey, je trouvais abandonnée comme inutile sur la voie publique, une masse de terre calcaire provenant du creusement d'un puits, et singulièrement propre à amender le sol ici argileux, et là siliceux de la localité.

CONFÉRENCE
DE M. GARNIER
SUR L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE

MESSIEURS,

C'est uniquement pour obéir aux ordres de mon vénéré et savant professeur M. Lebrunt, président de la Société d'émulation, et à qui je n'ai rien à refuser, que je me permets de prendre la parole.

Vous deviez entendre après moi mon excellent collègue et ami, M. Brice, que vous avez écouté hier avec tant de plaisir ; mais nous avons jugé qu'il était inutile de parler tous deux sur le même sujet : nous avons mis nos idées en commun, c'est-à-dire que M. Brice a tout fourni et moi, presque rien.

C'est donc le résultat de ses réflexions et de son expérience que je viens vous présenter. Si vous approuvez les résolutions que j'aurai l'honneur de vous proposer, c'est à M. Brice que vous devrez adresser vos éloges. Si, au contraire, vous êtes peu satisfaits de mon modeste exposé, c'est à moi qu'en reviendra la responsabilité, parce que j'aurai mal rendu la pensée de l'auteur.

MESSIEURS,

Aujourd'hui on s'occupe sérieusement en France de l'agriculture ; le cultivateur est entouré de sympathie ; on l'honore, on l'encourage et on cherche à l'instruire.

C'est pour lui surtout que le gouvernement de la Répu-

blique augmente la solennité et l'importance des concours régionaux ; qu'il subventionne les comices agricoles ; qu'il charge nos illustres savants d'étudier et de combattre les fléaux qui menacent de tarir les sources de la prospérité nationale, en s'abattant sur les végétaux ou sur les animaux ; c'est pour lui rendre familiers les principes de son art qu'on a institué les fermes-écoles, et que tout récemment une chaire d'agriculture a été créée dans chaque département.

Cela est bon, cela était nécessaire, mais ne suffit pas. Que faut-il de plus ? Instruire l'agriculteur. L'industrie a réalisé des merveilles parce que les hommes qui dirigent la plus petite de nos fabriques sont intelligents et fort instruits ; beaucoup ont fait leurs humanités ; tous ont suivi des cours spéciaux qui leur ont permis d'acquérir des connaissances très étendues sur ce qui concerne la carrière qu'ils veulent embrasser.

Le cultivateur possède-t-il ces avantages ? Non, en général. Le plus souvent il ne fréquente que l'école primaire ; il n'a plus ensuite d'autre instituteur que son père ; il profite de son expérience, c'est vrai ; mais trop souvent aussi il en adopte les préjugés, il en suit les errements sans tenir compte des progrès de toutes les sciences ; en un mot, il est, il reste routinier.

Cela s'explique : l'agriculteur est prudent, on ne peut l'en blâmer ; il se méfie de tout ce qu'il ne connaît pas ; il craint de faire des expériences qui pourraient lui coûter cher

Il en serait autrement si, le prenant dès l'enfance, on l'entretenait souvent de son futur métier, si on cherchait à l'initier aux bonnes méthodes de culture, si enfin on lui inculquait ces sages principes d'agriculture dont on ne doit jamais s'écarter quand on veut réussir.

Ce qui m'a toujours profondément surpris, c'est que jusqu'à ces derniers temps on avait dans les écoles de France trois millions de futurs agriculteurs auxquels on

parlait beaucoup de Pharamond, de Chilpéric et d'autres choses aussi intéressantes, tandis qu'on ne leur disait pas un mot de l'agriculture. On bourrait avec bien de la peine leur tête de faits et de dates qu'ils avaient oubliés le lendemain et on négligeait la chose importante, qui doit leur procurer l'aisance ou leur apporter la misère.

Aujourd'hui l'enseignement de l'agriculture est obligatoire dans toutes les écoles rurales ; mais il ne faut pas oublier qu'on n'enseigne bien que ce que l'on sait. La plupart des instituteurs devront d'abord apprendre, puis préparer sérieusement leurs leçons, ce qui ne manquera pas de les embarrasser en l'absence de tout programme officiel.

L'administration a pris une excellente mesure en autorisant l'adjonction de l'agriculture aux matières du certificat d'études primaires. Selon moi, il faudrait aller plus loin et rendre obligatoire ce qui n'est que facultatif.

De cette manière, on stimulerait maîtres et élèves, et cette mesure ne tarderait pas à produire de bons résultats. Mais, quoi qu'on fasse, l'enseignement de l'agriculture dans les écoles rurales sera longtemps encore défectueux.

Pour améliorer un peu cet état de choses, je crois qu'il serait bon de ne délivrer de brevet qu'aux candidats qui auraient fait preuve de sérieuses connaissances agricoles. Les jeunes gens qui sortent de nos écoles normales sont à même de subir cette épreuve, les autres s'y prépareraient et on peut dire que tous nos jeunes maîtres seraient bientôt sous ce rapport, comme ils le sont pour tout le reste, à la hauteur de leur tâche.

Mais, Messieurs, je crains que vous ne me reprochiez de voir la situation trop en noir. Vous allez me dire que les nombreux prix donnés chaque année, par les comices agricoles, aux enfants de nos écoles, primaires prouvent que ceux-ci ne sont pas aussi ignorants en agriculture que j'ai l'air de le croire.

Tant mieux s'il en est ainsi; mais permettez-moi de vous citer un fait

Il y a cinq ou six ans, alors que j'étais instituteur dans la plus belle localité de nos montagnes, à Gérardmer, mon inspecteur manifeste le désir de voir mes élèves concourir pour les prix du comice de Saint-Dié. Je lui fis observer respectueusement que nos gracieuses montagnes n'étaient pas aussi fertiles que notre chère et malheureuse Alsace, que, sauf le foin, les produits agricoles récoltés dans le pays coûtaient plus cher qu'au marché; qu'en conséquence... Mais mes raisons déplurent, et il fallut se préparer à soutenir la lutte, que je supposais devoir être terrible. J'avais quinze jours, c'est-à-dire dix jours de classe. Je pris une demi-heure par jour, en tout cinq heures, et je présentai huit candidats. Vous pensez que je n'obtins pas de prix. Hélas! j'en eus 8 et des premiers. Franchement, j'en fus peiné. Je me demandai et je me demande encore avec tristesse s'il n'en est pas de même dans tout le département, dans toute la France.

Voilà, je pense, qui est concluant.

Mais admettons que tous les maîtres puissent enseigner l'agriculture et qu'ils l'enseignent; n'y aura-t-il plus rien à faire? Il faut songer que les enfants quittent la classe à 11, 12, au plus tard à 13 ans, et qu'à cet âge leur jugement n'est pas bien formé, qu'ils oublient vite, et qu'à dix-huit ans il ne leur reste que des notions bien vagues de ce qu'ils auront appris. Du reste, si on est sage, on suivra un programme assez restreint; on se contentera de notions générales et universellement admises; on reviendra souvent sur les mêmes leçons en y apportant de la variété, les répétitions fréquentes étant dans l'enseignement la clé du succès.

Voilà donc notre adolescent muni d'un petit bagage de connaissances agricoles qui lui seront très utiles, mais qui ne pourront lui suffire.

Sans doute ce bagage pourra s'augmenter par la lecture.

Si seulement les jeunes gens pouvaient connaître les magnifiques découvertes des chimistes modernes sur la composition des plantes, des engrais, sur l'économie animale, s'ils pouvaient suivre les expériences instructives des savants agronomes Boussingault, Payen, Mathieu de Dombasle, Gasparin, George Ville, Joigneaux, etc., s'ils lisaient les intéressantes publications de la librairie agricole, ils deviendraient de bons agriculteurs. Mais combien peu seront en état d'acquérir une bibliothèque aussi complète !

Il serait bien malheureux cependant que le fruit de tant de méditations, que le résultat de tant d'expériences et d'essais divers, en un mot, que les immenses trésors renfermés dans ces livres ne pussent servir de rien aux cultivateurs d'aujourd'hui qui en ont un besoin si urgent.

Quel moyen faut-il donc employer pour utiliser ces immenses ressources ? Si le livre ne parle pas ou ne parle guère dans nos campagnes, il faut qu'un homme parle. Il faut qu'un professeur intelligent, après avoir suivi des cours spéciaux et muni d'un titre, vienne apporter au cultivateur un enseignement succinct, clair et pratique, approprié au sol et au climat de son exploitation. Mais ces maîtres, où les prendre ? C'est à peine si on en trouve un par département.

J'en conviens, mais je me demande pourquoi on ne fait pas pour l'enseignement agricole ce qui a été fait pour l'enseignement classique, spécial ou industriel. On a des écoles qui fournissent au moins un vétérinaire par canton, et on ne pourrait pas trouver un nombre égal de professeurs d'agriculture ! Ce n'est pas sérieux. Créons des écoles d'agriculture en nombre suffisant ; peuplons-les de boursiers, s'il le faut ; ce sera de l'argent bien placé, et nous aurons bientôt le personnel qui nous manque.

Nous avons déjà des fermes-écoles. Là on s'adresse à des jeunes gens de seize à vingt ans, on leur donne non seulement des leçons de théorie, mais on y joint la pratique ; de plus, cela ne coûte rien ; au contraire, les élèves

reçoivent de l'argent quand ils sortent : ce sont les écoles industrielles du cultivateur. Oui, Messieurs, mais qu'est-ce que dix à douze admissions chaque année pour plus de cinq mille cultivateurs ? C'est une excellente institution ; seulement, il en faudrait vingt par département ; et si ces écoles ne coûtent rien aux cultivateurs, elles coûtent fort cher à l'Etat qui se gardera de trop les multiplier.

En dehors, les conférences que le professeur départemental va faire dans diverses communes des Vosges rendent de réels services. Lorsqu'un maître aussi distingué que M. Duroselle donne des conseils à nos cultivateurs, ceux-ci s'empressent de les suivre.

C'est précisément la valeur de ces conférences et l'attrait qu'elles présentent qui me portent à les demander plus fréquentes. Qu'est-ce qu'un seul professeur pour un département qui compte plus de cinq cents communes ? Qu'est-ce que 50 leçons faites chaque année dans vingt-neuf cantons ? Et puis, des conférences qui obligent les cultivateurs qui s'y rendent à des déplacements de 10 à 15 kilomètres, peuvent-elles être suivies ?

Malgré sa science et son dévouement, le professeur d'agriculture ne peut suffire à sa tâche. Il en faudrait au moins un par canton.

Mais le traitement, dira-t-on, qui le fera ? Vous allez voir qu'il est possible de le créer sans grande gêne pour personne. En établissant quatre centres de réunions par canton dans les quatre communes les mieux situées, les jeunes cultivateurs pourraient se rendre aux conférences sans avoir à faire plus de 5 à 6 kilomètres.

Le professeur pourrait en faire deux par semaine, c'est-à-dire de 80 à 100 par année, ou de 20 à 25 dans chaque centre, ce qui serait suffisant pour faire un cours d'agronomie bien gradué, assez complet et par là très profitable. Le cours pourrait dans certains cas durer deux années et on disposerait de 40 à 50 leçons. Le conférencier aurait alors à préparer 25 causeries chaque année,

ce qui ne serait pas au-dessus de ses forces. Et les cultivateurs n'auraient à se déplacer qu'une fois chaque 15 jours ; ils pourraient faire le voyage, aller et retour, et prendre leur leçon dans une demi-journée. Cela ne nuirait pas à leur culture.

Dans ces conditions et par l'empressement que les cultivateurs ont mis à se rendre aux conférences qui leur ont été faites, on peut admettre sans exagération que, par canton, 100 cultivateurs ou fils de cultivateurs se feraient inscrire pour assister à ces cours. En admettant que le prix du cachet fût fixé à 1 franc, cela ferait au maître un traitement annuel de 2,000 francs au minimum. Si l'on ne trouvait pas 100 auditeurs dans un canton, on pourrait en réunir deux, dans chacun desquels on établirait deux centres de conférences. Si chaque commune y ajoutait une indemnité fixe de 25 à 100 francs, selon son importance et ses ressources, le professeur aurait encore de ce fait un traitement d'un millier de francs pour son logement et ses frais de déplacement. De plus, il pourrait aussi, moyennant une modique rétribution, faire l'analyse des terres, ce que je regarde comme une chose très importante.

L'industriel fait analyser avec soin les matières premières qu'il emploie ; il est sûr du résultat qu'il obtiendra ; le cultivateur marche à tâtons. Pour lui, la terre est blanche, noire, forte ou légère ; il n'en sait pas plus. Il a un terrain médiocre ou mauvais ; pour l'améliorer, il suffirait quelquefois d'y mélanger une faible partie du sous-sol : il ne le fera pas. Comment voulez-vous qu'il se hasarde à employer les engrais chimiques ? Pour en retirer bon produit, il faut savoir ce qui manque au sol pour le lui restituer. L'analyse seule peut l'apprendre.

Le professeur cantonal aura encore à s'occuper des jardins potagers et fruitiers ; il devra introduire dans sa circonscription les bonnes variétés de légumes et de fruits ; par ses conseils, les murs des maisons et des clôtures se cou-

vriront d'espaliers productifs, la ménagère apprendra que la science horticole a fait des progrès et qu'à peu de frais, on peut avoir près du logis un petit jardin bien coquet, où s'épanouiront quelques fleurs et où la famille aimera à passer ses heures de loisir.

En présence de ces avantages, quel est le cultivateur qui trouverait trop lourd de payer 20 à 25 francs par année pour faire donner à son fils une sérieuse instruction agricole et quelques principes d'horticulture ? En supposant qu'il en dépensât autant pour faire les voyages, cela ne monterait encore qu'à 40 ou 50 francs,

Quelle est la commune qui, pour le bien général, ne pourrait pas prélever sur ses ressources au moins 25 francs par année ?

En conséquence, Messieurs, j'ai l'honneur de vous prier d'adopter les propositions suivantes :

Le Congrès,

Considérant que la situation de nos populations agricoles exige que l'enseignement de l'agriculture reçoive dans nos campagnes la plus grande extension, demande :

1° Que la connaissance des principes généraux de l'agriculture soit exigée pour l'obtention du certificat d'études primaires délivré aux élèves des écoles rurales.

2° Que l'agriculture fasse partie des matières obligatoires du brevet élémentaire.

3° Qu'il soit pris des mesures pour que, dans un avenir prochain, il y ait dans chaque canton un professeur diplômé chargé de faire des conférences fréquentes aux jeunes cultivateurs.

Ces propositions sont adoptées.

CONFÉRENCE

DE M. MUEL

REBOISEMENT DES TERRAINS VAGUES COMMUNAUX

Messieurs,

Le département des Vosges renferme encore aujourd'hui, surtout dans sa partie montagneuse, de grandes surfaces de terrains vagues qui pourraient être utilisés d'une façon plus avantageuse qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, soit par leur conversion en bois, soit par tout autre mode de culture. Je ne m'occuperai ici que du reboisement des terrains incultes appartenant aux communes.

Je rechercherai ce qui a été fait dans cette voie, depuis vingt ans, et ce qui reste encore à faire actuellement.

Deux lois, portant la même date, 28 juillet 1860, se rapportent d'une façon plus ou moins directe à la conversion en bois des terrains qui sont en nature de friches. L'une d'elles, dite loi sur le reboisement des montagnes, complétée par celle du 8 juin 1864 sur le gazonnement, n'est applicable « qu'aux terrains situés en montagne dont la consolidation est nécessaire, soit pour prévenir ou arrêter les « éboulements et les glissements du sol, soit pour éteindre « les torrents ou régulariser le régime des eaux. » (C^re n^o 37 du 13 octobre 1866).

Elle a donc pour but essentiel de combattre le fléau redoutable des inondations, et d'en restreindre les effets désastreux dans la mesure du possible. C'est dire qu'elle

présente un caractère d'utilité publique. Elle ne doit s'appliquer qu'aux régions montagneuses où les torrents et les éboulements sont à craindre, aux Alpes tout particulièrement, ainsi qu'à certains points des Pyrénées, et des monts d'Auvergne. Quant aux Vosges, on n'y rencontre pas de torrents proprement dits; aussi les prescriptions de la loi sur le reboisement des montagnes ne leur semblent-elles pas applicables et n'y ont-elles pas été appliquées jusqu'à ce jour.

La seconde loi du 28 juillet 1860 est relative à la mise en valeur des marais et terres incultes appartenant aux communes: « elle a principalement pour objet la salubrité publique, l'intérêt agricole et la prospérité des communes propriétaires. » Elle renferme un certain nombre de prescriptions qui concernent le reboisement des pâtis communaux; elle est en réalité la seule loi qui soit susceptible d'application à notre région.

Je vais résumer à grands traits les dispositions principales de cette dernière loi. Aux termes de l'art. 1^{er}, les marais et les terres incultes appartenant aux communes et sections de communes doivent être desséchés, assainis et cultivés *ou plantés en bois*, toutes les fois que ces opérations seront reconnues utiles. — C'est le conseil municipal qui désigne, sur *l'invitation du Préfet*, les parcelles incultes qui doivent être mises en valeur, et celles qui peuvent de préférence rester à l'état de jouissance commune (art. 2); il délibère aussi sur le mode d'utilisation ou de mise en valeur de ces terrains. — Les reboisements ou autres travaux de mise en valeur des friches communales sont exécutés aux frais des communes propriétaires (art. 4), et en cas d'impossibilité de fournir les ressources nécessaires à cet effet, les fonds sont avancés par l'Etat. Un crédit de 10 millions est ouvert pour l'exécution par l'Etat des travaux dont il s'agit (art. 6). — Enfin les communes remboursent à l'Etat ses avances, soit en argent, soit par l'abandon de la moitié des terrains mis en valeur; si la commune ne se prononce pas sur cet

abandon dans l'année qui suit l'achèvement des travaux, l'Etat se rembourse au moyen de la vente publique d'une partie des terrains améliorés (art. 4 et 5).

Dans les Vosges, les communes n'ont pas, à ma connaissance du moins, profité des facilités offertes par la loi de 1860 pour les dépenses afférentes au reboisement de leurs pâtis ; elles ont toutes fourni les ressources nécessaires aux travaux de cette nature qui ont été effectués jusqu'à présent.

Je ne sache pas non plus que l'autorité préfectorale ait eu à se servir de la faculté conférée par l'art. 3, qui consiste à faire déclarer l'utilité des travaux par un décret réglant leur mode d'exécution, après avis du conseil général, dans le cas où un conseil municipal refuserait ou s'abstiendrait de délibérer sur la mise en valeur des terrains incultes, ou bien dans le cas où il n'exécuterait pas la délibération prise par lui.

Quant à l'administration forestière, elle n'est point visée par la loi du 28 juillet 1860 sur la mise en valeur des pâtis communaux, ni par le décret du 6 février 1861 portant règlement pour l'exécution de la dite loi ; aucune disposition ne lui confère l'obligation ou même le droit de s'immiscer dans la question de l'utilisation des terrains vagues appartenant aux communes, même quand il pourrait y avoir lieu de les reboiser. Ainsi qu'on vient de le voir, l'initiative et la décision appartiennent au préfet et aux conseils municipaux.

Mais si l'administration forestière n'est pas tenue, par la loi dont nous nous occupons, à procéder au reboisement des terrains incultes, il était difficile, surtout dans une région aussi forestière que les Vosges, de ne pas profiter de son personnel et de ses connaissances spéciales en pareille matière. C'est sans doute cette considération qui a dicté les deux circulaires préfectorales que je vais relater.

La première, du 26 septembre 1860, dit simplement, en s'adressant aux maires : « les terrains à soumettre au régime forestier *pourront* être désignés de concert avec les agents

« locaux, qui s'empresseront de fournir tous les renseignements nécessaires ; votre expérience les aidera eux-mêmes, et il vous sera facile de donner des chiffres exacts. »

Dans la deuxième circulaire, le préfet porte à la connaissance des municipalités son arrêté pris à la date du 5 novembre 1861 ; cet arrêté réglemeute tout ce qui concerne la fourniture des graines et des plants, l'installation des chantiers, l'exécution des travaux à l'aide de prestations, etc. ; la disposition qui peut nous intéresser le plus est celle de l'art. 1^{er} : « les travaux de mise en valeur des terrains communaux dont le reboisement aura été décidé par le préfet, et dont la soumission au régime forestier aura été prononcée, seront effectués sous la direction et la surveillance des agents et préposés forestiers, d'après le mode et les conditions fixés par des arrêtés préfectoraux. »

Ainsi donc quand il s'agit de la mise en valeur des terrains vagues communaux par le mode du reboisement, l'administration forestière n'a qu'à donner un avis, si elle est consultée, et qu'à exécuter les semis ou plantations sur les parcelles qui ont été désignées par les conseils municipaux et par les préfets.

Hâtons-nous d'ajouter que cette lacune de la loi de 1860 se trouve en partie comblée par les dispositions de l'art. 90 § 4 du code forestier qui porte ceci :

« Lorsqu'il s'agira de la conversion en bois et de l'aménagement de terrains en pâturages, la proposition de l'administration forestière sera communiquée au maire ; le conseil municipal sera appelé à en délibérer ; en cas de contestation, il sera statué par le conseil de préfecture, sauf le pourvoi au Conseil d'Etat. »

C'est grâce à ces prescriptions que les agents forestiers peuvent rechercher s'il y a utilité à reboiser certains pâtis communaux, et proposer l'exécution des travaux de cette nature.

Voyons maintenant ce qui a été fait à cet égard depuis la promulgation de la loi du 28 juillet 1860 sur la mise en

valeur des terrains vagues communaux. A cette époque, le préfet reconnaissait qu'il y avait 26,000 hectares de terrains communaux en friches, soit $\frac{1}{23}$ de la superficie du département ; (les Vosges comptaient alors 607,074 hectares, sur lesquels 19,415 h. ont été annexés à l'Allemagne, ce qui ramène la superficie actuelle du département à 587,656 h.)

Sur cette surface de 26,000 h. $\frac{1}{8}$ seulement soit 3,335 h. a été soumis au régime forestier pour être reboisé ; ce chiffre se décompose entre les différents arrondissements comme il suit :

Epinal.	304 h.
Mirecourt.	72
Neufchâteau	573
St-Dié.	929
Remiremont	1,457
	<hr/>
	3,335

L'arrondissement de Remiremont renfermait à lui seul presque la $\frac{1}{2}$ des terrains reconnus propres au reboisement.

Les parties reboisées actuellement et celles non encore converties en bois sont indiquées ci-après :

ARRONDISSEMENTS	ETENDUE	
	REBOISÉE	A REBOISER
Epinal	262 h.	42 h.
Mirecourt	68	4
Neufchâteau	411	162
Saint-Dié	836	93
Remiremont.	4441	316
Totaux	2718 h.	617 h.

La dépense totale exigée par ces travaux monte à 283,240 fr. et la somme nécessaire pour les terminer peut s'estimer à 84,000 fr.

En résumé, sur 3,335 hectares destinés à être reboisés, 2,718 le sont aujourd'hui, et il reste 617 h., soit un peu moins de $\frac{1}{5}$ à repeupler, surface dont la $\frac{1}{2}$ appartient encore à l'arrondissement de Remiremont.

On pourra trouver peut-être qu'en 20 ans la besogne faite n'est pas très considérable; mais si l'on considère que ces travaux ont été effectués avec les seules ressources disponibles des communes, ressources bien faibles en général, et si l'on observe que la guerre de 1870-1871 a forcément ralenti ces travaux, et a obligé beaucoup de communes à contracter des emprunts (et toutes ces dettes sont loin d'être éteintes aujourd'hui), on pourra acquérir la conviction que dans beaucoup de localités des efforts sérieux ont été faits, et que l'administration forestière a accompli dans la limite du possible la tâche qui lui incombait.

Cependant toutes les communes n'ont pas apporté à cette œuvre, il faut bien l'avouer, autant d'empressement et de bonne volonté qu'on aurait pu en attendre; elles n'ont pas toutes compris l'importance et l'avantage de la mise en valeur d'une partie de leurs pâtis : on a même rencontré des difficultés graves sur certains points. Qu'il me suffise de rappeler en quelques mots les incidents survenus dans le canton de Schirmeck, aujourd'hui détaché du département des Vosges.

Il existait là de vastes cantons couverts de genêts qu'on écobuait tous les 8 ou dix ans; on y faisait ensuite, pendant une ou deux années, une maigre récolte de pommes de terre ou de seigle; le terrain était de nouveau abandonné à lui-même, les genêts repoussaient, et le bétail y allait chercher quelques rares brins d'herbes jusqu'à ce qu'on écobuât de rechef. Or, en 1863, à la suite des reboisements entrepris sur une assez grande échelle, les habitants de la Broque furent émus outre mesure de la réduction apportée à l'étendue de leur pâtis : et l'on vit des bandes d'hommes et surtout de femmes se ruer sur les plantations déjà faites, et arracher ou fouler aux pieds tous les jeunes pins et

épicéas, en dépit des efforts des gardes forestiers locaux. Il fallut réunir tous les préposés des environs et requérir la gendarmerie; les autorités, Sous-préfet, procureur, inspecteur des forêts se transportèrent sur les lieux; et ce ne fut qu'au bout de trois jours qu'on parvint à rétablir le calme. Aujourd'hui ces terrains, couverts de beaux perchis, ont déjà été éclaircis et ont produit des centaines de mille de perches à houblon. On peut citer aussi les reboisements de Raon-sur-Plaine, parmi ceux qui ont le mieux réussi et qui sont déjà productifs; à Gérardmer, des mélèzes plantés sur une parcelle de 2 hectares $\frac{1}{2}$, en 1862, mesuraient en 1879 de 0,60 à 0,80 de circonférence.

Nous venons de voir qu'il y a encore 617 hectares de pâtis communaux soumis au régime forestier dont le reboisement projeté reste à effectuer. Il y a tout lieu d'espérer que cette opération pourra être terminée dans un très petit nombre d'années, au fur et à mesure des crédits que les communes pourront et voudront bien mettre à la disposition du service forestier.

Mais on peut se demander si tous les terrains susceptibles d'être avantageusement convertis en bois ont été soumis au régime forestier, si tous les pâtis encore existants actuellement sont utilisés de la meilleure façon possible.

Je choisirai comme exemple l'arrondissement de Remiremont, M. le Conservateur ayant bien voulu mettre à ma disposition les renseignements qu'il a recueillis sur ce point.

Or, pour 49 communes seulement de cet arrondissement, les pâtis conservés encore à l'état de jouissance commune comprennent une étendue de 6200 hectares; quelques-unes de ces communes possèdent 400 h., d'autres 600, 1100 et jusqu'à 1200 hectares de pâtis. Ces terrains ne sont pas, il est vrai, absolument improductifs; ils sont livrés au parcours des bestiaux, tantôt sans aucune rétribution pour la caisse municipale, tantôt moyennant une redevance variant de 0,50 à 1 fr. et atteignant même pour une commune

2 fr. 50 par tête de bétail ; parfois cette redevance est établie par hectare, à raison de 4 à 6 fr. et exceptionnellement jusqu'à 14 fr. l'hectare. On ne peut donc pas dire que ces terrains ne rapportent rien à la commune, et nier que les habitants n'en tirent quelque profit.

Mais qu'est-ce que ce rapport en comparaison de celui que procurerait le reboisement ? Une fois que la forêt aurait pris, ou plus exactement *repris* possession de ces vagues, on peut assurer, en se basant sur la production connue des forêts voisines, que l'hectare rapporterait au moins 15 à 20 francs d'abord et plus tard de 30 à 40 francs par hectare et par an.

Seulement ce revenu ne saurait être perçu immédiatement, il faudrait attendre 25 à 30 ans environ avant de commencer les premières exploitations. Il faudrait aussi renoncer à des habitudes invétérées, ne plus se laisser guider par la routine, c'est-à-dire qu'il faudrait restreindre le parcours du bétail. Ce but ne sera pas toujours facile à atteindre ; ainsi la semaine dernière, un des notables d'une commune où les pâtis sont très-étendus, me disait que quand il faisait partie de l'administration municipale, il y a quelques années, il s'était opposé de toutes ses forces au reboisement de certains cantons qu'il me montrait à peu de distance, et où les roches étaient aussi nombreuses que les touffes d'herbe ; pour s'opposer plus efficacement aux projets des agents forestiers, il fit porter à 3 francs par hectare le prix de location des pâtis, et put dès lors se retrancher sur la perte qu'éprouverait la caisse municipale, si l'on venait à distraire du parcours les cantons dont il s'agissait, perte qui serait d'autant plus sensible, disait-il, que la commune aurait dû consentir encore, en outre, à quelques sacrifices pécuniaires pour procéder au semis ou à la plantation de ces friches.

Il est presque inutile d'ajouter que la commune n'a pas maintenu le prix de location indiqué plus haut, et qu'ac-

tuellement elle ne retire plus même de ses pâtis le 1/3 de la somme autrefois réalisée (1).

Beaucoup de communes ont malheureusement une tendance marquée à n'envisager que le présent et l'intérêt du moment, où ce qu'elles croient être cet intérêt ; les considérations d'avenir ne les touchent guère ; elles oublient qu'elles sont des êtres collectifs, impérissables, et qu'un avantage sérieux, à réaliser dans 20 ou 30 ans, doit obtenir sans hésitation la préférence sur un profit minime auquel il faudrait renoncer dans le présent, dussent-elles même ajouter encore à ce sacrifice actuel une petite dépense pour frais de reboisement, dépense qui n'est après tout qu'un placement de fonds.

Peut-on, en effet, faire entrer en balance, en bonne économie politique et en bonne administration, la privation du parcours du bétail sur 50 ou 100 hectares, et la perte d'un revenu annuel de quelques francs, avec la perspective certaine de créer une forêt rapportant 20 à 30 francs et quelque fois plus par hectare et par an.

Mais, objectera-t-on, le pâturage est la richesse, la seule ou au moins la principale ressource des montagnes ! Sans vouloir méconnaître les avantages de l'économie pastorale, il me sera bien permis de rappeler que c'est là l'enfance de l'agriculture, et qu'on peut et l'on doit faire quelques efforts pour sortir de cette ornière.

Que l'on crée de nouvelles prairies par la transformation des pâtis, qu'on améliore surtout les prairies existantes, qu'on assainisse et que l'on irrigue là où c'est possible et nécessaire, et surtout que l'on fûme les prairies, amélioration bien peu répandue dans notre département, et l'on augmentera suffisamment la récolte en foin, pour ne pas être obligé d'envoyer les bêtes bovines tondre

(1) Cette commune possède 467 hectares de pâtis qui, à raison de 3 fr. l'hectare, devaient lui rapporter alors 1,401 fr. ; aujourd'hui les 408 têtes de bétail qui vont au parcours (sur 630 qui existent dans la commune) ne produisent à 1 fr. par tête que la somme de 408 fr.

l'herbe rase des pâtis. Tout le monde sait d'ailleurs que le séjour des vaches sur les pâtis ne concourt que bien faiblement à l'alimentation du bétail, et que pendant les heures où celui-ci reste à l'étable, il n'en faut pas moins garnir abondamment le ratelier.

On n'ignore pas non plus que tout le bétail d'un village ne se rend pas en entier aux pâtis ou aux chaumes, et que, dans d'autres régions, la stabulation; c'est-à-dire le séjour permanent à l'étable est la règle générale, bien souvent même unique, faute d'avoir des pâtis, ce qui n'empêche pas les vaches de produire de bon lait, sans compter du beurre et des fromages dont la qualité ne le cède en rien à celle des produits similaires des Vosges.

Voici les conclusions que je crois pouvoir tirer de cette courte étude :

1^o Il faut que les communes qui n'ont pas encore achevé le reboisement des pâtis reconnus et déclarés aptes à ce mode de mise en valeur, et qui ont été déjà soumis au régime forestier, se mettent en mesure de fournir au service forestier les moyens d'exécution suffisants pour terminer cette œuvre.

2^o Il est à souhaiter que les populations de nos campagnes soient mieux éclairées sur la valeur comparative du rendement des terrains encore incultes, suivant qu'ils sont livrés au parcours du bétail, ou qu'ils sont transformés en nature de bois. Qu'il me soit permis, en passant, d'émettre le vœu qu'un ouvrage récent, traitant de la production forestière, et écrit d'une façon remarquablement claire et pratique, dû à la plume élégante de M. Broillard, professeur à l'école forestière, et recommandé déjà au public par l'autorité préfectorale, soit répandu à profusion dans les villages.

Cette divulgation des principes élémentaires de l'art forestier, généralement peu connus même dans nos régions riches en bois, serait de nature à contribuer à l'élévation graduelle du niveau de l'instruction générale, inséparable du progrès en tout genre.

3° Enfin il serait bon de rechercher si, sur certains points de la partie montagneuse de notre département, où il existe encore de vastes terrains incultes, il ne serait pas à propos de choisir les cantons les plus éloignés des agglomérations, et ceux où la rapidité des pentes ou bien l'état rocheux du sol est un obstacle à la fréquentation habituelle des troupeaux, pour être livrés au reboisement.

Je m'empresse d'ajouter qu'il n'est pas dans ma pensée de rompre entièrement et brusquement avec les habitudes anciennes : il ne peut être question certainement que de faire un pas de plus dans la voie tracée par la loi du 28 juillet 1860.

Je ferai observer encore que la conversion en bois dont il s'agit ne saurait être utilement entreprise qu'au fur et à mesure que les terrains déjà désignés et soumis au régime forestier seront entièrement reboisés, et qu'après que les vides qui peuvent encore exister çà et là dans quelques forêts seront repeuplés, partout au moins où la nature du sol ne s'oppose pas à cette opération, comme cela se présente pour les faignes, tourbières, murgers et bancs de rochers.

Epinal, le 17 juin 1881.

E. MUEL,

Inspecteur des forêts.

CONFÉRENCE

DE M. TANANT

M. Tanant s'excuse de n'avoir pu préparer la conférence que la Société d'émulation a inscrite sous son nom. Ses nombreuses occupations pendant le concours régional et notamment la présidence de la commission des beaux-arts et l'organisation de l'exposition l'ont sérieusement empêché, en absorbant tout son temps ; ses collègues et l'auditoire le comprendront.

Il se contentera d'indiquer les divers sujets qu'il avait l'intention de traiter, sans entrer dans de grands détails, espérant que ses auditeurs en comprendront toute l'importance et en demanderont l'application. Soucieux des intérêts de l'agriculture il voudrait apporter son contingent d'idées réformatrices pour parer à la crise aiguë qui menacé de se prolonger. Il laisse à d'autres plus expérimentés le soin d'indiquer les modifications à apporter aux méthodes de culture et à l'outillage. Mais certain, d'après ce qu'il a vu, que le système actuel, créé en raison de la cherté de la main d'œuvre, ne peut s'appliquer, pour être économique, qu'aux grandes exploitations, il voudrait, autant que possible, combattre le morcellement et, pour cela, faciliter les échanges. Pour y arriver, il faudrait supprimer les droits quand il s'agit de petites parcelles, et tout au moins, et dans tous les cas, remplacer le droit proportionnel par un droit fixe peu élevé. En un mot, il faut faciliter les transactions pour reconstituer la grande propriété qui seule peut bénéficier des inventions nouvelles, de l'outillage perfectionné.

Dans un autre ordre d'idées, il faut faciliter le crédit agricole et surtout venir en aide à la petite culture en recher-

chant les moyens les plus faciles d'emprunt. Pour la grande culture, il n'y a pas de difficultés, les bailleurs de fonds ne manquent pas, parce que les garanties sont suffisantes ; il n'en est pas ainsi pour la petite culture qui souvent ne peut offrir que sa bonne foi et son travail pour toutes garanties. Pour arriver au but proposé, nos législateurs devraient modifier complètement la procédure longue et coûteuse qui oblige les prêteurs à dépenser un long temps et souvent des sommes plus fortes que le prêt pour arriver au recouvrement. Il faudrait diminuer sensiblement, sinon supprimer totalement, les frais de poursuite, notamment ceux de saisie-arrêt, de saisie-gagerie ou de saisie-exécution. Quand le créancier ne sera plus obligé de dépenser tout d'abord plus que le montant de sa créance pour la recouvrer, les petits fermiers, les petits propriétaires trouveront des prêteurs.

Enfin il est une masse de faux-frais qui ruinent la campagne, absorbent le temps des cultivateurs et leur font prendre des mauvaises habitudes.

Les invitations et les citations devant le juge de paix se donnent pour le motif le plus futile ; de là, perte de temps et d'argent et souvent, presque toujours, le magistrat renvoie les parties devant un expert de la commune. Ne serait-il pas plus rationnel et plus économique de faire régler souverainement toutes ces mauvaises petites chicanes par un conseil de prudhommes agricoles qui, dans chaque canton, serait nommé par tous les propriétaires et qui, par suite, jouirait de la confiance de tous. Ce serait un grand honneur pour les cultivateurs désignés pour faire partie de ce conseil, ce serait la récompense de leur vie de travail, ce serait le certificat de leur honorabilité.

La conséquence de cette création utilitaire serait l'augmentation de la compétence des magistrats de paix qui, débarrassés de toutes les petites causes encombrantes, pourraient appliquer leur travail et leurs aptitudes à des causes plus importantes et plus sérieuses.

La loi, sous prétexte de défendre les intérêts des mineurs, exige, à leur égard, tant de formalités que souvent elles absorbent tout leur avoir. C'est surtout quand il s'agit de cette classe intéressante, que la compétence des juges de paix devrait être augmentée; tout se passerait aussi régulièrement et les frais si considérables jusqu'alors seraient à peine sensibles.

Il y a d'autres réformes à accomplir dans l'intérêt de l'agriculture, mais comme l'a dit en commençant l'honorable conférencier, le temps lui a manqué pour les développer; il s'est contenté de signaler celles qui lui ont paru les plus importantes et d'appeler l'attention de nos gouvernants sur leur application rendue nécessaire dans l'intérêt de la classe agricole.

M. Leblanc, directeur de la ferme-école du Beaufroy, demande la parole après M. Tanant, et, à la suite de quelques considérations générales, soumet à l'assemblée le projet de vœu suivant :

Projet de vœu soumis à l'appréciation des membres du Congrès agricole réuni à Epinal à l'occasion du Concours régional.

MESSIEURS,

Avant 1836, chaque village était, pour ainsi dire, obligé de se suffire par suite du défaut de voies de communication. De cet état de choses, il arrivait quelquefois qu'un village était dans l'abondance, mais dans l'impossibilité de tirer parti de son excédent, tandis que le voisin subissait une disette effroyable.

Aussi les légistes d'alors, en faisant la loi de 1836 et l'imposant à la culture, eurent-ils raison, car elle était appelée à en profiter directement et immédiatement.

Mais, depuis, les choses ont bien changé.

Par suite de la création des voies de grande et petite vicinalité, l'industrie n'a-t-elle pas pu s'établir partout au mieux de ses intérêts; le commerce n'a-t-il pas trouvé moyen de circuler tout à son aise, pour transporter et offrir ses marchandises; le propriétaire n'a-t-il pas vu ses fermages augmenter dans de très fortes proportions; le capitaliste lui-même n'a-t-il pas trouvé une garantie considérable pour ses capitaux? En un mot, on est à se demander qui profite dans les plus fortes proportions du bon état des voies de communication.

Ce qui est d'un intérêt public, général, ne doit-il pas tomber à la charge de l'État?

Passons à un autre ordre d'idées :

Les souffrances de l'agriculture ne font doute pour personne, la crise est à son état aigu. Aussi voyons-nous de

toutes parts des cultivateurs, jeunes encore, diriger leurs enfants d'un autre côté et jeter eux-mêmes le manche après la cognée. Il est grand temps de faire quelque chose pour l'agriculture.

Cependant tout homme intelligent sait que la terre peut produire beaucoup plus.

Que manque-t-il donc ? des capitaux.... Oui, mais à quoi bon des capitaux, si on est dans l'impossibilité de les utiliser ?

En effet, que faire de capitaux si le cultivateur ne peut pas tirer parti de sa terre au mieux de ses intérêts, c'est-à-dire, s'il ne peut pas y arriver librement ? Si le gouvernement ne prend pas l'initiative, les meilleures volontés viendront se briser contre l'engouement du plus grand nombre.

En conséquence, les soussignés, considérant que les chemins de grande et petite vicinalité sont devenus d'un intérêt général, émettent les vœux suivants :

1° Tous les frais d'entretien des chemins vicinaux en général seront supportés par l'Etat.

2° Tous les frais d'entretien des chemins d'intérêt commun seront supportés par le Département.

3° Tous les frais de création et d'entretien des chemins ruraux seront supportés par les communes.

4° Un tiers des prestations restera acquis au département et les deux autres tiers aux communes.

A la suite du discours de M. Leblanc, le Congrès, consulté, n'a pas cru devoir ouvrir la discussion sur un sujet aussi grave, qui n'avait pas été d'ailleurs inscrit à l'ordre du jour ; il n'a pas voulu par conséquent mettre la question en délibération, et il s'est borné à la renvoyer aux comices qui pourront en faire un examen approfondi.

NOUVEAUX MODES DE BOUTURAGE DE LA VIGNE

IMAGINÉS

PAR M. DEFRANOUX

Membre de la Société d'émulation des Vosges.

4° Si, de fin d'avril à fin de mai, il n'y a plus de boutures soit stratifiées, soit piquées en terre, voici comment M. Defranoux procède presque toujours avec un plein succès.

Il cueille une branche vigoureuse de bois d'un an, pourvue d'au moins trois pousses herbacées, soit courtes, soit longues; il rase les pousses inférieures, et il ne laisse pas à la pousse supérieure plus d'un demi-centimètre de hauteur; il plante en enterrant tous les nœuds, sauf un, et, cela fait, il attend que le sous-œil apparent ou latent, situé sous ce qui reste de la pousse supérieure, se mette à remplacer celle-ci.

2° Si, en juin, il désire obtenir le presque équivalent du résultat précité, il laisse à la pousse supérieure une hauteur non pas d'un demi-centimètre seulement, mais de dix à quinze millimètres; il plante, et, au bout d'un mois au plus, il voit sortir soit de dessous le lieu de naissance de ce tronçon, soit du dessus du tronçon, une pousse de remplacement de cette partie.

L'étonnant de la chose est que, si on laissait à la pousse supérieure une hauteur de plus de quinze millimètres, la bouture ne pourrait se tirer d'affaire.

La raison en est que, trop gros buveur de sève, un tronçon herbacé de plus de quinze millimètres de hauteur ne pour-

rait être assez abondamment nourri par un bois sans racines.

3° Ayant vu, à Thomery, M. Rose Charmeux, pendant la confection des boutures de jeune bois par lui destinées à l'Amérique, laisser sans emploi tout le vieux bois qui les lui avait fournies, M. Defranoux a cherché et a pleinement réussi à utiliser tout le vieux bois petit ou très-gros de la vigne qui vient d'être soit déplantée, soit soumise à des retranchements de bras.

A cet effet, et, par exemple, en mars ou en avril, il donne, à sa bouture de vieux bois, au moins trois nœuds, sans se préoccuper de ce fait qu'aucun de ces nœuds n'est pourvu d'un œil apparent ; au nœud supérieur il donne un onglet de deux centimètres ; au nœud inférieur il en donne un d'un centimètre ; il taille en biseau de cinq centimètres le bas de la bouture, du côté opposé au nœud terminal, et cela, en vue de mettre cette partie en contact suffisant avec la nutritive humidité du sol ; enfin, il met la bouture en terre, dans une position verticale, avec son nœud supérieur rez sol.

Du 10 au 30 juin, et parfois dans les premiers jours de juillet, ce nœud supérieur émet un œil qui, ordinairement gros comme une graine de pavot ou de millet, se convertit bientôt en pousse d'une vigueur assez souvent exceptionnelle.

4° Si le vieux bois à bouturer semble avoir trop perdu de sa vigueur, et, par suite, de sa longévité, M. Defranoux met en terre, à une profondeur de huit centimètres, onglet de deux centimètres compris, le nœud supérieur de la bouture qui, dans la seconde quinzaine de juin au plus tard, montre, hors terre, la pointe d'une pousse.

Or cette pousse se trouve, en juillet de l'an suivant, avoir émis à sa base un si vigoureux et si riche système radiculaire que, devenu inutile, le vieux bois tarde peu à pourrir.

Par malheur, surtout en sol trop consistant, la pousse émise par le nœud supérieur de la bouture risque de ne pouvoir percer la couche de terre.

5° En mai et en juin, M. Defranoux assure toujours planter avec succès des boutures de vieux bois qui, pourvues d'au

moins trois nœuds, ont à leur nœud supérieur un œil d'une grosseur le moins possible supérieure à celle d'une graine de chènevis.

6° De mars à fin d'avril, M. Defranoux donne à un gros nœud de vieux bois un onglet supérieur de deux centimètres, et un onglet inférieur de cinq plutôt que de deux centimètres; il le fend longitudinalement en deux parties égales dont il ne conserve que celle dont il attend un œil; il fait tremper dans l'eau, pour douze jours au plus; cela fait, il plante verticalement, et il obtient ainsi un sujet qui est loin de valoir celui qu'on doit à la bouture à trois nœuds, mais qui prime considérablement celui qui est fourni par le bouton Hudelot, toute petite bouture qui, consistant en un œil situé au milieu de trois centimètres de jeune bois, ne fait merveille qu'en couche chaude.

Voilà pour ce qui, soumis à un maître de la science, M. du Breuil, a été trouvé par lui tout à la fois nouveau et utile.

Et maintenant voici pour des modes de bouturage qui n'ont pu, à l'époque de sa visite, lui être soumis.

1° Quand un recommandable cep en treille doit être changé de place, M. Defranoux, à l'exemple des praticiens avancés, et pour assurer la reprise, le transplante réduit à un seul cours de sève.

2° Le cep précité, à cause de son trop de hauteur hors terre, reprenant trop difficilement, M. Defranoux fait de tout son vieux bois des boutures qui, longues de quatre-vingt centimètres, sont plantées horizontalement à une profondeur de quinze centimètres, et relevées verticalement de manière à avoir leur nœud supérieur rez sol.

3° Pour obtenir ce qu'en fait de bouture il est de plus beau et de plus vigoureux, M. Defranoux plante, réduits à un seul cours de sève, des bras de ceps qui, sur une longueur de soixante centimètres de vieux bois à enterrer horizontalement, à une profondeur de quinze centimètres, ont une longueur de vingt centimètres de bois d'un an à relever verticalement hors terre.

C'est, bouture de son invention en main, que M. Defranoux parle de sa manière de multiplier la vigne, à des époques pendant lesquelles nul ne le peut.

Cependant le temps lui manquant pour indiquer toutes les précautions qu'il prend, pour assurer une reprise heureuse de ses boutures, il annonce que, profondément touché de la bienveillante attention de l'auditoire, il le fera, lors de la publication de ce que quinze années d'essais viticoles encouragés, pendant cinq ans, par l'illustre docteur Jules Guyot, l'ont mis à même de constater d'intéressant.

DEFRANOUX.

CONFÉRENCE

DE M. MARIOTTE

SUR

L'AGRICULTURE LOCALE

La commune de Girancourt est située à 14 kilomètres ouest d'Épinal ; elle est formée de Girancourt chef-lieu de la commune et de deux sections, le Bois et le Void. La population de Girancourt est de 398 habitants ; celle du Bois, 112 habitants et celle du Void, 498 habitants. Le village est situé à proximité du port du canal de l'Est ainsi que de la gare du chemin de fer en projet de Darnieulles à Jussey.

En général, les habitants de la dite commune ont fait de tels progrès en agriculture, qu'un grand nombre de cultivateurs ont acquis des terres par leurs économies, agrandi leurs bâtiments, qui ne pouvaient plus suffire à l'exploitation de leur culture. Depuis 1850, on a même construit dans la commune quarante maisons nouvelles. Avant cette époque, il existait des terrains vagues ; les uns couverts de pierres, de bruyères et de ronces, ont été convertis en terrains propres à la culture, les autres qui étaient des mérécages, ont été assainis et transformés en prairies naturelles. La plus grande partie de ces travaux d'amélioration doit être attribuée aux habitants du hameau du Bois dans lequel il n'existait que trois cultivateurs en 1850, et qui en compte aujourd'hui dix, jouissant tous d'une honnête aisance. Mais malheureusement tous les cultivateurs de cette commune prospère

ont été obligés de s'arrêter dans leurs entreprises, depuis 1876, année où l'agriculture a perdu la grande partie de son activité. Il s'en est suivi qu'ils ont eu comme une sorte de dégoût pour les travaux de la campagne,

Si l'on considère l'état de l'agriculture dans la région, on est obligé de reconnaître qu'elle est aux abois. Pliant sous le coup de plusieurs années de mauvaises récoltes, pouvant à peine résister à la concurrence étrangère, elle cherche partout le salut et ne saurait le trouver que dans une production abondante et économique. Il est du devoir des agronomes, des chefs de stations, de l'éclairer dans tout ce qui lui permettra d'atteindre ce double but. Cependant il faut bien le reconnaître, c'est en elle-même que l'agriculture trouvera le plus de ressources pour se soutenir et réaliser des progrès.

Il sera utile de développer l'étude de l'agriculture dans les écoles et les conférences scientifiques, de perfectionner les méthodes, d'appliquer les découvertes de la chimie agricole, et de concilier avec la pratique journalière les applications de la science. C'est par tous ces moyens que les agriculteurs se rendront maîtres des résultats qu'ils poursuivent avec tant de peine.

En général, les terres sont très-faciles à cultiver à Girancourt : on peut labourer dans la plus grande partie du territoire avec un attelage composé de deux bœufs et d'un cheval, car il n'existe que très peu de terres fortes, qui sont presque toutes converties en prairies artificielles. Les terres que l'on rencontre le plus sont les terres légères et franches. Elles sont très-avantageuses, exigeant moins de labours et se travaillant en toute saison. Sur certains points, elles sont d'un faible rapport, mais on peut en obtenir un bon produit à l'aide d'une quantité d'engrais suffisante. Il existe dans cette commune 60 chevaux et 160 bœufs servant à l'exploitation des travaux de l'agriculture. Le bétail comprenant : vaches, taureaux et veaux est d'environ 400 têtes. Quant aux espèces

ovine et caprine, il n'en existe pas plus de 40 têtes. Cette commune est renommée pour l'espèce porcine.

Les terrains ensemencés pendant l'année 1880-81 peuvent être classés dans les conditions suivantes :

Dans l'étendue de la commune on a semé en 1880 environ 200 hectares de seigle, blé et méteil, qui ont donné une récolte approximative de 3,000 hectolitres.

La surface d'avoine ensemencée est plus élevée, la cause en est qu'on défriche des prairies artificielles sur lesquelles on obtient d'excellentes récoltes.

On sème beaucoup plus d'avoine noire que de blanche. Les deux variétés réunies peuvent former une surface de 300 hectares qui ont donné une récolte moyenne de 9,000 hectolitres. Quant aux orges et blés de printemps, la quantité est si minime qu'on ne peut l'évaluer à plus de 2 hectares.

Les terrains cultivés en pois, vesces, sarrasin, peuvent représenter une surface de 20 hectares.

De 1860 à 1875, la pomme de terre a été cultivée en grand dans la commune; mais par suite des maladies qui ont attaqué ce tubercule à plusieurs reprises, et du peu de produit qu'il a donné pendant ces dernières années, la culture en a diminué pour le moins de moitié. A peine 120 hectares ont été ensemencés dans l'année 1880 et ont donné un rendement d'environ 12,000 hectolitres. Ce chiffre, aurait de la peine à atteindre la moitié de la récolte de 1870. Après cette quantité de terrains ensemencés, il en existe une partie en friches qui se loue à bas prix pour servir de pâturages aux bestiaux.

Les instruments aratoires sont passables, les machines agricoles n'ont pas encore paru, n'étant pas nécessaires; les faucheuses ne pourraient fonctionner sur un territoire dont une partie des prairies est marécageuse et trop morcelée. Les cultivateurs possèdent presque tous des mécaniques à manège, ainsi que des *machines à battre à bras à batteur contre batteur*.

L'assolement triennal est celui qui est le moins mis en

pratique ; la cause en est que les *saisons* sont classées par rotation de trois années successives de blé ou méteil, avoine, pommes de terre. Cette rotation n'a lieu que dans les *saisons*, car la plus grande partie du territoire est celle qu'on désigne sous le nom de terres sauvages. Ces terres sont légères et sablonneuses, mais une grande partie est très fertile et, en général, elles donnent d'aussi bons produits que les terrains réunis en *saisons*, quoique ces mêmes terrains aient une valeur vénale du tiers ou de la moitié de ceux qui sont assolés. Sur ces terres la rotation s'élève à 4 et même à 5 années pour l'assolement : elles sont très avantageuses pour la culture des plantes, produisant moins d'herbes que celles des saisons.

Il y a très peu de cultivateurs pour recourir à la pratique de la jachère, sauf ceux qui ont trop de terrains à cultiver, car il est très certain qu'il y a économie à supprimer la jachère et à convertir les terrains vagues en prairies artificielles. Le drainage est bien connu, mais en réalité très peu mis en pratique : quelques agriculteurs seulement le mettent à exécution. Il n'existe dans la commune que très peu de terres où le drainage mériterait d'être employé. Le défrichement n'existe que sur les terrains propres à la culture ; les cultivateurs préfèrent le reboisement. La preuve en est que depuis 1850 on a reboisé dans la commune plus de 12 hectares de terrains impropres à la culture.

Les irrigations sont dans un état satisfaisant ; elles se font par ruissellement ; les cours d'eau, quoique n'étant pas très abondants, ne tarissent jamais. La partie irriguée de la prairie est la plus grande, elle forme à elle seule les deux tiers de l'étendue. La seconde partie dans laquelle le canal de l'Est prend son lit est très sèche et ne donne qu'un faible rendement, vu qu'on ne peut faucher ces prés qu'une seule fois par année, mais le fourrage en est excellent. En outre de cette prairie qui forme la vallée de Girancourt, il existe d'autres prairies éparses

et qui chaque année s'agrandissent par la main du cultivateur. Depuis 1850 on en a créé environ 40 hectares.

Les prairies s'améliorent de jour en jour. On emploie le guano avec succès, car on commence à en connaître les résultats; quelques cultivateurs même en ont fait des essais exceptionnels sur diverses plantes et ils s'en sont très-bien trouvés. La manière dont on l'emploie, reconnue la meilleure, est le mélange du fumier à l'engrais chimique.

Effets du froid de l'hiver 1879-1880.

Les effets du froid de cet hiver n'ont pas trop nui aux céréales, mais en revanche ils ont produit de tels dégâts sur les arbres fruitiers, principalement les pruniers et les pommiers, qu'on peut évaluer les pertes aux 7/10. Quant aux mirabelliers, cerisiers et noyers, elles sont moins graves. Les forêts ont beaucoup souffert de cet hiver, principalement les jeunes plants de chêne. Presque tous les hêtres riverains des forêts exposées au midi ont eu beaucoup à souffrir des froids de cet hiver.

MARIOTTE.

TABLE

DES CONFÉRENCES

	Pages.
Le crédit agricole : M. Lambert, conseiller général.	4
Id. M. Duroselle, professeur départemental d'agriculture	23
L'utilité, la création et la récolte des prairies : M. Brice, instituteur	27
La question fromagère : M. Perrin.	39
Les engrais chimiques : M. Duroselle	50
Id. M. Figarol, industriel	55
Les amendements : M. Defranoux	62
L'enseignement agricole : MM. Garnier et Brice, institu- teurs	66
Reboisement des terrains vagues communaux : M. Muel, inspecteur des forêts	74
Question de législation : M. Tanant	85
Nouveau mode de bouturage de la vigne : M. Defranoux.	90
Agriculture locale : M. Mariotte cultivateur	94

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU DÉPARTEMENT DES VOSGES.

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU DÉPARTEMENT DES VOSGES.

1882

ÉPINAL

CHEZ M. V. COLLOT, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ
RUE DU BOUDIOU, 43

—
1882

PARIS

CHEZ M. AUG. GOIN, LIBRAIRE, RUE DES ÉCOLES, 82.

—
1882

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE DU 23 DÉCEMBRE 1880

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Cherest.

Présents : MM. ADAM, CHATEL, CHEREST, GABÉ, G. GLEY, HAILLANT, LEBRUNT, LE MOYNE, MOTTET, MUEL, TANANT, VOULOT.

Le Président donne communication de la *Correspondance*.

M. Colnenne, nommé conservateur des forêts à Bordeaux, exprime ses regrets de se séparer de la Société à laquelle l'attachent des liens déjà anciens.

Conformément au règlement (art. 8), M. Colnenne, par le seul fait qu'il quitte le département, devient membre correspondant et la Société exprime le désir de le voir un jour reprendre de nouveau place parmi les membres titulaires.

M. Bretagne remercie la Société de l'avoir nommé membre titulaire.

Le ministère de l'Agriculture et du Commerce adresse à la Société le programme du Concours régional agricole qui doit se tenir à Epinal du samedi 11 au lundi 20 juin 1881. Renvoi à la Commission d'agriculture.

M. le docteur Fournier adresse un nouveau travail intitulé : *Registre des délibérations de la Société populaire de Rambervillers, novembre 1793 à mars 1794*. Renvoi à la Commission d'histoire et d'archéologie.

La Société pour l'Instruction élémentaire invite la Société à lui faire connaître, d'ici au 1^{er} avril 1884, les personnes vouées à l'enseignement, dont le zèle mériterait de lui être signalé. Renvoi à la Commission spéciale, composée de MM. Conus, Gley, Graillet et Le Moyne.

M. le Directeur du Musée Guimet, à Lyon, demande au nom de M. E. Guimet, l'échange des *Annales* de la Société avec les *Annales* du Musée Guimet. Adopté.

M. Muel donne lecture de son très-consciencieux travail sur les effets du froid pendant le rigoureux hiver de 1879-1880, dans le département des Vosges. Copie de ce travail a été envoyée à la Société centrale d'horticulture de France. D'unanimes félicitations sont adressées à M. Muel pour son rapport riche en faits et en observations sérieuses. L'impression de ce travail aux *Annales* de 1881 est demandée et votée à l'unanimité.

Notre collègue, M. L. Edme, a adressé de nouveaux renseignements sur les effets du froid dans l'arrondissement de Neufchâteau. M. Muel est invité à les ajouter à son rapport avant l'impression. Des remerciements sont votés à M. Muel et à M. Edme.

Rapports. — Au nom de la Commission d'agriculture, M. Lebrunt présente un rapport sur la pomme de terre Early rose, dont des échantillons ont été envoyés par M. Burger et cultivés par M. Lebrunt. Il conclut que l'Early rose est à propager et propose que M. Burger, sous-inspecteur des forêts, en retraite, à Meaux, soit présenté comme membre correspondant de la Société.

M. Lebrunt lit un rapport de M. Colnenne, démontrant la possibilité et l'utilité de conférences agricoles faites pendant le concours régional. La Société admet en principe que des conférences d'agriculture et de sylviculture auront parfaitement leur raison d'être à cette époque, et propose, conformément aux conclusions de M. Colnenne, qu'un certain nombre de membres constituent, avec des délégués de la Société d'horticulture et des comices consultés à cet effet, une com-

mission spéciale chargée d'étudier la mise en œuvre. Renvoyé à la Commission d'agriculture.

Il est procédé ensuite à la nomination des Présidents et Secrétaires de chaque commission.

Sont élus :

1° *Pour la Commission d'agriculture.* — Président : M. GABÉ, vice-président : M. ADAM ; secrétaire : M. MUEL.

2° *Pour la Commission d'histoire et d'archéologie.* — Président : M. TANANT ; secrétaire : M. GANIER.

3° *Pour la Commission littéraire et artistique.* — Président : M. LE MOYNE ; secrétaire : M. CHATEL.

4° *Pour la Commission scientifique et industrielle.* — Président : M. LE MOYNE ; vice-président : M. ADAM ; secrétaire : M. CHATEL.

5° *Pour la Commission d'admission.* — Président : M. G. GLEY ; secrétaire : M. DEMANGEON.

Sur la demande de la Commission d'agriculture, M. Hailant est nommé membre adjoint de cette commission.

La séance est levée à 4 heures.

SÉANCE DU 20 JANVIER 1881

Président : M. Lebrunt :

Secrétaire : M. Haillant.

Étaient présents : MM. LEBRUNT, G. GLEY, DEMANGEON, TANANT, MOTTET, LE MOYNE, CHATEL, GARNIER et HAILLANT.

Se sont fait excuser MM. BRETAGNE, MUEL, GABÉ, CHEREST, GANIER, VOULOT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Il est procédé au dépouillement de la correspondance par M. le Président, qui lit une lettre de M. le Préfet relative au concours régional de cette année. Des placards et des exemplaires de l'arrêté préfectoral sont joints à cette lettre.

M. Houberdon (Théodore), membre associé à Nayemont,

commune d'Uzemain, donne sa démission. La Société regrette cette détermination et charge M. le Président d'écrire à notre collègue pour le prier de revenir sur sa résolution. M. Haillant, qui connaît personnellement M. Houberdon, s'offre aussi à lui écrire.

M. de Grandprey, membre correspondant, rend compte dans une lettre, de la réunion de la Société des Agriculteurs de France, et termine en se rappelant au bon souvenir de ses collègues. Des remerciements sont votés à M. de Grandprey et cette lettre, déjà lue à la Commission d'Agriculture, est renvoyée à cette Commission.

M. Germain qui vient d'être élu, envoie à la Société une lettre dans laquelle il exprime ses remerciements.

M. Gaulard envoie aussi une lettre de remerciements. Grâce à son retour à Epinal, M. Gaulard peut devenir de droit membre titulaire ou libre.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Rabache. Cette pièce et les documents qui l'accompagnent sont renvoyés à la Commission scientifique.

M. le docteur Liégey offre à la Société les diverses brochures suivantes : 1° *Observations sur la diathèse hémorrhagique ou hémophilie* ; 2° *Note relative à l'influence des causes traumatiques dans la détermination des accès de fièvre intermittente ou rémittente* ; 3° *Note relative aux aliénés dangereux*. L'examen en est renvoyé à M. le docteur Gaulard.

La Société souscrit à deux exemplaires du prochain volume de M. Adam sur les *Patois lorrains*.

M. le directeur du musée Guimet remercie la Société de l'envoi de ses *Annales*, et envoie en échange les *Bulletins* déjà parus de ce musée, qui seront déposés aux archives.

Les *prospectus* et *catalogues* du musée Ludwig Salvator à Ober-Blasaewitz, près Dresde, dont l'examen et la traduction avaient été renvoyés à M. Haillant, seront, conformément aux conclusions proposées par ce membre, déposés aux archives.

Des remerciements sont votés à M. de Boureulle qui offre à

la Société une brochure ayant pour titre : *Les comtes de Neufchâtel*.

M. Lambert, membre du Conseil général des Vosges, offre, les brochures suivantes : 1^o *l'Eucalyptus* ; 2^o *Enquête sur le Crédit agricole* ; ces pièces déjà communiquées à la commission d'agriculture y resteront pour être examinées.

La Société déposera à ses archives le *Recueil des Actes administratifs* du département : n^o 1^{er}, du 14 octobre 1870 au 12 avril 1871 émanant de l'autorité allemande.

M. Maxe-Werly envoie une note sur l'origine du Gros tournois et un catalogue de la collection de M. Charles Robert dont l'examen est renvoyé à la commission d'archéologie. La Société remercie l'auteur de cet envoi.

La Société remercie M. Terquem de l'envoi du 2^e fascicule de son « *Essai sur le classement des animaux qui vivent sur la plage et dans les environs de Dunkerque*, et en renvoie l'examen à la commission scientifique

Notre lauréat, M. Charles-Nicolas Boulay, du Syndicat, nous envoie le discours prononcé par M. Victorien Sardou, directeur de l'Académie française, dans la séance publique du 5 août 1880, dans laquelle M. Ch. Boulay a obtenu, pour sa belle conduite envers son frère et ses deux sœurs, tous trois sourds-muets, un prix de vertu de cinq cents francs. Des remerciements sont votés à M. Boulay, et la brochure envoyée sera déposée aux archives.

La lettre de M. Ulysse Chevalier et le 2^e n^o du *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence* qui l'accompagne, sont renvoyés à la commission d'archéologie.

Le *Prospectus* de l'Athénée oriental est renvoyé à la Commission littéraire et artistique

M. Gley donne lecture d'une lettre de M. Malte Brun, auteur de la *France illustrée*, qui offre à la Société une brochure ayant pour titre *Le Mont-Renaud*. Des remerciements sont votés à l'auteur et l'examen de l'ouvrage est renvoyé à la commission d'archéologie et d'histoire.

M. Lebrunt donne ensuite lecture du rapport de la dernière séance de la Commission d'Agriculture dont le projet de circulaire est adopté. Cette Commission émet un vœu favorable au projet de congrès agricole qui doit avoir lieu lors du Concours régional. La Société adopte cette proposition et désire que des invitations soient adressées à MM. les conseillers généraux, à MM. Gauckler, Pugnières. etc.

Il est procédé au vote obligatoire sur la candidature de M. Landmann, qui est élu.

La proposition de M. Lebrunt priant la Société de charger la Commission d'Archéologie d'aller visiter les ruines de l'abbaye de Chaumousey, et d'examiner s'il y a lieu de conserver ce qui reste de ces anciens monuments, est adoptée. La Société décide, en outre, qu'elle invitera à prendre part à cette excursion MM. les membres de la Société qui le demanderont. MM. Gley, Mottet, Châtel et Haillant se font inscrire. M. Cahen sera adjoint à la Commission ; le jour sera ultérieurement indiqué.

M. Lebrunt propose l'ouverture d'un concours pour la rédaction d'un *Guide de l'étranger à Epinal*. La Société admet la proposition en principe, et en renvoie l'exécution à la Commission littéraire à laquelle il est donné pleins pouvoirs à cet effet. Elle vote un crédit de cent vingt-cinq francs qui sera employé à donner à l'auteur du meilleur manuscrit une prime de cent francs et une médaille d'argent.

Le rapport sur les comptes de 1880 présenté par M. Lebrunt est adopté avec remerciements à M. Mottet, trésorier.

Le projet de budget de 1881 est renvoyé au préalable à la Commission administrative.

La Société, après avoir pris connaissance d'une note de M. le Président, exempte pour l'exercice clos MM. les abbés Deblaye, Desfourneaux et Thomas, et M. Thiriat du paiement de leurs cotisations.

Elle renvoie à une séance extraordinaire, qui aura lieu le jeudi 3 février : 1° la lecture du rapport de M. Muel sur

l'enseignement agricole donné par M. Frébillot, instituteur.

2° La lecture de M. le colonel de Boureulle ;

3° La lecture de M. Haillant sur l'expédition américaine à la recherche de Franklin.

La séance est levée à 3 heures et demie.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 3 FÉVRIER 1881

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Cherest.

Présents : MM. CHEREST, GARNIER, G. GLEY, HAILLANT, LANDMANN, LEBRUNT, LE MOYNE, MOTTET et MUEL.

Se sont excusés de ne pouvoir assister à la séance, MM. DEFRANOUX, GABÉ, TANANT et VOULOT.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance du 20 janvier. Approuvé. M. Cherest demande si les exemptions accordées dans la précédente réunion à certains membres de payer la cotisation pour l'exercice 1880 doit se continuer pour les années suivantes. Il propose d'appliquer l'art. 57 du règlement, en vertu duquel « tout membre qui refuse d'acquitter sa cotisation cesse de faire partie de la Société » — Il est décidé que tous les membres seront invités à payer leur cotisation pour 1881 et la Société avisera ensuite, suivant les réponses qui seront faites à l'appel de M. le Trésorier.

M. le Président fait savoir que le *Recueil des Actes administratifs* du département sous l'autorité allemande en 1870, dont il est fait mention au procès-verbal de la séance du 20 janvier, a été offert à la Société par M. Collot, membre de la Société. Il propose que des remerciements soient adressés à M. Collot.

Correspondance. — M. le Préfet donne avis que, par décision

du 23 décembre dernier, M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce a prescrit l'introduction, dans le concours régional d'Épinal en 1881, d'une division spéciale comprenant les animaux reproducteurs de l'espèce chevaline.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Haillant offrant à nouveau sa démission de Bibliothécaire-adjoint. La Société insiste et engage M. Haillant à ne point persister dans cette intention.

M. Landmann remercie la Société de l'avoir admis au nombre de ses membres. Il envoie sa photographie avec renseignements biographiques.

M. Thévenot, membre correspondant, fait savoir à la Société qu'il met sous presse une *Statistique intellectuelle et morale du département de l'Aube*. La Société renvoie la lettre de M. Thévenot à la Commission littéraire pour juger s'il y a lieu de souscrire pour un exemplaire.

L'Institut géographique international de Berne propose l'échange de son *Bulletin* contre les *Annales* de la Société. Adopté.

Rapports des Commissions. — M. Muel lit son rapport sur le travail de M. Frebillot, renvoyé à la Commission d'Agriculture. Instituteur à Baudricourt, M. Frebillot donne des notions d'agriculture à ses élèves. « Les idées générales émises par M. Frébillot » dit le rapporteur, « sont très rationnelles, conformes aux véritables principes de l'agronomie et parfaitement d'accord avec celles de M. Dehérain, professeur à l'Ecole d'agriculture de Grignon et au Muséum d'histoire naturelle. Elles sont en outre exposées d'une façon claire et bien à la portée des jeunes auditeurs de M. Frebillot ».

M. Muel estime que la Société d'Emulation ne peut qu'encourager les efforts de M. Frébillot et lui accorder ses sincères félicitations.

La Société décide que copie du rapport de M. Muel sera adressée à M. Frebillot.

La Commission littéraire a examiné la proposition qui lui

était renvoyée : « offrir une prime et une médaille honorifique à l'auteur ou à l'éditeur d'un *Guide du voyageur à Epinal*.

M. Le Moyne propose au nom de la Commission un projet d'annonce à faire paraître dans tous les journaux du département.

« La Société d'Emulation des Vosges offre une prime de cent francs à l'auteur ou à l'éditeur qui publiera avant le 1^{er} juin 1881, à l'occasion du concours régional, un *Guide du voyageur à Epinal*, d'un format très portatif et à très bon marché, contenant une courte notice historique, une description des rues, places, monuments, promenades, curiosités diverses, et un résumé des catalogues de la bibliothèque et du musée, signalant les œuvres les plus importantes renfermées dans ces établissements.

La Société se réserve d'ailleurs d'accorder les cent francs annoncés ci-dessus à l'auteur ou à l'éditeur de ce guide, suivant le genre de mérite qu'elle y rencontrera. Elle y joindra, s'il y a lieu, une de ses médailles honorifiques de bronze, d'argent ou de vermeil.

Si plusieurs ouvrages répondant au programme ci-dessus sont publiés avant le 1^{er} juin 1884, la Société d'Emulation partagera entre eux suivant leur mérite ou accordera à un seul la récompense promise. »

La Société donne son approbation aux propositions de la Commission littéraire.

M. Daguin, membre correspondant, avait fait hommage à la Société d'un ouvrage : *L'infanterie en campagne*, de son beau-frère M. Dumont. Le volume a été renvoyé à l'examen d'un de nos membres, essentiellement compétent, M. le colonel de Boureulle, — Lecture est donnée à la Société du rapport de M. de Boureulle, et la Société décide que copie des conclusions très favorables sera adressée à M. Daguin.

M. Haillant donne lecture d'une traduction de *The illustrated London news* :

L'expédition américaine à la recherche de Franklin.

Cette lecture est écoutée avec tout l'intérêt que comporte le sujet et des remerciements sont votés à M. Haillant.

Son travail est renvoyé à la Commission littéraire pour proposer s'il y a lieu de l'insérer aux *Annales*.

M. le Président donne lecture du projet de budget pour 1881, élaboré par la Commission administrative. Ce budget se balance de la façon suivante.

BUDGET DE 1881

RECETTES

1. Encaisse au 1 ^{er} janvier 1881	2,937 ^f
2. Produit des cotisations	1,140
3. Subvention du Ministre de l'Agriculture . .	1,000
4. Subvention du Ministre de l'Instruct ^{on} publique	300
5. Subvention du département.	1,800
6. Revenu du legs Masson	51
7. Revenu du legs Claudel	22
8. Revenu du don Castel	43
9. Intérêt des sommes déposées.	50

Total des recettes. . . 7,343

DÉPENSES.

I. — *Frais généraux.*

10. Impression des <i>Annales</i>	1,100 ^f
11. Impressions diverses.	200
12. Frais de bureau	500
13. Service intérieur.	120
14. Service extérieur.	120
15. Frais pour copies.	60
16. Frais de recouvrement des cotisa- tions.	25
17. Frais de la séance publique . .	12
18. Reliures et dépenses de la biblio- thèque	100

A reporter. . 2,237

	<i>Report.</i>	2,237	
10. Somme à la disposition de la commission administrative. — Dépenses imprévues		100	
		<hr/>	
		2,337	2,337

II. — *Primes et dépenses des Commissions*

20. Commission d'Agriculture, primes et frais de voyages	1,300	
21. Commission d'Histoire et d'Archéologie, primes, recherches .	200	
22. Commission littéraire et artistique.	200	
23. Commission scientifique et industrielle	250	
	<hr/>	
	2,000	2,000

III. — *Abonnements.*

24. Journal d'agriculture pratique. .	20	
25. Journal de l'agriculture.	20	
26. Revue politique et littéraire et Revue scientifique	50	
27. Revue archéologique.	28	
28. Revue d'Alsace	12	
29. Journal du Ciel	6	
30. Annuaire des Vosges.	3	
31. Romania	22	
	<hr/>	
	161	161

IV. — *Dépenses extraordinaires.*

32. Subvention à l'exposition artistique	1,000	
33. Frais du congrès agricole	200	
34. Prix Masson, à décerner en 1884 .	300	
	<hr/>	
<i>A reporter.</i>	1,500	161

<i>Reports</i> . . .	1,500	464
35. Préparation d'un local pour recevoir un dépôt de livres . . .	50	
36. Frais des conférences publiques . . .	50	
	<u>1,600</u>	<u>4,600</u>
Total des dépenses. . .		6,098

Le projet de budget de 1881 se solde donc de la façon suivante :

Encaisse.	2,937 ^f	} 7,343 ^f
Recettes présumées.	4,406	
Dépenses ordinaires	4,498	} 6,098
Dépenses extraordinaires présumées.	1.600	
Excédant		<u>1.245</u>

Ce projet de budget pour 1881 est adopté par le Société.
La séance est levée.

SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1881

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Cherest.

Présents : MM. BERHER, CHATEL, DEFRANOUX, GANIER, GARNIER, GAULARD, G. GLEY, HAILLANT, LANDMANN, LEBRUNT, LE MOYNE, MOTTET, MUEL, TANANT et CHEREST.

Se sont fait excuser MM. BRETAGNE, CHEVREUX, GABÉ et VOULOT.

Il est donné lecture par le Secrétaire perpétuel du procès-verbal de la séance extraordinaire du 3 février.

Celui-ci est adopté sans observation.

Correspondance. Deux circulaires émanant du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-arts annoncent la créa-

tion de deux *Revue*s, l'une pour les publications scientifiques, l'autre pour les publications intéressant l'histoire, la philologie et l'archéologie.

M. le Ministre invite les Sociétés à adresser à son Ministère, 5 au lieu de 2 exemplaires de leurs publications, afin de pouvoir les mettre entre les mains de plusieurs rapporteurs.

Le Secrétaire perpétuel est invité à prendre bonne note de cette communication.

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts invite la Société à se faire représenter : 1° à la 49^e réunion des Sociétés savantes, les 20, 21, 22 et 23 avril, à la Sorbonne.

2° A la réunion des délégués des Beaux-Arts, également à la Sorbonne et à la même époque.

3° Au congrès des Electriciens du 15 septembre 1881 ;
Sont délégués par la Société :

1° Aux réunions des sociétés savantes MM. de Grandprey, Antoine Gley et Cherest.

2° Aux Beaux-Arts, MM. Landmann, Français, Jouve et Maxe-Werly ;

3° Au congrès des Electriciens, M. Le Moine.

M. Voulot écrit devoir envoyer un travail pour les réunions des sociétés savantes et demande dans quel délai doit se faire l'envoi.

M. le colonel de Boureulle demande le concours de la Société pour une conférence qu'il offre de faire le 3 mars prochain à Epinal : « *Le duché et la maison de Lorraine dans le siècle de la Renaissance et de la Réforme.* »

Tout le concours de la Société est acquis à l'avance à M. de Boureulle.

M. Voulot demande si la position financière de la Société lui permet de compléter le paiement des avances occasionnées par le monument de Portieux, soit 326 francs qui restent encore à la charge de M. Voulot.

M. Haillant propose à la Société de prendre part à la souscription ouverte par la faculté des sciences de Nancy,

en vue de faire exécuter le buste en bronze de son ancien doyen, M. Godron, correspondant de l'Institut, auteur de plusieurs ouvrages intéressant notre région, et membre correspondant de la Société depuis 1844.

La Société donne son entière adhésion à cette proposition et en renvoie l'examen à la Commission administrative.

M. Gaulard adresse à la Société ses remerciements pour l'avoir admis au nombre de ses membres titulaires et promet un actif concours à ses nouveaux collègues.

Dons. — M. Defranoux fait hommage à la Société d'un certain nombre des ouvrages qu'il a publiés. Des remerciements sont votés à M. Defranoux.

M. J. Lebrun, membre correspondant, envoie à la Société :
1° *Petite esquisse géologique en 12 leçons*, à l'usage des écoles ;
2° *Antiquité de la chanson des nourrices de Lorraine et d'Alsace et origines des litanies*.

Le 1^{er} travail est renvoyé à la Commission scientifique qui voudra bien s'adjoindre M. Defranoux ; le 2^e est renvoyé à la Commission d'Histoire et d'Archéologie.

M. Merlin fait hommage à la Société de son *Annuaire de l'Instruction publique pour 1881*.

Renvoi à M. G. Gley.

M. Thévenot adresse à la Société un exemplaire de sa *Notice sur la vie et les œuvres de Théodore et Paul Vibert*.

Remerciements à l'auteur et dépôt aux archives.

Un *projet d'organisation à Sfax des caravanes françaises entre Djerba, Ghadamès et le centre de l'Afrique* est renvoyé à l'examen de M. G. Gley.

Un *nouveau système pour hâter la maturation des fruits* est renvoyé à la Commission scientifique.

Présentations. — M. le docteur Bailly, maire de Bains, est présenté comme membre associé de la compagnie, par MM. Lebrun et G. Gley.

M. Burger, sous-inspecteur des forêts en retraite, à Meaux, est présenté comme membre correspondant par MM. Gabé et Muel.

Renvoi à la Commission d'admission.

Rapport des Commissions. — Commission d'agriculture. — M. Perrin, secrétaire de l'Association fromagère vosgienne, a adressé à M. le Préfet une demande d'adjoindre au concours régional de 1884, un concours spécial, restreint au département des Vosges, pour la fabrication du fromage et du beurre. La Commission estime qu'il y a lieu d'accepter en principe la proposition de M. Perrin, quant à ce qui concerne les fromages à pâtes molles, dits Gêromé, et propose d'accorder 5 médailles, une de vermeil, deux en argent et deux en bronze grand module. Elle demande qu'un crédit de 440 fr. soit voté à cet effet par la Société. Adopté.

En réponse à la question posée par la Société des Agriculteurs de France, relativement aux réformes à apporter au mode de vente des bestiaux sur le marché de la Villette, la Commission d'agriculture formule ainsi son avis :

1° Il convient de substituer la vente à la criée à la vente à l'amiable.

2° Il est préférable de vendre le bétail au poids vif et non sur appréciation de la viande nette qu'on peut obtenir après l'abattage.

La Société décide de transmettre cette réponse à la Société des Agriculteurs de France.

La Commission littéraire et artistique propose de conserver en 1884 le programme des concours ouverts pour 1880, à l'exception du dernier alinéa qu'elle propose de modifier comme suit : La Société accordera cette année une prime de 400 francs à l'auteur ou à l'éditeur qui publiera, avant le 4^{er} juin 1884, un *Guide du voyageur à Epinal*, remplissant certaines conditions qui seront communiquées aux intéressés, sur leurs demandes. Adopté.

La Commission propose un abonnement d'un an au *Bulletin de l'Athénée oriental* (études asiatiques, africaines et océaniques) 6 fr. par an. Adopté.

La Commission propose à la Société de souscrire pour un exemplaire de la *Statistique intellectuelle et morale du département de l'Aube*, par notre collègue M. Thévenot, 5 fr. Adopté.

La Commission est d'avis qu'il y a lieu d'insérer, aux *Annales* de 1884, le travail de M. Haillant : *L'expédition américaine à la recherche de Franklin*. Adopté.

A propos des dessins de M. le docteur Cosserat et des couleurs végétales de M. le docteur Chevreuse, la Commission propose de constituer une Commission artistique spéciale à laquelle serait désormais renvoyé tout ce qui concernerait les Beaux-Arts. Adopté.

M. Le Moyne lit un rapport sur le travail de M. Terquem : *Classement des animaux qui vivent sur la plage et dans les environs de Dunkerque*. Il conclut à ce que des remerciements soient adressés à notre correspondant M. Terquem.

La Commission du règlement avait adopté l'idée de faciliter l'accès de la Société d'Emulation à un plus grand nombre de membres, et avait rédigé un projet qui a été adressé à tous les membres titulaires. Partageant la même idée, la Société a pensé qu'il était possible d'arriver à ce résultat en se contentant de modifier, sur la proposition de MM. G. Gley et Le Moyne, l'art. 7 du règlement sérieusement élaboré en 1876.

M. Le Moyne propose de formuler ainsi cet article 7 :

« Pour être reçu membre de la Société, il faut être présenté par 2 membres titulaires, libres ou associés et produire » soit un travail imprimé ou manuscrit, soit tout autre » titre concernant les matières mentionnées en l'art. 4^{er}.

» La présentation est renvoyée, avec les documents ou » titres à l'appui, à la Commission d'Admission.

» Celle-ci fait son rapport à la séance ordinaire la plus » rapprochée et la Société vote immédiatement sur l'admission, à moins d'une demande d'ajournement provoquée » par 3 membres.

» Le vote est annoncé par les bulletins de convocation, il » se fait au scrutin secret.

» Le candidat doit, pour être admis, réunir la majorité » des suffrages exprimés par les membres présents.

» En cas de partage égal des voix, l'admission est prononcée. »

Le dernier paragraphe de l'art. 7 est supprimé. — Adopté.
M. Châtel demande si un compte rendu succinct des séances de la Société ne pourrait être adressé aux journaux de la localité, afin de faire mieux connaître les travaux de la Société et d'en faire profiter les membres associés.

Un autre membre propose d'adresser aux membres titulaires, libres et associés, les procès-verbaux *in extenso* de chaque séance au fur et à mesure qu'ils seraient imprimés.

La question est renvoyée à l'examen de la Commission administrative.

La séance est levée à 4 heures et demie.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 9 MARS 1881

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Cherest.

Présents : MM. CHATEL, CHEREST, DEFRANOUX, GABÉ, GAU-LARD, G. GLEY, KINTZEL, LAPICQUE, LANDMANN, LEBRUNT, MOTTET. MUEL, TANANT, VOULOT.

MM. BRETAGNE, GANIER et HAILLANT ont écrit ne pouvoir assister à la séance.

M. Lebrunt, président, ouvre la séance en faisant connaître le motif de la présente réunion : la Société avait à entendre la lecture des travaux que nos collègues MM. Landmann et Voulot ont l'intention de présenter aux réunions de la Sorbonne et qui doivent être expédiés au Ministère avant le 10 mars courant.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance du 17 février 1881. Approuvé.

Le secrétaire perpétuel donne lecture du procès-verbal de la séance de la *Commission administrative* du 6 mars.

Communication de la correspondance échangée entre le

Secrétaire et la maison Tancredè, qui pendant 2 années a fourni les engrais des champs d'expériences dans de très bonnes conditions et qui, dit-elle, ne peut continuer. La Société décide que, M. Lapicque recommandant la maison Javel, une commande sera immédiatement adressée à cette maison par les soins de M. Lapicque.

Notre collègue, M. Lebrun, de Lunéville, demande le concours de la Société pour organiser à Epinal une conférence qui sera faite par M. Ly-Chao-Pee, mandarin chinois, membre de l'Institution ethnographique de Paris : suivant la demande formulée par le conférencier, la Commission est d'avis de lui garantir un minimum de 170 fr. Il sera examiné si la conférence peut se faire au théâtre. La Société approuve ce chiffre minimum de 170 fr. et décide que la conférence sera faite dans le salon de l'hôtel-de-ville.

Sur l'invitation du président, le secrétaire perpétuel a adressé une réclamation à M. le directeur général de la Monnaie, les dernières livraisons de médailles ayant été facturées d'après le tarif des coins fournis par l'administration alors que la Société est propriétaire de ces coins.

M. le directeur de la monnaie a répondu que le revers de la médaille est frappé avec les coins de l'administration. Cette question sera examinée de nouveau, pour voir d'une manière positive d'après quel tarif ont été effectués les précédents paiements.

Sur la demande de M. Voulot, la Commission administrative propose l'allocation d'un nouveau crédit de 326 francs pour solde définitif des travaux effectués pour l'extraction de la Moselle et l'érection au musée du monument de Portieux.

Un membre demande qu'une plaque commémorative soit posée sur ce monument pour rappeler qu'il a été offert au musée par la Société d'Emulation.

M. Voulot fait observer que de nouveaux mémoires ont été ajoutés à ceux qu'il avait présentés et que la somme qui reste à payer est de 470 fr. 32 c.

La question est renvoyée de nouveau à la Commission administrative.

La Commission est d'avis que la Société souscrive, moyennant la somme de 10 francs, au buste qui doit être placé à la faculté des sciences de Nancy, en souvenir de son ancien doyen, M. Godron. Adopté.

Depuis 1844, le savant naturaliste, qui a laissé de nombreux travaux sur la flore des Vosges, était membre correspondant de la Société d'Emulation.

La Commission propose l'impression aux *Annales* du travail de M. Haillant, *Voyage à la recherche de Franklin*. Adopté.

Relativement à la proposition de M. Châtel d'envoyer aux journaux de la localité un compte rendu succinct des procès-verbaux des séances de la Société, la commission administrative est d'avis qu'après lecture de chaque procès-verbal, il soit donné par le secrétaire lecture de l'extrait qui pourrait être inséré dans les journaux et que ce ne soit que sur l'approbation de la Société que cet extrait soit livré au public, sous la responsabilité de la Société elle-même. Adopté.

Conformément à la décision de la Société, le secrétaire perpétuel donne lecture de l'extrait du procès-verbal de la séance du 19 février. Cet extrait est adopté.

Correspondance. — Il a été fait des démarches auprès de M. Houberdon pour l'engager à continuer sa collaboration à la Société. M. Houberdon maintenant sa démission, celle-ci est acceptée, malgré les regrets de la Société.

MM. Jouve, Antoine Gley et Maxe-Werly remercient la Société de les avoir délégués aux réunions des sociétés savantes de la Sorbonne et acceptent avec satisfaction de représenter la Société d'Emulation.

M. Foinant, instituteur à Liffol-le-Grand, adresse à la Société les travaux de ses élèves qui ont obtenu une mention honorable à l'exposition de géographie de Nancy. Renvoi à la Commission littéraire.

M. Defranoux fait hommage à la bibliothèque de la Société d'un certain nombre des ouvrages qu'il a publiés. Des remerciements sont votés à M. Defranoux.

Sur l'invitation de la Société philomatique vosgienne d'assister à l'assemblée générale annuelle, MM. Lebrunt et Tanant sont allés représenter la Société d'Emulation à cette réunion le 27 février.

Présentation — M. Lucien Humbel, ancien capitaine adjudant-major de chasseurs à pied, industriel à Eloyes, est présenté comme membre de la Société par MM. Lebrunt et Conus. Renvoyé à la Commission d'admission.

Il est procédé au scrutin secret à l'élection des membres de la Commission des Beaux-Arts dont la création a été décidée dans la dernière séance. Sont élus MM. Bretagne, Châtel, Chevreux, Ganier, Landmann, Tanant et Voulot.

Rapport des Commissions. — Au nom de la Commission d'admission, M. Gley présente un rapport très favorable aux candidatures de M. le docteur Bailly et de M. Burger.

M. Bailly est élu membre associé et M. Burger, membre correspondant.

La Commission d'histoire et d'archéologie désire le maintien du programme tel qu'il a été formulé en 1880.

Elle propose l'insertion aux *Annales* du travail du docteur Fournier : *Club Alpin français dans les Vosges*. Adopté.

M. Chevalier, secrétaire du comité de rédaction du *Bulletin historique de Valence*, demande l'échange des *Annales* contre ce *Bulletin*. Sur l'avis favorable de la Commission, l'échange est décidé.

La Commission d'agriculture propose de retrancher au programme des concours de 1881, le prix Castel qui est bisannuel.

Elle propose d'ajouter au programme de 1880 :

Bonne tenue des marcairies ;

Construction et tenue des fromageries ;

Ces établissements ayant une importance toute particulière dans l'arrondissement de Saint-Dié. Adopté.

Lectures. — M. Landmann donne communication du travail qu'il compte lire à la réunion des Beaux-Arts de la Sorbonne : *Dessin dans l'enseignement primaire et secondaire.*

M. Voulot donne également lecture du manuscrit qu'il désire voir envoyer à la Sorbonne pour les séances des Sociétés savantes, section archéologique : *Une nouvelle Triade gauloise ? sur un cippe vosgien.*

Ces deux lectures sont religieusement écoutées et des remerciements sont adressés aux auteurs par le Président. La Société approuve ces deux manuscrits et décide leur envoi au ministère de l'instruction publique.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1881

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Cherest.

Présents : MM. CHEREST, DEFRANOUX, HAILLANT, R. KIENER, LEBRUNT, MOTTET, TANANT.

Se sont excusés de ne pouvoir assister à la séance MM. CHATEL, GANIER, LANDMANN.

M. le Président fait part à la Société du décès de M. Delesse, officier de la Légion d'honneur, inspecteur général des mines, professeur à l'Institut agronomique à Paris, membre correspondant de la société depuis 1847. Il donne également avis de la mort de M. Friry, avocat, archéologue, correspondant du ministère de l'Instruction publique, à Remiremont, membre associé de la compagnie depuis 1832. Il est décidé que l'expression des regrets de la Société sera constatée au procès-verbal de la séance.

Il est donné lecture du procès-verbal de la séance du 9 mars : celui-ci est approuvé sans aucune observation.

Correspondance. — M. Thiriat demande à continuer à être dans les conditions qui lui ont été faites par la Société depuis 20 ans, c'est-à-dire à être dispensé de toute cotisation. La Société décide que la demande de M. Thiriat est agréée pour l'année 1881.

M. Lebrun, membre correspondant, remercie de l'accueil qui lui a été fait par la Société, ainsi qu'à M. Ly-Chao-Pee, lors de la conférence que ce dernier a donnée à Epinal.

M. le docteur Bailly et M. Burger remercient la Société de les avoir admis au nombre de ses membres.

M. Jacob, conservateur du musée de Bar-le-Duc, adresse à la Société un exemplaire d'une *Notice sur le comte de Widranges*.

M. Vianson, secrétaire de la Commission interdépartementale du Canal de l'Est, envoie à la Société : *Notes pour l'histoire du Canal de l'Est*.

M. Des Robert fait hommage de : *Les chants messins* par de Falibert 1870-1880 ; — *Tapisseries du Château de Bar* ; — *Un jeton de la chambre des comptes de Lorraine*.

M. Werly adresse une brochure de lui, extraite de la revue de numismatique : *Lettre à M. Renier-Chalon*. Renvoi à la Commission d'archéologie.

Elections. — M. Lucien Humbel, ancien capitaine-adjudant-major de chasseurs à pied, industriel à Eloyes, est élu membre de la Société d'Emulation.

Commissions. — La Commission chargée de faire des propositions à la Société de l'instruction élémentaire a envoyé son rapport à M. le président. Celui-ci en donne lecture. Il ajoute qu'une nouvelle demande a été adressée en faveur de M^{me} Lecomte. La Société décide que la question sera renvoyée à la Commission avec pleins pouvoirs.

La Société invite le Président à prier la Commission d'agriculture de hâter la solution de la question des engrais.

SÉANCE DU 19 MAI 1881

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Châtel.

Présents : MM. ADAM, CHATEL, DEFRANOUX, DEMANGEON, GAULARD, G. GLEY, HAILLANT, LANDMANN, LEBRUNT, MOTTET, LE MOYNE, MUEL et VOULOT.

M. le Président lit une lettre de M. Quignon, économiste du collège, l'informant que notre collègue M. CHEREST sérieusement indisposé ne pourra assister à la séance de ce jour.

Se sont fait excuser : MM. GABÉ, GANIER, GARNIER.

Le procès-verbal de la séance du 7 avril est lu et adopté.

Communications. — M. le Président lit des extraits de procès-verbaux des réunions solennelles de la Sorbonne, qui ont trait aux communications faites par MM. Landmann et Voulot.

La réunion s'associe unanimement aux remerciements chaleureux que M. le Président, au nom de la Société, adresse à nos collègues.

Correspondance. — M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce a adressé une circulaire invitant la Société à se faire représenter dans la Commission qui aura à discuter lors du concours régional les modifications à proposer aux programmes de ces concours pour l'an prochain.

Cette désignation ayant dû se faire d'urgence, M. Lapique a été nommé à cet effet par la Commission d'agriculture. Approuvé.

M. le Préfet ayant demandé de lui indiquer les moyens les plus efficaces pour la destruction des hannetons, M. le Président s'est empressé de faire savoir à cet administrateur que la Société a déjà récompensé un instituteur qui s'était occupé de cette question et qu'à son avis le

meilleur système à recommander était des primes pour la destruction de cet insecte.

Le questeur de l'Académie Stanislas à Nancy ayant invité notre Société à se faire représenter à sa séance annuelle du 12 mai; M. Chapellier, membre correspondant, a été délégué.

M. l'abbé Deblaye, curé de Poussay, a demandé à notre Société un avis favorable pour les recherches à faire dans les archives du cabinet impérial de la Maison d'Autriche. M. Chapellier appuyant cette demande, la réunion, sur la proposition de son Président et du président de la Commission d'histoire et d'archéologie, a adopté l'adhésion suivante :

» La Société d'Emulation des Vosges ayant reçu communication du projet rédigé le 12 mars dernier par M. l'abbé Deblaye, un de ses membres correspondants, concernant une recherche de documents lorrains inédits, conservés dans les bibliothèques ou les archives de Vienne, où ils ont été transportés par les anciens ducs de Lorraine, et reconnaissant l'importance que pourraient avoir les résultats de ce projet, s'associe par un vœu *unanime* à la supplique qui doit être présentée à cet effet à Sa M. I. et R. l'Empereur d'Autriche, au nom des notabilités et de toutes les Sociétés savantes de l'ancienne Lorraine. »
Adopté.

Communications. — Conférences agricoles durant le concours régional du mois de juin. — Le projet d'affiches préparé à cet effet par M. le président de la Société est entièrement adopté et pleins pouvoirs lui sont donnés pour en faire la publication.

Engrais chimiques. — M. le Président fait l'historique des démarches qu'il a faites pour se procurer des fertilisants et qui jusqu'ici n'ont pu aboutir. Il demande d'aviser de ces faits les expérimentateurs par une circulaire. Adopté.

M. Victor Adrielle demande des renseignements pour son ouvrage intitulé : *Histoire de l'ordre hospitalier de Saint-An-*

toine de Viennois et de ses commanderies et prieurés. — Renvoyé à la Commission d'histoire et d'archéologie.

Le Cabinet historique, revue mensuelle. — *Les Évêques de Langres*, ont été déposés à la bibliothèque et les donataires remerciés.

Le Président informe que M. Burger écrit pour remercier la Société de son admission, et que notre nouveau collègue a envoyé sa photographie destinée à notre album, en même temps que tous les renseignements personnels.

La lettre de M. José Do Amaral, noble portuguais, et le spécimen de son dictionnaire de numismatique portugaise, ont été renvoyés à l'examen de la Commission d'archéologie.

La lettre de M. le pasteur Dietz et sa brochure : *Notes sur quelques monnaies trouvées au Ban-de-la-Roche* sont renvoyées à la même commission.

L'examen des pièces de vers de M. Paul Hovasse est renvoyé à la Commission littéraire.

Le Président demande s'il y a lieu de renvoyer à la Commission d'agriculture la demande de récompense faite au nom de Mademoiselle Thomassin, de Mazelay : la réunion après en avoir délibéré, passe à l'ordre du jour, cette demande ne rentrant pas dans le programme du concours.

Diverses demandes de récompenses sont renvoyées aux commissions compétentes

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Lucien Adam annonçant l'envoi de son travail sur les *Patois lorrains*.

La Société d'agriculture de la Sarthe nous a envoyé le 3^e fascicule de ses *Annales* et demande les 7 premiers des nôtres.

M. le Président donne lecture d'une note fort curieuse ayant trait à une coutume en vigueur au Moyen-âge dans la seigneurie de Châtel-sur-Moselle.

Une circulaire du comité d'initiative pour l'organisation

de caravanes en Afrique est, sur sa demande, renvoyée à M. Gley.

L'Annuaire de l'institution ethnographique est renvoyé à l'examen de M. Tanant.

Le Président communique une lettre de M. Duroselle. — Il y a été répondu.

Rapports des Commissions. — La Commission d'admission fait un rapport favorable sur la candidature de M. Ly-Chao-Pee, mandarin chinois. — A l'unanimité des membres présents, M. Ly-Chao-Pee est élu membre correspondant.

La présentation de M. Olivier fils, imprimeur à Epinal, est renvoyée à l'examen de la Commission d'admission.

M. Nuel, au nom de la Commission d'agriculture, fait connaître que cette section a choisi MM. Muel et Lapique, comme jurés de l'exposition de l'industrie laitière. — Adopté.

Le rapport de M. Lebrunt, sur les expériences tentées en 1880 avec les engrais chimiques, sera, conformément à l'avis de cette commission, inséré aux *Annales* de cette année.

M. le Président, au nom de la Commission administrative, fait un rapport verbal sur le mémoire définitif de M. Voulot concernant le monument de Portieux. La Commission avait cru devoir fixer à 350 fr. la somme à régler.

M. Voulot explique que la somme de 136 fr. pour le moulage n'est pas exacte, qu'il ne faut en réalité compter que 54 fr. pour la reproduction envoyée au musée de Saint-Germain, le moule ayant servi d'abord à l'épreuve en ciment placée au musée des Vosges; il ajoute que l'allocation de 150 fr. des musées nationaux ne lui avait été donnée qu'à la condition que ces musées en retireraient quelque avantage.

La Société, après en avoir délibéré, vote la somme de 485 fr. 22 cent. pour solde définitif à ce jour de tout compte concernant le monument de Portieux.

Commission scientifique. — M. Defranoux lit un rapport sur l'ouvrage de M. Lebrun, de Lunéville : *Géologie à l'usage des écoles*.

Conformément aux conclusions du rapporteur, la Société décernera à l'auteur une médaille d'argent de 1^{re} classe.

Rapport de M. Demangeon sur la brochure de M. Dietz : *Le climat de Rothau*. — Des remerciements seront adressés à M. Dietz. A ce sujet M. Gaulard fait observer qu'il serait intéressant de dresser des statistiques comparatives entre l'état sanitaire de la population et l'état atmosphérique.

Sur le rapport de M. Le Moyne, la brochure traitant : *Des moyens de hâter la maturité des fruits*, est déposée aux archives et des remerciements seront adressés à l'auteur anonyme par l'entremise de l'éditeur.

Les conclusions du même rapporteur sur les travaux géographiques de l'école de Liffol-le-Grand sont approuvées.

M. Lebrunt donne ensuite lecture de son rapport sur les plus récentes élucubrations de M. Rabache.

M. Haillant, au nom de la Commission littéraire, lit un rapport sur une note de M. Ch. Grad, traitant de l'*Orographie des Vosges*. Il conclut en demandant que ce travail soit inséré aux *Annales* de la Société et que des remerciements soient adressés à son auteur.

M. Châtel, au nom de la Commission artistique, informe la réunion que cette commission a nommé M. Ganier, président et M. Châtel, secrétaire.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 4 heures 1/2.

SÉANCE DU 16 JUIN 1881

Président : M. Lebrunt :

Secrétaire : M. Châtel.

Présents : MM. CHATEL, GABÉ, HAILLANT, LEBRUNT, LE MOYNE et MOTTET

Se sont excusés : MM. GANIER, GLEY, LANDMANN et MUEL.

A l'ouverture de la séance, M. le Président prend la parole pour rappeler la perte cruelle qu'a faite la Société en la personne de M. Cherest, son secrétaire perpétuel. La réunion décide que l'expression de ses plus profonds regrets sera consignée au procès-verbal et que deux membres du bureau la transmettront personnellement à Madame Cherest.

Le procès-verbal de la séance du 19 mai est lu et adopté.

M. le Président, au nom de la commission administrative, propose d'attribuer trois médailles aux diverses expositions, qui ont lieu à Epinal à l'occasion du concours régional. Sur l'avis de M. Châtel, la Société exprime le désir que la médaille attribuée à l'exposition industrielle soit décernée à la section forestière. Adopté.

Le travail de M. Grad : *le Massif du grand Ballon*, proposé pour l'impression, sera inséré aux *Annales* de cette année et M. Gley veut bien se charger de la révision de l'épreuve. Adopté.

Le mémoire de M. Lebrun, de Lunéville, est renvoyé pour examen de la demande d'impression à la Commission scientifique.

M. le Président lit une lettre de M. Ganier, président de la Commission des beaux-arts, proposant d'employer ainsi la subvention de 1,000, fr. votée à sa séance du 3 février, savoir :

800 francs pour l'achat d'un tableau.

200 — des médailles à décerner aux artistes exposants, au nom de la Société d'Emulation.

La réunion, après en avoir délibéré, prend la décision suivante: « La Société d'Emulation jugeant inutile l'achat » d'un tableau avec les fonds mis à la disposition de sa » Commission des beaux-arts, préfère que ces fonds soient » employés en tout ou du moins en grande partie à la » distribution en son nom de médailles conformes aux » types qu'elle fournit habituellement. »

Correspondance. — M. le Président communique à la réunion :

Une lettre de M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce allouant à la Société une subvention de 1400 fr. pour être distribuée en primes à l'Agriculture.

Le compte rendu de la Commission supérieure du phylloxéra a été déposé à la bibliothèque.

M. Kintzel quittant Epinal pour aller habiter Autrey (H^{te} Saône) a adressé sa démission de membre titulaire. Il est nommé membre correspondant.

M. Ly-chao-Pee remercie la Société de l'avoir nommé membre correspondant. Il joint à ses lettres une notice sur sa vie et une photographie: il en a été remercié.

La réunion renvoie à l'examen de la Commission d'histoire et d'archéologie les lettres suivantes :

1° La demande de M. Joly, cultivateur à Pierraumont, commune d'Escles. M. Voulot a bien voulu donner un avis favorable à cette demande.

2° Une nouvelle lettre de M. José-do-Amaral et un second fascicule de son dictionnaire de numismatique portugaise.

La réunion donne acte à M. le président de la communication d'une lettre de M. Foinant, instituteur public à Liffolle-Grand.

Les exemplaires de la brochure : *Nouveaux systèmes pour protéger et hâter la maturité des fruits* sont distribués aux divers membres de la Société.

L'envoi du président du Comice agricole d'Epinal : *Exposé très sommaire des encouragements à l'enseignement agricole primaire*, est déposé aux archives. Des remerciements ont été adressés.

La réunion renvoie à l'examen de la Commission d'agriculture les documents ci-après :

1 Le n° 24 du *Journal de l'Industrie laitière*. — Une proposition d'abonnement à ce journal sera faite lors de la présentation du budget de 1882.

2° Le programme du concours du Comice agricole d'Epinal;

3° Le rapport de M. Puton à la Société centrale d'agriculture de Meurthe-et-Moselle sur le crédit agricole.

4° Une note présentée pour le concours, par M. Laurent et traitant d'une méthode pratique de la plantation et de la culture de la vigne.

5° Les demandes de récompenses de MM. Gainel, Colin, Muller et du maire d'Hagécourt.

La réunion renvoie à l'examen de la Commission scientifique et industrielle des demandes de récompenses, pour des ouvriers et employés industriels, présentées par MM. Claudel, Déchambenoit, Florion, Boitteux, veuve Lallemand, veuve Paul Béguin.

La brochure de M. Monnerot-Dumaine : *Quelques considérations sur l'art de la lecture*, est déposée aux archives.

Sur la proposition de M. le président, la réunion décide qu'en raison de l'importance du congrès agricole de cette année, les conférences qui y ont été faites ou des résumés de ces conférences seront réunis dans une brochure spéciale et comme annexe de nos *Annales*. La conférence de M. Lambert est dans ce but renvoyée à la Commission d'agriculture.

Sur le rapport favorable de la Commission d'admission, la réunion passe ensuite au vote sur la candidature de M. Ch. Olivier, fils, industriel à Epinal. M. Olivier est élu, à l'unanimité, membre de la Société.

La réunion procède encore au vote pour l'élection d'un secrétaire perpétuel, en remplacement du regretté M. Chérest et M. Châtel, secrétaire-adjoint, est élu à cette fonction.

M. Châtel, tout en remerciant profondément ses collègues de la sympathie qu'ils lui témoignent et de l'honneur qu'ils lui font en l'appelant à l'une des plus hautes charges de la Société d'Emulation, regrette que ses nombreuses occupations ne lui permettent pas d'accepter des fonctions aussi importantes. Il prie instamment ses collègues de le maintenir comme secrétaire-adjoint et de nommer une personne mieux qualifiée que lui au titre de secrétaire perpétuel de la Société d'Emulation.

La séance est levée à quatre heures.

SÉANCE DU 21 JUILLET 1881

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Haillant.

Présents : MM. DEMANGEON, GARNIER, GAULARD, G. GLEY, HAILLANT, LANDMANN, LEBRUNT, LE MOYNE, MOTTET, MUEL, TANANT et VOULOT.

Se sont fait excuser MM. BRETAGNE, CHATEL et GABÉ.

Le procès-verbal de la dernière séance du 16 juin est lu et adopté.

M. le Président donne lecture de la correspondance. — M. Châtel, secrétaire-adjoint, nommé secrétaire perpétuel à la dernière réunion, remercie ses collègues et les prie d'agréer l'expression de son regret de ne pouvoir accepter les fonctions qui lui ont été dévolues. Il est en conséquence procédé à l'élection d'un secrétaire perpétuel. M. Voulot est élu.

M. le Préfet des Vosges remercie la Société pour la part qu'elle a prise à la restauration du monument de Portieux.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le Maire de la ville d'Epinal, de M. le Conservateur des forêts et de M. le Secrétaire de la Société de géographie qui remercient la Société d'avoir offert des médailles pour les récentes expositions de M. Lebrunt qu'on proclamera à notre séance publique : 1^o Les médailles accordées à l'industrie laitière ; 2^o Celles offertes par notre Société à l'exposition industrielle, section forestière, à l'exposition scolaire et à l'exposition de géographie. Le rapport de M. Chapellier sur les *Patois lorrains* et la lettre qui l'accompagne sont renvoyés à la Commission d'histoire et d'archéologie.

M. Fayon, de Monthureux-le-Sec, envoie un échantillon d'avoine portant trois cent quinze grains cueillis sur une de ses propriétés qu'il a améliorée au point que la récolte

de cette année dépasse la valeur qu'avait ce fond précédemment. — Il est donné ensuite lecture d'une lettre de M. Daguin, proposant l'échange d'une *Grammaire celtique* contre douze volumes de nos *Annales*. Adopté.

M. le Président a reçu les remerciements de M. l'Inspecteur général Boitel pour la part prise par la Société d'Emulation dans les publications relatives au concours d'irrigation de 1880.

Les diverses demandes de récompenses reçues depuis la dernière séance sont renvoyées aux commissions respectives. Elles sont adressées par MM. André, de Rambervillers; Gérardgeorge, Schupp-Humbert et Fricotel, d'Epinal; Forel, de Rupt et Febvrel, de Jarménil, qui a joint à sa demande un don de 100 fr.

La Société nationale et centrale d'horticulture ayant invité notre Société à son exposition, la réunion décide que M. de Grandprey sera prié de la représenter à la séance publique.

M. le Président annonce qu'il a reçu la visite de M. Jules Dubois, notre collègue, venant annoncer à la Société qu'il avait obtenu un prix cultural au dernier concours régional d'Epinal.

La Société ordonne le dépôt à ses archives du programme de concours de l'Académie de Metz, de ceux de l'exposition d'horticulture de Coulommiers, de la Société académique de Nantes et de la Société de Cambrai.

M. Jouve envoie un poème ayant pour titre *Les Granges-Notre-Dame*, dont l'examen est confié à la Commission littéraire.

M. Morlot, instituteur à La Rue-sous-Harol, soumet à l'appréciation de la Société des cahiers de devoirs écrits de son enseignement agricole et horticole, dont l'examen est renvoyé à la Commission d'agriculture.

La brochure intitulée *Lessing : Nathan-le-sage*, conférence par Isaac Lévy, est renvoyée à la Commission littéraire.

La Société a reçu les publications suivantes :

Programme de la 4^e session du Congrès des Américanistes qui aura lieu à Madrid du 18 au 22 septembre de cette année. La Société décide qu'elle souscrira au 4^e volume de ce Congrès.

Elle a reçu l'hommage des ouvrages suivants offerts par l'auteur, M. Léon Germain :

1^o *Chartes inédites des sires de Joinville* ;

1^o *Deux chartes du XIII^e siècle en langue vulgaire*, provenant de l'abbaye de Châtillon ;

3^o *Recherches historiques sur la seigneurie de Cons-la-Grandville* ; Jean I^{er} de Termes, sire de Cons ;

4^o *Ferry I^{er} de Lorraine, comte de Vaudémont*.

Ces ouvrages sont renvoyés à la Commission d'archéologie.

La Société a reçu aussi l'hommage d'un opuscule intitulé *Champignons observés dans les Vosges* pendant les années 1878, 1879 et 1880, particulièrement dans les environs de Bruyères et de Saint-Dié, par les docteurs Quélet, Mougeot et René Ferry, offert par M. Mougeot. L'examen en est renvoyé à la Commission d'agriculture et tout particulièrement à M. Lapicque.

La Société académique de Laon a offert à la Société un volume ayant pour titre : *Origine et développement de l'art théâtral dans la province ecclésiastique de Reims*, par Edouard Fleury.

M. Chapellier a bien voulu nous remettre le volume de l'année 1840 des mémoires de la Société royale des sciences, lettres et arts de Nancy et 5 volumes anciens de nos *Annales* en échange de 6 de nos volumes plus récents.

Le Ministère de l'Instruction publique a envoyé les nos 37 et 38 (janvier-avril 1884) du recueil *Romania*, consacré à l'étude des langues et littérature romanes. La Société a également reçu le volume 1880 *Smithsonian Institution Washington*, dont la lecture est renvoyée à M. Haillant.

M. le Secrétaire de la Commission d'agriculture rend compte de la séance tenue par cette Commission le

30 juin. La brochure intitulée : *le Crédit agricole* par M. Puton qui en a fait hommage à la Société, est communiquée à M. Haillant pour en rendre compte s'il y a lieu.

La lettre et la brochure de M. Goetz sur un mode spécial de culture des champs et des prés sont renvoyées à M. Fabre, de Neufchâteau, avec prière de donner son avis; la Commission désigne ensuite comme membres du Jury de visite des fermes de l'arrondissement de Saint-Dié, MM. Lapicque, Defrance et Muel.

La Société renvoie à la Commission d'agriculture la demande de M. Géhin en faveur de M. Labbé, brigadier forestier à Lubine et celle de M. Mer, garde général à Longemer (commune de Gérardmer).

Elle renvoie à la Commission littéraire : 1° *La Notice historique, descriptive et humoristique sur la commune des Granges-de-Plombières et sur celle de Ruaux*, par M. Petitjean, de Granges; 2° La demande de M. Mathieu, instituteur à Colroy-la-Grande, inventeur d'une machine à découper les cartons pour la construction des cartes en relief, accompagnée d'une lettre de M. Graillet; 3° *La notice biographique sur la vie et les œuvres d'Albert de Montémont*, par M. Charles (Victor-Emmanuel), médecin à Cornimont; 4° *Les abeilles*, pièce de poésie par M. Ch. de Lett, à Remiremont; 5° *Ténèbres et Lumières*, trois cahiers envoyés par M. Norbert Boyé, cultivateur à Avillers, près Mirecourt.

M. le Président signale à la Commission d'archéologie et particulièrement à M. Voulot un travail intitulé : *Une découverte numismatique dans le département des Vosges, monnaies romaines*, inséré au 45^e volume, année 1879, pages 24 et suivantes, des *Mémoires* de la société d'archéologie et d'histoire de la Moselle.

M. Haillant présente au nom de M. Berher, notre collègue, le supplément rédigé par ce botaniste à son *Catalogue des plantes vasculaires*. Ce travail, dit le rapporteur, complète l'énumération des stations nouvelles signalées par les botanistes vosgiens; il contient la découverte de quarante trois plantes

nouvelles dont quarante dicotylédonées et trois monocotylédonées, formant un total de trente-sept espèces et six variétés. Les deux genres *Hieracium* et *Mentha* fournissent les plus nombreux apports. Ces plantes nouvelles se répartissent dans treize familles. Parmi les plus intéressantes, M. Haillant signale l'*Alyssum incanum*, le *Linum Leonii*, le *Sedum micranthum*, le *Galium nitidulum* aux belles tiges luisantes, le *Taraxacum erythrospermum* ; les *Mentha citrata*, *rubra* et *subspicata* ; la variété *minor* du *Scutellaria galericulata*, le *Juncus tenuis* et tout particulièrement le *Galeopsis glabra* des étangs, plante nouvelle non-seulement pour nos Vosges, mais même pour la France, qui a été découverte par M. Berher sur les flancs rocaillieux et granitiques du mont Solem. M. Haillant termine en proposant des remerciements à notre collègue et l'insertion de ce *Supplément* dans nos *Annales*. La Société adopte cette proposition.

M. le Président donne lecture de sa notice biographique sur M. Chérest notre regretté secrétaire perpétuel. La Société en vote l'insertion aux *Annales* avec les deux discours prononcés sur la tombe par MM. Gley et Châtel.

M. le Président donne ensuite lecture d'un article de M. de La Tréhonnois sur le récent concours régional d'Epinal, inséré au *Journal d'Agriculture pratique* de M. Barral (25 juin 1881). Ce compte-rendu est diversement apprécié ; mais il est décidé que la Société n'étant pas directement intéressée ni visée dans cet article, n'y fera pas de réponse.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à trois heures trois quarts.

SÉANCE DU 22 SEPTEMBRE 1881.

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Voulot.

Présents : MM. LEBRUNT, ADAM, BRETAGNE, CHATEL, GANIER,

ROGER KIENER, LAPICQUE, HAILLANT, MOTTET, THIERNY, MUEL, VOULOT.

M. DEFRANCE assiste à la séance.

Se sont excusés MM. GABÉ, GLEY, GARNIER.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société décide à l'unanimité que les regrets sincères causés par la mort de M. Bippert, membre résidant, seront exprimés à Madame veuve Bippert. Des félicitations sont adressées à M. Muel, nommé récemment officier d'académie.

Correspondance. — Une lettre du 11 juillet émanant de M. le Président du Conseil, Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts, demande aux sociétés savantes des renseignements sur leur historique, leurs origines, etc. M. le Président dit qu'il n'y a guère qu'à continuer pour répondre à cet appel, la *Notice historique* sur la Société d'Émulation publiée en 1847 dans les *Annales* par MM. Berher et Ballon. Il y aurait toutefois à faire aussi quelques recherches sur l'origine officielle de la compagnie. Chaque membre est prié de contribuer à ce travail.

Une autre lettre circulaire émanée du même ministère (18 juillet) donne le programme des questions à traiter aux conférences des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1882, pour les parties de l'archéologie et de l'histoire. M. Voulot fait observer que les nouveaux programmes ne font aucune mention de l'archéologie préhistorique, et qu'admettant les savants de Paris au nombre des concurrents pour des questions d'assez vaste compréhension, ils ne font pas la plus belle part à la province. M. Bretagne pense que cette part est encore fort belle, une monographie historique, telle que celle d'Épinal au moyen-âge, devant rentrer dans les limites du nouveau programme. Cette lettre circulaire sera renvoyée à la Commission d'archéologie.

Lettre de M. Des Robert qui demande à insérer dans les *Annales* un travail historique sur les *Campagnes de Charles IV*, duc de Lorraine et de Bar, en Allemagne, en Franche-Comté et en Lorraine, 1634-35.

M. le Président ayant écrit à l'auteur, pour lui demander d'envoyer son manuscrit qui devait être soumis à la Commission d'histoire, l'a informé en même temps que le nombre considérable de pages contenues dans ce travail ne permettrait de l'insérer que partiellement d'année en année. M. Des Robert n'a pas encore répondu.

Envoi fait par le Ministère de l'Agriculture et du Commerce d'une statistique sur « *Les Récoltes de la France en 1880.* »

M. Frédéric Moreau offre la suite de son riche *Album sur les fouilles de Caranda* : (Les fouilles de Breny). Remerciements votés au donataire.

Lettre de M. Piroux, directeur de l'institution des sourds-muets de Nancy à M. le sénateur Varroy, M. Piroux demande que la Société veuille bien appuyer sa demande de rendre national cet établissement.

La Société décide qu'il sera donné suite à cette demande, en renouvellement d'une démarche semblable faite par la Société en 1874.

Lettres des présidents des Comices agricoles de Remiremont, Saint-Dié, Mirecourt et Épinal, invitant la Société à envoyer des délégués aux réunions annuelles. M. le Président a assisté à la réunion d'Épinal, M. Defranoux à celle de Mirecourt, M. le docteur Legras, délégué, s'est fait excuser.

Lecture d'une lettre de M. Defranoux, rendant compte de sa mission.

Lettre de M. Haillant renouvelant sa démission de bibliothécaire-archiviste-adjoint, à l'occasion de l'insertion de son titre aux *Annales* de 1881.

Lettre de M. Léon Louis demandant une récompense pour l'*Annuaire des Vosges* et pour l'*Agenda du facteur*. Cette demande, accompagnée de dix exemplaires de l'*Annuaire* et d'un exemplaire de l'*Agenda*, est renvoyée à la Commission littéraire.

Lettre de M. Daguin demandant l'échange de la *Grammatica*

celtica avec un certain nombre d'exemplaires des *Annales*. L'échange est fait.

Lettre de M. Laurent, instituteur à Vouxey, relative à des travaux de viticulture. Renvoyée à la Commission d'agriculture, cette demande a été déjà examinée par M. Defranoux qui a conclu à une médaille de bronze. Le rapport approuvé sera transmis à M. Defrance.

Lettre de M. le secrétaire du Comice de St-Dié, donnant des renseignements sur les candidats qui ont adressé des demandes. Cette lettre a été transmise le 26 juillet à M. le secrétaire de la Commission d'Agriculture.

Lettre de M. Constant Saintin, agriculteur à Sivry-sur-Meuse, accompagnée d'un cahier manuscrit destiné au concours. Le tout a été renvoyé à la Commission d'agriculture le 29 juillet dernier.

Lettre de M. Gebhart qui propose à la Société de distribuer avec les médailles aux lauréats, des bons pour une certaine quantité d'engrais Goux. La proposition a été renvoyée à la Commission d'agriculture qui l'a examinée et pourra entendre M. Gebhart, développer ses idées sur la richesse de cet engrais en principes fertilisants et économiques, comme sur les voies et moyens à employer pour réaliser sa proposition.

M. Gaulard envoie à la Société un exemplaire d'un travail qu'il vient de publier : *Quelques considérations sur l'œdème vulvaire chez la femme enceinte et en travail*. Des remerciements sont votés à l'auteur.

Lettre de M. Trottin.

Le siège de Metz en 1870, discours de réception de M. Viansson à l'Académie de Stanislas est offert par l'auteur.

M. l'archiviste de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe envoie le bulletin de cette compagnie, et demande en échange les sept premiers volumes des *Annales*. Il sera fait droit, dans la mesure du possible, à cette demande.

L'Académie nationale de Reims envoie le programme de ses concours pour 1882 et 1883 qui sera déposé aux archives.

Une nouvelle lettre de M. Constant Saintin demandant des

nouvelles de son travail, est renvoyée à la Commission d'agriculture.

Le mont Pappua, brochure par M. Papier, est offert à la Société qui vote des remerciements à l'auteur. De même : *Longeville devant Bar*, brochure de M. Bonnabelle, est offert et donne lieu à un vote semblable.

M. Tourey envoie pour le concours divers morceaux de musique exécutés au concours régional d'Epinal. Le tout a été transmis à la Commission artistique.

Prospectus du *Vade mecum à l'usage des agriculteurs*.

Commissions. — Rapport de la Commission d'admission sur les candidatures de MM. Maire, Douliot, Marqfoy, Monchablon, d'Arbois de Jubainville, don José do Amaral. A la suite de ce rapport favorable, le vote est effectué. L'élection des six membres nouveaux est prononcée.

Le rapport de la Commission d'agriculture cite le rapport de M. Gabé sur le travail de M. Perrin, concernant l'exposition fromagère au concours régional et la situation des marcaires. La Société adopte les conclusions suivantes : Le rapport Perrin sera inséré partiellement et les noms des lauréats seront proclamés en séance publique. — La Commission décide qu'elle visitera la pépinière forestière d'Uxegney, organisée avec le secours de l'engrais Ville. — La Commission propose d'adresser des remerciements aux auteurs de la *Revue mycologique* « Champignons observés dans les Vosges de 1878 à 1880 », ouvrage offert par MM. Quélet, Mougeot et René Ferry.

La Société décide le renvoi à la Commission d'agriculture du rapport de M. Vimont sur M. Goetz, travail contenu dans les *Mémoires* de la Société d'agriculture, sciences, lettres et arts de l'Aube.

La Société entend les communications de MM. Defrance, Lapicque, Muel sur le concours d'agriculture. Elle décide que la lettre de M. le maire d'Hagécourt, recommandant l'instituteur de cette commune pour une récompense, comme ayant fait organiser par ses élèves la destruction en

grand des hannetons, sera transmise à l'Administration académique pour renseignements complémentaires.

M. le Président annonce qu'une certaine quantité d'engrais Ville lui est arrivée.

La Commission des beaux-arts aura à nommer un rapporteur pour la demande de M. Tourey.

A la séance solennelle, un seul rapporteur rendra un compte sommaire de toutes les récompenses fournies par la Société d'Émulation.

M. Haillant désirerait qu'un membre de la Compagnie fût chargé de faire un travail sur les expositions du Concours régional d'Épinal. Ce mémoire qui serait lu partiellement en séance solennelle serait imprimé aux *Annales*. D'après l'avis de M. Châtel et de plusieurs autres membres, la Société reconnaît que si elle ne peut imposer à personne une pareille tâche, elle serait heureuse de voir les *Annales* conserver quelque trace des expositions d'Épinal.

SÉANCE DU 20 OCTOBRE 1881

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Voulot.

Présents : MM. LEBRUNT, DEMANGEON, DEFRAUX, GARNIER, G. GLEY, R. KIENER, MOTTET, VOULOT.

Se sont excusés : MM. CHEVREUX, GABÉ, LANDMANN, LE MOYNE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Correspondance. — M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce écrit pour remercier la Société des deux exemplaires des *Annales* qu'elle vient de lui offrir (année 1881.)

M. Marqfoy remercie la Société de son élection et lui offre un travail de sa composition : *Des réformes immédiates à introduire dans la télégraphie* (Paris 1870). La Société vote des remerciements à l'auteur. M. Marqfoy a aussi envoyé un

exemplaire de sa photographie avec quelques notes autobiographiques.

M. Douliot remercie la Société de son élection. Il en est de même de M. Maire et de M. d'Arbois de Jubainville, qui envoient leur photographie. M. Muel, nommé Inspecteur des Forêts à Mirecourt, écrit pour faire ses adieux à la Société qui est heureuse de le conserver en qualité de membre associé.

M. le Président lit une lettre détaillée de M. Trottin, graveur, à Paris, indiquant : 1° des médailles que ce Monsieur tient prêtes à la disposition de la Société et qui pourraient servir pour le Concours de 1881. — 2° les prix qu'il réclamerait, 250 fr. pour le petit format, 350 pour le grand, si on lui confiait l'exécution de nouveaux coins. Dans ce cas, il proposerait de graver sur l'avvers une tête de génie surmontée d'une flamme, sujet qui lui paraîtrait convenir mieux à notre Société que le type de la Minerve, renouvelé constamment depuis le premier empire. La Société décide qu'il sera d'abord demandé des spécimens de médailles pouvant servir cette année, en attendant qu'il soit statué sur la commande de nouveaux coins.

Une lettre de M. Joly, propriétaire à Pierraumont, près de Vioménil, donnant d'intéressants détails sur des antiquités locales, est renvoyée à M. Voulot.

M. Jouve, en recevant le volume des *Annales* de 1881, exprime le regret de n'avoir pas reçu ceux de 1879 et 1880. Il demande ce qu'il doit à la Société. Celle-ci décide que les deux volumes mentionnés lui seront adressés.

La Société académique de Maine-et Loire fait savoir qu'elle change son titre en celui d'Académie des Sciences et Belles-lettres d'Angers.

M. le Président donne avis qu'il a expédié les séries d'engrais Ville pour céréales. Sur 40 expérimentateurs des années précédentes, 16 y ont renoncé, 4 n'ont pas répondu, malgré des lettres de rappel, 14 continueront les essais sur la pomme de terre, 6 sur les céréales.

Une livraison du *Monde inconnu* sera déposée aux archives.

Le numéro du *Pays* du 17 octobre 1881, contenant un article sur le Congrès international phylloxérique est renvoyé à la Commission d'agriculture.

Un vocabulaire messin, au XVI^e siècle, publié par M. Des Robert, est offert à la Société. Des remerciements seront transmis à l'auteur avec les *Annales* de 1881. La brochure est renvoyée à la Commission d'archéologie et d'histoire. La Société décide que les *Annales* seront envoyées à M. Thévenot, en échange de sa *Statistique intellectuelle et morale de l'Aube*, à laquelle la Société a souscrit.

M. le docteur Simonin offre à la Société son *Rapport sur le service de l'Assistance médicale et de la vaccine dans Meurthe-et-Moselle*. Des remerciements seront adressés à l'auteur.

L'Académie de Stanislas envoie un bon pour son volume de 1881 qui sera retiré à Nancy.

Deux prospectus, prix courant pour graineterie et prix de la plante abyssinienne dite *Musa ensette*, seront déposés aux archives.

Présentations. — Les présentations de trois nouveaux candidats sont renvoyées à la Commission d'admission.

Compte Collot. — M. le Président dit que le compte de M. Collot, après révision, s'élève à 4469 francs, 50 centimes. A ce propos, M. Haillant vient de réclamer, un peu tard, les 50 exemplaires de son travail auxquels a droit chaque auteur, à la condition d'en faire la demande. Le cliché a été détruit par M. Collot qui avait fait demander à M. Haillant s'il désirait les exemplaires précités. Le commissionnaire s'était sans doute mal expliqué. M. Haillant avait cru qu'on lui faisait demander s'il ne désirait pas d'exemplaires en plus des 50 réglementaires. De là un malentendu que la Société n'a pas à trancher. Toutefois, elle exprime le vœu qu'à l'avenir, M. Collot veuille faire toutes ses communications par écrit, et accompagner de quelques lignes chacun de ses envois. Au cas présent, la Société décide à l'unanimité qu'elle fera les frais d'un nouveau tirage en faveur d'un membre qui veut bien lui prêter son active collaboration.

Actes de la séance publique. — M. Tanant est désigné pour prononcer le discours d'usage à la séance publique et accepte cette mission.

Commission littéraire. — M. Jouve propose à la Société l'insertion aux *Annales* d'un poème inédit que M. Le Moyne juge intéressant et digne d'y figurer. Renvoi à la Commission administrative pour l'examen.

La Commission des beaux-arts a demandé qu'on sollicitât pour la séance générale, le concours d'une société musicale. La Société approuve cette proposition.

Commission scientifique. — La Commission scientifique propose de ne pas publier un travail élémentaire de géologie, par M. Lebrun, architecte d'Azerailles, les précis de ce genre ne figurant pas d'habitude dans les *Annales*.

La Commission a arrêté la liste des récompenses à distribuer aux ouvriers. Elle demande qu'une médaille de vermeil soit attribuée à titre exceptionnel au sieur Guérin, garde-malades, à l'hospice St-Maurice d'Epinal. Ces propositions sont adoptées.

La Société approuve les propositions de la Commission scientifique.

M. Gley lit une appréciation avantageuse de l'*Annuaire de l'instruction publique dans les Vosges*, par M. Merlin. La Société vote des remerciements à M. Gley, ainsi qu'à l'auteur, qui a fait hommage de son livre. — M. Demangeon apporte à la Société un appareil hygiénique pour pompes à bière, que les deux inventeurs présentent au concours. M. Demangeon en fait voir toute l'utilité et obtient qu'il sera renvoyé à l'examen de la Commission scientifique.

SÉANCE DU 17 NOVEMBRE 1881

Président : M. Lebrant.

Secrétaire : M. Veuilot.

Présents : MM. LEBRUNT, CHATEL, CHEVREUX, DEFRAUX,

DOULIOT, DEMANGEON, GANIER, HAILLANT, LANDMANN, MOTTET, VOULOT.

S'est excusé M. TANANT.

Commission d'archéologie et d'histoire. Les conclusions de la Commission relatives aux récompenses à accorder sont adoptées. (Médaille de vermeil à M. Adam).

Commission littéraire. Après discussion, le complément des conclusions de la Commission est admis.

Commission d'admission. Après un rapport favorable, MM. Retournard, inspecteur des contributions directes à Epinal, Henri Mougeot, ingénieur civil, fabricant de papier à Laval, le docteur Liégeois de Bainville-aux-Saules sont élus membres de la Société.

Lecture du rapport de la Commission des beaux-arts à l'Exposition d'Epinal Remerciments et félicitations à M. Landmann rapporteur.

Commission scientifique. Lecture et adoption du rapport supplémentaire. Les conclusions de la Commission sont adoptées.

Lecture faite par M. le Président du rapport de la Commission d'agriculture. Le rapport est adopté.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 23 NOVEMBRE 1881

Président : M. Lebrant.

Secrétaire : M. Voulot.

Présents : MM. BRETAGNE, CHATEL, DEMANGEON, GABÉ, GARNIER, G. GLEY, HAILLANT, MARQFOY, MOTTET, TANANT, VOULOT.

S'est excusé : M. LANDMANN.

Le procès-verbal de la séance du 17 novembre est adopté.

Lecture du discours d'usage de la séance publique, par M. Tanant.

Adoption des conclusions du rapport de la Commission d'archéologie et d'histoire par M. Voulot.

M. Louis Henry sera cité au rapport de la Commission d'archéologie et d'histoire pour ses nouvelles recherches de cette année.

On écrira de nouveau au graveur Trottin.

La Société émet le vœu que la séance générale ait lieu le 8 décembre si c'est possible.

Le rapport Perrin sera imprimé en notes à la suite des actes de la séance publique.

Les récompenses de la Société pour l'instruction élémentaire seront proclamées à la séance publique.

Décision relative aux abonnements à faire pour 1882. L'*Industrie Laitière* y sera ajoutée.

Lecture du rapport de M. Marqfoy sur les œuvres de musique exécutée, composées par M. Tourey. Les conclusions du rapport sont adoptées.

Correspondance. — Il est donné lecture d'une lettre circulaire du ministère relative aux découvertes de M. Pasteur sur l'inoculation charbonneuse chez les animaux.

Lecture d'une lettre de M. le Préfet, indiquant à la Société les formalités à remplir pour faire des conférences sous le patronage de cette compagnie.

Lettre de M. Laurent, agriculteur. Le secrétaire est chargé d'y répondre.

Lettre de don José demandant des règlements de sociétés. Même décision.

Lettre de remerciements de M. Georgeot pour les *Annales*.

La *Revue des Sociétés savantes* de 1880 contient une appréciation de la lecture de M. Voulot sur la colonne de Portieux. Il sera fait lecture dans une prochaine séance de cette pièce officielle.

Le Mouvement atomique, brochure envoyée par M. Marcelin Langlois, sera transmis à la Commission scientifique, et particulièrement à M. Douliot. Remerciements à l'auteur.

Envoi par M. Jouve d'une brochure de poésie: *Le vieux montagnard vosgien*. Remerciements à l'auteur.

Un numéro du *Panthéon de l'Industrie* et un numéro du *Bélier*, où il est question d'engrais humain, seront renvoyés, avec le rapport Gebhart, à la Commission d'agriculture.

Le fascicule d'août du *Journal des savants* est signalé comme contenant un rapport de M. Egger sur un travail de M. Baudrillart, membre de l'Institut, un de nos collègues.

M. Barbier offre à la Société sa carte de la Tunisie ; la Société vote des remerciements.

La Société d'Horticulture d'Épernay demande à compléter la série de nos *Annales*. Il sera donné suite à sa demande dans les limites du possible.

Manuscrit. — *Un minéralogiste vosgien*, manuscrit par M. A. Benoît, sera renvoyé à la Commission d'archéologie et d'histoire.

Communication de M. Haillant sur une brochure par M. Gless : *Un patois lorrain*. M. Haillant est prié de lire prochainement un rapport sur ce sujet.

SEANCE PUBLIQUE ET SOLENNELLE DU 8 DÉCEMBRE 1881

Président : M. Lebrunt.

Secrétaire : M. Châtel.

MM. VATIN, secrétaire général de la préfecture des Vosges suppléant M. le PRÉFET absent, LEBRUNT, président, LE MOYNE et GLEY, vice-présidents, GABÉ, conservateur des forêts, TANANT, conseiller général, ont pris place au bureau.

Les membres titulaires présents étaient : MM. ADAM, BERHER, BRETAGNE, CHATEL, CHEVREUX, COLLOT, CONUS, DEMANGEON, DOULIOT, GABÉ, GANIER, GARNIER, GLEY, GRAILLET, HAILLANT, LANDMANN, LEBRUNT, LE MOYNE, MERLIN, MOTTET, RETOURNARD et TANANT.

MM. DE BOUREULLE, CHAPELLIER, DEFRANCE, GEORGES, HUMBEL, LÉON KRANTZ, LUCIEN KRANTZ, membres correspondants, assistaient à la séance.

MM. VOULOT, secrétaire perpétuel, MAZURIER, président du comice agricole de Remiremont et MAUD'HEUX, président du Comice agricole d'Epinal se sont excusés de ne pouvoir prendre part à la réunion.

Parmi les invités qui ont bien voulu honorer la Société de leur présence, nous avons remarqué MM. Gaillot et Dubois, conseillers municipaux, MM. Gard, directeur des douanes, Bernard, directeur des contributions indirectes, Goguel, pasteur protestant, Perrin, secrétaire de l'Association fromagère vosgienne.

Un grand nombre de dames avaient tenu aussi à assister à notre séance solennelle et s'unir à nous pour applaudir les orateurs et les lauréats.

A deux heures, M. Lebrunt, président, ouvre la séance et informe la réunion, que notre président d'honneur, M. Paul Boegner, est, par un cruel deuil de famille, empêché de se trouver parmi nous.

M. le président, interprète des sentiments unanimes de notre compagnie et des invités, regrette vivement l'absence de notre éminent administrateur ; il rappelle tout l'intérêt et la bienveillance que M. le Préfet porte à notre œuvre, son intervention gracieuse en notre faveur auprès des membres du Conseil général. A l'occasion du deuil qui vient de le frapper lui et les siens, il lui renouvelle l'assurance de toute notre sympathie.

Notre honorable collègue, M. Tanant, appelé à prononcer le discours d'usage, nous a, dans une esquisse à grands traits, fait l'historique de l'art. Cette question si vivante d'actualité, M. Tanant l'a traitée avec la chaleur et la conviction sincère dont il sait animer toutes ses œuvres. Cette étude par son exposé lucide a fait le plus grand plaisir à tous les auditeurs.

M. Defrance, chargé du rapport annuel de la Commission d'agriculture et de sylviculture, nous a fait parcourir par ses récits les métairies bien tenues de l'arrondissement de Saint-Dié. Il a loué à juste titre la commune d'Anould,

qui a consacré une somme considérable au reboisement d'une grande portion de son territoire, et nous avons chaleureusement acclamé les braves gardes forestiers que leurs chefs ont désignés pour recevoir nos récompenses.

M. Voulot, notre secrétaire perpétuel, a fait du remarquable ouvrage de M. Lucien Adam « *Les patois lorrains* » une analyse fort intéressante dont nous avons entendu avec un grand plaisir M. Haillant nous citer quelques passages les plus essentiels.

Le rapport de la Commission littéraire présenté par M. Le Moyne a eu son légitime succès de tous les ans. Notre vice-président dit juste et bien, et les conseils qu'il a donnés aux auteurs le sont toujours sous une forme si aimable, que les lauréats ne peuvent que se louer d'avoir été appréciés par un esprit aussi judicieux.

M. Marqfoy avait fait de M. Tourey l'éloge hautement mérité de cet artiste distingué : M. Landmann nous a donné lecture de ce rapport. Puis M. Landmann nous a rapidement rappelé la première exposition des beaux-arts à Epinal et avec force et vigueur a revendiqué la part importante que notre Société a prise à sa réussite.

M. Demangeon, au nom de la Commission industrielle et scientifique, nous a ensuite donné les noms des vétérans industriels primés cette année.

M. le Président a proclamé alors la liste des récompenses décernées par la Société, et les lauréats sont venus aux applaudissements de l'assemblée recevoir leurs médailles et leurs diplômes des mains des membres du bureau.

M. le Président termine la séance en remerciant tous ceux qui ont bien voulu assister à cette solennité et s'adressant plus particulièrement aux artistes, dont le talent et la bonne volonté ont contribué pour beaucoup à donner à notre fête un caractère gracieux, leur en témoigne toute sa gratitude.

**Ouvrages reçus du Ministère de l'Instruction
publique pendant l'année 1881.**

Romania.

Journal des Savants.

Revue des Sociétés savantes des départements.

Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes.

Cabinet historique.

Institut des provinces de France.

Chronique des Sociétés savantes.

Bibliographie des Sociétés savantes de France.

**Ouvrages périodiques offerts à la Société
d'Emulation pendant l'année 1881.**

J. Vinot, professeur, à Paris. — *Le Journal du Ciel.*

Docteur Aimé Robert, rédacteur en chef, à Nancy. — *Revue d'hydrologie médicale française et étrangère.*

Le Bon Cultivateur, recueil agronomique de la Société centrale d'agriculture de Meurthe-et-Moselle, du Comice agricole de Nancy et de la Société agronomique de l'Est.

Hamet, professeur d'apiculture au Luxembourg, rue Monge, 67, à Paris. — *L'Apiculteur.*

Paté, à Malzéville, près Nancy. — *Le Béliet*, journal spécial d'agriculture, paraissant le dimanche.

Goux, cours Saint-Antoine, 26, à Agen. — *Le Cultivateur agenais*, revue populaire mensuelle d'agriculture.

Maître Jacques, journal d'agriculture.

L'Industriel vosgien, journal bi-hebdomadaire de Remiremont.

La Presse vosgienne, journal de l'arrondissement de Mirecourt, paraissant le dimanche.

Demangeon. — *Extrait des notes mensuelles recueillies à l'observatoire météorologique d'Epinal.*

Les publications des Sociétés savantes, dont la liste est ci-après.

Liste des ouvrages offerts à la Société d'Émulation pendant l'année 1881.

D^r Gaulard. — *Quelques considérations sur l'œdème vulvaire.*

Des Robert. — 1^o *Chants messins par de Talibert (1870-1880);*

2^o *Tapisseries du château de Bar ;*

3^o *Un jeton de la chambre des comptes de Lorraine.*

Maxe Werly. — *Lettre à M. Renier-Chalon (numismatique);*

Pasteur Dietz. — *Notes sur quelques monnaies trouvées au Ban-de-la-Roche.*

Institution ethnographique. — *Annuaire de 1881.*

Don José do Amaral. — *Divers travaux de numismatique portugaise.*

Léon Germain. — 1^o *Chartes inédites du sire de Joinville;*

2^o *Deux chartes du XIII^e siècle en langue vulgaire, provenant de l'abbaye de Châtillon ;*

3^o *Recherches historiques sur la seigneurie de Grandville, Jean I^{er} de Termes, sire de Cons;*

4^o *Ferry I^{er} de Lorraine, comte de Vaudémont.*

D^{rs} Mougeot, Quélet, René Ferry. — *Champignons observés dans les Vosges pendant les années 1878, 1879, 1880, particulièrement dans les environs de Bruyères et de St-Dié, par les docteurs Quélet, Mougeot et René Ferry. Don du docteur Mougeot.*

Edouard Fleury. — *Origine et développement de l'art théâtral dans la province ecclésiastique de Reims. Don de la Société académique de Laon.*

Puton. — *Le crédit agricole.*

Barbier. — 1^o *Carte d'Afrique, 2^e édition;*

2^o *Réduction photographique d'une carte de l'Atlas uniprojectionnel.*

Daguin. — 1^o *Série de fiches bibliographiques sur Jeanne d'Arc* (1500 environ) et 3 cahiers sur l'héroïne vosgienne ;

2^o *Lettre de M. Daguin traitant du lieu de naissance du père de Jeanne d'Arc.*

D^r Liégey. — 1^o *Observations sur la diathèse hémorrhagique ou hémophilie ;*

2^o *Note relative aux aliénés dangereux.*

E. Lambert. — 1^o *L'Eucalyptus ;*

2^o *Enquête sur le crédit agricole.*

Recueil des actes administratifs du département des Vosges du 14 octobre 1870 au 12 avril 1871. Don Collot.

Maxe Werly — 1^o *Note sur l'origine du gros tournois ;*

2^o *Catalogue de la collection numismatique de M. Charles Robert.*

Terquem. — 3^o *Fascicule de l'Essai sur le classement des animaux qui vivent sur la plage et dans les environs de Dunkerque.*

Victorien Sardou. — *Discours du 5 août 1880 à l'Académie française.*

Malte-Brun. — *Le mont Renaud*, brochure.

Defranoux. — *Un grand nombre d'ouvrages sur l'Agriculture.*

Merlin. — *Annuaire de l'Instruction publique pour 1881.*

Thevenot. — *Notice sur la vie et les œuvres de Théodore et Paul Vibert.*

Jacob, conservateur du musée à Bar-le-Duc. — *Notice sur le comte de Widranges.*

Viansson, secrétaire de la Commission du canal de l'Est. — *Notes pour l'histoire du canal de l'Est.*

Des Robert. — *Un vocabulaire messin au XVI^e siècle.*

L. Jouve. — *Le vieux montagnard vosgien*, brochure en vers.

Barbier. — *Carte de la Tunisie.*

D^r Le Cler. — *Plusieurs brochures médicales.* Don de M^{me} veuve Le Cler.

Publications, du Conseil général et de la Commission départementale.

**Liste des Sociétés savantes auxquelles la Société
d'Emulation des Vosges adresse ses publications,
en les priant de continuer cet échange mutuel.**

AIN.

1. Société d'Emulation de l'Ain, à Bourg.

ALSNE.

2. Société académique de Laon.
3. Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin.
4. Société historique et archéologique de Château-Thierry.
5. Société de pomologie et d'arboriculture de Chauny.
6. Société régionale d'horticulture de Chauny.

ALPES-MARITIMES.

7. Société des sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Nice.

ARDECHE.

8. Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et lettres du département de l'Ardèche, à Privas.

AUBE.

9. Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube, à Troyes.
10. Société horticole, vigneronne et forestière de l'Aube, à Troyes.
11. Société d'apiculture de l'Aube, à Troyes.

BOUCHES-DU-RHONE.

12. Société de statistique de Marseille, rue Saint-Sépulcre, 19.

13. Union des arts, à Marseille.

14. Société botanique et horticole de Provence, rue des Dominicaines, 2, à Marseille.

CALVADOS.

15. Société d'agriculture et de commerce de Caen.

16. Académie nationale des sciences, arts et belles lettres de Caen.

17. Société de médecine, à Caen.

18. Société linnéenne de Normandie à Caen.

19. Association normande, à Caen.

20. Société d'agriculture, sciences, arts et belles lettres de Bayeux.

21. Société d'agriculture du centre de la Normandie, à Lisieux.

22. Société d'horticulture et de botanique du centre de la Normandie, à Lisieux.

23. Société française d'archéologie, à Caen.

CHARENTE-INFÉRIEURE.

24. Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.

CÔTE-D'OR.

25. Société centrale d'agriculture de la Côte-d'Or, à Dijon.

26. Société d'agriculture et d'industrie agricole de la Côte-d'Or, à Dijon.

27. Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.

28. Commission des antiquités de la Côte-d'Or, à Dijon.

29. Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune.

DOUBS

30. Société d'Emulation du Doubs, à Besançon.

31. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.

32. Société d'Emulation de Montbéliard.

DROME

33. Société départementale d'agriculture de la Drôme, à Valence.

34. Société d'histoire et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence, à Romans.

EURE.

35. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure, à Evreux.

36. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure, section de Bernay, à Bernay.

FINISTÈRE

37. Société académique de Brest.

GARD.

38. Académie de Nîmes.

HAUTE-GARONNE.

39. Société d'agriculture de la Haute-Garonne et de l'Ariège, à Toulouse.

40. Société d'histoire naturelle de Toulouse.

41. Société archéologique du midi de la France, à Toulouse.

42. Institut des provinces de France, à Toulouse.

43. Société académique hispano-portugaise de Toulouse.

GIRONDE.

44. Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

45. Commission des monuments, des documents historiques et des bâtiments civils, à Bordeaux.

46. Société d'horticulture de la Gironde, à Bordeaux.

HÉRAULT.

47. Académie des sciences et lettres de Montpellier.

48. Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, à Montpellier.

49. Société languedocienne de géographie, à Montpellier.

50. Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.

INDRE-ET-LOIRE.

51. Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire, à Tours.

52. Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments, rampe de la Tranchée, 64, à Tours.

JURA.

53. Société d'Émulation du Jura, à Lons-le-Saunier.

54. Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.

55. Société de viticulture et d'horticulture d'Arbois.

LOIRE.

56. Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire, à Saint-Etienne.

HAUTE-LOIRE.

57. Société d'agriculture, sciences, arts et commerce, au Puy.

LOIRE-INFÉRIEURE.

58. Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.

LOT-ET-GARONNE.

59. Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen.

LOZÈRE.

60. Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère, à Mende.

MAINE-ET-LOIRE

61. Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.
62. Académie des sciences et belles-lettres d'Angers.

MANCHE.

63. Société nationale académique de Cherbourg.

MARNE.

64. Académie nationale de Reims.
65. Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, à Châlons-sur-Marne.
66. Société des sciences et arts de Vitry-le-François.
67. Société d'horticulture de l'arrondissement d'Épernay.

HAUTE-MARNE.

68. Société historique et archéologique de Langres.

MAYENNE.

69. Société d'agriculture de l'arrondissement de Mayenne.

MEURTHE-ET-MOSELLE.

70. Académie de Stanislas, à Nancy.
74. Société centrale d'agriculture de Meurthe-et-Moselle, à Nancy.

- 72. Société d'archéologie lorraine, à Nancy.
- 73. Société de médecine de Nancy.
- 74. Société des sciences de Nancy.
- 75. Société de géographie de l'Est, à Nancy.
- 76. Société de Saint-Vincent-de-Paul, à Nancy.
- 77. Société philotechnique de Pont-à-Mousson.

MEUSE.

- 78. Société philomatique, à Verdun.
- 79. Société du Musée, à Bar-le-Duc.
- 80. Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc.

NORD.

- 81. Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille.
- 82. Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, à Dunkerque.
- 83. Société d'agriculture, des sciences et arts de Douai.
- 84. Société d'Emulation de Cambrai.
- 85. Société d'histoire et des beaux-arts de Bergues.

OISE.

- 86. Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise, à Beauvais.
- 87. Société d'agriculture de l'arrondissement de Compiègne.
- 88. Société historique de Compiègne.

PAS-DE-CALAIS

- 89. Société académique de Boulogne-sur-Mer.
- 90. Société d'agriculture de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer.

PYRÉNÉES ORIENTALES

91. Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

RHONE.

92. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.

93. Société linnéenne de Lyon.

94. Société des sciences industrielles de Lyon.

95. Société d'agriculture, d'histoire naturelle et arts utiles de Lyon.

96. Société d'études scientifiques de Lyon.

97. Musée Guimet, boulevard du Nord, Lyon.

HAUTE-SAONE.

98. Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Saône, à Vesoul.

SAONE-ET-LOIRE.

99. Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire, à Mâcon.

100. Société éduenne, à Autun.

SARTHE

101. Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, au Mans.

SAVOIE.

102. Société centrale d'agriculture du département de la Savoie, à Chambéry.

SEINE.

103. Académie française, quai Conti, 23, à Paris.

- 104. Académie des inscriptions et belles-lettres, à Paris.
- 105. Académie des sciences, à Paris.
- 106. Académie des beaux-arts, à Paris.
- 107. Académie des sciences, morales et politiques, quai Conty, 23, à Paris.
- 108. Académie de médecine, rue des Saint-Pères, 49, à Paris.
- 109. Société nationale d'agriculture de France, rue de Bellechasse, 48, à Paris.
- 110. Société nationale et centrale d'horticulture de France, rue de Grenelle-Saint-Germain, 84, à Paris.
- 111. Société pour l'instruction élémentaire, rue du Fouarre, 14, à Paris.
- 112. Société nationale des antiquaires de France, au Louvre, à Paris.
- 113. Société de géographie, boulevard Saint-Germain, 184, à Paris.
- 114. Société protectrice des animaux, rue de Grenelle, 84, à Paris.
- 115. Société d'acclimatation, hôtel Lauragais, rue de Lille, 19, à Paris.
- 116. Société géologique de France, rue du Vieux-Colombier, 24, à Paris.
- 117. Société Franklin, rue Christine, 4, à Paris.
- 118. Société des agriculteurs de France, rue Le Pelletier, 4, à Paris.
- 119. Congrès des délégués des Sociétés savantes, rue Bonaparte, 44, à Paris.
- 120. Société philotechnique, rue de la banque, 8, à Paris.
- 121. Société française de numismatique et d'archéologie, rue de Verneuil, 46, à Paris.
- 122. Société d'instruction professionnelle horticole, boulevard de l'Hôpital, 34, à Paris.
- 123. Bibliothèque de la ville de Paris, hôtel Carnavalet, rue Sévigné, à Paris.
- 124. Association philotechnique, rue Serpente, 24, à Paris.
- 125. Athénée oriental, rue Royale-Saint-Honoré, 6, à Paris.

SEINE-INFÉRIEURE

126. Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.

127. Société libre d'Emulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure, à Rouen.

128. Société des sciences et arts agricoles et horticoles du Havre.

129. Société nationale havraise d'études diverses, au Havre.

130. Société industrielle d'Elbeuf.

SEINE-ET-MARNE.

131. Société d'archéologie, sciences, lettres et arts du département de Seine-et-Marne, à Melun.

132. Société d'horticulture de l'arrondissement de Meaux.

133. Société d'horticulture de l'arrondissement de Coulommiers.

SEINE-ET-OISE.

134. Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise, à Versailles.

135. Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise, à Versailles.

136. Société d'horticulture de Saint-Germain-en-Laye.

DEUX-SÈVRES.

137. Société centrale d'agriculture du département des Deux-Sèvres, à Niort.

SOMME.

138. Société des antiquaires de Picardie, à Amiens.

139. Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens.

140. Société linnéenne du nord de la France, à Amiens.

141. Société d'Emulation d'Abbeville.

TARN.

142. Société littéraire et scientifique de Castres.

VAR.

143. Académie du Var, à Toulon.

144. Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var, à Draguignan.

VAUCLUSE.

145. Société littéraire, scientifique et artistique d'Apt.

VIENNE.

146. Société académique d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers.

147. Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

HAUTE-VIENNE.

148. Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges.

VOSGES

149. Société d'horticulture et de viticulture des Vosges, à Epinal.

150. Section vosgienne de la Société de géographie de l'Est, à Epinal.

151. Société philomatique vosgienne, à Saint-Dié.

152. Comice agricole d'Epinal.

153. Comice agricole de Saint-Dié.

154. Comice agricole de Remiremont.

155. Comice agricole de Rambervillers.

156. Comice agricole de Neufchâteau.

157. Comice agricole de Mirecourt.

158. Société agricole, horticole et viticole de l'arrondissement de Mirecourt.

159. Ligue de l'enseignement d'Epinal.

YONNE.

160. Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, à Auxerre.

161. Société archéologique de Sens.

ALGÉRIE.

162. Société des sciences physiques, naturelles et climatologiques d'Alger.

163. Société archéologique de la province de Constantine.

164. Académie d'Hippone.

ALSACE-LORRAINE.

165. Académie des lettres, sciences, arts et agriculture de Metz.

166. Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, à Metz.

167. Société d'histoire naturelle de la Moselle, à Metz.

168. Société d'horticulture de la Moselle, à Metz.

169. Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace, à Strasbourg.

170. Société d'horticulture de la Basse-Alsace, à Strasbourg.

171. Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, à Strasbourg.

172. Société médicale du Haut-Rhin, à Colmar.

173. Société d'histoire naturelle de Colmar.

174. Société industrielle de Mulhouse.

Sociétés diverses.

175. Société des sciences naturelles, à Neuchâtel (Suisse).

176. Société jurassienne d'Emulation, à Porrentruy, canton de Berne (Suisse).
177. Institut géographique international à Berne (Suisse).
178. Société d'histoire naturelle de Bâle (Suisse).
179. Société philosophique et littéraire de Manchester (Angleterre). (Literary and philosophical society, Manchester).
180. Société des sciences naturelles (Polichia), à Neustadt (Bavière).
181. Académie Gioena des sciences naturelles, place de l'Université royale, n° 11-12, à Catane (Sicile).
182. Smitsonian Institution, Washington.
183. Université royale de Norvège (Det kgl Norske Universitet), à Christiania.
184. Commission de salubrité de Cleveland (Etats-Unis).
185. Institut Egyptien à Alexandrie (Egypte).
186. Institut Royal Grand Ducal de Luxembourg.

Bibliothèques diverses.

- 187-191. Bibliothèques administratives de la préfecture et des sous-préfectures des Vosges.
192. Bibliothèque de la ville d'Epinal.
193. Bibliothèque de la mairie d'Epinal.
194. Bibliothèque de la ville de Nancy.
195. Bibliothèque de la ville de Lunéville.
196. Bibliothèque de la ville de Neufchâteau.
197. Bibliothèque de la ville de Rambervillers.
198. Bibliothèque du collège et de l'école industrielle d'Epinal.
199. Comité de météorologie vosgienne, à Epinal.
200. Bibliothèque des Sociétés savantes au Ministère de l'instruction publique.
-

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES

LE 8 DÉCEMBRE 1884,

par M. TANANT,

Membre titulaire.



MESSIEURS,

Cette année encore vous m'avez désigné pour prononcer le discours d'usage. C'est une nouvelle preuve de confiance à laquelle je suis extrêmement sensible et dont je vous serais très reconnaissant, si j'avais eu plus de temps à consacrer à cette œuvre utile et agréable. De nombreuses occupations, un voyage inattendu ont absorbé presque tous mes instants depuis que votre choix m'a été notifié ; je n'ai donc pu entrer dans tous les développements que comporte le sujet que je vais avoir l'honneur de traiter devant vous.

L'an dernier, Messieurs, je vous parlais de la science et je vous indiquais les moyens qui me semblaient les plus propres à sa vulgarisation ; aujourd'hui je vais vous parler de l'art, de son origine, de sa marche à travers les différentes civilisations, des variations qu'il a subies, de ses progrès, de son avenir. Il y a, vous le remarquerez, beaucoup d'affinité, il y a, pour ainsi dire, connexité entre le sujet de l'an dernier et celui de cette année.

Dans le sens le plus général, l'art diffère de la science

uniquement comme la théorie diffère de la pratique ; il est aussi inséparable de la science que la pratique l'est de la théorie.

Mais ce n'est pas de l'art scientifique, méthodique, de l'art à formules invariables que je veux vous entretenir. L'art, tel que je l'entends et tel que le comprennent nos contemporains, n'est plus seulement la production d'une œuvre quelconque destinée à captiver l'imagination, ce n'est plus même l'habileté qui consiste à bien remplir ce besoin de l'imagination ; c'est le mobile même, le ressort caché qui fait que l'imagination humaine est attachée, émue, saisie, satisfaite par l'imitation des objets extérieurs, par la création de l'idéalisme. L'art n'est donc pas la collection, la connaissance de tous les procédés matériels que le peintre, le sculpteur, l'architecte, le poète, le musicien, sont obligés d'employer pour arriver au résultat de l'imitation. Ces procédés, et les lois sur lesquelles ils s'appuient, constituent la science et l'application de la science. L'art est lui-même créateur et ne commence qu'au moment où l'emploi de ces procédés réalise l'imitation, crée l'œuvre et la rend capable d'agir sur l'imagination. L'art a pris naissance avec l'humanité, toutes les générations ont produit des artistes et, si la tradition nous avait conservé leurs noms, nous pourrions citer avec orgueil plusieurs de nos ancêtres préhistoriques dont le mérite était d'autant plus grand qu'ils n'avaient pas à leur disposition les procédés dont je parlais tout à l'heure, et qui ne sont que le résultat de l'observation.

Si nous remontons au berceau de tous les arts, c'est par l'ornement que la faculté d'imitation se manifeste d'abord chez l'homme. On ne peut nier que le besoin d'orner ne soit coexistant aux besoins matériels de l'existence. Ce besoin est tellement intime et nécessaire qu'il se cramponne à l'individu quand la société ne le satisfait pas. Chez nous, où une portion de la société se dévoue à alimenter les jouissances de notre imagination, nous pouvons concevoir et exécuter sans ornement un couteau à découper les viandes, un vase à contenir

les boissons, mais un sauvage ne fera ni un couteau ni un vase sans l'orner à sa manière ; c'est alors seulement que chaque individu, isolé qu'il est, et devant satisfaire à tous ses besoins, a sa part d'organisation artistique, non seulement comme impression, mais encore comme production. Plus tard, dans les sociétés organisées, les créateurs deviennent plus rares et les jouisseurs plus nombreux ; ceux-là seuls qui sont doués par la nature produisent, et les autres se contentent de les admirer ou de les critiquer. Le grand nombre jouit des productions du plus petit.

L'homme était ornementiste avant d'être potier ou forgeron, car il traçait l'ornement sur le bois de ses armes, sur les premiers instruments inventés pour sa défense ou sa subsistance avec le tranchant du silex : de même il représentait les animaux ou les végétaux qui l'entouraient sur la calebasse, son premier verre à boire.

Les premiers artistes n'avaient pour modèles que les objets offerts par la nature ; ce sont et ils ont toujours été les meilleurs. Aussi sommes-nous étonnés du sentiment de vérité qui domine dans les œuvres primordiales de l'ornementation.

Après l'ornementiste vient l'architecte : l'architecture n'est pas née du besoin que l'homme éprouve de se construire une habitation, car l'homme est architecte longtemps avant qu'il bâtit sa première maison. Il peut, avec des branches d'arbres, des feuillages, des peaux d'animaux se créer des abris équivalant à des maisons ; il met à profit les nombreuses cavernes que lui offre la nature. Mais qu'il soit stationnaire ou nomade, il tient, c'est dans son essence, à ce que le souvenir de son passage soit conservé ; il pose dans un endroit fixe une masse durable, il fonde un monument. Tel est le début de l'architecture, début grossier, mais qui ne tarde pas à bénéficier du talent de l'ornementiste. Puis éclosent les idées de la divinité, de la vénération, du souvenir de ceux qui disparaissent, toutes causes qui décident les survivants à laisser des traces de leurs impressions. L'architecture ne suffit plus pour les traduire,

des blocs amoncelés, arrangés même avec symétrie, ne contentent plus la pensée qui progresse ; il faut inventer un autre art et c'est alors que la statuaire prend naissance, grossière d'abord, moins habile et moins vite perfectionnée que l'ornementation. se contentant d'indiquer les formes et presque toujours les exagérant.

Une des lois les plus essentielles de l'organisation humaine, nous l'avons déjà dit, c'est le besoin de satisfaire l'imagination par l'imitation des objets extérieurs. Cette passion primitive ne s'enrichit d'applications nouvelles qu'à mesure que les besoins matériels, par les progrès de la société, s'étendent à un plus grand nombre d'objets. C'est d'après ce principe non contesté que l'homme, après avoir été ornementiste, architecte, sculpteur, devint peintre, musicien et poète, et qu'en somme il compléta toute la série qui constitue l'art.

La peinture qui, d'abord simple colorage, n'était que l'auxiliaire de l'architecte et du figuriste, devient presque immédiatement, par l'idée abstraite du contour et le sentiment des phénomènes de la perspective, une forme d'art à expression complète.

L'imitation des sons naturels est en quelque sorte l'occasion, sinon la cause déterminante de la musique ; mais cette dernière met longtemps à se développer, parce que les instruments manquent à l'homme pour arriver à l'imitation parfaite, à l'harmonie. La parole est la première musique, puis vient le chant, puis des instruments grossiers sont inventés, et ce n'est qu'après de longs tâtonnements, ce n'est, on peut le dire, que la dernière civilisation qui donne tout son essor à cette partie importante de l'art.

La poésie marche plus rapidement ; dans toutes les littératures, chez tous les peuples, elle précède la prose ; elle n'est pas, au début, c'est vrai, assujettie aux règles fixes de rythme, de mesure, de quantité et aux autres conditions plus ou moins variables qui la distingueront dans l'avenir et en feront une forme de langage spéciale. Mais elle n'en existe

pas moins et, dès les premières civilisations, aussitôt que l'homme peut traduire sa pensée, elle laisse des traces durables et souvent remarquables de son existence.

Dès que les hommes se réunissent en société, dès que commencent les civilisations, l'art, sous diverses formes, prend un essor considérable. En Chine, dans l'Inde, dans le Cambodge, en Egypte, en Amérique, les monuments les plus anciens nous étonnent par leur hardiesse, leur style et leur richesse d'ornementation. Notre étonnement redouble quand nous songeons que ces palais immenses, ces pagodes somptueuses, ces pyramides élevées, ces obélisques ciselés, ces statues colossales sont l'œuvre des peuples qui ne possédaient, pour ainsi-dire, aucun des moyens mécaniques dont nous jouissons aujourd'hui et qui simplifient et facilitent d'une façon si heureuse le travail de nos ouvriers.

Ne croyez-vous pas, comme moi, Messieurs, que les hommes qui ont conçu ces œuvres grandioses, que ceux qui en ont dirigé l'exécution, que certains des ornementistes et des sculpteurs qui les ont décorées, étaient de véritables artistes, et ne supposez-vous pas que, si ces mêmes hommes vivaient de nos jours, ils pourraient être les émules, sinon les supérieurs des Violet-Leduc, des Garnier, des Miller, des Carpeaux, des Falguières et de toutes les illustrations dont s'enorgueillit notre patrie et qui occupent une si grande place dans notre siècle ?

La civilisation grecque, profitant de ses devancières, rend l'art plus agréable, plus aimable, moins grandiose à la vérité, mais moins sauvage, si je puis m'exprimer ainsi. Ce ne sont plus d'immenses monuments destinés, on le dirait, à loger des légions ou des dieux incommensurables ; ce ne sont plus les statues colossales d'hommes, de divinités ou d'animaux fantastiques. Ce sont des temples gracieux, d'une architecture élégante, simple et correcte, entourés de colonnades d'ordres différents qu'ont créés les artistes de l'époque. Les statues sont l'expression de la beauté accomplie, de la perfection. Les peintres imitent tellement la nature que, si

l'on en croit la tradition, les oiseaux eux-mêmes s'y trompent. Les poètes, déjà soumis au rythme et à la mesure, chantant les Dieux et les héros en vers que nous admirons encore et qui seront toujours admirables. Deux arts nouveaux prennent place dans la série, l'art dramatique et l'éloquence et, d'emblée, rivalisent avec leurs aînés. Le siècle de Périclès, vous le reconnaîtrez tous, Messieurs, est et restera longtemps le grand siècle de l'art.

Les Romains, s'inspirant des Grecs, continuent leur tradition sans beaucoup la modifier, mais la rendent plus profitable à l'humanité. Conquistadors du monde, ils peuplent les villes, qu'ils soumettent à leur domination, de villas élégantes, de temples, de théâtres, de cirques, d'arcs de triomphe et de statues. Chez eux les artistes devaient être nombreux, à en juger par l'immense quantité des monuments de toute sorte qu'ils ont semés sur toute la surface de la terre.

Mais l'art qui, sous les diverses civilisations, prenait un tel développement, devait bientôt subir un temps d'arrêt. La vieille civilisation romaine s'écroulait de toute part, les Barbares envahissaient l'empire, et dans leurs courses furibondes ne respectaient ni les monuments, ni les statues. Les plus splendides productions du génie humain se transformaient en ruines et c'en eût été fait pour longtemps de l'art, si l'idée religieuse n'était venue la réveiller et lui donner un abri. C'est à la foi naïve de nos ancêtres que nous devons les basiliques imposantes qui ont bravé les temps et les siècles, sans doute parce qu'elles étaient cimentées avec la sueur de ceux qui les ont édifiées.

La période la plus triste pour l'art, c'est le Moyen-Age. Ces temps sombres de luttes intestines, générales et continuelles, d'accaparement et de servitude, ne laissent, à nos souvenirs que quelques monuments religieux, de lourds donjons, entourés de tours massives, créés pour la défense et non pour l'ornement. Il faut cependant faire exception en faveur d'un peuple qui ne passe pas pour avoir les goûts artistiques.

Je veux parler des Arabes qui, pendant leur occupation, ont doté l'Espagne de monuments vraiment remarquables et justement admirés. Ce qui prouve que le sentiment de l'art existe chez tous les peuples et qu'il suffit d'un concours de circonstances pour le développer.

L'art qui, pendant le Moyen-Age, semblait mort, comme la science, comme la littérature, ne faisait que sommeiller. Il n'attendait qu'une occasion pour se réveiller et se montrer aussi brillant, aussi pur qu'aux beaux jours. Cette occasion se présenta sous le règne de François I^{er}. Ce fut la Renaissance si justement nommée, et l'art qui, pendant plusieurs siècles, vivait ignoré au fond des cloîtres, en compagnie de quelques moines austères qui le cultivaient en cachette, reparut tout à coup, les mains pleines de promesses pour l'avenir, aux yeux du monde étonné. Timide au début, semblant essayer ses forces, bientôt il devient audacieux, marche en vainqueur, subjugué presque tous les peuples et laisse sur son passage les traces de sa grandeur et de sa générosité. Après avoir franchi le seizième siècle, sans trop s'y arrêter, il se prépare habilement, pendant le dix-septième, à inaugurer le suivant, son siècle à lui, celui que nous nommons le grand siècle, non pas à cause des princes, des seigneurs ou des courtisans, des conquêtes, des batailles, mais parce que c'est le siècle du génie sous toutes les formes, des peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs, des poètes, des littérateurs et des philosophes.

Après avoir trôné en maître pendant presque toute la durée de ce siècle, l'art se trouva subitement arrêté dans son cours par la tourmente révolutionnaire, par l'avènement de la rénovation sociale. Les hommes avaient bien d'autres soucis que de songer à lui : tous leurs actes, toutes leurs pensées étaient dirigées vers l'idée d'affranchissement ; tous les artistes combattaient pour la même idée, désertant les leçons du maître, et c'est à peine si quelques éclairs se firent jour à travers cette agitation, encore étaient-ils dus au

patriotisme seul. C'est lui qui engendra la Marseillaise !

L'art aborda le dix-neuvième siècle dans de mauvaises circonstances, sous un maître absolu qui voulait tout régler et qui cependant faisait tout pour attirer les artistes, afin de rehausser l'éclat de son règne. Mais l'art aime avoir les coudées franches, il déteste la réglementation, il adore le soleil et la liberté ; il ne peut vivre enfermé, quand même sa prison serait pavée d'or. C'est pourquoi le règne de César ne nous a légué que des monuments rigides où la ligne droite domine, aux dépens de l'élégance et du beau.

A peine débarrassé des entraves qui voulaient l'assujettir, l'art fait la rencontre d'une sœur qu'il connaissait à peine, mais qui avait singulièrement grandi et progressé, pendant que lui s'arrêtait : de la science ! Après un commencement de lutte, l'accord fut conclu entre les deux, à la sollicitation et au profit de l'industrie. La science fournit à cette dernière les procédés de fabrication ; l'art lui inspire le goût qui doit présider à la forme et au décor des objets. Sans le concours de la science, une pendule ne nous dirait pas l'heure ; sans le concours de l'art, elle serait laide à voir et ne meublerait pas notre appartement.

Cet accord sera-t-il de longue durée ? Ce serait à souhaiter pour le bien-être matériel de la société. Mais, comme je l'ai déjà dit, l'art aime l'indépendance et, du jour où la science voudra l'assujettir, l'alliance sera rompue. Quoiqu'il en soit, à l'époque où nous vivons, l'art est l'enfant gâté de l'humanité ; en France on vient de lui donner un ministre spécial, il est de toutes les fêtes, partout on lui construit des palais et dernièrement, quand notre ville d'Epinal était en liesse, la Société d'émulation songeait à l'art avant tout. C'est à elle surtout que revient l'idée de la belle exposition dont il ne m'appartient pas de chanter les louanges ; c'est à elle aussi que les artistes remarquables par le Jury sont redevables de leurs récompenses. Elle a voulu prouver, par

ses largesses, que dans son sein l'art sera toujours respecté et protégé.

C'est pour lui complaire et par reconnaissance que j'ai choisi ce sujet.

MESSIEURS,

Suivant l'usage consacré, usage que nous devons respecter et considérer comme une loi de notre Institution, je vais vous entretenir des modifications survenues dans notre personnel, des pertes et des acquisitions qu'a faites la Société pendant l'année qui vient de s'écouler.

Si les pertes sont faibles au point de vue du nombre, elles sont énormes par la qualité des collègues qui ont emporté nos regrets.

Membres titulaires :

En tête figure notre secrétaire perpétuel, ce bon Cherest, si franc, si net, si droit, dont je m'honore d'avoir été l'ami pendant plus de trente ans.

Je ne m'étendrai pas sur les mérites de cet homme de cœur, de ce partisan frénétique du devoir, puisque vous avez décidé qu'une notice spéciale, le concernant, figurerait dans nos *Annales* et ferait connaître à nos lecteurs d'aujourd'hui et de l'avenir les vertus du collègue que nous pleurons!

Puis vient l'ingénieur Bippert, enlevé trop jeune à la science, au département et à la France qu'il servait avec un égal dévouement. Ses fonctions l'occupaient exclusivement, parce qu'il était l'homme du devoir avant tout ; les quelques instants qu'il avait de libres, il les consacrait aux examens des candidats de son administration et de nos futurs instituteurs et institutrices. C'est parce que le temps lui faisait défaut qu'il assistait rarement à nos réunions.

Fils de ses œuvres, après avoir été un brillant élève de l'Ecole Polytechnique et de l'Ecole des ponts, il était arrivé jeune encore aux fonctions d'ingénieur de 1^{re} classe ; il était

en même temps chargé de la voirie de notre arrondissement ; mais il était assez travailleur pour mener de front, et à la satisfaction de tous. ces doubles fonctions.

Membres correspondants :

M. Delesse, né à Metz en 1817, mort le 24 mai 1884.

Sorti le premier de l'Ecole polytechnique en 1830, il entra dans le corps des mines. Puis il fut successivement professeur de minéralogie et de géologie à la faculté des sciences de Besançon ; chargé du cours de géologie à la Sorbonne, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, membre de l'Académie des sciences, professeur à l'Ecole des mines, à l'Institut national agronomique ; officier de la Légion d'honneur en 1876. Auteur de recherches et de travaux très importants de minéralogie, travailleur acharné et opiniâtre, son nom est inscrit pour toujours dans les annales de la science, à laquelle il a consacré toute son existence.

En juillet 1847, alors qu'il était professeur à Besançon, M. Delesse adressait à notre Société, à l'appui de sa candidature, un travail intitulé : *Mémoire sur la constitution minéralogique et chimique des roches des Vosges.*

M. Friry, avocat à Remiremont, correspondant du ministère de l'instruction publique, riche et savant collectionneur.

M. Le Clerc, médecin consultant des eaux de Contrexéville, auteur estimé, s'était surtout fait remarquer par un opuscule intitulé : *du traitement de la fièvre typhoïde par la méthode de Vorms.*

M. le docteur Robert, ancien professeur à la faculté de médecine de Strasbourg, puis à celle de Nancy ; rédacteur de la *Revue d'hydrologie médicale* dont il faisait hommage à la Société.

Sont devenus membres correspondants de membres titulaires qu'ils étaient :

M. Cahen, ingénieur des ponts et chaussées, nommé à Mézières pour faire fonctions d'ingénieur en chef, dont vous avez tous apprécié le haut mérite, l'urbanité parfaite et les

grandes connaissances, pendant son trop court séjour à Epinal.

M. Colenne, nommé conservateur des forêts à Bordeaux, le plus zélé et le plus exact de tous les membres de la Société, quand il était parmi nous, et qui ne nous oubliera pas, malgré l'éloignement, car c'est un enfant d'Epinal.

M. Kintzel, chef de section au chemin de fer de l'Est, nommé aux mêmes fonctions à Gray, a révélé ses aptitudes archéologiques dans les trouvailles d'armes et d'ossements qu'il a faites récemment à Fomerey.

M. Gaulard, agrégé de la faculté de médecine de Lille, de membre correspondant est devenu membre titulaire, mais, si j'en crois les bruits qui circulent, cet échange de titre ne serait que passager et nous le regretterions tous, moins cependant que ses malades.

M. Muel, inspecteur des forêts, dont je parlerai plus tard, est devenu membre associé par suite de son changement de résidence.

Membres nouveaux : Nous avons fait de bonnes et sérieuses acquisitions qui vont donner un nouveau lustre à notre Société.

Titulaires :

M. Bretagne, contrôleur principal des contributions directes, moins connu, mais presque aussi fort que son père comme archéologue, doué de l'esprit d'observation et d'une mémoire étonnante dont notre Société pourra tirer grand profit, si elle veut mettre à contribution cette excellente recrue qui s'y prêtera de grand cœur, je m'en porte garant.

M. Douliot, officier de l'instruction publique, principal du collège d'Epinal, le successeur de notre regretté Cherest, homme de science comme lui et dont nous espérons un concours actif, en raison de ses connaissances et parce que position, comme noblesse, oblige.

M. Landmann, professeur de dessin au collège, au cours municipal, à l'école normale des filles, aquarelliste remarquable que vous avez récompensé l'an dernier et dont vous avez pu apprécier les savants rapports, depuis qu'il est devenu notre collègue.

M. Marqfoy, trésorier-payeur général des Vosges, ancien élève de l'Ecole polytechnique. musicien consommé, exécutant et compositeur, savant aussi modeste que sérieux et profond, dont le nom figurera prochainement, je puis vous en donner l'assurance, parmi les auteurs les plus justement estimés.

M. Maire, sous-inspecteur des forêts, chargé des travaux d'art, ancien lauréat des concours académiques, s'est fait connaître et remarquer par l'organisation et l'ordonnement de l'exposition forestière qui a obtenu les suffrages mérités de nos concitoyens et de nos nombreux visiteurs. M. Maire ajoute son nom à ceux de ses nombreux collègues des forêts qui, depuis longtemps, font l'honneur de notre Société; en outre, il comble le vide creusé par le départ de son inspecteur, M. Muel qui, dans le peu de temps qu'il a passé parmi nous, a laissé des souvenirs qui ne s'effaceront pas de votre mémoire. Heureusement que ce dernier ne quitte pas le département, qu'il reste notre associé et que, de Mirecourt, sa nouvelle résidence, il nous adressera souvent encore quelques pages de son esprit observateur et substantiel.

M. Retournard, inspecteur des contributions directes, homme sérieux et profond qui, nous l'espérons, se fera connaître par quelque travail intéressant.

Membres associés :

M. le docteur Bailly, amateur de choses artistiques, observateur sérieux, écrivain de mérite, a publié récemment une étude remarquable sur les monts Faucilles, publication qui, en raison de sa clarté et de sa méthode, a mérité l'insertion dans le *Bulletin de la Société de géographie de l'Est*. De ce nouveau collègue nous serons en droit d'exiger beaucoup, nous l'avons vu à l'œuvre, nous savons qu'il ne lui faut qu'un effort de volonté pour enrichir nos *Annales*.

M. Lucien Humbel, d'Eloyes, qui a délaissé le noble métier des armes pour l'industrie et qui, s'il s'inspire des hautes connaissances de son beau-père, M. Claudot, notre ancien et regretté sénateur, pourra, lui aussi, rehausser l'éclat de notre modeste Société.

M. d'Arbois de Jubainville, inspecteur des forêts à Neuf-château, lauréat de plusieurs concours, membre correspondant de la Société centrale d'agriculture, de l'Académie de Stanislas, auteur de diverses publications et de nombreux articles dans les *Annales forestières*, la *Revue des Eaux et forêts*, le *Bulletin de la Société forestière*, a obtenu la plus haute récompense à l'exposition dernière, pour sa belle collection mycologique, collection faite avec autant de passion que de science, la plus belle peut-être qui existe en France, y compris celle du Muséum d'histoire naturelle.

M. Henri Mougeot, fabricant de papiers à Laval-devant-Bruyères, ingénieur civil, ancien élève de l'Ecole centrale. Ce nouveau collègue, sous peine de forfaiture, devait faire partie de notre Société et, pour ne pas dégénérer, devra l'enrichir de travaux importants. Il devra se souvenir que c'est à son aïeul paternel que le musée départemental est redevable de ses plus belles collections, que son père a continué les traditions de famille, en se dévouant à la science, et que le nom qu'il porte fait époque dans nos *Annales*.

M. le docteur Liégeois, de Bainville-aux-Saules, trois fois lauréat de la Faculté et de l'Académie de médecine, triple preuve de son amour pour le travail qui nous promet un concours actif.

Membres correspondants :

Pour débiter, encore un forestier, M. Burger, sous-inspecteur en retraite à Meaux. En souvenir des années qu'il a passées dans les Vosges, il nous a adressé une notice sur la culture de l'Early rose.

M. Monchablon, artiste peintre, dont vous avez pu tous admirer les œuvres à notre exposition. Celui-ci est un Vosgien pur sang, par le cœur et par le souvenir. Il adore notre département et le prouve, tant par les séjours qu'il y fait chaque année, que par les cadeaux dont il enrichit notre musée. Cette acquisition fait honneur à notre Société, comme plus tard le nom de ce grand artiste fera honneur à la France,

M. Ly chao pée, mandarin chinois, attaché à l'ambassade du céleste empire. Vous vous rappelez tous, Messieurs, ce petit homme à la longue queue tressée, à la figure si vive, si intelligente, pétillant de verve et d'esprit, qui, dans une conférence aussi intéressante qu'instructive, nous a raconté les détails de la vie intime de son pays, nous a fait revenir de bien des préjugés et nous a montré que le patriotisme n'est pas l'apanage des seuls Français, mais qu'on peut le rencontrer aussi très-ardent, très sincère, au-delà de la grande muraille, derrière les tours de porcelaine. Cet homme remarquable qui parle notre langue d'abondance, après dix ans de séjour en France, est aujourd'hui membre correspondant de notre Société et nous devons nous en féliciter.

Enfin don José do Amaral, B. de Toro, membre d'une grande quantité de sociétés savantes, numismate portugais très distingué, dit-on ; je veux bien le croire, mais je n'ai pu le vérifier, car tous les opuscules qu'il adresse généreusement à notre Société sont écrits en langue portugaise, que j'ai le tort, je l'avoue, de ne pas connaître.

Tels sont, Messieurs, les changements opérés dans le personnel de notre Société ; nous pouvons en conclure que, si elle continue à travailler sérieusement et à marcher dans la voie du progrès, elle s'attirera de plus en plus les sympathies du monde savant et pourra tous les ans inscrire de nouvelles illustrations sur son livre d'or.

C'est mon vœu le plus ardent et le plus sincère.

RAPPORT
DE LA
COMMISSION D'AGRICULTURE
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES
SUR LES RÉCOMPENSES
DÉCERNÉES A LA SUITE DES CONCOURS DE 1884,
PAR M. DEFRANCE,
Membre associé.

MESSIEURS,

Votre commission m'a chargé de vous présenter le rapport sur les concours agricoles de 1884. J'aurais bien dû ne pas accepter cette mission, parce que je n'ai pas l'habitude d'écrire, encore moins celle de parler ou de lire en public ; et j'ai bien peur que dans quelques instants vous ayez sujet de critiquer vivement le choix du rapporteur. J'ai fait de mon mieux, ce qui n'est pas beaucoup dire, et j'ai besoin de toute votre indulgence.

D'après votre programme, vos récompenses agricoles sont réservées, cette année, à l'arrondissement de Saint-Dié.

Dans cette région, le sol manque d'éléments calcaires, et l'on ne fait rien ou presque rien pour l'améliorer par les amendements. S'il produit, c'est grâce aux abondantes fumures

qu'on peut lui donner, puisque les belles prairies qui forment la principale richesse du pays permettent de bien entretenir un nombreux bétail.

Si votre commission voyageuse a rencontré parfois, mais trop rarement, des étables bien construites, des purins recueillis avec soin, elle exprime le regret d'avoir vu les étables généralement basses, étroites, obscures, malsaines, et les fumiers, quoique bien soignés, s'entasser pendant une année entière devant la maison et perdre leurs principes fertilisants.

Puissent nos conseils être entendus; puisse surtout être suivi le bon exemple donné par les lauréats dont nous allons proclamer les noms !

BONNES EXPLOITATIONS

M. Blaise, Victor, à Brehimont, commune de S^t Michel (Saint-Dié).

L'exploitation de M. Blaise se compose de 6 hectares de prairies naturelles, 1 hectare de prairies artificielles, 3 hectares de céréales et 3 hectares de pommes de terre, en tout 43 hectares entretenant 12 têtes de gros et bon bétail.

Les étables, de reconstruction assez récente, ainsi que la maison, laissent peu à désirer.

Outre des caves spacieuses et un vaste hangar, nous avons remarqué l'installation d'une petite forge, utile non seulement pour les besoins journaliers, mais aussi pour la fabrication d'instruments perfectionnés par M. Blaise lui-même : une charrue à planter les pommes de terre, une houe à cheval, un butoir, un monte-charge mobile, une machine à battre avec un système de cribles d'où les grains sortent propres à la mouture ou à la vente.

Après avoir porté son attention sur les travaux intérieurs, votre commission a visité les parcelles améliorées par M. Blaise, et lui a témoigné toute sa satisfaction.

Un pré de 50 ares attenant à la maison reçoit les eaux

d'une fontaine avec celles des égouts du village. Les purins, mêlés aux eaux de la toiture et aux matières fertilisantes des fosses d'aisances, se réunissent dans un assez vaste réservoir d'où l'on peut les distribuer sur le même pré.

Dans une autre parcelle, sous le village de Brehimont, le nivellement exécuté a exigé le déplacement de grandes quantités de terre, et permet d'utiliser l'eau qui arrive par une conduite de tuyaux passant sous la route.

Une parcelle de 60 ares, autrefois sans valeur, comme on peut encore en juger par les voisines, a été complètement transformée en un bon pré. Ce pré, assaini par 300 mètres de drainage, reçoit l'eau d'un ruisseau à travers un siphon de tuyaux de fort calibre, que M. Blaise a obtenu l'autorisation de faire passer sous le chemin de fer.

M. Blaise a fait cette année, avec du phosphate de chaux naturel mélangé au fumier d'étable, des essais dont il rendra compte ultérieurement.

Pour récompenser les efforts de ce cultivateur laborieux et intelligent, nous vous avons demandé, Messieurs, de lui attribuer votre premier prix, une médaille de vermeil et une prime de 160 fr.

M. Collotte, Joseph, cultivateur à Hurbache.

La ferme de la grande Basse est située sur le flanc d'une montagne, à près de 3 kilomètres de la commune d'Hurbache.

Elle était autrefois de petite étendue et d'un accès difficile. Elle s'est agrandie par suite d'achats successifs ; l'exploitation se compose maintenant de 25 hectares, et l'on y arrive aisément par suite de la création d'un chemin de 1200 mètres aboutissant au chemin vicinal.

Cette propriété a été complètement transformée par M. Collotte.

Une conduite de tuyaux de grès de 1280 mètres amène devant la maison l'eau de deux sources qui se trouvaient dans la forêt et qui nuisaient considérablement à la prairie située en aval. Cette eau, après avoir servi aux usages de la ferme,

se rend dans une grande fosse, près des fumiers, et se mélange au purin, pour être distribuée ensuite dans les rigoles de la prairie inférieure.

Une parcelle de 140 ares, improductive, inabordable, couverte de bruyères et de joncs, a été achetée récemment, nivelée, drainée, irriguée, et convertie en un pré de médiocre qualité.

Un terrain d'un hectare et demi couvert de bruyères et de genêts a été défriché.

Quatre hectares de pâture sont réservés à 50 moutons.

Les terres en culture, 9 hectares, reçoivent d'abondantes fumures fournies par 2 chevaux, 10 têtes bovines et 50 moutons, ou l'équivalent de 17 têtes de gros bétail.

Les pommes de terre sont cultivées avec succès sur 2 hectares 1/2 et servent à la nourriture des vaches.

La ferme produit d'excellents fromages, façon Munster, vendus généralement à Saint-Dié.

Nous vous avons proposé M. Collotte pour le deuxième prix, une médaille de vermeil et une prime de 120 fr.

M. Muller, Jean-Baptiste, au Pair de Moyenmoutier.

La culture de M. Muller n'est pas de l'importance des deux précédentes, mais elle n'en a pas moins attiré l'attention de la Commission qui en a visité les parcelles éparses.

Les améliorations que nous avons constatées sont nombreuses : ouverture de chemins de vidange de concert avec les propriétaires voisins ; réfection d'un chemin communal par un remblai de terres tirées d'un pré trop élevé et trop sec ; création de prairies naturelles, d'un jardin potager et d'un verger, à la suite d'un défrichement et d'un nivellement ; découverte, à 7 mètres de profondeur, d'une source servant à alimenter le quartier, qui n'avait auparavant qu'une citerne.

Il y a quelques années, M. Muller a acheté de la commune deux parcelles incultes, l'une de 85 ares, l'autre de 30. Il les a nivelées et irriguées en y amenant l'eau plu-

viale qui coule du chemin et le purin de ses étables; la première est devenue un bon pré, la seconde un pré médiocre.

Diverses autres parcelles de pré ont été améliorées, mais les drainages et les siphons des réservoirs laissent à désirer.

Malgré cette critique, M. Muller nous a semblé mériter le troisième prix du concours entre les bonnes exploitations, une médaille d'argent et une prime de 80 fr.

PRIX CLAUDEL.

M. Mer, Paul-Emile, garde général des forêts, ancien secrétaire de la Société botanique de France, propriétaire à Longemer.

La propriété de M. Mer est située en aval du lac de Longemer, sur un sol humide, légèrement incliné, couvert de nombreuses inégalités, sous lesquelles on rencontre une grande quantité de pierres granitiques. C'est un vaste domaine comprenant le lac de Longemer, 40 hectares de bois et 20 hectares de terres.

Autrefois ces 20 hectares formaient une espèce de prairie envahie par les mousses et les bruyères et suffisant à peine à nourrir 7 ou 8 têtes de bétail.

Il en est autrement aujourd'hui. Les arbustes et les plantes nuisibles ont disparu; les pierres ont été extraites afin de niveler la surface; les endroits marécageux ont été exhausés et de fortes rigoles établies pour les assainir; de profonds labours suivis d'épierrements ont été exécutés; des pommes de terre ont été plantées pour nettoyer et ameubler le sol; des avoines et des plantes fourragères ont enfin été semées pour établir des prairies temporaires à forte production.

En un mot, le but poursuivi par M. Mer a été de créer le plus de fourrage possible pour entretenir le plus de bétail possible. Aussi les étables renferment aujourd'hui 27 têtes d'assez beau bétail, dont 15 vaches à lait.

Quelques voisins viennent vendre leur lait à la ferme de Longemer. Il s'y manipule alors chaque jour environ 300 litres de lait qui produisent 5 ou 6 kilogrammes d'un beurre fin expédié jusqu'à Paris, et 30 kilogrammes de fromage demi-gras, façon Munster. C'est là un commencement de fruitière comme vous désirez en voir s'établir sur plusieurs points.

Pour le tirage aux Annales, nous annexerons à ce rapport la notice rédigée par M. Mer sur son exploitation ; nous vous demandons aujourd'hui de lui attribuer votre plus belle médaille d'honneur, le prix Claudel.

CRÉATION ET AMÉLIORATION DES PRAIRIES

M. *Feldtrauer*, Pierre, garde à la maison forestière de Prayé, commune de Moussey.

M. *Feldtrauer* est entré à la maison forestière de Prayé, le 1^{er} mai 1873. La prairie qui longe le chemin de l'habitation ne produisait alors qu'un fourrage chétif, rare et de mauvaise qualité.

M. *Feldtrauer* s'est mis à l'œuvre immédiatement. Chacune des huit années écoulées depuis sa prise de possession est marquée par de notables améliorations : les roches sont extraites, et en même temps les genêts et les bruyères ; le nivellement s'opère ; une rigole est creusée pour amener avec le purin l'eau d'une abondante fontaine ; au manque d'engrais il est suppléé par des aiguilles de sapin noir, de la sciure, des cendres de coupes usées (1).

La maison forestière possède actuellement 15 jolies bêtes bovines de races diverses.

Nous sommes certain que M. *Feldtrauer* fera subir la même heureuse transformation à toute la propriété qui lui est confiée ; en attendant, pour les 10 hectares qu'il a améliorés déjà, vous allez lui décerner une médaille d'argent, de 1^{re} classe, et une prime de 120 fr.

M. Gainel, Jules, à Vieux-Moulin.

Il y a deux ans, M. Jules Gainel a acheté, près de Saint-Maurice-les-Senones, sur le versant d'une colline assez étroite, une propriété de 40 ares, couverte de broussailles et sillonnée de profonds ravins presque à pic.

Depuis cette époque, le terrain a complètement changé d'aspect. M. Jules Gainel a défoncé, parfois jusqu'à plus de 1 m. 20 de profondeur, déplacé 3000 mètres cubes de terre, nivelé, irrigué dans de bonnes conditions. Quoique le résultat, qui a été satisfaisant sur le premier tiers en 1880, l'ait été moins sur le reste en 1884, les semences de graines fourragères n'ayant pas bien levé, nous ne doutons pas du succès, et pour ce travail aujourd'hui complet M. Jules Gainel va recevoir une médaille d'argent et une prime de 80 fr.

M. Gainel, Eugène, à Vieux-Moulin.

M. Eugène Gainel possédait auprès de celle de son frère, dont nous venons de parler, et en tête de la colline, une parcelle de 24 ares, dont la moitié était en nature de pré, et le reste en terrain inculte.

M. Eugène Gainel s'est mis à défricher; il a déplacé 500 mètres cubes de terre; il a nivelé, puis irrigué en profitant de l'eau, très-abondante, d'un petit ruisseau. Le surplus de cette eau est cédé à M. Jules Gainel, générosité qui, seule, mériterait déjà une récompense.

Nous vous avons demandé, pour M. Eugène Gainel, une médaille de bronze et une prime de 40 francs.

M. Scheidel, Nicolas, à la Petite-Raon.

Au-dessus de la Petite-Raon, au pied d'un monticule, se trouve la ferme du Noyer. Le propriétaire est un petit cultivateur, mais un grand travailleur. N'ayant pas d'eau dans ces parages élevés, il réussit à s'en procurer en creusant le long du chemin, une mine souterraine de 80 mètres de longueur.

Une conduite en maçonnerie de 40 mètres de long amène cette eau, et pour les usages de la maison, et pour l'irrigation d'un pré de 1 hectare. Les terres sortant des fouilles ont été en partie répandues sur les endroits humides du pré pour les relever et les assainir, et le reste transporté sur le chemin qu'elles ont amélioré et dont elles ont rendu la pente uniforme.

Vous avez décidé que ce travail mérite une médaille de bronze et une prime de 40 fr.

M. Colin, Adolphe, à Combrimont.

M. Colin était, il y a cinq ans, un de vos lauréats, et recevait, à votre séance publique du 16 novembre 1876, une médaille d'argent et une prime de 100 fr. pour son *Petit traité d'agriculture appliquée à la partie montagneuse des Vosges*.

M. Colin succédait à son père en 1875 dans l'exploitation d'une petite ferme de 5 hectares qui nourrissait alors 5 têtes de gros bétail,

Aujourd'hui, M. Colin ne possède plus que 2 têtes de gros bétail, et se livre plutôt au commerce des graines qu'à la pratique de la culture.

Nous sommes heureux toutefois de constater que les conseils que M. Colin donne aux cultivateurs sont très judicieux, et nous récompensons, non le négociant, mais l'homme sincèrement dévoué aux progrès agricoles en lui décernant une mention honorable.

SYLVICULTURE. — REBOISEMENTS.

Chaque année, le programme de la Société d'émulation propose des primes pour les travaux de sylviculture et de reboisement, et chaque année nous sommes heureux de décerner des récompenses à cet ordre de mérite. L'administration forestière nous prête tout son concours pour l'appréciation des services de ses préposés. Bien des vides ont été déjà comblés par des reboisements qui présentent

actuellement une jeune et belle végétation. Nous désirons que nos encouragements suscitent de nombreux imitateurs à nos lauréats de ce jour.

Nous ne pouvons pas énumérer tous les titres de ces lauréats aux distinctions qu'ils vont recevoir. Ils sont d'ailleurs tous recommandables par leurs bons services. Nous annexons à ce travail les rapports qui nous ont été adressés par l'administration, et nous nous bornons en cette séance à un exposé très rapide.

M. *Lang*, Jean-Baptiste, brigadier forestier à Senones.

M. *Lang* a commencé sa carrière comme simple garde cantonnier à Senones en 1851; il est brigadier depuis 1860.

M. *Lang* est honnête, dévoué, modeste. Ses titres peuvent se résumer ainsi : tracé de chemins forestiers ; surveillance active des travaux ; direction de construction de scieries ; exécution de travaux en régie ; plantation par lui-même de plus de 30,000 plants ; soins donnés à la plantation de plus de 200,000 (2).

Nous vous avons proposé pour M. *Lang* une médaille d'argent de 1^{re} classe et une prime de 400 fr.

Commune d'Anould.

La commune d'Anould est propriétaire de 834 hectares, incomplètement boisés en 1865. Elle n'a pas hésité à s'imposer les plus grands sacrifices pour combler les vides sur 58 hectares, et pour planter de résineux 142 hectares à peu près dénudés (3).

Cette œuvre qui a coûté à la commune plus de 20,000 fr. est aujourd'hui couronnée d'un plein succès.

Honneur, Messieurs, à la municipalité d'Anould qui, par ses sacrifices et sa persévérance, a bien mérité la médaille de vermeil que nous lui décernons.

M. Nicole, Florence-Emile-Séraphin, brigadier forestier à Moussey.

M. Nicole compte 24 années de bons services, dont 11 comme brigadier.

Il a créé trois pépinières qui ont fourni 720,000 plants aux forêts domaniales ; il a donné des soins tout particuliers aux forêts communales ; il a été chargé de faire des semis et des repiquages dans des terrains communaux non soumis au régime forestier. Tous ses travaux ont été faits avec intelligence et suivis de succès. (4)

Nous remettrons tout à l'heure à M. Nicole, pour les services qu'il a rendus, une médaille d'argent et une prime de 80 fr.

M. Labbé, Etienne-Edouard, brigadier forestier à la Jambe de fer, commune de Lubine.

Nous avons constaté à l'actif de M. Labbé : 27 années de bons services dans l'administration des forêts ; reboisement partiel de 90 hectares dans les forêts communales de la Grande-Fosse, de Colroy-la-Grande, de Lubine, de Lusse ; reboisement d'environ 20 hectares de vides dans la forêt domaniale de Colroy et Lubine ; bons résultats dus à son zèle dans les 2161 hectares confiés à sa surveillance. (5)

Nous couronnerons, Messieurs, la carrière de M. Labbé en lui décernant une médaille de bronze et une prime de 40 fr.

M. Didier, Jean-Charles, garde forestier à Jussarupt.

Depuis trois ans les communes de Jussarupt, Herpelmont et Champdray ont dépensé plus de 2,000 fr. pour le reboisement de 22 hectares sous la surveillance de M. Didier.

Le zèle et l'intelligence dont il a fait preuve dans ces travaux (6) en ont assuré le succès, et nous l'ont fait inscrire pour une médaille de bronze et une prime de 40 fr.

M. Villemain, Jean-Joseph, brigadier forestier aux Brosses, commune des Forges.

Votre commission a visité avec le plus vif intérêt le champ

d'expérience des engrais chimiques appliqués à la végétation forestière, qui a été établi dans la forêt domaniale du ban d'Uxegney, par les soins de l'administration forestière et sous la direction de nos collègues, M. Gabé, conservateur, et M. Muel, inspecteur des forêts.

Le brigadier Villemin a été chargé de choisir l'emplacement, de le défricher, de le préparer, de tracer les sillons, de répandre les engrais, de semer enfin et de planter les 32 parcelles contenant diverses essences (7). Vous avez pu voir comment il s'est acquitté de cette tâche.

Quoique ces pépinières n'appartiennent pas à l'arrondissement de Saint-Dié, où nos concours étaient ouverts, notre Société, qui s'est intéressée aux essais des engrais chimiques, croit devoir, dès cette année, récompenser et encourager M. Villemin par une médaille de bronze et une prime de 40 fr.

MÉMOIRES AGRICOLES

Deux mémoires ont été présentés au concours de cette année. Vous avez reconnu que celui de M. Laurent remplissait seul les conditions du programme.

M. Laurent, ancien instituteur à Vouxey.

Le travail de M. Laurent a pour titre : Méthode pratique de la plantation et de la culture de la vigne. L'examen de la brochure a été confié à M. Defranoux qui, en faisant quelques réserves, s'est plu à rendre justice à l'œuvre claire, simple, pratique, qui nous était soumise.

Sur la proposition de votre rapporteur, vous avez voté une médaille de bronze en faveur de M. Laurent.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE

M. Morlot, Joseph-Gabriel, instituteur à Géroménil, commune de Hadol.

Il y a trois ans, à votre séance publique du 28 novembre

1878, M. Morlot, alors instituteur à La Rue-sous-Harol, recevait une mention honorable pour un travail intitulé : Agriculture du département des Vosges. Cette année, M. Morlot, instituteur à Géroménil, vous a adressé quatre cahiers de devoirs d'élèves, et un tableau indiquant le plan suivi dans son école pour l'enseignement de l'agriculture et de l'horticulture.

Les cahiers de devoirs journaliers sont assez bien rédigés ; les dessins passablement exécutés ; quelques problèmes sortent peut-être un peu de la pratique ordinaire ; mais, en somme, M. Morlot ne néglige rien pour initier ses élèves aux principes de l'agriculture, ainsi qu'à ceux de la greffe, de la taille, en général des soins à donner aux arbres.

Nous vous avons demandé, en faveur de M. Morlot, une médaille d'argent.

M. *Monchablon*, instituteur à Hagécourt.

Marchant sur les traces des instituteurs que vous avez récompensés les années dernières, M. Monchablon a fait une guerre acharnée aux animaux nuisibles, particulièrement aux hannetons, dont 46,680 ont été détruits en 14 jours par 17 élèves de son école.

De plus, M. Monchablon a organisé entre les enfants une espèce de petite Société protectrice pour la conservation des nids d'oiseaux.

Enfin M. Monchablon a fait, l'hiver dernier, des conférences auxquelles, dit M. le maire d'Hagécourt, la presque totalité des hommes de la commune et même des communes voisines se faisaient un plaisir d'assister.

Vous encouragerez M. Monchablon dans cette voie en lui accordant, avec vos éloges, une médaille de bronze.

J'ai terminé, Messieurs. Tout l'auditoire, je n'en doute pas, témoignera dans un instant, par des applaudissements, sa sympathie pour nos braves ouvriers de la terre. Nos cultivateurs ont besoin d'être encouragés surtout après les

mauvaises années qui viennent de s'écouler. Qu'ils poursuivent leur tâche en espérant un avenir meilleur !

Je ne céderai pas la parole sans adresser, en mon nom, un bien vif remerciement à mes honorables collègues MM. Muel et Lapique, qui ont bien voulu m'accompagner et me guider dans notre mission ; et, au nom de toute la Commission, l'expression de notre gratitude à M. Lung, président, et à MM. Gérard et Engelhardt, membres du Comice de Saint-Dié, qui ont bien voulu se joindre à nous pour quelques-unes de nos visites, et nous donner d'ailleurs tous les renseignements dont nous avons besoin.

CONCOURS

SPÉCIAL DE LAITERIE A L'OCCASION
DU CONCOURS RÉGIONAL AGRICOLE D'EPINAL
DU 11 AU 20 JUIN 1884.

A sa séance du 17 février 1884, la Société d'émulation, sur la proposition de M. Perrin, secrétaire de l'Association fromagère vosgienne, a voté cinq médailles pour être distribuées à la suite du concours spécial de laiterie.

A la séance du 22 septembre, la société a voté l'impression du rapport de M. Perrin. Ce rapport est ainsi conçu :

La Société de l'Industrie laitière de Paris, s'est associée à la Société d'émulation des Vosges pour organiser, lors du Concours régional d'Epinal, un concours spécial de laiterie pour le département des Vosges.

Ce concours avait pour but une revendication légitime. Le *Géromé* exposé par les bons marcaires devait prouver publiquement que le délaissement dont il est l'objet est un fait anormal, et que la bonne fabrication a droit à une considération dont elle est depuis bien longtemps privée.

Un jury a visité d'abord les fermes les mieux dirigées au point de vue de la laiterie. Ce jury se composait de MM. Dedron, de Paris ; Adrien Bailleux, de Revigny (Meuse), membres de la Société française de l'industrie laitière ; Muel, inspecteur des forêts ; Lapique vétérinaire, membres de la Société d'émulation des Vosges ; Perrin, de Révillon, secrétaire de l'Association fromagère vosgienne, rapporteur.

Voici, dans l'ordre des récompenses accordées, quelques indications sur les fermes visitées.

Premier prix : M. Flieller, François, de Drumont et Sauté (Bussang).

La ferme ou chaume de Drumont est une des plus anciennes des Vosges. Elle figure déjà comme marcairie im-

portante dans les titres du XVI^e siècle. Elle possède actuellement 18 vaches et 7 belles génisses. Elle pourrait même en nourrir davantage. On a pu remarquer, au pavillon des fromages, les deux gros pains exposés par M. Flieller, qui lui ont valu une autre récompense bien méritée.

La fabrication de Drumont peut être considérée comme le type de la meilleure fabrication du Géromé.

Deuxième prix : M. Montémont, Nicolas-Joseph, de Vecoux.

Cette ferme, moins importante que la précédente, rentre dans la catégorie des moyennes exploitations du pays. Elle peut nourrir 8 ou 9 vaches.

Le mérite de M. Montémont est de s'être conformé aux indications propagées par l'Association fromagère vosgienne, savoir : 1^o emploi d'une présure inodore ; — 2^o usage des formes recommandées et du meilleur mode d'égouttage ; — 3^o installation d'une cave spacieuse propre à la maturation complète des fromages et spécialement affectée à cette destination.

La cave récemment construite par M. Montémont est un modèle de ce genre,

Troisième prix : M. Thomas Lambert, de Saulxures.

M. Lambert possède 8 belles vaches dans son étable. Son installation lui permet de conserver ses fromages pendant plusieurs mois et jusqu'à parfaite maturité.

Quatrième prix : M. Choffel, Constant, de Fresse.

M. Choffel est un homme de progrès. Ses fromages sont excellents. De plus, M. Choffel a le souci de sa dignité professionnelle au milieu de l'indifférence et de la routine générales.

Cinquième prix : M. Chevrier, Victorin, du Ménil.

La nouvelle forme de fromagé de M. Chevrier est une heureuse innovation, capable de rendre de réels services dans la fabrication.

Sixième prix : M. Petin, Jules, du Syndicat.

M. Petin mérite ce prix pour ses procédés d'égouttage, et surtout pour sa passoire, qui figurait sous le n^o 406 au pavillon des instruments de laiterie.

Le jury du concours spécial de laiterie, ouvert entre les exposants producteurs des Géromé et Münster du département des Vosges, se composait des membres du jury voyageur, dont les noms ont été donnés plus haut, et de MM. Gauthier et Guérillot, facteurs aux Halles centrales de Paris, chargés de la dégustation.

Le bon Géromé a fait sa réapparition avec un véritable triomphe. Puisse ce résultat assurer le progrès contre la routine et ses mauvais principes. Puisse une bonne fabrication triompher de la concurrence étrangère, et réhabiliter nos produits sur les grandes places de la France !

NOTES

*(1) Rapport de M. l'inspecteur des forêts, vu et approuvé
par M. le Conservateur.*

Le soussigné certifie qu'il a suivi depuis 1873 tous les travaux exécutés par le garde Feldtrauer, dans les 40 hectares de prés joignant la maison forestière de Prayé. Les prairies complètement incultes envahies par la bruyère sont arrivées successivement, grâce au travail et à l'emploi judicieux des engrais, à donner un rendement inespéré.

La maison forestière de Prayé, commune de Moussey, est située au col du même nom, à une altitude de 900 mètres, sur le grès vosgien. La qualité du sol était des plus médiocres.

Senones, le 40 juillet 1884.

Barthélemy, inspecteur des forêts.

*(2) Rapport de M. l'inspecteur des forêts, vu et approuvé
par M. le Conservateur*

Le brigadier Lang (Jean-Baptiste), actuellement à Senones, a été nommé successivement :

Garde cantonnier à Senones, le 13 février 1854 ;

Garde à triage dans l'inspection de Remiremont, le 44 novembre 1854 ; puis à Senones, le 2 juin 1855 ;

Brigadier à Senones, le 8 mai 1863.

Il a donc fait dans les Vosges toute sa carrière de 30 ans, sur lesquels 29 ans à Senones.

Tous les travaux en régie ou par entreprise ayant pour but la

construction des routes, des scieries, des maisons forestières domaniales et communales qui ont été exécutés pendant cette longue période, ont été surveillés et dirigés par lui avec un zèle et un succès qu'il serait difficile d'égaliser.

Voici un résumé des principaux travaux qu'il a exécutés ou dirigés.

1° Forêts communales.

Dans la forêt communale de Senones il a planté lui-même 27,500 plants de 1856 à 1863. Ces plants ont servi à reboiser 3 h. avec un succès complet.

Il a surveillé la plantation (en y prenant part lui-même) de 200,000 plants, soit le reboisement de 20 hectares avec succès complet.

Enfin il a étudié les tracés et dirigé la construction de 7 kilomètres de chemins neufs.

Dans la forêt communale de Moyenmoutier, 2 kilomètres de chemin ont été ouverts d'après les études et sous la direction du brigadier Lang.

Dans les forêts communales de Moyenmoutier, Vieux-Moulin, la Petite-Raon, Chatas, outre les travaux d'amélioration de chemins, ouverture de bandes, plantations, etc., le brigadier a surveillé les nettoiemens et les exploitations par économie autorisés, soit dans la masse des forêts, soit dans les cantons détachés.

Je signalerai seulement, comme exemple de services rendus aux communes, un nettoiemnt autorisé en 1879 sur 4 hectares dans la forêt communale de la Petite-Raon et dont l'exploitation avait été concédée à un entrepreneur. Le prix d'adjudication paraissant trop élevé au brigadier Lang, le marché fut résilié : on proposa l'exploitation par régie sous la surveillance du brigadier, et le résultat fut une économie de 730 francs au profit de la commune.

On pourrait citer nombre d'exemples analogues du zèle déployé par le brigadier Lang pour sauvegarder les intérêts des communes.

Ainsi, la reconstruction entreprise en 1879 de la scierie com-

munale de Moyenmoutier a été dirigée par lui sur la demande du conseil municipal.

On pourrait multiplier les citations de services journellement rendus aux communes.

2^e Forêt domaniale du Val de Senones.

43,700 mètres de chemins neufs ont été ouverts dans cette partie de la brigade sous la direction et, pour la plus grande part, sur les tracés du brigadier Lang.

Trois maisons forestières et trois scieries ont été construites ou transformées sous sa direction.

Sur les trois scieries, deux ont été achevées par régie, la troisième, celle de Coichot, concédée à un entrepreneur incapable, a dû être pour ainsi dire entièrement construite par le brigadier et dans des conditions extrêmement défavorables.

Depuis 1854, 300,000 plants ont servi à reboiser sous sa direction 4 hectares de vides de chablis.

Cet énoncé, bien incomplet, des travaux du brigadier Lang, montre quelle part il a prise dans l'amélioration des forêts formant sa brigade.

Tous les chefs sous lesquels il a servi sont unanimes à vanter son dévouement, son honnêteté absolue, sa modestie qu'on pourrait qualifier d'excessive, sa compétence, ou plutôt sa science pratique pour tout ce qui concerne la forêt, qu'il s'agisse, soit de sylviculture proprement dite, soit de travaux de routes, de scieries, etc.

La surveillance des forêts a toujours été menée par lui avec une mesure et un tact parfaits. Les délits, au milieu d'une population ouvrière, n'ont plus aucune importance et jamais la répression très stricte que le brigadier a établie n'a amené aucune difficulté.

Ce préposé n'a reçu, dans le cours de sa carrière, aucune récompense autre qu'une mention honorable pour sa belle conduite en 1870-1871.

On ne peut attribuer cet oubli qu'à sa modestie qui l'a toujours empêché de se faire valoir, mais s'il existe un préposé digne de récompense, c'est le brigadier Lang.

(3) Rapport du Sous-Inspecteur des Forêts sur les reboisements de la commune d'Anould. Vu et approuvé par M. le Conservateur.

L'an 1884, le trente juillet, le Sous-Inspecteur des forêts a l'honneur d'exposer ce qui suit :

La commune d'Anould (canton de Fraize), possède une forêt de 834 hect., subdivisée en 4 massifs : 1° le massif d'Osseux (308 h.), belle sapinière provenant d'un cantonnement de droits d'usage, effectué en 1863; 2° les massifs de la Sappe (499 h.) et de Rougifaing (43 h.), sapinières jeunes, mais en assez bon état, bordées par 32 hect. environ de terrains vagues; 3° enfin le massif du Bambois ou des Rapailles (284 h.), formé jadis de rapailles rabougries de chêne, peuplés aujourd'hui d'une jeune futaie résineuse.

En 1865, les différents massifs furent réunis dans un seul aménagement, dont la principale prescription consistait à reboiser, en peu d'années, les 32 hect. de friches attenantes aux massifs de la Sappe et de Rougifaing, et à transformer en résineux les mauvais taillis du Bambois. La commune d'Anould n'hésita pas à s'imposer les grands sacrifices que réclamait cette œuvre importante : elle a aujourd'hui la satisfaction d'en constater la réussite.

Les reboisements comprennent une étendue totale de 200 hectares; 142 hectares, entièrement dénudés ou garnis de rapailles, ont été semés en pin sylvestre, ou plantés en épicéa; le surplus, 58 hectares, formés de clairières éparses au milieu de taillis déjà partiellement reboisés, ont été plantés en épicéa, ou semés en pin et quelquefois en sapin. La dépense totale a dépassé 24,000 fr. pour une période de 15 ans, comme le constate le tableau ci-contre.

L'exécution des travaux de reboisement effectués dans la forêt d'Anould présentait de réelles difficultés, en raison de la sécheresse, de l'aridité et du peu de profondeur du sol,

de l'épaisseur des bruyères et de l'abondance des rejets de chêne dont il fallait, tous les 2 ou 3 ans, dégager les semis naissants. Ils ont été conduits avec soin et intelligence par divers préposés, notamment par le sieur Cayatte, d'abord garde (de 1869 à 1878), puis brigadier à Corcieux. Ce dernier a même reçu, le 16 novembre 1876, de la Société d'émulation, pour sa bonne direction, une médaille d'argent de 2^e classe et une prime de 70 fr.

Le but du présent rapport est de signaler de nouveau, mais dans son ensemble, tous les travaux effectués par la commune d'Anould, et de solliciter, en faveur de cette commune, une récompense en rapport avec les sacrifices sérieux qu'elle s'est imposés.

Le conseil municipal d'Anould a toujours voté, sans aucune opposition, les importants crédits que nécessitaient les reboisements; ses relations avec les agents et préposés forestiers n'ont jamais cessé d'être cordiales : il s'est toujours montré intelligent, large et généreux. La commune d'Anould est une de celles qui ont exécuté le plus d'améliorations forestières (reboisements, routes, maisons, etc.) : c'est un devoir pour nous d'appeler l'attention de MM. les membres de la Société d'émulation des Vosges sur ses travaux, ses sacrifices, sa persévérance, en un mot ses mérites, et nous avons l'honneur de solliciter en sa faveur une haute et juste récompense.

*(4) Rapport de M. le Sous-Inspecteur des forêts, approuvé
par M. le Conservateur.*

Le brigadier Nicole a 24 ans de services forestiers; depuis 1870, il est brigadier à Moussey.

Son service a toujours été très bon. Il mène parfaitement une brigade difficile qui, jusqu'en 1880, comprenait 3,200 hectares.

De nombreux travaux ont été dirigés ou exécutés par lui dans les forêts communales et domaniales. Parmi ces travaux, nous citerons les suivants :

FORÊTS COMMUNALES

Forêt communale de Moussey. — En 1874 et 1875, près de 45 hectares ont été reboisés par un semis de pin sylvestre exécuté sous la direction du brigadier Nicole; le succès est complet et le reboisement a complètement réussi. Dans la même forêt, des vides moins importants ont été repeuplés sous la direction du brigadier qui y a fait planter, en 1879, 6,600 plants.

Forêt communale du Saulcy. — Le brigadier Nicole a dirigé, en 1875, le semis de pin sylvestre exécuté sur 6 ares de terrains communaux. Le succès est complet.

Forêt communale du Vermont. — Même travail avec un égal succès sur 8 h. 78 a.

Des travaux moins importants sont exécutés ou dirigés journellement par le brigadier Nicole dans les forêts communales, dans les terrains communaux même non soumis au régime forestier, les communes réclamant volontiers des agents ou des préposés un concours qui leur est toujours accordé avec empressement.

2° FORÊTS DOMANIALES

Nous citerons en première ligne les travaux de reboisement dirigés par le brigadier Nicole, de 1874 à 1880, sur les Hautes Chaumes. C'était un vide de 633 hectares.

Il y a créé deux pépinières contenant ensemble 7 a. 69 c. : les pépinières ont fourni jusqu'à ce jour près de 700,000 plants dont le repiquage en forêt a été surveillé avec succès par lui.

Une autre pépinière de 80 centiares a été établie par le brigadier Nicole près de sa maison forestière avec un plein succès.

Une autre, contenant 60 centiares, a été créée sous sa direction près de la maison forestière d'Onicérupt. Enfin, dans la 3^e et la 5^e série, le brigadier Nicole a repeuplé avec le concours des gardes de sa brigade les vides des coupes au fur et à mesure de leur exploitation. Cet utile travail a été exécuté avec les plants

provenant des deux petites pépinières indiquées ci-dessus qui ont fourni jusqu'alors plus de 20,000 plants.

Des semis ont été exécutés sur 6 hectares de chaumes sous sa direction et ont réussi. Le brigadier Nicole par sa tenue, son caractère et sa manière de servir, peut être signalé d'une façon toute spéciale.

*(5) Rapport de M. le Garde général des forêts, vu et approuvé
par M. le Conservateur.*

L'an 1881, le 27 septembre,

Le garde général des forêts,

Vu le communiqué de M. le Conservateur, en date du 6 juillet 1881, et la demande du sieur Labbé, brigadier forestier à la Jambe de Fer, commune de Lubine, tendant à obtenir une récompense de la Société d'émulation des Vosges pour le concours de 1881,

Présente le rapport suivant :

L'un de nos prédécesseurs, par un rapport en date du 28 août 1879, a exposé ce qui suit :

« Labbé, Edouard, brigadier mixte à Lubine, né à Chartres
« le 11 novembre 1827, entré dans l'administration des forêts le
« 22 juin 1854, 25 ans de services, a fait exécuter avec succès
« et compléter des reboisements dans les forêts communales de
« la Grande-Fosse, Colroy-la-Grande, Lubine et Lusse sur une
« surface totale d'environ 90 hectares ;

« A reboisé des vides dans la forêt domaniale de Colroy et
« Lubine sur environ 20 hectares ;

« A réussi à sauver de jeunes peuplements naturels et artificiels des ronces qui les étouffaient par des extractions faites
« en temps utile, et a ainsi contribué à maintenir à l'état de
« repeuplement complet les parties en régénération dans les
« forêts dont il a la garde. »

Depuis cette époque, le brigadier Labbé n'a pas cessé de mériter l'éloge que faisait de lui notre prédécesseur dans le rapport ci-dessus, proposant de décerner à ce préposé une récompense dans le concours de 1879 ouvert par la Société d'émulation des Vosges, rapport qui n'a pu avoir son effet pour des raisons que nous ignorons.

Déjà en 1875, le brigadier Labbé s'était fait remarquer par son zèle dans la surveillance des travaux de tous genres exécutés dans son importante brigade et avait obtenu de l'administration des forêts une gratification de 20 francs à titre d'encouragement.

Le sieur Labbé est sur la fin de sa carrière, il a 27 ans de services, et nous sollicitons pour lui une récompense bien méritée par les travaux qui, grâce à la direction pleine de zèle, de soins, d'intelligence et de discernement qu'il leur a donnée, ont fourni les bons résultats obtenus dans les 2,161 hectares que l'administration a bien voulu, depuis près de dix ans, confier à sa surveillance.

*(6) Rapport de M. le Garde général, vu et approuvé par
M. le Conservateur des forêts.*

L'an 1884, le 9 du mois d'août,

Le garde général des forêts,

Vu la lettre de M. le Conservateur, en date du 7 juillet dernier,

A l'honneur d'exposer :

D'importants travaux de reboisement sont en cours d'exécution, depuis plusieurs années, dans plusieurs forêts communales de notre cantonnement, et, en particulier, dans les forêts appartenant aux communes de Jussarupt, de Champdray et d'Herpelmont.

Le garde Didier, Joseph, résidant à Jussarupt (triage communal n° 2) s'est particulièrement distingué en dirigeant le reboisement

de 22 hectares 55 ares de terrains vagues appartenant aux trois communes précitées.

Nous donnons ci-après l'étendue et la valeur de ces travaux par commune, avec l'époque de leur exécution :

1° Commune de Jussarupt : 7^h87, pour une dépense de 700 fr. pendant les années 1879 et 1881.

2° Commune de Herpumont : 8^h40, pour une dépense de 4485 fr. 03, pendant les années 1879, 1880, 1884.

3° Commune de Champdray : 6^h58, pour une dépense de 680 fr. pendant les années 1879, 1880, 1884.

Soit en totalité 22 hectares 55 ares, reboisés pendant les trois années 1879, 1880 et 1884, pour la somme de 2,565 fr. Ces travaux ont pleinement réussi et nous estimons que le garde Didier mérite d'être signalé à la Société d'émulation des Vosges pour le zèle et l'activité dont il a fait preuve dans cette partie du service.

(7) *Rapport de M. Muel, Inspecteur des forêts, vu et approuvé par M. le Conservateur.*

Le brigadier Villemin, Jean-Joseph, demeurant aux Brosses, commune des Forges, a surveillé, en 1880 et 1881, les travaux relatifs aux expériences faites par le soussigné sous la direction de M. le Conservateur des forêts, dans la forêt domaniale du ban d'Uxegney, relativement à l'action des engrais chimiques sur la végétation forestière.

Le champ d'expériences a une surface de 42 ares 25, partagée en 32 places. Un rapport détaillé devant prochainement rendre compte de l'exécution et des résultats des essais entrepris, nous nous bornerons ici à dire que ceux-ci ont porté sur le semis et la plantation du chêne, du hêtre, du charme, du sapin et du pin



sylvestre, et que les engrais chimiques employés sont ceux désignés par M. G. Ville sous le nom de :

Engrais complet ;

Engrais minéral ;

Engrais azoté.

Le brigadier a consacré, en 1880, 46 journées à la surveillance des ouvriers qui ont procédé au défrichement et à la préparation du terrain, au tracé des places d'essai et des sentiers, au répandage et à l'enfouissage des engrais, enfin aux semis et à la plantation des 32 petites parcelles dont il s'agit.

En 1881, il a employé 6 journées à la surveillance des travaux de binage, replantations, et répandage d'une nouvelle dose d'engrais. Il a souvent pris une part effective aux diverses opérations qui viennent d'être énumérées, et de plus il a été occupé, à de nombreuses reprises, pendant une durée totale de 14 journées, à certains travaux réclamant des soins particuliers tels que le sarclage des jeunes semis et l'abri à donner contre l'excès de la chaleur aux repeuplements d'essences délicates, sapin et hêtre.

Le sieur Villemin s'est acquitté de sa tâche avec zèle et intelligence, ainsi qu'ont pu le constater les membres de la Commission d'agriculture qui ont bien voulu visiter le champ d'expériences. — Le service de ce préposé d'ailleurs est satisfaisant sous tous les rapports.

Nous croyons, en conséquence, devoir proposer à la Société d'émulation de décerner au brigadier Villemin une médaille de bronze.

RAPPORT
DE LA
COMMISSION D'HISTOIRE
ET D'ARCHÉOLOGIE
SUR LE CONCOURS DE 1881,
par M. Félix VOULOT

MESSIEURS,

Cette année encore, l'histoire fait défaut dans nos concours. Bien que notre Société n'ait point reçu de demandes relatives à la numismatique ou à l'archéologie, ce serait une erreur de croire que ces deux sciences sont restées stationnaires dans notre département. Nos lauréats de l'an dernier n'ont pas manqué de poursuivre leurs recherches avec leur zèle accoutumé. M. Louis Henry, de Ménil, a retrouvé de nombreux silex, un fragment de bas-relief antique, des meules romaines et deux de ces urnes cinéraires cubiques dont j'avais recueilli à Reblangotte le premier échantillon. Ces urnes, qu'on ne retrouve que dans la Creuse, constituent un fait historique particulier aux environs d'Escles.

De son côté, M. Maxe-Werly, qui a fait hommage à la Société d'un nouveau travail, a bien voulu compléter, d'après les dernières données d'une science qui marche sans cesse, le classement des monnaies gauloises de notre musée. En

même temps il a pris l'empreinte fidèle de nos pièces mérovingiennes pour les déterminer de concert avec nos premiers spécialistes.

Le seul ouvrage présenté pour le concours à notre commission, est un travail de statistique et de philologie, *Les Patois lorrains*, par M. Lucien Adam.

Les patois, le parler des campagnes, ce langage de nos pères usité depuis tant de siècles dans toute la France, perdent journellement du terrain. Le progrès social, qui favorise de plus en plus rapidement la création des voies de communication, des établissements d'enseignement populaire, des publications peu coûteuses ou périodiques, en faisant circuler partout la vie économique, politique, industrielle, va porter aux patois un coup décisif. Il n'est que temps d'étudier sérieusement cet idiôme, dont la connaissance est indispensable à l'intelligence de certaines étymologies, comme de la constitution et de la formation des mots français. Sans cette connaissance, impossible de bien saisir l'histoire et, en général, la littérature si piquante d'originalité du Moyen Age et de la Renaissance.

Les patois sont l'idiôme de nos anciennes provinces; chacune a eu son dialecte qui a suivi les phases de son histoire. Interprètes des récits de la veillée, des relations de la famille, comme des exploits de la chevalerie, des revendications des classes déshéritées comme des contrats politiques, ils ont vécu longtemps de la vie de la France. Le vaste ensemble de nos patois est le développement naturel des dialectes anciens qui se parlaient en Gaule. La rudesse originelle de cet antique idiôme s'est prêtée tour à tour à l'expression des sentiments les plus divers; et les âpres accents de nos montagnards ont fait place, sous le luth des trouvères, à la grâce naïve d'une mélancolique harmonie. C'est assez dire que nos patois, loin de mériter un mépris inconsidéré, sont dignes de la plus sérieuse attention, soit par eux-mêmes, soit par le large champ de connaissances dont ils nous ouvrent l'accès.

Dès le siècle dernier, on avait compris l'importance de ces recherches, et au commencement du nôtre, une vaste enquête était provoquée dans tous les départements français par le ministère de l'Intérieur. En 1809, pour y répondre, l'illustre Champollion publiait un petit volume fort remarquable au double point de vue historique et lexicologique, et reconnaissait qu'on avait fait avant lui plusieurs essais de grammaire patoise.

Des hommes de mérite tels que Fallot, Oberlin, Jean-Jacques Ampère, ont suivi la même voie, et rendu des services à l'étude de cet antique idiôme. Enfin, en 1874, l'Académie de Stanislas prit la louable initiative de renouveler l'enquête pour le nord-est de la France, et la Société d'Emulation des Vosges crut devoir favoriser de tout son pouvoir cette belle entreprise.

Proposée au pays messin, au Barrois, et à la Lorraine, l'enquête répandit à profusion un programme-questionnaire, demandant commune par commune : 1° des textes ; 2° des renseignements grammaticaux ; 3° un vocabulaire restreint aux termes les plus usuels. Il fixait les divers points à traiter ; il le faisait avec précision, avec méthode, sous la judicieuse impulsion d'un linguiste érudit, M. Charles Gérard. Aussi ce programme seul devait-il contribuer largement au succès.

Cependant l'appel fait par l'Académie ne trouva guère d'échos que dans la Lorraine, où il est resté sans effet sur le quart du territoire. Grâce au zèle de plus de 200 instituteurs et de quelques autres personnes, 268 mémoires furent reçus à l'Académie avant 1878.

La difficulté de dépouiller un aussi volumineux dossier et d'en tirer des conclusions, venait d'augmenter par la perte du regretté M. Charles Gérard, le principal initiateur de l'œuvre. Resté seul, M. Lucien Adam eut le courage de se charger d'une aussi lourde tâche et sut la mener à bonne fin.

L'auteur fait précéder son recueil d'une longue introduc-

tion qui en est, pour ainsi dire, la conclusion. Il remonte aux origines territoriales et ethniques des peuples qui, selon lui, ont dû donner naissance au patois lorrain. A cet effet, il cite le savant historien Digot, dans son tracé peut être un peu trop précis des confins des Leuci, des Mediomatrici et des peuples limitrophes. Puis il affirme que, d'après les résultats de l'enquête, résultats qu'il nous mettra sous les yeux, les divers patois correspondent exactement à ces divisions territoriales. Les Leuci étant des Belges, se composaient suivant César, *en majorité* de Germains, sans que cette idée puisse impliquer l'exclusion de l'élément celtique, comme des auteurs allemands ont eu le tort de le prétendre.

Selon M. Adam, le patois lorrain aurait dû à l'influence des peuples germaniques, longtemps avant la conquête romaine, l'introduction dans sa phonétique du double *h*, qu'il assimile au *ch* allemand, et du *in* cérébral existant dans les idiômes germaniques. Q'on me permette de citer les excellentes raisons que donne notre auteur de cette action primordiale.

« Durant les périodes mérovingienne et carlovingienne, dit-il, les Francs ripuaires se sont fixés en assez grand nombre sur le sol de la Lorraine. Il semble donc, à première vue, que la phonétique germanique ait pu alors pénétrer la phonétique gréco-latine. Mais la même juxtaposition a eu lieu dans le Barrois, dans les pays Wallons, en Bourgogne, et les patois de ces provinces n'accusent point une pénétration de la nature de celle qui s'est produite dans les pays lorrains. L'influence des idiômes franc, gothique et burgonde s'est fait sentir exclusivement par l'introduction, dans les vocabulaires gallo-romains, d'un millier de mots d'outre-Rhin. Quant à la grammaire et à la phonétique, ces œuvres vives, ces parties nobles de la langue, l'allemand ne les a point atteintes. C'est que l'expression des relations grammaticales et les habitudes phonétiques sont bien autrement protégées que les mots, par la loi de l'hérédité. »

La conclusion nécessaire de ces principes est que les

origines, en majeure partie germaniques, des peuples de la Lorraine, ont dû contribuer sensiblement à déterminer les caractères du patois de cette province. Les origines celtiques ont forcément produit des effets analogues; et cette double impulsion s'étant produite sur les parties vives d'une langue en formation, a dû, à plus forte raison, s'exercer puissamment sur le vocabulaire de cet idiôme.

Cependant, selon M. Adam, à part le double *h* et le *in*, le patois lorrain serait absolument exempt de germanisme. Ce patois, d'après lui, serait issu régulièrement et directement du latin rustique, pour la grammaire, la phonétique et le vocabulaire. Ici l'auteur n'ignore pas sans doute qu'il énonce des idées que ne partagent pas tous les linguistes. Ces graves questions ont été effleurées à la Sorbonne, lors de la lecture de son mémoire, et des hommes de la valeur de M. Alfred Maury n'ont pas dédaigné de prendre part à la vive discussion qui s'est élevée à ce sujet. (1)

Je commencerai par avouer franchement ma grande incompetence sur d'aussi vastes problèmes que la formation et l'origine de nos patois. Toutefois, je prendrai la liberté de formuler à ce sujet quelques considérations sous forme interrogative.

Il me semble que d'abord se présente cette question : Qu'est-ce que le latin rustique ? Est-ce une simple corruption du latin classique ? ou bien est-ce une langue qui lui a préexisté et survécu, tout en suivant des évolutions particulières comme toutes les langues ? Le latin classique n'est pas sorti sans doute, armé de toutes pièces, du cerveau de Cicéron ou de Virgile. De longs siècles n'ont-ils pas dû amener peu à peu certaines des langues pastorales primitives de l'Italie, à composer l'idiôme littéraire du siècle d'Auguste ?

Les langues se modifient bien lentement : la persistance quinze fois séculaire de nos patois en est la meilleure preuve. N'ajoutons qu'un fait : S^t Augustin pour exercer son ministère en Numidie, fut obligé de recourir à des interprètes, bien que

(1) Voir le Journal officiel du 23 avril 1884.

le pays fût soumis aux Romains depuis six cents ans. Mais là, comme en Gaule, le latin fut la langue officielle ; jamais il ne devint celle des campagnes. Le latin rustique a donc dû être, non une corruption du latin classique, mais une langue qui a subi l'influence de la langue littéraire, tout en lui ayant préexisté, et survécu.

En second lieu, lors de la conquête romaine, les Gaulois ne parlaient-ils pas des langues celto-kymriques, dont les éléments ont dû résister bien longtemps à l'esprit de propagande du vainqueur, et dont on doit tenir grand compte pour la formation des langues du moyen âge ? Sans doute, comme il est démontré par l'histoire de tous les temps, les guerres, les invasions surtout, les relations de commerce et de voisinage exercent une influence notable sur les langues. Les incursions multiples des Gaulois en Grèce, en Italie, ont dû modifier et rapprocher très anciennement les idiômes celto-kymriques, grecs, étrusques et italiques.

A cette double origine des langues dites latin rustique et celto-kymrique, vient naturellement se joindre l'élément plus récent introduit par l'établissement des peuples francs dans le nord, établissement dont un pays limitrophe comme la Lorraine a dû se ressentir le plus puissamment.

Je me borne au simple énoncé de ces quelques considérations historiques fort incomplètes ; j'ajouterai un mot sur la question grammaticale. Les éléments de la grammaire patoise et française ne semblent-ils pas montrer que le latin n'a pas été seul appelé à concourir à la formation de ces idiômes ? Le latin est une langue d'inversion, le patois et le français suivent l'ordre naturel des mots. Le latin a des déclinaisons, le patois et le français n'en ont pas. Dans la syntaxe latine dominant les rapports d'accord et de subordination. Dans le patois et le français, ce sont les règles de position. J'ai fait remarquer ailleurs que, si le latin manque d'article, le patois et le français ont, comme le gaulois, l'article défini et l'article indéfini ; que même l'article défini du patois est

presque identique à celui du gaulois ; que les pronoms personnel et interrogatif présentent la même analogie.

M. Adam choisit 26 mots pour nous montrer que « les patois se sont approprié un certain nombre de mots latins, lesquels n'ont point passé dans le français, et qu'ils ont conservé à d'autres mots des formes plus latines que celles de la langue littéraire. » Parmi ces mots, il en est quelques-uns pour lesquels la conclusion précitée ne me paraît pas clairement établie. Ainsi, « *Jacere*, être couché, étendu, patois jeure ; » le français n'a-t-il pas gésir ? — « *Fervere*, *ferbui*, bouillir, j'ai bouilli ; patois ferbeli, blanchir des légumes ; » le français n'a-t-il pas ferveur, fervent, bien que ces mots ne s'emploient qu'au figuré ? — « *Sternere*, étendre sur la terre ; patois hhtern, répandre ; » le français n'a-t-il pas se prosterner ? — « *Canistrum*, panier ; » le patois tschintré et l'Allemard schindel aisseau, ne seraient-ils pas parents ? — « *Minor*, moindre ; patois menre, maure, mauvais. » Le français n'a-t-il pas aussi mineur, quoique dans un sens restreint ?

Je me contente de poser les quelques points d'interrogation qui précèdent, devant des questions ardues, complexes, et qui échappent à ma compétence, et je reprends l'analyse sommaire du remarquable recueil de M. Adam.

L'auteur, guidé par les matériaux de l'enquête, est parvenu à diviser le patois lorrain en 12 dialectes et 6 sous-dialectes, dont il trace les limites respectives. Il essaie ensuite d'établir la phonétique de ce patois, question bien délicate, nécessitant la connaissance approfondie de chaque prononciation locale, et dont l'exposé exige l'emploi de signes graphiques tout spéciaux. Ainsi, dans le dialecte usité au pied du Donon, l'articulation initiale de *hat*, *haut*, ne saurait se rendre aux yeux sans le double *h* suivi d'un *r* guttural. Le *ch* allemand ne répond qu'imparfaitement au double *h* du patois, etc. M. Adam a appliqué à l'étude de la phonétique patoise ses connaissances acquises en linguistique, tout en laissant naturellement une large part aux renseignements locaux dont il

a été entouré. Il a mis dans son travail une application et une étude de détail qui lui ont permis d'arriver à un résultat déjà important.

Il a donné une grammaire patoise complète. Il fait une étude spéciale de chacune des parties du discours. Sans le suivre dans son exposé relatif à l'article et aux autres espèces de mots, nous devons dire qu'il a apporté partout un esprit méthodique. Il a traité d'une manière étendue les diverses formes du mot par excellence, du verbe. Il devait à ce propos, et l'a fait, signaler le double imparfait existant dans plusieurs de nos dialectes, l'imparfait prochain et l'imparfait distant (4). Il a eu soin de distinguer les verbes forts et les verbes faibles ; il a analysé très complètement les formes des temps du subjonctif, signalé la régularité et les irrégularités de la conjugaison. Les mots invariables n'ont pas été traités avec moins d'étendue.

Pour cette partie de son recueil, comme pour les autres, M. Adam a été puissamment aidé par les mémoires judicieux de plusieurs correspondants, notamment de M^{lle} Houberdon, du Tholy. Les indications complètes, précises et méthodiques de ce correspondant lui font le plus grand honneur.

M. Adam, tout en donnant en détail les règles spéciales à la grammaire patoise, n'examine pas si les patois forment une langue, ce que nie le programme-questionnaire de l'enquête. Toutefois notre auteur emploie quelque part l'expression de « langue patoise » qui peut mettre dans le doute sur son opinion des personnes désireuses de s'en former une à elles-mêmes. Il continue en nous offrant un vocabulaire patois et un vocabulaire français-patois comparé.

Dans le premier, M. Adam a cherché à n'admettre que des mots exclusivement patois, et je l'en félicite. De plus habiles que moi pourraient dire s'il y a complètement réussi.

(4) Assurément cette particularité ne vient pas du latin qui n'a qu'un imparfait, elle peut encore moins être attribuée aux langues germaniques qui n'ont même pas d'imparfait, et le confondent avec le prétérit. Cette richesse des temps du passé nous est rappelée par les aoristes du grec et du sanscrit.

Le vocabulaire français-patois comparé traduit des mots français dans divers dialectes du patois lorrain. C'est un travail qui fait l'éloge de la persévérance de M. Adam. Ces deux vocabulaires nous donnent de nombreux éléments de statistique qui pourront servir de base à de nouveaux travaux des spécialistes. On pourra, en faisant subir à chaque mot un examen méthodique, déterminer la part qui revient à chaque famille ancienne dans la formation du vocabulaire patois. Les études de M. Adam sur la phonétique et la grammaire patoises pourront donner lieu à un travail analogue. L'auteur termine par un recueil de proverbes, chansons, contes patois, auxquels il applique, autant que possible, l'orthographe française, au lieu que dans les vocabulaires il a respecté scrupuleusement tous les écarts de ses correspondants. Peut-être une étude approfondie de la question amènerait-elle à choisir un moyen terme, et à fixer au moins quelques jalons, ce que le programme d'enquête a sans doute oublié de faire.

La dernière page du volume représente une carte des départements de la Meurthe et des Vosges où figurent les communes qui ont répondu à l'enquête. Bien que le quart du terrain soit resté en blanc, l'auteur pense que les vides comblés ne changeraient rien à ses conclusions.

En résumé, le recueil de statistique « Les Patois lorrains » fait honneur à l'Académie de Stanislas, aux nombreux correspondants qui ont répondu à son appel, et dont plusieurs connaissent à fond divers dialectes, au regretté M. Charles Gérard « qui fut en grande partie l'auteur des premières dispositions, grâce auxquelles l'œuvre a été mise en bonne voie (1) », enfin, pour une large part, à M. Adam. Notre lauréat, qui a eu le courage de classer de si nombreux matériaux, a su appliquer à ce grand travail une persévérance, un esprit de méthode incontestables. Il mérite une de nos plus hautes récompenses, une médaille de vermeil.

(1) Rapport de M. V. Dubois, président de l'Académie de Stanislas.

RAPPORT

DE LA

COMMISSION LITTÉRAIRE

SUR LES CONCOURS

DE 1881,

par M. LE MOYNE

Vice-Président.

MESSIEURS,

Bien que les Vosges aient déjà produit de grands poètes et de bons écrivains, en général les pièces présentées à nos concours littéraires sont rares et médiocres. On y cultive plutôt la science et l'industrie que la poésie et l'histoire, et les neuf muses des anciens, dont il faudrait augmenter le nombre pour représenter complètement nos arts et nos sciences modernes, y sont un peu négligées pour d'autres travaux plus productifs, plus en rapport avec les besoins et les préoccupations de notre siècle.

Nous avons donc cette année, comme les précédentes, peu de récompenses à décerner aux œuvres littéraires.

Cependant notre collègue, M. Jouve, nous a envoyé, hors concours, un poème d'environ huit cents vers, intitulé *Les Granges de Notre-Dame* que vous trouverez dans notre prochain volume d'*Annales*. Je m'abstiens d'en faire l'éloge, le talent de M. Jouve est assez connu. Je vous dirai seulement que son poème renferme d'intéressantes descriptions

des mœurs et des habitudes des habitants de nos montagnes. Il est écrit pour les rappeler à ceux qui les connaissent, pour les faire connaître à ceux qui les ignorent, pour en transmettre le souvenir à nos petits enfants. Il sera donc bien accueilli de tous et par tous lu avec plaisir.

M. Charles, Victor-Emmanuel, docteur médecin à Cornimont, a publié une notice biographique sur la vie et les œuvres de M. Albert Montémont, littérateur vosgien, né à Rupt en 1788, mort à Paris en 1864, que notre génération a déjà presque oublié, bien qu'elle lui doive une traduction complète des romans de Walter Scott et de Marryat, des *Lettres sur l'astronomie*, une *Histoire universelle des Voyages*, un *Guide à Paris*, un *Guide à Londres*, et beaucoup d'autres ouvrages analogues qui ont eu du succès au temps où ils ont été publiés, mais qui ont perdu de leur actualité et qui sont remplacés aujourd'hui dans nos bibliothèques par des œuvres plus au courant des progrès de notre époque.

On doit encore à Albert Montémont une *Grammaire générale*, une *Traduction des Odes d'Horace*, qui le mettent au rang des vrais littérateurs, plus de nombreuses chansons et odes, chantées par lui aux réunions du Caveau et ensuite à celles de la Société vosgienne de Paris, entre autres la fameuse chanson la Vosgienne que quarante années d'existence n'ont pas encore vieillie.

M. le docteur Charles a donc bien fait de retracer cette vie si bien remplie, et d'élever à Albert Montémont, en faisant imprimer sa biographie, un monument plus durable que la mémoire de ses contemporains qui commencent à devenir rares. M. le docteur Charles a répondu par ce travail à l'appel de notre programme demandant principalement comme œuvre littéraire la biographie des hommes marquants du département des Vosges, et en conséquence nous vous proposons de lui accorder comme récompense une médaille d'argent de 1^{re} classe.

M. Petitjean, Joseph-Clément, de Ruaux, a répondu également à l'appel de notre programme en nous envoyant en

manuscrit une notice descriptive et humoristique sur la commune des Granges-de-Plombières et sur celle de Ruaux, sa voisine. Cette notice est intéressante à lire ; les renseignements qu'elle donne sur les mœurs, les coutumes, les usages des habitants de ces deux communes sont écrits avec verve et avec esprit, et sont accompagnés de réflexions et de conseils sages et patriotiques. La partie historique seule est un peu écourtée. Malgré ce léger défaut, nous désirerions beaucoup que chacune de nos communes devint l'objet d'une notice analogue ; nous proposerons de publier celle-ci dans nos *Annales* et nous accordons à M. Petitjean, en récompense de son travail, une médaille de bronze, grand module.

Notre Société décerne en outre une médaille d'argent à M. Léon Louis, chef de division à la préfecture, rédacteur et éditeur depuis 1871 de l'*Annuaire des Vosges*, pour les progrès qu'il a fait faire à cette publication et les diverses améliorations qu'il y a introduites. Ce n'est point à proprement parler une œuvre littéraire, mais c'est un compendium de statistique excessivement utile, pour ne pas dire indispensable, à tous les commerçants, industriels et fonctionnaires du département. Je n'ai pas besoin d'en faire un plus long éloge ; il est connu de tout le monde, il est sur toutes les tables, dans tous les bureaux ; on le consulte à chaque instant et on y trouve sans peine le renseignement dont on a besoin. Il serait à désirer seulement, a dit un de nos collègues, que la table des matières fût plus complète et plus facile à trouver et que les annonces payées fussent groupées en un seul fascicule au lieu d'être intercalées au milieu des autres renseignements. L'observation nous a paru fondée et nous la transmettons à M. Léon Louis qui, nous l'espérons, en tiendra compte dans les volumes à venir.

Maintenant que j'ai terminé la liste des œuvres récompensées (1), permettez-moi de vous entretenir aussi en

(1) D'après les rapports présentés à la Société par ses commissions, il n'y a pas eu lieu de décerner le prix Masson, annoncé pour 1881. Ce prix quinquennal de 300 francs est réservé, et figurera au programme de 1884.

quelques mots de celles que nous avons dû écarter. Toutes, je suis heureux de le dire, renfermaient d'excellentes choses et surtout démontraient chez leurs auteurs des sentiments moraux et patriotiques. Deux d'entre elles auraient pu, sans quelques défauts graves, mériter une mention très honorable. Malheureusement les bons sentiments ne suffisent pas pour rendre une œuvre littéraire agréable à lire et digne de récompense. Il faut encore que ces bons sentiments ne soient pas étouffés sous des longueurs déplaisantes et parasites, sous des répétitions ennuyeuses et encombrantes; il faut aussi que les belles idées ne soient pas ternies par des expressions impropres, ou obscurcies par des phrases mal faites. Aussi nous recommandons à nos jeunes auteurs de relire à plusieurs reprises et à plusieurs jours de distance les œuvres qu'ils veulent nous soumettre et surtout leurs pièces de poésie; ils y découvriront souvent des fautes choquantes qui, dans le premier jet de la composition, ont glissé sous leur plume; ils les corrigeront, et si après ces révisions réitérées leurs œuvres ne sont pas parfaites (nous ne sommes pas si exigeants), elles seront du moins purgées de ces défauts graves ou multiples qui nous empêchent de leur accorder la moindre récompense.

Je pense que nos jeunes poètes vosgiens se conformant à ces conseils, que je n'ai pas inventés et qu'ils connaissent aussi bien que moi, nous enverront l'année prochaine des vers que nous pourrons vous lire et que nous serons heureux d'imprimer et de récompenser. Qu'ils travaillent sérieusement, et Calliope, Erato ou Polymnie ne refuseront pas de leur inspirer de beaux vers et des œuvres dignes d'eux et dignes de nos concours !

RAPPORT

SUR

L'EXPOSITION DES BAUX-ARTS

A EPINAL

Par M. Léon LANDMANN

Membre titulaire.

MESSEURS.

Tout le monde sait quel mouvement considérable s'est produit en France depuis quelques années en faveur des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, et cela surtout depuis l'Exposition universelle de 1878, où l'on a pu juger de l'essor, menaçant pour le goût français, que prenaient les Arts chez les nations voisines et de l'importance qu'y attachaient leurs gouvernements.

Aussi un grand réveil s'est-il produit partout, nous assistons comme à une renaissance. Les artistes de tous genres se sont mis à l'œuvre; on a multiplié les expositions; on a fondé, (grâce à l'impulsion donnée par un vaillant ministre, entouré de maîtres compétents), et l'on fonde encore tous les jours des écoles de dessin, dirigées par une méthode sûre, c'est-à-dire scientifique et artistique, méthode sans laquelle ni le grand art, ni les arts décoratifs ne sauraient prospérer.

Oui, le but et la raison des arts sont plus largement et plus généralement compris, et cela devait arriver un jour ou l'autre, car les arts ne sont pas, comme bien des

gens le croient, un vain jeu de l'esprit ou un simple talent d'agrément. Ils sont, avant tout, dans leurs hauteurs, l'expression de nos plus grandes pensées et de nos plus nobles sentiments ; ils sont, comme le besoin de vérité et de fraternité, un besoin supérieur de notre espèce. C'est enfin dans les arts que la pensée humaine est rendue sensible et visible.

L'exposition des beaux-arts et des arts rétrospectifs d'Epinal, exposition dont l'idée est due à quelques membres de la Société d'émulation, est la première que nous ayons eue dans le département.

Ce fut, il y a un an de cela, lors de l'organisation du concours régional, que la ville d'Epinal, et nous l'en remercions encore vivement, s'empressa d'accepter l'idée émise par le comité d'initiative et d'en faciliter l'exécution.

Une commission des beaux-arts fut donc régulièrement constituée sous la présidence d'honneur de notre compatriote, le grand paysagiste Français et sous celle de M. Tanant, présidence qui fut un dévouement et non une sinécure. Dès lors, aidée par une publicité active, la Commission se mit à l'œuvre afin de réaliser ce qui n'avait été jusque là qu'un espoir et un projet.

Nous avons vu affluer dans notre exposition beaucoup plus de toiles que nous ne l'espérions, œuvres venant non seulement de nos compatriotes, quelques-uns déjà maîtres et grands artistes, mais encore de tous les coins de la France et de l'étranger.

A côté des artistes, les possesseurs d'objets d'art ont répondu également à notre appel et, quelque modeste qu'ait été notre salon des arts rétrospectifs, il renfermait pourtant quelques merveilles : des Corrège, des Teniers, des meubles renaissance, des bijoux précieux, des ivoires et des bronzes.

On pouvait également admirer dans le vestibule les beaux médaillons de M. Ponscarne et des aquarelles sur soie, curieux spécimens de l'art Japonais, venant de la collection de M. Huot.

La Commission a pensé qu'il serait bon de décerner des récompenses à certains exposants et en conséquence, elle a prié MM. les artistes Monchablon, Ponscarne, Brispot, Jundt et Eliot, critique d'art, de vouloir bien se former en jury, ce qu'ils firent : nous leur sommes très reconnaissants d'avoir bien voulu accepter cette mission.

Ces récompenses, consistant en médailles d'or, d'argent et de bronze ont été offertes par la Société d'émulation, et seront proclamées à la fin de cette séance. Parmi les lauréats, dont les noms sont déjà connus, figurent en première ligne, M^{lle} Hildebrandt, de Colmar, et M. Gridel, de Baccarat.

Outre les toiles acquises par la Commission pour la loterie, un nombre relativement considérable de tableaux ont été achetés par des amateurs ; ce qui prouve que le public n'est pas resté indifférent devant tant de toiles où se trouvaient, du reste, des œuvres de la plus haute valeur.

A côté de ces achats, si nous pensons à la foule qui a rempli nos salons pendant un mois, nous nous plaisons à croire qu'une bonne semence a été versée pour le développement des arts dans les Vosges.

Tel est, Messieurs, en peu de mots, l'historique de cette exposition dont le mérite aura été, outre le plaisir qu'elle a procuré à tant de visiteurs, d'encourager et d'éveiller dans notre province l'amour des belles choses, ce qui est un bien. Car, je le répète, les beaux-arts, c'est-à-dire, la poésie, la musique, l'architecture, la sculpture, la peinture, sont le produit, comme la philosophie et la science, des plus hautes facultés de l'esprit humain.

L'amour du vrai et du beau engendre le juste et le bon. Il engendre l'ardent désir de savoir, le travail assidu, la vie honnête et généreuse ; il est la source où puisent les hommes qui veulent être utiles à leur pays !

RAPPORT

SUR LES

ŒUVRES MUSICALES

DE M. TOUREY

Par M. MARQFOY

Membre titulaire.

MESSIEURS,

M. Tourey, chef de la musique municipale d'Epinal, a soumis à l'examen de la Société deux cantates et en outre quatre morceaux faisant partie de la collection imposée dans les concours français et étrangers aux musiques d'harmonie et fanfares.

Ces œuvres diverses dénotent chez leur auteur une connaissance approfondie de l'art de la composition. Les règles de l'harmonie y sont scrupuleusement observées et la contexture générale de chaque morceau est conforme aux lois que la tradition, guidée elle-même par la logique, a consacrées.

Ce résultat n'est pas suffisant en musique. Le but de la composition est en effet surtout de charmer. Les œuvres les plus savantes n'y parviennent pas, si elles ne présentent qu'une série d'harmonies régulières, sans un enchaînement d'idées qui les domine et préside à leur succession.

Cet enchaînement d'idées que l'inspiration seule permet d'atteindre, se rencontre dans chacune des œuvres de M. Tourey.

Les deux morceaux intitulés : *le Combat pacifique* et — *les Volontaires Vosgiens* sont empreints de ce cachet à la fois simple et un peu solennel qui convient au genre cantate. Dans le dernier surtout, M. Tourey a su trouver des accents patriotiques qui provoquent l'émotion. On ne peut en faire un meilleur éloge.

Les quatre morceaux, *Souvenir de Bar-le-Duc*, — *Méditation*, — *Grande marche triomphale*, — *Souvenir d'Epinal*, sont orchestrés pour musique d'harmonie. Les deux derniers, particulièrement, sont conçus dans un style magistral où l'auteur a su déployer de grandes ressources. Ils produisent un grand effet.

Je ne puis analyser ici chaque morceau en particulier, je serais entraîné trop loin, je me borne donc à résumer, par les quelques indications sommaires qui précèdent, l'ensemble de mes appréciations. Elles me permettent d'affirmer que M. Tourey est un excellent musicien et un compositeur de talent, chez lequel la pensée musicale s'allie à la science de l'harmoniste.

Pour ces motifs, je suis d'avis que la Société décerne à M. Tourey, en témoignage du mérite des œuvres qu'il lui a soumises, un rappel de médaille de vermeil.

RAPPORT

DE LA

COMMISSION SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE

SUR

LES RÉCOMPENSES

DECERNÉES EN 1884,

par M. A. DEMANGEON

Membre titulaire.



MESSIEURS,

Votre commission scientifique a été appelée à examiner un petit travail manuscrit de M. Lebrun, architecte à Azeraillies, membre correspondant de la société, délégué régional de la Société d'ethnographie. Ce travail est une *Géologie en douze leçons à l'usage des écoles*. Dans un cadre restreint, l'auteur a voulu condenser les éléments les plus indispensables de cette science trop méconnue dans nos campagnes ; il s'est proposé de combler une des lacunes qui existent dans l'enseignement primaire. La Commission, après examen, craint que cet ouvrage ne réponde pas entièrement au but de l'auteur et que la forme ne soit pas toujours accessible aux intelligences auxquelles il s'adresse. Toutefois, la Société d'émulation, désirant encourager l'auteur, lui décerne une médaille d'argent de première classe.

M. Bourgeois, ancien vérificateur à Épinal, nous a présenté un Nouveau manuel des poids et mesures et de la vérification en deux volumes comprenant chacun deux parties. L'auteur rappelle d'abord l'historique des poids et mesures; — il énumère ensuite les principes des sciences se rattachant au système métrique dont il donne l'exposé; — viennent ensuite la législation sur la matière et le programme d'examen pour l'emploi de vérificateur. — Votre Commission, après avoir formulé plusieurs réserves, surtout en ce qui concerne la partie scientifique, s'est plu à reconnaître les qualités réelles de ce traité qui sera consulté avec fruit par les titulaires et les aspirants; de leur côté, les commerçants, les industriels, pourront y puiser des indications très-utiles; c'est pourquoi, nous avons demandé, pour M. Bourgeois, une médaille d'argent de 1^{re} classe.

MM. Léonard et Villemin, à Docelles, vous ont soumis un *appareil hygiénique* pour pompes à bière, destiné à remédier aux inconvénients multiples que présentent les systèmes encore employés aujourd'hui dans plusieurs établissements.

Votre Commission a reconnu que ce nouvel appareil justifiait sa dénomination, car il annihile les causes d'insalubrité qui, dans les anciens systèmes, occasionnent des accidents graves.

Aussi avons-nous proposé d'attribuer à MM. Léonard et Villemin une médaille d'argent de première classe.

Nous avons maintenant, messieurs, à vous rendre compte de nos propositions pour les récompenses à décerner aux ouvriers de l'industrie.

Un grand nombre de présentations nous ayant été adressées, nous renouvelons ici le regret de n'avoir pu les accueillir pour la presque totalité, à raison de la modicité de nos ressources; mais nous avons l'espoir de retrouver, à une prochaine réunion, une grande partie de celles qui ne seront pas appelées en ce jour.

Ce n'est pas, tant s'en faut, une rémunération que la Société vient offrir aujourd'hui à ces vétérans de labeur dont la devise semble être : « *Tout par le travail !* » *Omnia labore !* mais ils

savent que leur persévérance dans le bien, leur conduite toujours régulière, trouveront ailleurs leur vraie récompense.. Et déjà, ils peuvent recueillir autour d'eux, avec la satisfaction du devoir accompli, les tranquilles jouissances qui résultent d'une vie calme et laborieuse. Quant à nous, notre mission doit se borner à attirer l'attention sur ces modestes et honnêtes serviteurs qui se sont signalés, durant une longue carrière, par leur assiduité au travail, leur fidélité à leurs patrons, comme aussi par leur dévouement à leurs devoirs de citoyens et de pères de famille.

Une seule des candidatures présentées ne rentrait peut-être pas dans le programme qui nous était tracé ; toutefois, nous nous sommes trouvés en présence d'une situation tellement recommandable que nous avons cru devoir l'admettre à titre tout exceptionnel.

1^o Guérin (Amé-François), après avoir exercé dans les hôpitaux de Remiremont, de Plombières, et avoir assisté Fleurot, le rebouteur en renom à la Madelaine, est entré à l'hospice St Maurice d'Epinal en 1867. Il réalise le type de l'infirmier modèle par sa probité, son dévouement et son habileté professionnelle. Sa conduite a toujours été exempte de reproches ; l'aménité de son caractère, son activité infatigable, ont contribué à soulager bien des misères, et il a su mériter l'estime et l'affection de toutes les personnes qu'il a été appelé à servir ou à soigner. Loin de chercher, au dehors de l'établissement, des distractions à ses pénibles et quelquefois répugnantes occupations, il aime, dans ses moments de repos, à compléter ses connaissances pratiques par la lecture et l'étude. — En décernant à Guérin une médaille de vermeil, vous vous plairez à faire ressortir la valeur de cet indispensable et précieux auxiliaire de nos services hospitaliers.

2^o Miremont (Pierre), compositeur chez M. Fricotel, à Epinal, âgé aujourd'hui de 64 ans, est le doyen des ouvriers de son imprimerie. Pendant les 48 années qu'il a consacrées à sa profession, il s'est toujours distingué par son assiduité, sa fidélité et surtout sa probité. — Nous vous demanderons,

messieurs, de vouloir bien lui décerner une médaille d'argent de 1^{re} classe.

3^e M^{me} Milhoeff, veuve Kuntzmann, est employée dans l'établissement Kiener depuis 1842; elle n'a cessé, pendant cette longue carrière, de donner des preuves de fidélité et d'attachement à la maison. Elle a élevé, très honorablement, deux fils aujourd'hui employés à titre de contre-maitre et de monteur de chaînes dans la même maison.

Vous lui décernerez une médaille d'argent et une prime de 50 fr.

4^e Mallet (François), âgé de 51 ans, est employé depuis 1846, comme ouvrier orfèvre, chez M. André, à Rambervillers. — Honnête, laborieux et dévoué, il est, disent ses patrons, le plus ancien et le plus capable des ouvriers de la maison. — Nous sommes, en conséquence, heureux de le présenter pour une médaille d'argent et une prime de 25 fr.

5^e — 6^e Villemin (Nicolas), contre-maitre de clouterie, et Mougeot (Auguste), mécanicien, sont tous deux employés aux usines Déchambenoit à la Pipée, près Fontenoy, le premier depuis 31 ans, le second depuis 28 ans. — Leur assiduité au travail et leur intelligence les ont amenés au poste qu'ils occupent; vous accorderez en conséquence à Villemin, le plus ancien, une médaille d'argent et à Mougeot (Auguste), une mention très honorable.

7^e Garet (Victor), aux forges d'Uzemain depuis 40 ans, s'est vu obligé de renoncer au travail de la forge à la suite d'une maladie des yeux. — Sa vie, toute de travail et de stricte probité, est une excellente recommandation pour l'obtention d'une médaille d'argent et d'une prime de 25 fr. que nous vous prions de lui décerner.

8^e Duval (Jules-Amé), ouvrier voiturier, employé à la filature de MM. Febvrel, au Saut-du-Bróc, commune de Jarménil, compte 28 années non interrompues de bons services. Sa conduite régulière, son honorabilité bien établie par la loyauté avec laquelle il s'est acquitté de diverses missions de confiance, justifient la médaille d'argent avec une prime de 30 fr. que vous allez lui attribuer.

9° Florent (Jean-Baptiste), contre-maitre au même établissement, y est employé depuis 26 années ; son exactitude, sa bonne conduite et ses aptitudes lui ont valu la position qu'il occupe aujourd'hui et qu'il remplit à la satisfaction de ses patrons. Nous vous demanderons de lui décerner également une médaille d'argent et une prime de 30 fr.

10° Oudot (Charles-Nicolas), après avoir exercé les fonctions d'instituteur chez M. Antoine (Michel), tisseur à Saulx, commune de Rupt, est devenu employé à l'établissement, où il est encore, chez M. Antoine-Febvrel. — Il est aimé et estimé, non seulement de ses patrons, mais encore de tous les membres de la famille Antoine, qui en font le plus grand cas.

Une médaille de vermeil sera la récompense de ses 26 années de dévouement.

11° Guyot (Charles), entré en 1854 dans l'établissement de M. Boiteux, mécanicien constructeur à Epinal, et n'en sortait en 1859, que pour satisfaire au service militaire. — A sa libération, il rentre immédiatement à son atelier qu'il n'a plus quitté jusqu'à ce jour. En lui décernant une mention honorable, nous espérons le voir se représenter un jour devant nous pour recevoir une récompense plus élevée.

12° — 13° Grandidier (Joseph), et Oudry (Jean-Pierre), sont tous deux employés depuis 20 ans chez M. Schupp-Humbert à Epinal. — La régularité, la ponctualité qu'ils ont toujours apportées dans leurs travaux nous ont décidé, malgré le nombre relativement restreint de leurs années de services, à vous les proposer aussi pour une mention honorable.

14° Kessler (Nicolas), tisserand chez M^{me} V^e Béguin, à Eloyes, depuis 24 ans, est le modèle de l'ouvrier honnête et laborieux. Sa conduite exemplaire, ses habitudes de travail, d'économie, lui ont permis d'élever honorablement ses cinq enfants et d'amasser un petit pécule. Aussi lui décernerons nous une médaille de bronze grand module et une prime de 25 francs.

15° Hel, (Del), est employé depuis 23 ans à divers titres dans le même établissement à Eloyes. Ancien sous-officier,

comptant 14 ans de service dont une grande partie en Afrique, il a, par son travail et sa bonne conduite, élevé 4 fils dont un est mort sous les drapeaux. — Un seul trait le dépeindra: garde de nuit, et quoique malade, il ne voulut jamais consentir à se faire remplacer, dans la crainte que le service n'en souffrit. Nous vous demanderons de reconnaître son dévouement en lui décernant une médaille de bronze grand module et une prime de 25 fr.

16^e Demengeon (Charles-Nicolas), ouvrier papetier, est entré chez M^{me} veuve Krantz, à Docelles, au printemps de 1838; il compte par conséquent, plus de 43 ans de services. Excellent travailleur, il a élevé honorablement ses 4 enfants; nous lui accorderons une médaille d'argent et une prime de 50 fr.

17^e — 18^e Enfin, M. Géliot, filateur à Vagney, nous a présenté cette année, une liste d'ouvriers et d'ouvrières, tous très méritants, ayant de 40 à 43 années de services. Leurs titres, incontestables, sont à peu près équivalents; malgré la difficulté du choix, nous avons dû restreindre nos propositions en regrettant à nouveau l'exiguité de nos ressources:

Nous vous prions d'accorder une médaille d'argent et une prime de 30 fr.: 1^o à la dame Pierrot (Joséphine), ouvrière de carderie depuis 1839; — 2^o A la dame Humbert (Catherine), également ouvrière de carderie depuis 1840. Toutes deux se sont principalement signalées par leur bonne conduite et leur assiduité au travail.

En terminant cette longue énumération, qu'il nous soit permis, Messieurs, d'adresser nos remerciements sincères aux généreux patrons qui ont bien voulu, par leurs offrandes, coopérer à notre œuvre. — Ici, nous pouvons dire avec raison, tels ouvriers, tels patrons; car, ainsi que le disait, dans cette enceinte, l'un de nos anciens présidents, « les bons maîtres font les bons ouvriers »; aussi, en récompensant les seconds, nous donnons en même temps aux premiers un juste tribut d'éloges et nous les félicitons d'avoir exercé sur leur personnel une influence aussi salubre et aussi moralisatrice.

RÉCOMPENSES

DÉCERNÉES PAR

LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DES VOSGES

dans sa séance publique et solennelle
du 8 décembre 1881.

Sur les rapports de ses diverses Commissions,
la Société d'Émulation des Vosges a décerné les
récompenses suivantes :

I. CONCOURS AGRICOLES, OUVERTS SPÉCIALEMENT, EN 1881, DANS L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-DIÉ

M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce a accordé,
en 1881, à la Société d'Émulation des Vosges, une allocation
de onze cents francs, pour primes aux améliorations
agricoles.

EXPLOITATIONS BIEN DIRIGÉES.

A M. Blaise, Victor, cultivateur à Bréhimont,
commune de Saint-Michel (Saint-Dié), une mé-
daille de vermeil et une prime de 160 fr.

A M. Collotte, Joseph, cultivateur à Hurbache
(Saint-Dié), une médaille de vermeil et une
prime de 120 fr.

A M. Muller, Jean-Baptiste, au Pair de Moyemoutier, une médaille d'argent, grand module, et une prime de 80 fr.

A M. Mer, Paul-Emile, garde général des forêts, ancien secrétaire de la Société botanique de France, propriétaire à Longemer (Gérardmer), une médaille de vermeil. (Prix Claudel).

CRÉATION ET AMÉLIORATION DE PRAIRIES

A. M. Feldtrauer, Pierre, garde, à la maison forestière de Prayé, commune de Moussey, une médaille d'argent, grand module, et une prime de 120 fr.

A M. Gainel, Jules, cultivateur à Vieux-Moulin (Senones), une médaille d'argent et une prime de 80 fr.

A M. Gainel, Eugène, cultivateur à Vieux-Moulin (Senones), une médaille de bronze et une prime de 40 fr.

A M. Scheidel, Nicolas, cultivateur à la Petite-Raon (Senones), une médaille de bronze et une prime de 40 fr.

A M. Colin, Adolphe, à Combrimont (Saint-Dié), une mention honorable.

SYLVICULTURE , REBOISEMENTS.

A M. Lang, Jean-Baptiste, brigadier forestier à Senones, une médaille d'argent, grand module, et une prime de 100 fr.

A la commune d'Anould, une médaille de vermeil.

A M. Nicolle, Florence-Emile-Séraphin, brigadier forestier à Moussey, une médaille d'argent et une prime de 80 fr.

A M. Labbé, Etienne-Edouard, brigadier forestier à la Jambe-de-Fer, commune de Lubine (Provençères), une médaille de bronze et une prime de 40 fr.

A M. Didier Jean-Charles, garde à Jussarupt (Bruyères), une médaille de bronze et une prime de 40 fr.

A M. Villemin, Jean-Joseph, brigadier forestier aux Brosses, commune d'Epinal, une médaille de bronze et une prime de 40 fr.

MÉMOIRE AGRICOLE.

A M. Laurent, instituteur en retraite à Vouxey (Châtenois), une médaille de bronze pour son livre : *Méthode pratique de la plantation et de la culture de la vigne.*

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

A M. Morlot, Joseph-Gabriel, instituteur à Géroménil, commune de Hadol (Xertigny), une médaille d'argent.

A M. Monchablon , instituteur à Hagécourt (Dompaire), une médaille de bronze.

II. CONCOURS SPÉCIAL DE LAITERIE ORGANISÉ A L'OCCASION DU CONCOURS RÉGIONAL.

LAITERIES ET FROMAGERIES LES MIEUX DIRIGÉES DANS
LE DÉPARTEMENT DES VOSGES.

A M. Flieller, François, à Drumont et Sauté (Bussang), une médaille d'or.

A M. Montémont, Nicolas-Joseph, à Vecoux (Remiremont), une médaille de vermeil.

A M. Thomas, Lambert, à Saulxures, une médaille d'argent.

A M. Choffel, Constant, à Fresse (Le Thillot), une médaille de bronze.

A M. Chevrier, Victorin, au Ménil (Le Thillot), une médaille de bronze.

A M. Petin, Jules, du Syndicat (Remiremont,) une mention très honorable.

Tous ces prix sont offerts par la Société française pour l'industrie laitière, de Paris.

FROMAGES EXPOSÉS

PAR LES PRODUCTEURS DU DÉPARTEMENT DES VOSGES.

Hors concours : M. Perrin, Clément, à Révillon (Remiremont), membre du jury.

Au Comice agricole, de Remiremont, un

diplôme d'honneur pour l'ensemble de son exposition,

A M. Leroy, Jean-Baptiste-Emile, à Gérardmer, une médaille de vermeil.

A M. Flieller, François, à Bussang, une médaille d'argent grand module.

A M. Arnould, Antoine, à Rupt, une médaille d'argent.

A M. Lecomte, Jean-Dominique, à Basse-sur-le-Rupt (Saulxures), une médaille de bronze, grand module.

A M. Perrin, Dominique, à Ventron (Saulxures), une médaille de bronze.

Ces médailles sont offertes par la Société d'Emulation des Vosges.

A M. Bischoff, Louis, à Fresse (Le Thillot), une médaille de bronze.

A M. Lambert, Auguste, à Vagney, une médaille de bronze.

A M. Valdenaire, Vincent, à Ventron (Saulxures), une médaille de bronze.

A M^{me} Colin, Louise, à Saulxures, une médaille de bronze.

A M. Germain, François-Xavier, à Fresse (Le Thillot), une médaille de bronze.

Ces médailles sont offertes par la Société française pour l'industrie laitière.

Des mentions honorables à MM. Colin, Louis, à

Cleurie (Remiremont); Trompette, Théophile, à Chamagne (Charmes); Maxel, Joseph, au Syndicat (Remiremont); Choffel, Constant, à Fresse (Le Thillot); Lambolez, Dominique, à Rupt; Thiébaut, Gamaliel, à Rupt.

III. RÉCOMPENSES ACCORDÉES PAR LA SOCIÉTÉ POUR L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE

Sur les propositions de la Société d'Emulation des Vosges, la Société pour l'Instruction élémentaire, de Paris, dans sa séance générale du 31 juillet 1881, a décerné les récompenses suivantes :

INSTITUTEURS

A M. Trévillot, Victor, instituteur à Celles (Raon-l'Étape), une médaille d'argent.

A M. Jérôme, Joseph-Auguste, instituteur public à Thuillières (Vittel), une médaille de bronze.

A M. Martin, Jules-François, instituteur public à Saint-Blaise, commune de Moyenmoutier, une médaille de bronze.

A M. Thiriot, Hector-Joseph, instituteur public à Bazoilles-sur-Meuse (Neufchâteau), une médaille de bronze.

Des mentions honorables à MM.

Dalbanne, Eugène, instituteur public à Hennezel (Darney).

Hocquard, Charles, instituteur public à Médonville (Bulgnéville).

Jacquot, Charles, instituteur public à La Bourgonce (Saint-Dié).

Marulier, Maurice, instituteur public à Xertigny.

Masson, Constant, instituteur public à Rambervillers.

Maucotel, François-Nicolas-Camille, instituteur public à Saulxures-sur-Moselotte.

Noel, Charles, instituteur public à Cornimont.

Tresse, Nicolas-Eugène, instituteur public à Mirecourt.

Valence, Charles-Nicolas, instituteur public à Rupt-sur-Moselle.

INSTITUTRICES

A M^{lle} Barret, Marie-Hortense, institutrice publique à Raon-l'Étape, une médaille de bronze.

A M^{me} Clément, née Fairise, institutrice publique à Hennezel (Darney), une médaille de bronze.

A M^{me} Lecomte, née Anne-Valérie Imbard, institutrice libre à Epinal, une médaille de bronze.

A M^{lle} Bastien, Marie-Hortense, institutrice publique à Saint-Dié, une mention honorable.

IV. CONCOURS D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

A M. Adam, Lucien, conseiller à la Cour d'appel de Nancy, une médaille de vermeil pour son ouvrage *les Patois lorrains*.

V. CONCOURS ARTISTIQUE

A M. Tourey, professeur de musique à Epinal, un nouveau rappel de la médaille de vermeil qui lui a été décernée en 1869, pour diverses compositions musicales.

VI. PRIX OFFERTS PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION A DIVERSES EXPOSITIONS ORGANISÉES A L'ÉPOQUE DU CONCOURS RÉGIONAL

A sa séance du 16 juin 1881, la Société d'Emulation a voté trois médailles de vermeil pour être attribuées, l'une à l'exposition industrielle, section forestière ; la deuxième à l'exposition scolaire ; la troisième à l'exposition de géographie.

Ces médailles ont été décernées ainsi qu'il suit:

EXPOSITION FORESTIÈRE

A M. d'Arbois de Jubainville, inspecteur des forêts à Neufchâteau, une médaille de vermeil.

EXPOSITION SCOLAIRE

A M. Garnier, instituteur public à Epinal, une médaille de vermeil.

EXPOSITION DE GÉOGRAPHIE.

A M. Bonnabelle, secrétaire de la Section meu-

sienne de la Société de géographie de l'Est, à Bar-le-Duc, une médaille de vermeil.

VII. EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

A sa séance du 16 juin 1881, la Société d'Emulation a décidé que la somme inscrite à son budget serait employée à distribuer des médailles aux exposants.

Sur la proposition du jury spécial, ces médailles ont été décernées ainsi qu'il suit :

Médailles d'or.

M^{lle} Hildebrand, Claire, avenue d'Eylau, 97, à Paris.

M. Gridel, Joseph-Emile, à Baccarat (Meurthe-et-Moselle).

Médailles de vermeil

M. Damas, Eugène, cours d'Orléans, 97, à Charleville (Ardennes).

M. Van Damne Sylva, rue du Pavillon, 81, à Bruxelles.

M. Ebner, Louis, chez M. Eliot, avenue de Trudaine, 16, à Paris.

Médailles d'argent, grand module.

M. Bastien, Gustave, à Mirecourt.

M. Bretegnier, Georges, quai Saint-Michel, 19, à Paris.

M. Descelles, Paul, rue de l'Orphelinat, 3, à Saint-Dié.

M. Lenoir, Charles, à Raon-l'Étape.

M. Petitgérard, Pierre, rue des Echasses, 1, à Strasbourg.

M^{lle} Rongier, Jeanne, chez M. Eliot, avenue de Trudaine, 16, à Paris.

M. Sonrel, Stéphane, à Issoudun (Indre).

M. Touchemolin, Alfred, à Strasbourg.

M. Vierling, Antoine, rue de la Visitation, 10, à Nancy.

Médailles d'argent.

M. Pierre, Paul-Henri, rue des Ponts, 46, à Nancy.

M. Keymeulen, Emile-Henri, avenue de la Reine, 374, à Bruxelles.

M. Victor Jacquot, à Remiremont.

M. Grégoire, Louis, rue d'Angoulême du Temple, 80, à Paris.

M. Johmann, Eugène-Félix, rue de la Pépinière, 17, à Nancy.

Médailles de bronze.

M. Furcy de Lavault, rue du Temple, 38, à La Rochelle.

M. Charles Gilbert, à Toul.

M^{me} Letorsay, Virginie, avenue du Maine, 12, à Paris.

M^{lle} Molliet, Clémence, impasse des Tamaris, 12, à Bordeaux.

M^{lle} de Bazelaire, Léonie, au Châlet, à Saint-Dié.

M. Royer, Charles, rue des Excommuniés, 18, à Langres (Haute-Marne).

M. Jules Voirin, rue des Michottes, 7, à Nancy.

M. Beaupré, Jules, rue de Serre, 18, à Nancy.

M. Lippmann, rue Kageneck, 7, à Strasbourg.

VIII. CONCOURS LITTÉRAIRES

Hors concours, M. Jouve, professeur, rue Boileau, 83, à Paris-Auteuil, pour son poème intitulé : *Les Granges Notre-Dame*.

A M. Charles, Victor-Emmanuel, docteur médecin à Cornimont, une médaille d'argent, de 1^{re} classe, pour sa *Notice biographique sur la vie et les œuvres d'Albert Montémont*.

A M. Petitjean, Joseph-Clément, à Ruaux (Plombières), une médaille de bronze, grand module, pour sa *Notice descriptive et humoristique sur la commune des Granges-de-Plombières et sur celle de Ruaux*.

A M. Léon Louis, chef de division à la Préfecture, rédacteur et éditeur, depuis 1871, de l'*Annuaire des Vosges*, une médaille d'argent.

IX. CONCOURS SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIEL

A M. Lebrun, architecte à Azerailles (par Baccarat, Meurthe-et-Moselle), une médaille d'argent, de 1^{re} classe, pour son travail : *Géologie en douze leçons à l'usage des écoles*.

A M. J. J. Bourgeois, vérificateur des poids et mesures, en retraite, * à Epinal, une médaille d'argent, de 1^{re} classe, pour son travail : *Nouveau manuel des poids et mesures et de la vérification*.

A MM. Léonard et Villemin, constructeurs à Docelles, une médaille d'argent, de 1^{re} classe, pour leur *appareil hygiénique pour pompes à bière*.

X. RÉCOMPENSES AUX OUVRIERS ET EMPLOYÉS POUR BONS ET LONGS SERVICES

A M. Guérin, Amé-François, infirmier à l'hôpital S^t-Maurice, à Epinal, une médaille de vermeil.

A M. Miremont, Pierre, compositeur chez M. Fricotel, à Epinal, une médaille d'argent, de 1^{re} classe.

A M^{me} veuve Kuntzmann, née Milhœffer, employée dans l'établissement de M. Kiener, à Eloyes, une médaille d'argent et une prime de 50 fr.

A M. Mallet, François, ouvrier orfèvre chez M. André, à Rambervillers, une médaille d'argent et une prime de 25 fr.

A M. Villemin. Nicolas, contre-maître aux usines

de M. Déchambenoit, à la Pipée (Fontenoy-le-Château) une médaille d'argent.

A M. Mougeot, Auguste, mécanicien aux usines de la Pipée (Fontenoy-le-Château), une mention honorable.

A M. Garet, Victor, ouvrier aux forges d'Uze-main (Xertigny) une médaille d'argent et une prime de 25 fr. •

A M. Duval, Jules-Amé, voiturier de MM. Febvrel, au Saut du Broc, commune de Jarménil (Remiremont), une médaille d'argent et une prime de 30 fr.

A M. Florent, Jean-Baptiste, contre-maitre à l'établissement de MM. Febvrel, au Saut du Broc (Jarménil), une médaille d'argent et une prime de 30 fr.

A M. Oudot, Charles-Nicolas, employé chez M. Jules-Antoine Febvrel, à Saulx (Rupt), une médaille de vermeil.

A M. Guyot, Charles, ouvrier dans l'établissement de M. Boitteux, constructeur à Epinal, une mention honorable.

A M. Grandidier, Joseph, ouvrier chez M. Humbert, à Epinal, une mention honorable.

A M. Oudry, Jean-Pierre, ouvrier chez M. Schupp-Humbert, à Epinal, une mention honorable.

A M. Kessler, Nicolas, tisserand à l'établissement de M^{me} veuve Béguin, à Eloyes, une médaille

de bronze, grand module, et une prime de 25 fr.

A M. Hel, Del, employé à l'établissement de M^{me} veuve Béguin, à Eloyes, une médaille de bronze, grand module, et une prime de 25 fr.

A M. Demangeon, Charles-Nicolas, ouvrier papetier chez MM. Krantz, à Docelles, une médaille d'argent et une prime de 50 fr.

A M^{me} Pierrot, Joséphine, ouvrière de carderie chez M. Géliot, filateur à Vagney, une médaille d'argent et une prime de 30 fr.

A M^{me} Humbert, Catherine, ouvrière de carderie dans la filature de M. Géliot, à Vagney, une médaille d'argent et une prime de 30 fr.

RAPPORT

SUR

L'ENGRAIS GOUX

Par M. GEBHART

Membre titulaire

L'état d'infériorité dans lequel se trouve l'agriculture française provient de causes nombreuses que je ne rechercherai pas, car avant tout je ne suis pas compétent. Il en est une cependant dont nous pouvons tous apprécier l'importance, c'est l'épuisement du sol, aggravé par l'antipathie que nos cultivateurs ne cessent de témoigner aux engrais en général. Or j'ai pensé qu'en remplaçant dans les primes d'encouragement la somme d'argent qui accompagne la médaille, par une certaine quantité d'engrais, on démontrerait à l'agriculteur l'utilité de ces produits et on le familiariserait avec leur emploi.

Chargé au commencement du mois d'août par M. le Préfet des Vosges de présenter au Conseil central d'hygiène un rapport sur un nouveau système de vidanges employé dans les bâtiments militaires de la place d'Epinal, j'ai pu constater que l'on se trouvait en présence d'une innovation d'autant plus heureuse que deux résultats étaient obtenus : innocuité complète du système au point de vue de la salubrité publique ; richesse incomparable du produit. Laissant de côté la question d'hygiène, je ne m'occuperai ici que de la question d'engrais ; et avant de vous communiquer les résultats de quelques

analyses, je crois utile de décrire brièvement le procédé.

Le système Goux, celui qui nous occupe, repose sur un principe d'une grande valeur, mais qu'il a été impossible jusqu'à présent d'appliquer rigoureusement ; c'est le *principe de la séparation des solides et des liquides*. Le système diviseur, préconisé les années dernières, produit bien la séparation mécanique des liquides et des solides, mais il ne peut arrêter la fermentation des matières ; or c'est précisément cette fermentation qui enlève à l'engrais la plus grande partie de ses propriétés fertilisantes. En effet, le soufre et le phosphore contenus dans les déjections s'unissent à l'hydrogène pour former de l'hydrogène sulfuré et de l'hydrogène phosphoré qui se perdent ; cet hydrogène sulfuré se combine ensuite avec l'ammoniaque qui s'est formé au détriment de l'azote et de l'hydrogène pour donner naissance à du sulfhydrate d'ammoniaque volatil comme les deux composés précédents, et de plus très délétère.

Il est facile de comprendre combien cette fermentation de chaque jour diminue la valeur de l'engrais, indépendamment du danger qu'elle fait courir à la santé publique.

Or dans le système Goux, la séparation se fait au moyen de substances absorbantes et désinfectantes ; les matières sont reçues dans des tinettes dont les parois et le fond sont garnis d'un mélange de paille hachée, déchets de laine, sulfate de fer et phosphate de chaux ; la désinfection des matières se produit à mesure de leur arrivée dans la tinette.

Quant à l'engrais, sa préparation est des plus simples et ne rappelle en rien la fabrication si répugnante de la poudrette. Les tinettes sont vidées sous un hangar, en un seul tas que l'on abandonne à lui-même pendant 60 jours ; au bout de ce temps, l'engrais est terminé ; il apparaît sous la forme d'une matière noirâtre, pulvérulente, dégageant une légère odeur ammoniacale ; c'est, du reste, la seule odeur que l'on perçoive pendant la durée de l'opération.

En résumé le système Goux représente le dernier mot de la perfection ; car il n'y a plus de dégagement de gaz infects et malsains, et partant plus de déperdition de principes

utiles ; on n'est plus exposé aux dangers et aux inconvénients des fosses et de leur vidange ; enfin le produit obtenu est plus riche que le meilleur fumier de ferme et que la poudrette la plus appréciée.

Les tableaux suivants donneront une idée plus exacte de l'engrais Goux ; et si la Société d'Emulation des Vosges veut bien prendre en considération la proposition que j'ai l'honneur de lui faire, elle aura rendu à l'agriculture le plus signalé service.

Poudrette Oriol à Vincennes.

Eau	39,90	} 67,40
Azote.	4,60	
Autres produits	25,90	
Résidus insolubles.	21,66	} 33,20
Chaux	4,53	
Acide phosphorique	4,97	
Produits non dosés.	5,04	

Fumier frais de cheval.

Eau	674
Matières organiques.	292,5
— minérales.	33,5
Potasse et soude.	7,2
Azote à l'état normal.	6,7
Ammoniaque équivalent.. . . .	8,41

Fumier de vache

Eau	818
Matières organiques	464
— minérales	48
Potasse et soude	3,5
Acide phosphorique	4,29
Azote à l'état normal	3,4
Ammoniaque équivalente	4,44

Fumier consommé de ferme.

Eau	722
Matières organiques	467
Matières minérales	444

Engrais Goux

Analyses nos	1	2	3	4	5
Eau	65,00	56,00	49,00	74,00	79,00
Acide phosphorique.	2,55	4,38	4,21	3,70	2,28
Azote	1,53	2,62	2,83	1,23	1,92
Potasse				1,54	1,37

Engrais Goux.

Analyse de M. Vigneron, pharmacien à Orléans.

Eau	54
Matières organiques	21,100
Acide phosphorique	1,535
Potasse.	0,534
Silice	42,260
Substances minérales.	10,574
Azote organique et ammoniacal	1,430

ENGRAIS GOUX

Analyse de M. Urbain, professeur à l'École centrale

Eau et substance volatiles.	58	
Substances organiques.	26	Az. . . . 1,764
		Ko. . . . 0,224
Substances minérales	46	Cao Pho ⁵ 1,47
		Sil ⁵ . . . 40,64
L'engrais trop alcalin dégageait de l'ammoniaque.		

Evaluation commerciale

Pour 1000 kilogs.	Az. soluble...	7 ^h 64 à 2 ^h 50	19 ^h 19
—	Az. insoluble.	10 00 1 60	16 00
—	Ko.....	2 22 0 55	1 22
—	Cao Phos ⁵	14 70 0 25	3 68
—	Humus... ..	2 60 0 13	0 34
Valeur des 1000 kilogs. . .			40,34

Analyse de M. Maret, chimiste à Paris.

Eau	53,30
Matières organiques et substances ammoniacales.	22,14
— minérales solubles.	12,15
— — insolubles	12,15
Az. 1,33 — Ph os 2,55.	

TABLEAU COMPARATIF

Entre le fumier de ferme et le fumier Goux.

1° En teneur et prix.

Un mètre cube de bon fumier de ferme pesant 500 kilog.

Contient au maximum :

Azote.	2 kil. à 2 ^r 25°	4 ^r 50°
Phosphate.	2 kil. 0 25	» 50

Valeur totale réelle. 5 00

Prix de vente variable, mais toujours supérieur à 5 francs.

2° En volumes et façons pour l'emploi.

60 mètres cubes de fumier de ferme à 5 fr. . . . 300^r

8 mètres cubes de fumier Goux à 30 fr. . . . 240

52 Différence en faveur du fumier Goux. . . . 60

Un mètre cube de fumier Goux pesant 650 kilog.

Contient en moyenne :

Azote.	46 kil. à 2 ^r 25°	36 ^r
Phosphate.	60 kil. à 0 25	45

Valeur totale réelle. 54

Prix de vente : 30 francs.

Contenant :

Azote.	120 kil.	»
Phosphate.	»	120 kil.

Contenant :

Azote.	128 kil.	»
Phosphate.	»	480

Différence en faveur du fumier Goux 8 kil.

360 kil.

Economie totale par l'emploi du fumier Goux

1° En volume : 52 mètres cubes en moins, soit 75 % d'économie sur les frais de chargement, transport, déchargement et frais d'épandage.

2° En prix : 60 francs en moins, soit 92 % pour obtenir la même fumure et les mêmes résultats, mais avec 8 kilog. d'azote et 360 kilog. de phosphate de chaux en plus.

ESSAI

DES

ENGRAIS CHIMIQUES

SUR LA
VEGETATION FORESTIÈRE

Par M. MUEL

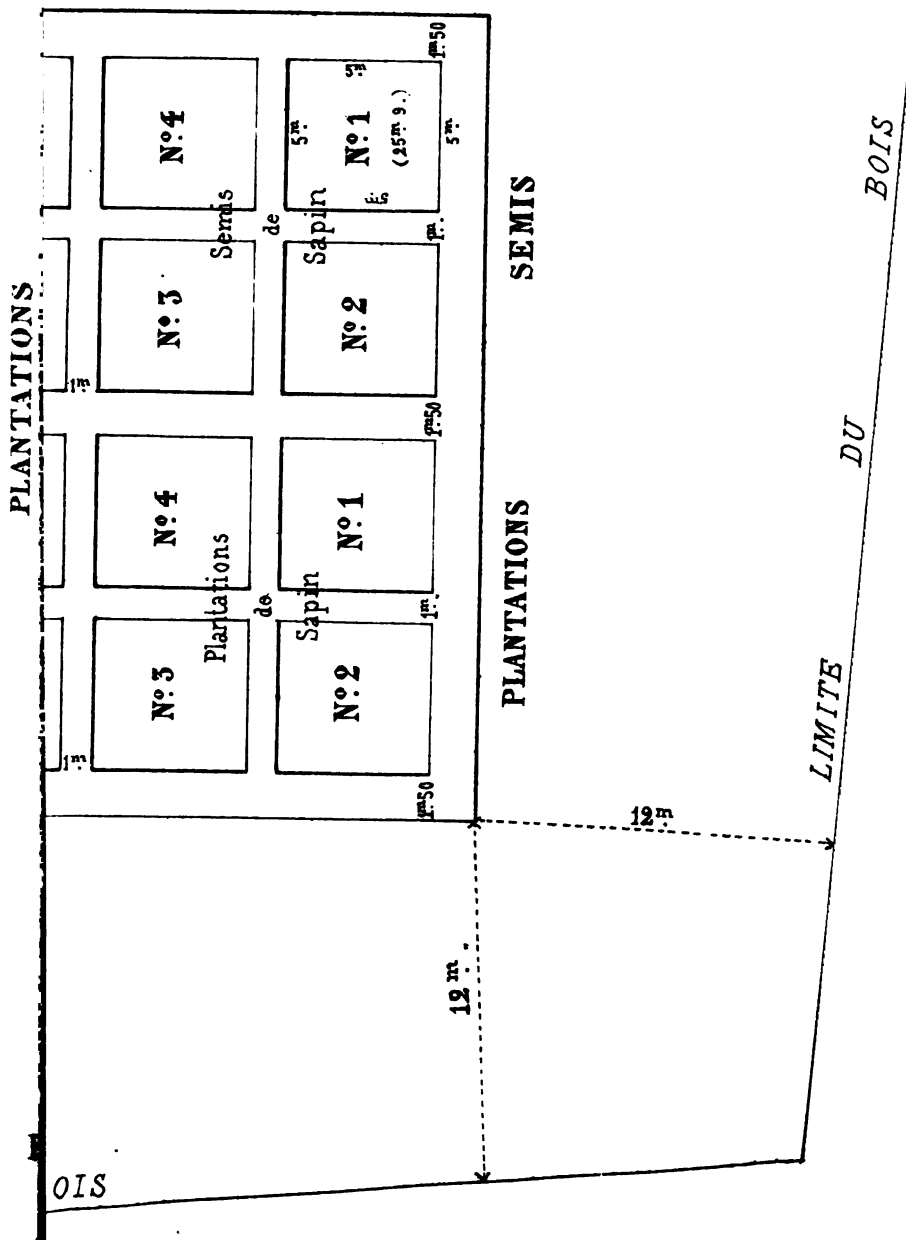
Membre titulaire

La Société d'Émulation des Vosges poursuit depuis quelques années des expériences sur l'application des engrais chimiques à la culture du blé, des pommes de terre et autres plantes agricoles.

L'un de ses membres les plus dévoués, M. Gabé, Conservateur des forêts à Épinal, a pensé qu'il serait intéressant d'essayer aussi l'influence de ces engrais sur la végétation et l'accroissement de nos principales essences indigènes. Il a bien voulu me confier cette tâche, et, c'est guidé par ses conseils éclairés que j'ai entrepris les expériences dont j'ai l'honneur de rendre compte ci-après à la Société d'Émulation.

Je donnerai d'abord le rapport qui a été adressé à M. le Conservateur et qui a provoqué l'ouverture du crédit nécessaire aux travaux à entreprendre; non seulement ce rapport est le point de départ des expériences tentées, mais il en constitue aussi le cadre et en indique le but. J'exposerai ensuite le résultat des analyses physique et

E D'EXPÉRIENCES.





chimique faites par M. Gebhart, pharmacien à Epinal, et membre de notre Société, sur des échantillons du sol dans lequel devaient être effectués les semis et plantations. Puis viendront la description sommaire des travaux de préparation et de fumure du terrain, ainsi que des repeuplements opérés, et enfin l'exposé et la discussion des résultats constatés dans les années 1880 et 1881.

CHAPITRE I.

Rapport adressé à M. le Conservateur des forêts, à Epinal.

L'action des engrais chimiques sur la végétation des plantes cultivées en plein champ est expérimentée depuis un grand nombre d'années dans beaucoup de localités; leur efficacité est généralement reconnue, et leur emploi se répand de plus en plus en agriculture.

Ainsi que M. le Conservateur du 9^e arrondissement forestier en a eu récemment l'idée et en a témoigné le désir au soussigné, il serait très intéressant de rechercher si la végétation forestière aussi pourrait être favorisée par ces engrais, dans quelle proportion et dans quelles circonstances leur action se ferait sentir sur les principales essences indigènes.

Dans ce but, le soussigné estime qu'il y aurait lieu d'essayer l'application des engrais chimiques d'abord sur les semis de chêne, hêtre, sapin et pin sylvestre, ensuite sur les plantations des mêmes essences.

Chaque place d'essai aurait 25 mètres carrés; il faudrait 4 places pour chaque catégorie d'expériences, soit en tout 32 places d'essai; celles-ci seraient disposées conformément au croquis ci-annexé. La nature et la quantité des engrais désignés ci-après sont conformes aux indications données par M. Georges Ville dans son ouvrage « *Ecole des engrais chimiques.* »

Toutes les places n° 1 recevraient chacune 3 kilog. d'engrais complet.

Toutes les places n° 2 recevraient chacune 2 kilog. 375 d'engrais minéral.

Toutes les places n° 3 recevraient chacune 1 kilog. 375 d'engrais azoté.

Toutes les places n° 4 ne recevraient aucun engrais.

Les substances entrant dans la composition de ces 3 sortes d'engrais sont les suivantes :

Parcelle n° 1.

L'engrais complet	Phosphate acide de chaux. 1 ^k 000	} 3 000
se compose, pour	Nitrate de potasse. 0 500	
une surface de 25	Sulfate d'ammoniaque . . . 0 625	
m. c., de	Sulfate de chaux. 0 875	

Parcelle n° 2.

L'engrais minéral	Phosphate acide de chaux. 1 ^k 000	} 2 375
se compose, pour	Potasse épurée. 0 500	
la même surface de	Sulfate de chaux. 0 875	

Parcelle n° 3.

L'engrais azoté se compose (même surface) de sulfate d'ammoniaque 1 375

Le champ d'expériences paraîtrait bien placé dans une parcelle de la forêt domaniale du ban d'Uxegney, parcelle défrichée en 1877, et située sur le grès vosgien, à l'altitude d'environ 390 mètres, à quelques kilomètres d'Epinal, sur la lisière de la forêt, et tout près de la route dite de la Tranchée-de-Bains.

Afin de rendre ces expériences aussi concluantes que possible, il serait nécessaire de connaître exactement la

composition chimique du terrain où l'on se propose d'opérer; cette analyse pourrait être faite par M. Gebhart, pharmacien à Epinal.

La surface totale nécessaire à ces expériences comprendrait.

Pour le semis des 4 essences : chêne, hêtre, sapin, pin sylvestre	$25^m \times 16 = 4^a$	} 8 00
La plantation des 4 mêmes essences	$25^m \times 16 = 4$	
Les sentiers séparant toutes les parcelles	$2(1^m \times 6^m) \times 32 = 384$	
Total	11 84	

Soit, en chiffres ronds, 12 ares.

Le devis ci-joint fait ressortir la dépense nécessaire aux études projetées à la somme de 269 fr. 34 cent.

L'inspecteur soussigné a, en conséquence, l'honneur de proposer à M. le Conservateur de vouloir bien autoriser ces expériences et ouvrir à cet effet, sur les fonds de l'exercice 1880 à sa disposition, un crédit de 269 fr. 34 cent.

DEVIS.

Défoncement, nivellement et culture du sol : 12 ares à 6 fr. l'are	72 ^f 00 ^c
Répandage des engrais : 6 ares à 2 fr.	12 00
Semis des graines forestières : 4 ares à 2 fr.	8 00

Plantations à 0 ^m 50 de distance, soit 100 brins par place de 25 mètres carrés.	<div style="display: inline-block; vertical-align: middle;"> <div style="display: inline-block; vertical-align: middle;"> <div style="display: inline-block; vertical-align: middle;">400 plants pour chacune des 4 essences, chêne hêtre, sapin, pin sylvestre.</div> <div style="display: inline-block; vertical-align: middle; font-size: 3em;">}</div> <div style="display: inline-block; vertical-align: middle;">1,600 plants à 15^f le o/o.</div> </div> </div>	24 00
--	--	-------

Entretien des semis et plantations : 12 ares à 3 fr. l'are	36 00
A reporter	152 00

Report. . . . 152 00

Achat ou
récoltes des
graines fores-
tières.

Chaque es-
sence sera se-
mée sur 4
places de 25
mètres carrés,
soit un are
pour chaque
essence semée

Chêne (1 are) 80^k à 0,30 = 24^f 00^c
Hêtre (1 are) 40 à 0,65 = 26 00
Sapin (d') 6 à 1,30 = 7 80

57 80

Achat des engrais chimiques.

Engrais com-
plet (place n° 1)
3^k pour 25 mètres
carrés.

3^k × 8 = 24^k à 0^f 256 = 6^f 14^c

Engrais miné-
ral (place n° 2)
2^k 375 pour 25
mètres carrés.

2^k 375 × 8 = 19^k à 0^f 30 = 5^f 70^c

16 79

Engrais azoté
(place n° 3) 1^k
375 par 25 mètres
carrés.

1^k 375 × 8 = 11^k à 0^f 45 = 4^f 95^c

Transport des engrais chimiques, de Paris à
Epinal (gare), 4 fr. 75 cent. par quintal. 4^f 75^c

Lettre de voiture (0,80) et camion-
nage (0,20 par 100^k). ci. 1 00

12 75

Transport en forêt des engrais et
des graines forestières 40 00

Analyse du sol 30 00

(1) Total du devis. 269 34

Epinal, le 4 mars 1880.

(1) Le rapport et le devis ci-dessus ont été approuvés par M. le Conser-
vateur à la date du 8 mars 1880.

ANALYSE DU SOL.

L'analyse du sol, faite par M. G. Gebhart, a porté sur un échantillon moyen de terre pris comme il va être dit :

Sur 4 points différents du champ d'expériences le gazon a été levé, et une motte de terre a été détachée à la bêche sur une profondeur de 0^m,35 ; ces 4 mottes ont été brisées, puis répandues sur une toile et séchées au soleil pendant quelques heures, après quoi on a opéré un mélange intime du tout, sur lequel 2 kilos ont été prélevés et portés au laboratoire.

Voici les résultats de l'analyse :

Analyse physique.

1 litre de terre pèse 1 kilog. 300 grammes ;

Cette terre passée au tamis n° 1 (mailles de 0^m,004) a laissé un résidu de cailloux et graviers siliceux du poids de 684 grammes.

Le procédé Masure employé pour la séparation du sable et de l'argile a donné :

Sable siliceux : 90 p. 0/0.

Argile et divers : 10 p. 0/0.

La proportion de l'humus, obtenue par 2 procédés différents (par la calcination, et par le carbonate de soude), et basée sur une moyenne de trois essais, est de 10 p. 0/0.

Analyse chimique.

Sur 100 grammes de terre, M. Gebhart a trouvé :

Acide phosphorique.	0 ^g 166
Magnésie	0 140
Chaux.	0 0366
Potasse	0 00235
Azote total	0 0579
Ammoniaque.	0 0255

Total. . . . 0,42835

Le reste, soit 99 gr. 57, est formé de silice, alumine et fer.

On voit par là que les éléments réellement utiles à la végétation se rencontrent dans le sol en proportion minime ; celui-ci peut donc être considéré comme très pauvre. C'est d'ailleurs ce que l'on recherchait, afin de rendre plus sensible l'action des engrais chimiques.

Procédés employés. — Le dosage de l'acide phosphorique a été obtenu au moyen du molybdate d'ammoniaque (Procédé Sonnenschein) ; celui de la potasse a été fait par 2 procédés qui ont donné les mêmes résultats : le premier consiste à peser la potasse à l'état de chloro-platinate, le second à l'état de perchlorate.

La chaux a été dosée sous forme d'oxalate, la magnésie à l'état de phosphate ammoniaco-magnésien. Le procédé Boussingault a été employé pour le dosage de l'ammoniaque et de l'azote total.

EXÉCUTION DES TRAVAUX

Le 13 mars 1880, le champ d'expériences a été délimité sur le terrain.

Du 23 mars au 10 avril, le terrain a été préparé, les 32 places d'essai ont été tracées, les engrais enfouis, puis les semis ou plantations effectués.

Dans la préparation du terrain, on a eu soin d'enlever, outre les racines d'arbres, tous les gazons, au lieu d'enfouir ces derniers comme on le fait souvent dans les opérations de repeuplement, afin d'éviter toute cause d'amélioration du sol autre que celle due aux engrais chimiques.

Dans l'exécution des travaux, une seule modification a dû être apportée au projet qui vient d'être exposé ; n'ayant pu se procurer de faïnes, on a remplacé le semis de hêtre par une plantation de charme, essence moins importante sur laquelle on n'avait pas cru d'abord devoir faire porter les essais (1).

(1) *NOTA.* En défrichant le terrain, on a constaté par la couleur un peu noirâtre du sol, et quelques débris de charbon, qu'une ancienne place

Emploi des engrais chimiques. — Ces engrais ont été répandus à la main aussi également que possible, puis mêlés à la terre et enfouis au crochet, à une profondeur moyenne de 0^m20; enfin chaque place a été nivelée au râteau, en prenant toutes les précautions pour que le mélange reste bien uniforme sur toute la surface de chaque place d'essai.

Semis. — Les graines ont été semées dans onze rigoles parallèles, larges de 0^m42, espacées de 0^m30, sur chacune des places destinées à les recevoir.

Les quantités de graines répandues sont par are :

Pour le sapin 6 kil.

Pour le pin sylvestre. 3 kil.

Pour le chêne 61 kil. mesurant environ 88 litres, les glands avaient été au préalable éprouvés par l'immersion dans l'eau, de manière à séparer tous les mauvais, dans la proportion de 1/5, qui ont été rejetés.

La qualité des graines de pin sylvestre, reconnue avant l'ensemencement, était bonne dans la proportion d'environ 3/5; quant au sapin, il n'y avait guère que 1/3 de bonnes semences.

Ces semis ont été faits dans de bonnes conditions, les 2 et 3 avril; le lendemain, une pluie presque continuelle est tombée.

à charbon s'étendait sur une faible portion, environ 1/7, des places n° 1 et 2 du semis de chêne, et sur la presque totalité (0.9) de chacune des places n° 3 et 4 du même semis, ainsi que des n° 1 et 2 de la plantation de hêtre. Or, on sait que, sur les emplacements où s'est opérée la carbonisation, la croissance des bois est manifestement plus active; mais le long espace de temps (trente ans et plus) depuis lequel avaient eu lieu les dernières exploitations, et par conséquent l'opération de carbonisation dont se révélaient encore les traces, faisait supposer que la végétation de nos jeunes semis ou plantations ne pourrait plus en être influencée. On s'est attaché néanmoins à examiner soigneusement les différences qui pourraient se produire dans une même place d'expériences sur la force et la vigueur des brins croissant sur l'ancienne faulde ou en dehors; on n'a pu absolument rien constater à cet égard.

Il est donc permis d'affirmer que cette circonstance imprévue n'a exercé aucune influence sur la végétation des repeuplements effectués et n'est aucunement de nature à modifier les expériences comparatives entreprises.

Les pins sylvestres ont commencé à lever le 28 avril; les sapins, dans les premiers jours de mai; les glands, seulement vers le 26 mai; la levée des chênes s'est opérée lentement et successivement, et n'a été complète que dans les derniers jours de juin; beaucoup de glands sans doute avaient été un peu trop fortement recouverts de terre, circonstance d'ailleurs plutôt favorable, car en retardant l'apparition des jeunes brins, elle tendait à les soustraire au risque d'être compromis par les gelées tardives du printemps.

Seuls les semis de sapin ont été abrités par des branches de sapin disposées sur des perches, à une distance de 0^m50 du sol, à partir du commencement du mois de mai jusqu'à la mi-octobre.

Les semis de sapin sont complets dans les 4 places d'essai, assez réguliers sur toutes les rigoles, bien venus, mais partout ils sont clairs; les semis de pin sylvestre sont très beaux, très épais et en général régulièrement levés; les semis de chêne sont peu serrés, mais uniformément distribués et très vigoureux.

Plantations. — Elles ont été faites le 10 avril, par un temps couvert et froid; mais il y avait un peu de hâle; la terre était fraîche. Une pluie assez forte tombée le 14 au soir, a dû favoriser la reprise.

Les brins ont été plantés en lignes, à 0^m50 de distance les uns des autres, de façon à alterner d'une ligne à la suivante; chaque place de 25^m 1 contenait 95 plants.

Les *sapins* âgés de 8 ans, provenaient de la pépinière de la forêt domaniale du ban d'Uxegney; ils étaient peu vigoureux, et trop âgés pour que leur reprise fût certaine. On n'avait pas de meilleurs brins à sa disposition.

Près de 1/4 des plants a péri peu à peu; quelques brins languissants disparaîtront encore.

Les *pins sylvestres*, âgés de 3 ans, étaient élancés et avaient assez bonne apparence, sauf qu'un grand nombre présentaient des aiguilles partiellement roussies par les grands

froids de l'hiver dernier, et que leur enracinement était peu développé par rapport à leur hauteur de tige; ils provenaient d'un semis très serré effectué dans une parcelle incendiée quelques années auparavant, toutes circonstances peu favorables pour leur réussite; aussi n'est-il pas étonnant que les 3/5 environ aient séché.

Les chênes, âgés de 5 à 6 ans, étaient trapus, peu droits, à chevelu peu abondant; néanmoins ils ont tous repris ou repoussé du collet. Ils ont été extraits de la pépinière de la forêt du Souche.

Les hêtres, de l'âge de 2 ans, étaient vigoureux, bien chevelus; ils provenaient de la pépinière du ban d'Uxegney. On a dû les abriter avec quelques branches plantées en terre. Leur reprise est complète, mais leur végétation peu active.

Enfin *les charmes*, de l'âge de 4 à 5 ans, beaux, élancés et bien enracinés, commençaient malheureusement déjà à bourgeonner; beaucoup même présentaient quelques petites feuilles; ils ont été extraits d'une parcelle de la forêt du Souche où ils croissaient sous un couvert assez épais.

Malgré ces circonstances défavorables, il n'en manque pas; seulement beaucoup de ces plants ont vu leurs bourgeons, leurs premières feuilles, et même une partie plus ou moins grande de leur tige se dessécher; mais ils ont repoussé du pied.

Les plants de *chêne et de charme* devront être recépés au printemps prochain, tant pour assurer leur bonne végétation que pour régulariser leur développement ultérieur, et rendre dès lors plus facilement comparable l'action des engrais chimiques dans les différentes places d'essai.

Quant aux plantations de *sapin et de pin sylvestre*, leur réussite n'est pas assez complète pour qu'il soit facile, dans l'avenir, d'observer les différences de végétation dues aux engrais; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de les recommencer entièrement, car de simples regarnis introduiraient dans chaque place des éléments nouveaux dont

il faudrait tenir compte, non sans grande difficulté, dans les comparaisons et observations ultérieures.

INFLUENCE DES ENGRAIS CHIMIQUES

sur la végétation des semis et plantations, constatée à la fin de l'année 1880.

Il n'y a de résultat sensible que pour les semis de pins sylvestres ; sur la place n° 3 (engrais azoté), les jeunes brins sont manifestement moins hauts que dans les trois autres places ; quelques vides, d'ailleurs peu importants, s'y montrent aussi. Comme ni la nature, ni la qualité du sol, ni son mode de préparation, ni la quantité des graines, ne diffèrent des mêmes éléments sur cette place et dans les trois autres, que toutes les conditions sont identiques, sauf l'espèce d'engrais, il faut admettre que celui-ci est l'unique cause apparente de la différence constatée. On peut ajouter que certaines parties des semis de la place n° 1 (engrais complet) sont un peu plus belles que les autres places, et enfin que les semis de la place n° 2 sont aussi moins vigoureux que dans les places n° 1 et 4, mais ont meilleure apparence que ceux de la place n° 3, tout en présentant comme ceux-ci une teinte rougeâtre de mauvais augure. On a remarqué aussi que les semis de pin sylvestre ont levé d'abord dans la place n° 4. Ceux des places n° 2 et 4 ont commencé à sortir de terre le lendemain, et ceux de la place n° 3 le surlendemain. Ces légères différences paraissent devoir être attribuées à l'inégale épaisseur de terre dont les graines ont sans doute été recouvertes, plutôt qu'à la nature ou à l'absence des engrais chimiques.

Pour les semis de chêne et de sapin, rien de bien accusé ; les places n° 4 (sans aucun engrais) sont aussi belles que les autres qui ont reçu de l'engrais, même que les places n° 1, où a été répandu l'engrais complet. On voit bien cependant, sur la place n° 1, quelques brins de chêne un peu plus forts ;

mais ils sont trop rares pour qu'on puisse attribuer cette différence à la nature de l'engrais ; cet effet se produit journellement dans tous les semis. Peut-être aussi la place n° 1 a-t-elle présenté quelques chéneaux levés un peu plus tôt que dans les trois autres places ; mais ici encore, le fait peut être attribué à ce que certains glands étaient enterrés plus superficiellement, et l'on ne saurait non plus considérer cette circonstance, bien peu sensible d'ailleurs, comme due à l'action des engrais.

Quant aux semis de sapin, ceux de la place n° 3 (engrais azoté) paraissent quelque peu plus clairs, sans être néanmoins pour cela plus forts que dans les trois autres places ; ce fait rapproché de celui du même genre qui a été signalé pour le pin sylvestre, dans la place n° 3, tendrait à faire croire que le sulfate d'ammoniaque est peu favorable à la végétation des résineux.

Cette conséquence d'ailleurs, au moins en ce qui concerne le pin sylvestre, n'étonnera pas beaucoup, car on sait que cette essence est l'une de celles qui s'accomodent le mieux des terrains arides et les plus pauvres en humus.

Dans les plantations des 5 essences diverses, rien de particulier n'a été observé ; la foliaison n'a été ni plus ni moins précoce, la végétation ni plus ni moins active dans une place que dans l'autre. Sous le rapport de leur reprise, on a relevé les différences suivantes :

Plantations de sapins

30	brins morts sur la place n° 1
45	— n° 2
32	— n° 3
16	— n° 4

Plantations de pin sylvestre

58 brins morts sur la place n° 1

54	—	n° 2
54	—	n° 3
50	—	n° 4

Mais aucune induction ne semble pouvoir être tirée de ces chiffres.

En somme, eu égard aux conditions peu satisfaisantes dans lesquelles se trouvent plusieurs des places plantées, au moins en ce qui concerne les sapins et les pins sylvestres, aucune appréciation comparative ne saurait être établie jusqu'à présent.

En ce qui concerne les plantations comme les semis, les plantes adventices étaient plus abondantes dans les places engraisées et particulièrement dans les places n° 1 ; mais cette circonstance n'a pu agir d'une façon fâcheuse, car des sarclages réitérés ont été soigneusement opérés.

Conclusions. — S'il ressort peu de résultats des expériences entreprises cette première année, il ne faudrait pas néanmoins conclure que les engrais chimiques ont peu d'influence sur la végétation forestière ; l'action négative de l'engrais azoté, sur les semis de pin sylvestre notamment, si elle persiste du moins, suffirait à elle seule pour éveiller l'attention. Il ne faudrait pas non plus se laisser aller à penser, en comparant l'action évidente des engrais chimiques sur les pommes de terre, le froment et autres cultures agricoles, avec celle presque nulle qui vient d'être constatée pour plusieurs essences forestières, que celles-ci ne sauraient bénéficier desdits engrais ; on doit, en effet, remarquer que les plantes agricoles accomplissent leur phase végétative en quelques mois, tandis que les arbres exigent, pour leur évolution, un grand nombre d'années ; il est donc probable que pour ces derniers l'effet des engrais doit se manifester plus lentement. Il est juste aussi de rappeler que la comparaison des places d'essais agricoles présente bien plus de facilité ; on peut reconnaître des différences, même minimales, par la pesée des grains, des pailles, des tubercules, etc. ; pour nos semis et plantations, rien de pareil n'est praticable. Ce n'est qu'à la simple vue, qu'on peut estimer

les différences de végétation, et encore cette appréciation est-elle d'autant plus délicate et difficile, qu'elle se complique de certaines inégalités qui existent inévitablement sur la surface d'une même place : ces inégalités qui tiennent à l'intervention d'éléments étrangers à la présence ou à l'absence et à la nature des engrais, tels que la vigueur et le tempérament spécial à chaque individu, le développement variable des racines et du chevelu relativement aux tiges et aux rameaux des brins à planter, l'état plus ou moins serré des semis, etc.

Quoi qu'il en soit, il y a tout lieu de croire que l'année prochaine déjà des différences plus sensibles commenceront à se manifester, et il serait fort à désirer que l'on pût continuer les essais, en ajoutant une nouvelle dose d'engrais chimiques à celle qui a été employée cette année.

CHAPITRE II.

Continuation des expériences pendant l'année 1881.

Un nouveau crédit de 75 fr. 80 cent. ayant été mis à ma disposition par M. le Conservateur, les expériences dont il s'agit ont pu être continuées pendant l'année 1881.

Dès les premiers jours du mois d'avril, du 5 au 12, tout le champ d'expérience a été biné, et les engrais chimiques ont été répandus et enfouis dans les mêmes places et en quantités identiques à celles qui ont été indiquées plus haut. Les plantations de *chêne* et de *charme* ont été recépées; celles de *pin sylvestre* ont été entièrement renouvelées avec des brins âgés de 2 ans, provenant des repeuplements artificiels effectués dans la forêt communale d'Uriménil. Quant aux plantations de *sapin*, n'ayant pu se procurer de sujets plus jeunes et plus vigoureux que ceux employés l'an dernier, on s'est borné à remplacer les brins morts, au nombre de 64, avec des plants de même force, de même âge et de même provenance.

On a ainsi repiqué, sur 95 plants mis à l'origine dans chaque place :

44	sapins	au n° 4.
28	—	n° 2.
52	—	n° 3.
42	—	n° 4.

Quelques plants de hêtre morts ou brisés pendant le binage et le repandage des engrais ont été également remplacés, savoir :

4	au n° 4
2	— n° 2
1	— n° 3
1	— n° 4

La comparaison attentive des semis et des plantations entre les 4 places d'essai de chaque essence, comparaison faite à différentes reprises et particulièrement le 2 août, puis le 15 septembre avec M. le Conservateur, auquel avaient bien voulu se joindre M. le Président et plusieurs membres de la Société, a fourni les résultats suivants :

Semis de pin sylvestre. — La place n° 4 (engrais complet), malgré quelques inégalités dans la consistance des semis, possède sur bien des points de sa surface les brins les plus forts et les plus beaux ; les places n° 4 (sans engrais) et n° 2 (engrais minéral) viennent ensuite, offrant peu de différence entre elles, mais avec une légère supériorité cependant en faveur du n° 4. La place n° 3 (engrais azoté) a perdu l'aspect souffrant qu'elle présentait l'an dernier, et vient néanmoins en dernier rang d'une façon évidente.

Semis de sapin. — On peut les classer dans l'ordre ci-après :

Places nos 1, 2, 4, 3 ; mais si la supériorité des deux premières sur les deux autres est assez certaine, en revanche, la différence entre les nos 1 et 2, de même qu'entre 4 et 3 est douteuse.

Semis de chêne. — Ici les différences sont assez nettement accusées, et les places doivent être rangées comme il suit :

n^{os} 2, 1, 4, 3. Non-seulement la taille des brins, mais encore l'ampleur et la couleur du feuillage fournissent des indices non équivoques.

Plantations. — Celles de chêne et de sapin se suivent dans le même ordre : places n^{os} 2, 1, 4, 3; pour le sapin, le classement est délicat à établir à cause des regarnis effectués. Pour le chêne, la place n^o 2 l'emporte incontestablement, mais la différence entre les 3 autres est bien faible, principalement entre les n^{os} 4 et 3.

Les plantations de pin sylvestre, de hêtre et de charme affectent un classement identique : n^{os} 2, 4, 1, 3; la place n^o 3 des charmes présente beaucoup de vides.

Les sapins et pins sylvestres replantés au printemps 1884 n'ont pas tous réussi encore; les brins morts sont, pour le sapin, au nombre de :

24	dans la place n ^o 4
4	— n ^o 2
29	— n ^o 3
6	— n ^o 4

Les pins sylvestres morts atteignent le chiffre de :

33	dans la place n ^o 4
9	— n ^o 2
24	— n ^o 3
46	— n ^o 4

La proportion des plants qui n'ont pas repris est moins élevée que l'an dernier, quoique l'été ait été très-sec et très-chaud; cette différence est surtout bien prononcée pour le pin sylvestre, ce qui doit tenir à ce que les plants repiqués cette année étaient plus jeunes, mieux pourvus de chevelu et en somme mieux conditionnés que ceux employés l'an dernier. La reprise du pin sylvestre aurait été encore plus complète si l'extraction des plants et leur mise en terre n'avaient été opérées par une journée de soleil et de hâle.

En résumé, 1^o La place n^o 3 occupe partout le dernier

rang ; les semis sont moins hauts et parfois plus clairs ; les plants y sont moins forts et ont généralement un feuillage moins foncé.

2° La place n° 2 est la plus belle pour les semis de chêne et toutes les plantations ; dans les semis de sapin, elle vient immédiatement après le n° 4 et sans nuance bien sensible. Dans les semis de pin sylvestre, elle n'occupe, il est vrai, que le 3° rang, mais diffère très-peu des deux précédentes ; et si l'on remarque que l'an dernier les brins y étaient un peu rougeâtres et souffrants, et notablement moins forts que ceux du n° 4, on reconnaîtra que les semis de pin de la place n° 2 se sont rapprochés de ceux du n° 4, qu'ils ont relativement plus progressé que ceux-ci pendant cette année, et l'on pourra admettre l'hypothèse que plus tard ils les dépasseront, pour arriver à occuper au moins le 2° rang.

3° La reprise des plants a beaucoup varié, mais c'est généralement dans la place n° 2 qu'il y a eu le moins de manquants ; les vides les plus nombreux se sont produits dans le n° 4 et surtout dans le n° 3.

Conclusions. — Bien que les expériences et observations ci-dessus relatées ne se poursuivent que depuis deux ans, il semble permis d'en tirer déjà les conclusions suivantes : *l'engrais complet n'exerce pas une action suffisamment utile sur la végétation forestière, relativement surtout à la dépense que provoque son emploi. L'influence de l'engrais azoté lui est même nuisible. Mais l'engrais minéral favorise l'accroissement de nos principales essences indigènes, et son action est plus manifeste, ou au moins plus rapide sur les semis que sur les plantations.* (1)

Ces résultats n'ont rien qui doive surprendre ; l'azote est l'élément qui entre dans la composition du bois pour le chiffre le plus faible, en moyenne 1 p. 0/0 (d'après Eugène

(1) Il ne s'agit évidemment ici que des sols siliceux, puisque les expériences n'ont été faites que dans cette sorte de terrain ; l'action des engrais chimiques devrait être essayée aussi dans des sols d'autre nature, et notamment dans ceux qui sont calcaires.

Chevandier), tandis que les principes minéraux s'y trouvent en proportion double ou triple ; dans les feuilles et l'écorce, la quantité en est plus forte encore (5 p. % dans les feuilles de chêne, 7 p. % dans le liber de la même essence, d'après les analyses de Saussure). Tout le monde sait d'ailleurs que les arbres forestiers se contentent des sols les plus maigres et souvent même y prospèrent, alors que les plantes agricoles ne pourraient y être cultivées. Il est donc facile de comprendre que l'apport au sol de certaines substances organiques ou inorganiques puisse ne pas exercer sur nos essences une influence pareille à celle qu'elles produisent sur les céréales, plantes sarclées et autres.

Dépense. — Il ne sera probablement pas sans utilité, avant de terminer cette courte étude, de se rendre compte du prix de revient de l'engrais minéral qui pourrait être employé dans la culture forestière. Pour une *pépinière*, la quantité d'engrais minéral adoptée dans les expériences qui viennent d'être exposées, serait, d'après les bases recommandées par M. G. Ville pour les champs d'essai agricoles, de 9 kilog. 500 par are, savoir : 4 kilos de phosphate acide de chaux, 2 kilos de potasse épurée et 3 kilos 500 de sulfate de chaux ; à 0^f, 30 par kilo, la dépense serait de 2^f, 85 par are. Mais dans un reboisement effectué sur une grande échelle, on observera que les lignes de plants ou les rigoles ensemencées sont beaucoup plus espacées que dans une pépinière (de 0^m,80 à 4^m,50 suivant les circonstances), et qu'il suffirait de répandre l'engrais sur les bandes cultivées ; on pourrait dès lors adopter en moyenne la proportion d'un cinquième de la surface totale à reboiser pour l'étendue du terrain à fumer, et la quantité d'engrais minéral à répandre ne serait plus que d'environ 2 kilog. par are, valant 0^f, 60, soit par hectare 200 kilos pour 60 francs.

Il resterait encore à déterminer la durée et la périodicité de cet apport d'engrais ; tout porte à croire qu'il suffirait d'en répandre chaque période de deux ans pendant les 4 à 6 premières années du reboisement.

Épinal, le 13 octobre 1884.

NOTICE

SUR

LES AMÉLIORATIONS

APPORTÉES PAR M. MER

DANS L'EXPLOITATION DE LA FERME DE LONGEMER

Origine. — La ferme de Longemer appartenait avant la Révolution au chapitre de Remiremont. En 1792, elle fut confisquée comme bien national et aliénée. Depuis cette époque, l'étendue en fut modifiée à diverses reprises par des acquisitions et des échanges. C'est ainsi que, dans le premier quart de ce siècle, une surface de prairie de 40 hectares qui en représentait la partie la plus fertile en fut distraite. En revanche, une sapinière de 4 ou 5 hectares et diverses parcelles de pré y furent annexées. Lors de la délimitation de la forêt domaniale de Gérardmer, un petit bois situé à l'origine du lac fut échangé contre une bordure entourant celui-ci sur une grande partie de sa périphérie.

Etat ancien des terres. — Actuellement la ferme de Longemer comprend : 1° le lac de ce nom, d'une superficie de 76 hectares ; 2° 20 hect. de terres ; 3° une surface de 40 hect. environ, boisée plus ou moins complètement. Les terres faisant partie de la ferme étaient, ainsi que le constate le bail de 1784, formées en majeure partie de friches et de marécages. Une partie très restreinte seule était fauchée. Le reste était livré au pâturage ; c'est le mode encore adopté sur les Chaumes. Dans le 2^e quart de ce siècle, quelques améliorations furent entreprises. Un certain

nombre de fossés d'assainissement furent tracés dans les parties marécageuses tant des bois que des prés, quelques rigoles d'irrigation empruntant l'eau au ruisseau de Belbriette furent ouvertes ; sur quelques points des tourbières, le gazon fut enlevé en mottes, un lit de pierre recouvert de fumier y fut installé, puis les gazons furent remis en place. Ce procédé très coûteux ne produisit pas, pour les motifs énumérés plus loin, tous les résultats attendus. En même temps des bâtiments d'habitation et d'exploitation étaient établis. Tous ces travaux, dus à l'initiative du propriétaire d'alors, M. Paxion, notaire à Gérardmer, eurent pour résultat d'améliorer la ferme et de produire pendant quelques années d'assez belles récoltes fourragères. Mais après la mort de M. Paxion, les travaux qu'il avait entrepris ne furent pas continués, et lorsque je me chargeai, au commencement de 1877, de l'exploitation de la ferme, les prés, par suite de la négligence des différents fermiers qui s'étaient succédé, étaient dans un déplorable état. C'est à peine si le rendement annuel en fourrage s'élevait à 25,000 kil. Quant aux cultures, elles se bornaient aux champs destinés à l'alimentation des habitants de la ferme.

Nature du sol. — La première chose sur laquelle se porta naturellement mon attention, fut l'étude du sol. Les terres de la ferme sont situées sur la dernière moraine frontale de l'ancien glacier du Hohneck dont la partie la plus avancée occupait l'emplacement actuel du lac. Le sous-sol est donc formé des matériaux qui constituent d'ordinaire les moraines des anciens glaciers de la région, c'est-à-dire de blocs granitiques dont quelques-uns assez volumineux, affectant la forme de galets plus ou moins arrondis, noyés dans un sable ocreux à gros grains. La terre végétale, d'une épaisseur variant entre 0^m,15 et 0,20, est formée d'un sable également ocreux à éléments plus fins et mélangés à de l'argile provenant de l'action postérieure des eaux. Cette moraine, comprise entre le lac, le ruisseau de Belbriette et la Vologne, a dû être fréquemment recouverte, lors des débordements, par les eaux qui, en même temps qu'elles déposaient du limon sur le sol, en nivelaient

grossièrement la surface. Il subsiste en effet de nombreuses ondulations. On remarque encore, dans les parties où n'a pas passé la charrue, des mamelons généralement remplis de pierres et de galets. Sur ce point la couche végétale est très mince. Ces mamelons affectent assez souvent une forme amygdaloïde et leur grand axe est orienté suivant la pente du terrain. Cette forme est due à l'action des eaux qui ont corrodé leurs côtés.

La moraine présentait quelques dépressions assez profondes pour qu'elles fussent atteintes par le niveau supérieur des sources et des infiltrations souterraines descendant des montagnes voisines, surtout à l'époque des hautes eaux. Les plus creuses même se trouvaient constamment immergées, constituant un sol favorable à la végétation des sphagnum; ce qui a produit des tourbières. A mesure que les sphagnum en décomposition s'accumulaient au fond de ces dépressions, le niveau du sol s'élevait, mais par suite de la capillarité, l'eau montait toujours dans la masse, favorisant ainsi le développement de nouvelles générations de ces végétaux. Il en résultait parfois que la dépression finissait non seulement par se combler, mais encore, grâce à la végétation persistante des sphagnum, par s'élever au-dessus de la surface environnante et par former des sortes de tumulus dont une petite sapinière située à l'extrémité N-O de la propriété présente un exemple remarquable. C'est ainsi que se sont probablement formées un grand nombre de tourbières dans la région des Vosges.

Ainsi donc la ferme présente deux variétés distinctes de terrain : 40 hectares environ situés en sol sec, à 3 et 4 m. au-dessus du niveau moyen des infiltrations qui serpentent dans la moraine, 8 hect. placés en sol plus ou moins tourbeux, soit dans des dépressions, soit sur les bords du lac et de la Vologne, ces dernières pouvant parfois être submergées, lors des crues. On rencontre en outre quelques parties dont j'évalue la surface à 2 hect. environ, qui présentent un caractère intermédiaire, se trouvant lors des hautes eaux au niveau des infiltrations souterraines et même submergées par elles, mais ne l'étant pas d'une manière assez durable pour que la végétation des sphagnum s'y soit im-

plantée et que les tourbières aient par conséquent pu s'y former.

- *Etat de la végétation.* — Les végétaux couvrant le sol qui vient d'être décrit étaient naturellement très-différents suivant les points considérés. A l'exception de quelques parties avoisinant les bâtiments de la ferme et qui, recevant presque seules les engrais, étaient en assez bon état, les parties sèches étaient occupées par des bruyères, des mousses, l'*Alchemilla*, le *Sanguisorba officinalis*, le *Scabiosa succisa* et surtout par ces plantes parasites sur les graminées : le *Rhinanthus major* et l'*Euphrasia officinalis*. La graminée dominante était celle qu'on rencontre avec tant d'abondance sur les chaumes : le *Nardus stricta*. Dans la partie tourbeuse, se trouvaient divers sphagnum, des joncs, des *Carex* et le *Polygonum bistorta*.

Plan d'exploitation. — Cette première reconnaissance opérée, je ne pris immédiatement aucun parti. Je crus prudent d'opérer par places d'essai, afin d'apprécier, par voie expérimentale, quel serait le meilleur traitement à appliquer. A l'imitation des fermiers voisins, je fis ouvrir des rigoles d'irrigation et répandre du fumier sur les plus mauvaises parties. En même temps, je fis construire une fosse à purin et retourner quelques parcelles à la charrue. Il me semblait que ce dernier procédé, bien que coûteux (à cause de l'abondance des pierres, ce qui nécessitait parfois la présence d'une escouade de 7 et 8 ouvriers munis de pics et de leviers), devait donner des résultats plus prompts et plus satisfaisants. Divers sondages m'avaient démontré que je ne rencontrerais nulle part de roche en place. Je pensais qu'une fois les pierres enlevées, un sol aussi meuble et par conséquent d'un travail aussi facile, se prêterait admirablement à la culture de la pomme de terre, du seigle, de l'avoine. En ce qui concerne les pommes de terre, les résultats que j'apercevais autour de moi n'étaient cependant guère encourageants. Celles que je voyais récolter étaient petites, peu nombreuses et souvent attaquées par le *Peronospora infestans*. J'attribuais ces médiocres résultats à la culture trop souvent répétée de cette plante dans le même terrain. Le sol se trouve ainsi épuisé,

rempli des conidies et des spores dormantes du parasite. Enfin les fumures abondantes que recevaient ces champs devaient dans les années humides, faciliter le développement de cette maladie. Au contraire un gazon nouvellement retourné devait, sous tous les rapports, être favorable à la culture de la pomme de terre ; les mauvaises herbes garnissant le terrain étant ainsi utilisées comme engrais. Le résultat confirma mes prévisions. J'obtins chaque année par ce procédé de très belles récoltes. Mes pommes de terre, sans être complètement indemnes de *Peronospora*, sont bien moins attaquées que celles du voisinage. C'est après la floraison, vers le 15 août, que les feuilles commencent à noircir, bientôt après elles cessent de produire de l'amidon ; mais les tubercules que j'obtiens sont rarement malades et se conservent parfaitement pendant tout l'hiver. Le parasite a donc ici seulement pour effet de diminuer l'abondance de la récolte.

Les résultats obtenus dès la première année ont été tellement satisfaisants, que des voisins, qui n'obtenaient qu'une médiocre récolte, sont venus me demander à cultiver mes champs de pommes de terre (plantation, binage et extraction), moyennant le tiers du produit. Je me suis fort bien trouvé de cet arrangement, et c'est ainsi que j'opère depuis 3 ans, augmentant chaque année la surface cultivée en pommes de terre qui, cette année, comprend 3 hectares. Quand cette plante reviendra dans le même terrain, lors de la rotation, le sol se trouvera assez ameubli pour permettre l'emploi des petites charrues à planter, sarcler, buter et arracher. Il y aura alors, je pense, avantage à renoncer à la coopération. La plantation doit se faire ici tardivement, dans le courant du mois de mai, à cause des gelées printanières qui se font souvent sentir jusqu'au commencement de juin. Cette précaution a été surtout utile cette année où la gelée du 11 juin a détruit les rameaux des pommes de terre plantées trop tôt, tandis que les miennes, n'étant pas encore sorties de terre, n'ont nullement souffert. Outre la cause ci-dessus indiquée de la faible récolte que produisent les champs du pays, il faut en signaler encore deux autres : la funeste habitude de se servir de trop petites semences et d'employer dans

ce but des pommes de terre provenant toujours du même terrain. J'ai essayé diverses espèces : celles qui m'ont donné les meilleurs résultats m'avaient été envoyées de Gerbéal et de Granges. J'ai essayé des pommes de terres précoces appelées *six semaines* prises aux environs de Nancy et n'en ai pas été satisfait. Il en a été de même de celles venant de la Haute-Marne. J'essaie cette année les merveilles d'Amérique, la Seguin, la Rosette et la Van der Veer.

Dans ces friches ainsi retournées où le travail de la charrue est constamment entravé par la nécessité d'extraire les pierres rencontrées par le soc, il ne fallait pas songer à planter à la charrue, au moins la 1^{re} année. Ce travail ne pouvait être exécuté qu'à la main et il l'est de la manière suivante : de 30 en 30 centim. des trous sont pratiqués dans les gazons ; au fond de chaque trou on place un peu de fumier, puis la pomme de terre, et l'on recouvre avec la motte détachée préalablement et que l'on divise ensuite avec la houe. Dans ces gazons fraîchement labourés il se développe fort peu de mauvaises herbes ; le travail assez pénible de la plantation et de la récolte se trouve ainsi compensé par la facilité des sarclages. J'ai reconnu que le retournement peut s'effectuer indifféremment du mois d'août au mois de mai. En le faisant au mois d'août on perd un peu de pâture, mais le gazon jusqu'à l'entrée de l'hiver a le temps de se décomposer. En faisant immédiatement suivre le labour de la plantation, ce dernier travail est un peu plus pénible, mais la récolte est aussi belle. La présence du fumier est seulement plus indispensable parce que les gazons ne pourrissant qu'incomplètement la première année, ne fournissent pas à la plante un engrais immédiatement assimilable. Cette culture peut se continuer encore l'année suivante : le rendement est même alors supérieur, parce que la décomposition du gazon se trouve plus avancée. J'ai essayé de la poursuivre pendant 3 ans sur le même sol, mais le rendement commençait à diminuer et les mauvaises herbes devenaient abondantes. Je conseille donc de ne l'employer que 1 ou 2 ans au plus. Si, en effet, dans la 1^{re} ou la 2^e année qui suit

le retournement, on sème du seigle et de l'avoine, on obtient une récolte abondante, tandis qu'elle est moindre, quand la culture de la pomme de terre a été auparavant prolongée, pendant 2 et 3 ans. J'ai essayé sur ces friches retournées de semer immédiatement de l'avoine et d'y répandre une couche de fumier après hersage. Les résultats n'ont pas été satisfaisants. Les gazons sont trop compacts pour que les grains qui se trouvent à leur surface puissent germer. La germination s'opère uniquement chez celles qui tombent dans les sillons et même alors la végétation est peu active. La réussite serait probablement meilleure si l'on répandait le fumier avant la défoncé. La culture de la pomme de terre en premier lieu est donc de beaucoup préférable, parce qu'elle a pour résultat d'ameublir plus rapidement le sol. Si le retournement a lieu dans des prairies temporaires ayant, peu d'années auparavant, été cultivées, le résultat est au contraire excellent. Sans y ajouter de fumier, j'ai obtenu ainsi des récoltes en avoine bien plus belles que dans des champs cultivés pendant 3 ans en pommes de terre et que l'on avait eu soin de fumer. Ces divers exemples démontrent la puissance fertilisante du gazon enfoui.

Les prairies artificielles sont à peu près complètement défaut dans le pays ; aussi les habitants ont-ils l'habitude de nourrir leur bétail avec du fourrage sec en été comme en hiver ; c'est à peine si, au mois de juin et de septembre, ils mélangent ce foin avec un peu d'herbe coupée dans les parties les plus grasses de leurs prés naturels, aux environs des maisons d'habitation. Cette coutume est aussi déplorable au point de vue économique qu'au point de vue de la santé du bétail. Mon attention a été dès le principe appelée sur la nécessité de créer des prairies artificielles. Le peu de profondeur du sol, joint à la rigueur du climat pendant l'hiver, m'a fait craindre que la luzerne ne prospérât pas ; d'autre part la pauvreté du terrain en calcaire devait me faire repousser l'emploi du sainfoin. J'essayai d'un mélange de trèfle et de *Phleum pratense* semé dans l'avoine au printemps. Cette dernière fut coupée au vert au mois de juillet, et dès le mois de septembre, j'obtins un regain formé de rejets d'avoine, de trèfle

et de phleum. L'année suivante, je fis trois récoltes de trèfle et de phleum dans lesquelles le trèfle dominait. L'année d'après, je fis encore trois récoltes où le phleum cette fois l'emportait. Je recommande beaucoup ce mélange qui me paraît devoir convenir parfaitement au pays. Une bonne précaution consiste à répandre au moins pour la 4^{re} année, une couche de fumier pailleux, pour éviter que le trèfle gèle soit en hiver, soit au printemps. Après la 3^e année, le phleum disparaît généralement.

Tous ces essais m'ont amené aux conclusions suivantes :

Livrer à la culture toutes les parties susceptibles de l'être, en ne conservant en prairies permanentes, 1^o que les parties qui, dans un intérêt d'ornementation, s'étendent sur la butte de la chapelle ou en face de la maison d'habitation ; 2^o les parcelles tourbeuses ainsi que celles sujettes à être envahies par les débordements ou par les infiltrations souterraines au moment des grandes crues. Une étude minutieuse du terrain aux diverses saisons était indispensable pour reconnaître ces dernières, car à l'époque des basses et des moyennes eaux, qui comprend la plus grande partie de l'année, ces terrains sont à sec ; rien ne serait de nature à faire prévoir qu'ils peuvent à certains moments (lesquels se présentent surtout au printemps et à l'automne, c'est-à-dire à l'époque de la germination des graines), être envahis par les eaux souterraines, ce qui serait de nature à compromettre la récolte.

Il y a donc à appliquer des traitements différents aux parties livrées à la culture (12 h.) et à celles destinées à rester en prairies (8 h.)

a. *Parties livrées à la culture.* L'assolement qui m'a paru le plus convenable est le suivant :

1 ^{re} année,	pommes de terre	2 ^b 40
2 ^e —	seigle	—
3 ^e —	avoine	—
4 ^e —	trèfle et phleum	—
5 ^e —	idem	—

J'ai insisté plus haut sur le mode de culture applicable à la pomme de terre. Je n'y reviendrai pas ici.

Le seigle doit être ensemencé à la fin de septembre et au commencement d'octobre, après la récolte de la pomme de terre qui doit même être avancée dans ce but, et cela, afin que le seigle ait le temps de germer et de prendre un certain développement avant l'arrivée des gelées précoces dans cette région. L'expérience montrera si la chose est possible ; au cas contraire, il faudra remplacer, dans l'assolement, la pomme de terre par le seigle et réciproquement. La rupture d'une prairie artificielle de 3 ans rendra le sol assez meuble pour que le seigle puisse immédiatement lui succéder. Un autre motif qui milite en faveur d'un prompt ensemencement en seigle est la nécessité d'activer assez sa végétation, pour que, dès le mois de mai, on puisse le couper sur une certaine étendue pour le bétail. C'est en effet le fourrage vert le plus précoce qu'il soit possible de se procurer dans le pays, et c'est une des raisons qui me font insister sur l'emploi de cette céréale. Après cette récolte faite sur un hectare environ, on pourra planter, dès le commencement de juin, après nouvelle fumure et nouvelle culture, des betteraves. J'ai fait cette année des essais sur cette plante et j'ai constaté qu'en déposant au pied de chaque racine une couche de bouse de vache mêlée de purin, on obtient des résultats satisfaisants. On pourrait également, à la place du seigle coupé en vert, semer du maïs dans les derniers jours de mai ou au commencement de juin (il est nécessaire de le semer un peu tard à cause des gelées printanières, afin de pouvoir le donner en vert dans le mois de septembre, ou mieux de le conserver en silos pour l'hiver). Dans le mois de juin, on donnera en vert une 1^{re} coupe de trèfle et de *phleum*, en juillet une 1^{re} coupe de jeune avoine, en août une 2^e coupe de trèfle et de *phleum*, en septembre enfin une 2^e coupe d'avoine dans laquelle se trouvera déjà mélangé un peu de trèfle et de *phleum* de 1^{re} année. Ce qui restera de trèfle et de *phleum* de 2^e année sera exploité pour fourrage sec. Après chaque coupe il sera bon de répandre du purin liquide, afin qu'il puisse immédiatement pénétrer en terre. L'expérience m'a montré que le purin employé dans ces conditions sur le trèfle

et le phleum permet d'en faire une coupe productive toutes les 6 semaines.

Prairies permanentes. 1^o Parties tourbeuses ou terres noires.
Le travail qui me parut devoir être exécuté en premier lieu dans ces parties fut d'y ouvrir des réseaux de fossés d'assainissement et, pour neutraliser l'acidité de ce sol, d'y répandre des engrais alcalins. Les cendres sont préférables ; mais comme il est maintenant difficile de s'en procurer dans le pays en quantité quelque peu considérable, j'ai dû y suppléer par du purin fortement ammoniacal, mêlé de bouse de vache. Pour diminuer la compacité de la tourbe, il est bon d'y porter à l'automne du fumier pailleux qui pénètre dans le sol à l'aide des pluies et de la fonte des neiges et le rend plus poreux. J'ai reconnu aussi qu'un bon procédé consiste à mélanger à la partie superficielle de la tourbe de la terre ordinaire. Dans ce but, j'achète chaque année une certaine quantité de déblais provenant du curage des fossés des routes voisines et je place ces gazons dans les dépressions du terrain. J'ai soin de disposer un peu de fumier sous ces déblais. La terre s'incorpore peu à peu à la tourbe et modifie avantageusement la nature de la couche végétale. Dans ces parties tourbeuses se trouvent souvent de petites saillies ou mamelons remplis de pierres. Après les avoir dégazonnées et épierrées, j'ai fait piocher et introduire du fumier dans le sol sous-jacent. Si la quantité de pierres est considérable, la surface ainsi dénudée se trouve former une dépression que je comble en y portant les déblais dont il vient d'être question. Dans le cas contraire, la surface dénudée se trouve de niveau avec le terrain avoisinant ; j'y sème alors au printemps un peu d'avoine et de graines de graminées, principalement du *Holcus lanatus* qui convient parfaitement aux tourbières.

Une plante qui appartient surtout aux sols granitiques et se plaît dans les terrains tourbeux ou même simplement humides, que l'on retrouve même dans toutes les dépressions des prés les plus secs du pays, est le *Polygonum bistorta*. Grâce à son puissant rhizome gorgé d'amidon, cette plante a une grande

vigueur de végétation. Les engrais qu'on répand sur le sol, loin de la faire disparaître ainsi que cela a lieu pour les mousses qui se trouvent alors étouffées par les plantes voisines, ne fait qu'activer son développement. Elle supporte la sécheresse plus facilement que les graminées. Or les feuilles de cette plante constituent un fourrage défectueux soit en vert, soit en sec. En vert, elles sont acides, et je me suis aperçu que leur usage a pour résultat de diminuer la production du lait, ainsi qu'on l'a remarqué pour les plantes marécageuses. Si au contraire on attend quelque temps pour les couper à l'époque des foins ou des regains, elles ne tardent pas à dépérir, car elles sont attaquées par un *Uredo* qui se décèle à la face inférieure sous formes de corpuscules jaunâtres. A cet *Uredo* succède bientôt une autre fructification du même champignon dont le mycelium est renfermé dans les tissus de la plante. Cette nouvelle fructification ou *Puccinia* apparaît sous forme de corpuscules noirâtres. La feuille jaunit bientôt, se dessèche et a presque disparu à l'époque des foins et des regains. Il y a donc tout intérêt à détruire cette plante envahissante. Le retournement du sol serait le moyen le plus efficace, si précisément elle ne se trouvait pas dans un sol où il serait dangereux d'aventurer des chevaux. On pourrait, il est vrai, employer la bêche, mais ce procédé est coûteux. Je me suis servi d'un moyen intermédiaire. Profitant de cette circonstance que le rhizôme de cette plante ne s'étend généralement pas au-delà de 40 à 45 centim. de profondeur, je fais couper le gazon dans les places où il domine, à l'aide du couteau de près, puis enlever les mottes sur l'épaisseur ci-dessus. Je fais ensuite répandre du fumier et placer des déblais de fossés de routes. Ce moyen paraît jusqu'à présent avoir réussi ; il est possible toutefois que les rhizomes des individus avoisinant les places traitées finissent peu à peu par envahir de nouveau ces dernières : à l'aide de ces procédés, on parvient à transformer les tourbières en excellentes prairies présentant l'avantage sur les prairies sèches de fournir un regain abondant, parceque, à l'époque des chaleurs, elles restent toujours suffisamment humides. C'est

même pendant la saison chaude que leur végétation est le plus active.

Le côté défectueux de ces terres noires est en effet la facilité avec laquelle elles subissent les gelées printanières. Par suite de leur situation dans la dépression du sol, l'air froid s'y accumule pendant les nuits claires où le rayonnement des régions plus élevées est intense. J'ai remarqué que lorsque ces parties tourbeuses sont protégées principalement du côté du nord par des rideaux boisés, elles ne souffrent pas de la gelée. Il semble qu'il y aurait avantage à les entourer d'arbres formant massif, au moins de ce côté. De plus, par suite de la quantité d'eau qui l'imbibe, ce sol s'échauffe lentement. Aussi la végétation y est-elle très tardive.

J'ai mentionné plus haut un procédé adopté jadis par M. Paxion pour la mise en valeur des tourbières, procédé qui consiste dans l'établissement d'un lit de pierres sous le gazon. Ce procédé est défectueux, en ce que la terre superficielle est peu à peu entraînée entre les pierres et qu'il n'en subsiste plus suffisamment au-dessus. Dans les parties où cette épaisseur était devenue par trop faible, le sol était stérile ; j'ai dû enlever les pierres et y transporter de nouveaux gazons. Cette opération, outre qu'elle est coûteuse, est donc mauvaise en elle-même ; les moyens précédemment indiqués suffisent d'ailleurs amplement à la restauration des prairies tourbeuses.

Quant à celles qui sont sujettes à être envahies par le débordement du lac et de la Vologne, leur traitement est plus difficile, car les engrais que l'on répandrait à leur surface seraient chaque année entraînés par les eaux. Divers moyens peuvent alors être appliqués : ou bien répandre, du mois de mars au mois de mai, à partir du moment où les neiges sont fondues et où les débordements ne sont plus guère à craindre, du purin plus ou moins liquide, ou bien soulever le gazon et le remettre en place après y avoir enfoui une couche de fumier. Le 1^{er} procédé est à renouveler chaque année, parceque la surface du terrain est dès l'automne suivant lavée et débarrassée des principes fertilisants qu'y a déposés le purin. Le 2^e procédé est assez

onéreux, mais m'a donné d'excellents résultats. Reste à savoir pendant combien d'années cet effet peut se faire sentir.

Tel est le plan d'exploitation qui, après de nombreux tâtonnements, m'a paru devoir être adopté pour la ferme de Longemer et qui, je crois, devrait l'être, avec certaines restrictions, par la plupart des cultivateurs de la région. Les prairies permanentes ont reçu ici une extension trop grande, en ce sens qu'on les a souvent établies dans des parties sèches où, malgré tous les soins, le rendement est trop faible. Elles devraient être localisées dans les terres naturellement humides ou irriguées largement par des eaux fertilisantes. Le cultivateur manque ici d'engrais, parce qu'il n'a pas de litière ; il doit donc chercher à obtenir de la paille, à faire entrer cette paille, la pomme de terre et la betterave dans l'alimentation de son bétail. De cette manière et à l'aide des prairies artificielles, il lui sera possible d'entretenir un plus grand nombre de vaches laitières. Son bénéfice ne sera plus uniquement représenté par le prix de vente de ses fromages, industrie qui ne prospère que pendant une partie de l'année (d'octobre à avril). Le rendement net en fromages d'un hectare de bonne prairie naturelle est à peine de 450 à 200 fr., celui d'un hectare de pommes de terre, de seigle ou d'avoine est de 500 à 600 fr. Mais l'avantage que présente l'adoption de ce plan d'exploitation, résulte de l'utilisation du gazon comme engrais, avantage sur lequel je crois devoir insister, car il est bien précieux dans un pays où les engrais sont insuffisants.

Les améliorations à introduire dans l'exploitation de la ferme de Longemer sont loin d'être achevées ; ce n'est guère qu'en 1883 que le plan d'exploitation exposé ci-dessus pourra être entièrement mis en œuvre. Mais actuellement la période d'essai est terminée, et les résultats déjà obtenus sont satisfaisants, puisque la ferme qui, au commencement de 1877, était à peine en mesure de nourrir 8 à 9 têtes de bétail, en nourrit actuellement 27.

Il me resterait à parler des améliorations introduites à l'intérieur de la ferme et surtout de l'utilisation du laitage, ainsi que de

celles apportées dans l'exploitation du lac et des parties boisées. Mais ce sujet m'entraînerait au-delà des bornes d'une simple notice; je dirai seulement qu'on fabrique ici des fromages demi-gras, qu'on baratte tous les jours, et pendant les chaleurs 2 fois par jour, la crème douce obtenue après un repos de 12 heures; enfin qu'on a trouvé moyen d'utiliser le lait de beurre généralement perdu ailleurs. Le beurre fin ainsi obtenu est expédié à Gérardmer, Epinal, Nancy et surtout Paris. La qualité de ce produit est assez bonne pour que, malgré la chaleur de cet été, les expéditions à Paris n'aient pas été une fois suspendues. Il est vendu en détail à Paris au prix de 5 fr. le kilo. Expédié aux halles pendant plusieurs mois de l'hiver dernier, il atteignait le prix des Isigny ordinaires et des Bretagne 1^{re} qualité. Grâce à l'augmentation de rendement ainsi obtenu, j'ai pu acheter le lait de quelques voisins à un prix même légèrement supérieur à celui qu'il leur rapportait en fromage, et actuellement il se manipule à la ferme quotidiennement environ 300 litres de lait qui produisent 5 à 6 kilos de beurre et 30 kil. de fromage dit Munster.

EXTRACTION DE SOUCHES

A LA DYNAMITE

Par M. MAIRE

Membre titulaire

Les travaux de terrassements que nécessite l'établissement des routes forestières, comportent toujours l'extraction d'un nombre de souches plus ou moins considérable. Tous les forestiers savent combien sont coûteuses ces opérations (1), aussi ont-ils souvent cherché le moyen d'en diminuer le prix.

C'est aussi dans ce but que des expériences, sur l'emploi de la dynamite, ont été faites le 19 novembre 1884, sous la direction de M. le Conservateur des forêts à Epinal, et avec l'assistance de MM. les Ingénieurs des ponts et chaussées. Le terrain choisi était celui du grès vosgien, dans la forêt communale d'Epinal, canton de la Vierge, à 4 kilomètres environ de cette ville ; les souches y ont un pivot relativement court.

On a employé la dynamite préparée par l'Etat, dans la poudrerie de Vonges, de qualité n° 1, contenant 75 p. % de nitro-glycérine. Les cartouches pesant 100 grammes, ont

(1) Le coût de l'extraction des souches par les procédés ordinaires, à partir de 0^m, 50 de diamètre, oscille dans les Vosges entre 4 et 12 francs ; suivant le diamètre, la nature du terrain, la disposition des racines et le prix de la main-d'œuvre.

exactement la forme d'un cylindre de 0^m,42 de hauteur, sur 0^m,03 de diamètre. Le prix de la poudre est d'environ 5 francs le kilogramme rendu à Epinal; la cartouche de 100 grammes revient donc à peu de chose près à 0 fr. 50 c.

Les expériences ont porté sur deux types différents :

1^o *Souches brutes*, c'est-à-dire telles qu'on les rencontre en forêt après l'exploitation des coupes ;

2^o *Souches dégagées*, c'est-à-dire entourées d'une excavation circulaire de 0^m,70 de profondeur moyenne avec section des racines rencontrées.

Voici quels ont été les résultats obtenus :

1^o SOUCHES BRUTES.

1^{re} *expérience*. — Chêne de 0^m,85 de diamètre, exploité rez terre la veille de l'opération, cubant 1/2 stère; bois sain. Emploi d'une cartouche de 100 grammes, placée au fond d'un trou central percé à la tarière, de 0^m,40 de profondeur.

La souche a été divisée en quatre morceaux sensiblement égaux, séparés par des fentes de 0^m,006 à 0^m,008 de largeur pénétrant jusqu'à l'extrémité inférieure. Le sol a été complètement désagréé sur 0^m,40 de profondeur et 0^m,60 de tour extérieurement à la souche. Le maximum de l'effet produit par la dynamite s'est trouvé à peu près à la profondeur à laquelle était placée la charge. Le pivot a été coupé net à cette hauteur.

Coût à la dynamite :

Une cartouche de 100 grammes	0 ^f 50 ^c	} 4 ^f 00
Capsule et mèche	0 10	
1/4 d'heure d'ouvrier mineur à 0,40 c.		
l'heure	0 10	
Déblais (terre et bois) 12 heures à 0 ^f 275.	3 30	

Coût de l'extraction ordinaire :

2 jours et demi à 2 fr. 75 c. l'un.	6 87
Bénéfice	2 87

Observation. — Cette souche portait une roulure circulaire de 0^m,30 c. de diamètre, laquelle n'a exercé aucune influence appréciable sur les résultats de l'opération.

2^e expérience. — Chêne de 0^m,50 de diamètre exploité rez terre la veille de l'opération, cubant 1/4 de stère; bois sain. Emploi d'une cartouche de 100 grammes, placée au fond d'un trou central percé à la tarière de 0^m,30 de profondeur.

La souche a été absolument brisée; un quart environ a volé en éclats projetés à des distances de 15 à 40 mètres.

Le sol a été désagrégé sur 0^m, 40 de profondeur et 0^m,60 de pourtour extérieur à la souche.

L'effet maximum s'est produit à la hauteur où était placée la charge; le pivot a été coupé net à cet endroit.

Coût à la dynamite :

Une cartouche de 100 grammes.	0 ^f 50 ^c	} 2 ^f 07
Capsule et mèche	0 40	
1/4 d'heure d'ouvrier mineur	0 10	
Déblais (terre et bois) 5 heures à 0 ^f 275.	4 37	

Coût de l'extraction ordinaire :

Un jour et demi à 2 ^f 75.	4 12
Bénéfice.	2 05

3^e expérience. — Chêne de 0^m,80 de diamètre exploité rez terre, il y a un an, cubant 1/2 stère; bois sain. Emploi de 2 cartouches de 100 grammes l'une, placées au fond d'un trou central de 0^m,37 de profondeur.

Succès complet, souche fendue en un très grand nombre de morceaux dont quelques-uns projetés jusqu'à 5 mètres; sol désagrégé complètement et même soulevé sur 0^m,35 de profondeur et 0^m,60 de pourtour extérieur à la souche. Comme précédemment, l'effet maximum s'est produit à hauteur de la cartouche. Le pivot en cet endroit a été coupé net.

Coût à la dynamite :

2 cartouches de 100 grammes l'une. . .	4 ^r 00	} 3 40
Capsule et mèche	0 10	
1/4 d'heure d'ouvrier mineur	0 40	
Déblais (terre et bois) 8 heures à 0 ^r 275. . .	2 20	

Coût de l'extraction ordinaire :

2 jours à 2^r 75 l'un 5 50

Bénéfice. 2 10

4^e *expérience.* — Chêne de 0^m,64 de diamètre, exploité rez terre, il y a un an, cubant 3/4 de stère; bois sain.

Cette fois on a voulu expérimenter la force descendante de la dynamite, et on s'est contenté de placer une cartouche de 100 grammes sur la souche même en la couvrant de gazon et d'un fagot.

Après l'explosion on n'a constaté d'autre effet qu'une dépression à peine sensible de la surface à l'endroit même où posait la cartouche; le fagot avait volé en éclats.

2^o SOUCHES DÉGAGÉES.

5^e *expérience.* — Chêne de 4 mètre de diamètre, un an de coupe, cubant 0st 90^c; bois sain. Emploi d'une cartouche de 100 grammes, placée au fond d'un trou central de 0^m, 37 de profondeur.

Bien que la dynamite, agissant surtout en descendant, n'ait pu donner tout son effet (le trou atteignant presque le fond de la souche), celle-ci a présenté 8 grandes fentes allant jusqu'à l'extrémité inférieure du bois et une foule de petites.

Coût à la dynamite :

Déblai circulaire, 1 jour.	2 ^f 75	} 4 ^f 55
Une cartouche de 100 grammes	0 50	
Capsule et mèche	0 10	
1/4 d'heure d'ouvrier mineur.	0 10	
Déblais (terre et bois) 4 heures à 0 ^f 275.	1 10	

Coût de l'extraction ordinaire :

Déblai circulaire, un jour.	2 ^f 75	} 6 87
Déblais (terre et bois) 1 jour 1/2	4 12	
		<hr/>
Bénéfice.	2 32	

Observation. — Cette souche présentait un côté non dégagé, l'effet a été très notablement moindre de ce côté.

6^e expérience. — Hêtre de 0^m,80 de diamètre, un an de coupe, cubant 1/2 stère; bois déjà atteint de décomposition par places. — Emploi d'une cartouche de 100 grammes placée au fond d'un trou central de 0^m,22 de profondeur.

La souche a été divisée jusqu'au fond en six gros morceaux par des fentes de 0^m,03 de largeur.

Coût à la dynamite :

Déblai circulaire, un jour.	2 ^f 75 ^c	} 5 ^f 60
Une cartouche de 100 grammes.	0 50	
Capsule et mèche	0 10	
1/4 d'heure d'ouvrier mineur.	0 05	
Déblais (terre et bois) 8 heures à 0 ^f 275.	2 20	

Coût de l'extraction ordinaire :

Déblai circulaire	2 75	} 6 43
Déblais (terre et bois) 1 jour 1/4	3 38	
		<hr/>
Bénéfice.	0 53	

Observation. — Cette souche était déjà atteinte de décomposition au cœur; aussi celui-ci, sur un diamètre moyen de 0^m,15, a-t-il volé en éclats. La poudre n'aurait pas, au cas dont il s'agit, produit tout son effet.

7^{me} expérience. — Hêtre de 0^m,85 de diamètre, trois ans de coupe, cubant 0^m,90; bois déjà atteint de décomposition par places. Emploi d'une cartouche de 400 grammes, placée au fond d'un trou central de 0^m,30 de profondeur.

La souche a été divisée jusqu'au fond en six gros morceaux par des fentes de 0^m,05 de largeur.

Coût à la dynamite :

Déblai circulaire, un jour 1/4 . . .	3 ^f 43	}	5 ^f 78
Une cartouche de 100 grammes . . .	0 50		
Capsule et mèche	0 10		
1/4 d'heure d'ouvrier mineur. . . .	0 40		
Déblais (terre et bois) six heures à 0 ^f 275.	1 65	}	

Coût de l'extraction ordinaire :

Déblai circulaire, 1 jour 1/4 . . .	3 43	}	7 55
Déblais (terre et bois) 1 jour 1/2 . .	4 12		
Bénéfice.	1 77		

Observation. — Cette souche était déjà atteinte de décomposition au cœur; aussi celui-ci, sur un diamètre de 0^m,15, a-t-il volé en éclats. La poudre paraît n'avoir pas produit ici tout son effet.

8^{me} expérience. — Chêne de 1 mètre de diamètre, 4 ans de coupe, cubant 1 stère; bois sain. — Emploi d'une cartouche de 400 grammes, placée au fond d'un trou de 0^m,38 de profondeur.

Opération très réussie; souche fendue en 7 morceaux principaux et en une foule de petits. éclats projetés jusqu'à 30 mètres de hauteur et 20 mètres de distance horizontale.

Coût à la dynamite :

Déblai circulaire, 1 jour et 1/2.	4 ^f 42 ^c	} 5 92
Cartouche de 100 grammes.	0 50	
Capsule et mèche.	0 40	
1/4 d'heure d'ouvrier mineur	0 10	
Déblais (terre et bois) 4 heures à 0 ^f 275.	4 10	

Coût de l'extraction ordinaire :

Déblai circulaire, un jour 1/2	4 42	} 8 25
Déblais (terre et bois) un jour 1/2.	4 13	
Bénéfice.	2 33	

Observation. — Cette souche était déjà un peu fendillée par le soleil; cet état n'a paru influencer en rien sur l'action de la dynamite; il est vrai que les fentes étaient peu profondes.

Comme le déblai circulaire n'avait pas été complètement effectué sur un côté, c'est là que l'effet produit a été le moindre.

CONCLUSIONS.

Il paraît résulter des expériences faites, que l'emploi de la dynamite pour l'extraction des souches présente des avantages marqués, tant par son action directe sur le bois que par l'état de désagrégation des terres environnantes qui facilite les déblais nécessaires pour l'extraction.

Les chiffres exposés plus haut montrent que l'emploi de la dynamite à l'extraction des *souches brutes* a causé une réduction de près de moitié dans la dépense.

Quant à la valeur vénale du bois de souche, elle est exactement la même, soit qu'on ait employé les procédés d'extraction ordinaire, soit qu'on ait eu recours à la dynamite.

Les seuls inconvénients que nous ayons à signaler, sont les suivants :

1° Il y a toujours un certain danger dans l'emploi de la matière explosive;

2° L'effet de la poudre, d'autant plus violent que la souche est saine et de bois résistant, deviendrait presque nul en présence de bois tout à fait décomposé;

3° Il paraît assez difficile de placer la cartouche exactement au centre des résistances égales, ce qui entraîne des résultats d'importance très différents dans les opérations, suivant qu'une souche a un pivot plus ou moins profond, ou n'en a pas du tout.

NOTA. — Les expériences n'ont pu porter que sur le chêne et le hêtre, qui seuls fournissent de grands arbres dans la forêt d'Épinal; elles seront reprises au printemps de 1882, et tentées sur d'autres essences, notamment sur le sapin.

RAMBERVILLERS

AU XVIII^e SIÈCLE.

I.

Misère publique. — Pain d'avoine. — Un sacristain qui s'insurge. — Délits divers. — Voleurs et voleuses. — Comment on devenait bourgeois de Rambervillers. — Comment on quittait la ville. — Comme quoi le pain diminue de poids en vieillissant.

« Il y avait en France, dit Michelet, un misérable prisonnier qu'on forçait de pourrir au lieu même où il était né. Chaque pays tenait son blé captif. Les greniers de Beauce pouvaient crever de grains; on ne les ouvrait pas aux voisins affamés. Chaque province séparée des autres, était comme un sépulcre pour la culture découragée (1). »

On le sait, les famines locales furent nombreuses au cours du XVIII^e siècle; les paniques, les émeutes qui en étaient la suite furent fréquentes; et, déjà, j'ai publié (2) le récit d'un de ces soulèvements à Rambervillers provoqué par la faim.

Procurer du pain, au peuple, atténuer les effets du manque de grains par des moyens qui le plus souvent étaient déplorable, mais qui étaient conformes aux idées économiques de l'époque, fut une des grandes préoccupations des municipalités.

Je retrouve dans les archives de Rambervillers (3) de nombreux arrêtés

(1) *Histoire de France*, t. XVII.

(2) *Bulletin de la Société philomatique*, année 1878—1879. « *Une Émeute de femmes à Rambervillers.* »

(3) Archives de Rambervillers. — BB. — 40 (1749). — Toutes les pièces que je reproduirai dans le cours de cet opuscule sont prises dans les archives de Rambervillers. — Série BB.

ayant pour but de procurer du pain à la population; j'en reproduis un qui fera connaître combien, à certains moments, était grande la misère de nos aïeux :

« Le souscrit procureur syndic de l'Hôtel-de-Ville étant informé par différentes plaintes et par l'effet du murmure public que quelques marchands de cette ville qui trafiquent ordinairement en grains de toute espèce, prévoyant apparemment la pénurie de ces espèces, ont fait des achats de tout ce qu'ils ont trouvé dans les greniers..... ils ont payé du blé 21 livres, seize livres le seigle et l'avoine à proportion, et qui cependant aujourd'hui profitant de la misère où se trouve le peuple par cette même pénurie, ils vendent du blé 34 et 32 et jusqu'à 33 livres; le seigle jusqu'à 27 livres de 16 qu'il leur a coûtés; l'avoine *non mouillée* neuf livres à quelques sols près et la *mouillée* et très mauvaise jusqu'à huit livres; ce qui peut causer de funestes suites, plusieurs se trouvant hors d'état de se procurer du pain fut-il d'avoine, le prix étant exorbitant; c'est pourquoi, il requiert, que pour ce qui est du seigle et de l'avoine, il est d'une nécessité absolue pour le bien public d'en fixer un prix raisonnable et d'ordonner la distribution de ces grains dans les greniers où ils se trouvent, le même peuple se contentant pour le présent de la taxe de ces deux dernières espèces de grains..... En conséquence le resal de seigle est taxé à 20 livres; le resal d'avoine sèche à 7 livres; le resal d'avoine *mouillée* à 5 livres;..... Enfin, « une visite sera faite dans toutes les maisons pour reconnaître à peu près la quantité de réseaux d'avoine, leur qualité, la quantité de tous les autres grains..... laquelle sera rapportée par les livreurs-jurés et au cas que les particuliers disconvien draient de la quantité que les livreurs estimer aient..... ils seraient passibles des peines édictées dans l'ordonnance du 30 mai dernier (30 juin 1749).

Par lettres patentes du 15 juillet 1718 le seigneur (l'évêque de Metz) (4)

(4) Rambervillers et sa châtellenie avaient pour suzerain l'évêque de Metz. Ce n'est qu'en 1718 que notre cité devint lorraine; dans le traité de cession, les droits de l'évêque de Metz furent réservés. (Voir *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*. — 1877-1878.)

avait obtenu la réunion de toutes les hautes justices dépendantes de la châtellenie de Rambervillers au chef-lieu et l'érection de ce siège en prévôté bailliagère avec pouvoir de créer les officiers qui devaient la composer, les appels de ces sentences devaient aller à la Cour souveraine.

Nombre de jugements rendus par ce tribunal figurent dans nos archives, il en est quelques-uns qui méritent d'être publiés :

Le 7 janvier 1753 Cherrier, sous-sacristain fut destitué et remplacé sur-le-champ par le sieur Arnoux.

Furieux, le sacristain révoqué s'en alla faire grand bruit devant la maison de son successeur : les voisins déposent que Cherrier « jurant et blasphémant le saint nom de Dieu au devant de la maison dudit Arnoux (Rue Sur-Broué) ou un merlin (gros marteau) en mains il en trappait sur les portes et les volets pour les briser... »

Bien plus, il refusa de rendre les clefs de la sacristie; il fallut remplacer les serrures et faire « bonne garde devant la sacristie à cause de la valeur des objets enfermés. »

Arrêté, Cherrier fut condamné à 40 francs d'amende « qui seront affectés au luminaire de l'église paroissiale..... il ne pourra plus, à l'avenir, exercer aucunes fonctions dans la paroisse et ne sortira de prison que quand il aura restitué les clefs de la sacristie. »

» Jean Ferry ayant proféré des injures atroces contre l'Evêque de Metz, son seigneur, est condamné à 15 jours de prison, au pain et à l'eau avec défense expresse au geolier de le laisser parler à quiconque ni de permettre qu'il lui soit fourni autres aliments.. » (1752).

On fait venir à la mairie trois bourgeois : Jean Rousseau, Nicolas Bertrand, Charles Dupays qui déclarent avoir oui dire à Michel C..... de cette ville, qu'il avait appris de bonnes nouvelles, que 45000 Autrichiens avaient passé le Rhin, que s'ils venaient jusqu'ici il ferait son possible pour qu'ils ne lui fissent point de mal, qu'il les amuserait avec son violon afin qu'il puisse boire et manger avec eux et qu'il avait dit tout cela en riant..... »

C.... mandé à son tour à la mairie promet, à l'avenir,

d'être plus circonspect, et on le laisse aller, non sans l'avoir averti que s'il recommençait il serait sévèrement puni (1744).

On était très sévère dans l'application des ordonnances sur les cabarets :

« François Thirion, aubergiste en cette ville, où pend pour enseigne le Grenadier de France » est condamné à 25 francs d'amende pour avoir donné à boire au fils de François Viriot et à Alexis Leclerc « pendant que l'on distribuait les cendres à la paroisse ».

« Cejourd'huy 11 novembre 1761 nous prévost bailliager chef de police et officier municipaux de Rambervillers avons fait itérative défense à tous cabaretiers vendant vins de donner à boire aux bourgeois dudit lieu à peine de 5 francs d'amende et notamment de donner vin, eau-de-vie ni autres liqueurs à Ambroise Pilon, à peine de 20 francs d'amende et de plus grande en cas de récidive sans qu'ils puissent réclamer le prix d'aucune buvette.... »

Le travail, le dimanche sans autorisation, était aussi réprimé :

« Le 6 juillet 1774, le sergent de ville Blaise s'est transporté, sur l'ordre de Messieurs, avec Jean Dominique Georgé maître maçon, bourgeois dudit lieu son recor et témoin dans la prairie et sur les chemins d'icelles pour reconnaître et gager tous les particuliers qui fauchaient, fanaient et voituraient du foin ledit jour d'hier dimanche. »

Tous furent condamnés car M. le curé porta plainte à Messieurs et attendu qu'il n'y avait aucune permission de travailler ni danger de pluie et que le foin n'était pas exposé à périr. » Ensuite « Messieurs » rendirent une ordonnance défendant de travailler les dimanches et jours de fête « sans une permission expresse de M. le curé. »

Voici comment on punissait les vols :

De 9 août 1746 la femme d'un soldat de la maréchaussée ayant volé des légumes dans le jardin du docteur de Montigny fut condamné à 2 heures de pilori, ayant les légumes trouvées en son logis à côté d'elle et une inscription sur

le sein portant ces mots : fourrageuse de jardin, et ensuite, conduite et chassée hors de l'enceinte de cette ville avec défense d'y rentrer et à toute personne de la réfugier... »

Charles Balland, tonnelier, se plaint que « dans la nuit du 26 au 27 août on lui vola dans son jardin des pommes dites rougeottes, deux resaux environ »... Le lendemain, le hasard lui fit découvrir le voleur qui était la femme L... (1) Celle-ci fut condamnée à être mise « au carcan le jour du marché avec des pommes pendues à son col... »

Une autre femme ayant volé des choux dans le jardin de Michel (pré Didier) est condamnée « à être exposée pendant une heure dans la Girouelle (ou tournelle) qui est au-devant de l'hôtel de ville ayant des têtes de choux attachées devant et derrière elle ».

Les vols étaient nombreux ; ils étaient commis surtout par des gens sans aveu à qui les maires des « villages environnants délivrent d'excellents certificats pour s'en débarrasser et qui viennent habiter Rambervillers... » ; aussi à diverses reprises, la municipalité décida « que l'on serait très sévère pour le certificat d'admission au séjour et qu'il serait défendu de loger quiconque ne sera pas pourvu d'un certificat de la police. » :

« Ce jourd'hui 27 février 1762 s'est présenté au greffe Joseph Maurice natif d'Ausainviller marié à Moyenmoutier le 16 présent mois pour être reçu bourgeois à Rambervillers, à cet effet a présenté à M. le prévost chef de police un certificat de sa naissance et de ses bonnes vie et mœurs de la part des officiers de justice et du sieur curé dudit Ausainvillers : un autre certificat du sieur Demoulin prieur de l'abbaye d'Etival de ses bons services pendant six ans et enfin le certificat de son mariage audit jour seize présent mois.... »

« En conséquence a promis de payer les droits d'entrée, les impositions et autres charges comme bourgeois et a signé.... »

(1) J'ai supprimé tous les noms des voleurs ; on en comprendra la raison puisqu'il y a encore aujourd'hui, à Rambervillers, des personnes portant ces noms.

« Le 3 novembre 1762, Marie-Rose Jacquemin femme de Joseph Barisé son mari, a déclaré désirer entrer à Rambervillers après avoir présenté ses certificats de bonnes vie et mœurs à M. le prevost, s'est soumise....etc.... »

Voici ces certificats :

« Le 31 septembre 1762, les soussignés Maire et Syndic de la communauté de Padou certifie que Marie-Rose-Jacquemin est été mariée avec le nommé Joseph Barisé et ont été habitant Padou pendant l'espace de 4 à 5 ans et ont payé les tailles dans ce lieu sans qu'on puisse rien lui répéter à cet effet »

Ont signé : « Maurice PREVOST, syndic.

« Etienne DELATE, maire,

« Le soussigné prêtre administrateur de la paroisse de Padoux, office de Châtel-sur-Mozel. certifie que le certificat cy dessus est véritable et que la susdite dénommée est comportée pendant le temps qu'elle a été dans ma paroisse conformément à son état et à la religion et que je n'ai rien vu ni remarqué en elle de contraire.

C'est pourquoi je lui ai donné ce certificat pour lui servir en cas de besoin. »

Signé : « MESLÉ. ».

« Le deuxième novembre 1762, nous soussigné maire et syndic de la commune de Padou certifie que Joseph Barisé charon, a été habitant de Padou pendant l'espace de 4 à 5 ans et ont vu dans ledit temps suivant le christianisme de la religion sans qu'on aient connaissance qu'il aient fait tort à personne et ledit Barisé a quitté sa femme pour taché a trouvé à gagner sa vie plus aisément que par isy ».

Ont signé : « Maurice PREVOST, syndic.

Etienne DELATTE, maire.

MESLÉ, prêtre.

G. PIERRON, greffier. (1).

(1) J'ai conservé l'orthographe de ces certificats.

Nul, à Rambervillers ne pouvait loger un étranger, à moins que celui-ci n'ait acquitté le droit d'entrée :

Ce droit avait été réglé par une ordonnance du roi Stanislas :
« Le droit d'entrée en ladite ville sera de 20 livres pour chacun étranger sujet audit droit qui viendra s'y établir, lequel néanmoins sera réduit à moitié pour ceux qui, dans l'année de leur entrée épouseront des filles ou femmes veuves de ladite ville (6 janvier 1766).

Pour abandonner la ville, il fallait acquitter ses impôts ou, tout au moins, donner caution :

« Le 5 juillet 1762, Elisabeth Michel veuve de Sébastien Renauld a déclaré sortir de cette ville pour aller s'établir à Epinal, a promis à cet effet de payer la taille et l'année de sortie et a donné pour caution Nicolas Parisot pensionnaire bourgeois en cette ville.. »

« Le 5 juillet 1762, Dominique Thibert bourgeois à Rambervillers a déclaré être prêt à sortir dudit lieu pour aller résider à St-Remy-aux-Bois, a promis à cet effet de payer... etc... »

Malgré toutes ces précautions, beaucoup parvenaient à déménager sans acquitter leurs impôts « qui retombent sur les autres. »

Les mesures de police concernant les « filles » étaient aussi fort sévères :

« Défense de loger, réfugier, donner retraite, ni de louer chambre et autres appartements à quelque fille que ce soit de quelque rang, âge et qualité qu'elle puisse être si elles ne sont avec leur père, frère, oncle et tante.... une permission sera nécessaire pour louer et sera délivrée par le chef de police....

Les aubergistes et cabaretiers ne sont pas compris dans cette défense, ils pourront loger les filles pour une nuit et même au-delà si elles obtiennent l'autorisation du chef de police ».

Parfois on soumettait au tribunal des questions bien embarrassantes :

Jean Ferry boucher, se plaint devant le prévost de ce que Pierre Mangin boulanger lui a vendu pour 18 livres une miche de pain qui n'en pèse que 17....

Mandé devant le tribunal, Pierre Mangin « reconnaît bien sa miche ; mais il fait remarquer que cette miche de pain est très bien cuite, bien panagée et conditionnée, qu'elle est cuite dès avant hier et il demande de faire appeler deux maîtres boulangers pour visiter cette miche et les entendre pour savoir si cette miche de pain cuite depuis trois jours peut avoir le même poids que lorsqu'elle est sortie du four ».

Les maîtres boulangers mandés et après serment prêté déclarent « qu'une miche de pain de 18 livres, cuite depuis avant hier, peut être diminué d'une demie livre.... »

Alors, devant le tribunal, les experts, les parties intéressées, on pèse la miche « et l'on constate qu'elle ne pèse que 17 livres un quart ». Le prevost et le syndic sans tenir compte de l'affirmation du boulanger Mangin et de ses deux collègues les experts condamnent Mangin à remettre le prix du manquant, trois quarts de livres à Jean Ferry ; plus, cinq francs d'amende au profit du bureau des pauvres et 40 sous au secrétaire « pour la rédaction du tout » ;

Enfin on constate le mauvais état des balances de Mangin « qui sont mal ajustées, trop faibles » et on lui défend de s'en servir ;

Le Prevost et le Syndic, par cette défense, avaient découverts la cause de ce singulier phénomène d'une miche de pain qui diminue de poid en vieillissant.

II

*Les rues de Rambervillers. — Charivaris. — Dragées et parrains.
— Rixes. — Les rues plus encombrées que dans les villages les plus mal policés. — Enfants écrasés. — Deux cents fumiers.
— Le Prevost Demontzey.*

Les rues de Rambervillers (1) étaient pavées en cailloux, divisées en deux

(1) Plusieurs des noms de rues existent encore aujourd'hui. .

Rue de Brouel ou Broué ;

« pans » venant se joindre au milieu et formant « un coulant pour couler les eaux ».

Autour de la paroisse et « la place de devant, le tour était tout uni et la place en façon de patte d'oie avec un revers de part et d'autre et un coulant de chaque côté pour conduire les eaux dans le ruisseau.... »

La rue du Puits « était partagée en deux ; là où il faut la manière d'une patte d'oie et le tour du puits et le tour de la grande fontaine.... »

« Le grand faubourg, depuis le bout du pont jusqu'à l'hôpital présentait au milieu une espèce de levée avec un canal de chaque côté de ladite levée et partager la rue en trois et les revers de part et d'autres.... »

« Lesdits pavés tout de cailloux et bien solides et les ruisseaux tous liés en caniveaux de part et d'autre.... »

Souvent il y avait du tapage dans les rues et plus d'une fois il fallut sévir ou interdire certaines manifestations qui prenaient de trop grandes proportions :

« Comme il se commet dans ladite ville un scandale considérable les jours de mariage en faisant par les jeunes gens et autres des charivaris, surtout quand ce sont des veufs ou veuves qui se remarient, il peut arriver même de gros accidents outre que c'est une dérision de l'Eglise et au Sacrement, que comme il convient aussi réprimer ces sortes de scandales et mépris.... »

Une autre fois, on interdisait aux parrains et marraines

Rue Jean Vinot ;
Rue du Puits (le puits n'existe plus) ;
Rue du Cor ;
Rue du Faux ou Fal ;
Grande-Rue ;
Rue d'Anglemein ;
Faubourg sur-Broué ;
Faubourg Notre-Dame.

Voici d'autres noms de rues, qui sont disparus et remplacés :

Rue des Religieuses ;
Rue de l'Etape ;
Rue des Poules ;
Rue d'Entre-les-deux-Portes ;
Place du Château ;
Place de la Fontaine ;
Le devant de l'Eglise ;
Faubourg des Capucins.

de jeter des dragées dans les rues les jours de baptême
« ce qui attire une multitude de jeunes gens de différents
âges qui causent de grands bruits et des tumultes indécents...
pour faire cesser ces inconvénients nous avons fait défense
à tout parrain et marraine de plus jeter des dragées sous
peine d'amende. . . . »

D'autres fois, c'était la nuit que la tranquillité était troublée, et les jeunes gens ne montraient pas toujours une grande déférence pour les ordonnances de police :

Le 24 juin 1718 on publie et affiche une ordonnance réglant la police des cabarets ; le soir même, à onze heures du soir, plusieurs jeunes gens menaient grand bruit. « chez le sieur Bourlieu, pâtissier cabaretier, ils y buvaient et scandalisaient le public, ayant avec eux des violons, par là, semblant faire dérision et mépris des ordonnances qui furent publiées cejourd'huy. . . . Les jeunes gens répondirent aux remontrances qui leur furent faites par le valet de ville, par des coups. . . . en sorte que s'il ne s'était point trouvé quelques-uns, ils l'auraient peut-être assommé. . . . » Arrêtés, ces jeunes gens furent condamnés à 16 livres d'amende et 24 heures de prison.

Les jours de marché, — qui était toujours important, — toutes les rues étaient encombrées, l'église n'était pas même respectée :

« Sur le rapport fait par Blaise sergent de ville et par Dominique Million son recor, des étrangers viennent au marché de cette ville, déposent et vendent leurs porcs, à côté et au devant de l'Eglise et même que dans ce moment tandis que l'on célèbre la grande messe ils y ont trouvé des porcs qui crient, distraient et scandalisent les prêtres et paroissiens. . . défense de laisser des porcs près de l'église. . . . »

Plus d'une fois on avait tenté de réglementer la police des rues, (1736-1756-1759), mais en vain. Une ordonnance rendue par le prévost Demontzey, le 30 juillet 1764, nous donnera une image fidèle de ce qu'étaient nos rues au siècle dernier :

« Le procureur syndic fait remarquer que l'office qu'il possède depuis deux mois a été vacant pendant plus de

huit années, que cependant il en résulte des maladies, des grands maux, des chagrins pour des pères et mères et la mort de deux enfants de cette ville, outre un troisième qui a été également exposé à périr sous des charriots et des pièces de bois de marnage destinés à réparer les maisons de bourgeois, qu'il y a quantité de tas de planches et de mairins, que l'on affecte de déposer très longtemps au milieu des rues de cette ville; qu'il y a des bourgeois qui déposent du bois à brûler et des fagots dans les rues, au devant, au derrière et à côté de leurs maisons, que d'autres y déposent des échelles, des herses, des attirails de laboureur, en un mot, que presque toutes les rues de Rambervillers et même des plus fréquentées sont tout aussi embarrassées que dans les villages les plus mal policés; les honnêtes gens de la ville en murmurent et sont exposés, surtout de nuit à s'estropier ou à se tuer.

La source de la malpropreté des rues, ce qui fait critiquer l'étranger et occasionnent de mauvais airs, provient de différentes causes :

1° Plus de deux cents particuliers *déposent des fumiers au devant, ou à côté ou derrière de leurs maisons dans les rues et les y laissent plusieurs semaines et d'autres plusieurs mois*; cependant par l'ordonnance de police dudit jour 6 mars 1736, chaque bourgeois est tenu sous peine d'amende de faire balayer devant sa maison tous les samedis; et l'adjudicataire de la conduite des boues devait les enlever à l'instant et même le lundi suivant s'il n'avait fait le samedi; et à l'égard des fumiers, l'adjudicataire de la conduite des boues était libre d'enlever ceux qui se trouveraient dans les rues publiques après le troisième jour de l'exposition d'iceux L'adjudication du 26 août 1759 faisait mieux, elle autorise le boueur à enlever les fumiers après 24 heures d'exposition.

Le remontrant propose à la Chambre de renouveler en tant que de besoin ces anciennes ordonnances et en s'alignant autant que l'on pourra sur ce qui se pratique

dans les villes voisines bien policées..... faire un règlement qui ne fera de tort au particulier qu'autant qu'il le voudra, ce qui obvie à quantité d'abus, d'inconvénients et d'accidents.... »

Suit un règlement qui ne permet pas à un bourgeois de laisser un fumier dans la rue plus de 24 heures; qui l'oblige à enlever dans la journée les bois de chauffage, pierres, planches, herbes... etc..... Les charriots et charrettes ne « pourront rester que dans les endroits où ils ne gêneront pas la circulation... »

Les samedis; « tous les bourgeois résidant dans la ville et au grand faubourg allant à Epinal et aux Capucins devront à deux heures, balayer devant et à côté de leurs maisons..... Enfin il sera établi quatre « bourgeois, outre le sergent de police, pour veiller à l'exécution du présent règlement, signer et dresser procès-verbaux au greffe de la police contre les contrevenants..... (30 juillet 1764).

Le six août suivant on procède à la nomination « des quatre bangards des rues et places publiques... »

Sont désignés par les officiers;

1^o Jean-Joseph Choserot, drapier;

2^o Joseph Vital (fils), sellier;

3^o George Fiers, drapier;

4^o Michel Poirson, chapelier.

Le tiers des amendes infligées aux contrevenants revenant aux « quatre bangards ».

Le balayage des rues était annoncé le samedi à deux heures par un coup de cloche; à trois heures tout devait être fini :

« Ce même jour les bangards des rues firent leur tournée sur les six heures du soir (22 août) »; ils constatèrent que l'ordonnance n'était guère respectée; que devant la maison du prevost Demontzey et du procureur syndic on n'avait pas balayé !... que « l'hotel de ville n'est balayé du devant, ni à côté; non plus que le poids public. »

On sévit :

Le Prevost et le procureur syndic condamnèrent à une amende leurs propres servantes ! (1^{er} septembre 1761).

J'arrête ici cette étude sur les faits et gestes de nos aïeux au siècle dernier.

J'y reviendrai ; mais je tiens à dire que le prevost Demontzey avait entrepris (1761) la difficile tâche de ramener l'ordre dans les rues et surtout dans l'administration municipale. Il y parvint, non sans peine à la vérité ; l'incident de sa domestique nous donne une idée de l'opposition qu'il rencontra au débat.

A. FOURNIER.

LES GRANGES

NOTRE - DAME

PAR

LOUIS JOUVE



I

LA RENCONTRE

L'ignorance est le mal, car c'est la nuit de l'âme.

La science est le bien, car c'est la pure flamme

Où tout homme, qui veut, allume son flambeau

Pour chercher l'idéal dans le vrai, dans le beau.

Le bien vient de l'esprit ; le mal de la matière.

Le bien éblouissant inonde de lumière

' La fosse où Daniel apaisa les lions ;

Le mal veut l'ancre noir, où les rébellions

Se couvent, où l'envie habite avec la haine.

L'un souffle le poison ; l'autre, la douce haleine

Qui ranime les fronts et rafraîchit les fleurs.

Qui ne s'élève point déchoit. O deuil ! O pleurs !

Quels labeurs dans sa nuit, et que de longs murmures !
Sans rien comprendre, il marche en des routes obscures,
Étouffantes, sans air, où, triste révolté,
Il lutte contre l'ombre en niant la clarté.
Homme, ose donc enfin regarder la nature ;
Elle seule domine, et sa grande figure
Se cache à l'ignorant ; au cœur hardi, jamais.
Lutte en l'étudiant, tu vaincras. Les sommets
De la science sont sous tes pas, au ciel libre,
Et partout où la vie entre et palpite et vibre.
Travailler, raisonner, savoir, c'est s'affranchir,
C'est être bon, puissant, généreux, sans fléchir.

Sur un des monts vosgiens qu'habitent les nuages,
Qu'à ses flancs, sur la cime, à ses pieds, des villages,
Des hameaux, des écarts enfermés dans les bois,
Enveloppent, le soir, de rumeurs et de voix,
Ruches de travailleurs, actives, bourdonnantes,
Jean ramenait des champs deux vaches ruminantes.

Adossée aux forêts et voisine des cieux,
Par un pli du plateau cachée à tous les yeux,
Sa maison se dressait, avec son toit de planches,
Basse, noire, parmi les autres toujours blanches,
Comme son maître vieille, et triste comme lui ;
Car Jean a, dans les yeux, je ne sais quel ennui
Sombre, farouche, où gronde une sourde colère.
Il travaillait beaucoup. Lui, ses enfants, leur mère
Sans trêve allaient courbés, du matin jusqu'au soir,
Dans les champs, dans les prés, à l'étable, au lavoir,
L'été, portant les foins, l'hiver, tissant la toile.
Pourtant, comme un marin qui livre en vain sa voile

A l'air sans souffle, et reste en panne insoucieux,
Si la grange chômaît, les enfants sous les cieux
Couraient vagabonder; Jean s'allait mettre à table
Au cabaret; Kétin, condamnée à l'étable,
Maudissait la maison, le mari, les enfants.

Jean donc, qui n'eut jamais de rêves triomphants,
Se disait : « O temps durs ! Je travaille ma terre
Comme, avant moi, l'ont fait mon grand-père et mon père ;
Comme ils me l'ont appris, je cultive mes prés ;
Leurs usages par moi sont suivis, révévés ;
Comme eux, pour que le sol repose et soit prospère,
Je laisse tous les ans quelques coins en jachère.
Mon fromage est le même et mon étable aussi,
Et je n'ai rien changé dans toute chose ici.
Pourquoi le même sol, donnant la même peine,
Produit-il moins ? Voilà que je suis vieux, la gêne
Vient, et mon père, lui, ne la connaissait point. »

Et, morne, il menaçait du regard et du poing,
Vers l'horizon prochain, une des maisons blanches
Qui brillait au soleil et qu'à travers les branches
Des pruniers il pouvait distinguer. Au moment
Qu'il traversait l'enclos, sa femme brusquement :
« Quoi ! N'amènes-tu pas, tête dure et maudite,
Pour nous exorciser avec de l'eau bénite,
Notre savant curé ? Veux-tu donc notre mort ?
Ah ! ce damné voisin qui nous jette le sort,
Rira bien à ta barbe. — O Vierge secourable,
Protégez-nous ! — Sais-tu ? La grange est misérable,
Depuis que la Marie a pris ce beau gars là.
Tout le bien de chez nous passe chez eux. Voilà

Comme ils sont devenus si riches. Ça me fâche
Que tu l'endures, gueux, et que tu sois si lâche.
Si j'étais homme, moi, si j'avais ta raison,
Je brûlerais bientôt de ma main leur maison,
Sais-tu pas te venger ? Deux vaches de perdues
En trois ans ! C'est leur chien qui les avait mordues.
Réponds, vieux fainéant, laisseras-tu mourir
Ta femme et tes enfants sans pain ? Pour les nourrir,
Veux-tu les envoyer mendier par les routes ?
Et tu vas boire encor ! Sais-tu ce que tu coûtes,
Par an, en eau-de-vie, ivrogne, sans le vin ? »

Sur ces mots, le vieux Jean, arrachant de sa main
Le licou qu'elle avait pris et changeant les rôles,
Réplique en lui cinglant deux coups sur les épaules.
Kétin s'enfuit avec des cris, des hurlements
Qui réveillent des chiens les lointains aboiements.

Mais sans s'inquiéter de son ton lamentable,
Toujours sombre, muet, Jean, loin de son étable,
Mène sous un hangar ses deux vaches, de peur
De la contagion et du sort. Le malheur
Habitait sa maison depuis bien des années,
Pensait-il, y semant de soucis ses journées.
Une femme hargneuse, et têtue, et grognon !
Un garçon plus méchant qu'elle pour compagnon !
Deux filles, l'une frêle, et l'autre idiote et jeune ?
Quelle vie ! Eh ! faut-il que Jean pour cela jeûne ?
« Et quand je descendrais parfois jusqu'à Vagney
Boire avec des amis, l'ai-je pas bien gagné ? »
Puis une hache en main, morne et le front pensif,
Il va fendre du bois dans un petit massif,

Il n'avait pas encor franchi le mur de roche,
Limite de son clos, qu'il voit venir tout proche
Et le front soucieux, le sorcier, son voisin.
Son œil s'allume; il veut lui crier : « Assassin ! »
Il se contient et dit : « Bonjour, Monsieur Cyrille.
Eh ! quel œil sombre ! » — « Oui, j'ai le cœur peu tranquille
De voir... » — « Mais vous avez pourtant tous les bonheurs.
On ne vous voit jamais dans nos sottes erreurs,
Car vous avez appris et sondé bien des choses ;
Et nous, vieux paysans, nous ignorons les causes
De nos misères. Vous, en science avancés,
Dites, où prenez-vous l'or que vous amassez ?
Avez-vous fait, Cyrille, un pacte avec le diable ?
Vos prés sont les plus beaux ; vous avez une table,
Un buffet de noyer ; le sapin est pour nous
Qui vivons pauvrement. Vous êtes riches, vous. »

Cyrille simplement, avec un doux sourire :
« Père Jean, répond-il, je puis bien vous le dire,
Puisque vous m'avez fait votre confession ;
Je n'ai que mes deux bras, de l'observation,
Un peu d'étude, et puis une excellente femme,
La Marie. » — « Oui, pardieu, la belle Notre-Dame!
Dit Jean d'un air narquois. Elle a bien du bonheur
D'avoir un tel mari, mon gars. Et quel honneur
Pour tous qu'un beau monsieur qui si bien parle et prêche ! »
— « Oh ! Jean, vous dites mal, reprit d'une voix sèche
Cyrille, qui savait cet homme querelleur,
Et je ne comprends pas ce ton et cette humeur.
Que voulez-vous ? Pourquoi ces mots pleins d'amertume ?
— « Je ne suis pas jaloux : ce n'est pas ma coutume,

Mais, puisque vous ni moi n'avons rien de caché,
De quoi disiez-vous donc être triste ou fâché ? »
— « Je suis franc ; vous avez pour votre vieille femme
Des procédés si durs que c'est à fendre l'âme.
J'étais là tout à l'heure, au bord de la forêt ;
Et puis ce n'est d'ailleurs pour personne un secret.
C'est une honte, allez, il faut bien vous le dire. »

Et Jean, l'œil plein d'éclairs : « Voisin, je vous admire ;
Vous prêcheriez, ma foi, mieux que notre curé.
Mais qui donc voulez-vous convertir sur ce pré ?
Moi ? Vous savez, chez lui charbonnier est le maître,
Et ceci pourrait bien vous le faire connaître.
Ma hache me saura défendre contre vous,
Comme elle m'a déjà servi contre les loups.
On devine aisément que vous deveniez riche ;
Mais le plus fin n'est pas toujours celui qui triche.
Votre foin est plus beau que le mien ; le cosson
Vous achète plus cher vos fromages ; le son
Ne manquera jamais au souper de votre âne ;
Vous chargez de rubans votre petite Jeanne ;
La Marie, on la voit la plus belle au moutier,
Le dimanche, soit. Mais, voisin, votre métier,
Qui vous damne, âme et corps, ne m'importerait guère,
S'il ne vous faisait riche, appauvrissant ma terre,
Le bien, qui va chez vous, de chez un autre sort.
Quel autre que vous-même a pu jeter un sort
Sur moi, sur ma maison, sur mes prés, mon étable ?
Depuis votre venue, ô voisin charitable,
Depuis que vous avez Marie avec ses biens,
Oui, je vois chaque jour diminuer les miens.
Allez, je ne suis pas, moi, le seul qui se plaigne,

Et je ne sais personne ici qui ne vous craigne.
Oh ! nous nous vengerons par la hache ou le feu.
Ma main peut y suffire avec l'aide de Dieu. »

Cyrille répondit sans effroi, non sans honte
Pour l'insensé vieillard : « Jean, donc à votre compte,
J'ai fait avec l'enfer un pacte criminel ;
Oubliant mes devoirs, je trahis l'Eternel ;
Mes amis, je les trompe et leur prends leur richesse,
Jean, vous avez atteint l'âge de la vieillesse.
Si les vieux sont plus près de toute vérité,
Puisqu'ayant vu beaucoup ils ont plus de clarté,
Je devrais me courber devant votre sentence.
Mais, à vous parler franc, il faut que la démence
Ait hanté votre esprit pour tenir tel discours.
J'aime tous mes voisins et je donne mes jours
A bien d'autres sujets qu'à la sorcellerie.
Non, ce n'est pas l'enfer, non, c'est Dieu que je prie,
Je n'attends pas ses dons en me croisant les bras ;
Je n'épargne ni soins, ni fatigues, ni pas.
Où me voit-on user de pratiques mauvaises ?
Jean, nous serions, ma femme et moi, grandement aises
De vous voir en amis et de vous aider, mais
Vous êtes méfiants. Avons-nous donc jamais
Été méchants voisins ? Notre porte est ouverte
A tous ceux du hameau ; toute peine soufferte
Peut trouver sous mon toit des consolations,
Des conseils, du secours, sans que nous nous lassions.

Moi, riche ? Point du tout. Mais je suis économe,
Ayant besoin de peu ; puis je sais vivre en homme
Qui recherche le mieux et songe à l'avenir.

Et, tenez, croyez-moi, mon vieux Jean, pour finir,
Quittez votre routine et changez de méthode.
Votre étable sans air, sans jour, est incommode ;
Ouvrez une fenêtre, élevez le plafond.
Que le purin, plus loin, coule en un trou profond.
Donnez aux animaux plus de fraîche litière ;
Les forêts d'alentour fournissent la fougère ;
C'est bon et peu coûteux. Reblanchissez les murs.
Et voulez-vous des foins plus drus, plus sains, plus mûrs ?
Que vos rigoles soient plus souvent nettoyées,
Plus profondes encore et sous les eaux noyées.
Voyez ce mauvais coin, défoncez le terrain ;
Là, jetez de la cendre, ici, de chaud purin.
Ensuite, à mon avis, changez votre fumure,
Et variez l'engrais suivant chaque culture.
Autre système encor pour vos assolements.
Vous devez alterner au moins tous les trois ans.
Et ne laisser chez vous ni jachère ni friche :
Quand on la nourrit bien, la terre n'est pas chiche.
Pauvre ou forte, il vous faut apprendre à l'amender,
Et le travail constant lui peut tout demander.
Venez me consulter : je suis prêt à vous dire
Tous les secrets de l'art des champs, car c'est le pire
Que d'aller à l'aveugle en tout ce que l'on fait. »

Interrompu par Jean que la honte étouffait
Autant que la colère, il reprit : « Sans rancune,
Père Jean ; ce n'est pas par mauvaise fortune
Que nous nous rencontrons ici, dans ce chemin.
Vous vous trompiez sur moi. Je suis sûr que demain,
La nuit portant conseil, vous saurez reconnaître

Que, si je suis sorcier, on peut comme moi l'être
Aussi facilement par les mêmes secours.

Au revoir. »

Le vieux Jean, à ce sage discours,
Ne sut répondre un mot. Furieux, muet, pâle,
Dans sa gorge sifflante il ne trouva qu'un râle,
Et quand il eut repris l'usage de la voix,
Cyrille avait déjà tourné le coin du bois.
L'injure qu'il jeta se perdit dans l'espace,
Ainsi que la lueur sinistre de sa face.

II

LA GRANGE NOTRE-DAME

Cyrille oublia tout en voyant sa maison.
C'est là qu'est tout son cœur. Son but, son horizon,
C'est ce toit adoré qui renferme une femme,
C'est un berceau béni qui prend toute son âme.
Elle est là sa Marie, au seuil ; elle attendait
Avec le cher enfant, qui de loin lui tendait
Ses petits bras. « Ma fille, avez-vous été sage,
Dit-il en l'élevant joyeux vers son visage ?
Avez-vous bien appris votre prière à Dieu ?
Il faut bien le prier pour les autres, au lieu
De demander pour nous, comme tu fais, Marie.
Dieu semble nous charger de ses dons. Oh ! prie
Pour le remercier, mais surtout pour tous ceux

Qui, dans leur ignorance, au bien ferment les yeux. »

Cyrille est un enfant des bords de la Cleurie.
Dans une fête, un jour, il avait vu Marie.
Ils s'aimèrent, et comme il était sérieux,
D'une bonne famille, instruit, laborieux,
Econome surtout, on l'accueillit pour gendre.
La mère de Marie était veuve. Peu tendre
Pour ces tas d'amoureux qui regardent la dot
Avant de voir la fille, elle prit le bon lot.
« Je sais que Cyrille est pauvre, lui disait-elle,
Mais il est brave, honnête, et moi, je suis mortelle ;
Il saura ménager le bien qu'il recevra,
Et soutenu par toi, son travail l'accroîtra.
Comme mon pauvre vieux — que Dieu garde son âme! —
Son cœur ne connaîtra que l'amour de sa femme.
Sois heureuse! » Et ses yeux se remplissaient de pleurs
Au souvenir des jours, où de tant de bonheurs,
Jeunesse, amour, travail, le ciel l'avait comblée,
Bonne mère! Aujourd'hui que Dieu l'a rappelée,
Chaque pauvre la pleure encore, et ses enfants
Conservent dans leurs cœurs ses traits toujours vivants.

Leur rustique maison reste le pur modèle
Des granges du vieux temps. La joyeuse hirondelle
Sous les poutres du toit a suspendu son nid ;
Dans leur sécurité, tous deux, Dieu les bénit.
Une niche, creusée au-dessus de la porte
Et sous un lierre épais cachée à demi, porte
Une vierge pressant son doux fils dans ses bras.
Partout chaque fenêtre, étroite, au linteau bas,

Défend l'intérieur contre tous les outrages
Des feux d'été, des vents d'hiver et des orages.
Ce petit manoir est seulement étagé,
Comme en un temple grec, d'un fronton allongé
En planches de sapin que le temps a noircies,
Laissant à peine au jour de faibles éclaircies.
Vis-à-vis de l'entrée, une vive fontaine
Coule éternellement dans les troncs creux d'un chêne ;
C'est pour la ménagère un commode lavoir,
C'est pour chaque visage et cuvette et miroir.
Là viennent s'abreuver sept belles vaches rousses,
Fécondes en bon lait, familières et douces.
Le soleil sur le pré sèche un beau linge blanc,
Et le chien partout jette un regard vigilant.

Marie aime les fleurs. Autour de sa fenêtre,
Celle où du soir plus doux la lumière pénètre,
Un rosier blanc s'attache et grimpe jusqu'au toit.
Les fuchsias, les fleurs, qu'à l'approche du froid
Elle rentre avec soin dans des vases de terre,
Forment sur la pelouse un élégant parterre
Avec la giroflée et l'œillet. Son mari,
D'un treillage léger, leur a fait un abri,
Où les liserons bleus suspendent leurs calices.
Pour l'embellir, ce sont là les seuls artifices
Qu'une femme ait pu mettre en cet après séjour.

Tout respire la paix, l'innocence et l'amour
Dans leur intérieur, où le goût de Marie
A celui d'un époux si simple se marie.
La cuisine, à la fois salle à manger, salon,
Prend vue entièrement sur un charmant vallon

Qu'on ne soupçonne pas dans ces hauteurs perdues,
Contre l'âpre saison par les bois défendues.
Souriantes quand l'août les revêt de clartés,
Ces obscures maisons ont aussi leurs beautés.
Mai couvre leurs vergers de sa neige odorante ;
Des prés et des forêts la senteur énivrante
Rafraichit tous les fronts vers la terre penchés,
Et les toits sont bénis, du ciel plus rapprochés.

Au fond, sur un dressoir, une antique vaisselle,
Héritage pieux de famille, ruisselle
En bel ordre, soupière, assiettes, plats à fleurs,
Où l'art naïf éclate en brutales couleurs,
Et dont on ne se sert qu'une fois dans l'année.
Sous son large manteau, la vaste cheminée
Qu'illumine un feu clair, abrite en même temps
Les deux frugals soupers des bêtes et des gens,
Les deux moitiés d'un porc, des jambons dont s'exhale
Au loin l'âcre fumet. Au milieu de la salle
Se dresse, blanche et nette, une table en sapin
Où sous un linge épais se dissimule un pain
Qu'on coupe au mendiant, au vieillard qui se traîne.

Là, se font les repas six jours de la semaine,
« Mais comme le dimanche est le jour du Seigneur,
Dit gravement le maître, il lui faut rendre honneur,
L'agape se fera dans notre sanctuaire. »
Il appelait ainsi la chambre séculaire,
Vénérable, où déjà trois générations
D'hommes, marchant droit dans les mêmes sillons,
Ont, sur la même couche, à Dieu rendu leur âme.

De ces âges passés seule il reste une femme,
Comme ses aïeux pure et grande simplement.
Pourtant il en avait changé l'ameublement.
Dans la modeste dot que lui fixait son père,
Un arbre vigoureux, d'un bois que rien n'altère,
Un noyer de cent ans avait été compris.
Jeune, amoureux, Cyrille en a senti le prix.
Il l'abat, le travaille, habile, infatigable,
Si bien qu'avant un an, buffet, sièges et table,
Et le lit nuptial, tout est fait de sa main.
Sanctuaire adoré, chaste, où tout lendemain
Ressemblait à la veille, heureux, serein, tranquille,
Où toute chose avait l'air de l'antique idylle.
Le berceau de l'enfant achève le tableau ;
Marie en avait fait son plus riche joyau.

Et qu'elle-même est belle ! En tout temps souriante,
Ménagère attentive et mère-patiente,
Elle ordonne, elle agit, veille à tout, est partout,
La dernière au repos et dès le jour debout.
Une seule servante avec elle partage
Les travaux de l'étable et les soins du ménage.
De simples vérités son juste sens nourri
En toute chose peut comprendre son mari.
Pourtant, instruite mieux qu'on ne l'est au village,
Elle a de son patois gardé le vieil usage,
Du moins entre voisins, avec les montagnards,
Qui pour elle, autrement, n'auraient que des brocards.

Une fleur au corset, douce coquetterie
Qui sied à sa jeunesse, pare seule Marie.

Elle ignore ses traits si doux, son teint vermeil
Et ses bras demi-nus dorés par le soleil.
Son mari, son enfant, voilà toute sa joie,
Et pour leur bonheur seul tout son cœur se déploie.
Sa fille, par la jupe attachée à ses pas,
Babille et rit et chante ; elle ne connaît pas
Les pleurs que pour un rien verse un enfant maussade,
Son plus gros mal s'apaise avec une embrassade.
Personne ne punit sa curiosité ;
Elle va, vient, regarde, et sa naïveté
Fait sourire. On répond à ce qu'elle demande.
Elle sait dire tout ! « Quand elle sera grande,
Dit Marie, — elle n'a que trois ans, pensez donc ! —
Elle aura de l'esprit et du cœur ; sur son front,
Dans ses yeux, ça se voit ; et, comme a fait ma mère,
Je lui veux un mari qui ressemble à son père. »
Puis fière, elle l'embrasse, à plaisir soupirant,
Puis la donne à son père, et rit et la reprend.

Aussi que de jaloux tant de bonheurs soulèvent !
Amoureux évincés, gens ignorants qui grèvent
D'hypothèques leurs biens, piliers de cabaret,
Qu'il ne hante jamais et qu'il fuit sans regret.
Les filles sans mari en grossissent le nombre,
Coquettes autrefois, maintenant d'un air sombre
Jetant un œil furtif vers la grange, où celui
Qu'elles ont dédaigné règne heureux aujourd'hui,
Et pour venger leurs fils des mépris de Marie,
Les mères contre eux vont semant la moquerie.

Sur Cyrille, au hameau, jasant les ignorants.
Quoi ! ce conscrit saurait vaincre les vétérans !

C'est un savant, dit l'un ». — « Un sorcier, disent d'autres ;
Il marmonne toujours certaines pâtenôtres,
Qui lui donnent le prix sur nous, honnêtes gens. »
— « Ce n'est qu'un « raffiné » font les plus indulgents,
Un « monsieur », car il parle en français à sa fille
Et rougirait de boire avec nous sa roquille. »

Aux superstitieux alléguant des raisons,
Jean frappait les esprits par ses comparaisons :
« Oui, Cyrille commande à la pluie, aux nuages,
Aux vents, à la rosée, au soleil, aux orages.
Tandis que nous souffrons de ses enchantements,
Il détourne, il appelle à lui les éléments.
Si le ciel trop brûlant assèche nos prairies,
Les siennes sont toujours vertes et bien fleuries.
Notre seigle vient mal ? il est maigre ? Tant pis !
Le sien est vigoureux et se charge d'épis.
Et le fruit qui se gâte ! Et les pommes de terre
Qui pourrissent chez nous, quand chez lui tout prospère !
Ah ! je ferai, pardieu, mon affaire de lui,
Je saurai bien s'il prend dans l'enfer son appui.
Mais qu'il m'ôte mon sort ! Sinon, qu'il prenne garde ,
— La fureur éclatait sur sa face hagarde —
J'ai ma hache ; jamais sans elle je ne sors.
Je le jure, œil pour œil, dent pour dent, corps pour corps,
Comme dit le curé, quand il nous prêche en chaire. »
Et son rire stupide était un commentaire
Intelligible à tous, et tous riaient aussi,
N'attachant à ce mot de haine autre souci.

III

HAINE ET SUPERSTITION

Suivant droit son chemin, Cyrille laisse dire.
Il travaille, étudie, observe ; il ne s'inspire,
A sa terre donnant les meilleures façons,
Que de l'expérience et des bonnes leçons.
Sur une planche, il a dans une vieille armoire
Des volumes divers de science et d'histoire.
Il lit un peu de tout à ses moments perdus,
Et tant de savoir rend ses voisins confondus.
Il sait — ô pauvres gens ! c'est toute sa magie —
Un peu de botanique et de géologie.
Adoptant, s'ils sont bons, les principes nouveaux,
Il rejette toujours ce qui lui paraît faux.
Pour toute chose enfin il s'est mis à l'école
Et suit tous les travaux du comice agricole.

Des éléments divers fournis par son terrain
Et sa grange, « produit de ses fosses, purin,
Tourbe, marne, débris végétaux », il sut faire
Un compost, un fumier parfait, qui de sa terre
Eut en moins de trois ans augmenté la valeur.
Produisant un fourrage abondant et meilleur,
Il accrut son bétail de trois nouvelles têtes.
De ses premiers efforts telles sont les conquêtes.

Mais sans prétention, comme sans vanité,
Simple, il veut rester tel qu'il a toujours été.
Dans son obscur hameau, perdu sur une cime,
Où, loin de s'élever, l'esprit pusillanime
Dans les ténèbres vit toujours, où le travail
Apre, rude, incessant, n'a d'autre gouvernail,
De suprême soutien que l'aveugle routine,
Lui, qu'une volonté consciente domine,
Il crut un jour pouvoir, parmi les jeunes gens,
Ceux que l'on avait dits les plus intelligents,
Et que n'animait point un souffle rétrograde,
Trouver quelques amis, au moins un camarade
Capable d'accueillir, de donner un conseil.
Il rencontra partout des esprits sans éveil,
Des cœurs bons, il est vrai, sans fiel, sans sécheresse,
Mais des cerveaux durcis dans leur longue paresse,
Des gens à tout progrès rebelles, méfiants,
A la réflexion fermés, insoucians,
Et, comme leurs aïeux, suivant la même ornière.

Cyrille s'isola. Sa grange hospitalière
S'ouvrant toujours à tous, il ne s'enferma pas
Dans un bonheur étroit, un égoïsme bas,
Et si l'isolement lui donnait cette joie
Que son cœur sur les siens tout entier se replioe,
Il ne repoussait pas ceux qui venaient à lui,
Il ne refusait pas aux pauvres son appui ;
Il avait pour chacun le même bon sourire,
Le même ton affable, et toujours, pour tout dire ,
La gaieté rayonnait autour de la maison ;
Les noirs sapins, les prés en fleurs, le vert gazon,

Les buissons, les rochers, le ciel et les visages,
Tout souriait parmi ces calmes paysages,
Et l'homme complétait ainsi par la bonté
Ce que la nature a de grâce et de beauté.

Cependant un souci trouble sa quiétude.
Impuissant à calmer la haineuse attitude
D'un vieillard trop aigri, violent et grossier,
Qui lui fait en tous lieux le renom de sorcier,
Sans affectation et sans peur il l'évite.
Dans sa méchanceté, que l'insensé médite,
Selon l'occasion, quelque dessein mauvais,
Cyrille aisément peut le croire désormais.

Non que Jean ait toujours la menace à la bouche ;
Mais parfois sur la lande, inculte, âpre, qui touche
Aux deux propriétés, on l'aperçoit debout
Attendre, promenant un regard dur partout,
Hache en main. Il ressent cette inquiète joie
Du renard ou du loup à l'affût de sa proie.
D'une proche vengeance il s'assure en son cœur
Et l'accueille déjà d'un gros rire moqueur.

Quand Cyrille paraît hors de son seuil, il dresse
Son cou nerveux, son œil brille, sa main caresse
Son arme et la soulève en silence. On croirait
Voir devant le gibier surpris un chien d'arrêt.
Et pourtant arrivé jusqu'à la palissade,
— Chez ce vieillard stupide est-ce fanfaronnade,
Ou l'instinctive peur du sang humain versé ? —
Il s'arrête hideux, sans franchir le fossé,

Brandissant en fureur sa hache sur sa tête.
« Viens donc, hurle-t-il, viens ; pour moi ce sera fête,
Le jour où je t'aurai tué comme un vil chien.
Tu m'as volé ; rends-moi mon bien, rends-moi mon bien. »
Cyrille regardait en plaignant sa démente,
Et, sans croire qu'il eût besoin d'une défense,
Il ne répondait mot. « L'aveugle ne voit pas,
Et le sourd n'entend rien, se disait-il tout bas ;
Jean ne saurait comprendre. Et puis, avec la brute
Le silence offre moins de péril que la lutte ».
Et triste il s'en allait reprendre ses travaux.

Cette haine n'avait ni trêve ni repos.
Du père et de la mère à leurs enfants passée,
De chaque heure, chez eux, elle était la pensée,
Le tourment de leurs jours, le trouble de leurs nuits.
Vainement « l'arrêteur » était venu depuis
Raser en croix le poil au front de chaque vache,
Et, brûlant avec eux le fléau qui s'y cache,
Dans un cercle magique enfermer la maison ;
Vainement ils allaient faire mainte oraison,
Mélant la foi chrétienne à la sorcellerie,
Aux pieds de Saint-Joseph et de Sainte-Marie ;
Rien ne les apaisait. Leur esprit aveuglé
Croyait comme autrefois leur toit ensorcelé.

On venait d'achever les foins, et les phalanges
Des ouvriers des champs, que les joyeuses granges
Dès l'aurore versaient au penchant des coteaux,
Reposaient sous leurs toits. Fourches, faux et rateaux,
Déjà réparés, prêts pour une autre bataille,

Se taisaient, suspendus à la blanche muraille.
La joie est dans les yeux comme dans tous les cœurs,
Car le plancher gémit sous les greniers vainqueurs,
Car l'air est embaumé, car sous l'herbe fauchée
Déjà sous l'herbe nouvelle et sous le vent penchée
Promet même richesse avec un ciel clément.

Chez le vieux Jean régnait un autre sentiment.
C'est que la jalousie en a banni la joie,
Et l'étouffe et le mord comme un serpent sa proie.
Sa récolte pourtant était belle; ses foins
Avaient bien répondu cette fois à ses soins.
Mais assuré qu'un sort est jeté sur sa terre,
Habitué qu'il est à ne voir que mystère
Où le succès d'autrui dépasse sa raison,
De plaintes, de soupirs il remplit la maison.

« A quoi bon, geignait-il, nos sueurs, nos travaux ?
Avec Cyrille seul finiront tous nos maux. »
Et la haine, ce fruit amer de l'ignorance,
Lui soufflait un forfait pour unique espérance.
« Jamais, disait la mère, à son fils non, jamais
Depuis qu'il est ici nous n'avons eu de paix.
C'est un jeteur de sorts. Tu l'entends toujours rire
Quand il regarde ici. Ne l'as-tu pas vu lire
Dans son grimoire, avec des plantes à la main ?
Qu'est-ce qu'il peut chercher sur les bords du chemin ?
Les herbes du bon Dieu pour lui, celles du diable
Pour nous. Antoine, il faut, cela n'est pas niable,
Pour que nous subsistions, nous défaire de lui.
— J'y songeais, fit-il. Quand ? Demain ? — Non, aujourd'hui. »

Antoine parlait peu, mais, tout mot dans sa bouche
Avait je ne sais quoi de dur, de faux, de louche.
Borgne, grand, vigoureux et laid, depuis quinze ans
Il était la terreur des jeunes paysans.
L'école étant trop loin pour lui, dès son enfance
Il restait croupissant dans sa crasse ignorance.
Au livre il préférait les courses dans les bois ;
Une plume jamais n'avait sali ses doigts.
Sa mère l'adorait ainsi ; sur lui sa haine
Compte et plus librement avec lui se déchaine.

Blandine, en tricotant dans son coin, se faisait.
Démêlant bien le faux du vrai, elle n'osait,
Tant d'un père brutal elle craignait l'empire,
Apporter un avis prudent ou contredire.
Elle montrait en tout un esprit délié,
Le séjour de l'école ayant rectifié
Les principes mauvais reçus dans sa famille.
Jean l'appelait la sotte, et d'autres la gentille.
Un peu pâle, mignonne et d'un sang délicat,
Mais farouche parfois, elle avait un éclat
Etrange dans les yeux. Sa longue chevelure
D'un blond d'argent faisait son unique parure,
Avec ses vingt-cinq ans, elle en paraissait vingt.
Jolie en sa pâleur, coquette par instinct,
Elle aimait peu Marie ; elle en était jalouse,
Comme femme plus belle et comme heureuse épouse
D'un homme qu'elle avait aimé secrètement.
Pour la tirer de mal, Blandine assurément
Eût peu fait, mais son cœur, dans la haine commune,
Ne serait pas allé plus loin que la rancune.

L'idiote, elle, riait d'un rire monstrueux
Et bête. Elle ignorait les chemins tortueux
Des fourbes malfaisants qui vengent leur querelle.
J'ai vu, dit-elle, hier, la belle pastourelle ;
Elle allait au village, un panier sous le bras.
Mère, vous m'avez dit : « Lorsque tu la verras
Passer sur le sentier qui mène à notre grange,
Va, n'examine rien, prends ta fourche, et nous venge. »
J'ai fait ainsi. Vers elle en hâte j'ai couru,
Mais déjà sous le bois elle avait disparu.
Sans ça, mère, j'aurais bien frappé, n'ayez crainte ».
A l'entendre parler ainsi sans nulle feinte,
Son père, ce jour-là, lui trouva de l'esprit ;
Pour la première fois peut-être il lui sourit.

IV

LE GUET-APENS

Ce même soir, après un jour de labeur rude,
La quenouille à la main, suivant son habitude,
Marie, avec sa fille, assise près du seuil,
Écoutait, en causant, la chanson du bouvreuil,
Et le grillon des champs et l'eau de la fontaine,
Monotone concert, chanson vague, incertaine,
Que ramène au hameau chaque beau jour d'été.
Le vieux Nol, son bon chien, en silence planté
Devant l'enfant, semblait demander un sourire,
Attendre, pour jouer, un geste, un mot et dire :
« Viens-tu ? l'herbe est épaisse et plus doux le soleil ».

La mère dit : « Enfant, c'est l'heure du sommeil,
« Il est tard. Nol, va vite au-devant de ton maitre. »

L'enfant couché, Marie, auprès de la fenêtre,
Sans quitter son fuseau, sur le banc vint s'asseoir,
S'abandonnant, heureuse, aux charmes d'un beau soir,
Comme lui souriante et comme lui tranquille.
Elle pressait l'ouvrage et, sous son pouce agile,
D'un fil égal et doux le fuseau se chargeait.
Les yeux vers les sentiers tournés, elle songeait
Au cher époux absent qu'attardait une affaire,
Au bel enfant qui dort, à celui qu'elle espère,
Dont la vie en ses flancs commence à tressaillir,
A ceux qui ne sont plus, triste et doux souvenir,
Et, laissant sa pensée errer sur toute chose,
Donnait tout son parfum, comme une fleur éclore.
Puis, tout à coup, son cœur au dehors éclata,
Et, dans la paix du soir, Marie ainsi chanta :

C'était une belle brune,
Filant au clair de la lune,
Qui laissa choir son fuseau
Sur le bord d'une fontaine,
Mais courant après la laine,
Plongea la tête dans l'eau.

Et se noya la pauvrete.
Car à sa voix trop faiblette,
Nul ne connut le péril.
Puis assez loin ses compagnes,
Parmi les vertes campagnes,
Gardaient leur troupeau gentil.

Oh ! trop cruelle aventure !
Oh ! mort farouche et trop dure,
Puisque le brillant flambeau,
Tout prêt pour son hyménée,
Au lieu du lit, l'a menée
Au noir séjour du tombeau !

Mais en souvenance bonne
De la bergère mignonne,
Emus de pitié, les dieux
Ont, en belles pierres blanches,
Sous l'ombre des jeunes branches
Changé l'émail de ses yeux.

La terre et l'air, émus de ce chant simple et tendre,
Autour d'elle semblaient se taire pour l'entendre,
Et l'étoile du soir, dans la poussière d'or
Du couchant scintillait, qu'elle chantait encor.

De son côté Cyrille avait quitté Saulxures.
Sous ses pieds affermis dans de fortes chaussures,
La poussière volait en nuages épais.
Il allait le front haut. Une sorte de paix
Fière et douce, aux beautés de tout un paysage
Grandiose et riant, semblait conformer son visage,
Où brillait le bonheur d'un jour si bien rempli
Et le contentement du devoir accompli.
C'est qu'il avait signé, par devant le notaire,
L'achat, argent comptant, d'une nouvelle terre,
Acquérant d'un voisin, décédé sans enfants,
Sa grange étroite avec tous ses prés et ses champs.

Il pensait longuement à Marie, à sa fille,
A l'espoir d'ajouter bientôt à sa famille
Un fils, car c'est un fils qui lui naîtra, bonheur !
Comme celui de Jeanne, il formera son cœur.
Compagnon de sa vie et son aide fidèle,
Il deviendra des fils des champs le vrai modèle.
De quels trésors d'amour et de quelle moisson
De jours dorés le ciel remplira sa maison !
Et s'il en vient encor d'autres, la Providence
Saura d'un doigt léger redresser la balance.

Dans l'heureuse pensée où son esprit se perd,
Et prenant un chemin d'ombres fraîches couvert,
Il gravit, sans hâter le pas, la rude sente
Qui sinueusement et longuement serpente
Au flanc de la montagne abrupte en son contour.
Au sommet, il retrouve et l'espace et le jour.

Il s'assied au soleil sur une roche grise,
En essuyant son front que rafraîchit la brise.
C'était un de ces soirs dont la sérénité
Charme, attendrit le cœur et l'emplit de bonté.
Les rayons du couchant, en inondant le faite
Des hauts monts, leur donnaient l'éclat d'un jour de fête.
Tout a pris un aspect doux, riant et joyeux.
Il respire l'air embaumé de ces lieux ;
Il suit au ciel le vol des vives hirondelles,
Ecoute sur les fleurs des bourdonnements d'ailes,
Le doux frémissement des feuilles dans les bois,
Un fouet qui claque au loin, et les confuses voix
Qui roulent vaguement dans le fond des vallées,

Le murmure des eaux et les lentes volées
De la cloche du soir rappelant l'homme à Dieu.
Oh ! déjà que de fois, et dans ce même lieu,
Où le regard est libre et l'homme solitaire,
Où se taisent sans nom tous les bruits de la terre,
Il a vu se plonger dans l'ombre le soleil,
En jetant pour adieu son doux rayon vermeil,
Comme un sourire ami qu'on reverra le même !
Non pas qu'il soit poète ou rêveur, mais il aime
L'éclatante splendeur qui, de la terre aux cieux,
Dans les grands soirs d'été, saisit l'âme et les yeux,
En son rêve, devant l'éblouissant spectacle,
La nature lui semble un divin tabernacle,
Et ravi, le cœur plein, avec émotion,
Il unit la prière à l'admiration.

Mais au front de l'azur une première étoile
Vient de briller. Le ciel, couvert d'un plus doux voile,
Qui pend sur l'horizon, frangé de pourpre et d'or,
Et la terre calmée ont plus de charme encor.
Il veut partir, il reste, il admire en extase
Les profils noirs des pins sur le fond de topaze
Dont les derniers rayons du soleil disparu
Enflamment le couchant.

Cependant il a cru
Sous les buissons entendre un bruit près de sa route.
« Ah ! fit-il en riant, quelque lapin qui broute. »
Non, quelqu'un est là, près, soigneux de se cacher,
Et les pieds nus, de peur qu'on l'entende marcher,
Du regard il épie et guette de l'oreille.
Est-ce un contrebandier ? Quelque garde qui veille ?

C'est un homme à l'affût, sans armes et les yeux
Sur sa proie attachés, muet, mystérieux.
Que Cyrille ait bougé, le guetteur, souple et louche,
Derrière les fleurs d'or des grands genêts se couche,
Immobile, sans souffle, et, comme mort, attend,
Puis fait un pas, ou rampe, écoute et puis reprend
Son invisible marche en silence, dans l'ombre.
Cyrille n'a rien vu de cette scène sombre.
Oubliant tout devant les grandes visions
Qu'étale la nature en ses effusions,
Il n'a rien entendu.

Voilà que dans l'espace
Les formes, les couleurs, les aspects, tout s'efface,
Et l'heure du retour a dès longtemps sonné.
De ses mille astres d'or le ciel illuminé
Vient seulement enfin l'éveiller de son rêve.
Il reprend vite en main son bâton et se lève,
Surpris de son retard, mais le cœur égayé.
Il fait trois pas à peine, il tombe foudroyé,
Corps inerte, frappé d'une main invisible.
L'homme mystérieux, dont il était la cible.
Par derrière, sur lui, d'un bond s'était lancé,
Et d'un coup sur la tête il l'avait terrassé.
Le traître, dans l'élan furieux qui l'anime,
Tombe à son tour et roule auprès de sa victime,
Laissant choir par bonheur, dans l'herbe du chemin,
Un énorme caillou qu'il tenait à la main.
Remis sur pied, il frappe encor ; sa bouche impure
Vomit entre les coups l'ironie et l'injure :
« Assassin et voleur des plus honnêtes gens,
Tiens, sois maudit et meurs, et que les indigents

Faits par toi, chien damné, reprennent du courage.
Moi, je pourrai demain jouir de mon ouvrage. »
Et poussant du talon le corps inanimé,
Il ricane, croyant son crime consommé.

Cyrille, qui n'était qu'étourdi, se soulève
Lentement ; son regard, noyé comme en un rêve,
Reconnaît l'agresseur obscurément. « C'est toi ? »
Fait-il. L'autre, à ces mots, d'abord pâle d'effroi,
Retourne à sa victime, et vil et misérable,
Il allait l'écraser comme un ver sur le sable,
Quand le ciel s'emplissant d'une étrange lueur,
Eclaira tout à coup cette scène d'horreur.
Il frémit, comme si l'œil de la conscience
Regardait fixement son œuvre de vengeance.
Derrière le Hohnneck, la lune à l'horizon
Montait, muet témoin de cette trahison,
Et Cyrille, épuisé, retombe sur la terre.
L'homme prend peur ; troublé, redoutant le mystère
Dont l'entourent ce mort, le silence, la nuit
Et l'astre à la lueur sanglante, il tremble, il fuit ;
Le front penché, glissant à pas lourds sous les ombres
De l'arbre et du buisson, il cherche les lieux sombres,
Loin des sentiers, de peur de voir et d'être vu.

Jamais à tout le crime, aveugle, n'a pourvu.

V.

LE RETOUR

Le bon Nol n'avait pas tardé de disparaître.

En prenant le chemin qu'avait suivi son maître,
Il fouillait, explorait l'espace du regard
Et ne donnait son temps ni sa course au hasard.
En hôte habituel des monts et de la plaine,
D'un flair habile, il cherche, et la piste l'amène
Au sentier sinueux qui rampe sous le bois ;
Sûr de la trace, il vole, et ses joyeux abois
Roulent, rompant la paix de cette nuit sereine.
Il arrive au plateau sans voix et sans haleine,
Au moment où la lune apparaît sur les monts.
Le bruit, comme l'instinct, le guide ; en quelques bonds
Il est près de son maître et le voit sur la terre
Immobile et sanglant. Il recule. Au mystère
Qui l'entoure, au silence, il sent un ennemi.
Son maître n'entend plus et n'est pas endormi !

Dans le sourd froissement des feuilles et de l'herbe
Son oreille a perçu des bruits de pas. Superbe
D'audace et de fureur, il poursuit le fuyard,
L'assassin apeuré, sans armes, qui, hagard,
Tente en vain d'éviter la terrible morsure
De l'animal vengeur. Mais Nôl, d'une dent sûre,
Le saisit, le déchire, et vêtements et chair,
Lambeaux ensanglantés, suivent ses crocs de fer.
L'un rugit de douleur, et l'autre sur sa proie,
Indomptable, s'acharne ; il hurle, il mord, il broie,
La lutte remplit l'air de clameurs et de bruit ;
Et dans l'azur plus clair la lune au ciel reluit.

« Nôl ! Nôl ! » dit une voix qui se perd dans l'espace,
Comme un soupir léger dans l'orage qui passe.

C'est Cyrille, qui croit achever un sommeil,
Et qui dans la stupeur d'un douloureux réveil,
Reconnaissant la voix de son ami fidèle,
Cherche des souvenirs et vaguement appelle.
Comme l'oiseau qui tombe aux mains de l'oiseleur,
Il se sent pris vivant d'une immense douleur;
A peine des objets voit-il l'obscur image.
La fraîcheur de la nuit qui baigne son visage,
Le lieu, les cris confus et le mal qui le tord,
Tout le rappelle à lui. D'un violent effort
Il se dresse à demi; sa bouche et sa narine
Respirent un air pur qui gonfle sa poitrine.
Une main appuyée au sol et l'autre au front :
« A moi, Nol ! » cria-t-il. Nol, qui l'entend, répond
Par un clair aboiement de joie, accourt, s'élance
Vers son maître en pleurant, et dans sa turbulence,
— Bonheur tout à la fois et consolation —
Il sait lui dire aussi quelle punition
(Sa gueule tout en sang l'eût assez fait connaître)
Sa dent vient d'infliger au misérable traître.

Cyrille a pu puiser d'une tremblante main
Au ruisseau plaintif qui borde le chemin.
L'onde versée à flots sur son front le soulage
Et lave le sang noir qui couvre son visage.
Pendant sur ses yeux passe un voile; un moment
Sa tête sur son cou retombe lourdement.
Il lutte. Sa pensée entrevoit ton image,
O Marie, et s'armant d'un suprême courage,
Il se lève, appuyé sur Nol; il est debout.
Aux veines de son front qui brûle, le sang bout.
Et tantôt plein d'espoir, tantôt en proie au doute,

Il va. Que les douleurs rendent longue sa route !
L'air est humide et froid, mais sous le ciel serein,
De sa blanche clarté la lune, dans son plein,
Guide sa marche lente et pénible. Il essuie
L'abondante sueur de son front et s'appuie
Aux spectres de granit énormes, effrayants,
Qui bordent le chemin en longs alignements.
Et Nol, en gémissant, le suit ou le devance,
Et haletant revient, et de nouveau s'élance
Vers la demeure avec de tendres aboiements.

D'un avide regard, Cyrille par moments,
Dans le voile léger d'une brume naissante
Sonde au loin l'horizon ; il reconnaît la sente
Qui pour mener chez lui coupe au court un pré vert.
Il appelle ; sa voix à quelques pas se perd.
A travers le brouillard, il voit enfin paraître
Son toit béni du ciel. Derrière une fenêtre
Une lumière passe et s'agite. Attendri,
Dans sa joie oubliant les coups qui l'ont meurtri,
Il court, les bras tendus, mais la douleur l'arrête.
C'est Marie en effet qui veillait inquiète
D'un retard que jamais elle n'avait connu,
S'étonnant que Nol même eût été retenu.
Puis elle s'en venait au seuil, interrogeant
Les bruits, la brume et l'astre au doux reflet d'argent ;
Partout la paix, et près de sa lampe fumeuse
Elle s'en retournait triste, silencieuse,
Et le fuseau restait immobile à ses doigts.

Mais elle a tressailli ; de Nol, oui, c'est la voix.

Elle vole, et voyant comme une ombre effacée :
« C'est toi, c'est toi, dit-elle anxieuse, empressée ? »
Au hangar, où cette ombre a déjà disparu,
— Est-ce un jeu du brouillard subitement accru ? —
Heureuse elle accourait, quand soudain à sa vue
Paraît Cyrille. Il veut, ô douleur imprévue !
Prendre une allure libre et son ton familier ;
« C'est moi, fait-il ; le temps n'est pas hospitalier
Ce soir ; ne restez pas dehors. » Et sa voix râle.
Ils entrent. « Qu'avez-vous, ami ? Vous êtes pâle.
Dieu ! du sang sur la blouse ! et du sang aux cheveux !
Où blessé ? Parle, ami. Je sais, je puis, je veux
Être forte pour toi, pour ce fils qui doit naître.

A ce doux mot d'espoir, Cyrille veut paraître
Indifférent au mal qui l'éteint, mais ses yeux,
Sans vie et sans rayons, jettent, muets adieux,
Autour de lui, sur elle, une lueur dernière,
Puis semblent pour toujours éteints à la lumière.
De froid et de douleur son corps raidi, glacé,
Sur un siège de bois devant l'âtre affaîssé,
Son regard immobile, égaré dans le vide,
Sa joue ensanglantée et sa lèvre livide,
Lui donnent d'un cadavre et l'aspect et l'horreur.
Marie, à ses genoux, pâle, mais sans terreur,
Sur le sein de Cyrille a pressé son oreille ;
En retenant son souffle, elle écoute et surveille
Les mouvements légers de son cœur, et sa main
Cherche les battements de son poulx incertain.
« Oh ! tu vivras, ami ; réveille-toi, dit-elle. »
Et des plus tendres noms, ardente, elle l'appelle,
Caressant de ses pleurs, entourant de ses bras

L'être cher qu'elle veut arracher au trépas.
Le foyer où s'allume une épaisse ramée,
Et les embrassements de cette épouse aimée,
Qui voudrait lui verser tout le sang de son cœur,
Rendent au malheureux la vie et la chaleur.
Son œil reprend sa flamme ; il regarde, il respire ;
Sur celle de Marie avec un doux sourire,
Il repose sa tête. « Oh ! fait-il, je suis mieux,
Car je retrouve tout sur ton front radieux,
Je le sens, près de toi, tout en moi se ranime,
Et je crois que ta main m'a tiré d'un abîme.
Va ce n'est rien de grave. Une chute, la nuit,
Le froid... je ne sais plus ; la mémoire me fuit.
— « Non, non, ne parle pas, reprend Marie heureuse.
Du repos, du sommeil, cette nuit douloureuse
Sera vite oubliée, et puis tu me diras
L'aventure plus tard. Viens, ami, prends mon bras.
Avec cette boisson chaude et reconfortante,
— Et si je le permets, — demain l'aube naissante
Te reverra debout. » D'un serrement de main
Cyrille répondant boit à longs traits le vin
Par le miel adouci, dans la tasse fumante.
Sur sa femme appuyé, comme aux bras d'une amante,
Souriant, l'œil humide, avant de reposer,
Au front de son enfant il veut mettre un baiser.
De peur de l'éveiller, des lèvres il l'effleure,
Et le clocher voisin sonna la douzième heure.

Le vieux Nol, troublant seul le calme du foyer,
Durant toute la nuit ne cessa d'aboyer.

VI

NOUVEL INCIDENT

Pour la première fois nul d'eux ne vit l'aurore.
Le soleil a fondu la brume, il baigne, il dore
Et les faites des monts et les nids et les toits.
L'air sonore s'emplit des murmures des bois,
Des voix des travailleurs, des cris de l'hirondelle
Qui fuit et plane et joue et vogue à tire-d'aile.

Seule dans le hameau, comme encore dans la nuit,
La grange Notre-Dame est sans vie et sans bruit.
Brunette, la servante, autour fait le silence,
Va de l'âtre au hangar, endort la turbulence
Du bon Nôl, en travers de la porte couché,
L'œil sombre, les naseaux fumants, effarouché;
Puis de Marcel aidée, elle a fait tout l'ouvrage,
Trait le lait du matin et soigné le fromage
Et l'étable et la soupe, et des pleurs dans les yeux,
Lui raconte à mi-voix le fait mystérieux
Du retard de leur maître, et qu'au bruit descendue,
Voyant déjà la mort sur ses traits répandue,
Tremblante, elle a pris peur et n'a pu tout savoir,
Qu'elle craint un malheur trop facile à prévoir,
Qu'Antoine et le vieux Jean ont cherché leur vengeance,
Qu'ils ne passent jamais que l'œil plein d'arrogance;
Leur rire est menaçant. « Et tenez, ce matin,
En allant au hangar chercher un fagotin,

J'ai trouvé — Quelle peur j'ai là ! — des allumettes
Qui ne ressemblent pas aux nôtres. Vous êtes
Fumeur, regardez-les ; non ? ce n'est pas à vous ?
Marcel, restez ce soir. La porte verrouillée,
J'aurais peur ; nous ferons ensemble la veillée. »

Marcel, garçon prudent, réfléchi, se taisait
Durant le long récit que Brunette faisait,
Détaillant, reprenant mille fois chaque chose,
Sans permettre jamais à sa langue une pause,
Et laissant déborder son esprit ingénu.

Dès l'aube, à son travail, Marcel était venu.
Cyrille, qui voyait croître son industrie
Et voulait ménager les forces de Marie,
Depuis trois mois déjà se l'était attaché.
Il l'employait à tout, l'envoyait au marché,
Au moulin, sur les prés, au labour, à la ville,
Et Marcel se montrait en toute chose habile.
Charron de son état, n'ignorant nul métier,
Serrurier, tisserand, au besoin sabotier,
Naguère caporal au vingtième de ligne,
Il était devenu l'homme de la consigne,
Pour dire mieux encor, l'homme du dévouement.
Chaque jour le prouvait. Passé du régiment
Chez Cyrille aux travaux si rudes de la terre,
De l'oisive chambrée à l'exercice austère
Qu'exigent la montagne et la dure saison,
Seul au monde, il avait pour unique horizon
Le devoir. Un besoin singulier de connaître,
Outre l'affection, l'attachait à son maître ;

A le voir faire et dire, il sentait se hausser
Son esprit et son cœur, et rien qu'à le penser,
Il en était tout fier. Il aimait la science
Ou plutôt il voulait avoir l'intelligence
Et la raison des faits ; c'est le commencement
Du savoir, et c'en est la fin également.

Cyrille se plaisait à l'instruire, et lui-même
S'instruisait aux leçons d'un élève qu'il aime,
Dont il saura se faire un véritable ami ;
Et dans ses sentiments chaque jour affermi,
Il voulut l'établir — généreuse surprise ! —
Gardien de la maison nouvellement acquise,
En hôte familial, plutôt qu'en serviteur.
« Sans parents et sans biens, il lui faut un tuteur,
Disait-il en riant ; et, bien mieux, si ma fille
Avait l'âge, il serait bientôt de la famille. »

Mais Marcel ignorait ces rêves d'un grand cœur,
Et d'ailleurs, trop heureux pour songer au bonheur,
Et gaîment résigné, ce fils de la montagne,
Qu'aux heures du repas nul souci n'accompagne,
Se laisse vivre, sûr du pain de chaque jour,
Et fier de l'amitié qu'il reçoit en retour
De son attachement à de si dignes maîtres.

Il songeait, et voilà que s'ouvrent les fenêtres,
Et Marie apparaît aux rayons du soleil,
Non plus, comme au matin, le visage vermeil,
Ayant une chanson au cœur ainsi qu'aux lèvres,
Mais pâle et dans les yeux roulant le feu des fièvres

D'une trop longue nuit d'angoisse et de terreur.
Marcel pourtant la vit sourire avec douceur,
Quand le jour pénétrant son regard et son âme,
Eût semblé lui verser la chaleur de sa flamme,
Sans chasser de son front, par la veille pâli,
Les nuages cachés dans un sombre repli ;
Il pouvait, sur sa joue à sa main appuyée,
Lire plus d'une larme en secret essuyée.

Marcel ému s'avance, et doute en la voyant,
Et, comme elle faisait, prend un air souriant :
« Nous n'aurons pas besoin de médecin, dit-elle ;
Il va bien, la blessure est loin d'être mortelle.
Oui, Marcel, sa vigueur a défié les coups.
Il saura maintenant comment traiter les loups
Qui l'allaient dévorer. Tu sais cela ; Brunette
A dû t'en parler, et partout, vois, le répète.
(Elle montrait la fille arrêtant le facteur
Et pérorant avec de grands gestes d'acteur.)
Les hameaux, le village, en peu sauront l'histoire ;
Puis en l'exagérant on la fera mieux croire.
C'est la seule justice où mon esprit se prend.
Allons, entre, Marcel, car Cyrille t'attend. »

Brisé, mais l'âme forte, étendu sur sa couche,
Blême, Cyrille peut à peine ouvrir la bouche.
Le feu ne brillait plus dans son œil endormi ;
Mais la voix, mais la main de ce sincère ami
Mettent dans son regard une nouvelle flamme.
« Un défenseur de plus pour ma fille et ma femme,
Murmure-t-il ; j'y compte. » — « Oh ! je vous vengerai,

Maître, lui dit Marcel ; tenez cela pour vrai. »
Cyrille simplement et secouant la tête :
« Ce n'est qu'aux cœurs méchants que la vengeance est fête,
Répond-il. D'où nous vient la justice ? de Dieu.
La vengeance est de l'homme. Il n'est rien au milieu.
Il faut choisir. Par l'une on élève son âme ;
Par l'autre on la rabaisse. Ou l'estime, ou le blâme. »
Et sa voix douce entraînait dans le cœur de Marcel
Comme un étrange bien. Jamais dans son missel
L'honnête homme n'avait remarqué ces pensées,
Baume et parfums divins pour les âmes blessées.

Ce noble oubli de soi, ce langage clément
Le tenaient confondu, muet d'étonnement.
Sa main pressant la main de l'ami qu'il vénère
Et le regard fixé sur son visage austère,
Il se sentait vaincu dans sa sourde fureur.
Il voulut murmurer quelques mots, mais son cœur
Plein de trouble, ne put donner jour aux idées
Qui dans sa conscience étaient mal accordées.
« Point de vengeance, soit ; de pardon, moins encor,
Ruminait-il tout bas dans sa franchise d'or.
Une correction, oui ! Car il serait peu sage
D'avoir l'oubli facile, et si sur mon passage
Je tiens le misérable assassin, je... Mais quoi ?
Puis-je me faire juge ensemble et bourreau, moi ?
D'où prendrais-je le droit de punir par vengeance ?
Mais j'encourage au mal par un lâche silence... »
— « Ami, reprend le maître, oh ! ne me réponds rien.
Le vrai, je te l'ai dit, est la source du bien.
Je sais que tu combats, j'ai combattu moi-même.

Cette nuit, de bien près, j'ai vu l'heure suprême,
Je pardonne aujourd'hui sans braver le danger.
Non, non, ne parle pas, Marcel, de me venger.
Ce que j'attends de toi, c'est la seule défense
De notre vie à tous et non la violence. »

Mais Marie interrompt : « Quittez cet entretien,
Dit-elle, et reposez plutôt. Ce n'est pas bien
De fatiguer l'esprit quand le corps est malade ;
Vous êtes toujours faible, et ce serait bravade.
Il n'est pas l'heure encor, mes amis, de songer
S'il faut en pardonnant nous taire ou nous venger.
Reposez. Je vais dire au bon Marcel l'affaire.
Nous t'avons fait, dit-elle en souriant, mystère
D'une chose bien simple. Ecoute. La maison
D'à côté qu'habitait le vieux père Blaison,
Elle nous appartient avec toute la terre.
Mais nous voulons, avant de prendre un locataire,
Savoir s'il te convient de rester avec nous. »

— « Moi ! je n'aurai jamais d'autres maîtres que vous,
S'écria-t-il tremblant. A vous toute ma vie !

Laissez-moi près de vous vivre heureux sans envie. »

— « Ecoute encore. En toi nous voyons un ami,
Et Cyrille n'est pas généreux à demi ;
La petite maison du vieux sera la tienne.

Il veut que le jardin de même t'appartienne
Point de loyer, de bail. Faut-il pas te loger,
Puisqu'enfin avec nous tu veux bien partager
Tous nos travaux ? Et puis, en cas de mariage,
Elle suffira bien pour un jeune ménage.
Ton père était, tu sais, petit-cousin du mien,

Nous vivrons en famille à ne désirer rien.
C'est convenu. »

Marcel, stupéfait, bouche close,
Regarde tour à tour ses deux maîtres ; il n'ose
Interroger, répondre et croire, tant est beau,
Pour ce bon cœur aimant, un rêve si nouveau.
Mais ses mains en tremblant vers Cyrille tendues,
Ses larmes sur sa joue en silence épanchées,
Son regard brillant, tout a répondu pour lui,
« Oh ! que cette amitié, cimentée aujourd'hui,
Eclate-t-il enfin, reste sainte à jamais !
Maîtres, bien chers amis, sur moi je m'en remets
A votre volonté. Mes bras, mon cœur, mon âme,
Disposez-en; ils sont à vous, je le proclame. »

Il ne put achever. Des bruits confus de voix
Et de pas se heurtaient au dehors à la fois.
Brunette entra, trainant le facteur derrière elle,
Qui vainement l'adjure et gronde et la querelle.
Il dit : « Pardonnez-moi, Madame, et vous aussi,
Monsieur, pardonnez-moi, d'oser entrer ainsi.
C'est Brunette qui veut que je dise à vous-même
Le bruit méchant, menteur, que contre vous on sème.
Quelle honte d'entendre un semblable propos ! »
— « Et moi, je n'en ai plus les esprits en repos,
Fit Brunette ». — Il reprit : « C'est le père Jérôme
Et sa femme d'auprès de la Petite-Chaume
Qui tout à l'heure m'ont, en passant, arrêté.
Je ne vous dirai pas tout ce qu'ils m'ont conté,
Que souvent Dieu soumet les bons à la misère

Et sous leurs sombres toits veut que rien ne prospère,
Tandis que de tous biens il charge les méchants,
Que nous avons nos bons et nos mauvais penchants,
Et puis que l'avarice a perdu bien du monde,
Qu'on donne pour de l'or son âme à l'ange immonde,
Qu'il faut, comme jadis, sur des bûchers publics,
Brûler tous les sorciers avec leurs noirs trafics,
Enfin ils ont osé, j'ai honte à le redire,
Dans les jeteurs de sort vous appeler le pire.
Taisez-vous, ai-je dit, méchantes gens et fous.
Quoi ! Cyrille ? A ce point le méconnaissez-vous ? »

— « Pourquoi chez le vieux Jean, répondent-ils, ruine,
Pleurs, désespoir et deuil ? Une main assassine
A tout frappé chez eux, maison, bêtes et gens.
Après le sort jeté, voici le guet-apens.
Allez voir sur son lit le fils sanglant, malade,
Miraculeusement sauvé d'une embuscade,
Où l'attendait de nuit Cyrille avec son chien ».

— « Jean est un vieil ivrogne et son fils un vaurien,
Ai-je fait ; ces gens-là valent moins qu'une pomme ;
L'embuscade vient d'eux et non d'un honnête homme.
Si, par les crocs d'un chien le corps déchiqueté,
Antoine est sur le flanc, c'est qu'il l'a mérité.
Ils veulent, dites-vous, se plaindre à la justice.
Oh ! gare que sur eux sa main s'appesantisse !
Devant le juge Antoine aura beau prendre un air... !
Dans ces affaires-là la justice voit clair.
Je jure de l'aider par mon patron Saint-Côme. »
— « J'ai vu ce que j'ai vu, pourtant, répond Jérôme —

A ce vieil entêté qui n'a jamais rien su,
A qui, comme le corps, l'esprit est tout bossu,
Moi, j'ai tourné le dos en haussant les épaules ;
C'est assez du mépris pour de semblables drôles.
Allez, Monsieur Cyrille, on n'accusera pas
Un homme comme vous de sentiments si bas,
Vous, si grand de cœur, vous, le travailleur austère !
Sur le bien fait par vous quelle voix peut se taire ?
Voilà, ce que je sais. Monsieur, Pardonnez-moi,
Si je vous ai parlé de pleine bonne foi,
Mais, c'est la vérité qui soulage notre âme.
Adieu, Brunette ; adieu, Messieurs ; adieu, Madame. »

VII

VENGEANCE OU PARDON

Quand du sombre horizon sur ses ailes de feu,
Sinistre, menaçant et cachant le ciel bleu,
S'élance un ouragan, devant le noir mystère
L'homme et l'insecte vil, tout frémit sur la terre.
Les écluses du ciel s'effondrent, et l'éclair
S'allume éblouissant, sublime. Un bruit dans l'air,
Rude entrechoquement des épaisses nuées,
Roule, éclate, poussant d'inférieures huées.
La pluie en flots bourbeux, irrités, effrayants,
Entrouve des ravins dans les blés ondoyants ;
Fruits, moissons, arbres, prés sont couchés dans la fange.
Puis quand des vents a fui la stupide phalange,
Laisant tout, sous leur vol, d'épouvante rempli,

Et que le soleil jette un doux rayons pâli
Sur l'horrible chaos des monts et de la plaine,
L'homme, aux frémissements d'une plus calme haleine,
Sort, regarde atterré l'irréparable mal.

Tel un fléau soudain, foudroyant et fatal,
Semble avoir fait crouler la grange Notre-Dame.
Immobile, l'œil fixe et la stupeur dans l'âme,
Marie est appuyée à sa chaise de bois ;
Marcel, Brunette sont sans regard et sans voix ;
Blême comme un mourant, la tête renversée,
Cyrille accuse encore un reste de pensée.
Les noires visions, qu'en son naïf récit
Le bon facteur rural évoque en leur esprit,
Vengeance, haine accrue, accusations viles,
Menaces, cris et coups, morsures de reptiles,
Les ont paralysés d'un glacial effroi.
Pareil aux battements d'un lugubre beffroi,
L'horloge seule jette et froidement balance
Sa note monotone au milieu du silence.

Le coup qui les frappait d'une morne stupeur
N'était cependant pas la ridicule peur
De l'homme qui, hagard, au danger qui menace
Succombe sans oser le regarder en face,
Oiseau faible, tremblant, sur la branche épié,
Que l'œil fascinateur du serpent tient lié.
Tant de bassesse unie à tant d'injuste haine,
Ces cervaux ténébreux que rien ne rassérène,
Cet esprit acharné de vengeance et de mal,
Et cette soif de sang du tigre ou du chacal,

Et cet écrasement de toute conscience,
Du vrai, de tout amour, de toute intelligence,
Ont enchaîné d'horreur la pensée et les sens
Des quatre amis. C'était l'effroi qu'aux braves gens,
Cœurs simples, droits, vivant dans la seule nature,
Inspirent le cynisme et la vile imposture.

Ces éclairs disparus, dont leur cœur s'ébranla,
Tout revit. Le premier, Marcel se réveilla
Bondissant, rugissant un long cri de colère,
Et Brunette y répond de sa voix forte et claire ;
De la peur au courage elle va s'exaltant ;
Elle voudrait, dit-elle, être un homme et prétend
Qu'elle suffirait seule à venger cet outrage.
Et, sans se contenir : « Oui, fait-elle, j'enrage,
Quand je vous vois tous deux de si facile humeur.
Quoi ! vous êtes mordus des méchants ; un semeur
De mensonges s'en va crier de grange en grange
Que vous l'assassinez et qu'il faut qu'il se venge,
Et vous baissez le front ! Pourquoi les ménager ?
Moi, j'irais chez le juge et dirais le danger
D'incendie et de mort qui nous met en alarmes.
On verrait bien, ma foi, s'il n'est plus de gendarmes
Et de prison. Allez, le plus sûr, c'est cela ;
La justice de Dieu est trop loin, et voilà. »

Cette naïveté sembla-t-elle un blasphème
Au malade ? Tournant vers elle son front blême
Et ses regards noyés dans des pleurs contenus :
« Je le sais, lui dit-il, nous sommes méconnus.
Mais le bien, d'où vient-il ? De l'amour, de la peine.

La haine ne peut rien pour apaiser la haine,
Crois-moi. Je veillerai désormais sur nos jours,
Sans que ma main repousse, amis, votre secours. »

— « Quand nous serons rotis avec la maisonnette,
Reprit d'un ton moqueur la gaillarde Brunette,
A quoi nous serviront vos grands et beaux discours ?
Et comme il sera temps de chercher un recours !
Allons, c'est bien, dormez sur toutes vos oreilles :
Marcel et Nol et moi, nous suffirons aux veilles.
Le coquin qui viendra mettre le feu chez nous,
Avant qu'il ait flambé, sera mort sous nos coups,
Et puisqu'il faut avoir pour vous deux du courage,
Je laisse là la peur ; sans vous nous ferons rage. »
A ces mots fièrement jetés, elle sortit,
Appelant du regard Marcel qui la suivit.

Marie, elle, semblait une froide statue,
Et sur Cyrille seul, l'œil fixé, s'était tue.
Mais elle épiait tout, parole, mouvement,
La rougeur de la joue ou le blémissement,
Comme le médecin fait près de son malade,
Et l'ayant vu sourire à la franche algarade
De l'honnête servante au sang impétueux,
Elle se lève, calme.

« Ami, dit-elle, heureux
Les maîtres entourés de serviteurs si dignes !
Ils préservent leurs toits d'influences malignes.
Mais pour un peu d'effroi, gardons que la bonté
N'aille céder la place à quelque iniquité.

Non, ne nous vengeons pas, ami, car la vengeance
Toujours conseille mal, aveugle et sans prudence,
Tandis que la justice a son heure et son jour ;
Prompte ou lente elle vient, sûrement, sans détour.
Mon père, mon grand père ont connu l'injustice,
Faisant de leur repos tous deux le sacrifice,
Pour n'avoir point voulu crier contre leur foi,
L'un « Vive l'Empereur ! », l'autre « Vive le Roi ! »
Ils me l'ont souvent dit : sur leur vie innocente
L'injuste inimitié, furieuse, impuissante,
A jeté bien du trouble. A leur tour, dans leur cœur
Ils ont ri, lorsque vint le jour du sort moqueur :
La fortune changée en ruine, en détresse,
Et la force insolente en honteuse bassesse.
Le juste n'est jamais impunément bravé ».

Son mari, sur sa couche à demi soulevé,
Regardait fixement ; ressaisi par la fièvre,
Comme un homme qui parle il remuait la lèvre ;
On dirait qu'il écoute et tour à tour répond.
Etanchant la sueur qui perle sur son front,
Il laisse retomber sa tête.

« Etait-ce un rêve,
Murmure-t-il ? C'était bien sa voix rude et brève.
Eux, me tuer ? Pourquoi ? Que leur ferait ma mort ?
Se venger ? Quoi ! l'envie à ce point là les mord !
Malheureux ! Ne voyant dans leur aveugle haine,
Ni le regard de Dieu, ni la justice humaine !
Sous quel abri mettrai-je et ma vie et mes biens ?
Comment de leur fureur sans frein sauver les miens ?
Ils menacent du feu ma grange et mon étable !

La loi pour ces gens là n'a rien d'épouvantable.
Ils ignorent aussi qu'implacable bourreau,
Le crime plante au cœur du coupable un flambeau
Qui consume et toujours fait sur lui la lumière.
La loi me donnera protection entière,
Vengeance légitime, unique sûreté. »

En roulant ce souci dans son cœur agité,
Il s'affaisse et s'endort sur le bras de Marie.
Maintenant qu'elle est seule, elle sanglote et prie,
La pauvre douce femme ; elle n'étouffe plus
Les soucis qu'elle avait jusque là contenus.
La poitrine gonflée et la paupière close,
Cachant son pâle front sur le lit où repose
Son espoir, son amour, tout son bien, elle sent
Sur sa tête gronder l'avenir, menaçant
Son mari de la mort, son toit de l'incendie.
Qui pourrait retenir une main si hardie,
Farouche, impitoyable en sa brutalité,
Que tout irritera, le droit et la bonté ?
Terreur de chaque instant, si l'on cède à la crainte !
Implacables voisins, pour peu qu'on porte plainte !
Car leur âme, livrée à d'aveugles instincts.
Ne retrouvera pas de sentiments éteints.

« Où me tourner ? O toi, qui n'est plus là, ma mère,
Oh ! viens à mon secours dans la pensée amère,
Où, mourante, je sens mes forces défaillir.
Et vous, Vierge qui nous apprîtes à souffrir,
Vous, mère aux sept douleurs, soyez-nous pitoyable.
Et puisque votre fils naquit dans une étable,

Et que notre humble toit prit votre nom si doux,
Mère des affligés, Notre-Dame, aidez-nous. »

Et le regard tourné vers une sainte image
Qu'à la tête du lit encadre un vert feuillage,
Elle pense à l'enfant qui tressaille en son sein,
Et pleure, et pour chasser les soucis, noir essaim
Dont le vol a troublé le ciel pur de son rêve,
Elle prend sa quenouille ; en silence elle achève
Sa tâche quotidienne, attendant le réveil
Du malade, qui dort d'un plus calme sommeil.
Mais le fuseau paraît lourd à sa main qui tremble,
Et le fil inégal sous son doigt qui l'assemble
Se brisant, sa tristesse en un fait si banal,
S'ingénie à trouver un présage de mal.
Elle n'était pourtant pas superstitieuse,
Mais la douleur hélas ! devient industrielle
A creuser sa blessure, à saigner, à souffrir.
Marie a honte enfin de sa peur de faillir ;
Elle lutte, s'arrache à ce douloureux songe,
Et bientôt de son cœur en chasse le mensonge.

Cyrille, dans sa fièvre était moins agité.
Nature vigoureuse en sa rusticité,
Esprit moins accessible à pareille faiblesse,
Son corps seul un moment cède au mal qui l'opprime ;
Maintenant il repose en un calme subit :
Un songe l'emportait dans sa douceur. Il vit
Une figure d'ange aux lèvres purpurines,
Dont la voix répandait en paroles divines
Un parfum bienfaisant sur son corps endormi :

« Ecoute, c'est la voix de l'éternel ami ;
Je vis en toi toujours, je t'échauffe et t'éclaire.
J'ai répandu sur toi le souffle tutélaire
Qui préserve les cœurs de la stérilité,
Et j'ai rempli le tien d'une immense bonté.
Gloire à celui qui souffre, à celui qu'environne
Le péril ! L'injustice aujourd'hui te couronne.
Elu parmi les bons, au livre du chrétien
Souviens-toi qu'il est dit : « Pour le mal rends le bien. »
Tu ne demandes pas au mendiant qui passe,
A qui le jour est long, et vide la besace,
S'il est honnête, si, traversant nos sillons,
Courbé, hâve, amaigri, sous ses tristes haillons,
Honteux, il cache et traîne une âme immonde et lâche ;
Tu dis : « Tiens, prends, mon frère ». Est-ce ta seule tâche ?
Il est plus beau, plus grand de se rendre vainqueur
De la méchanceté, l'erreur sombre du cœur,
De cet aveuglement, produit de l'ignorance,
Qui blesse et fait souffrir de sa propre souffrance.
Pitié pour l'ignorant ! Ouvre ses yeux au jour.
Pitié pour le méchant ! Rends-le bon par l'amour.
Embrase-les tous deux de la secrète flamme
Qui ne trouve insensible ou rebelle aucune âme.
C'est elle qui, calmant les cœurs tumultueux,
Rend par un noble oubli les fronts majestueux ;
Et dusses-tu souffrir plus longtemps, persévère ;
Laisse aux impatients la vengeance sévère,
Enfant du mal qui rend le mal plus grand encor.
Elève de ton cœur le magnanime essor,
Et si haut que nul coup ne l'atteigne ou le blesse.
Corriger par l'amour, va, ce n'est pas faiblesse.

Pardonne, oublie, et que par ta douce pitié,
Le mal se change en bien , la haine en amitié.
Va, répands ta bonté sur tous, rends-la féconde;
Et comme dans les prés altérés tu vois l'onde
Des ruisseaux relever le brin d'herbe mourant,
Toi, rehausse les cœurs qui vont désespérant. »

Il s'éveilla. Marie était sur lui penchée,
Essuyant de son front la sueur épanchée.
« Est-ce toi, lui dit-il, qui, dans ma nuit, parlais,
Avec un doux accent, de pardon et de paix ?
Car le son de ta voix est celui de cet ange ;
Je trouve sur ton front le même charme étrange
Qui pénétrait mon âme en calmant mes douleurs ;
Il semble que ta main me couronne de fleurs,
Et ton regard aimant, si profond, me ravive ».

Souriante, elle dit avec sa foi naïve :
« Je veillais près de toi, j'ai prié vers le ciel,
Pour qu'il n'emplisse pas notre coupe de fiel,
Et je crois qu'il entend ma prière ingénue ;
Sur ton front, dans tes yeux la vie est revenue.
Tu vivras pour nous tous. La douce vision
Qui te consolait, va, n'est pas illusion.
Tu vivras honoré, comme un robuste chêne,
Et bientôt sous ton ombre expirera la haine ».

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

EXAMEN

DU

TRAVAIL DE M. CLESSE

INTITULÉ

ESSAI SUR LE PATOIS LORRAIN

PATOIS DE FILLIÈRES, CANTON DE LONGWY

GRAMMAIRE, TEXTES ET VOCABULAIRE PATOIS-FRANÇAIS

Par M. HAILLANT

Membre titulaire



La Société d'Emulation des Vosges a bien voulu manifester l'intention d'entendre une appréciation écrite sur cet ouvrage, témoignant ainsi de l'intérêt qu'elle porte aux travaux sérieux, et voulant de plus en plus affirmer la part qu'elle prend à l'étude des parlers de notre région. Je m'empresse de déférer à ce désir, en la priant toutefois de vouloir bien user de toute son indulgence pour le travail d'un débutant sur cette matière.

Dans une courte préface, l'auteur constate que, sous l'influence du progrès général, les usages et les idiomes se transforment et sont même menacés de disparaître. Pour nous il n'y a pas lieu de s'en étonner, et l'utilité de l'étude des patois peut se justifier par une tout autre considération que la crainte de leur disparition ou d'une transformation trop profonde.

L'étude des dialectes qui n'ont pas été élevés au rang de langue officielle, celle des patois, en un mot, est une étude qui se rattache intimement aux sciences naturelles, qui sont des sciences d'observation. Sans être tenu d'accepter ou de rejeter l'opinion des transformistes, l'observateur se borne à constater des faits et à préparer des matériaux pour l'avenir. N'eût-il pour résultat que la fixation dans le temps et dans l'espace des formes des objets soumis à son étude, son travail se justifierait par lui-même ? Si la nature ne procède point par soubresauts, s'il y a une « évolution » du langage et des langues ou dialectes, leur histoire devient par là même possible. Mais qui fournira à l'historien, au philologue et au linguiste ses matériaux, si ce n'est le modeste observateur, le patient chercheur, je dirais presque collectionneur des formes si diverses d'une langue ?

C'est dans ce but que M. Clesse nous a donné une étude pleine d'observations intéressantes de l'un de nos patois lorrains, celui de Fillières. Il a considéré, nous dit-il, comme un devoir de répondre à l'appel de nos sociétés savantes, et de faire preuve de bonne volonté. A notre avis, M. Clesse a fait preuve aussi d'un jugement sûr, d'une observation pénétrante, d'un esprit méthodique, et il doit être félicité de la façon heureuse dont il a compris et accompli sa tâche.

Son travail clair et très substantiel comprend une grammaire, des textes et un vocabulaire.

La grammaire est précédée d'observations préliminaires qui résument ce qu'on peut appeler la caractéristique de ce patois : à savoir une grande rapidité de langage qui a nécessité les contractions, les élisions, l'apocope de l'e muet ; l'existence de la 1^{re} personne du singulier dans les formes du pluriel *j'avons*, pour *nous avons*, etc. ; l'emploi presque exclusif de l'auxiliaire *avoir*, même devant les verbes neutres ; la pauvreté relative de son lexique, qui se borne presque exclusivement aux mots concrets, etc, enfin et surtout l'existence de trois manières différentes de s'exprimer à la seconde personne du singulier dans la plupart des temps des verbes, suivant le

degré de supériorité, d'égalité ou d'infériorité où l'on se trouve vis-à-vis de la personne à qui l'on parle. Toutes ces observations, sauf la dernière qui est très remarquable et que nous rapportons plus loin, peuvent également s'appliquer à nos patois vosgiens. Ceux-ci possèdent d'autres particularités que nous nous proposons d'étudier dans le travail que nous avons commencé, notamment la présence de diphtongues dites *aboyantes*, de la double forme de l'imparfait, etc. C'est là ce qui constitue l'originalité de chaque patois. Il n'y a pas deux villages, si rapprochés qu'ils soient, qui aient un langage identique. Et il n'en saurait être autrement. Il n'y a pas non plus dans le domaine des sciences naturelles deux objets absolument semblables, si rapprochés qu'ils soient de leur origine commune ; on ne trouve ni deux hommes, fussent-ils frères, ni deux plantes, ni deux animaux que l'on puisse confondre et prendre impunément l'un pour l'autre. Ce qui fait voir comment à un certain point de vue l'étude des langues touche au domaine des sciences naturelles.

Si M. Clesse nous parle de la transformation du patois en français, il va de soi qu'il n'entend pas prendre par là-même parti dans la grande question si peu éclaircie encore de l'origine des dialectes et patois. Sur ce terrain brûlant l'auteur s'est tenu dans une prudente réserve, sachant bien que les matériaux ne sont pas encore suffisants pour la solution d'un problème que nous considérons comme prématuré.

En ce qui concerne l'orthographe, l'auteur a sagement pensé que l'ensemble de ses règles, qui sont du reste d'invention récente, ne doit pas être appliqué d'une façon absolue. Toutefois M. Clesse nous a paru avoir une préférence marquée pour l'orthographe actuelle, bien qu'il admette que le patois se parle à peu près aujourd'hui comme nos pères le parlaient autrefois. Des raisons que nous exposerons ailleurs ne nous permettent pas d'adopter cette doctrine sans réserve.

Dans la partie consacrée à la grammaire proprement dite, l'auteur étudie le substantif et l'adjectif, son dérivé, notamment dans la formation du pluriel. L'article a survécu au

système à flexion du latin, bien que notre ancienne langue française des 11^e, 12^e et 13^e siècles possède le cas-régime et le cas-sujet.

Mais c'est surtout dans le verbe, la partie noble d'une langue, que se manifeste le génie du peuple qui la parle. M. Clesse nous indique la polymorphie que revêt l'interrogation. Outre la forme plurielle appliquée au singulier, le patois de Fillières exprime une nuance de plus. Dans la familiarité, ou de supérieur à inférieur, il tutoie et dit, par exemple : *Veux-t'chantaie ?* Dans les rapports d'égalité ou d'indifférence : *Vleux-ve chantaie ?* Et dans les rapports de respect et d'affection : *Vlaïe-ve chantaie ?...* L'auteur regrette avec raison que le français ne connaisse point cette richesse de langage. « Il y a là, dit-il, une nuance de tendresse, d'affection, de douceur pour laquelle le français n'a aucune expression distincte ».

Le nombre relativement restreint de verbes irréguliers ne pouvait manquer de frapper l'esprit si perspicace de M. Clesse. Ce fait peut être relevé pour l'ensemble des nombreux patois étudiés si patiemment et avec tant de succès par M. Adam, mais aussi pour le patois vosgien dont nous faisons l'objet d'une étude spéciale. Nous avons été frappé du petit nombre de ces verbes dits irréguliers, et un élève n'aurait plus à pâlir sur ces exceptions qui ne paraissent devoir leur existence qu'au rigorisme de nos grammairiens.

Une question importante, parce qu'elle se rattache à la formation même de la langue, et par conséquent à son origine, c'est celle de savoir le nombre de conjugaisons normales du patois. Sur cette question importante, les auteurs se sont partagés. Ceux des correspondants de M. Adam qui ont abordé cette étude, ne semblent admettre que deux divisions basées sur la variabilité ou la persistance du nombre des syllabes. M. Adam propose une 3^e catégorie, qui comprend les verbes dans lesquels on constate la perte d'une syllabe et la mutation d'une consonne thématique *reçure recevoir*, qui donne *je r'çu* au singulier, et *jé r'céod* au pluriel, formes du patois vosgien. M. Clesse a conservé les quatre paradigmes

classiques, et si l'on tient compte du soin donné à son travail, il y a tout lieu de croire que ses motifs sont très plausibles, quoiqu'il n'ait pas cru devoir nous les faire connaître.

La seconde partie du travail de M. Clesse comprend les textes patois, à savoir des proverbes, dictons, maximes et des fables, *romances* et dialogues. Quelques-unes de ces *pièces* sont données en patois voisin de celui qui fait l'objet des recherches de l'auteur. Les patoisants sauront gré à M. Clesse de cet essai d'étude comparée.

Enfin le vocabulaire clôt la série du travail de M. Clesse ; sur ce point nous regrettons les scrupules très-honorables de l'auteur, qui a craint un défaut d'harmonie ou de proportion dans les diverses parties de son étude. Ce lexique ne contient pas *tous* les vocables de ce patois ; mais en revanche il nous en donne les idiotismes, et toutes les expressions caractéristiques, orthographiques ou phonétiques.

S'il nous était permis d'émettre ici quelques observations, ou plutôt quelques vœux, nous exprimerions le regret de ne pas trouver dans ce dictionnaire la prononciation figurée de chaque mot : chose des plus importantes pour l'étude de la phonétique, surtout de la phonétique comparée, et qui assure les pas de l'étymologiste dans la recherche des transformations diverses du vocable.

Puisque nous parlons d'étymologie, nous aurions désiré trouver dans ce travail plus de solutions données ou proposées. L'histoire de nos dialectes et même de notre langue française y gagnerait énormément. Nous commençons à revenir du dédain par trop hautain de l'étude de ces formes qu'on eût autrefois qualifiées de grossières. Si notre Académie française, un peu rigoriste peut-être à cet égard, n'a pas donné l'hospitalité à des expressions d'une saveur un peu provinciale, ou rappelant trop le *terroir* local, un de ses membres, Littré, de vénérable mémoire, a montré plus de tolérance, a compris tout le profit que ses successeurs pourront tirer de ces richesses. Aussi ce philologue éminent a-t-il recommandé chaleureusement l'étude de ces formes diverses du langage,

et c'est sous sa haute autorité que nous nous abritons pour présenter à M. Clesse nos *desiderata*. Notre auteur bien préparé à ces études nous donnera ultérieurement tout le fruit de ses recherches ; nous espérons qu'il ne bornera pas son travail aux limites que l'Académie de Stanislas a cru devoir indiquer à la grande majorité de ses correspondants ; mais qu'il voudra bien approfondir quelques-unes des parties de son étude aux points de vue historique et philologique. De cette façon il nous donnera une nouvelle preuve des connaissances peu ordinaires qui lui ont valu son admission dans les sociétés savantes de notre région.

Epinal, 12 décembre 1884.

ESSAI

SUR UN

PATOIS VOSGIEN

(Uriménil, près Epinal)

PAR

NICOLAS HAILLANT.

Une pierre à l'édifice.

« La simple et fidèle constatation des
faits est déjà un grand service rendu
à la science. » (G. Pâris, *Romania* X,
p. 608, 1884.)

§ I. INTRODUCTION.

Dans la préface de son beau *Dictionnaire de la langue française*, Littré, de vénérable mémoire, disait : « . . . J'ai fait usage des patois. Malheureusement toutes ces sources de langue qui coulent dans les patois sont loin d'être à la portée du lexicographe. Il s'en faut de beaucoup que le domaine des parlers provinciaux ait été suffisamment exploré. Il y reste encore de très-considérables lacunes. C'est aux savants de province à y pourvoir; et c'est à l'Académie des inscriptions et belles-lettres à encourager les savants de province. » (Tome 1^{er}, p. xxviii, Hachette, 1873.)

Charles Gérard, cet érudit alsacien, exilé de son pays par le fait de la conquête et auquel l'Académie de Stanislas

s'empressait d'offrir l'hospitalité, choisissait *les Patois lorrains* comme sujet de son discours de réception, et entretenait cette savante Compagnie de l'importance de leur étude, essayait d'en débrouiller l'origine, et charmait ses auditeurs par la sincérité qu'il apportait à dépeindre la saveur de ce langage rustique (1).

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, le Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, notre Académie de Lorraine et enfin,

..... *Si parva licet componere magnis*,
notre Société d'Émulation des Vosges encouragent les philologues qui se dévouent à l'étude modeste mais ardue des patois.

L'appel de l'illustre académicien a donc été entendu, et nous avons désiré apporter notre pierre à l'édifice. Et n'est-ce pas aussi un devoir pieux et filial que l'on remplit avec bonheur, parce qu'on aime son berceau?

En outre les exemples de nos prédécesseurs et illustres maîtres qui explorent cette partie de la science philologique et historique n'ont pu nous laisser indifférent.

Nos chers collègues de la Société d'Émulation ont bien voulu nous témoigner de très sympathiques encouragements en accueillant dans nos *Annales* notre premier travail sur le patois (2), et en nous accordant avec bienveillance l'autorisation de présenter cette année quelques fragments du présent ouvrage aux lectures de la Sorbonne.

Suivant les préceptes du divin Socrate qui nous recommande de nous borner à faire ce que nous savons, de nous abstenir de ce qui est au-dessus de notre portée, afin d'éviter les erreurs et les fautes, nous avons choisi pour

(1) (Séance publique du 24 mai 1875, in *Mém. de l'Acad. de Stanislas*, année 1876).

(2) Examen du travail de M. Clesse, intitulé : *Essai sur le patois lorrain, patois de Fillières*, canton de Longwy, in *Annales de la Société d'Émulation des Vosges*, année 1882.

l'objet de notre étude la vieille langue de notre pays natal qui a été celle de nos jeux enfantins avant de devenir celle des rudes épreuves de l'âge mûr, celle que nous avons parlée dès nos plus jeunes années, et que nous entendons encore à tous moments (1).

Le village d'Uriménil est l'un des sept du canton de Xertigny. Il est situé en amont de la vallée du Coney, au pied du Bambois, qui est le point le plus élevé de cette région. Il compte, d'après le recensement de 1881, 1457 habitants (2) qui sont en immense majorité cultivateurs. La meunerie, la féculerie, la broderie, le commerce du bétail et du fourrage et quelques professions manuelles, telles que celles de maréchal-ferrant, charron, cordonnier, sabotier, charpentier, maçon, bûcheron, etc., etc., se partagent le reste de la population.

Sans trop flatter notre pays d'origine, nous pouvons dire que nos compatriotes sont laborieux et loin d'être dépourvus d'intelligence. Ils en donnent la preuve dans les différentes professions de la vie civile, religieuse et militaire. Cette population s'est reflétée dans son langage, qui contient des documents d'une valeur considérable. Il importe de les étudier soigneusement, car cet idiome, obéissant comme ses congénères à la loi fatale de tout ce qui naît, croît et meurt, semble depuis ce dernier demi-siècle se transformer rapidement dans quelques-uns de ses éléments essentiels. En effet, bien des usages déjà sont abandonnés, entraînant

(1) Nous nous sommes aussi conformé à la doctrine de nos maîtres, MM. Gaston Paris et Paul Meyer : « Quand les personnes qui s'occupent des patois comprendront-elles qu'en cette étude la plus extrême précision est de rigueur tant dans la notation des sons que dans l'exposé des sens des mots, et que cette précision est d'autant plus difficile à obtenir qu'on étend davantage le champ des recherches. » (*Chronique de la Romania*, 1875, p. 459.)

(2) Le Bottin et M. le docteur Bailly, dans son intéressante monographie du Pays des Fauilles et du grès bigarré, publiée dans le *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, 1884, p. 324, lui donnent 1534 habitants.

dans leur disparition les expressions pittoresques et énergiques qui nous les dépeignaient. L'instruction générale, la recherche du bien-être, le développement des sciences et de l'industrie, les relations nouvelles de la vie sociale, le progrès en un mot, tout menace très sérieusement notre idiome rustique, qui sera inévitablement altéré dans sa pureté native. On a dit avec raison *Autre temps, autres mœurs*. On peut dire aussi « autre temps, autre idiome. »

C'est pour cela que nous nous sommes surtout proposé pour but la conservation et la fixation, si nous osons ainsi parler, du patois d'Uriménil à ce jour.

Nous avons du moins essayé de « fixer un idiome populaire, c'est-à-dire une langue flottante, indécise, capricieuse et vous échappant quand vous croyez l'avoir saisie » (1).

Notre travail (nous nous berçons de cet espoir) apportera au philologue et à l'historien les matériaux dont l'importance a été supérieurement démontrée par M. Ch. Gérard (2). Et l'histoire de notre région et même celle de notre belle langue française n'en tirera-t-elle pas tôt ou tard quelque profit? « Combien de découvertes, dit justement M. Fr. Bonnardot, les patois, ces conservateurs de la tradition, ménagent-ils à la science, mais aussi combien est-il temps de les interroger » ? (3)

Nous ne voulons pas traiter ici l'origine de nos parlers provinciaux, car cette question mérite une étude à part. Cette histoire ne pourra se faire, à notre avis du moins, avec exactitude, que lorsque les travaux partiels seront eux-mêmes terminés.

Qu'il nous suffise d'indiquer rapidement les principales propositions suivantes qui, si elles n'ont pas encore atteint

(1) Favrat : Introduction au *Glossaire du patois de la Suisse romande* par le doyen Bridel, p. vi, Lausanne, 1866.

(2) Op. cit., p. xv.

(3) *Document en patois lorrain*. LE GRIEF, etc., in *Romania*, 1872, p. 339.

la certitude historique, n'en sont pas moins considérées par nos plus célèbres philologues, comme de la plus grande valeur. Elles nous serviront tout au moins de jalons et pourront jeter quelques lumières tant sur le système étymologique qui nous a paru devoir être exposé, que sur la terminologie que nous avons adoptée.

Il est généralement admis que les langues novo-latines viennent directement du latin, non pas classique, mais *rustique* ou *populaire*. Certains auteurs affirment même que ces idiomes tireraient leur origine de l'*ancien latin* vulgaire, dans lequel ils retrouvaient notamment le caractère analytique du français.

Ces divers parlers forment des groupes déterminés et présentent comme un air de famille. Ils sont synchroniques, c'est-à-dire ont été formés en même temps et ne procèdent pas l'un de l'autre ; ils vivaient côte à côte sur le territoire italien, provençal, français, etc., etc., jusqu'à ce que l'un d'eux, par suite de l'influence de circonstances politiques, acquit la prépondérance sur ses congénères, devint ainsi *primus inter pares* et fut élevé à la dignité de langue officielle. Cette situation a été justement comparée à l'histoire d'un fils de famille qui réussit à faire son chemin et parvient aux honneurs, tandis que ses frères continuent leur modeste et obscur train de vie.

Les dialectes qui n'ont pas été absorbés ou étouffés par la langue officielle, ceux qui sont encore parlés ou du moins dont les vocables sont encore employés dans certaines régions déterminées, ont donc leur valeur historique et leur importance tout au moins locale. Leur reconstitution scientifique, les études critiques dont ils doivent être l'objet, peuvent apporter des documents utiles à l'historien et au philologue même qui se livrera à l'étude du langage contemporain. On peut même affirmer que ce n'est que par un grand nombre de monographies locales que l'on peut espérer arriver à une connaissance exacte de tout ce composé d'éléments si divers qui s'appelle aujourd'hui la langue française. N'est-ce pas

par l'étude préliminaire de la flore régionale, que l'on arrive à dresser une flore générale qui sera d'autant plus exacte, que les matériaux auront été choisis et discernés avec soin par les botanistes ayant de l'expérience et de l'autorité en ces sortes de travaux ? Et n'est-ce pas ainsi que procède le véritable savant, s'il veut suivre le sage précepte du philosophe qui enseigne d'aller du simple au composé ?

On admet aussi, et presque sans contestation, que la langue parlée, étant un organisme vivant, subit comme tout être organique l'influence du climat et de la race, et n'échappe point non plus à l'influence de la loi historique de l'assimilation des éléments qui sont propres à son évolution dans le temps et dans l'espace. Aussi range-t-on la linguistique au nombre des sciences naturelles, c'est-à-dire des sciences d'observation.

Enfin M. Littré a démontré l'existence d'une langue française du XI^e au XIII^e siècle qui a conservé, notamment comme trait caractéristique, les deux cas-sujet et cas-régime.

Si l'on observe un idiome à sa naissance, on s'empresse d'abord de rechercher son élément constitutif, c'est-à-dire ses vocables. Ainsi on étudie le mot en lui-même, à savoir son thème, ses affixes, son accent, ses flexions, sa structure. ses organes et leurs formes, en un mot son *anatomie*. On en étudie ensuite la signification directe ou dérivée, son rôle dans la langue, sa fécondité ou sa stérilité, sa naissance, sa paternité ou sa filiation, ses transformations, les fonctions de ses organes, son règne, sa mort, en un mot sa *physiologie*.

Puis observant son lexique, on embrasse l'ensemble des vocables, on détermine les causes de la non-admission de certains d'entre eux, de la transformation de ceux admis, de leur nouvel uniforme, et les lois qui président à la disparition de ceux qui ne sont pas nés viables.

Après avoir ainsi fixé ceux que la loi fatale de la concurrence vitale laisse survivre, on s'enquiert de leur véritable origine ; et alors, après avoir décidé que la grande majo-

rité appartient à tel ou tel groupe, on recherche la filiation de ceux qui appartiennent à ce groupe. Ici l'ancienne influence du sol réclame ses droits et les autochtones apportent les vieux et respectables débris de l'héritage paternel.

Puis le voisinage absorbe les éléments qui lui conviennent ou impose les siens, et souvent un dialecte qui a abandonné un de ses vocables le reprend avec sa nouvelle forme.

En sorte qu'entre les airs de famille communs à un grand nombre de dialectes on leur reconnaît néanmoins des caractères propres et exclusifs, soit dans la forme ou la prononciation, soit dans la syntaxe, les locutions, etc., en un mot dans son génie. C'est là ce qui constitue, disions-nous dans un autre travail, l'originalité de chaque patois. Il n'y a pas deux villages si rapprochés qu'ils soient, qui aient un idiome identique (1).

Et il n'en saurait être autrement. Les naturalistes savent qu'il n'y a pas non plus dans le domaine du monde organique deux individus absolument semblables, si rapprochés qu'ils soient de leur origine commune ; qu'il ne se trouve ni deux hommes, fussent-ils frères, ni deux animaux, ni deux plantes, que l'on puisse impunément confondre. (2)

Mais par contre il y a comme un fond commun dans l'idiome de chaque région. L'appareil vocal a été soumis à

(1) Depuis la rédaction de cette phrase, j'ai trouvé cette idée exprimée sous une autre forme, dès 1865, par M. l'abbé Guillaume : « Nous étant tout d'abord convaincu qu'il n'existe pas d'idiome patois identiquement commun à toute une contrée, à tout un canton ; qu'il se trouve au contraire de paroisse à paroisse des variantes dans le choix des mots et dans la manière de les prononcer, dans les voyelles et dans les consonnes qui se reproduisent de préférence..... » (Avant-propos de la *Traduction en patois du pays de Toul d'une bulle du souverain Pontife Pie IX*, p. 126, 7^e volume, 2^e série des *Mémoires de la Société d'Archéologie romaine*.) Je suis heureux de trouver dans l'opinion de mon savant collègue un pareil appui en ma thèse.

(2) « Deux individus d'une même espèce ou d'une même famille ne se ressemblent pas complètement. » (D^r Paul Topinard, *L'Anthropologie*, 3^e édit. p. 536, Paris, Reinwald, 1879.)

des lois d'hérédité à peu près constantes et presque identiques; il a en outre subi des influences analogues de climat, en sorte qu'un parler pêché au hasard dans cet océan de parlers si ondoyants a, pour ainsi dire, fait tache sur ses congénères, et que l'étude complète et approfondie de cet individu peut être considérée jusqu'à un certain point comme type et donne en quelque sorte la clef des arcanes de toute une famille. La nature n'a créé ni familles, ni genres, ni espèces, mais des individus que la science doit étudier isolément pour arriver à l'intelligence aussi parfaite que possible de l'ensemble.

Notre essai toutefois (est-il nécessaire de le dire?), n'a aucune prétention scientifique. C'est notre ouvrage de début dans la philologie, et nous ne pouvons, à notre grand regret, consacrer à ces intéressantes études dialectologiques que les loisirs que nous laissent nos devoirs professionnels.

Nous avons essayé cependant de mettre notre travail, nous ne dirons pas à la hauteur de la science contemporaine, mais tout au moins au courant des meilleurs travaux les plus récents dont nous donnerons plus tard la bibliographie.

Nous ne nous dissimulons pas non plus que notre œuvre, telle que nous la présentons, ne contienne quelques omissions involontaires, peut-être même des erreurs (1). Mais si l'on veut bien se rappeler un instant que cet essai est la première application d'une méthode raisonnée à notre langue rustique; que c'est la *première fois* que ce patois d'Uriménil est écrit et que notre essai offre quelques parties nouvelles, telles que la prononciation figurée, l'étymologie, la nomenclature et l'origine des sobriquets et des noms distinctifs des animaux de culture, des lieux dits (2) et de leur signification, etc., etc., on voudra bien nous savoir gré de

(1) « Nous serons très-reconnaissant aux personnes et tout particulièrement à ceux de nos collègues qui voudront bien nous les signaler.

(2) « L'étymologie des noms de lieux est l'une des parties les plus difficiles de la linguistique ». G. Pâris. *Romania*, 1873, p. 237.

nos efforts et on pensera que notre travail offrira quelque intérêt aux nombreux amis du patois et peut-être aussi aux personnes qui aiment l'étude des langues romanes.

§ 2. PLAN ET MÉTHODE

Après avoir essayé dans l'introduction de rappeler quelques principes linguistiques et philologiques, et esquissé à grands traits l'utilité de l'étude des patois, il convient d'exposer le plan que nous avons jugé le meilleur.

Dès que l'on ne s'est plus contenté des études superficielles du patois, le premier ouvrage entrepris a été le dictionnaire. C'est ce que firent Oberlin, Petin, etc, pour notre région. Ensuite vinrent les essais de grammaire et de prononciation.

Aujourd'hui on ne se contenterait plus ni de ces deux ouvrages, ni de la manière dont ils étaient conçus. La phonétique doit précéder toute bonne grammaire vraiment digne de ce nom, c'est-à-dire qu'après avoir fait l'inventaire des phonèmes ou sons articulés (voyelles, diphthongues et consonnes), il faut rechercher la meilleure méthode pour les représenter (alphabet). Puis vient l'étude des origines et des formations (morphologie). Enfin la grammaire proprement dite comprenant tout à la fois la flexion et la syntaxe.

Un dictionnaire qui se bornerait à la notation de sens ne serait plus regardé que comme un squelette. Mais ajoutez à ce premier travail : 1° la prononciation figurée qui peint aux yeux les sons; 2° des exemples pour les diverses acceptations du vocable; 3° l'étymologie, qui remonte aux origines à travers les formes anciennes, décrit les phases de ces formes et celles de la signification du vocable : ces matériaux, naguère inertes, deviendront un organisme, s'animeront et vivront.

Tel est le cadre que nous avons essayé de remplir.

§ 3. DÉTERMINATION DE LA PLACE DU PATOIS D'URIMÉNIL
DANS LE DOMAINE PHILOLOGIQUE.

Le naturaliste ou l'observateur — c'est tout un — qui veut assigner son rang à l'individu ou à un groupe quelconque, doit embrasser d'un vaste coup d'œil l'ensemble du domaine auquel il rattache l'objet de son étude.

Mais nous avons laissé entendre que cette œuvre de classement ne pourrait présenter la certitude scientifique désirable, que lorsque chacune des parties concourant au tout aura été elle-même profondément explorée et reconnue.

On ne peut donc en l'absence de monographies complètes espérer de sitôt une œuvre de généralisation méthodique des patois, fût-ce même d'une région.

Toutefois il est certains traits généraux certaines lignes tellement apparentes, que nous nous ferions un reproche de ne pas esquisser même superficiellement.

Aussi avons-nous besoin d'une grande indulgence pour cette partie de notre travail qui est, avec la phonétique et l'étymologie, l'une des plus délicates.

Le patois vosgien d'Uriménil appartient dans les langages indo-européens à la branche italique, à la subdivision des langues romanes, ou novo-latines, qui sont d'après Hovelacque au nombre de sept : le portugais, l'espagnol, le français, le provençal, l'italien, le ladin et le roumain. (*La Linguistique*, p. 317. Paris, Reinwald, 3^e édit.)

Le français ancien s'est partagé en deux embranchements, la langue d'oc d'une part, et la langue d'oui ou d'oïl d'autre part.

Cette dernière comprend comme pays principaux :

A Dans notre France actuelle : la Normandie, l'île de France, la Picardie, l'Artois, la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne et la Franche-Comté.

B Dans les Bays-Bas cette région dite *Pays Wallon*, situé au nord et à l'est de notre Flandre, qui comprend notamment

une grande partie de la Belgique, la Flandre wallonne (ou les Flandres occidentale et orientale), la province de Namur, le Hainaut, le pays de Liège, le Limbourg et le Luxembourg non-allemand.

C En Suisse les cantons dits français, notamment celui de Bâle, ceux de Neuchâtel, de Fribourg, de Vaud, de Genève et du Valais.

Dans cette vaste étendue de territoire qui affecte sensiblement la forme d'un gigantesque triangle, dont l'un des angles aboutirait au canton de Vaud, on peut se figurer un rectangle dont les grands côtés seraient sensiblement parallèles au cours de la Moselle et de la Meuse, et qui comprendrait seulement la Lorraine, la partie nord de la Champagne et le pays Wallon. Ce sont les idiomes qui paraissent avoir le plus d'affinité entre eux.

Restreignant encore notre aire philologique, nous la bornerons à l'ancienne Lorraine, et nous appellerons, avec M. Adam, *Patois lorrains*, ceux qui se parlent dans cette circonscription géographique.

Dans son introduction § 5, p. XLVI et suiv. et dans la carte qu'il a dressée depuis pour la Société de géographie de l'Est et publiée dans la Bulletin du 2^e trimestre 1881, cet estimable auteur subdivise les patois lorrains en deux parties principales, ceux de la région orientale ou de la montagne, et ceux de la région occidentale ou de la plaine.

J'ai suivi des yeux cette ligne séparative. Elle part de l'ouest de Mousson, fait un crochet à l'ouest vers Martincourt et Hamonville, puis revient à l'est passer entre Malzéville et Nancy. Elle descend ensuite directement vers Mirecourt qu'elle laisse à l'ouest avec Dompierre, englobe Sanchey, Charmois-l'Orgueilleux, *Uriménil*, Uzemain, Xertigny, Remiremont, et laisse à l'ouest Razey, Grandbois, Rupt et Ramonchamp.

A peu près perpendiculairement à cette ligne principale, une ligne secondaire isole au sud la région limitrophe de l'idiome franc-comtois et rejette vers cette contrée Hennezel, Grandbois, Razey, La Chapelle-aux-Bois, Xertigny, le Clerjus, Remiremont, etc. . . .

Uriménil se trouve ainsi dans l'angle nord-est formé par l'intersection de ces deux lignes principale et secondaire. Son patois appartient donc d'une part au parler de la montagne, et il se trouve de l'autre séparé de la région limitrophe de l'idiome franc-comtois. Il reste donc *vosgien* (1) dans toute l'acception du mot. En outre il est montagnard et non franc-comtois.

Enfin nous le faisons rentrer dans la XII^e catégorie créée par M. Adam pour les patois des communes situées entre Meurthe et Moselle, qui forment un grand dialecte dont le centre se trouve placé dans le canton de Bruyères et qui déborde à l'ouest sur la rive gauche de la Moselle jusqu'à Frizon, Mazelay, Sanchey, Charmois-l'Orgueilleux et Grandbois. M. Adam y distingue 6 sous-dialectes dont le sixième comprend les communes de la rive gauche de la Moselle, et c'est à ce dernier groupe, selon nous, que le patois de la commune d'Uriménil appartient.

En terminant une partie de notre tâche, nous devons faire les plus extrêmes réserves sur le résultat que nous proposons. En effet notre dessein a été bien plutôt de faire connaître l'état actuel des travaux contemporains relatifs au classement des dialectes lorrains, que de prendre parti dans cette grave question. Car d'une part, pour apprécier comme il le mérite le considérable travail de M. Adam, il faudrait avoir eu comme lui le bonheur et le plaisir de dépouiller les nombreux et intéressants travaux envoyés à l'Académie de Stanislas. D'autre part il faudrait rechercher si la méthode adoptée par M. Adam, et qui consiste à classer géographiquement les dialectes en délimitant leurs circonscriptions d'après tel ou tel fait linguistique, a bien réellement et scientifiquement la supériorité sur celle qui consiste simplement

(1) Nous donnons à cette expression *vosgien* une signification plutôt administrative ou orographique que philologique, à peu près comme l'a fait M. Adam pour la désignation *Patois lorrains*.

à indiquer sur quelle espèce de terrain règne chaque fait linguistique et qui fait la géographie des caractères dialectaux bien plus que celle des dialectes (1).

II. PHONÉTIQUE (2)

La seconde suite de ce travail sera consacrée à la phonétique.

Dans une première section nous ferons l'inventaire, nous étudierons l'origine et nous exposerons le système de notation des phonèmes. Nous verrons ensuite rapidement les accidents généraux.

La seconde section comprendra le traitement des lettres latines et autres dans notre patois, et la correspondance des principaux groupes français.

PREMIÈRE SECTION

INVENTAIRE, ORIGINE ET NOTATION DES PHONÈMES.

§ 1^{er} Voyelles

I. Voyelles simples.

A.

A pur, franc ou typique : *dhan* aisé = a fr. et habituel dans blanc. Il dérive : 1^o d'un *a* originaire en position : *frâne* frêne, *lâche* large, *flâmme* flamme, *châ* viande ; 2^o du groupe *ct* : *lâcé* lait, *lactem*, *fâ* fait, *factum*. 3^o E origin. *lôhâie* lézard,

(1) Voir sur cette dernière méthode Paul Meyer, *Romania*, 1875, p. 295.

(2) Des fragments de ce travail extraits de la *Phonétique*, de la *Grammaire* et du *Dictionnaire* ont été envoyés à la Sorbonne et lus, à la Réunion de 1882.

lacertus ou lacarta, *târe* terre, terra. 4° I origin. accentué : *sangle* sangle, cingulum, cingula ; atone *sanguie* sanglier, singularis ; 5° d'une synérèse : *âr* air, aer, *brâre* pleurer *bragire* ? *trâre* traire, trahere. 6° De la résolution vocalique d'une consonne : *âdié* aider, *aj'tare*, *piante* plaindre *plagnere*, pour *plang*. (Diez, *Gramm.* I, p. 398, trad. franç.)

E

E muet non accentué : *chemi ch'mi* chemin. Le parler l'omet, et nous ferons de même dans la notation, sauf quand il sera nécessaire de maintenir les lettres originaires et de remplacer les caractères d'imprimerie manquants. Ex : *Genôse g'nôse* genievre, *gellne g'lne* poule. (Le *g* cédillé nous manque.) Cet *e* provient de voyelles atones *s'maine* semaine, *m'nu* menu, *g'lne* poule, *g'nôse* genevrier.

E fermé : *tête* tête, *père* père, *mère* mère (1) *fer* fer, les monosyllabes *des*, *les*, *mes*, *les*, *ses*, et les désinences *êche* (ège franç.) *collêche* collège, *liêche* liège, et *ère* *têtière* têtîère, *première* première, *dérère* dernière.

Cet *é* provient de l'*a*, de l'*e* de l'*i* accentués *âdié*, aider, *père*, *mère* ; *régle* règle, *mêche* mèche.

E ouvert *bié* blé, *tié* clef. Il provient 1° parfois d'un *i* : *trêfe* trêfle ; 2° très fréquemment d'une prosthèse devant l'*s* impure : *ehhôle* échelle, et ailleurs : *ègrâwouisse* écrevisse. 3° d'un *a* accentué : *nêz* nasus, *chânté* chanter, *aimé* aimer. Ces derniers correspondent à l'anc. *ei* du v.-fr. et des textes lorrains.

E long correspond à notre *Ê* français. Il est rare pur, *brême* fragile. Mais fréquent lorsqu'il est précédé d'un autre

(1) Nous n'ignorons pas que le groupe latin *atr*, au lieu de se réduire en *er* selon l'usage général du français, est devenu dans quelques dialectes de notre zone, notamment en Bourgogne, *air* comme en provençal : *paire maire*, (Voy. Paul Meyer, *Notice sur un ms. Bourguignon*, in *Romania*, VI, 1877, p. 4-46) et dans nos anciens textes lorrains *eir freire*. (Voy. la belle collection des *Documents rares ou inédits de l'histoire des Vosges*, passim.) Mais nous avons préféré la notation *é* dont le son nous a paru plus fermé que celui de la notation *ai*.

son vocalique : *poêne* peine, *woêne* veine. Il provient notamment de l'*e* originaire accentué.

I

L'*i* bref provient 1° de l'*i* primitif : *èpi*, épi, *liè* lier ; 2° de l'*e* originaire : *mort-z'-if* ivre-mort ; 3° de cet *e* allongé : *mi* moi, *ti* toi ; 4° de l'*o* : *sinnè* sonner.

L'*i* long provient d'un *i* et d'un *u* origin. : *lime* lime, *ingue* ongle. Nous le surmontons d'un accent circonflexe : *sîme* signe.

O

Il est intéressant de noter que le français ne distingue pas soigneusement les deux espèces de sons dus à l'*o* ouvert et à l'*o* fermé (1).

O ouvert = a o, son intermédiaire entre l'*a* et l'*o*, analogue au français *vieillot*, *Saône* (bref) *'nollè* aller, *olkon* artisan, *ollmand* allemand, *olouotte* alouette, *onnaye* année, été, *bôcrè* tourte au lait, *dôlè* ! soit ! *dôt* dent, *tôt* toit.

Notation. D'anciens textes lorrains, notamment le *Dialogus anime conquerentis* (*Romania*, 1876, p. 319), notent ce son *au*. Cette graphie a l'avantage de conserver l'*a* originaire, mais expose à la confusion de prononciation avec la diphtongue *au* = *ai* dont le son est bien plus fermé et plus long. Nous le notons ò.

Il provient 1° d'un *o* originaire : *sòvon* savon ; 2° *e* origin. : *morchand* marchand ; 3° *i* *cròtte* crête, *crista*, *longue* langue, *lingua* ; 4° *au* *dròye* oreille, *auricula* ; 5° *oé* *fòme* femme ; 6° *o* *hòme* homme ; 7° *a* *vòlu* valoir, *valere*, *fòllu* falloir, *fallere* (2) ; 8° de la résolution d'une gutturale : *dròt* droit

(1) Voy. cependant un beau travail de G. Pàris, sur l'*o* fermé, in *Romania*, X. 1884, p. 36-62, 1^{re} suite.

(2) L'*o* latin long par position persiste généralement, ainsi que nous le verrons dans la seconde section de cet essai : *ponre* pondre, *fouót* fort, *còrps* corps, *mouót* mort, etc.

*drictum, a.-fr. droit, *ètrèt* étroit, a.-fr. estreit, *cròtche* croître, a.-fr. creistre.

L'o fermé sera noté o. Ex : *dotè* craindre, et les monosyllabes *lo*, *do*, *mo*, *to*, *so*, *nos*, *vos* le, du, mon, ton, son, nous, vous.

Il provient : 1° de l'u lat. long par position *Tidrgotte* Clairgoutte, gutta, *cotrée* coude, cubitus; 2° atone *covè* couvrir, cubare, *d'zos* dessous, subtus; 3° ul lat. adouci *sofe* souffre, sulphur; 4° au origin. *forgé* forger, fabricare, faurcar. 5° E originaire *etôle* étoile, stelam, *pôle* pensile, poêle, *tôle* toile, telam, *chandôle* candelaire, *sôle* seigle, secale; 6° de l'o originaire *hôle* huile, olea.

L'o long est tantôt ouvert : *hôme* homme, *fôme* femme, tantôt fermé : *ôche* orge, *chandôle* lampe, *tôte* tordre. Il correspond à notre au français (long), nous le notons ô pour les deux qualités. Il provient : 1° d'un e allongé *tro* trois, ou accentué *chandôle*; 2° d'un i origin. accentué *longue* langue, lingua; 3° d'un au étranger *bauque* bague, goth., *baug* (ou **bauga* **bauca*).

U.

Nous avons l'u bref : *muhh* mur, *raivuhé* aiguïser, qui provient : 1° d'un u origin. *raivuhé* (acutus), *maïvu* mûr, maturus, 2° des syllabes *e-u*, *ey-u*, *o-u* produites à la suite d'une élision *bu* (beü), *crèyu* cru, *poèyu* pu (peü poyut. Voy. Diez, Gramm. I, p. 396, tr. fr.); 3° ui latin *runè* ruiner (ruina); 4° de l'attraction de u-i o-i : *m'nusier* menuisier, **minutiarius*, *jun* juin.

L'â long provient de l'â long et de l'u bref *bâr* beurre, *frödure* froid, *l'vâr* levure.

Voyelles composées.

AI.

A adouci ou troublé (1) sonnante AI. Ex. : *ai* à, *aic* quelque

(1) J. CORNU, *Chants et contes populaires de la Gruyère*, in *Romania*, 1878, p. 197.

chose, *brais* bras, *chaitte* chat, *daimé* dame. Equivalent de l'ai français dans j'aimais. Il est tantôt long, *braimè* désirer ardemment; tantôt bref *khaippè* échapper. Notation, nous conservons pour les deux cas l'ai archaïque connu depuis longtemps sous le nom d'ai lorrain et bourguignon, si fréquent dans les anciens textes (voir notre *Dictionnaire*), nous l'aurions trématé comme en allemand.

Comme qualité, cet ai est tantôt fermé. Ex. : *woyaiche* voyage, *sauvaiche* sauvage, *freumaiche* fromage, *maique* maigre, et en même temps long. Il est tantôt bref et ouvert; *khaippe* sauf, *paireuye* pâte, *faihhotte* maillot. Origine : l'ai ouvert provient : 1° d'un a bref originaire : *aimè* aimer, amare; 2° a atone *paireuyi* pâte du tisserand et du cordonnier; 3° a en position *faihhotte* langes, fascia, *maitée* marteau, martus, *païhhée* échalas, paxillus; 4° de la chute d'une consonne *chaîne*, *catena*.

L'ai long et fermé : 1° d'un a accentué *woyaiche* voyage, viaticum, *sauvaiche* sauvage, silvaticum; 2° d'un a atone *painèye* panier, panarium; 3° de la résolution d'une labiale j'airà j'aurai, habere, j'sairà je saurai, sapere.

AO Voy. O.

EE

EE *fée* fille, *guée* quille, *vée* veau, *bee* beau, *payée* habitant de la plaine. Il correspond au son français de fée, giboulée. Il est moins accentué que l'èye que nous trouverons plus tard et se place entre cette diphthongue et l'é simple. Nous le notons ée (1). Il provient : 1° d'un i *chèvée* cheville, clavicula, *fée* fille; 2° de la syllabe *el* ou *il* : *ainnée* anneau, *bée* beau, *novée* nouveau, *chaitée* chateau, *faivée* fleau, flagellum, *eutée* outil, utile ?

(1) Cette notation est adoptée par M. Cosquin : *bee*, *quée*, XVIII^e conte, *Peuil* et *punce*, in *Romania*, VI. p. 244-245, 1877.

Eu n'est actuellement une diphtongue que pour l'œil (4) comme *ou* du reste, ainsi que nous le verrons. A défaut de lettre unique nous le notons *eu* : *euhe* porte, *meu* mieux.

Il provient 1° de l'i atone : *beuton* beton, bitumen ; 2° de l'o accentué *n'veu* neveu, nepotem, *preûse* preuve, proba, *meurri* mourir, mori ; 3° de l'o atone : *meulin* moulin, molinum, *mieûle* meule, molina ; 4° du *gl* médian : *teûle* tuile, teg (u) la ; 5° de la résolution de ul : *g'neu* genou, geniculum ; 6° de l'affaiblissement d'une gutturale : *heût* huit, *keure* cuire, *keuhhe* cuisse ; 7° de la chute d'une consonne : *teule* ; 8° de la diphtongaison d'un *e* : *meux* mieux, melius ; 9° Il correspond aux lettres françaises suivantes : *o*, *creuchot* crochet, *breuchi* (cruche) broc ; *ou*, *cutée* outil ; *ui*, *en'dépeu* depuis, *pètu* (trou) pertuis, *veudiè* (vider) anc. fr. *vuider* ; *u*, *breulè* brûler, *keurieux* curieux.

OU

Ou dans *mou* beaucoup, *fouè* fourneau, *ou* français. Origine 1° *o* accentué : *nou* nœud, nodus, *hoûre* heure, hora ; 2° atone : *courône* couronne, corona ; 3° *u* bref : *joug*, jugum, *mouhhe* mouche, musca ; 4° *u* accentué : *coupe* coupe (de bois), cupa ; 5° long par position : *ours*, ursus ; 6° par adoucissement de la forme *ol* et *ul* : *poûre* poudre, pulvis, *pouce*, pollicem ; 7° lettres françaises correspondantes : *oi*, *ouhé* oiseau ; *ui*, *bouhhou* buisson ; *eu* final (source très-abondante), *heurou*,

(4) Mais elle provient de l'ancienne diphtongue *ui*. Il nous a paru intéressant de donner ici l'explication de la formation de ce son, que je n'ai trouvée nulle part mieux résumée. « La diphtongue *ui* est composée d'une labiale et d'une palatale dont l'articulation a dû paraître difficile au patois moderne ; pour l'éviter, on a remplacé le plus extérieur des deux sons par celui de même nature que le plus intérieur offert par la langue, c'est-à-dire par une palatale, et le plus ressemblant au premier, c'est-à-dire *ô*, et *ui* est devenu ainsi *oi* et par transposition *io*. C'est ce que montrent les mots *aujourd'hui*, *nuit*, *suis*, *suis*, etc. transformés dans notre patois en *auj'd'heuye*, *neuye*, *hheuye*, *seuye* (je suis). » CH. JONET, in *Romania*, 1876, p. 492.

heureux, *viâtou* verveux ; *our*, *boûde* (bourde) mensonge, *journâye* journée, *founò* fourneau, *boïne*, borne.

§ 2. Diphtongues.

A partir d'ici, il sera facile de remarquer dans la suite de notre travail que notre patois est très riche en diphtongues et autres sons mixtes (nasales, semi-voyelles, aboyantes, etc.) Le français sous ce rapport nous paraît d'une pauvreté désespérante.

A. — DIPHTONGUES PURES (OU SIMPLES).

AI EU OU ayant été examinées, il ne nous reste plus que les suivantes.

AU *sau* sel, *mau* mal, *dau* dé (à coudre) = au français. Il provient d'*au* originaire : *causse* cause, *causa*, *taurée* taureau, *taurellus*.

EAU très rare. *Eauf* eau.

EI *holeine* haleine, *feinte* faiblir, *jeinde* joindre (les bœufs). Origine, résolution d'une gutturale : *neir* noir (nigr').

IA *bianc* blanc, *fan* taupe (1).

IE *chié* chien, *chiéfe* chèvre. Origine 1° *a* originaire : *chié* canis, *chiéfe* capra, *botié* baptiser, a.-fr. baptier ; 2° *e* accentué : *fiéhh* amer, *ferus*, *mié* miel, mel, *bié* bien, bene, *liéfe* lièvre, *leporis*, *fiéfe* fièvre, *fébris*, *pière* pierre, *petram*, *rié* rien, rem, *pié* pied, *pedem*, *vié* vieux, *vetus* ; 3° *i* atone : *fié* fumier, *fimarium* ; 4° contraction ou mouillement : *bié* blé, *hauffié* chauffer ; 5° A dans le suffixe *as atis* moitié, pitié ; 6° E allongé *pien* plein, plenus.

(1) Ce phonème, dans *diâpe* diable, *liard*, *piâyé*, disputer, n'est pas à proprement parler une diphtongue, mais une simple combinaison accidentelle due à une synérèse. (Voy. Diez, *Gramm.* I, p. 397, tr. fr.) sur son emploi dans d'autres vocables et pour les autres exemples d'*iè*, *ieu*, *io*, *ion*, voy. les consonnes mouillées *bi*, *pi*, *fi*, *ghi*, *di*, *ti*.)

IAU : *Diadot* Claude, *pouriau* poireau, *cisiau* ciseau (du tailleur de pierre), *ridiau* rideau.

IEU. Orig. 1° *o* accentué : *ieu* œuf, *òvum*, *bieu* bœuf, *bovem*, *mieule* meule, *mola*, *nieu* neuf, *novus*, *nief* neuf, *novem* ; 2° *u* originaire : *étieule* écuelle, *scutella* ; 3° *u* ou *o* avec addition d'un *i* euphonique : *jé pieu* je puis, *possum* ; 4° diphtongaisons d'un *e* : *Dieu* Dieu, *lieue* lieue.

IO : *dio* délicat, *Batiò* Baptiste, *biò* étui du faucheur, *biossé* blesser. Provient du lat. *i-e* par synérèse *pôtiòce* patience, *patientia*.

IOU : *tiouvè* clouer, *fïou* fleur (de farine).

YI Inconnu au français, mais donne pour l'*i* l'analogie du français *ia ie io* pour l'*a*, l'*e*, l'*o* : *ròyi* rave, *òyi* entendu, *Mayie* Marie, *faiyine* faine. Provient 1° de l'*i* accentué : *òyi* audire ; 2° d'une contraction : *faiyine* fagina, *jòyi* jouir, *gaudere*.

YU : *poèyu* pouvoir, *pu*, *òyu* entendu, *crèyu* cru. Dans ces exemples elle provient d'une contraction.

OA — OUA : *boalè* bêler, *woà* voir, *woâ*, guère, *woandré* salir, mouiller, *rwàtiè* regarder, *woâche* pervenche.

OAI *coaichè* cacher, *ouaite* ouate, *oaî* ! halte !

OE bref : *boèhhé*, bercer, *moèné* mener, *poé* poil, *poère* poire, *boèche*, bouche, *coèhé* taire, *foèné* faner, *poète* pointe, *boésé* boiser, *boérotte* burette, *foèse* fève, *toésé* toiser, *foère* foire. Il provient parfois 1° d'un *i* originaire : *boère* boire, *bibere*, a.-fr. *beivre*, *poèvre* poivre, *piper*, a.-fr. *peivre* ; 2° de l'affaiblissement d'une gutturale : *poé*, poing, *pugnus* ; 3° d'une attraction : *tèmoé* témoin, *boète* boîte, prov. *hostia* ; 4° d'un *e* allongé : *aivoé* avoir, *habere*, a.-fr. *avoir*.

OE bref : *coèche* coèche, *aimoèhh* amer. Origine 1° *A* accentué : *aimoèhh* *amarus* ; 2° *E* allongé : *moè* mois, *mensis*, *mesis*, a.-fr. *meis*.

OE long : *aivoèné* avoine, *voène* veine, *poène* peine, *foèngé* fumer, *roèngé* revancher. Provient parfois de l'affaiblissement d'une gutturale : *moène* moine, *monachus*.

OI rare. Se rencontre notamment dans les mots qui paraissent tirés du français, *loi*, *foi*. Il provient d'une attraction : *Antoine*, *coin*, *cuneus*.

OUI : *oui* oui, *fouïne* fouine, *rouinçé* faire des ruades, *ouinque* cri plaintif du porc.

OUAU : *chouau*, cheval, *mouauniè* manier.

OUO long fermé : *mouôt* mort, *mouôhon* maison, *fouôt* fort, *mouôyé* guérir, *fouôchè* fâcher, *mouô* tas, *pouôte* porte, *mouôte* mordre, *rouôyé* remuer à fond, *couôte* corde.

Ouo long ouvert : *bouône* borgne.

Ouo bref ouvert : *bouôché* bêcher, *olouôte* alouette, *rouôt* tour à filer et rouet d'usine, *douò* vers, devers, *pouôhhé* pêcher, *wouôyé* veiller, *bouôri* baril.

B. — DIPHTHONGUES MOUILLÉES.

Le mouillement n'est pas le mouillement français tel que Littré le recommandait; il est exactement celui que ce célèbre auteur proscriit; *botôye* bouteille, et non *botoillq*. Il porte sur presque tous les sons vocaliques. Il est médial ou final. Cependant ce dernier est de beaucoup le plus fréquent.

Le mouillement patois ne coïncide pas toujours avec le mouillement français et réciproquement. Ex. : *geòldâye* gelée, *ètrée* étrille, *fée* fille, *deyhkh* dix, *feuye* feu, *ôye* oie, *dôye* double.

AYE : *onnâye* été, *geòldâye* gelée. Elle provient notamment de la chute d'une consonne latine ou étrangère que l'y a remplacée pour éviter la synérèse; *onnâye* lat. annata, puis annana, annaya, onnâye; *geòldâye* prov. gelada, puis gela-a, gelaya, enfin geòlaye.

EYE : *ç'rihêye* cerisier, *guernêye* grenier. *deyhkh*. Il provient : 1° d'un *e* accentué *deyhkh* decem, *hhêye* six, sex; 2° de la résolution d'une gutturale *cêyé* fauciller, secare, anc.-fr. seier; 3° de l'attraction de *a-i* *premêye* premier, primarius, *dèrêye* dernier, anc.-fr. daerrain, derrain.

EUYE : *peuye* puits, *auj'd'heuye* aujourd'hui, *feuye* feu, *leuye* lieu, *reuye* roue, *meuye* muid, *neuye* nuit. Il provient : 1° d'un *jé* *seuye* je suis, sum; 2° de l'affaiblissement d'une gutturale : *keuye* cuiller, cochlearium, *neuye*, *keuye* cuit; 3° de l'attraction de *u-i*, *o-i* *peuye* puteus, *keuye* cuir, *meuye*,

euhhe porte, ostium; 4° de l'o accentué *feuye* locus, *jeuye* jocus, *leuye* locus, anc.-fr. leu.

OYE : *ðye* ! hélas !

OYE : *ôye* oie, *orôye* oreille, *rôye* raye, *dôye* doigt, origine, *cl* final *ðrôye* auricula.

OUY', OUYE : Ouye ! aie ! *fouyé* fouiller, *fouyte* nom de bœuf, *houye* houille *noûye* nouille *jé poûye* je pouille, *soûye* branchages non fagotés.

§ 3. Aboyantes.

Aux diphthongues mouillées se rattachent d'assez près les aboyantes. Elles sont propres aux patois lorrains, croyons-nous, et ont été qualifiées de cette façon très heureuse par feu M. Lombard. Elles méritent une classe à part, vu leur singularité.

Elles se prononcent dans le haut du palais, la bouche arrondie, en émettant vivement le son pour le laisser s'éteindre insensiblement, le tout en une seule émission de voix. Voici la série, autant qu'on peut toutefois la noter : O... ou eu e. Cette émission se décompose à l'analyse en trois ou quatre sons, dont le dernier assez trainard se termine par un son sourd. J'ai cherché longtemps un signe graphique. M. Adam se contente d'un accent circonflexe : *cooûrs* corps, *châoux* cheveux, et donne même des vocables où aucun signe ne fait reconnaître ce phonème : *ecooourds* accords, *hhorbeyie* sorbier, Celle que M. Clesse signale, p. 8 de son excellente monographie et qu'il note *we* n'a qu'une ressemblance assez éloignée avec nos diphthongues aboyantes (1). Les ouvrages de M. Lombard

(1) *Essai sur le patois lorrain (Patois de Fillières, canton de Longwy. Nancy, Berger-Levrault, 1879).* Voici la note que m'a bien voulu faire parvenir cet aimable auteur. « Mais c'est surtout l'autre terminaison, je crois, qui vous intéresse le plus, celle en *awe*. Celle-là n'est ni longue ni brève, elle ne varie pas. On dit également *dawes* *hoummes* deux hommes, *dawes* *femmes* deux femmes... Quant à la prononciation aucun signe de

étant restés manuscrits, je n'ai pu savoir malgré la lettre obligeante et très-spirituelle de M. Adam comment cet auteur la notait.

J'ai réservé le *w* pour la semi-voyelle initiale ou correspondant notamment au *g* français dans *waidé* garder, *wé* (manche) garde de faux, etc., et je me suis contenté de souligner le son et de le surmonter d'un accent circonflexe *ô*, *ôy*, *au* pour le représenter graphiquement.

a. *O* oui, *bô* bois, *pô* pou, peu, *cô* cou, *tiôr* fermer, *chôsse* chose, *diôre* fierté, *côre* courir, *chô* chou, *hôpital* hôpital.

b. *Dôye* double.

c. *Haûté* cesser, *hawyié* appeler, *paûre* pauvre, *paûsse* halte, *naû* auge, *Vau* d'Aijô *Val*-d'AJol, *Les Waûbines* *Les Vaubines* (lieu dit), *laûrier* laurier.

Origine. Cette recherche mériterait une étude à part. Pour le moment nous citons les exemples suivants : 1° *lr* lat. ou fr. *môre* moudre, *molere*, v.-fr. *moldre*; 2° *ill* d'illos *zô* eux; 3° *au* originaire *tiôre*; 4° résolution de *ol* (aul) latin adouci *cô* collum, *chô* caulis; 5° *o* latin *diôre* gloria; 6° *u* latin *côre* currere; 7° contraction ou agglutination de deux voyelles : *dôe* je dois (inf. *doué* devoir), d'une voyelle et d'une diphthongue *miaûlè* miauler; plus spécialement *au* : 1° l'*au* originaire *naû*, v.-fr. *nauf*, *navem*, *paûre* pauper, *au* août, *augustus*; 2° *al*) allemand *hauté* cesser (Halt).

L'alphabet français ne peut la rendre; mais la diphthongue *au* de l'allemand la rend assez bien. Tout le monde connaît la *Jungfrau* et sait comment on prononce le nom de cette montagne; cette prononciation *frau* est à peu près la même que celle dont il s'agit. J'aurais donc pu écrire à la rigueur *daue* p.-ue peur, *chovaues* cheveux, *lue* loup, mais on aurait été porté à prononcer cette diphthongue *au* comme en français; voilà pourquoi j'ai remplacé l'*u* par le double *w* qui donne plus parfaitement encore d'ailleurs sa véritable prononciation à cette terminaison qui ne doit avoir qu'une ressemblance assez éloignée, suivant moi, avec les diphthongues aboyantes auxquelles vous consacrez un article.... » M. Clesse nous permettra de ne pas reproduire l'appréciation trop élogieuse qu'il fait sur cette partie de notre travail.

§ 4. Nasales.

Nasales simples.

An, *ban ban*, *ran* réduit à porcs.

Ain, *bain bain*.

Aine, *chairpaine* espèce de panier. (V. notre *Dictionnaire*).

Ein, *jeinte* joindre (joindre des bœufs), *feinte* faiblir, *zeink* zinc. Nous adoptons cette notation *ein* au lieu d'*in* pour éviter la confusion avec l'*in* français qui se prononce en général *ein*, réservant le signe *in* à la nasale de notre patois, inconnue à notre langue.

En, *Menre* chétif, *penre* prendre, *tenre* tendre Provient : 1° de l'e originaire *penre* prehendere, *tenre* tener; 2° de l'i orig. *menre* minorem, a.-fr. meindre.

In. La plus intéressante de nos nasales est sans contredit l'*in* et sa composée *yin*. Elle est totalement inconnue au français; elle ne se rapproche complètement ni du latin, ni de l'allemand, parce qu'elle est moins brève et moins dure. Elle semble avoir plus d'analogie avec le final anglais *ing* : *sing*, *spring*, *morning*. M. Jouve : *Coup d'œil*, p. 34, lui assigne une origine germanique, tout en reconnaissant que les Gaulois la possédaient. M. Adam la qualifie de lotharingo-messine.

Exemples : *in un*, *winquesse* cri plaintif du porc, *zingue* retentir. Elle est pour l'i ce qu'est l'*an* et l'*on* pour l'a et l'o. La même remarque doit être faite pour l'*un*, *brun*, *jun* juin, *aipun* à jeun.

Nasale composée YIN.

Cette nasale est presque toujours finale. Elle est aussi sans analogue en français. Elle se prononce comme l'*in* ci-dessus, avec le choc d'un *y* (semi-voyelle) précédent. Elle donne

pour le son *i* le correspondant des français *ian*, *ion* avec les nasales *an*, *on*. Elle se rencontre fréquemment avec les dentales, la semi-voyelle *y* : *trayin* train, *jé voyin* nous voyions.

§ 5. Semi-voyelles.

W. Le double *w* correspond au son *ou* du français suivi d'une autre voyelle, le tout prononcé d'une seule émission de voix : *wôye* fête, *wâde* garde, *wâhhe* flaque d'eau, *woëtte* sale, *Les Woëfes* Les Voivres, commune du canton de Bains, *wâche* pervenche, *wôhhottè* agiter, *wortè* aller et venir. Il pourrait remplacer *ou* dans bien des cas : *chwau* pour chouau, *moôt* pour mouôt, etc.

Origine 1° V, lat. : *wâ* voir, videre, *wâche* vinca, *wéaigé* voyager (via), *woisin*, voisin, vicinus ; 2° G dans les mots d'origine franque ou germanique : *wâ* guère, *wâde* garde et son dérivé *waidè* garder, *wortè* warten ? *Wôyes* Weihe ?

Y Analogue à notre *y* français. Elle est surtout employée dans nos diphthongues mouillées : *boëye* berceau, *mouyé* mouiller, etc. et pour noter la nasale composée *yin*. Cette notation m'a paru de beaucoup préférable à l'*i* redoublé : *ii*, c'est ainsi que j'écris *Yayie* Marie. Il se place encore comme l'*y* français entre deux voyelles sonores où il fait l'office d'un *i* redoublé (1) : *aihhèyez-vos*, asseyez-vous, *èhhayé* goûter, *aippuyé* appuyer.

Origine. L'origine de cette semi-voyelle a déjà été indiquée pour la majeure partie dans les diphtongues *yi*, *yu*, *aye*, *eye*, *oye*, *bye*, *ouye*, avec lesquelles du reste elle fait corps. Toutefois il reste à noter 1° C lat. : *ceyè* fauciller et *sòyè* faucher, qui se rattachent tous deux à *secare* ; 2° X lat. *lâyé* laisser, laxare (2).

(1) Voy. Diez, *Gramm.* I, p. 394, tr. fr.

(2) Je rattache sans hésitation ce verbe au latin *laxare* à cause surtout des formes voisines du même mot : *laihè* à Xertigny, p. ex. Cf. ci-dessous le § relatif aux origines du HH = X.

OBSERVATION. — Le lecteur pourra se reporter au Tableau récapitulatif, qui lui permettra d'embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble des principaux sons vocaliques patois et leur concordance avec les sons français, ou ceux qui s'en rapprochent le plus.

§ 6. Consonnes.

On verra dans la suite de cette étude que si les voyelles changent avec facilité, les consonnes offrent plus de résistance.

On pourra observer aussi la tendance des consonnes finales à passer à un degré supérieur. Ex : *inque* ongle, *maique* maigre, *dosse* douze, *pieuche* pluie. Cette substitution de la forte à la douce est à peu près constante (1).

Les consonnes finales sont souvent muettes, comme en français : *fusil*, *persil*. Je les ai, pour la plupart, fait disparaître de l'écriture : *boudri* pour bouôril, baril, *ch'ni* pour ch'ni, chenil, *soû* pour soûl, *v'ni* venir, *f'ti* vêtir, *geôti*, gentil.

Les consonnes seront traitées d'après le même ordre que les voyelles. Nous nous occuperons d'abord des consonnes simples, puis des consonnes doubles, et enfin des consonnes combinées.

1^o Consonnes simples.

Nous suivrons la classification suivante :

1^o Liquides : *l*, *m*, *n*, *r* ;

2^o Dentales : *d*, *t*, *x* ;

3^o Chuintantes : *j*, *g* doux, *ch*.

4^o Gutturales : *c* dur, *k*, *q*, *g* dur, *h* muette et *h* aspirée.

Gutturale proprement dite *hh*.

5^o Labiales : *b*, *p*, *f*, *v* ;

6^o Spirantes : *s*, *z*, *c* devant *e*, *i* et cédillé devant *a*, *o*, *u* et leurs composés.

(1) Ce cas se rencontre en français : *vif*, *Paimbœuf*, *Rutebœuf*.

Liquides.

L. L équivaut à l franç. Elle provient principalement 1° de l'l (a) initiale : *lâcé* lait, lactem, *lanterne*, laterna ; (b) médiane : *g'line* poule, gallina, *lai*, la, illa ; (c) finale : *geôl* gelée, gelu, *moûle* mûre, mula. 2° Exceptionnellement des lettres suivantes : R *crible* crible, cribum, *poltrait* portrait ; N *orphélin* orphelin, orphanus, *liméro* numéro et (probablement) d'anima dans l'expression *des âlêmes dé lu* (défunt, voy. notre *Dictionnaire*).

Nous rappelons ici que le son correspondant à l'l mouillée du français s'est diphtongué. (Voy. ci-dessus.)

M.

M sonne à la fin des syllabes comme N : *main*, *faim*, ou quand elle précède d'autres consonnes : *damné*, damner. Elle provient 1° de l'm originaire : *mère* mère, mater, *mâte* maître, magister, *hôme* homme, homo, *faim* fames, *main* manus ; 2° d'une n originaire : *piôme* pivoine, pæonia ; 3° d'un b originaire : *sam'di* samedi, sabbathi dies ; 4° Elle s'intercale devant le b dans *r'zombé* résonner, resonare, (ou elle provient d'une n) dans *embété* embêter et quelques autres.

N.

Origine. 1° n lat. : *nôr*, *ner* noir, niger, *ponre* pondre, ponere, *mouôhon* maison, mansionem ; 2° m : *naïppe* nappe, mappa ; 3° l : *niveau* libella, *k'ndye* quenouille, colus, *nentiye*, lentille, lenticula ; 4° mn : *colonel*, colonnel, columna ; 5° ml : *sônê* sembler, sim [u] lare, *essône* ensemble, sim [u] l ; 6° Elle remplace parfois l'l française : *M'noméni* Méloménil.

R.

Souvent muette dans les finales : *entier*, *ôffoier* et supprimée parfois : *dongé* danger. C'est une des lettres les plus

sacrifiées : *gépe* gerbe, *tôte* tordre, *vonte* vendre, *lâche* large. Origine. 1° R origin. : *rò* roi, *regem*, *ru* ruisseau, *rivicellus* (diminutif supposé de *rivus*), *frod* froid, *frigidus*, *deuodr* ouvrir, *aperire*, *fer* ferrum ; 2° L originaire : *robourou* laboureur (*laborare*).

2° Dentales D, T, X.

D à la finale se change ordinairement en t. Il tombe dans les groupes français *ndr udr* : *jeinte* joindre, *môre* moudre, *cousse* coudre. Il provient d'un *d* originaire (a) initial : *dott* craindre, *dubitare*, *droumi* dormir ; (b) médian : *chòdon* chardon, *carduus* ; (c) final : *fròd* froid, *frigidus*. Exceptionnellement on le trouve provenant de l'*l* dans *aimidon* amidon, *amylum*.

T Provient d'un *t* originaire : *t'hhé* tisser, *texere*, *tôye* table, *tabula*, *fieuto* sifflet, (*flatus*), *èpòvòte* épouvante, (*expaventem*), *Caton* Catherine.

Il remplace le *d* final qu'il renforce, surtout aux terminaisons féminines : *dèteinte* éteindre, *raite* côte (fr. raide), *ètête* étude (de notaire, etc.) Ce cas se rencontre aussi dans *lart* (prononcez *lart'*), *lard*, *grantou* grandeur.

X. L'*x* organique ne se rencontre guère en patois que dans les mots savants et étrangers, car il donne habituellement le HH. Elle provient de l'*x* lat. dans *soixante*, *sexaginta*.

3° Chuintantes G doux, J, CH.

G doux et j représentent le son doux chuintant, *ch* le fort. Nous conservons le *g* partout où c'est possible, sans le céder, en le faisant suivre d'un *e* à la manière française : *geòlè* geler, *geau* coq, *geot* gens. Mais j le remplace dans *jubier* gibier. (La notation *geubier* aurait donné la prononciation *jeubier*.)

Origine 1° G latin : *g'line* poule, *gallina*, *jé*, *ju*, *je*, *ego* ; 2° J latin : *jokè* percher, *jucher*, *jacere*, *jeuye* jeu, *jocus*, *jéne* jeune, *juvenis* ; 3° *la*, *iu* lat., écrits plus tard *ja*, *ju* :

déjun déjeuner (jejunus), *déj què* jusque, diusque ; 4° G. fr. ou allemand : *gêpe* gerbe, all. garbe, v.-fr. jarbe.

Le son fort chuintant *ch* a supplanté le son doux dans les finales féminines notamment : *bolche*, (espèce d'étoffe) fr. bége, *é daiche* il retarde (infinitif daigé), *é maiche* il mange (inf. maigé), *nêche* neige. Il provient 1° du c lat. : *châ* viande, caro, *chausses* bas, calceus, *aich'lé* acheter (capital caput), *couché* coucher, collocare, *roche* rocca, *vaiche* vache, vacca, *chouau* cheval, caballus ; 2° *Ia* lat. pour *ja* : *sinche* singe, simia pour simja ; 3° d'une consonne ou d'un groupe étranger au latin : *bieuchot* bloc, all. block, *seuche* soc, gaël, soc et bas-breton soc'h souc'h, *ch'miquè* flairer, schmecken. (V. mon *Dictionnaire*).

4° *Gutturales C dūr, K, Q, G dūr, H muetie et H aspirée.*

1° C dūr, K et Q. Je conserve c partout où c'est possible. Toutefois il est remplacé par K devant *e, i* et leurs composés : *kiboulé* renverser, *kême* écume, *keuhhe* cuisse, *keûre* cuire, *keuyé* cueillir, *kicrôte* petite crête, *kik'lé* rire aux éclats, lorsque la notation *qu* aurait alourdi l'orthographe. La même observation s'applique au c dūr final : *seuke* sucre. Dans tous ces cas, ce son correspond au c dūr français de *casser, carcan, culotte* (culus) : *keuhhe* coxa, *keure* coquere, *côre* courir, currere, *cô* cou, collum, *coché* taire (quietus). Le Q s'est conservé dans ses correspondants : *quot'nè* quêter. Cette dernière lettre provient aussi 1° du *cr* lat. : *maique* maigre, macer ; 2° *g* lat. *longue* langue, lingua, *ingue* ongle, ungula (1).

G dur provient : 1° du g dur latin *gotte* goutte, gutta,

(1) Pour ce g final, qui est une douce en français, j'ai hésité longtemps à la représenter par une des fortes *c, k, q* : certains dérivés, *inguiôte* petit ongle, par exemple, ne conservant pas la forte. Le même phénomène se rencontre parfois en français. J'étais en outre attiré par l'étymologie. Mais cet exemple de changement de la douce à la forte n'est pas rare dans le passage d'une langue à l'autre et j'ai dû l'admettre en indiquant toutefois mes doutes et ces réserves.

gab'lou gabelou (* *gabulum*, *gabëlle*) ; 2° du *c* dur lat. *grds* gras * *grassus*, *crassus*, *s'gond* second, *secundus*.

H MUETTE.

L'H muette s'est conservée dans les correspondants. Elle provient : 1° de l'*h* fr. et lat. *holeine* haleine, *halena*, *houre* heure, *hora*, *heût* huit ; 2° d'une *h* aspirée française *héché* (pr. éché) *herser*.

H ASPIRÉE.

Elle correspond : 1° à notre *h* aspirée du français et à celle du latin *Häye* haie *, *haia*, *haga*, *heursé* hérisse, *hurlé* hurler ; 2° au *T* latin suivi des diphthongues *ia ie io iu* *ròhon* raison, *rationem*, *sohon* saison, *sationem* ; 3° *c* lat. (= *s* franç.) *aipâhé* apaiser, *adpacare*, *bâhé* baiser, *baciare*, *piâhi* plaisir (*placere*), *ouhé* oiseau, *aucellus*, *mouki* moisir, *mucere* ; 4° *ct* latin *lêhu* lu, *lectum* ; 5° *qu* lat. sous l'influence d'une voyelle suivante *keuhine* cuisine, *coquina* ; 6° *s* lat. et franc. *mouohon* maison, *mansionem*, *ç'rihèye* cerisier, *cerasus* ; 7° *z* fr. et *c* lat. *lohâte* lézard, *lacerta* ; 8° *H* étrangère *hoppè* japper, *happer*, holland. *happen*, *hòrò* hareng, all. *haering*, *hâte* id. *hast*, *hête* hêtre, id. *heister* ; 9° enfin elle correspond parfois au *j* français *hambè* enjamber (*jambe*).

Voici quelques exemples de prothèses *hurlé* ululare, *heursé* ital. *arriciare*, *haut* *altus*.

Gutturale proprement dite HH.

Cette articulation est des plus importantes et elle mérite quelques développements.

L'étude en a été faite jusqu'alors d'une façon satisfaisante. M. Adam n'y consacre pas moins de quinze pages, et quelques-uns de ses nombreux correspondants se sont

ingéniés à décrire soigneusement les aspirations connues auxquelles, à leur avis, elle correspond. Sans vouloir entrer ici dans le détail de chacune des opinions présentées, puisque ce serait anticiper sur les travaux futurs de la philologie comparée, nous nous contenterons de les résumer brièvement et aussi exactement que possible.

Pour les uns cette aspiration est le *ch* allemand ; pour d'autres elle ne fait que s'en rapprocher. Certains auteurs se contentent de la désigner sous le nom d' « *h* doublement aspirée », de dire qu' « elle exige une forte aspiration et une émission gutturale énergique » ; qu'elle est une « prononciation rude et gutturale » ; qu'il faut la « fortement aspirer du gosier » ; qu'elle est une « accentuation gutturale bien marquée, et *hh* est à cette aspirée (*h*) ce que *t* est à *d* » ; que c'est « une aspiration qui se prononce du palais et non pas de la gorge. » Enfin M. Bonnardot (et je partage son avis) la croit étrangère à l'alphabet allemand.

Ces appréciations diverses peuvent peut-être facilement s'expliquer ou même se justifier par la diversité des localités d'où l'on a tiré les exemples proposés. Il y a plus : dans notre patois, cette aspiration comme d'autres a ses degrés de force et d'intensité, si je puis ainsi parler. De même qu'il y a le *ch* allemand dur et doux *nach ich*, il y a aussi le *hh* dur et doux. Les oreilles habituées perçoivent une nuance entre l'*hh* finale de *Keuhh*, *duhh*, *muhh*, *bouohh*, *couhh*, et l'*hh* médiane de *gohh'not*, *ehhi*, *pouhhée*, *pouhhosse*. *Woh-honcot*. Mais une étude spéciale, quelque intéressante qu'elle soit, nous entraînerait trop loin et pourra se faire quand toutes les autres parties de cette étude auront été traitées également.

Il nous suffira pour le moment de dire que ce *hh* est le signe caractéristique de l'aspirée gutturale de notre patois.

Comme le *j* espagnol il sort du fond du gossier (1).

(1) Voy. Diez, *Gramm.*, I, p. 345, trad. franc.

Il se présente à l'initiale, à la médiale et à la finale. Voici quelques exemples de ces trois cas.

(1) HH initial. *HHâ* sec, aride, *hhaippe* sain et sauf, *Lai HHaitte* (ou HHette selon l'étymologie que l'on adoptera) La Xatte, *hhaudè* échauder, *hhauffié* chauffer, *hhaunwoè* laver, *hhayeure* chaise, *hhèye* six, *hhéyé* perdre gâter, *hhèdè* édenté, *hheuye* suif, *hheuye* siffler, *hhißeu* printemps, *hhionné* frapper, *hhivè* se dit de la neige poussée par le vent, *hh'ndye* échine, *hhnon* bois formant le tissu de la *chairpaine*, *hhô* haleine, buée, *hhô* giron, *hholaiche* ridelles, *hhôlè* garnir la voiture de ses ridelles, *hholon* échelon, *hhollotte* petite échelle, *hhombrot* couvercle de berceau, *hhon* planche de rebut, *hhoppold*, qui fait l'affaire, l'empressé, et son verbe *hhoppold*, *hhoudye* gironnée, *hhoudée* sourd, *hhoud* essuyer, *hhounè* répugner et son subst. *hhounou*, *hhôyé* glisser et son subst. *hhôyotte*, *hh'mèle* semelle *HHoromieu* Xaronval.

(2) HH médial. *Aihher* asseoir, *baihhe* baisse, *bihhe* bise, *bouohhe* bourse, *ch'mihhe* chemise, *crohhe* croître, *dehhonte* descendre, *dohhe* averse. *ehhi* essieu, *ehhôte* échelle, *ekhonte* bardeau, *ekhottè* chasser, expulser, *euhhe* porte (huis ?) *èvahhé* disjoindre, *gohhon* garçon et son diminutif, *gohhnot*, *Jeuhheye* Jeuxey, *keuhhe* cuisse, *k'nohhe* connaître, *mouhholte* abeille, *Nom'hhèye* Nomexy, *paihhée* échalias, *p'hhé* pisser et son subst. *p'hhotte*, *poukhée* cochon, *pouohhé* pêcher et le subst. *pouhchon*, *i'hhé* tisser, *rèhhe* reste, *Vaub'hhèye* Vaubexy, *wèhhe* flaque d'eau, averse, *wohhotte* agiter fortement, *Woh-honcot* Vaxoncourt.

(3) HH final est moins fréquent que chacun des précédents. En voici cependant quelques-uns : *couhkh* court, *deyhkh* dix, *duhkh* dur, *frohkh* frais, *tiaikh* clair, *wohkh* vert. Il se retrouve aussi, sinon comme orthographe du moins comme *prononciation* finale aux trois personnes du singulier de quelques-uns des verbes cités plus haut. Ex. : Jé téhhe, té téhhe, é tehhe; jé pouohhe, té pouohhe, é pouohhe; je poéhhe, etc....

Origine : 4^e C lat. *HHayour* cathedra, *hhauffié* calefacere,

deyhk decem; 2° GL initial lat. (= franc.) *HHôyé* (glacies, v.-fr. glacier); 3° R lat. *duhk* durus, *muhk* murus; 4° RC lat. *gohhon* * garcio, *pouhhés* porcus, *bæhhé* * bersa, claie d'osier, treillage (Littre). Cette influence est tellement forte qu'elle se fait sentir même en dehors du corps du mot, par exemple dans les mots composés mais dont les lettres *r* et *c* sont cependant intimement rapprochées : *pouðhhi* par ici; 5° RS lat. *Bouohhe* byrsa, *wðhhe* (versare. Voir mon *Dictionnaire*), *wohhotté* (même observ.), *mouhhée* morceau, morsellus (morsus, morsure); 6° RT, RD lat. *couhk* curtus, *wohk* vir [i] dis; 7° S lat. et allem. *Bihhe* haut-allem. bisa, pisa, *ch'mihhe* camisia (saint Bernard), *hheuye* sebum? *hhoudée* surdus, *hhèye* sex, *hkméle* semelle, sapella; 8° Sc lat. *poukhon* poisson, piscis, *moukhotte* (musca), *ehhonte* scandula, *dehhonte* descendere, *k'nohhe* cognoscere, *crohhe* crescere, *éhhòle* scala et son dimin. *hholoite*; 9° SS *aihher* assidere; *èðdhé* disjoindre, que je rattache à *assis* planche qui a donné le français *ais*. (Voir mon *Dictionnaire*); 10° St lat. *euhhe* ostium, ou provenç. *rehh* resta; 11° X franç. *Wðhhôncot* Vaxoncourt, *Nom'hhèye* Nomexy, *Jeuhhèye* Jeuxy, *Vaub'hhèye* Vaubexy, *HHoroncau* Xaronval, *Poukhheuye* Pouxieux; 12° Sch allem. *Frohh* frisch, a.-h.-all. frisc.

Labiales P B T V.

Ces labiales s'échangent souvent entre elles, comme on va le voir du reste.

P s'intercale dans le groupe latin *mr* (mer, ou mar) *champe* chambre, *camara* ou *camera*; il est muet ou supprimé devant le *t* dans *baptême* et *Batist* Baptiste, *chètée* cheptel, *compte*, *dompté* dompter, *sept*, mais se prononce dans son dérivé *septembre*; il est aussi muet même devant les voyelles dans quelques monosyllabes comme *champ*, *cô* coup, *draip* drap, *tò* temps, *trop*. Mais en revanche il supplante le *b* à la finale : *bâpe* barbe, et dans les adjectifs lat. *abilis* et français *able* *ible*, *charitâpe* charitable, *minâpe* misérable, mi-

nable, *pôssipe* possible, *terripe* terrible. Il provient : 1° d'un P originaire *pâhhé* percer, préfix lat. par ou per, *piâre* plaie, placere, *pouhhée* porc, porcus.

B tire son origine : 1° d'un B latin *berbis* brebis, * *berbicem*, *bouohhe* bourse, bursa, *bâhé* baiser, basiare; 2° d'une M *flambè* flamber (flamma).

F provient ; 1° de l'f française, latine et *ph* latin et grec : *fieu* dehors, foris, foras, *coffe* coffre, cophinus; 2° *b* latin *lîse* livre, liber; 3° *P *sêse* sève, sapa, *chiêse* chèvre, capra; 4° V *vîf* vif, vivus, *foé* fois, vice. Il remplace à la médiane et à la finale surtout le r correspondant du français : *foêse* fève, faba, *l'hîêse* lessive, *eaufe* eau (a.-fr. eawe ive), *cûse* cuve. PH est rare, car les mots savants et scientifiques sont presque totalement inconnus à notre patois. On peut citer toutefois *phusique* magie, prestidigitation.

V tire son origine : 1° du V latin *vis* vieux, vetus, *Thovon* Thaon (Thavonum), *vôsse* guêpe, vespa, *poovrou* peureux (pavor); reparait dans *nîeuf* devant une voyelle ou une *h* muette *nîeuv ans* neuf ans, *nîeuv hômes* neuf hommes; 2° à la médiale, du *b* latin *fouêse* fève, faba, *toovon* taon, tabanus, *saiuv* sureau, sambucus; 3° du P *sôvon* savon, saponem, *chèvri* chevreau (capra); 4° de la consonification de *u* dans *janvier* (1); 5° il est euphonique dans *tiouvè* clouer, *évahhè* disjoindre; 6° correspond au *c* lat. dans *raivuhé* aiguïser, * *acutare* (acutus); 7° il est prosthétique dans *vusè* user (usus).

Spirantes S, Z, C devant *e* *i* et cédillé devant *o* *u*
et leurs composés.

S simple à l'initiale absolue ou relative se prononce dure *s' sâyé* se glisser, *sinnè* sonner, *s'mocèye* marchand de semences, *solèye* grenier à foin, *s'quée* original, *sîgnè* pleurnicher, *svè* pareil, *r'sèné* ourler; mais elle est douce entre deux voyelles : *caisë* déchirer, *maisot* mai (branchage), *vusè*, user, lors même que la première voyelle serait éliée *b'sò* besoin.

(1) Voy. Diez, *Gramm.*, I, p. 433, trad. franç.

L's redoublée est toujours dure *aissez* assez, *pussin* poussin, *sâssé* cribler, *teussé* tousser.

Cette spirante provient : 1° de l's originaire : *s'vò* souvent *saepe*, *baiss'nè* bassiner, * *bassinus*; *ourse* ours, *ursus*; 2° du z allemand *biossé* blesser, *bletzen*, *saisi* saisir, *sazjan*; 3° du cc lat. *chosse* sec, *siccus* (1).

Rappelons que cette lettre est souvent remplacée soit par l'h aspirée simple *âhé* aisé, *aipâhé* apaiser *bâhé* baiser, soit par l'hh doublement aspirée *âhhe* aise, *aïhher* asseoir, *baïhhe* baisser, *bïhhe* bise.

Z se prononce en général comme l's douce *Lo Za* Xavier, *d'zi* douzil, *d'zo* dessous, *dozaine* douzaine, *zinguè* résonner, *ziquè* donner une chiquenaude, *r'zombé* retentir, *zoquè* heurter, *zò* eux, *zu zut* leur. Il provient : 1° d'un z originaire *gazette* (it. *gazza* ?), *ziquè* zig zigue ? 2° de l's dans certains cas *d'zo* dessous, *subtus*; 3° de l'x *Lo Za* Xaverius.

C devant e et i et c cédillé devant o et u ont le son de l's dure, *céci* ceci, *c'ost mi* c'est moi, *célai* cela, *dôce* douze, *trôce* treize, *toci* ici, *r'cinon* réveillon, *laiçot* lacet, *r'çâre* recevoir. Il provient : 1° du c latin *cèm'tère* cimetière, *cœmeterium*, *civet* *cœpa*, *cévère* civière*, *cœnovehum*, *bôce* bêche, * *besca**, *becca*, *r'çôpè* étêter (*cipus*); 2° de l's originaire : *cisé* ciseau, * *sciselum* ? ou *scissus* ? *soquè* tuer raide, *secare* ? 3° du groupe *qu laiçot* laqueus, *cinq* quinque (2).

2° Consonnes mouillées.

Bi, Pi, Fi; Gui; Di, Ti; Ki, Ky.

Bi. Orig. bl fr. et lat. *bianc* blanc, anc. h.-allem. blanch, *bieuchò* bloc, all. Block, *biè* blé, bas-bret. blawd ou radical, vieux-franç. qui a formé *ablaver* *ablaier*, *bioss* ad. fém. blette, suédois blôt et danois blod (Littre) (3).

(1) Voy. Diez, *Gramm.*, I. p. 421. trad. franç.

(2) Voy. Diez, *Gramm.*, I. p. 427, trad. franc.

(3) Bl persista dans *blond* malgré l'italien *biondo* et le bourguig. *bionde* et dans *blaud* blouse, malgré la forme bourguig. et berrich. *biaude*.

PI.

Orig. Pl. initial lat. ou grec : *Piaitîn'* platine, *piac'* place, platea, *pianê* planter, plantare, *piait* plat, grec platus, *pidtiê* plaider, rac. plaid, placitum, *pioyé* plier, plicare (1).

FI.

Orig. FI franç. lat. et autres *fou* fleur (de farine), florem, *fâdrê* puer (franc. flairer), *fâmess'* flamme, flamma (2), *faittrê* flatter, v.-franc. flaterre et provenç. flataire, *faivé* fléau, flagellum, diminut. de flagrum, *ôfê* enfler, inflare, *fâch'* flasque, all. flach (3) ?

GUI.

Orig. Gl initial lat. *guiaïçe* glace, glacies, (c'est le gh italien), *Guissê* glisser.

DI.

Orig. : 1° Gl initial lat. ou franç. *diôriou* glorieux, gloria, *dioçon* glaçon (glacies, glace), *diône* glane, *odiand* gland ; 2° cl lat. ou franç. *Diaudôl* Claude.

TI.

Origine : 1° Cl lat. et franç. *tiô* clou, clavus, *taiikh* clair, clarus, *tiôre* fermer, claudere ; 2° sc lat. (= c franç.) *êtioule* écuelle, scutella, dimin. de scuta.

KI, KY.

KI Origine Cl lat. : *saiikiê* sarcler, sarc[u]lare, *saiikiêe*

(1) Pl persiste dans *plafond* quoique formé de *plat*, et *plaine*, etc.

(2) Mais on a le verbe *flambé*.

(3) Il se conserve dans *flanc*, de flaccus faible avec l'n épenthétique? ou de l'all. Flanke?

sarcloir, sarc [u] lus ; *râkiè* râcler (fictif rascic [u] lare ; *r'ndkiè* renâcler.

KY provient du TL origin. : *còkyè* chatouiller, cat [u] lire ; Ky, Ki d'une part et *ti* d'autre correspondent fréquemment. A l'appui je puis rapprocher la forme de Râville : *kioche* cloche (Adam) et celle du *Gloss. mess* : *kiache*. C'est ce que M. Adam dans son bel ouvrage appelle le mouillement sans métamorphose : *kiet*, *kiore*, *kiou*. Il est à remarquer qu'Uriménil dont l'idiome fait l'objet de notre travail, confine à la région où cet estimable auteur constate le mouillement exclusivement métamorphique. Uriménil donne en effet : *tiè* clef, *tiatiè* clarté, *tiôre* fermer, *tiô* clou, *tiouche*, cloche, *odiand* gland. Mais il donne aussi *guiaice* glace, *sanguié* sanglier et *cokiè*. Je crois donc pouvoir affirmer de nouveau l'origine que j'assigne à *ky* de *cokiè* et constater en outre que notre idiome d'Uriménil utilise, *mais pour la majeure partie seulement*, le mouillement métamorphique.

§ 7 Groupes.

NQ. Origine NL lat : *Epinque*, épingle, spin [u] la.

NR. Origine NR lat : *Genre* gendre, *generum*, *menre* chétif, *minorem*, *ponre* pondre, *ponere*, *tenre* tendre, *tenerum*. Nous verrons en traitant des lettres latines l'absence des lettres intercalaires *b l d* du français.

DR Origine Dr lat. : *drò* droit, *drictus*.

§ 8. Lettres euphoniques V. T. Z.

La lettre V nous paraît évidemment euphonique dans *voakhé* disjoindre, *tiouvè* clouer. Ce cas est à examiner dans *raivuhé* aiguïser, quoique je ne connaisse pas d'exemple de cette lettre provenant du *c* latin acutus. Dans les formes *saivu* sureau et *aivu* eu, (part. passé d'*aiwoé*), ce n'est évidemment qu'une permutation de labiale (*sambucus*, *habitus*). Il en est de même de *saivu* su, part. passé de *saiwoé* savoir (*sapere*).

T est euphonique dans l'adjectif *vidtou* véreux, mis pour viâ-ou, à moins toutefois qu'on ne voie dans ce mot le suffixe agent tiré du lat. *tor*. Il est enclitique dans certaines locutions. Exemple : *t'voici* voici.

Z dans certaines tournures de phrases ne s'explique guère autrement que par euphonie, ou par liaison, ou enfin par paragoge : *Bayez-m'zô* donnez-m'en ; *mort-z'-if* ivre-mort ; *On-z'-ost* *mou bête* on est bien maladroit. Dans le premier exemple peut-être est-il dû à l'analogie de *bayez-ô*. Dans le dernier, c'est sans doute un débris de l'ancienne prononciation du XIII^e siècle, attestée par Littré V^o *on*.

Ces aperçus seront complétés dans notre *Grammaire*.

§ Té Signe d'interrogation et d'exclamation.

T dans *TORE* de l'imparfait prochain.

M. Gaston Pâris (*Romania* VI, 1877, p. 438-442) a indiqué que le français *ti* particule interrogative n'est point un *t* étymologique, mais est dû purement et simplement à l'analogie. De réel qu'il est dans *boét-é* ? boit-il ? *dit-é* ? dit-il ? *côt-é* ? court-il ? *ost-é* ? est-il ? il a été créé dans *aime-t-é* ? aime-t-il ? *ai-t-é* ? a-t-il ?, etc, par le parler populaire qui l'a tiré des troisièmes personnes en *t-il*.

La même observation s'applique à l'exclamation : *on voilait-t-é ün* ? En voilà-t-i un ? (1)

En réfléchissant sur la pénétrante observation de M. Gaston Pâris, j'ai été amené à penser que le *t* dans *TORE* de l'imparfait prochain pouvait fort bien avoir une semblable origine. Car de réel qu'il est aux 3^{es} personnes : *é v'naitôre* il venait, *é chantin tôre* ils chantaient, il s'est intercalé soit par

(1) Cet avis n'est point partagé par M. Chabaneau, *ibid*, p. 442-443, qui reconnaît dans ce *ti* en provençal moderne le pronom *ti* datif singulier de la 2^e personne, employé ensuite avec toutes les personnes et tous les nombres. Nous croyons devoir laisser à nos maîtres la solution de cette intéressante question.

euphonie, soit autrement, aux deux autres personnes du singulier ou du pluriel *jé mégeais tôre* je mangeais, *té jouais tôre* tu jouais, *jé baïttin tôre* nous battions, *vos beussin tôre* vous battiez le beurre.

§ 40. Accidents généraux.

En terminant cette première section de la Phonétique, donnons un aperçu rapide des principaux accidents généraux.

Aphérèses.

Voyelles : A. *biè* ablatum ? ou v.-tr. *ablaver* ? *boutique* apotheca, *Thanasse* Athanase, *Lo Toène* Antoine, *Tiané* Etienne, *Ruméni* Uriménil.

Consonnes : *aiwoé* avoir, *habere*, *là loir*, *gliris*, *mouô* amas, *ô* oui, *hoc*, *illud*, *ôche* orge, *hordeum*, *on on*, *homo*, *pâmè* pâmer, **spasmare*, *tisaine* tisane, *ptisana*, *r'lôche* horloge.

Apocopes.

L : *nâni* non, non *illud*, *oui hoc*, *illud* ; N : *châ* viande, *carnem*, *enfer* infernum, *fouô* four, *furnus*, *hiver* hibernum, *jô* jour, *djurnum* : P : *corset*, *couô* tuyau, *corpus* ; R : *pou* pour, *pro* ; T : *abbé* abbatem, *chanté* chanté, *cantatum*, *maugré* malgré (gratum).

Notre patois est très-riche en syncopes. contractions, élisions, chutes, abréviations.

Syncopes.

Mâte maître magister, *môle* moëlle, *medulla*, *noces* nuptiae, *piôyé* plier, *plicare*, *pô pou*, *pediculum*.

Contractions et élisions.

Adou Adolphe, *Batissè* Baptiste ; *boî'nère* boutonnière (bout,

bouter), *brémot* bravement, *crô* corbeau, **corvaceum*, *d'mèye* demi, *dimidium*, *g'nôfe* (pron. j'nôf) genièvre, *juni-perum*, *Jani* Jean Nicolas, *Lai Keutiote* La Curtillotte, *diminutif* de Cohortile, *ko'nè* quêter (*quaesitus*), *knôye* quenouille, *colicula* (*colus*), *mähhe* mauvaise, *misellam*, *mureuye* miroir, *muratorium*, *pôyou* pouilleux, *pedunculosus*, *râ* rais (de roue), *radium*, *r'lôche* horloge, *horologium*, *sére* suivre ? *sôle* seigle, *secale*, *vée* veau, *vitellum* ; *m'n* hôme mon mari. *t'n* aïmi ton ami, *s'n* éffant son enfant.

Chutes.

L dans Mênîl et ses composés : *Ruménî* Uriménîl, *Guménî* Guménîl ; *Chaitée* Châtel, etc.

L du groupe bl dans les finales tirées du latin : *abilis*, *ibilis* et autres analogues : *crèyâpe* croyable, *credibilis*, *diâpe* diable ; *br* dans *âpe* arbre, *bâpe* barbe ; R finales : *jô* jour, *to* tour ; à l'infinitif des verbes en i : *F'ti* vêtir, *dreumi* dormir, *v'ni* venir ; R du groupe tr : *aute* autre ; S dans *ténîé* éternuer, *sternuere*.

Métathèses.

Freumaiche fromage, *fromè* fermer, *guernèye* grenier, *guernouye* grenouille, *meinkerdi* mercredi.

Epenthèses.

Anbôlir abolir, *angônie* agonie, *gironflée* giroflée, *lanterne* *laternam*, *pingeon* pigeon, *ronte* rendre, *reddere*, *nons geots* nos parents, *rons ouhês* vos oiseaux, *nons aimis* nos amis, *vons haibits* vos habits.

Prosthèses.

Voyelles. Al : *aichaux* chaux, *ailompe* ombre ; E devant l's impure : *écolier*, *écolier*, *ehhôle* échelle, *èpos* épais, *esquerlette* squelette, *estomaic* estomac.

Consonnes. G : *guernoûye* grenouille, **ranuclam* ; H : *houte* outre ; T : *tantette* tante, *amitellam* ? diminutif d'*amita* ; V : *vou* ? où ? *vousqué* où ? *vou* ou (bien) *torto vou riè* tout ou rien, *vusè* user (usus).

Attractions.

Les redoublements de consonnes et le *hh* en fournissent les exemples les plus abondants : *aihhûrè* assurer, *aipporiè* apprendre, *bouohhe* bourse, *chaudère* chaudière, *crohhe* croître, *d'mèye* demi, *foère* foire (diarrhée), *foriam*, *gohkhon* garçon, *hhayeur* chaise, *hholotte* petite échelle, *mouhhotte* abeille, *preumèye* premier, *rehhe* reste.

Suffixes.

Cette étude sera complétée lors du traitement des lettres originaires. Signalons à la hâte AISSE : *laivaisse* lavasse, *terraisse* limon, humus ; ESSE : *bodlesse* beuglement, *choquesse* brûlure, *fodesse* fente, *gedhhesse* gerçure, *hoppesse* aboiement, *lâtresse* forte déchirure au corps, *potesse* pétarade, *r'nifesse* reniflade, *winquesse* cri du porc ; EUCHE : *goleuche* galoche, *poleuche* pelure, *toleuche* taloche ; EYE termine certains adjectifs désignant l'origine : *Buiraiquèye* du Chapui-Chantré, *Bouhh'nèye* des Buissons, *Counèye* de Côte ; dans les substantifs il est fréquent et correspond à l'*ier* français : *motèye* (moutier) église, *c'rihèye* cerisier ; MOT de l'adverbe : *bromot*, *dhémot*, *crân'mot*, (brâment), aisément, crânement.

Quelques faits importants auront pu nous échapper, nous aurons la ressource de les retrouver dans la contre-épreuve, c'est-à-dire en étudiant le traitement des lettres originaires, latines et autres.

Epinal, le 22 mai 1882.

TABLE

INTRODUCTION.	Pages.
	264
PREMIÈRE PARTIE. Phonétique	273
PREMIÈRE SECTION. Inventaire, origine et notation des phonèmes	273
§ 1 Voyelles.	273
1 ^o Voyelles simples <i>a, e, i, o, u.</i>	
2 ^o Voyelles composées <i>ai, ée, eu, ou.</i>	276
§ 2. Diphthongues.	
1 ^o Diphthongues pures (ou simples) <i>au, eau; ei; ia, ie, iau, ieu, io, iou; yi, yu; oa, oai, oe, oi, oui, ouau, ouo.</i>	279
2 ^o Diphthongues mouillées <i>aye, eue, oye, ouye</i>	284
§ 3. Aboyantes.	282
§ 4. Nasales.	
1 ^o Nasales simples, <i>an, ain, aine; ein, en; in; un</i>	284
2 ^o Nasale composé <i>vin</i>	284
§ 5. Semi-voyelles.	285
§ 6. Consonnes.	
1 ^o Consonnes simples. Li- quides <i>l, m, n, r.</i> Dentales <i>d, t, x;</i> Chuintantes <i>j, g doux, ch.</i> Gutturales <i>c dur, k, q, g dur, h muette, h aspirée.</i> Gutturale proprement dite <i>HH.</i> Labiales <i>b, p, f, v.</i> Spirantes <i>s, z, c</i> devant <i>e, i,</i> et <i>cédillé, devant o, u et leurs composés</i>	286
2 ^o Consonnes mouillées <i>bi, pi, ß; gui; ði, ti; Ki, Ky</i>	295

*Dans ces correspondants cités ici se prononcent de la même façon ;
ouine, douaire, etc.*

INVENTAIRE	SONS FRANÇAIS CORRESPONDANTS	
SONS	SONS	EXEMPLES
AI ouvert.	ouai bref ?	douaire.
AI fermé.	oe, oi.	fouet, roi, loi.
É fermé long	oi long et trainant ?	foin, groin ?
È fermé bref	?	? ?
E ouvert.	?	? ?
O ouvert.	?	? ?
O fermé	ai ?	ail ? (non mouillé)
O long ouvert	ei ?	soleil. (non mouillé)
ô long fermé	œi ?	œil. (non mouillé)
U long.	?	de Broglie sans faire sonner le g??
Ee.	?	? ?
AU (ô long)	?	? ?
EI.		
IÉ.		
IÈ.		
ieu.		
yi.		
iau long.	porté.	ou suivi d'une autre voyelle en une seule émission.
io bref ouvert	J allemand	Ja, Jemand, Joch, Jung.
io bref fermé		
iou.		
yu.		
oui		
ouau.		
oa		

N. HAILLANT.



	Pages.
§ 7. Groupes. <i>NQ, nr, dr</i>	297
§ 8. Lettres eupho- <i>v, t, z</i>	297
niques.	
§ 9. TÉ signe d'interrogation et d'exclamation . . .	298
T dans TÔRE de l'imparfait prochain . . .	298
§ 10. Accidents généraux. Aphérèse, apocope, syn- cope, contraction et élision, chute, métathèse, épen- thèse, prosthèse, attraction, suffixes <i>aisse, esse, euche,</i> <i>èye, mot</i>	299
Tableau phonétique récapitulatif.	

LA TERRE ET LES CIEUX

DE LA

DIVINE COMÉDIE

PAR M. DE BOUREULLE

Colonel en retraite

Le monde est rempli de commentaires sur ce chef-d'œuvre du Dante ; il peut donc sembler fort inutile d'en produire un de plus. Pourtant, dans le nombre infini de ces études littéraires, je n'en connais aucune où l'on ait accordé toute l'attention qu'il mérite à un point de vue particulièrement intéressant pour l'histoire des idées humaines ; car aucune d'elles ne fait ressortir avec une suffisante clarté quelles étaient les notions du plus grand poète du moyen-âge sur la cosmographie de l'Univers : comment ce merveilleux génie, qui nous fait traverser toute la terre pour nous initier aux secrets de son *Enfer* et de son *Purgatoire*, comprenait la forme et les propriétés physiques de notre planète ; comment il se figurait les régions célestes dans lesquelles se développe l'immensité de son *Paradis*.

C'est uniquement le désir d'élucider autant que possible ces deux questions qui m'entraîne, — après tant d'appréciateurs plus autorisés, — à crayonner ici une fois de plus les grandes lignes de la « *Commedia* ».

I.

LE PLAN DU POÈME

On sait que le titre primitif de ce poème était simplement, comme je viens de l'écrire : *Commedia*. Le mot *divina* ne figurait pas sur le manuscrit autographe de l'auteur. Ce sont ses premiers admirateurs qui l'ont ajouté, après sa mort, estimant qu'une telle qualification était doublement méritée, et par le caractère religieux du sujet et par la sublimité de l'art qui l'avait mis en œuvre. Peut-être aussi pensaient-ils que ce mot isolé, Comédie, serait de nature, en pareil cas, à choquer les âmes pieuses. Voici, du reste, comment Dante lui-même le justifie, dans une lettre adressée à un de ses amis. D'accord en cela avec les érudits de son époque, il distingue trois genres de compositions poétiques : le tragique, le comique et l'élégiaque, — cette dernière expression correspondant à l'idée de poésie sentimentale ou légère. Or le genre tragique, toujours solennel, ne lui paraît comporter que des tons sérieux ; le genre élégiaque, au contraire, lui semble particulièrement voué au style amoureux et familier ; le genre comique seul admet une grande liberté d'allures, et voilà pourquoi il lui emprunte son titre. « En outre, ajoute-t-il, le commencement d'une comédie est toujours àpre et difficile en sa marche, tandis que le dénouement en est heureux : c'est le cas d'un poème qui commence en enfer et qui se termine en paradis. » (1)

A proprement parler, la Divine Comédie, considérée au point de vue des règles de l'art littéraire, échappe à toute classification. Ce n'est pas un poème épique, car elle manque absolument d'unité d'action. Ce n'est pas non plus une œuvre dramatique dans le sens classique de ce mot, car on n'y

(1) Lettre à Cane della Scala, podestat de Vérone.

voit se nouer ni se dénouer aucune espèce d'intrigue, et l'univers entier n'est pas de trop pour lui fournir son théâtre et ses acteurs. Les acteurs s'y succèdent en nombre infini ; et à peine a-t-on pu faire ou renouveler connaissance avec l'un d'entr'eux que déjà il a disparu pour toujours. — En fait, c'est une galerie de tableaux fantastiques, dont presque tous les personnages ont néanmoins très-réellement existé, et dont la plupart, amis ou ennemis, étaient contemporains du poète, quoique morts plus ou moins longtemps avant lui. Il cause avec eux, en passant, comme il aurait pu le faire dans une rue de Florence. Un bon nombre de ces tableaux sont gracieux, touchants ; quelques-uns sont d'une exquise simplicité, en même temps que d'une beauté intime, pénétrante, qui saisit au plus profond du cœur. D'autres passages, — dans l'*Enfer* naturellement, — sont lugubres, sauvages, hideux ou grotesques. Parfois, les conversations se composent de quelques mots seulement, mais d'une force et d'une éloquence admirables ; parfois ce sont des énigmes, sur lesquelles l'érudition d'une foule de commentateurs s'est vainement exercée depuis plus de cinq siècles, et qui ont impatienté Voltaire au point de lui faire dire, de ce prince des poètes du catholicisme, que c'est un « monstre d'obscurité. »

Un seul fil conducteur relie entr'eux les trois grands actes ou, suivant l'expression consacrée, les trois Cantiques (*canzone*) dont se compose le poème : c'est le souvenir, d'abord, et plus tard la présence même de Béatrice, l'idole de la jeunesse du Dante. C'est l'image de cette vierge, non plus telle qu'elle était sur la terre, mais telle qu'elle est devenue dans les rêves du poète théologien. Pour lui désormais cette « Bice » chérie n'est plus seulement, comme jadis, une naïve jeune fille, morte dans sa fleur d'innocence et de beauté : c'est une sainte et une muse inspiratrice, tout ensemble, car elle est devenue pour Dante une personnification de la science divine à laquelle un éloquent disciple de St-Thomas d'Aquin l'a initié, pendant son dernier séjour à Paris.

On peut dire que c'est Béatrice qui veille sur lui depuis le point de départ jusqu'au dernier instant de son triple voyage ; car, s'il ne rencontre au seuil de l'Enfer qu'un poète païen, — le doux Virgile, — c'est parce que son angélique protectrice a jugé, sans doute, qu'il ne convenait pas à une femme de le conduire elle-même dans le séjour des « malédictions éternelles ». Au Purgatoire, ce sera encore Virgile qui servira de guide à l'amant mystique sur les étroits sentiers de la pénitence ; mais ce sera la divine amante en personne qui viendra l'y trouver, pour s'envoler avec lui vers le lumineux séjour des élus.

D'où vient que Béatrice a choisi Virgile pour la mission que je viens de définir ? — Voilà encore une question intéressante ; elle mériterait de nous arrêter un instant ; mais je crois devoir me borner ici à dire qu'on la trouve résolue dans une publication presque récente (1). On y voit comment Virgile, par le ton et l'esprit religieux de certains passages de son *Eneïde*, s'était acquis l'honneur posthume de compter au nombre des précurseurs de Jésus ; comment l'opinion se répandit dans les premières églises d'Italie que Virgile avait été, pour cette divine mission, doué de lumières surnaturelles, et enfin, comment une légende chrétienne alla jusqu'à le ressusciter pour en faire un magicien. La Béatrice du Dante, mieux éclairée sur « les choses de Dieu », n'admettait pas cette légende puérile ; mais à ses yeux l'estime particulière des docteurs de l'Eglise pour le chantre de l'*Enéide* l'indiquait tout naturellement comme guide à choisir pour son poète bien aimé.

En vertu d'une fiction adoptée par celui-ci, son « divin Lombard » quoique n'étant plus qu'une ombre, a repris pour la circonstance toutes les forces physiques d'un vivant : nous en verrons bientôt une preuve digne de toute notre attention.

(1) V. dans la *Revue des Deux-Mondes* de janvier 1877, un article de M. Gaston Boissier, citant une publication italienne intitulée : *Virgilio in Medio-Evo*, par Domenico Comparetti.

II.

LA TERRE

(*Inferno* ; — *Purgatorio*.) (1)

La théorie qui représente notre globe comme un astre éteint, progressivement refroidi dans ses couches supérieures, et renfermant encore sous cette écorce un foyer incandescent, — cette théorie, dis-je, est une conception toute moderne. Mais il en est autrement de l'idée de la sphéricité de la terre, et même de l'hypothèse d'une force d'attraction tendant à faire graviter vers son centre tous les corps qui existent à sa surface, ainsi que toutes les particules de matière dont elle est formée. Quatre siècles avant notre ère, ces opinions étaient professées en Grèce par divers philosophes, chez qui elles constituaient déjà, peut-être, un héritage de l'école de Pythagore. « L'admission de la possibilité des *Antipodes* date de Platon, qui passe pour avoir été le créateur de ce mot. » (2)

Après Platon, d'autres érudits de l'antiquité, entr'autres le poète Lucrèce, rejetèrent ces opinions comme trop aventurées; et après eux les Pères de l'Église s'efforcèrent de discréditer ces mêmes hypothèses dans le monde chrétien, parce qu'ils les considéraient comme absolument inconciliables avec la Genèse hébraïque. Lactance, notamment, dans un passage très remarquable de ses *Institutions divines*, explique à merveille comment l'idée de sphéricité de la terre a pu venir à l'esprit des Anciens; mais c'est pour conclure en la traitant de « folie ». Et ce qu'il y a de plus curieux dans son raisonnement, c'est la manière dont il arrive à

(1) *L'Inferno* se compose de 34 chants; le *Purgatorio* en a 33, et il en est de même du *Paradisio*: total 400 chants. Chaque chant est une série de tercets (*terzine*), petites strophes de trois vers chacune.

(2) *Dictionnaire universel* de Pierre Larousse, art. *Antipodes*.

cette conclusion par la constatation de l'intimité du lien qui unit l'idée de sphéricité de la terre à celle, — plus folle encore suivant lui, — de l'existence d'une force de gravitation vers le centre de ce prétendu globe. Voici comment il s'exprime sur ce sujet.

« On avait remarqué que le cours des astres se fait d'Orient en Occident, que le soleil et la lune se lèvent du même côté et vont se coucher au même lieu. Comme on n'apercevait pas la loi de ce mouvement, ni par quel chemin ces astres reviennent à leur point de départ; comme on jugeait, d'un autre côté, que le ciel est concave, chose que son immensité suggère d'ailleurs très naturellement, on s'imagina que le monde était rond comme une boule.... S'il est vrai que le ciel soit ainsi rond et creux, il doit envelopper la terre et, dans ce cas, la terre elle-même doit être semblable à une boule; car ici le contenu ne saurait être d'une autre forme que le contenant. Mais si la terre est ronde, il faut absolument qu'elle présente une surface de même nature à tous les points du ciel : des monts escarpés, des plaines immenses, des mers profondes; dernière conséquence, enfin, il suivrait de tout cela que toutes les parties de la terre sont peuplées. Voilà comment, de l'idée que le ciel est rond, on est arrivé à croire à ces *Antipodes suspendus*. Si l'on demande aux partisans de toutes ces folies comment il se fait que rien ne tombe de la terre dans la partie basse du ciel, ils vous répondent que c'est la loi de la nature que les masses se précipitent vers un centre, et que tous les corps lourds sont retenus à l'axe, comme les rayons d'une roue, tandis que les corps légers, tels que les nuages, la fumée et la flamme, s'élancent vers le ciel ... que dire de pareilles gens ! »

Tel est le langage de l'illustre Lactance, à l'époque où l'empereur Constantin, qui lui a confié l'éducation d'un de ses fils, élève pour la première fois le christianisme à la puissance d'une doctrine officielle. Après lui, d'autres docteurs de l'Eglise, — notamment St Augustin dans sa *Cité de*

Dieu, — se livrent à des dissertations moins savantes : ce qui les frappe surtout, c'est l'impossibilité de concilier les opinions de Platon avec certains passages de l'Ancien et du Nouveau Testament. « Comment la terre pourrait-elle être ronde, — disent-ils, — puisqu'on lit dans les Psaumes que le ciel est tendu comme une peau ? Et quand Saint Pierre, dans sa Lettre aux Hébreux, compare le ciel à une tente déployée sur la terre, comment nier que celle-ci soit plate ? »

Bientôt ces réfutations deviennent articles de foi ; et c'est ainsi qu'elles se propagent à travers les siècles. Dans celui qui a vu naître Charlemagne, le pape Zacharie, sur le rapport d'un archevêque de Mayence, prononce l'excommunication majeure contre un évêque de cette contrée du Rhin, pour avoir osé dire en public : « qu'il existe sur la terre un autre monde et d'autres hommes » que ceux des continents alors connus. — D'autres exemples encore sont de nature à prouver que ces aberrations d'une foi ignorante, que ces interprétations serviles des livres saints, conservent leur empire jusqu'aux derniers jours du Moyen-Age, puisqu'en 1490, dans l'Espagne d'Isabelle-la-Catholique, une assemblée composée de savants chrétiens, juifs et arabes, réunis pour examiner les propositions de Christophe Colomb, ne sait guère que reproduire contre lui les critiques de Lactance et de St-Augustin.

Voilà dans quel milieu scientifique nous trouvons notre poète florentin, à l'époque où il met la première main à son œuvre, deux siècles avant les découvertes du grand navigateur génois. — Ce préambule était indispensable pour nous faire apprécier avec quelle indépendance d'esprit Dante s'inspire des idées platoniciennes dans le tracé du cadre cosmographique de son *Inferno*.

Deux siècles avant Christophe Colomb, il sait parfaitement que la terre est ronde. Son voyage souterrain le conduit jusqu'au centre du globe. C'est avec la précision d'un mathématicien qu'il définit la force de gravitation dont il faut vaincre les effets pour dépasser ce point ; et nous allons voir

par quelle vigoureuse manœuvre son guide parvient à le ramener à la lumière du jour sur « l'Antipode de la Judée », en dépit des docteurs dont les vieilles idées règnent encore, à cette époque, dans le monde prétendu savant.

L'Enfer du Dante se compose de sept cercles concentriques, dont chacun communique avec le suivant par une inflexion en forme de spirale. Cette spirale, dont le rayon va se rétrécissant peu à peu, aboutit au centre de la terre ; c'est là qu'il rencontre en personne Béalzébuth, le roi de ces domaines infernaux.

Avant la création de l'homme, Béalzébuth, — dont le nom céleste est *Lucifer*, — a été précipité du haut des cieux, sur le globe destiné à servir de demeure au genre humain. Dans sa chute, il a pénétré la tête la première jusqu'au centre du globe, après y être entré par l'antipode du pays où devait naître et mourir le Christ. Mais le centre de gravité de son corps s'est arrêté tout juste au centre du globe ; de là résulte que la partie supérieure de ce corps gigantesque se trouve seule engagée dans le cône que dessine la spirale maudite, et que sa partie inférieure est restée engagée dans le puits creusé par la chute même de cet ange matérialisé. Par conséquent, la direction de ses longues jambes est précisément celle qui conduit du centre de la terre à l'antipode de la Judée ; — et ce sera par là que notre voyageur, grâce au savoir et aux efforts de son guide, achèvera de traverser la terre de part en part.

Lucifer est un géant de « cent coudées », tout couvert de poils. On lui voit trois horribles têtes. La violence de sa chute n'a point brisé ses grandes ailes de chauve-souris ; mais il ne peut que les agiter inutilement dans l'espace qui l'entoure, et qui est enclos dans les murailles d'un glacier. Le voilà prisonnier, au centre même de son royaume. Néanmoins, ses trois bouches sont aussi en perpétuel mouvement ; elles broient entre leurs mâchoires les trois plus grands criminels du monde : Judas Iscariote, qui a trahi Jésus ; Brutus

et Cassius, qui ont assassiné César, — détail où perce l'oreille du gibelin.

Virgile, après avoir expliqué à son protégé ce dernier tableau de la longue et lugubre galerie qu'ils viennent de parcourir, lui dit :

« Maintenant il faut partir, car nous avons tout vu. » (*Chant XXXIV.*)

Alors, raconte notre poète :

« Selon son désir, je m'attachai à son cou, et quand les ailes (du géant) furent ouvertes, »

« Il (Virgile) s'accrocha aux côtes velues de Lucifer, et, de poil en poil, descendit entre la toison épaisse et les glaçons. »...

C'est ici qu'il faut suivre attentivement la manœuvre. Dante s'est mis à califourchon sur le dos de son guide, et celui-ci descend, avec son fardeau, jusqu'au centre de gravité du corps du géant, — lequel centre coïncide avec celui du globe ; — pour cela il s'est accroché successivement aux poils de l'échine du géant, depuis les épaules jusqu'aux hanches. Mais « quand nous sommes arrivés là, — continue Dante :

« Mon guide, avec fatigue et angoisse,

« Tourne sa tête où il avait les pieds, et s'accroche aux poils comme un homme qui monte, si bien que je crus que nous retournions encore dans l'Enfer.

« Tiens-toi bien, dit le maître, hâletant comme un homme fatigué ; c'est par cette échelle qu'il faut sortir de ce lieu du mal. »

« Il sortit ensuite par la fente du rocher, et me posa sur le bord, afin de m'y asseoir, puis il plaça près de moi son pied prudent.

« Je tournai les yeux vers Lucifer, croyant le voir comme je l'avais laissé ; et je le vis les jambes en l'air.

« Mets-toi sur tes pieds, dit le maître ; car la route est longue et le chemin mauvais ; et déjà le soleil s'achemine vers la huitième heure du jour. »

« Avant de m'arracher de cet abîme : « Mon maître, lui dis-je, lorsque je fus debout ; parle-moi un peu pour me tirer d'erreur.

« Où est le glacier ? — Et comment Lucifer est-il enfoui sous dessus dessous ? Et comment dans si peu d'heures, le soleil, du soir au matin, a-t-il fait le trajet ?

« Et lui : « Tu crois être encore en-deçà du point où je m'attachai aux poils de ce vers misérable qui traverse la terre ;

« Tu y étais, tant que je descendis ; mais au moment où je me suis renversé, tu es passé par le point vers lequel les corps pesants sont attirés de toutes parts.

« Tu es maintenant dans l'hémisphère joint et opposé à celui... sous le voile duquel périt l'homme qui naquit et vécut sans péché....

» Ici c'est le matin ; là-bas c'est le soir ; et celui qui nous a fait une échelle de son poil est resté fiché comme il était d'abord.

« C'est de ce côté-ci qu'il tomba du ciel ; et la portion de terre qui, auparavant, se montrait de ce côté, par peur, se fit un voile de la mer.

« Et peut-être est-ce pour fuir Lucifer que cette portion qui s'est amoncelée là-bas, comme tu vois, a laissé ici un vide »....

Or cette masse de terre « qui s'est amoncelée là-bas », — comme dit le poète, — c'est la montagne sur laquelle il place son *Purgatorio*.

Le Purgatoire, au seuil duquel nous voici maintenant, n'est donc pas, comme l'Enfer, un lieu souterrain et ténébreux : c'est une montagne isolée, dont les pieds sont baignés par les flots d'une mer lointaine, inconnue, et dont la cime s'élève vers les régions célestes. Le soleil l'éclaire « d'une douce teinte de saphir d'orient ». Pourtant cette teinte n'a pas assez d'éclat pour empêcher que l'on puisse, des pentes de la montagne abrupte, contempler l'une après l'autre toutes les constellations du zodiaque, ou bien, — entr'autres globes mobiles dans les cieux, — « la belle planète qui encourage à aimer. » (1)

C'est par des chemins rugueux, tortueux et bordés de précipices, que les âmes pénitentes doivent peu à peu s'élever jusqu'à la cime. Mais, nous en sommes avertis : « Si cette montagne est telle qu'à sa base elle est rude à monter, plus on avance en montant, moins elle cause de fatigue. »

(1) « *Lo bel pianeta che ad amar conforta* ». — Dans la langue italienne, les planètes sont des corps masculins. Il en est de même de la lune dans la langue allemande ; pourtant celle-ci est la seule qui attribue le sexe féminin au soleil. — Il y aurait des recherches intéressantes à faire sur cette question de philologie.

Ici, désormais, plus de scènes lugubres, plus d'images terribles ou burlesques : toute punition se résume en une peine morale, dans cette série de salutaires expiations. Ce sont des tableaux gracieux, presque rians, ce sont des images de bucoliques virgiliennes, qui embellissent les premières pages de ce deuxième cantique. J'aimerais à en citer quelques tercets ; mais nous n'avons pas le loisir de nous attarder sur cette montagne. — Il est temps de nous lancer dans les cieux.

III

LES CIEUX

(*Paradisio.*)

Autant qu'on en peut juger par les récits de ses plus anciens biographes, c'est à Paris que Dante, alors exilé de son pays, est venu puiser dans l'étude de la théologie les principaux éléments de doctrine jugés par lui nécessaires pour la composition de son *Paradisio*. Son séjour à Paris pour cet objet date, paraît-il, de l'an 1305. C'est alors qu'on a pu voir sur la rive gauche de la Seine cet étudiant de quarante ans, modestement logé dans une rue étroite, dont la plus grande partie a disparu, de nos jours, pour laisser passer le boulevard St Germain, mais dont un tronçon existe encore, décoré du nom de *rue de Dante*, à quelques pas du musée de Cluny. C'était de là qu'il se rendait habituellement à la Sorbonne, — alors récemment fondée, — pour y entendre la parole éloquente d'un éminent disciple de St Thomas d'Aquin.

Ni St Thomas, ni ses disciples après lui, n'avaient pu méconnaître cette vérité, que « l'astronomie est à certains égards la souveraine de la théologie. » (1) — Aussi prenaient-ils à tâche, dès le début de leurs savantes leçons, de démontrer

(1) V. *Terre et Ciel*, par Jean Reynaud, pages 233-244 de l'édition de 1854.

que la cosmogonie de Moïse n'avait rien d'incompatible avec le système astronomique de Ptolémée, — système qu'ils pouvaient résumer comme il suit :

La Terre est immobile au centre de l'Univers; c'est la voûte céleste qui tourne autour d'elle, entraînant tous les astres dans son immense et perpétuel mouvement. La région *éthérée*, enveloppant de toute part la région *élémentaire* ou terrestre, commence au ciel de la Lune. Celle-ci est du nombre des six planètes, dont trois se meuvent en deçà et trois au-delà de l'orbite du Soleil. Après les cieux concentriques de la Lune, de Mercure et de Vénus, vient celui du Soleil, successivement enveloppé lui-même par ceux de Mars, de Jupiter et de Saturne. Au-delà de ces trois autres sphères planétaires s'étend la sphère du Zodiaque, ou des étoiles fixes, qui se nomme le *firmament* ou 8^e sphère; au-delà de celle-ci, une 9^e sphère est appelée *crystalline*; — enfin une 10^e sphère, nommée *premier mobile*, imprime à toutes les autres le mouvement qui fait faire au système tout entier le tour de la Terre en 24 heures.

Les expressions de *firmament* et de sphère *crystalline* indiquent par elles-mêmes que, pour l'illustre philosophe d'Alexandrie, l'ensemble des 8^e et 9^e sphères compose une voûte solide, dans la concavité de laquelle toutes les étoiles sont fixées. Suivant l'opinion de ses premiers adeptes chrétiens, c'est seulement au-delà de cette voûte que commence l'*Empyrée*, séjour de Dieu, des anges et des élus.

Voilà, dans ses lignes principales, le système du Monde tel que se le représentait Ptolémée. Il est inutile de parler ici des orbites secondaires, ou épicycles, qu'il faisait décrire par chaque planète autour d'un centre idéal particulier, dans le but d'expliquer la périodicité de ses déplacements visibles pour nous. Sa doctrine est restée en faveur dans les écoles chrétiennes d'Orient pendant plusieurs siècles. Mahomet, dans son Coran, lui donna la force d'un dogme religieux. C'est par les Arabes qu'elle a pénétré en Espagne,

sous le nom d'*Almageste* (1) ; — et c'est après en avoir étudié les complications de tout genre que le roi de Castille Alphonse X, surnommé tout à la fois *le Sage* et *l'Astronome*, a pu, vers l'époque de la naissance de Dante, se permettre l'orgueilleux propos qui lui est attribué par ses historiens : « Si Dieu m'eût appelé à son conseil quand il créa le monde, j'aurais pu lui donner quelques bons avis pour le construire d'une autre façon. »

S^t-Thomas, contemporain d'Alphonse X, s'abstient de toute critique de détail sur le système de Ptolémée. Ce qu'il y voit de plus important et ce qu'il approuve explicitement dans ce système, c'est que la terre y occupe le centre du monde ; c'est que l'on n'y voit aucune place où l'esprit humain puisse concevoir l'existence d'un autre globe habité. « Autour d'un centre, dit-il, il peut y avoir plusieurs circonférences ; d'où pour une seule terre plusieurs cieux. ».... Mais on ne peut admettre qu'il y ait une autre terre que celle-ci ; « car toute terre, en quelque lieu qu'elle fût située, serait portée naturellement à ce lieu où nous sommes ».... (2) Quant à la division des cieux en sphères concentriques, le grand docteur du catholicisme paraît l'admettre à peu près telle que je l'ai rappelée.

Maintenant que nous savons autant que possible quelle était la doctrine enseignée au poète de la Divine Comédie sur la constitution physique de l'Univers, achevons avec lui son voyage mystique, — au risque d'y voir son orthodoxie quelque peu compromise par ses propres inspirations. — Dans le but de simplifier cette dernière partie de notre étude, nous négligerons de noter les traces d'astrologie judiciaire qu'on peut y rencontrer çà et là, et qui rappellent aussi combien ce genre de superstition était familier à l'Italie

(1) L'article arabe, *al*, s'y trouvait accolé à un mot gréco-latin ; cela signifiait ; *le grand livre*, le livre par excellence.

(2) Par quelle force y serait-elle portée ? Cela serait intéressant à connaître, mais S^t-Thomas néglige de s'expliquer sur cette assertion.

du XIII^e siècle, sans en excepter la cour pontificale. Enfin, nous renoncerons également à écouter les harmonieux concerts par lesquels le Soleil, les planètes et les autres astres charment tour-à-tour les oreilles du voyageur, en même temps que leur splendeur charme ses yeux.

Du sommet de la montagne du Purgatoire, que couronne le Jardin du Paradis terrestre, Béatrice et son protégé n'ont besoin que d'un coup d'aile pour atteindre le ciel de la Lune. Et ici déjà, il y a lieu de se demander si S^t Thomas n'aurait pas reproché à son disciple posthume une opinion hétérodoxe : car il énonce positivement, à propos de la Lune, l'idée de l'éternité de notre monde solaire. Dans son discours, cette première planète, (et tout indique que pour lui il en est de même des cinq autres,) est un corps opaque et cependant pénétrable, qu'il qualifie de « perle éternelle ». Les orbites de ces corps errants sont des « roues éternelles » ; et à plus forte raison, sans doute, le Soleil, qui éclaire et vivifie tout ce groupe sidéral, jouit pareillement des attributs de l'éternité.

Le voyageur, à la suite de sa Béatrice, pénètre sans aucun effort dans le globe même de la Lune ; cet astre l'enveloppe de sa propre substance :

« Nuage lucide, épais et solide, poli comme un diamant qu'aurait frappé le soleil. »

« La perle éternelle nous reçut en elle, comme l'eau, tout en restant anie, reçoit un rayon lumineux ».... (*Chant II*)

Et ne croyez pas que, par ces mots, le poète veuille simplement décrire une apparence : dans les tercets qui suivent, il se livre à une savante discussion sur ce problème de pénétration de la substance lunaire par le corps d'un homme vivant en chair et en os. Cette discussion est malheureusement fort peu claire pour nous ; mais nous y pouvons cependant constater que, dans sa pensée réfléchie, la Lune est bien positivement un corps opaque, puisque, s'il en était autrement, dit-il : « cela deviendrait manifeste dans les

éclipses du Soleil, car alors sa lumière passerait à travers la Lune, comme elle traverse les autres corps raréfiés. »

Contrairement à l'opinion des premiers disciples chrétiens de Ptolémée, qui relèguaient le séjour des âmes heureuses au-delà de la sphère du *premier mobile*, nous rencontrons dans celle de la Lune une première catégorie d'élus ; nous en trouvons une deuxième dans le ciel de Mercure, puis une troisième dans celui de Vénus. Quant à la sphère solaire, qui enveloppe cette première triade, naturellement elle est le séjour des grands docteurs dont les lumières intellectuelles ont éclairé ici-bas le monde religieux ; c'est là, précisément, que brille le célèbre italien Thomaso d'Aquino, à côté d'Albert de Cologne son maître, et en compagnie d'une dizaine d'autres théologiens non moins illustres par leur sainteté que par leur savoir divin.

C'est dans l'intérieur même du Soleil que le protégé de Béatrice rencontre cette sublime pléiade ; — et ce qu'il y a d'étrange ici, c'est qu'au moment de pénétrer tout vivant dans ce globe de feu, il ne dit pas un mot de sa chaleur. Pourtant, dès le moment où il a quitté la région terrestre, il n'a point manqué de dire que le Soleil, « ce grand ministre de la nature », est pour elle un foyer de vie ; il a parlé des étincelles que cet ardent foyer « jette autour de lui-même, pareil au fer qui sort bouillant de la fournaise. » (*Chant I*). Maintenant qu'il est dans la fournaise, il se déclare ébloui, et même pour quelques instants aveuglé par la vivacité de sa lumière ; mais son immense chaleur, paraît-il, ne l'incommoder en aucune façon.

Entre le ciel du Soleil et celui des étoiles fixes, nous rencontrons successivement ceux de Mars, de Jupiter et de Saturne. C'est dans le premier de ces trois autres domaines planétaires que se trouve un des plus beaux épisodes du *Paradisio*.

La planète Mars, jadis consacrée par les païens au dieu de la guerre, n'a point complètement changé d'emploi en changeant de religion. Elle porte la bannière des Croisés

qui sont morts pour le Christ sur les champs de bataille de la Terre-Sainte; et à cette glorieuse phalange appartient un trisaïeul de Dante Alighiéri : le vieux Cacciaguïda. C'est vers la fin d'une longue conversation avec son ancêtre que Dante lui fait prononcer ces mots célèbres, par allusion à sa destinée personnelle de proscrit :

« Tu quitteras toutes choses les plus chèrement aimées; et ceci est le premier trait que lance l'arc de l'exil ;

« Tu éprouveras combien le pain d'autrui est amer, et combien le chemin est dur lorsqu'il faut le descendre et le monter par l'escalier d'autrui... » (Ch^e XVII.)

Béatrice, qui n'abandonne en aucun instant son cher poète, est demeurée silencieuse pendant toute la durée de cette entrevue du vieillard et de son arrière petit-fils. Dès qu'ils se sont quittés, elle dit à celui-ci : « change tes pensées; pense que je suis auprès de Celui qui redresse tous les torts ».

Et le poète ajoute, pour ses lecteurs : « à sa douce voix, je me tournai vers elle; et ce que je vis alors d'amour dans ses yeux saints, je ne saurais le peindre ici. » ... (Ch^e XVIII).

— Cette Béatrice est vraiment un guide adorable; mais, hélas! sa théologie s'exprime trop souvent en style d'Apocalypse; — et malheureusement il en est de même de la plupart des commentaires astronomiques de son ami. Quand nous abordons avec lui la sphère des étoiles, (celle que les anciens appelaient *firmament*), et quand il nous représente le *premier mobile* comme formant le « manteau royal du monde », (Ch^e XXIII), le seul profit que nous puissions tirer de son langage consiste en un résultat purement négatif : nulle part il n'y est question d'une paroi *crystalline* à laquelle les « nymphes éternelles » puissent être fixées; nulle part l'heureux mortel ne rencontre la moindre voûte à franchir pour parvenir enfin dans l'ineffable *Empyrée*.

Mais alors, — il nous en fait l'aveu (Ch^e XXXIII,) — ses ailes sont à bout de forces. Elles l'abandonnent et, en un clin d'œil, il redescend sur la terre, en se servant,

comme parachute, d'une de ces idées pythagoriciennes qui traversent les âges, à peu près ignorées ou incomprises, comme autant de vagues soupçons des mystérieuses harmonies de l'Univers :

« Ici la force manque à mon imagination..... Mais déjà mon désir et mon vouloir, comme une roue soumise à un mouvement régulier, sont tournés ailleurs.

» Par l'amour qui ment le soleil et les autres étoiles. »

« *L'amor che muove il sol et l'altre stelle* »..... Tels sont les derniers mots sortis de la plume de ce grand Florentin (1).

Pour lui, le soleil lui-même est une étoile, et toutes les étoiles, prétendues fixes, se meuvent en vertu d'une loi universelle d'amour, c'est-à-dire d'attraction. — D'où lui vient cette dernière idée ? — je l'ignore. Mais pouvait-il ignorer, lui, qu'elle était de nature à bouleverser de fond en comble, la cosmographie de Ptolémée et de St Thomas d'Aquin ?...

Quoiqu'il en fût, l'Eglise romaine, justement fière d'une œuvre si précieuse pour sa propre gloire, ne voulut jamais voir dans ces derniers mots qu'une innocente fantaisie de poète ; et les savants, pour y voir autre chose, durent attendre jusqu'aux derniers jours du siècle de Galilée et de Newton.

P. DE BOUREULLE.

(1) Dante mourut très-peu de temps après l'achèvement de cette dernière partie de son poème (1321). Les deux premières seules furent connues avant sa mort.

ÉTUDE

SUR

LE MENTEUR DE CORNEILLE

par G. GLEY,

Président de la Société d'Emulation.

Il pourra sans doute paraître téméraire d'oser écrire quelque chose sur Corneille après tant de travaux si remarquables des plus célèbres critiques. Tout a été dit en effet sur ce grand poète. Aussi j'étais presque résolu à ne rien laisser imprimer de mes appréciations, persuadé que les notes que je tenterais de publier ne seraient qu'une pâle reproduction de ce que j'avais lu ou de ce qui a été écrit sur la comédie de Corneille. Mais mes confrères qui ont écouté avec une extrême bienveillance la lecture que je leur en ai faite, ont pensé que l'idée de reprendre un sujet intéressant était bonne, et ont bien voulu autoriser l'insertion de cette *Etude* dans les *Annales* de la Société.

Je ne suis point de parti pris un admirateur exclusif du passé, un prôneur du bon vieux temps, *laudator temporis acti*; j'aime et j'admire les productions littéraires et dramatiques de notre époque qui ont de la valeur, et je salue leur apparition avec reconnaissance. Elles sont rares, il est vrai; et on oublie, quel charme alors! dans ces courts moments de jouissance que l'art nous sait donner, les jours sombres et lourds qui pèsent sur nous, la réalité

prosaïque et cruelle qui entrave nos âmes, et l'on peut se dire heureux, ne fut-ce qu'une heure, ne fut-ce qu'une minute? puisque l'on sort de soi, pour y rentrer plus calme et rasséréné. Aussi, disons-le bien vite, si le goût s'est perverti à la lecture de tant d'œuvres désordonnées et malsaines, dont la grossièreté révolte, et dont la prétention exaspère, si le public lui-même se plaît à suivre le courant troublé de notre époque troublante, la vraie poésie, les beaux vers tout empreints de passion et de grandeur sont encore écoutés, sentis et applaudis. A côté de tant de drames ignobles qui empoisonnent les sources mêmes de la vie et qui souillent la scène depuis nombre d'années, on est heureux d'en rencontrer d'autres qui, tout en portant le cachet de l'art, tournent notre esprit vers les pensées nobles et élevées.

Eh bien! puisque le présent est stérile, puisque les idées et le langage financiers ont gagné depuis 25 ou 30 ans presque toutes les couches sociales, puisque le goût d'une littérature frivole et médisante est devenu général et envahit tous les jours la presse et le théâtre, parlons des œuvres illustres qui fécondent éternellement le passé; puisque les vivants se taisent, occupons-nous des morts qui parlent, et que la gloire des ancêtres nous console de la misère de leurs descendants : Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Corneille, Molière, Racine, Cervantès, Voltaire, Schiller, Goethe, matière inépuisable, source de toutes beautés qui ne tarit jamais, éternel aliment de l'esprit et de la pensée ! Dans l'abandon où nous laisse le génie de nos écrivains, nous allons, loin des passions bruyantes, sans maudire le présent, remonter un instant jusqu'à vous, ô grands poètes, nous retremper dans votre sublime entretien, et nous reposer ainsi des platitudes écrites dans un de ces affreux mélodrames « qui s'en viennent verser chaque soir tant de sottises », — dût l'auteur d'une de ces farces vulgaires se plaindre d'un passe-droit et s'écrier que nous lui manquons d'égards. Qu'il se console cependant : quelque admiration

que nous donnions à l'auteur du *Cid* et du *Menteur*, il nous en restera toujours assez pour le faiseur qui a écrit une de ces méchantes pièces du jour, « à l'usage de ces tristes spectateurs, dit Jules Janin, qui ne s'amusent qu'au spectacle infamant des plus misérables nudités ramassées au hasard dans tous les carrefours, sur tous les boulevards. » « Mais comment se tirer de cet abîme et par quelle protestation assez puissante? » ajoute l'éminent critique. — « En portant au-delà de l'horizon des intérêts grossiers et frivoles un regard intrépide, a dit un illustre orateur (Montalembert). En sortant de cette basse et servile condition des âmes, de l'engourdissement moral et intellectuel de notre temps —. »

Mais voilà que nous faisons la satire de notre époque. A quoi bon? Pour guérir les travers du monde? La satire n'a jamais corrigé personne. Voyez *Tartuffe*, voyez *Harpagon*, voyez le *Menteur*, se sont-ils amendés? Voyez le public, tant de fois censuré par Boileau, ne persiste-t-il pas à préférer les Pradon aux Racine? Eh bien! que ferons-nous? attaquerons-nous la Bourse et les Sociétés financières? Il y a des siècles qu'on critique l'amour effréné de l'or, sans le plus léger succès. Nous moquerons-nous du réalisme, du naturalisme, du spiritisme, de la crinoline, et de tant d'autres inventions? Tout cela passera ou a passé, sans que la poésie ou la satire ait besoin de s'en mêler :

La mode de la veille est seule ridicule.

Aujourd'hui les dames rient des cages de fer que portaient leurs mères il y a 25 ans, les poètes rient du réalisme, tout le monde du charlatanisme des mots en isme du XIX^e siècle.

Il est temps de parler du sujet que nous nous proposons d'étudier.

Beaucoup de chefs-d'œuvre de style, d'esprit et de poésie, — la *Métromanie*, par exemple, — sont abandonnés, faute de spectateurs, mais le *Menteur* se joue encore de loin en loin.

Nous allons essayer de montrer la gaité et le côté aimable de cette comédie.

Nous ne saurions vraiment avoir trop de reconnaissance, de tendresse et d'admiration pour ce bon et grand Corneille. A moins d'être l'âme la plus indifférente et la plus ingrate, qui peut, même aujourd'hui, après plus de deux siècles et demi presque accomplis, se rappeler la vie et les services du vieux poète, sans en être ému et charmé? Est-il rien, en effet, de plus touchant, de plus beau, de plus capable d'intéresser l'imagination et d'attacher le cœur, que le sublime effort, le merveilleux travail et la conquête de ces hommes prédestinés qui apportent les premiers la lumière dans les ténèbres, l'ordre dans le chaos, déblaient, éclairent la route où l'esprit humain doit s'avancer en vainqueur après eux? Ces génies de première lutte, si l'on peut ainsi parler, sont grands et adorables par dessus tous les autres. Sans doute ceux qui les suivent peuvent bien encore plaire et surprendre, mais l'étonnement change de nature, et on ose dire qu'il perd quelque chose de sa force et de sa grandeur. Racine, marchant, le front calme, le regard limpide, d'un pied sûr et relevé dans la route aplanie, attire certainement l'admiration par le choix et la beauté de son allure, par les plis harmonieux de sa robe poétique, qui ne s'est déchirée ni aux cailloux, ni aux ronces du chemin; mais à contempler Corneille et à le suivre à travers les voies obscures et périlleuses par où son courage est obligé de se faire jour et de passer, on éprouve une certaine émotion pleine de curiosité, que la beauté sereine de Racine ne fait pas ressentir : émotion comparable à celle que donnerait l'aspect d'un combat à outrance, où un vaillant homme se trouverait engagé, seul contre des ennemis indisciplinés et sauvages, poussant ferme contre eux, mais tantôt vainqueur et tantôt vaincu, aujourd'hui les faisant reculer et les domptant par quelque trait de génie et quelque grand coup d'éclat, et demain pris de nouveau et se débattant vainement dans leurs pièges.

Tel est Corneille dans sa lutte avec la barbarie des poètes dramatiques ses prédécesseurs et ses contemporains ; entraîné d'abord par leur exemple, le puissant instinct de sa vocation, la voix encore confuse de son génie l'avertissent et peu à peu le tournent contre eux : Corneille est d'autant plus admirable qu'il a su distinguer, par l'œil de son propre esprit, le faux du vrai, le grand goût du mauvais : il intéresse, il émeut d'autant plus qu'il combat encore au hasard sur un terrain inconnu et non affermi, où son sublime bon sens hésite, recule, paraît près de succomber dans la mêlée et ne se relève parfois que tout meurtri et méconnaissable. Or voilà ce qu'il faut aimer en lui, c'est ce mélange de lumière et d'ombre, de force et de faiblesse, de victoire et de défaite, qui fait voir combien le moment était ardu et périlleux, quels obstacles, quels ennemis le grand homme eut à vaincre dans les autres et dans lui-même, entraves, préjugés, ignorance, mauvais goût, nuit profonde qui, augmentant les difficultés de l'entreprise, en rehaussent l'éclatant succès.

Il y a un ouvrage de Corneille que l'on ne saurait lire, que les amateurs ne sauraient voir représenter sans un plaisir extrême, sans un redoublement de reconnaissance pour ces services rendus par le poète à l'art dramatique et à la gloire de la scène française. Je veux parler du *Menteur*, qui rappelle et signale un des côtés lumineux de ce rare esprit, qu'on oublie peut-être le plus facilement. Dans Corneille, en effet, le peintre sublime, qui crayonna l'âme d'Auguste et du vieil Horace, absorbe le poète souriant, le poète comique, et le fait oublier. Tout le monde convient volontiers que Corneille est un grand et puissant penseur ; cette opinion n'est nulle part contestée et personne ne se fait faute de citer à l'appui *Horace*, *Rodogune*, *Cinna*, ou tout autre écrit de notre vieux poète ; mais on ne sait pas, ou du moins on ne dit pas assez combien ce mâle esprit était en même temps un esprit fin, délié, vif et charmant. La comédie du *Menteur* le démontre à chaque scène et presque à chaque vers, vous menant par mille gracieux

détours de la gaité la plus spirituelle à la plus aimable fantaisie. Je veux bien que Corneille soit l'obligé de Lope de Vega pour le fond de cette comédie du *Menteur* ; il l'avoue lui-même avec cette bonhomie et cette naïveté de franchise qui redoublent, en présence de l'orgueil et des rapines de nos pirates contemporains, la tendre admiration qu'on ressent pour ces vieux et véritables grands hommes. J'ajouterai que Corneille a contracté une seconde dette pour son *Menteur* envers un autre poète espagnol, don Juan Ruiz de Alarcon, dont il ne parle pas, et à qui cependant le théâtre français est redevable de la première comédie de caractère.

Le *Menteur* n'est qu'une imitation de la *Verdad sospechosa* (la Vérité suspecte) d'Alarcon.

Mais qu'importe Lope de Vega ? et qu'importe don Juan Alarcon ? Ils auront beau revendiquer des droits d'inventeurs, de l'aveu même de ce brave et honnête Corneille. Est-ce Lope de Vega qui a inspiré à Corneille ce ton agréable et cet enjouement qui régnaient dans toute sa comédie, et ressemble si peu à la métaphore et à l'emphase espagnoles ? Est-ce Juan Alarcon qui lui a prêté ce sourire et cette allure si vive et si piquante et ce tour d'esprit français ? (1)

(1) Alarcon (Don Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza), né vers le commencement du XVII^e siècle dans la province mexicaine de Tusco, passa en Europe vers 1624, et fut nommé en 1625 rapporteur du Conseil royal des Indes. On ne sait rien de sa mort. Alarcon était bossu, étranger et d'un orgueil exagéré qui le poussait à injurier, dans ses préfaces mêmes, ce public auquel *il se réjouissait d'avoir coûté quelque chose*. Son génie, la noblesse de sa maison, sa position à la cour, ne purent le sauver d'un oubli passager, fruit de l'envie et du ridicule que lui valurent le lieu de sa naissance, sa difformité et son orgueil. (*Encyclopédie populaire*, 1845, p. 130.)

« Un seul trait relatif à la vie d'Alarcon est arrivé à notre connaissance. Plusieurs de ses comédies furent attribuées à d'autres auteurs. — « Sache, dit Alarcon au lecteur dans la préface du 2^e volume de ses comédies, sache que les huit comédies de ma première partie et les douze de cette seconde

Avouons-le, on fait des inventeurs à bon compte. Je lisais, il y a déjà quelque temps, dans un livre de critique littéraire dont l'auteur aussi est pris de monomanie espagnole, que nos meilleurs drames et nos meilleurs romans nous viennent de par-delà les Pyrénées, depuis Corneille jusqu'à Lesage, du *Cid* à *Gil Blas*, sans compter le reste. A sa place, j'aurais bien plus volontiers recherché par quels

sont toutes de moi, quoique plusieurs se soient couvertes des plumes d'autres Corneilles (1). »

Ne nous plaignons pas trop, d'ailleurs, de l'injuste dédain avec lequel les Espagnols du XVI^e siècle accueillirent le théâtre de Cervantes. Au dédain que les comédiens français montrèrent pour les pièces de Lesage, la France est redevable de son meilleur roman, *Gil Blas*, et les succès de Lope de Vega, en éloignant de la scène dramatique l'immortel auteur de la *Numance*, ont peut-être donné au monde le *Don Quichotte*, la plus admirable comédie qu'on ait jamais faite.

« La littérature espagnole, dit M. Habeneck, est une immense forêt, où chacun est allé ramasser le bois dont il s'est servi, sans l'avouer, pour construire son œuvre. » Il est vrai que les bûcherons dont il s'agit sont de fiers bûcherons : Corneille, Molière, Lesage, V. Hugo.

Dans un volume intitulé : *Chefs-d'œuvre du Théâtre espagnol*, traduits pour la première fois et annotés par Ch. Habeneck, se trouvent quatre chefs-d'œuvre, à peu-près inconnus chez nous, du Théâtre espagnol du XVII^e siècle : le premier, *Garcia de la Chateigneraie*, drame en trois actes, sorti de la plume de Francisco de Rojas, dont Victor Hugo a dû s'inspirer dans *Hernani*, si l'on s'en rapporte aux nombreuses analogies de forme et de fond qui existent entre les deux pièces. Le second, *Dédain pour Dédain*, est une comédie de sentiment de Moreto ; la *Princesse d'Elide* de Molière n'en est qu'une parodie. Le troisième, la *Reine Morte*, de Luis de Guevara, le créateur du *Diable boiteux*, est l'histoire populaire d'Inès de Castro, une des plus grandes légendes amoureuses de la Péninsule. — Nous savons, depuis la publication du livre : *Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie*, que l'illustre poète avait traduit ce drame émouvant dans sa jeunesse. — Le quatrième, *Les Murs entendent*, de Juan de Alarcon, est une comédie en trois actes, qui fait pendant à celle du *Menteur*, de Corneille, avec cette différence toutefois qu'elle met en scène un genre de mensonge tout autre, celui qui a pour but le bien.

(1) Ce mot *Corneille* (*Corneja*) est d'autant plus singulier ici que cette préface fut écrite en 1633. c'est-à-dire huit années avant que Corneille n'empruntât l'idée du *Menteur* à Alarcon.

moyens délicats les grands écrivains du XVII^e siècle ont su rendre originales, françaises et vraies toutes les idées qu'ils empruntaient à l'Espagne. Eh quoi ! l'Espagne a fait Gil Blas ? Ce style, ce goût, cette observation déliée, cette fine satire, cette philosophie railleuse, ces mœurs qui sentent si fort la terre de France qu'elles ne sauraient germer ni fleurir ailleurs, tout cela est espagnol ? Est-on le peintre ou le poète, je vous le demande, parce qu'on a fourni le cadre et la toile, la plume et le papier ?

Les nations échangent leurs richesses intellectuelles ; celles-ci empruntent à celles-là qui le leur rendent bien. « N'est-ce pas là une des lois de l'histoire, et l'une des moins contestables, que cette perpétuelle action des peuples les uns sur les autres ? » (Goumy.)

Si l'on dressait le compte de ces emprunts de peuple à peuple par doit et avoir, on trouverait que la France, l'Espagne, l'Angleterre et l'Italie sont à peu près en balance, et peuvent établir entre elles ce qu'on appelle, en terme de banque, un compte de compensation. Mais à coup sûr, dans cet emprunt réciproque, l'homme de génie, qui trouve une idée chez le voisin, qui se l'approprie, qui la dépouille de sa forme et de son allure natives, pour lui donner le ton, le geste, le costume, la voix, le langage, les sentiments, les opinions, l'esprit du pays où il l'a transplantée, celui-là n'est-il pas tout aussi inventeur que ce voisin même auquel il a pris ce je ne sais quoi qui aide à l'œuvre, mais qui ne la fait pas ? Comme Molière, n'a-t-il pas conquis le droit de dire : « Je prends mon bien où je le trouve ? »

Dorante, le menteur de Corneille, n'arrive certainement ni de Madrid, ni de Séville, ni de Valladolid ; c'est de Poitiers, en effet, qu'il nous vient et de ses universités, ainsi qu'il l'annonce lui-même. Un franc Espagnol parlerait d'un bien autre style et entasserait hyperboles sur hyperboles, les Cordillières sur les Pyrénées, le Pérou sur l'Asie et le soleil sur la lune. Dorante est un étourneau pondu et éclos en terre française, qui bat de l'aile à l'aventure et gazouille

agréablement mille contes en l'air, avec vivacité, avec grâce, sans enflure et sans rodomontades. J'avoue qu'il ment, mais il ment en étourdi, non en fanfaron de mensonges ; par folie, non par vanité ; pour se divertir, non pour en tirer profit. Certes, si Dorante continue longtemps ce métier de conteur, la légèreté et l'étourderie de la jeunesse ne lui servant plus d'excuse, il tombera dans un vice incurable et dégradant ; son vieux père a raison de l'en avertir éloquemment et de lui faire honte au nom de l'honnêteté et de la noblesse de sa race.

Corneille s'est arrêté avec beaucoup de tact et d'adresse sur cette limite délicate ; il a compris qu'aller au delà serait avilir le personnage. S'il pousse les mensonges de Dorante assez loin pour lui mériter la remontrance indignée de son père et pour le justifier, il leur laisse cependant jusqu'au bout une apparence de plaisanterie et de frivolité suffisante pour que le spectateur ou le lecteur continue encore à s'amuser de Dorante, loin de le prendre au sérieux, et d'être tenté de le traiter avec indignation, autrement enfin qu'un écolier qui s'émancipe. Cette nuance fine et finement observée est un des charmes de cette ravissante comédie.

Un écrivain, profondément versé dans notre histoire littéraire, et lui-même écrivain vraiment français, dont la critique fut celle du bon sens et de l'esprit, M. Gérusez, s'exprime ainsi :

.... « Corneille ménageait à ses admirateurs une surprise nouvelle et à la France un autre genre de gloire ; entre *Pompée* qui venait de réussir et *Rodoque* qu'il méditait déjà, il composa, comme pour détendre son génie et reprendre haleine, un chef-d'œuvre comique, le *Menteur*. Cette fois encore il prend son sujet à l'Espagne, mais il se comporte avec Alarcon comme il avait fait avec Guilhem de Castro ; en effet, il l'imita d'une manière si libre et si neuve, qu'il eut et qu'il mérite tous les honneurs d'une création originale. Ainsi Corneille inaugure la comédie comme il a trouvé la tragédie, et il est bien à double titre le père

de notre théâtre. Dans cette nouvelle tentative, son mérite est d'autant plus grand que la pièce dont il s'empare est un des chefs-d'œuvre de la scène espagnole. »

« Le caractère du *Menteur*, de Dorante, est tracé de main de maître ; il y a dans ses hableries une verve, une bonne grâce de jeunesse qui entraîne, et les incidents qu'amène cette manie de son esprit s'enchaînent avec tant de vivacité et de naturel, que cette image d'un travers qui côtoie le vice devient un véritable enchantement. Personne avant Corneille n'avait donné à la versification française cette allure dégagée, cette prestesse de mouvement qui répond à tous les caprices d'une conversation spirituelle et enjouée. Ce n'est pas à l'hôtel de Rambouillet qu'il avait trouvé le modèle de ces entretiens sans apprêt, de ces plaisanteries sans affectation, de ces saillies si promptes et si nettes. Comment ce même esprit qui aimait tant à se guinder, cette âme si haute qui se haussait encore si volontiers, ont-ils pu se jouer avec tant d'abandon et de grâce ? Le naturel que Corneille trouve ici comme sans effort, et que Mathurin Regnier avait déjà rencontré, Molière lui-même l'a cherché longtemps avant de l'atteindre. N'avons-nous pas trente ans à l'avance le style des *Femmes savantes* dans ce tableau de Paris qui n'a pas cessé d'être vrai : »

Connaissiez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés ;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence ;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ;
Et, parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise,
Et vaut communément autant comme il se prise : (1)

(1) *Vaut autant comme n'est pas français.*

De bien pires que vous s'y font assez valoir.

(Acte I, scène 1.)

« Le récit de la collation que Dorante imagine en la décrivant et le conte de son prétendu mariage à Poitiers sont des morceaux achevés. Dans ces tirades, comme dans le dialogue, c'est partout le vrai langage de la comédie ; mais dans la scène où Géronte fait rougir son fils du vice auquel il s'abandonne, on retrouve, dit Voltaire, la même main qui peignit le vieil Horace et don Diègue. Il faut citer :

GÉRONTE.

Dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi ?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature :
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas ? est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

(Acte V, Scène III.)

« C'est dans de telles situations que la comédie peut accidentellement élever le ton, surtout si elle sait de cette noblesse redescendre sans effort à la familiarité qui lui est

naturelle; et c'est un art que Corneille a pratiqué dans ce premier et immortel chef-d'œuvre de notre théâtre comique. » (1)

Nous n'avons pas à analyser ici le caractère du vieil Horace et de don Diègue; mais M. Saint-Marc Girardin l'a tenté, « afin de bien faire comprendre, dit-il, comment Corneille concevait l'amour paternel et comment il l'exprimait. Don Diègue et le vieil Horace aiment leurs fils, mais ils les aiment d'un amour ferme et élevé; ils ressentent les émotions de l'amour paternel, mais ils les soumettent à un sentiment plus élevé et plus noble : ici l'honneur, là l'amour de la patrie. »

« Et ne croyez pas que ce soit la hauteur de sentiments propre à la tragédie qui ait donné aux pères de Corneille cette élévation et cette fermeté : dans la comédie du *Menteur*, le caractère paternel garde cette fermeté qui s'allie si bien avec la tendresse. Géronte est un père affectueux et indulgent; il croit au conte que lui fait son fils d'un mariage forcé contracté à Poitiers; il lui pardonne, il s'attendrit même à l'espoir de se voir revivre dans ses petits-enfants. Mais cette crédulité, qui lui vient de sa tendresse et qui la témoigne, n'abaisse pas en lui la grandeur du caractère paternel : Géronte n'est pas le père imbécile et dupe de la vieille comédie. S'il s'est laissé tromper un instant, écoutez-le quand il apprend que son fils a menti : voyez quelle noblesse dans sa colère, de quel ton il atteste le respect que son fils devait à ses cheveux blancs qu'il a outragés par ses mensonges! Le vieil Horace n'est pas plus grand dans son indignation contre son fils qu'il croit lâche, que Géronte dans son courroux contre son fils devenu menteur; et quand don Diègue, pour venger son injure, en appelle à l'honneur de Rodrigue, il n'a pas de paroles plus vives et plus ardentes que Géronte, quand Géronte reproche à Dorante d'avoir forfait à l'honneur : »

(1) *Histoire de la littérature française*, tome 41, page 89 et sq.

Êtes-vous gentilhomme ?

(1)

(1) Un écrivain de beaucoup de talent, homme d'érudition et de goût, a donné la traduction de quatre des meilleures pièces du théâtre d'Alarcon.

A côté de ce mot superbe :

Êtes-vous gentilhomme ?

et de ce dialogue vif et pressé qui rappelle parfois le *Cid*, nous pouvons citer, d'après l'exacte et consciencieuse traduction de M. Alphonse Royer, l'original de cette imitation :

Don Beltran. — Êtes-vous gentilhomme, Garcia ?

Don Garcia. — Je me tiens pour votre fils.

Don Beltran. — Et suffit-il d'être mon fils pour être gentilhomme ?

Don Garcia. — Je le pense, seigneur.

Don Beltran. — Quelle erreur ! Celui-là seul qui agit en gentilhomme l'est. Qui donna naissance aux maisons nobles ? Les illustres actions de leurs premiers auteurs. Sans tenir compte de la naissance, des hommes humbles dont les actions furent grandes ont illustré leurs héritiers. C'est la bonne et la mauvaise conduite qui fait les mauvais et les bons. En est-il ainsi !

Don Garcia. — Que les grandes actions donnent la noblesse, je ne le nie pas ; mais vous ne niez pas que sans elles la naissance la donne aussi.

Don Beltran. — Si celui qui est né sans l'honneur peut l'acquérir, n'est-il pas certain que celui qui naquit en la possédant peut la perdre ?

Don Garcia. — Il est vrai.

Don Beltran. — Donc si vous commettez de honteuses actions, quoique vous soyez mon fils, vous cessez d'être gentilhomme ; donc si vos vices vous déshonorent publi-

DORANTE, à part.

(haut)

Ah ! rencontre fâcheuse !

Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

quement, le blason paternel importe peu, les illustres aïeux ne servent pas. Comment se fait-il que la renommée vienne apporter jusqu'à mes oreilles vos mensonges et vos fourberies dont s'étonnait Salamanque ? Quel gentilhomme et quel néant !

Noble et plébéien, si la seule accusation de mentir déshonore un homme, que sera-ce donc de mentir réellement et de vivre sans honneur selon les lois humaines et sans me venger de celui qui m'a dit que je mentais ? Avez-vous l'épée si longue, avez-vous la poitrine si dure, que vous croyiez pouvoir vous venger quand une ville tout entière vous le dit ? Se peut-il qu'un homme ait de si viles pensées qu'il devienne esclave de ce vice sans plaisir et sans profit ? La jouissance retient les voluptueux ; le pouvoir de l'or domine les avarés ; la gourmandise les gloutons ; l'oisiveté et l'appât du gain les joueurs ; la vengeance l'homicide ; la gloriole et la présomption le spadassin ; le besoin guide le voleur ; tous les vices enfin portent avec eux plaisir ou profit, mais que tire-t-on du mensonge, si ce n'est l'infamie ou le mépris ?

Don Garcia. — Qui dit que je mens a menti

Don Beltran. — Ceci est encore un mensonge. Vous ne savez démentir qu'en mentant. (1)

« Ce trait si heureux n'est point dans Corneille, dit M. J. M. Guardia, et ici comme dans toute la pièce l'avantage me paraît être du côté d'Alarcon Mais c'est dans l'original qu'il faut lire ce morceau. »

(1) *Théâtre d'Alarcon*, par Alphonse Royer, Paris, Michel Levy, 1864. 1 vol. in-18 de 489 pages. Prix, 3 fr.

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous point avec toute la France
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang ?

DORANTE.

J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne ?

GÉRONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ;
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire ;
Et, dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi. (4)

(4) Dans l'*Oreste* d'Euripide, les vers 484-485 rappellent les deux derniers vers de cette scène, dans laquelle Gêronte reproche à Dorante le vice qui le dégrade.

TYNDARE, (père d'Hélène).

Ménélas, peux-tu adresser la parole à ce monstre impie ?

MÉNÉLAS (oncle d'Oreste).

Pourquoi non ? c'est le fils d'un frère que je chérissais.

TYNDARE.

Est-il son fils, avec un naturel si pervers ?

MÉNÉLAS.

Il est son fils ; et s'il est malheureux, il faut le respecter.

TYNDARE.

Tu es devenu barbare, depuis le temps que tu vis parmi les barbares.

DORANTE.

Moi?

(Act. V, Scène III.)

« Cette brusque apostrophe : « *Etes-vous gentilhomme?* » vaut le mot de don Diègue : « *Rodrigue, as-tu du cœur?* » C'est le même appel fait au sentiment de l'honneur (1). Et voyez comme Gêronte, vieux gentilhomme, ressent la honte de son fils, et de quel ton il la lui reproche, répétant plusieurs fois à dessein les mots qui sont les plus cruels à entendre pour un homme d'honneur, les mots de lâche et de menteur; si bien que, s'irritant de ces défis injurieux et oubliant presque que c'est son père qui lui parle, Dorante s'écrie avec colère et prêt à répondre à l'insulte : Je ne suis plus gentilhomme, moi ! — Mais ce cri de fierté n'apaise pas le vieillard, et il reprend avec l'autorité d'un père irrité : »

— Laisse-moi parler, toi de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature.

(Acte V, Scène III.)

« Bientôt pourtant, après ces premiers cris de l'honneur outragé, Gêronte reprend le ton du père affectueux et indulgent, d'autant plus affligé des fourberies de son fils qu'il l'avait traité avec plus de douceur : ne lui avait-il pas pardonné son prétendu mariage clandestin ? et c'est par un mensonge qu'il a reconnu sa tendresse ! »

GÉRONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse.
Qu'un homme de mon âge a cru légèrement

(1) On pourrait ajouter que ce mot superbe : « *Etes-vous gentilhomme?* » est peut-être aussi beau que le fameux : « *Qu'il mourût!* » du vieil Horace.

Ce qu'un homme du tien débite impudemment ?
Tu me fais donc servir de fable et de risée,
Passer pour esprit foible et pour cervelle usée !
Mais, dis-moi, te portois-je à la gorge un poignard ?
Voyois-tu violence ou courroux de ma part ?
Si quelque aversion t'éloignoit de Clarice,
Quel besoin avois-tu d'un si lâche artifice ?
Et pouvois-tu douter que mon consentement
Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence au dernier point venue,
Approuvoit à tes yeux l'hymen d'une inconnue ?
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
N'a point touché ton cœur ou ne l'a point gagné :
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi, respect, amour ni crainte.

(Acte V, scène III.)

« Ainsi toujours, dans Géronte, comme dans don Diègue et dans le vieil Horace, l'amour paternel se montre mêlé de tendresse et de fermeté, de force et de faiblesse, tel qu'il est enfin. Mais, dans ce mélange, Corneille a toujours soin de soumettre le sentiment faible au sentiment fort, la tendresse au devoir ; et la loi morale reste supérieure à l'homme, dont elle contient le cœur sans l'étouffer. Il y a, entre Géronte et don Diègue ou le vieil Horace, les différences qui séparent les personnages comiques des personnages tragiques ; mais c'est le même fonds de sentiments et d'idées. » (1)

Un de nos plus célèbres feuilletonnistes, écrivain plein de goût, de finesse et de verve, et dont la critique pénétrante et ingénieuse offre tous les lundis plus d'une comparaison intéressante entre les pièces du jour et celles de notre vieux répertoire, M. Francisque Sarcey, a tracé d'une main délicate et sûre le portrait du *Menteur* et montré avec

(1) Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*. tome 4, page 151.

infiniment d'esprit de quelle façon se doit jouer le personnage.

« Quand vous faites de Dorante un jeune bachelier qui marche, s'arrête, badine, rit et cause à la façon de nos étudiants de 4^e année, si nos étudiants parlaient en vers, vous êtes un misérable qui trahissez Corneille. Ce n'est pas un étudiant que vous représentez ici ; c'est l'étudiant ivre de sa liberté première, grisé de jeunesse et d'amour, qui, selon le mot du poète, se baisse sous le ciel bleu, pour ne pas décrocher les étoiles. »

« Quand le rideau se lève sur le premier acte, et qu'il entre en scène, en costume de galant cavalier, la haute canne du temps à la main :

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée ;
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ;
Mon père a consenti que je suive mon choix,
Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois.

« S'il dit tout cela du ton dont un de nos jeunes fils dirait à sa maman dans un vaudeville de Scribe : « J'ai terminé mon droit, et mon père a fini par me permettre de m'engager dans les chasseurs : j'en suis bien content. » Il fait le plus horrible des contre-sens. C'est un être plus beau, plus noble, plus grand, plus menteur que nature qui s'exprime ainsi sous le nom de Dorante. Il parle une langue éclatante et sonore, et il faut bien qu'elle sonne comme une fanfare dans la bouche de celui qui l'interprète. Les gestes courts et étriqués, les mines modestes ne sont plus de mise : à la bonne heure le visage au vent, la voix triomphante, les airs vainqueurs, le ton superbe, et l'allure de ces jeunes dieux d'Homère qui, en quatre pas, enjambaient l'univers. »

« Il ne faut point du tout, quand Dorante débite ces bourdes gigantesques et invraisemblables, dont il s'amuse le premier, non, il ne faut point que le spectateur en l'écoulant se dise : Tiens ! mais cela pourrait bien être vrai ! Comme il a l'air naturel et aisé quand il ment ! Vous ne voyez pas,

malheureux, que le héros de Corneille (c'est un héros) se grise de ce champagne étincelant de la hâblerie, qu'il est lui-même tout fumant des inventions qui lui montent au cerveau, et que lorsqu'il s'écrie :

O le rare secret de mentir à propos !

il n'exprime pas une vérité banale, il ne fait pas œuvre de moraliste qui s'observe : c'est un cri de joie et de victoire qui s'échappe de ses lèvres ; c'est l'exubérance de la jeunesse qui s'extravase de son cœur. » (1)

Corneille écrivit le *Menteur* dans la même année que sa tragédie de *Pompée*, et peu de temps après *Polyeucte*.

« J'ai fait le *Menteur*, dit-il dans son épître dédicatoire, pour contenter les souhaits de beaucoup de personnes qui, suivant l'humeur des François, aiment le changement, et après tant de poèmes graves, dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. »

Le *Menteur* est de 1642 : au moment où cette comédie parut, Molière, né le 15 janvier 1622, n'avait que 20 ans. On peut dire ainsi que Molière n'existait pas encore, et c'est là ce qui fait le mérite particulier du *Menteur* et la gloire de Corneille. L'homme, en effet, qui avait inauguré par le *Cid* l'ère éclatante de la grande poésie tragique, six ans après mettait au monde, par le *Menteur*, la véritable comédie qu'il avait obscurément entrevue dans *Mélite*, qui est de 1625 (2), et dans la *Galerie du Palais-Royal*, qui est de 1634.

Quant à Molière, qui devait relever ce gage jeté le premier de la main de Corneille dans l'arène comique, et le glorifier par la conquête, il s'ignorait encore lui-même ; son génie, à peine dégagé des liens du collège, se débattait tristement

(2) Francisque Sarcey, le *Temps*, 7 avril 1873.)

(1) Il y a, dit Voltaire, autant de distance de *Mélite* au *Menteur* que de toutes les comédies de ce temps-là à *Mélite*.

dans les ennuis d'une condition obscure et d'un métier peu poétique, A peu près dans ce même temps que Corneille éveillait si heureusement la Comédie et la faisait déjà marcher d'un pas leste et pimpant, Molière suivait Louis XIII en Languedoc, à la place de son père, valet de chambre tapissier du roi. Il n'avait pas même ébauché ces liaisons de jeunesse où son instinct pour le théâtre le poussa plus tard invinciblement, et qui, vers 1645, le conduisirent à des essais de la vie de comédien, le mêlant aux auteurs de la Porte de Nesles, du Port Saint Paul et du Jeu de Paume de la Croix-Blanche. C'est là que Molière commença, c'est de là qu'il partit pour courir la France à la tête d'une troupe d'acteurs nomades, pérégrination à l'aventure d'où il devait revenir solidement armé et portant dans son cerveau les *Femmes savantes*, *Tartuffe* et le *Misanthrope*. Le temps était venu où Molière allait prouver que la graine du *Menteur* était tombée en un terrain fertile et capable de produire des fruits inespérés et magnifiques.

« Je dois beaucoup au *Menteur*, disait Molière à Boileau. Lorsqu'il parut, j'avais bien envie d'écrire, mais j'étais incertain de ce que j'écrirais. Mes idées étaient confuses : cet ouvrage vint les fixer.... Enfin sans le *Menteur*, j'aurais sans doute fait quelque pièce d'intrigue, l'*Etourdi*, le *Dépit amoureux*, mais peut-être n'aurais-je pas fait le *Misanthrope*. »

« Embrassez-moi, dit Despréaux, voilà un aveu qui vaut la meilleure comédie (4). »

Nous avons encore d'autres raisons d'aimer le *Menteur* : non seulement on l'aime comme le précurseur et le père de la comédie de Molière, et comme un ouvrage plaisant, ingénieux et spirituel ; mais on l'aime aussi pour la preuve exquise qu'il nous transmet de la malice et de la gaité de Corneille : le *Menteur* est pour nous un charmant contraste ; entre le plaisir que l'on trouve toujours à rencontrer un esprit mul-

(4) Cette anecdote se trouve, dit M Marty-Laveaux, dans l'*Esprit du Grand Corneille* de François de Neufchâteau, tome 1, p. 149.

tiple, doué d'un aspect double et d'une force double, rien ne nous semble plus curieux et plus intéressant d'entendre le poète de *Cinna* et de *Polyeucte* s'aventurant d'un air évaporé et tenant des propos lestes :

Vous avez l'appétit ouvert de bon matin !
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile !
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour !
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour ! (1)
(Acte 1, scène 4.)

Nous voilà bien loin du monologue d'Auguste, bien loin de Sévère et de Pauline. Que va penser la chaste Chimène ? Que va dire le vieil Horace ?

Mais ce serait pour vous un bonheur sans égal
Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
Et de qui la vertu quand on leur fait service,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
(Acte 1, scène 4.)

N'est-ce pas là d'excellents vers de comédie ? Le *Menteur* en est tout parsemé :

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne ;
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. (2)
(Acte I, scène I.)

De même plus loin, ce mot plaisant de Cliton :

« De grâce, dites-moi si vous allez mentir. »
(Acte III, scène V.)

(1) On ne dit pas pratiquer l'amour, comme on dit pratiquer le barreau, la médecine. Cependant *pratiquer l'amour*, ajoute M. Marty-Laveaux, est une expression peu délicate sans doute, mais fort bien à sa place dans la bouche d'un valet.

(2) « Molière n'a point de tirade plus parfaite, dit Voltaire : Térence n'a rien écrit de plus pur que ce morceau : il n'est point au-dessus d'un valet, et cependant c'est une des meilleures leçons pour se bien conduire dans le monde »

Et cette réplique charmante de Dorante à son valet Cliton :
Dorante, comme vous savez, pour plaire à Clarice, et éblouir
Lucrèce, s'est donné comme un foudre de guerre :

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire, du moins depuis un an entier,
Je suis et jour et nuit dedans votre quartier ;
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades ;
Vous n'avez que de moi reçu des sérénades ;
Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi ! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre ?

DORANTE.

Je m'y suis fait, quatre ans, craindre comme un tonnerre.

CLITON, *à part*.

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats, ni sièges importants,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire ;
Et même la gazette a souvent divulgué. . . .

CLITON, *le tirant par la basque*.

Savez-vous bien, Monsieur, que vous extravezuez ?

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou....

DORANTE.

Tais-toi, misérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable :
Vous en revintes hier.

DORANTE, à *Cliton*.

Te tairas-tu, maraud ?

à *Clarice*.

Mon nom dans nos succès s'était mis assez haut
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ;
Et je suivrais encore un si noble exercice,
N'était que l'autre hiver, faisant ici ma cour,
Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.

(Acte I, scène III.)

Il arrive donc d'Allemagne, où il s'est fait, pendant quatre ans, craindre comme un tonnerre ; sièges, combats, victoires, Dorante a eu de tout sa part ; la gazette a parlé de ses hauts faits ; sa vie est pleine de mille exploits ; les lauriers y poussent comme en plein champ. — Pourquoi, lui dit naïvement Cliton, conter toutes ces fariboles ?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés
« Un cœur nouveau venu des universités ;
« Si vous avez besoin de lois et de rubriques,
« Je sais le code entier avec les authentiques ;

« Le digeste nouveau, le vieux, l'infortiat,
« Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurce, Alciat ! » (4)
Qu'un si riche discours nous rend considérables !
Qu'on amollit par là de cœurs inexorables !
Qu'un homme à paragraphe est un joli galant !
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace ;
A mentir à propos, jurer de bonne grâce,
Étaler force mots qu'elles n'entendent pas ;
Faire sonner Lamboy, Jean de Vert et Galas ; (2)
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares,
Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares ;
Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
Vedette, contrescarpe, et travaux avancés :
Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne ;
On leur fait admirer les baies qu'on leur donne. (3)
(Acte 4, scène VI.)

Quoi ! ne nous trompons-nous point ? avons-nous affaire vraiment au sombre auteur de *Rodogune* ? la même main qui a peint si énergiquement la terrible figure de Cléopâtre, a-t-elle, en effet, tracé ces esquisses légères ? et encore n'avons-nous pas cité les traits les plus piquants et les plus particulièrement marqués au coin d'une riante et féconde imagination ; le récit de la collation sur l'eau (4) et du mariage de Dorante à Poitiers (5) sont de vrais chefs-d'œuvre de style spirituel et d'ingénieuses inventions.

Ce personnage est donc ce qu'il doit être, — comme l'a si finement décrit M. F. Sarcey, — un jeune homme tout frais sorti d'une École de droit, un étourdi de 22 à 24 ans, ayant

(4) Jason, Balde, Accurce, Alciat, noms de divers jurisconsultes et professeurs célèbres, dont on étudiait les écrits dans les écoles.

(5) Généraux de l'empereur Ferdinand III.

(3) Baies signifie ici *bourdes*, *mensonges*.

(4) Acte I, Scène V.

(5) Acte II, Scène V.

hâte de faire figure à Paris, de se poser sous un beau jour, de courir les plaisirs, d'étonner, d'exciter l'envie. C'est là le principal motif de ses mensonges. Il ment avec son imagination plutôt qu'avec son caractère, — nous l'avons déjà dit plus haut. Et avec quel art et quelle finesse il varie le ton de ses mensonges, selon qu'il s'adresse à son père ou à son valet ! Il ment pour donner une haute idée de lui, pour éblouir une jolie femme, pour émerveiller des camarades, pour échapper à un mariage qui l'ennuie ; puis, ayant pris l'habitude du mensonge, il ment pour s'amuser, pour se jouer, pour s'exercer, par amour de l'art ; mais il ne ment jamais par intérêt, par calcul, par lâcheté, par méchanceté, et c'est pourquoi le spectateur ou le lecteur lui garde son indulgence. Voici d'ailleurs comment il explique sa manie :

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même et le force à se taire.
Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors
A leur faire rentrer leurs nouvelles au corps !
(Acte I, Scène VI.)

On rit des embarras où son défaut le jette, on cherche avec curiosité comment il en pourra sortir ; mais on ne lui veut pas de mal ; on sent qu'il y a chez lui plus de légèreté que de vice ; le mensonge même chez lui ne semble plus un vice odieux, mais seulement un travers amusant. Aussi, les surprises, les impatiences, et j'oserai dire la pantomime du valet, du bonhomme Cliton, pendant les mensonges de son maître, ajoutent singulièrement à l'effet comique du rôle de Dorante. Selon qu'il donne dans les contes de Dorante, ou qu'il en reconnaît la fausseté, Cliton a des airs de bonne foi et des stupéfactions qui sont d'un comique parfait.

Si le rôle du *Menteur*, c'est-à-dire de Dorante, est un chef-d'œuvre de versification sous le rapport de la difficulté

vaincue, celui du père se relève fièrement au dernier acte. Dans la belle scène où Géronte voyant avec douleur le ridicule que se donne son fils, lui reproche la bassesse de sa conduite, le vieillard dit sa tirade paternelle en père noble et en noble père. Là, Corneille redevient le mâle Corneille ; son Géronte, tout Géronte qu'il le nomme, rappelle son don Diègue, comme l'a très-bien montré M. Saint Marc Girardin.

Il ne faut pas oublier ces galanteries, ces hasards amoureux, ces rendez-vous pleins d'erreurs et de mystères, qui donnent un charme singulièrement poétique à la comédie de Corneille : ce ne sont que rencontres fortuites dans les vertes allées, au détour des promenades, coillades, sourires, coquetteries, duels, soupirs dans l'ombre, tendres discours sous les balcons. Lope de Vega et Don Juan Alarcon semblent avoir le droit d'intervenir ici et de revendiquer leur Espagne ; mais tous ces mystères et toute cette galanterie n'avaient-ils point franchi les Pyrénées depuis longtemps, avec une Reine espagnole, pour s'infiltrer dans les mœurs et dans les goûts de la France ? et à quoi bon Corneille allait-il les chercher en Espagne, quand ils étaient là, devant lui et autour de lui ?

Le dénouement du *Menteur* est bien faible ; c'est presque en mentant à son père, à deux femmes et à lui-même que Dorante se marie. La pièce ne se soutient que par le comique des menteries de Dorante. Dans l'original espagnol, Dorante est contraint par la force à se marier. « J'ai trouvé, dit le grand Corneille, cette manière de finir un peu dure, et cru qu'un mariage moins violenté serait plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrèce au V^e acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grâce, et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés. »

Ainsi Corneille s'examine lui-même, s'explique avec son lecteur, se justifie auprès de ses critiques ; une telle naïveté,

une telle candeur et une telle modestie dans des préfaces, ne sont dues qu'à ce même génie qui a dicté tant de sublimes ouvrages : aussi, après la lecture d'un chef-d'œuvre de Corneille, il n'est rien de plus instructif, de plus curieux à lire que l'examen qu'il en fait lui-même ; il n'y faut jamais manquer, c'est le moyen de faire succéder le respect pour un tel caractère, à l'admiration pour un tel génie, ou plutôt de confondre ces deux sentiments, et de les corroborer l'un par l'autre. Car il n'appartient qu'à Corneille d'offrir le premier le modèle d'une comédie, et d'une comédie de caractère, c'est-à-dire de créer dans tous les genres le théâtre de sa nation.

Je terminerai cette étude en disant que malgré l'indigence de nos auteurs, les écrivains étrangers s'inspirent néanmoins de notre littérature dramatique ; ils viennent même quelquefois étudier à Paris, Mais ils créent des pièces assez originales par le fond et par la forme pour qu'ils puissent espérer les faire traduire et jouer sur un de nos théâtres. « En attendant, dit M. Amédée Pichot.(4), comme ils ont la prétention d'imposer leurs conditions aux directeurs de Londres, ceux-ci préfèrent les simples arrangeurs qui modifient ou *adaptent* (comme on dit) une pièce traduite en substituant des personnages anglais aux personnages français. Ainsi, ils viennent d'arranger pour leur scène le *Menteur véridique* de Scribe, comme un de leurs poètes, Samuel Foote, avait adapté le *Menteur* de Corneille. L'auteur anglais avait eu, comme Scribe, l'idée de susciter à son menteur un compère inconnu qui faisait une vérité de chacun de ses mensonges.

Mais dans le *Menteur* de Samuel Foote, ce n'était là qu'une scène épisodique, et dans le *Menteur* de Scribe c'est toute la pièce. »

Si on veut avoir une idée complète du *Menteur*, il faut lire l'étude très-intéressante, très-savante de M. Ch. Marty-

(4) *Revue britannique*, avril 1867.

Laveaux, intitulée : Parallèle de la *Verdad sospechosa* d'Alarcon et du *Menteur* de Corneille. (Œuvres de P. Corneille, tome IV, appendice, page 241, Hachette, 1862. Edition, les Grands écrivains de la France.)

GÉRARD GLEY.

UN
MINÉRALOGISTE VOSGIEN
AU SIÈCLE DERNIER

LE DOCTEUR KAST DE STRASBOURG

par M. BENOIT, membre correspondant.

Le premier médecin du roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, Jean-Christophe Kast, naquit à Strasbourg vers l'an 1686 ; il était fils du docteur Jean Joachim Kast dont le blason figure en 1696 dans l'*Armorial d'Alsace*. (1) Après avoir achevé ses études à l'Université de Strasbourg, il embrassa la carrière paternelle et il ne tarda pas à acquérir une certaine réputation ; car il fut appelé à soigner la famille du roi Stanislas, qui vivait alors assez pauvrement dans la petite ville de Wissembourg.

Lorsqu'en 1737, le duché de Lorraine fut cédé au roi de Pologne, il suivit à Lunéville la petite cour polonaise en qualité de premier médecin de la reine Catherine Opalinska. Il se fit bientôt aimer et estimer de tous dans le petit Versailles lorrain. Il y créa un jardin botanique où il

(1) Il avait pour armoiries : « d'Azur à un lion naissant, la queue fourchue d'or et lampassé de gueules, tenant de ses deux pattes de devant une tige de trois épis d'or et qui est posé dans une huche carrée de même. »

rassembla beaucoup de plantes rares, mais ce qui lui fait encore plus d'honneur, c'est qu'il s'empessa de donner à la classe indigente de préférence ses soins les plus tendres et les plus désintéressés, écrit Durival témoin oculaire, qui ajoute que le docteur strasbourgeois était non-seulement un botaniste, mais encore un chimiste et un « excellent médecin. » (1)

A la mort de la reine de Pologne, arrivée le 19 mars 1747, Kast fut nommé premier médecin du roi avec le docteur de Ronnow, (2) qui était honoré du titre de Conseiller intime. Il remplissait encore cette place si enviée, lorsqu'il mourut à Lunéville le 13 septembre 1754, au bout de quelques jours de maladie, universellement regretté, disent les auteurs du temps.

Comme il professait les dogmes de la Confession d'Augsbourg et que les lois de l'Etat (3) défendaient de lui donner la sépulture dans l'intérieur du duché de Lorraine, son corps fut transporté à Sainte-Marie-aux-Mines, dans la partie alsacienne où les religionnaires jouissaient du droit de pratiquer librement leur culte, la partie du bourg placée sous la domination du roi Stanislas n'ayant pas la liberté religieuse que possédait l'autre partie, seigneurie pré des palatins de Deux-Ponts.

(1) Le docteur Buch'oz, de Metz, raconte que Kast faisait un grand usage, pour quelques cas de maladies de poitrine, d'une plante très en vogue en Lorraine et en Allemagne, lorsqu'il fallait recourir aux incinés; c'est le *Doronicum*, *Arnica* (LINNÉE). « La dose pour ce sternutatoire était de 6 grains et, lorsque le sujet était faible, d'une pincée sur laquelle on versait quatre verres d'eau chaude. » (*Aldoverandus Lotharingia*, Nancy, 1770).

(2) Jamet raconte d'une manière très plaisante, comment le bon Stanislas s'y prenait pour goûter un sommeil paisible, grâce au docteur de Ronnow et à deux capucins.

(3) « L'on ne tracasse pas en Lorraine les protestants qui y séjournent « et y voyagent, écrivait en 1730 le professeur Keyssler qui résida quelques « mois à la cour de Lunéville avec ses élèves, les jeunes comtes de « Bernsdorf. Mais s'ils meurent, leurs corps sont conduits hors des from-

Voici l'acte de décès du docteur tiré des archives presbytérales de Sainte-Marie-aux-Mines :

« Samedi soir, vers 7 heures, le 14 décembre 1754, M. Jean Feltz, écuyer et maréchal des logis de la Cour de S. M. le roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, et Jean Geyler, domestique du défunt M. Kast, médecin dudit roi, ont conduit ici à Sainte-Marie-aux-Mines, côté d'Alsace, le cadavre du défunt docteur Kast, de Lunéville; ils avaient une lettre de M. Alliot, maître des cérémonies, intendant et commissaire général de S. M. le roi de Pologne. Cette lettre était adressée à M. Lamouche, prévôt de Sainte-Marie-aux-Mines, côté lorrain; elle le priait de vouloir bien remettre le cadavre du docteur au pasteur luthérien de Sainte-Marie, Alsace (1) pour l'enterrer. Il était marqué que M. Kast était mort à Lunéville le 13 décembre, à 7 heures du soir et que son cadavre avait été conduit le lendemain à Sainte-Marie, côté d'Alsace, pour y être inhumé par ordre du roi. Il y avait de plus une lettre du docteur de Ronnow, médecin de S. M. polonaise, qui indiquait que le docteur était tombé malade le 8 décembre d'une fièvre chaude et qu'il avait succombé le 13 à 7 heures 1/2 du soir, malgré les soins de trois médecins. »

« Après la lecture de ces missives, le cercueil fut descendu du fourgon et transporté sans qu'on l'ait ouvert dans le logis alors vide de M. Kröber, directeur des mines, en attendant qu'on préparât les obsèques et qu'on avertit la chancellerie du prince de Deux-Ponts, seigneur du lieu. »

« Le lundi 16, à 2 heures du soir, eut lieu la cérémonie funèbre; le corps fut transporté au hameau de Fertru au milieu d'une grande affluence et enterré dans la chapelle de cette annexe, l'église : Sur le pré (2) étant brûlée et n'étant pas encore rebâtie. »

Le défunt avait 68 ans, selon les assertions de son domestique. »

« Signé : Salzmann, Jean Michel Wild, pasteur de Eittersholz, Jean Geyler domestique du défunt et J. Feltz. »

« tières pour y être enterrés. » Les voyageurs étaient cependant priés de faire maigre aux jours prescrits.

Monsieur Baumgartner, maire de Sainte-Marie-aux-Mines, a bien voulu me communiquer le procès-verbal de l'inhumation du docteur Kast: qu'il veuille bien recevoir mes sincères remerciements.

(1) Jean Rodolphe Salzmann, né à Strasbourg, pasteur de 1745 à 1759.

(2) L'église sur le pré fut brûlée le 6 octobre 1754; et lorsqu'on la reconstruisit, on trouva une boîte de fer blanc contenant le cœur d'un officier suédois tué pendant la guerre de Trente ans dans une escarmouche au haut de Saint-Dié.

Le souvenir du docteur Kast n'est pas tombé dans l'oubli, car l'Histoire de la vallée de Lièvre, 1810, rend compte de son enterrement.

D'après le compilateur messin Buch'oz, le docteur parcourrut une grande partie des Vosges, non seulement pour étudier cette pittoresque contrée, au point de vue minéralogique, mais encore pour faire des recherches botaniques : « Nous avons, dit-il, plusieurs mémoires de Kast à ce sujet : « quelques-uns nous sont parvenus par un heureux hasard « mais d'autres sont perdus. » (1)

Un auteur a écrit d'après les notes du médecin strasbourgeois un *Petit traité des Eaux minérales de Bains selon les remarques et les observations des médecins les plus célèbres avec la manière dont on doit en faire usage et le temps convenable pour les prendre ; à Bains, 48 pages in-16 (s. d.)*. On doit encore au docteur quelques pages sur la source d'eau sulfureuse de la cour du château de Saint Mège, qui aujourd'hui alimente en partie le lavoir public de la commune. (2)

Mentionnons aussi que près d'Einvillle, il avait trouvé une espèce d'albâtre que l'on pouvait parfaitement polir.

Mais ce qui rattache surtout les travaux du docteur Kast à l'histoire médicale des Vosges, ce sont les fouilles qu'exécutèrent d'après ses vœux le duc de Croy-Havré et le baron du Pasquier de Dommartin, co-seigneurs de Bains, pour retrouver les sources minérales de cette très intéressante localité. « Il « en était grand partisan et faisait tous ses efforts pour leur « redonner la vogue dont elles jouissaient dans l'ancien temps ; « il les soutenait de tout le poids que lui avait mérité une « pratique consommée, » écrivait au siècle dernier le docteur Morand, de Paris, professeur à l'Ecole de médecine de cette ville, qui le premier avec le comte de Tressan, un des fameuses courtisans de Stanislas, fit connaître les célèbres Fleurot du Val-d'Ajol.

Le docteur Kast obtint le 4 mars 1750 du Conseil d'Etat de Lunéville un arrêt l'autorisant à faire les fouilles nécessaires. Le *bain Casquin* n'était alors qu'une mare infecte dont les eaux se confondaient avec celles du ruisseau le Bagnerot.

(1) Tournefortius Lotharingæ, Paris. 239.

(2) Vallerius Lotharingæ, Nancy, 1769, 263.

Il parvint à faire capter la source et en 1752 un élégant bâtiment s'éleva d'après les dessins de l'ingénieur Baligand, qui s'aïda des idées et des conseils du docteur.

Mais malheureusement l'édifice construit sur les débris de l'ancienne étuve « se trouva trop grand pour les sources « qui jaillissent et pour leur degré de chaleur ; on fut « obligé, observe le docteur Morand, de diminuer considérablement l'étendue du bassin, il est extrêmement petit « autour des planches qui lui servent de clôture. » ?

Un arrêt du Conseil d'Etat de Lunéville, daté du 5 mai 1753 fixa ce que devaient payer les baigneurs (1) dans le *Bain nouveau*.

L'on trouvera sur le bain qu'éleva le docteur Kast de curieux renseignements dans l'excellent ouvrage sur les eaux minérales de Bains écrit par M. le docteur Bailly qui cite les intéressantes notes de feu M. Parisot, pharmacien à Epinal. Le bain a été incendié, il y a quelques années, et il n'était pas encore réédifié dans le courant de l'été 1880.

La reconstruction selon la science moderne, ne devra pas faire oublier qu'un zélé ami des curiosités vosgiennes l'a fait renaître de ses ruines au siècle dernier et que si le docteur Kast fut un bon médecin, il était aussi un philanthrope, car il fut l'ami des pauvres.

Ces titres nous engageaient à rappeler quelques traits de sa vie si honorablement remplie.

1) Statistique des Vosges.

NOTICE

SUR M. DE CHANTEAU

Ancien Membre titulaire, Membre correspondant
de la Société d'Emulation des Vosges.

Notre Société a fait cette année une perte sensible dans la personne d'un de ses correspondants, M. de Chanteau, archiviste-paléographe, décédé à Cannes, le 2 février 1882.

Augustin-Francis de Chanteau est né à Metz le 22 octobre 1848. Sorti de l'Ecole des Chartes en 1873, il fut nommé archiviste du département des Vosges, et reçu, la même année, dans notre Société. Mais sa santé délicate ne lui permettant pas de supporter le climat un peu irrégulier de notre pays, il ne passa à Epinal que bien peu de temps ; tous ceux qui l'ont connu pendant son trop court séjour, ont gardé le souvenir de cet homme aimable, dont l'érudition solide savait s'allier à un esprit vif et enjoué.

N'occupant plus de fonctions publiques, M. de Chanteau se livra tout entier à ses études, à ses goûts favoris.

En 1876, il avait acheté le château de Montbras, près Taillaucourt (Meuse). Bâti de 1600 à 1610, par Louise des Salles, femme de Claude de Verrière, héritière d'une des plus grandes familles du Barrois, ce château est certainement le plus beau spécimen de l'architecture militaire de cette époque en Lorraine. Mais les longues guerres du XVII^e siècle, plusieurs incendies, suivis d'une inhabitation prolongée, avaient délabré ce beau monument, qui était presque une ruine, lorsque M. de Chanteau entreprit de le restaurer.

Il apporta dans cette œuvre de restitution la persévérance d'un propriétaire, la passion d'un archéologue et le goût d'un artiste. Ses travaux étaient en bonne voie ; le vieux château renaissait peu à peu, orné et meublé, avec un goût parfait, dans le style du dix-septième siècle ; quelques années encore et l'œuvre de Louise de Salles allait revivre toute entière. Mais hélas ! la maladie, puis une mort prématurée vinrent arrêter le travail commencé ; M. de Chanteau mourait à l'âge de trente-trois ans, laissant à sa jeune veuve le soin pieux de terminer l'œuvre inachevée.

Le temps qu'il ne consacrait pas à la restauration artistique de son château, il l'employait à des travaux concernant l'histoire du pays, et il partageait ses productions entre notre Société et la Société d'Archéologie Lorraine.

C'est ainsi qu'il publia successivement :

Notes pour servir à l'histoire du Chapitre de Saint-Dié (1875).

Vie privée des chanoines (1875).

Les Sorciers à Saint-Dié et dans le Val de Galilée (1877).

Le château de Montbras (1878).

Maudru, évêque constitutionnel des Vosges ; sa vie, ses visites pastorales et ses écrits (1879).

Anciennes sépultures de l'église et du prieuré de St-Pierre à Châtenois (1879).

Collections Lorraines au XVI^e et XVII^e siècles (1880.)

Notice historique sur l'hôpital du St-Esprit de Vaucouleurs (1884).

M. de Chanteau avait en outre réuni un grand nombre de documents historiques concernant le Barrois. La mort ne lui a pas laissé le temps d'en faire usage. Notre Société perd en lui un correspondant érudit et laborieux dont l'âge et le savoir nous permettaient d'espérer pendant longtemps encore d'intéressants travaux ; aussi est-ce avec confiance que je demande à la Société d'Emulation des Vosges d'associer ses regrets à ceux des amis et de la famille de M. Francis de Chanteau.

F. BRETAGNE.

UN MOT

PRINCIPALEMENT D'APRÈS M. LOUBENS

SUR M. BOURGUIN

DÉCÉDÉ

Président honoraire de la Société protectrice de Paris.

MESSIEURS,

Dans sa notice biographique sur M. Bourguin, M. Loubens, archiviste honoraire de la société philotechnique, débute ainsi :

« Un homme a parfois le précieux privilège d'exercer sur les autres une influence qui, malgré la diversité des tendances, le fait rechercher de tous côtés.

« Or, dans la société philotechnique, où tous les esprits convergeaient vers le sien, et où tous les cœurs étaient à lui, M. Bourguin a été un de ces hommes.

« Aussi la mort de ce confrère, si bon, si dévoué, si distingué et si aimable, a-t-elle provoqué parmi nous, cette douloureuse exclamation : c'est une perte irréparable ! »

Irreparable, en effet, Monsieur Loubens !

Dès lors, ému de ce cri de tant de nobles cœurs, je ne puis résister au désir d'emprunter aux trente-trois belles pages de votre notice les faits les plus capables d'ajouter à l'estime en laquelle le tenait la Société d'Emulation des Vosges, Société qui, naguère, était une des premières à s'affliger de n'avoir plus à le faire figurer, dans ses *Annales*, au nombre de ses correspondants.

Né, à Charleville, faible de complexion, il ne s'éteint qu'à quatre-vingts ans, sans doute parce que, pour me servir d'une des charmantes expressions qui lui étaient familières, il a toujours fait de sa table l'autel de la frugalité.

Après de brillantes études, il fait son droit à Paris, et, dès sa sortie de l'école, se consacre, à Sedan, au notariat.

Là, il devient, pour le conseil municipal, une précieuse acquisition, et il serait élu représentant du peuple, s'il était homme à s'assurer, par des démarches, les quelques suffrages qui lui manqueraient.

Fatigué, il vend sa charge de notaire et, nommé sur place juge de paix, il allie au sérieux du savant magistrat la douceur des études poétiques.

En 1842, il doit le diplôme d'associé correspondant de la Société philotechnique à une flore inédite des Ardennes, et à un recueil de fables où abondent les traits d'une poésie pure.

En 1848, il va chercher à Paris un climat moins rude, et de correspondant de la Compagnie précitée, il devient un membre titulaire dont les qualités sociales promettent les relations les plus douces et le concours le plus fécond.

Là, il reçoit le titre de membre de plusieurs compagnies savantes au nombre desquelles la Société d'Emulation des Vosges est fière de figurer.

Là aussi, son savoir, son ardent amour du prochain, son aménité et sa fine bonhomie le font acclamer président non-seulement de la société philotechnique, mais encore de la Société protectrice des animaux.

Dans son concours aux œuvres auxquelles il se trouve associé, son zèle ne peut se lasser.

En effet, à chaque instant, il quitte Paris, pour aller représenter ses collègues en Allemagne, en Belgique, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Angleterre et en Algérie.

Revenu à sa table de travail, il compose, comme en se jouant, les vingt-six livres riches de fond et beaux de forme

qui l'ont rendu populaire, et dont plusieurs ont été traduits en allemand, en hollandais et en danois.

De plus, sa coopération au beau et à l'utile est incessamment réclamée.

Or, répondant immédiatement à tout appel, il n'hésite point à remettre à un autre moment la continuation d'œuvres comparables par exemple, sous le rapport de l'importance, à son admirable *M. Lesage* ou entretien d'un instituteur avec ses élèves, et à ses études sur nos grands moralistes, parmi lesquels, sans un excès de modestie, il aurait pu briller.

Que dis-je ? tout ce qu'il écrit est d'une pureté de style, d'une sagesse et d'une amabilité dont voici des exemples :

Le bonheur rejaillit sur celui qui le donne.

Mieux vaut la douce erreur qui fonde et qui conserve, que la froide raison qui sape et qui détruit.

La science est un chemin qui, à travers la nature, conduit à Dieu.

Amour de Dieu, amour de nos semblables, et pitié pour la bête sont des rameaux qui doivent s'entrelacer sur la même tige.

Que le divin rayon de ta lampe, ô sagesse,
Eclaire doucement le soir de ma vieillesse !

Ah ? puissé-je, gardant ma foi jusqu'au tombeau,
Croire toujours au bien, croire toujours au beau !

Une dame à M. Bourguin.

Nous pourrions, comme vous, et mieux que vous, peut-être,
Commander dans les camps, prendre place, au Sénat,

Être professeur, avocat,

Juge, médecin, prêtre.

Des femmes ont tenu les rênes de l'Etat,
En Espagne, en Russie, en Suède, en Angleterre,
Et leurs noms glorieux brillent avec éclat
Entre ceux des rois de la terre.

Quand Charles sept fuyait, Jeanne d'Arc au combat
Marcha la première, et la France
A la main d'une femme a dû sa délivrance !
Et combien d'entre nous, prenant un noble essor,
Vers la gloire qu'on nous dénie,
Ont cultivé les arts, les lettres, l'harmonie,
Manié les pinceaux, touché la lyre d'or,
Et mesuré les cieux au compas d'Uranie !

M. Bourguin à la dame.

A nous de défricher le champ de la science,
Dans les camps, au Forum, la lutte à soutenir ;
A nous le juste droit de juger, de punir !
Mais les arts dont le charme embellit l'existence,
Les écrits dont le cœur dicte seul la substance,
C'est votre lot, à vous : sachez vous y tenir.
N'ambitionnez pas nos travaux et nos veilles :
Vos yeux y perdraient leur douceur,
Votre teint ses couleurs vermeilles ;
Il vous faudrait enfin, pour marcher sur nos traces,
Jeter, dans le sentier, la couronne des grâces.

Et maintenant, Messieurs, laissez-moi finir, en rappelant à quelle occasion nous avons eu la bonne fortune de nouer des rapports, vous de confraternité, et moi d'amitié, avec l'écrivain si charmant que vous venez d'entendre.

En 1862, je soumettais à l'examen de la Société protectrice de Paris mes prédications agricoles.

Presque aussitôt j'étais invité à venir recevoir la plus haute de ses récompenses, en compagnie de M. Bourguin qui, alors secrétaire général, venait de publier son admirable M. Lesage.

Je courais à Paris, et j'y étais reçu en frère par lui et par son autre lui-même, le vice-président Blatin.

Là, chaque jour, ces deux maîtres, et moi, humble disciple, nous ne nous lassions pas d'échanger nos idées sur

la grande chose appelée : la protection de nos frères inférieurs.

On mettait bientôt le comble à mon bonheur, en m'élevant au rang de correspondant, rang auquel je dois d'avoir été plusieurs fois un intermédiaire heureux entre vous et la commission des récompenses de la Société protectrice.

Bref, au moment trop tôt arrivé de la séparation, il était convenu, entre nous, que, dans nos lettres, nous nous donnerions le nom d'amis.

Et il fut fait comme il avait été dit.

Et, sur ma proposition, vous vous affiliez, d'une part, M. Bourguin, qui revit, pour nous, dans sa photographie, et, d'une autre part, le non moins regretté docteur Blatin, auteur de tant d'œuvres protectrices éminemment recommandables.

O cher M. Bourguin, dirais-je avec son brillant biographe, M. Loubens, vous avez fait de vous un portrait d'une frappante ressemblance, en tirant de votre cœur ces deux beaux vers :

Quand l'auteur a cessé de vivre,
Son âme embaume encor les pages de son livre.

DEFRANOUX,

Membre titulaire de la Société d'Émulation des Vosges,
et membre correspondant de la Société protectrice de Paris.

THELEPHORA PERDRIX R. HRTG.

M. le Conservateur Gabé inspectant la forêt domaniale du ban d'Escles, y observa, sur le territoire de Vioménil (Vosges), des chênes atteints d'une maladie singulière. Leur bois parfait avait une teinte brun foncé, et était creusé d'alvéoles blanches, d'alvéoles jaunes et d'alvéoles brunes. Jugeant qu'il serait utile d'étudier cette affection morbide, M. Gabé voulut bien nous confier cette mission. Pour cela nous sommes allés voir les arbres exploités dans la forêt domaniale du ban d'Escles, et dans celle du ban d'Harol qui en est voisine. Nous y avons constaté qu'il s'agissait d'une maladie très fréquente chez les chênes en Prusse, notamment à Eberswald où Robert Hartig l'avait étudiée. Elle y est connue sous le nom de Rebhun, c'est-à-dire de *perdrix*, et a de lointaines ressemblances avec les maladies confondues en France sous les noms vagues et impropres d'œil de perdrix et de grisette à chair de poule. Les chênes que nous en avons vus atteints végétaient sur le grès bigarré.

C'est un champignon de l'ordre des auricularinés, le *Thelephora Perdrix* R. Hrtg., qui cause cette maladie. Dans les chênes que nous avons examinés, il était entré depuis une trentaine d'années, à environ 12 mètres au-dessus de terre, tantôt par des plaies d'élagage faites il y a 30 ans, tantôt par de très grosses branches mortes, sur lesquelles une de ses spores aurait germé. Dans les cas observés par Robert Hartig, la contamination commençait au contraire par les racines, probablement à la suite de lésions faites à la patte des arbres, ou parce que les arbres malades étaient des rejets de souche. Le mycélium, dont les fila-

ments sont remarquables par les verrues qui les recouvrent, avait envahi presque tout le bois parfait des chênes, objet de notre examen, et dans les principales branches et dans la tige où il était descendu jusqu'à 3 mètres au-dessus de terre, en ne laissant vivante qu'une couche d'aubier épaisse d'un centimètre et l'écorce qui l'entourait. A la partie inférieure du fût, le bois le plus récemment contaminé ne comprenait qu'une partie du bois parfait. N'atteignant pas le centre du chêne et seulement un côté du fût, il offrait l'aspect d'une lunure brune, près de laquelle le bois parfait encore vivant brillait d'une teinte rosée assez étonnante. Le bois parfait tué par le mycélium du *Thelephora Perdrix* a partout une teinte brun foncé. Dans le bois ainsi bruni récemment se montrent des taches blanc neige, auxquelles dans le bois plus anciennement atteint succèdent des alvéoles tapissées de fibres blanc neige. En vieillissant, celles-ci jaunissent, finissent même par brunir, et leur nombre augmente jusqu'à ce que le bois parfait ne se compose plus que d'alvéoles à parois minces et pourtant encore assez résistantes. A la fin une partie des cloisons sont souvent fermées par des rayons médullaires. Les chênes ainsi malades n'ont donné en bois d'œuvre qu'une bille d'environ 3 mètres prise à leur pied. Le surplus a été débité en bois de chauffage presque sans valeur.

Le réceptacle fructifère du *Thelephora Perdrix* se développe sur le bois habité par son mycélium, là où ce bois est au contact de l'air, notamment à la surface des tronçons de branche dépouillés de leur écorce, dans les fentes qui s'y produisent, et même dans les alvéoles brunies qui les avoisinent. Il se compose de croûtes blanches, assez dures, subéreuses, appliquées sur le bois, souvent au début arrondies et larges d'environ un millimètre, puis se soudant avec leurs voisines de manière à former des plaques longues de quelques centimètres, et parfois plus grandes que la main. Ces croûtes sont glabres, lisses, ternes, et deviennent brillantes si on les frotte. Elles sont vivaces. La première

année, elles atteignent une épaisseur d'environ deux dixièmes de millimètres qui s'accroît chaque année, jusqu'à ce qu'elles acquièrent une épaisseur d'environ un ou deux millimètres qu'elles dépassent rarement, parce que le plus souvent elles meurent alors. Pendant la sécheresse elles se fendent beaucoup en tous sens, mais surtout verticalement et horizontalement, et laissent entrevoir la teinte brun foncé des couches de leur chair formées les années précédentes. En mourant, ces croûtes perdent leur blancheur superficielle et brunissent. Les réceptacles fructifères, qui se forment parfois dans les alvéoles brunies, vivent plus longtemps, atteignent une plus grande épaisseur, et leur bord supérieur est alors brun.

Quand le savant mycologue Robert Hartig étudia ce parasite, il crut y reconnaître les caractères d'un *Thelephora*, et il l'appela *Thelephora Perdrix*. Nous, au contraire, nous le classons dans les *Corticium*, et nous croyons qu'il s'agit d'une variété du *Corticium calceum* Fr., ou au moins d'une espèce très voisine. En effet les réceptacles fructifères des *Corticium* sont des croûtes lisses, fissurées par la sécheresse et épixyles, tandis que ceux des *Thelephora* sont des membranes coriaces, striées ou papilleuses et végètent ordinairement sur la terre. Or, de ces caractères, le réceptacle fructifère du champignon examiné ne possède que ceux des *Corticium*.

Pour prévenir la multiplication de ce parasite, il faut immédiatement exploiter les chênes qu'il habite, et d'où chaque année il dissémine ses innombrables spores sur les arbres environnants; puis éviter les élagages et toutes autres plaies permettant à ce champignon d'atteindre le cœur du chêne; et enfin exploiter les taillis à des révolutions fixes sans allongement temporaire, afin que ne dépassant pas leur taille normale aux révolutions précédentes, ils n'étouffent et ne tuent pas les grosses branches inférieures des chênes par lesquelles ce parasite pourrait descendre dans leur fût.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

RAPPORT

SUR

LE THELEPHORA PERDRIX

PAR M. MOUGEOT.

La Société d'Emulation a bien voulu soumettre à mon examen un travail sur lequel je suis beaucoup moins compétent que l'auteur lui-même.

M. d'Arbois de Jubainville, inspecteur des forêts à Neufchâteau, dans la magnifique exposition qu'il a faite, lors du concours régional, des produits fongiques qui attaquent les bois déperissants, ou y trouvent leur substratum, a révélé un observateur aussi perspicace de la nature, qu'un savant mycophile.

Le travail soumis à mon examen concerne une maladie qui atteint les bois de chêne de la forêt de Vioménil, et y cause des ravages considérables en même temps qu'il soulève une question non encore résolue.

M. d'Arbois attribue cette maladie au développement et à l'envahissement du tissu ligneux de l'arbre par le mycélium, ou système végétatif, d'un champignon de la famille des auriculariées, le *Thelephora perdrix* (de Robert Hartig) observé en Prusse par ce forestier, mais non décrit, que je sache, dans les ouvrages classiques modernes de mycologie, tels que l'*Epicrasis* de Fries, ou le *Clavis hymenomycetorum* de Cooke et Quélet.

M. d'Arbois suppose que les spores ou semences de ce champignon ont dû pénétrer dans les bois par des plaies

d'élagage, faites il y a une trentaine d'années, ainsi que par des branches mortes sur lesquelles le *Thelephora* aurait pris naissance.

Dans les arbres malades observés par M. d'Arbois, ce mycélium caractérisé par des filaments verruqueux aurait envahi presque tout le système ligneux du tronc, jusqu'à 3 mètres au-dessus du sol, en ne laissant vivante qu'une couche ligneuse extérieure d'un centimètre d'épaisseur avec l'écorce qui l'entourait.

Le réceptacle fructifère de ce mycélium, qui ne serait autre que le *Thelephora* perdrix, se développe sur le bois infect, là où il est en contact avec l'air extérieur, dans les fentes, notamment à la surface des tronçons de branches dépouillées de leur écorce et même dans des alvéoles brunâtres qui se rencontrent dans le bois contaminé. Ce réceptacle est caractérisé par des croûtes blanches subéreuses, appliquées sur le bois comme la plupart des espèces d'auriculariées ; elles sont d'abord arrondies, du diamètre d'un millimètre, puis s'étendent avec leurs voisines, de manière à former des plaques de la grandeur de la paume de la main.

M. d'Arbois reconnaît dans ce champignon des caractères d'un *Corticium* plutôt que d'un *Thelephora*, mais ces deux genres sont si voisins qu'ils se confondent facilement.

Le remède à cette maladie serait l'exploitation immédiate des chênes sur lesquels se montre le champignon, car chaque année, il dissémine des spores innombrables sur les arbres environnants.

La notice que M. d'Arbois communique à la Société d'Emulation offre un grand intérêt, et outre son insertion dans les *Annales*, il serait à désirer qu'il voulût bien adresser pour l'étude, à M. le Conservateur du musée départemental, des échantillons du bois attaqué dès l'origine, avec le mycélium à toutes ses phases de développement, ainsi que le *Thelephora* ou *Corticium* qui en est le fruit pour ainsi dire, et qui n'est pas décrit dans les ouvrages habituels de mycologie. Je me permettrai cependant, en m'appuyant sur l'autorité du

docteur Quélet, l'un des mycographes les plus compétents de France, auquel j'ai communiqué les observations de M. d'Arbois, de faire observer que le parasitisme vrai, du polypous auricularis, sur les troncs d'arbres vivants, est une opinion comptant peu de partisans, même parmi les observateurs les plus assidus et les plus expérimentés des espèces de champignons épixyles, et que la question de savoir si le champignon est bien la cause de l'altération du bois ou seulement un effet, n'est pas encore bien résolue.

Les Thelephora et Corticium, entr'autres, ne passent pas pour être trop malveillants, mais il faut admettre des exceptions ; c'est pourquoi la notice de M. d'Arbois n'en offre que plus d'intérêt, car ce qui n'est pas encore bien établi, c'est que le mycélium des espèces fongiques habitant le bois, serait une maladie résultant du développement d'un mycélium dryophage.

Docteur MOUGEOT.

RÉPONSE

DE M. D'ARBOIS.

Nous sommes flattés, de voir nos communications sur le *Thelephora Perdrix* intéresser MM. les docteurs Mougeot et Quélet, autorités considérables dans les sciences naturelles et mycologiques. Nous sommes heureux de pouvoir ici rendre hommage à de tels savants qui sont nos maîtres. Nous avons fait nos premières études mycologiques dans les ouvrages de Quélet réputés alors les meilleurs. Si actuellement nous pensons autrement que MM. Mougeot et Quélet sur le rôle d'un certain nombre de champignons, c'est pour nous un devoir d'expliquer pourquoi. Nous avons patiemment disséqué des milliers d'arbres vivants sur lesquels végétaient des polypores, des trametes et autres parasites analogues ; et toujours nous y avons trouvé les filaments mycéliens pénétrant les tissus sains et y portant la maladie et la mort. Plusieurs fois nous avons eu l'occasion d'étudier la maladie du *Rond*, c'est-à-dire la mortalité rayonnant d'arbre en arbre à partir d'un point central ; et toujours encore nous avons trouvé le mycélium qui tuait les racines à mesure que s'étendait sa végétation rayonnante. Enfin l'inoculation des champignons parasites reproduit sur les arbres sains la maladie et la mort. La relation de cause à effet est ainsi nettement établie.

Les dégâts causés par les champignons sont d'ailleurs effrayants. Tandis que les uns déciment lentement les moissons ligneuses des forêts séculaires, d'autres s'attaquent aux autres êtres vivants et deviennent trop souvent de redoutables fléaux, tels que le *Roesleria hypogea* qui tue nos vignes,

le *Peronospora* infestans qui pourrit la pomme de terre, la rouille qui dévaste nos blés et depuis 4 ans répand dans nos campagnes la misère et la désolation ; enfin les *Schizomycètes* qui, dans la plupart des maladies contagieuses, s'attaquent à l'espèce humaine et tuent chaque année des millions d'hommes. Pour combattre ces ennemis mystérieux et d'autant plus dangereux qu'ils sont le plus souvent invisibles à l'œil nu, il faut d'abord connaître les lois qui régissent leur existence et leur multiplication. C'est à cette tâche que nous avons entrepris d'apporter notre modeste collaboration.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

NOTE

SUR UNE PUBLICATION

INTITULÉE :

« INVENTAIRE GÉNÉRAL DES PIÈCES D'ARTILLERIE

DE L'ARSENAL DE NANCY (1^{er} AOUT 1624),

PUBLIÉ ET ANNOTÉ PAR F. DES ROBERT. »

L'examen de cet inventaire m'a causé une surprise désagréable ; je devrais presque dire qu'il a humilié mon patriotisme lorrain.

Remarquez tout d'abord la date du 1^{er} août 1624, jour où il a été établi : le duc Henri II était mort de la veille, 31 juillet. Ce souverain, en seize ans de règne, avait eu beaucoup plus de temps qu'il n'en fallait pour faire achever les nouvelles fortifications dont la construction avait été considérablement avancée du vivant de son père, le *Grand-Duc* Charles III ; — et l'histoire nous assure, en effet, que ces fortifications étaient complètes au jour susdit. — Nous voici donc au moment où la capitale du duché de Lorraine vient d'atteindre son maximum de puissance militaire ; et c'est à ce moment que l'inventaire en question nous révèle ce qui suit :

1^o *Bouches à feu.* — La place ou, pour parler avec plus de précision, les deux places jointives (*Ville-vecille* et *Ville-neuve*), — chacune d'elles entourée d'une enceinte formée par 8 bastions, total 16, — possèdent en tout 46 bouches à feu,

dont 24 seulement des calibres voulus pour le service de place et de siège ; — ce chiffre 24 donne tout juste 1 pièce et 1/2 par bastion ; quant aux 22 pièces de petits calibres (dont 3 *orgues*), elles ne peuvent être utilisées dans la défense d'une place que sur les ouvrages avancés, tels que demi-lunes ou ravelins, ou bien sur les flancs-à-orillons du corps de place pour le flanquement des fossés.

Remarquons aussi que cette insuffisance en pièces longues n'est compensée par aucune ressource en *mortiers* : car les quelques engins qui figurent à l'inventaire sous cette dénomination sont tout simplement des mortiers-à-pilons destinés à une fabrication de poudre.

2° *Poudres*. — Le chiffre total des approvisionnements de poudre est de 23,795 livres (page 20), dont 18,000 de « poudre grosse » et 5,795 de « poudre fine ». A supposer que cette seconde expression ne soit pas le synonyme de ce que l'on appelait alors en France *poudre-à-mousquet*, et que la totalité des 23,795 livres ait été utilisable dans le tir de l'artillerie, ce serait à peine 70 coups par pièce, en moyenne, que fournirait cet approvisionnement (gros calibre compris.)

3° *Projectiles*. — Ici, ce n'est pas seulement de l'insuffisance, c'est une véritable indigence que l'on avoue implicitement (p. 17 et 18), car on déclare n'avoir pas compté les « balles » et l'on se borne modestement, pour chaque catégorie de projectiles, à noter qu'il y en a « plusieurs » !

Voilà, il faut en convenir, un ensemble de ressources bien peu digne de ces vastes et belles fortifications toutes neuves, qui faisaient l'admiration de nos aïeux. A coup sûr, ce n'était pas avec un pareil armement que leur capitale aurait pu soutenir avec honneur le siège dont un roi de France vint la menacer neuf années plus tard (1633) ; et en présence de ce document officiel, il n'est que trop facile de comprendre que Louis XIII, pour y entrer, n'ait pas eu besoin de faire tirer un seul coup de canon.

A cette époque, l'artillerie française n'était pas encore

ce qu'elle est devenue, dans le cours de ce même siècle, grâce à la période victorieuse des guerres de Louis XIV ; cependant elle avait déjà acquis un respectable degré de puissance. Dès le commencement de ce siècle, l'habile Sully, — qui s'était réservé pour lui-même les fonctions de Grand-Maitre de l'Artillerie d'Henri IV, — s'en était occupé avec un soin qui allait jusqu'à la passion, jusqu'à l'enthousiasme. Grâce à l'économie proverbiale de son administration financière, il avait trouvé chaque année des millions à dépenser pour obtenir une artillerie digne des grands projets de son royal maître ; et quoique n'étant pas gascon lui-même, il se plaisait à écrire dans ses mémoires « qu'on n'a jamais vu et qu'on ne verra jamais un parc semblable » à celui qu'il vient de créer. Or, ce parc modèie, la régence de Marie de Médicis lui en a maintenu la direction jusqu'en 1648, — c'est-à-dire, à peu d'années près, jusqu'à l'avènement politique de Richelieu, qui n'était pas homme à négliger l'entretien d'une pareille richesse. Donc nous avons tout lieu de penser qu'aucune portion de cette richesse n'aurait manqué à Louis XIII, contre Nancy, dans cette funeste année 1633.

A dire vrai cependant, — et ceci me ramène à un détail de notre inventaire, — l'artillerie française elle-même était encore sujette, en ce temps-là, à de graves erreurs ; elle conservait, par exemple, une vieille tendance à croire qu'une bouche-à-feu porte d'autant plus loin qu'elle est plus longue. De là résulterait que, dans la France de Louis XIII aussi bien que dans la Lorraine du duc Henri II, on voyait encore quelques couleuvrines-monstres, des dimensions de celle qui fait l'objet d'une annotation de M. des Robert (page 4 de son inventaire général). Mais il n'en est pas moins certain que « la tradition » empruntée par lui à Lionnois doit être classée parmi les légendes inventées à plaisir et naïvement accueillies par l'ignorance populaire. Avant la fin du règne de Louis XIV, la science et l'expérience se trouvaient d'accord pour constater qu'au delà d'une longueur

d'âme égale à 17 ou 18 fois son calibre, tout accroissement de longueur d'une bouche-à-feu devient plus nuisible que profitable à sa portée et à sa justesse. Dès lors toutes ces couleuvrines phénoménales furent définitivement réformées.

DE BOUREULLE.

LE CIPPE DE VIRECOURT

Au mois de juillet 1884, mon ami Aubry, trésorier de la Société philomatique de Saint-Dié, me signala une pierre réputée très ancienne, servant de fonts baptismaux à l'église de Virecourt, près de Bayon. En décembre, mon excellent collègue, M. Bretagne, appela de nouveau mon attention sur cette pierre qu'il me dit avoir vue et qui lui paraissait gauloise et sûrement très intéressante.

Je me rendis aussitôt, le 24 décembre 1884, à Virecourt.

Ce petit village, situé à 2 kilomètres de Bayon, à 3 kilomètres du cimetière mérovingien de la côte Le Bel, à 40 minutes de substructions gallo-romaines, paraît avoir été prospère au moyen-âge, car il s'y trouvait une commanderie de Templiers. La nef de l'église est une reconstruction du XV^e siècle, et le porche, divisé en 2 portions inégales par un lourd pilier cylindrique bien antérieur, révèle au premier aspect une haute antiquité. Le chapiteau de ce pilier, fait primitivement pour être adossé, porte deux têtes d'angle dont l'une a dans la coiffure, 2 serpents enlacés et sur les côtés des cornes de bélier ; l'autre tête, couverte du bonnet à grelots des fous, est sans doute comme la première, une charge du paganisme.

J'aperçus la pierre que je recherchais, dans un angle assez obscur, sous le porche de la petite église. Je fus frappé de l'aspect étrange des bas-reliefs qui couvraient ce cippe quadrangulaire de 0,92 de hauteur. L'absence de corniche, remplacée par des moulures qui rentrent dans la verticale des parois, excita mon étonnement. Je fis détacher légèrement le monolithe de la muraille à laquelle il était adossé,

et je pus m'assurer que la 4^e face n'avait jamais dû porter ni bas-relief, ni inscription.

L'examen attentif des figures qui couvraient les autres parois, me fit bientôt reconnaître que sous l'aspect de divinités païennes devait se cacher un symbolisme dont je n'avais pas la clé. Sur la paroi placée à ma droite, je reconnaissais bien l'image d'une de ces Matres ou de ces Matrones, si longtemps honorées dans le Nord-Est de la Gaule. Sur la paroi centrale, je devinais aux bandelettes pendantes de sa coiffure, une sorte d'Isis cyprïote tenant un énorme vase. A sa droite, un adolescent imberbe, semblait coiffé du bonnet rond à rebord du Mercure psychopompe gallo-romain de la région, et tenait un objet recourbé dont je ne pouvais me rendre compte. Quant à la 3^e paroi sculptée, la position du cippe empêchait de la voir et d'y reconnaître des têtes isolées superposées à des reliefs dont les analogues n'ont jamais été rencontrés.

Plus j'examinais la pierre, plus je me croyais forcé de constater, malgré le style baroque des sculptures, que tout y était voulu, soigné, fini et bien conservé.

Chose étrange ! Au sommet de chaque paroi, une tête minuscule est encadrée de personnages infiniment plus grands quoiqu'au même plan. Ici le symbole est évident. Il le devient plus encore, si l'on remarque que l'une de ces petites têtes est superposée à une sorte de gaine couverte d'écailles de poisson, tandis qu'une autre, une tête d'enfant, semble émaner d'une colonnette de fleurs. La face antérieure présente dans ses dispositions générales des intentions de composition qui ne permettent pas de supposer que l'artiste aurait exécuté un pastiche d'après des figures disparates d'une autre époque. Il en est de même des autres parois où rien ne paraît dû au hasard. Avons-nous affaire à un autel gallo-romain, ou bien à un monument des premiers sculpteurs chrétiens, obligés, faute de types nouveaux, créés pour interpréter des idées nouvelles, d'avoir recours à l'iconographie païenne comme on

l'a fait dans les catacombes romaines, à Arles et ailleurs? Si le monument, qui a servi encore de nos jours de fonts baptismaux, est d'origine chrétienne, a-t-il été creusé d'un large et profond bassin pour cet usage, pour celui de bénitier ou de tronc? Telles sont les questions principales que je me posai à la vue de cette espèce d'énigme de pierre. Cependant, dès le premier abord, une sorte d'intuition vraie ou trompeuse me portait à attribuer au monument un sens chrétien, et plus je l'étudiais d'après des croquis et moulages sommaires que j'en avais pris, plus je me confirmais dans ce pressentiment.

Sur ces entrefaites, M. Bretagne me communiqua deux lettres écrites, le 1^{er} juillet 1884 par deux des sommités de l'érudition, MM. Charles Robert et Jules Quicherat, à qui M. Bretagne père, le savant numismate et archéologue, avait soumis des dessins de la pierre. Chacun y avait cru voir un travail gallo-romain, sans oser toutefois se prononcer nettement.

Malgré ces autorités d'un si grand poids, la suite de mes études ne fit que m'affermir de plus en plus dans mon sentiment. Ayant acquis le cippe au mois d'avril dernier, je le fis transporter au musée des Vosges, et délégué par la Société d'Émulation au congrès de la Sorbonne, je soumis une notice et des photographies à nos savants les plus éminents, désirant vivement appeler l'attention sur un objet aussi précieux. Le résultat de cet examen est que chacun a reconnu la grande valeur d'un monument d'une rareté extrême et que j'ai été sollicité de divers côtés par les premières revues spéciales d'en publier une monographie. Il m'a semblé utile, avant que ces travaux en traitent d'une manière étendue avec l'aide de la photo-gravure, d'en dire quelques mots dans nos Annales.

FÉLIX VOULOT.

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

EXÉCUTÉES

AUX ENVIRONS D'ARCHES

en 1882.

A la séance du 16 mars 1882, il a été décidé qu'une somme de 150 francs serait mise à la disposition de M. Voulot pour faire exécuter sous sa direction des recherches sur le territoire d'Arches, à la suite de la découverte importante qu'il venait d'y faire. Cette découverte consiste en un torse drapé de femme, provenant d'une statue colossale de la bonne époque romaine ; plus un angle de couronnement d'autel romain, portant à côté d'un rouleau à rosace les caractères DD. L'inscription paraît avoir été une dédicace à une famille impériale divinisée. (*In Honorem Domus Divinæ*).

Les recherches, commencées dès le 17 mars, ont été poursuivies aux frais de la Société jusqu'au 26 mars. Elles ont été reprises du 27 mars jusqu'au 18 avril sur une allocation personnelle offerte à M. Voulot par le ministère des Beaux-Arts. Dans cette seconde période les tranchées ont été agrandies et comblées, le puits du château dont on avait perdu la trace, a été retrouvé et vidé à une profondeur de 5 mètres.

Le torse colossal avait été extrait d'un bras du ruisseau des Nauves, à 600 mètres au-dessous d'Arches, en face du 3^e poteau télégraphique établi sur la voie de fer en aval du pont des Nauves. (1) A cet endroit la route nationale touche

(1) Voir le plan accompagnant cette notice.

Moselle

Ruisseau

Ruisseau

seph

Pré St Joseph

au

las

Chemin

Meule
en granit

de

Meule

GAI

fer

Voie mosellane

Route Nationale

Voie mosellane

Torse Maison

Prés du moulin

Les Yauves

Féc

Borne F

Laménil à Arches

Voie de

Urimén

La N

1

900



pour ainsi dire le chemin de fer, et le ruisseau passe à 26 mètres de ce dernier.

Les premières recherches consistèrent à explorer la vallée très ouverte au-dessous d'Arches, pour reconnaître les points où le sol est plus ou moins jonché de débris de tuiles pouvant indiquer la place présumée d'anciennes constructions. En même temps des sondages étaient pratiqués dans le talus de la route, aux environs de la borne kilométrique n° 32, près du point d'où avait été extrait le fragment d'autel. Ces sondages ne firent trouver qu'un débris de vase gaulois gris, strié, fait à la main, à peine cuit, et un fragment de fût de colonne d'environ 1 mètre de diamètre laissé sur place.

De l'autre côté de la route, un premier sondage était exécuté pour trouver le passage de la voie qui d'Uzemain, par Uriménil et Dounoux, débouchait à la Narière sur la vallée à explorer. Cette voie se rencontra sous les premiers coups de pioche, dans le champ de M. Vinot, contre-maitre à l'usine Morel. Elle joignait la route nationale à quelques mètres au-dessus d'une ferme isolée, en passant à 0^m40 sous les champs. Elle était formée de dalles de grès de près d'un mètre de longueur sur 0^m50 de largeur et 0^m20 d'épaisseur, posées en travers. Elle avait à peu près 5 mètres de largeur, et touchait, dans le champ Vinot, à des substructions d'une petite construction romaine. On y distinguait une pièce pavée de briques carrées de 0^m30 de côté, et de nombreux débris de poteries servaient à dater cette habitation.

Un autre chantier d'ouvriers était occupé à rechercher les traces de la grande voie romaine qui suivait la rive gauche de la Moselle, en passant à Arches. Il fut reconnu que la route nationale actuelle lui fait un emprunt sur ce point. La voie antique, pavée de pierres debout, de 20 à 30 centimètres de hauteur sur 15 à 20 carrés, existe encore dans le fossé de la route opposé à la voie ferrée, et sous cette route, à 200 mètres au-dessous du pont des Nauves. Plus près de ce pont, la route moderne s'abaissant graduellement de 0^m80, montre à sa surface les lignes du pavé antique. De là, la voie romaine

se rendait en ligne droite contre la maison Kelsch, puis passait à 100 pas derrière le bureau de poste où elle est conservée sous les prés. Plus loin elle touchait la Moselle, au-dessous de la maison de la Grâce-de-Dieu, tandis que la route moderne passe au-dessus.

Quant à la voie d'Uzemain qui venait joindre la précédente, elle paraît avoir changé de direction au point de bifurcation, pour descendre passer la Moselle 1 kilomètre plus bas, puis monter par un étroit ravin où elle se retrouve encore, sur un plateau d'où elle se rendait à La Baffe, Mossoux, Baccarat.

Cette voie recevait à la Narière une bifurcation aboutissant à la voie principale, à environ 300 mètres au-dessus du point d'intersection de l'autre voie. Quant à la grande, des tranchées ouvertes dans les champs, sur le bord de la route, en firent démasquer le bord très bien conservé à 0^m40 sous le sol, et suivant la route nationale presque parallèlement. Sur ce point, les tranchées la montrèrent sur une longueur de cent mètres environ, et d'après le rapport du cantonnier d'Arches, elle existait encore il y a 20 ans, de l'autre côté de la route nationale, lorsqu'on y décapa le terrain pour l'établissement de la voie ferrée. L'esplanade pavée devait avoir alors environ 25 mètres de largeur sur une longueur de 150 à 200. Comme les voies romaines du pays n'avaient guère que 5 à 6 mètres de largeur, il s'est donc trouvé à cet emplacement, sur la grande voie mosellane, une sorte de carrefour pavé. Or, le torse colossal a été tiré du ruisseau des Nauves, bien juste au-dessous du centre présumé de ce carrefour. J'appris, dans le cours des recherches, que ce bloc d'un poids de 368 kilos, avait été rencontré lors de l'établissement de la voie ferrée, gisant à 1 mètre seulement sous le sol, et les manœuvres qui décapaient le terrain à 4 mètres de profondeur, s'étaient amusés à le rouler dans le ruisseau. Ainsi les autres parties de la statue peuvent encore exister sous la route contigüe au chemin de fer, ou avoir été débitées en moellons lors de l'établissement d'une de ces voies.

Il est donc à peu près certain que sur l'esplanade pavée, encore en partie existante, s'élevait la statue colossale qui représentait probablement une Minerve ; elle dominait au loin la vallée. Tout autour, sur une grande étendue, les champs jonchés de tuileaux à rebords, promettaient une ample moisson d'antiquités, et semblaient indiquer les traces d'importantes et vastes constructions. De l'autre côté des Nauves, il y a une trentaine d'années, le cantonnier avait exhumé dans les prés une petite urne en terre grise renfermant des cendres et des débris d'ossements. Au bord de la route, on avait trouvé une petite stèle funéraire à personnage, transportée au Musée : l'établissement du chemin de fer avait donné lieu à la découverte de murs anciens, d'un puits, de fers à cheval, de 2 trusatiles et de monnaies; enfin le nom traditionnel d'Ancienne ville se rapportant à ce point, venait à l'appui de tous ces indices.

Cependant les tranchées creusées sur différents points et toujours à une profondeur de 1^m20 à 1^m50, ne montrèrent en général qu'une couche rougeâtre de terre cuite pulvérisée, épaisse de 0^m20 environ, et placée de 0^m60 à 0^m80 de profondeur. Cette couche renfermait des débris de tuileaux, de briques, d'amphores, de ferraille et des traces d'incendie ; mais parmi tous ces déblais, il ne s'est pas trouvé le moindre fragment postérieur à l'occupation romaine. Mais aussi la nature des trouvailles montre qu'il n'a jamais existé sur cet emplacement que des constructions légères, sans doute des cantines pour le ravitaillement des armées romaines. C'est sur le même point, à 40 pas de la route nationale, qu'ont été rencontrés tous les objets intéressants. Une petite terrine faite à la main et retrouvée entière à 1^m20 de profondeur, témoigne que des populations antéromaines y ont séjourné. Il s'est trouvé dans la couche de terre rouge des fragments innombrables de vases grossiers, de fer et de bronze transformés par l'incendie. Au milieu de tous ces débris il y avait des fragments de vases en terre rouge, brune ou noirâtre très fine de pâte et enduite d'un beau vernis. Un vase large,

en terre rouge sigillée est couvert d'enroulements et d'animaux. D'un profil très gracieux, il porte un nom de potier : OF. PAV N, et les fragments conservés permettent d'en dessiner le contour. Un tesson de petit vase noir porte les caractères : OF. MONI. Un grand nombre de fragments de très petites soucoupes du plus charmant profil ont un rebord arrondi décoré de feuilles d'eau lancéolées. Mais ce qu'il y a de plus important en fait de vases, ce sont deux larges coupes en terre grise très fine, couverte d'un vernis noir et décorées d'ornements sigillés. Le profil à parois verticales en est complet, les sujets le sont presque. Sur l'un de ces vases, des sujets obscènes alternent avec des compartiments à rinceaux et des cortèges de personnages drapés tenant des amphores. Sur une autre coupe de même forme, mais moins large, une danseuse s'ébat sous une arcade de feuillage retombant sur des colonnettes à chapiteaux en forme de têtes de satyres. A côté, dans un autre compartiment, une cage d'animaux sacrés renferme une tête de bélier et un oiseau, tandis qu'un aigle plane au-dessus. Dans un compartiment voisin un adolescent exécute des danses ; plus loin une cage renferme un griffon en face d'un animal disparu. Ces vases sont d'un style tout pompéien et paraissent, comme le torse colossal, dater cette occupation romaine environ du 1^{er} siècle de notre ère.

Des fragments d'une sorte d'édicule en terre cuite, très élégamment travaillé, pourraient bien avoir constitué un petit autel lairair formé d'arcades et de colonnettes torsées d'une rare originalité. Un objet analogue est figuré dans l'Archéologie de la Meuse, sous la dénomination de « support. » Quelques autres objets intéressants sont encore sortis de ces recherches. Tels sont, un manche cannelé, terminé en tête de batracien, et paraissant provenir d'une patère élégante, un couvercle d'amphore? en terre cuite, une force, une main en grès, demi-grandeur naturelle, une moitié de trusatile en granit, trouvée de l'autre côté de la gare, dans le ruisseau, un chapiteau du XII^e siècle, qui servait de support à un banc dans le village.

En résumé, il paraît s'être trouvé à 600 mètres au-dessous d'Arches, un carrefour pavé de voies romaines, décoré d'une statue colossale de femme, une Minerve sans doute. Ce carrefour semble avoir été entouré d'autels, de stèles funéraires, de cantines pour le passage des troupes. Depuis lors, cet emplacement ravagé par un incendie, sans doute à l'arrivée des barbares, n'a plus été habité.

Quant au puits du château, dont la découverte fait voir que, contrairement à la tradition locale, il a été entièrement comblé au lieu d'avoir été simplement recouvert de madriers, il est si bien construit en belles pierres de taille de 0^m80 de longueur moyenne sur 0^m30 de hauteur, qu'il est évidemment établi sur le roc, à 32 mètres de profondeur. Comme il a 2^m03 de diamètre, il faudrait un dépense énorme pour le vider et constater si l'époque romaine y aurait laissé des traces. Une monnaie d'argent de Charles III et un fleuron gothique en poterie vernie sont les seuls objets que j'y aie trouvés.

Enfin, un torse d'homme, de grandeur naturelle, ayant été amené d'Arches au musée, il y a 40 ans, le lieu de la découverte était resté ignoré. Mes recherches sur le tracé de la grande voie mosellane m'ont fait apprendre de M. Kelsch que ce beau fragment de sculpture avait été tiré derrière sa maison, du petit ruisseau d'Arches, par suite de la reconstruction de la passerelle qui touche à l'ancienne voie, en face la gare actuelle. Il est possible qu'un dragage opéré sur place, permettrait de retrouver d'autres parties de la statue.

FÉLIX VOULOT.

RAPPORTS OFFICIELS

DU

CONSERVATEUR DU MUSÉE DÉPARTEMENTAL

de 1878 à 1882 inclus

SUR LES ACCROISSEMENTS ET AMÉLIORATIONS

DES COLLECTIONS

JUILLET 1878,

Monsieur le Préfet,

Cette année le Musée n'a reçu aucun don de l'Etat. Néanmoins, ses collections ont été augmentées des objets suivants :

ARCHÉOLOGIE

Un monument lapidaire, un autel gaulois, que j'ai trouvé servant de borne bibanale aux communes de Bouzemont et Derbamont, a été donné au Musée. Depuis la fondation de notre établissement, on n'avait pu y placer que le tiers d'une urne gauloise. Les fouilles que j'ai exécutées, avec plusieurs collègues de la Société d'Emulation, sous les tombelles de Bouzemont, nous ont donné huit urnes ou fragments importants d'urnes gauloises reconstituées par mes soins, onze grands anneaux et bracelets de bronze, dix minces bracelets de femme, des fragments de rasoir et de plaques de même métal gravées, des débris de vêtements, des silex taillés et

pierres votives, un os couvert de stries inexplicquées, tous objets antérieurs à la conquête romaine. Les mêmes tombelles nous ont donné un shram-sax et quelques menus objets francks.

Du cimetière mérovingien que j'ai trouvé à Fomerey, j'ai donné au Musée, sauf ratification, deux urnes et une portion importante d'une troisième, une boucle d'argent massive, un shram-sax, une bague de bronze et divers autres objets.

J'ai acquis une belle monnaie d'argent rare d'Antonia l'ainée et un florin d'or de Jean I^{er}, roi de Bohême. M. Maxe-Werly nous a fait cadeau d'une pièce rare, un Bouchard, évêque de Metz. M. Claude, commissaire-priseur de Remiremont, nous a donné un moyen bronze très-beau de Philippe I^{er}, dont le revers nous manquait. De M. Jenesson, nous avons reçu une fort belle clé romaine, trouvée à Rapey ; de M. Faron, une intéressante hache de silex blanc, trouvée au Clerjus ; de M. Constant Koll, une lame de silex tirée de Razimont ; de M. Weiss, entrepreneur à Epinal, une bague armoriée et divers objets provenant d'une sépulture du XVI^e siècle, trouvée au faubourg de Saint-Michel ; du jeune Léon Steinbach, une petite croix carlovingienne en os, tirée d'une sépulture à la porte de l'église d'Epinal.

J'ai commencé une série de moulages d'objets préhistoriques en os, silex et bronze, et une autre de signes antiques semblables à ceux des dolmens et gravés sur les roches des Vosges. J'ai donné au Musée des moulages d'une inscription trouvée au Donon et de celle également romaine, d'après laquelle les thermes de Luxeuil auraient été réparés par César.

BEAUX-ARTS.

Parmi les objets du moyen'âge, j'ai reçu de M. Paul Dubois, propriétaire à Martigny-les-Lamarche, cinq feuillets de vélin, tirés d'un manuscrit de l'abbaye de Relanges. Ils portent des miniatures du XIV^e siècle, d'un fini, d'une originalité et d'une fraîcheur remarquables. J'ai donné moi-même au

Musée un tableau signé de moi et représentant : *Le Ravin du Kolb*, effet de glaces (val de Munster). Pour éviter au Département une dépense de 200 fr., j'ai profité de mes connaissances dans la restauration des tableaux pour remettre en état les deux tableaux de Panini et le Claude Lorrain qu'une imprudence de mon prédécesseur avait défiguré.

HISTOIRE NATURELLE.

Un herbier composé de 1,200 plantes bien classées, recueillies dans les départements limitrophes de Meurthe-et-Moselle par M. Gebhart, pharmacien à Epinal, a été donné par son auteur. M. Constant Kol nous a remis de curieux échantillons de bois fossile provenant de Razimont; j'y ai joint un spécimen remarquable que j'ai tiré moi-même de la carrière du Bois-l'Abbé.

MOBILIER.

Une nouvelle vitrine a été acquise et garnie, en partie d'objets d'archéologie, en partie de spécimens déposés par moi et provenant de mes recherches personnelles.

MODIFICATIONS DE SERVICE OU D'ORDRE INTÉRIEUR.

Toutes les galeries et le jardin sont ouverts au public trois jours par semaine, sans compter les jours fériés. Pour l'étude et pour les étrangers, ils sont toujours ouverts.

Un placement peu habile des œuvres d'art m'a obligé d'en faire un remaniement général. J'ai dû, dans ce but, changer de place plusieurs vitrines, en couvrir d'autres de cartons acquis à cet effet, pour éviter des reflets nuisibles aux peintures.

J'ai exposé, à côté de l'herbier vosgien, la collection générale reléguée dans un arrière-magasin, et appliqué un système de fermeture nécessaire aux deux séries, dont la première était à la merci des enfants.

AMÉLIORATIONS UTILES.

Le Musée manquant absolument de place, il serait urgent que la salle qui en a été distraite lui fût rendue, et que le crédit de 500 fr. que M. Jules Laurent avait demandé pour une vitrine, fût voté aujourd'hui. Comme la salle mentionnée devra renfermer plusieurs tableaux, il faudra la garnir de stores. Il conviendra en même temps de renouveler ceux de la galerie de peinture.

ACQUISITIONS A FAIRE

Il serait utile qu'un crédit fût voté pour augmenter les collections de divers objets d'une facile acquisition. Ce sont : Une cheminée-monument, du XVI^e siècle, qui pourrait être acquise et placée pour la somme de 400 fr. environ. Il faudrait environ 150 fr. pour acquisition ou transport de trois stèles gallo-romaines et de plusieurs inscriptions de même époque que j'ai trouvées à Fignécourt, Outremécourt, Soulosse, Saint-Elophe. Pour 150 francs, on élèverait au Musée une colonne romaine formée d'éléments gisant dans la Moselle, près de Portieux. Enfin, il serait convenable qu'on votât une somme de 4 ou 600 fr. pour opérer des fouilles sur trois point inexplorés qui ont livré des souvenirs importants des époques gauloise, romaine et mérovingienne. Ces trois points, situés à Martigny-les-Lamarche et à Dombrot-le-Sec, auraient l'avantage de donner des résultats certains à peu de frais, car les fouilles seraient autorisées sans dépense aucune.

Il manque au Musée des Vosges, comme à l'histoire du département, une publication archéologique décrivant nos collections, en reproduisant les principaux spécimens par le dessin et la photogravure. Je serais prêt à entreprendre un pareil travail sous forme de revue périodique peu onéreuse, si le Département jugeait à propos de souscrire pour un certain nombre d'exemplaires.

Tels sont, Monsieur le Préfet, les accroissements ou améliorations dont le musée a été l'objet récemment, et ceux qu'il pourrait recevoir cette année.

JUILLET 1879

MONSIEUR LE PRÉFET,

Au moment où le Conseil général va se réunir, je viens vous exposer brièvement l'état du Musée départemental, et je suis heureux de pouvoir vous signaler les importants changements ou accroissements dont ses collections ont été récemment l'objet :

BEAUX-ARTS.

Si dans mon précédent rapport je n'ai pu mentionner aucun don de l'Etat, bien qu'on nous eût oubliés depuis quelque temps, l'année 1877 a vu reparaître déjà des dispositions bienveillantes, sinon des compensations complètes se réaliser. Je n'ai rien négligé pour attirer sur notre important musée les bienfaits de nos gouvernants. J'ai désiré le faire participer à l'Exposition universelle. Toutefois la lenteur des formalités administratives l'a fait arriver bien tard, et nos plus beaux spécimens ont été dispersés au hasard dans les collections particulières. J'ai fait moi-même deux séjours à Paris, pour plaider au ministère les intérêts de notre établissement, et appuyer de vive voix de nombreuses demandes écrites restées sans réponse.

On nous a envoyé un tableau important, du moins par ses dimensions, et que le défaut d'espace ne nous permettrait pas d'exposer. J'ai le ferme espoir que l'administration actuelle, qui se montre si large et si bienveillante pour les musées, tiendra à s'inspirer des convenances locales pour nous échanger cette toile. Sans doute un musée en voie de

formation, ou une église rembourserait sans difficulté les frais qu'elle vient d'imposer à notre crédit d'acquisition. On nous a adressé une belle statue de plâtre originale, œuvre de M. Roger, de Rambervillers. Le sujet, représentant le sommeil d'Omphale, est traité avec un talent remarquable. Si la pose, d'une grâce parfaite, est imitée de l'antique, surtout pour le haut du corps, cette jeune femme endormie offre une étude d'après nature savamment conçue et largement exécutée. L'auteur mérite les plus sérieux encouragements.

Enfin le ministère actuel vient de nous gratifier de deux vases de Sèvres.

Nos collections manquant de place, depuis qu'une des galeries a été prêtée à des cours de dessin, je regrettais vivement de ne pouvoir développer un fort grand tableau d'histoire, roulé depuis cinq ans.

L'étude de combinaisons nouvelles m'a permis de l'exposer. J'espère qu'il nous sera possible de doter d'un cadre cette composition de Vien, envoi de l'Etat, et qui ne serait pas déplacée au Louvre.

Deux œuvres nouvelles sont venues orner nos séries d'art. L'une, acquise à très bas prix, est un beau médaillon de bronze par David, étude d'après nature d'une vérité saisissante. Il représente Boulay, dit de la Meurthe, le jurisconsulte, une illustration vosgienne, et n'a été tiré qu'à de rares exemplaires. L'autre objet nous a été généreusement offert par un Spinalien, M. Kippeurt. Il consiste en un thermomètre fixé à un phare découpé en dentelles d'ivoire. Ce délicat objet d'art industriel a figuré parmi les gros lots de la loterie nationale.

ARCHÉOLOGIE.

J'ai eu la chance de trouver à acquérir à vil prix une petite urne romaine en verre polychrome du profil le plus gracieux, un vrai bijou pour un musée. A part cet objet et le médaillon, toutes nos acquisitions proviennent de dons

que le crédit d'accroissement de nos collections aura servi à recueillir et placer.

Ainsi, dans mon dernier rapport, je signalais diverses stèles funéraires et pierres portant des inscriptions ou des symboles antiques. J'avais trouvé plusieurs de ces monuments dans une église de la Haute-Marne et jusque dans la maçonnerie de celle de Saint-Elophé. Je proposais d'exécuter des fouilles sous d'anciennes sépultures et près de Portieux, dans le lit de la Moselle. De ce dernier point devait sortir, d'après mes hypothèses, une colonne gallo-romaine à dresser au jardin du musée, sous un groupe équestre contemporain que nous avons.

Aujourd'hui, grâce au bienveillant concours des particuliers et des communes, du Conseil général et de la Société d'Emulation, ces projets sont devenus des réalités.

Saint-Elophé nous a donné une inscription votive à Hercule et une précieuse croix pattée mérovingienne à emblèmes et à bassin, qui orne la cour du musée. Nous avons obtenu les deux pierres tombales à effigie, l'une romaine, l'autre de 1402, qui gisaient dans une église de la Haute-Marne. La dernière, à la fois objet d'art, d'archéologie et d'histoire locale, représente un seigneur de la ville détruite de Lamothe. A ces monuments, M. Bourguignon, maire de Vrécourt, a bien voulu joindre deux boulets du siège de cette forteresse.

Châtel nous a offert des arquebuses à mèche et des obus de fer et de bronze, provenant d'un de ses sièges. M. Chappellier nous a donné un très curieux outil en fer, sûrement gallo-romain, qu'aucun de mes collègues, à la Société des Antiquaires de France, n'a pu déterminer, quoique deux musées voisins, moins réservés que nous, aient cru pouvoir dénommer des spécimens semblables.

La célèbre abbaye de Chaumousey n'avait conservé aucun souvenir de son architecture primitive. Ayant remarqué un de ses beaux chapiteaux romans, à demi enfoui sous un

banc, au moulin de Darnieulles, je l'ai obtenu de l'obligeance du propriétaire.

J'ai trouvé dans une mesure gothique, à Reblangotte, trois monuments lapidaires des plus rares, et je les ai vu offrir au musée par le propriétaire, M. Didelot. L'un représente en bas-relief un *triquètre* de lièvres, symbole païen transporté dans le christianisme. Ce sujet est d'autant plus précieux qu'il n'a été rencontré nulle part hors de notre département, où je l'ai vu reproduit à trois reprises au XV^e siècle. Le second monument est une urne de pierre telle qu'on en a exhumé du tumulus de la Souterraine, dans la Creuse. Le troisième, gallo-romain comme le précédent, est un objet topique très curieux, mais d'un usage encore inconnu.

Notre conseiller général, M. Chavane, de Bains, qui possède une pierre sculptée analogue à la dernière, a bien voulu nous offrir divers objets d'archéologie trouvés à Sion, parmi lesquels on distingue une aiguille en os, deux instruments dits flûtes funéraires, et deux urnes des IV^e et V^e siècles.

Je compte recevoir diverses autres sculptures intéressantes qui nous sont promises, entre autres celles déposées depuis longtemps dans le jardin de la Sous-Préfecture, à Neufchâteau, et formant toute une série à elles seules. Mais le don le plus considérable entre tous est celui de M. de Melfort, propriétaire à Bazoilles-sur-Meuse. A une histoire de Charles VIII par M. de Cherrier, accompagnée d'une meule romaine et d'un fût de croix historié du XV^e siècle, ce donataire a bien voulu joindre un monument lapidaire d'une immense valeur. C'est la partie supérieure d'un autel votif daté de l'an 232 de notre ère. Il porte d'élégants bas-reliefs et des inscriptions qui permettront sans doute, dans un prochain avenir, de résoudre diverses questions importantes concernant la géographie de la Gaule romaine. En attendant, *grammatici certant*....

La cour du musée a entièrement changé d'aspect. Grâce à de nouvelles dispositions, à la mise en relief de monu-

ments dont plusieurs étaient relégués dans les magasins, à demi masqués dans les murs, ou présentés sous un jour et une forme peu favorables ; grâce surtout aux récentes acquisitions, elle offre aujourd'hui une galerie importante à l'archéologie vosgienne. Il va en être de même du jardin où viennent déjà se grouper diverses pierres curieuses à côté des monuments recueillis à Reblangotte. Telles sont des meules romaines trouvées à la gare d'Arches par M. Lefrançois, à Bouzey par M. V..., à Chaumousey par M. H...., près de Domèvre, par M. le brigadier Ganier.

Au milieu de ces souvenirs de l'époque romaine va se voir, devant un fond de verdure, un monument d'une grande valeur et d'un aspect décoratif imposant. La Société d'Emulation venait déjà de nous offrir les objets gaulois que j'ai exhumés en fouillant à ses frais le tumulus de Chaumousey. Elle vient encore de me mettre à même d'extraire de la Moselle et de transférer à Epinal la colonne de Portieux, le musée n'ayant plus qu'à la placer dignement. Bientôt sans doute la pose de ce mystérieux symbole gaulois sera effectuée, et le musée d'Epinal possèdera l'unique exemplaire restauré, complet, d'un monument de ce genre.

Je passe sur plusieurs améliorations, et je me contente de citer en numismatique les dons faits par MM. Krantz et Claudel, de 49 monnaies destinées aux échanges, par le docteur Bédel d'une monnaie gauloise en argent et d'un florin d'or du XVI^e siècle.

HISTOIRE NATURELLE.

Notre galerie d'histoire naturelle a subi aussi des changements très avantageux. Grâce au zèle empressé du Conseil général à voter l'allocation spéciale que j'ai demandée, la série zoologique, oubliée depuis trop longtemps, vient d'être mise dans un état aussi satisfaisant que possible. Le Muséum d'histoire naturelle de Paris nous avait envoyé, en échange d'un magnifique caïman d'une espèce rare, des spécimens

non préparés, sans valeur appréciable pour nos collections. J'ai fait une réclamation, et j'espère qu'on reviendra sur cet échange qui a été fait pendant l'intérim de la conservation du musée, et qu'on nous enverra quelques beaux spécimens indigènes préparés.

Divers dons sont venus enrichir nos vitrines. Tels sont plusieurs os de poissons, offerts par M. Georges, surveillant militaire à la Guadeloupe, une foulque, don de M. Nicolas Goëry, de Chaumousey, de belles empreintes de fougères et de calamites, recueillies dans les tranchées du canal par M. H., déjà cité, et M. W... M. Defranoux, en nous faisant polir un bel échantillon de gneiss, a montré que cette roche ne le cède en rien sous ce rapport aux plus beaux granits. M. Hæmmerlé a bien voulu nous faire hommage d'un magnifique madrépore. Enfin, notre conseiller général, M. Lambert, vient de nous offrir sa riche collection de plantes ligneuses et de bois d'Algérie, qui a obtenu les plus hautes récompenses aux expositions internationales.

AMÉLIORATIONS A FAIRE PROCHAINEMENT.

Nos collections manquent d'espace et de vitrines. Il est à désirer que la création prochaine d'une école normale d'institutrices, et l'aménagement des bâtiments communaux, permettent de rendre bientôt au musée la salle dont il est depuis longtemps privé. Une nouvelle vitrine devient chaque jour plus indispensable au classement de nos collections d'archéologie. Les remarquables vitraux peints que nous a livrés l'ancienne abbaye d'Autrey auraient absolument besoin d'une restauration convenable. Enfin, les beaux rayons de zoophytes et de plantes exotiques adossés à la muraille dans un recoin obscur, devraient être vitrés à jour et placés en avant, ce qui, sans enlever de lumière à la galerie, mettrait chaque objet en évidence. J'ose espérer que le Conseil départemental, si dévoué au progrès, voudra bien voter un crédit qui permette d'exécuter ces améliorations,

comme de faire venir et placer les nombreux monuments d'archéologie vosgienne dont je pourrais obtenir l'abandon gratuit au musée.

LE CATALOGUE, ETC.

Plus un musée est connu, plus il est appelé à rendre de services et à s'accroître. Le catalogue du nôtre, très incomplet, exigeant une révision totale, est épuisé. J'ai fait un travail nouveau qui formera plusieurs parties séparées. Les deux premières, composées des beaux-arts et de la collection lapidaire, sont prêtes à paraître, en attendant l'achèvement des autres, et devraient être publiées au plus tôt.

J'ai obtenu que des moulages de nos monuments et de toutes nos inscriptions figurent au musée des antiquités nationales de Saint-Germain.

Enfin diverses revues périodiques d'une grande valeur m'ont offert de publier incessamment une série d'articles et de dessins que je dois leur envoyer sur les objets d'art et d'archéologie de notre musée. Ce sera un nouveau moyen d'attirer l'attention sur nos précieuses collections trop peu connues jusqu'ici.

Tels sont en résumé, Monsieur le Préfet, les accroissements ou améliorations dont le musée vient d'être l'objet et ceux qui seraient les plus utiles cette année. La cause du musée aura en vous un éloquent interprète.

JUILLET 1880

MONSIEUR LE PRÉFET,

Au moment où le Conseil général doit se réunir, je viens vous signaler brièvement l'état des collections départementales. Avant les désastres de l'annexion, elles jouissaient tous les ans d'un crédit de 1,200 fr. applicable à la recherche et

à l'acquisition d'antiquités, de monnaies et d'objets d'art. Depuis assez longtemps cette somme reste réduite dans une notable proportion. En outre, le faible crédit voté est presque absorbé chaque année par le port et l'emballage de dons de l'État. Aussi rien n'est plus consacré à des recherches archéologiques, si indispensables aux progrès de l'histoire locale, et presque rien n'est attribué à des achats. Si l'on voulait doter le musée d'un véritable crédit d'acquisition comme autrefois, il serait au moins nécessaire de prendre désormais sur des fonds spéciaux les remboursements dont pourraient être grevés les dons du gouvernement.

Tous nos achats de cette année se réduisent au chiffre de 162 fr. Ils comprennent un buste en marbre du premier conservateur, Antoine Laurent, par son fils ; une urne romaine en verre, d'une irisation admirable, et un petit buste de Voltaire. Ce dernier portrait, épreuve hors ligne d'une terre de Lorraine modelée d'après nature par le célèbre Cyflet, est le plus beau spécimen de notre collection régionale de céramique à peine commencée. La grande scène historique de Vien, que nous avons déployée sans cadre, n'a pas encore pu recevoir le vernis et la bordure qui la mettraient en relief. Toutefois, j'ai obtenu de M^{me} veuve Détriez la meilleure sculpture de M. Jules Laurent, un buste de marbre de grandeur naturelle, portrait de jeune fille, d'un fini et d'une douceur d'expression remarquables. D'autre part, sur la bienveillante recommandation de notre dévoué député, M. Jeanmaire, M. le Ministre a bien voulu nous attribuer deux toiles remarquées dans les salons des années dernières. Elles représentent *Une Retraite*, d'un aspect mélancolique et émouvant, œuvre de Médard couronnée par le jury, et *Les bords de la Loue*, à *Scay-en-Varais*, (1) de l'habile paysagiste Rapin.

Nos collections d'histoire naturelle sont dans un état de conservation satisfaisant pour plusieurs années, depuis les

(1) Ce dernier tableau n'est pas arrivé au Musée.

derniers travaux de réparations de la partie zoologique. Mes tentatives pour faire revenir le Muséum de Paris sur un ancien échange si onéreux pour nous, n'ont pu aboutir directement. J'ai toutefois obtenu la promesse d'un don gracieux de la part de cet établissement. Les quarante reptiles qu'on nous avait envoyés pour remplacer notre magnifique caïman ont été mis dans de nombreux bocaux et exposés dans nos vitrines.

En sigillographie, un sceau du moyen âge, celui de l'église de Vicherey, nous a été offert par M. Bouchy, instituteur à Eloyes. Parmi les monnaies et médailles qu'on nous a données, je citerai une belle médaille du Conseil des Cinq-Cents, œuvre d'art remarquable comme toute la série émise par la Révolution française. Nous devons ce cadeau à M. le docteur Deguerre. Je citerai encore neuf belles monnaies d'argent, don de M. Laurent, conseiller d'arrondissement. Je poursuis constamment les travaux du Catalogue. Les deux brochures renfermant la série d'art et la collection lapidaire sont achevées, complétées et imprimées avec tout le soin désirable. Divers autres travaux sur des spécimens du Musée ou sur des monuments vosgiens ont commencé à paraître, soit dans le Recueil de la Société d'Émulation, soit dans les premières publications de Paris.

Cette année marquera entre toutes dans les annales du Musée, pour les accroissements de ses collections d'antiquités vosgiennes. Toute une suite de sculptures antiques, reléguées naguère dans le jardin de la sous-préfecture, à Neufchâteau, a été mise à notre disposition par M. le sous-préfet Tisserand et par notre honorable député, M. Frogier de Ponlevoy. Il s'y trouve un grand autel à bassin et inscription, taillé dans la roche si résistante des falaises environnant Neufchâteau. Ce monument, érigé à la mémoire d'un ami, a longtemps servi de bénitier à l'église de Chermissey. Il a enfin trouvé sa place naturelle au Musée. Un autre autel, décoré, sur trois faces, de bas-reliefs des plus originaux, est tout un poème de mythologie celtique. On y distingue, sur la face antérieure,

au-dessus des bustes des sept divinités hebdomadaires, la figuration d'un dieu gaulois, analogue au Pluton des Grecs. Il est armé d'un long sceptre à maillet, d'un large poignard, et accompagné d'un chien, gardien de la sombre enceinte. Sur la paroi adjacente, à gauche, un dieu inconnu, tenant aussi un sceptre allongé, s'approche de lui. Vers lui encore se dirige, gravé sur la face droite, un sanglier marchant sous un chêne. Ce quadrupède divin ne saurait être autre chose, sans doute, que le célèbre *Surbur* de notre inscription du Donon.

Les autres monuments amenés de Neufchâteau ont été jadis, comme ce dernier, exhumés à Soulosse. Ce sont des pierres tumulaires à effigies, des époques romaine et mérovingienne, de très beaux fragments de corniches et de chapiteaux corinthiens, des inscriptions, des rinceaux élégamment ciselés.

Le seizième siècle nous a livré les deux objets suivants : une inscription monumentale grecque, que M. Trompette, hôtelier à Châtel, avait remarquée, et que nous a offerte M. le maire de Zincourt ; un groupe équestre d'un cavalier couvert d'une armure, monté sur un cheval caparaçonné. Cette sculpture, déterrée il y a quarante ans dans la forêt des Ternes, à Portieux, nous a été donnée par notre sympathique conseiller général, M. Mougin.

J'ai rencontré, à Harol, sur l'emplacement d'une villa antique côtoyée de deux voies pavées, un fragment de sculpture romaine rappelant un sujet des plus rares, le mythe asiatique d'Arion. Le dauphin est monté par un enfant ailé tenant une coquille marine. Ce groupe paraît avoir dû décorer une fontaine de villa antique, et nous a été offert par M. Communal, propriétaire du terrain.

Dans mon rapport de l'an dernier, j'exprimais l'espoir que bientôt la prairie du Musée, transformée, comme la cour, en jardin archéologique, serait ornée d'un monument vosgien d'une grande valeur. Le temple romain, avec ses murailles, que chacun avant moi avait cru exister dans le lit de la

Moselle, près Portieux, était bien, comme je l'avais pressenti, une colonne, mais d'un style à part. S'élevant, il y a quinze siècles, sur la rive droite, cette sorte de *pilier-colonne* était couronnée, à l'origine, d'un groupe équestre dont le hasard nous avait permis de devenir possesseur. Cette sculpture, c'est l'explication, c'est l'inscription du monument. Toutefois, depuis Dom Calmet, en 1767, et malgré le nombre croissant de sujets semblables qu'on avait trouvés, ils restaient une énigme. C'était, supposait-on, une lutte, une victoire, un monstre anguipède frappé, terrassé, foulé aux pieds, ou bien Hercule vainqueur d'un géant, ou encore le triomphe d'un Romain sur une tribu gauloise.

J'ai assisté, dans l'intérêt de la science, aux dernières réunions départementales de la Sorbonne, et, en présence d'un jury imbu de ces idées, j'ai fait voir qu'il s'agissait d'un cavalier passant un gué. Un géant, à tête et à torse d'homme, auquel des serpents tiennent lieu de jambes, rampe péniblement, élevant sur ses épaules le poitrail du cheval. Les têtes des serpents terminant les jambes du monstre, soulèvent les pieds du cavalier, comme pour les tenir au-dessus des eaux. La nouvelle définition de ces groupes, faite en présence de photographies, emporta l'évidence. Le cavalier, au lieu de frapper le géant, qu'il ne regarde même pas, devait tenir en arrêt un javelot fixé sur la tête du cheval, où se voient encore les traces évidentes du scellement.

Le point où s'élevait jadis la construction de Portieux a conservé le nom gaulois, sous *Wadlé*, du gué qui s'y trouvait. Les larges dalles de ce gué pavé ont jailli en grand nombre sous la drague qui m'a servi à scruter le lit de la Moselle. Enfin, j'ai reconnu que tous les lieux originaires de groupes analogues sont guéables ou marécageux. Mais si de pareilles colonnes, dressées dans le Nord-Est de la Gaule, avaient pour objet pratique de signaler un gué, le groupe dominant formait une triade gauloise incomprise. Il exprime la relation physique du soleil avec la terre et les eaux divinisées.

Le verger du Musée, inondé tous les ans, creusé naguère

d'une mare qu'on avait oubliée, embarrassé d'un *rocher* factice tombant en lambeaux, a été régularisé, assaini. Les chemins, pourvus d'une pente uniforme, favorisent l'écoulement des eaux. Le sol a été disposé en ondulations propres à faire valoir des monuments. Ceux de Soulosse ont été mis en évidence et se voient de fort loin

Le jardin, ainsi disposé, a reçu tous les éléments du pilier-colonne de Portieux, retrouvés à grand'peine et à grands frais sous le gravier de la Moselle, et déposés au Musée par décision de la Société d'Émulation. Au rond-point de la pelouse se dresse, sur un plateau, devant de sombres massifs de verdure, le monument reconstitué sur de solides fondations.

Le groupe équestre qui le domine a été moulé en Portland et complété en pierre, la sculpture originale restant abritée au vestibule. La Société d'Émulation des Vosges et notre Ministre des Beaux-Arts lui-même ont bien voulu seconder mes efforts pour arriver à ce but. *Aujourd'hui qu'il est atteint, le seul monument complet, d'un aspect décoratif, pittoresque et imposant que le Musée ait jamais reçu, n'aura pas occasionné la moindre dépense au département.*

JUILLET 1881

MONSIEUR LE PRÉFET.

J'ai l'honneur de vous signaler les principaux changements survenus depuis une année au Musée départemental.

L'établissement s'est enrichi de plusieurs œuvres d'art, parmi lesquelles il en est d'un vrai mérite. L'état ne nous a rien donné de nouveau. Toutefois, au lieu du tableau de l'excellent paysagiste Rapin « les bords de la Loue », qu'on nous avait attribué l'an dernier, on nous a envoyé deux toiles, : « un vœu » par Axenfeld et « un potager normand » du

peintre Hareux. La première renferme une excellente étude de tête, d'une expression vivement sentie, la seconde est un effet de lune d'une vérité saisissante. En même temps le gouvernement nous a autorisés à rétrocéder à la commune de Saint-Étienne, contre remboursement de nos frais (468 fr.), une lapidation qu'on nous avait envoyée il y a deux ans, et que nous ne pouvions utiliser,

La munificence des particuliers a augmenté nos collections de plusieurs œuvres d'artistes vosgiens. M. Gridel, de Baccarat, nous a donné son « combat de la Bourgonce ». Cette scène émouvante contribuera à fixer dans notre souvenir une triste page d'histoire locale que notre patriotisme ne saurait oublier. Aussi avons-nous cru devoir richement encadrer cette toile. M^{lle} Pinot, décédée récemment, nous a légué un tableau peint par son frère. La composition, prise sur nature à Rupt, reproduit des danses dans une grange ; elle est pleine d'entrain et d'une saveur vosgienne très accentuée. M. Monchablon nous a donné sa grande toile figurant Victor Hugo en exil, dans laquelle la composition, l'effet et la couleur concourent on ne peut mieux à traduire aux yeux le style du poète. Enfin, M. Ponscarne nous a offert un médaillier où l'on voit burinés des portraits d'une exécution magistrale et une admirable République franchisant le monde,

Pour ma part, je n'ai cessé de solliciter des dons en faveur du musée. L'an dernier, j'étais parvenu à tirer de la Moselle et à reconstituer au jardin de notre établissement un important monument gallo-romain, sans aucune dépense pour le département. Cette année-ci, mes réclamations persistantes, adressées au Muséum de Paris, ont obtenu un beau succès. On nous a envoyé à titre gratuit un crocodile tout préparé, de 3^m 20 de longueur, d'une valeur d'un millier de francs. Il remplace avec avantage celui qu'un échange nous avait fait perdre.

A cette pièce capitale sont venus se joindre de nombreux échantillons d'histoire naturelle parmi lesquels je citerai :

Un beau blaireau acquis vivant et préparé aux frais du musée ; une belle collection de fossiles de divers étages calcaires, donnée par un chercheur infatigable, M. Defranoux ; deux grands lézards d'Algérie, dont l'un est le lézard de Palmier, d'autres spécimens de la faune africaine, offerts par M. Grandidier, officier d'administration ; enfin un polypier fossile, unique pour la beauté et les dimensions, que j'ai trouvé et donné au musée. J'y ai joint des fragments spécimens de blocs erratiques considérables en granit que j'ai eu la chance de reconnaître près de Monthureux-sur-Saône. Cette découverte ouvre un nouveau champ à l'étude de l'extension des anciens glaciers des Vosges. (4)

De même que l'art et l'histoire naturelle, l'archéologie a enrichi notre musée de dons importants. D'abord une belle dalle funéraire de 1509, à l'effigie gravée de Thiébaud, seigneur de Châtel, nous a été offerte par cette ville, où j'ai extrait d'un mur d'élégantes parois d'un clocheton ogival. Près de là, en visitant l'emplacement du prieuré détruit de Belval, je retrouvai deux grands chapiteaux et plusieurs autres fragments d'architecture du premier tiers du douzième siècle. La Commission administrative de l'hospice a bien voulu nous autoriser à les enlever. Les travaux du canal ont donné lieu à l'exhumation d'une stèle funéraire mérovingienne, entre Thunimont et l'emplacement du « Pont des Fées » récemment détruit. MM. les Ingénieurs ont bien voulu la faire déposer au musée. Malgré l'impéritie toute enfantine de l'exécution, elle est fort remarquable par le caractère de dignité autoritaire du chef de guerriers qu'elle représente.

De l'époque gallo-romaine, j'ai trouvé à Escles les spécimens suivants : une tête de femme en ronde bosse, plus grande que nature ; deux trusatiles ; l'une fort belle, taillée

(4) La Commission de surveillance n'entend ni approuver ni imputer la qualification de *blocs erratiques* donnée par M. le Conservateur aux pierres mentionnées.

dans l'arkose, provient de la villa de Mâville, à Harol, d'où nous avons déjà un dauphin monté par un génie ; une stèle funéraire représentant une femme à chevelure originale et gracieuse d'où s'échappe un voile descendant sur les bras ; ce bas-relief avait été conservé par M. le docteur Poirot, maire d'Escles ; une grande urne cinéraire carrée, variante de celle que j'avais trouvée à Reblangotte. Une autre cylindrique, transportée jadis comme un objet sacré à l'ancienne église de Harol, y avait pris le nom du patron Saint-Hydulphe et servi à des pratiques superstitieuses séculaires. M. Henry, jeune archéologue amateur, de Ménil-sous-Harol, l'a retrouvée et offerte au musée. Elle y est jointe aux autres de son espèce, restée inconnue dans la région jusqu'en 1879.

Lerrain nous a livré une belle feuille d'acanthé et deux fragments de statues. Enfin la même époque nous a donné deux bœufs d'une exécution aussi barbare que primitive. Ils ont été trouvés, dès 1871, à Golbey, dans des fondations, et paraissent provenir d'un lairaire. J'ai pu les acquérir pour les offrir au musée. Cette curieuse découverte montre que Golbey était habité à l'époque romaine, et qu'on y adorait le bœuf solaire comme à Bouzemont dont nous avons déjà un groupe semblable.

De l'âge de la pierre, M. Henry nous a recueilli une série de silex ouvrés qui fait connaître l'existence à Ménil-sous-Harol d'une station de la pierre polie.

Enfin, nous avons obtenu de M. Tanant, conseiller général, qui s'intéresse si vivement à tout ce qui touche à la science, une fort curieuse collection de silex de l'Oise, résultat de ses découvertes personnelles, et une très belle hache néo-calédonienne en jadéite.

S'il est indispensable de conserver au musée du département les épaves de l'histoire vosgienne qui pourraient disparaître, il ne l'est pas moins de les faire connaître et apprécier du monde savant, d'en déterminer la signification et d'en répandre la connaissance. A ce point de vue dont je

me préoccupe activement, notre établissement a beaucoup gagné depuis une année. Grâce à un moulage que j'avais envoyé au musée des Antiquités nationales, le savant directeur, M. Alexandre Bertrand, a pu reproduire et apprécier dans la *Revue archéologique* notre statue de divinité asiatique tenant un serpent à tête de bélier. J'ai donné moi-même dans cette publication internationale une monographie avec interprétation nouvelle du monument de Portieux et de ses congénères. J'ai joint à ce travail une série de planches reproduisant l'ensemble ou les détails du sujet, le groupe équestre similaire exhumé à Grand et notre groupe de même origine auquel j'ai assigné une signification analogue. L'administration supérieure de la Lorraine, désirant relever au musée de Metz une colonne incomplète de même genre que la nôtre, et que le hasard a fait découvrir à Merten, près de Saarlouis, a délégué l'architecte du Cercle pour venir étudier notre monument. Il va profiter de mes indications pour exécuter de nouvelles fouilles et reconstituer la colonne messine d'après celle de Portieux.

J'ai envoyé au dernier congrès de la Sorbonne une note accompagnée de photographies, dans laquelle j'ai montré qu'un des grands dieux gaulois fort peu connu, représenté sur un bas-relief alsacien, était figuré sur un menhir de Bretagne et sur deux précieux monuments de notre musée.

La Société des antiquaires de France a fait reproduire dans son *Bulletin* une notice que j'avais envoyée sur la remarquable pierre tombale d'un seigneur de la Mothe, que j'avais trouvée et obtenue pour notre établissement. La notice est accompagnée d'une photogravure. De même, la Société française d'anthropologie a publié une communication que je lui avais faite sur les monuments mégalithiques vosgiens et sur plusieurs questions scientifiques d'archéologie et de géologie qu'y s'y rattachent. Le succès de cette communication m'a encouragé à demander à la Commission des monuments mégalithiques le classement de la roche à signes antiques,

dite Pierre-le-Mulot, située dans les bois de Bleurville. Une notice accompagnée de dessins, que j'ai envoyée, a décidé M. le Ministre, président du Conseil, à inviter M. de Mortillet à venir examiner la roche. Je profiterai de la prochaine arrivée de ce savant pour lui soumettre des propositions analogues, en vue de la conservation d'une roche erratique à érosion, dite Pierre-Huguenotte. J'espère que ces précieux souvenirs d'une haute antiquité, menacés d'une destruction prochaine, seront conservés à l'étude.

L'importance de nos collections s'augmentant journellement par de nouvelles acquisitions et par une notoriété croissante, il convient qu'elles ne soient pas à l'étroit, comme elles commencent à l'être. D'autre part, le cours normal devant être prochainement supprimé, il serait sans doute convenable de demander à la ville d'Epinal si, en transférant ailleurs le cours d'adultes, elle pourrait rendre au musée la salle qu'elle a provisoirement utilisée. Cette modification permettrait la suppression de l'éclairage au gaz établi dans cette galerie où il constitue un danger permanent pour les collections du musée. Pour cette transformation, il suffirait, suivant le devis de l'architecte départemental, d'une somme de 300 fr.

JUILLET 1882.

Monsieur le Préfet,

Avant de mentionner sommairement les principales améliorations dont le Musée a été l'objet depuis un an, permettez-moi de vous rappeler l'insuffisance des locaux dont nous disposons. Le cours normal ayant cessé d'exister depuis quelque temps, il serait urgent que la salle prêtée à la ville fût mise en état de recevoir des acquisitions nouvelles et certaines parties de nos collections, qui seraient ainsi susceptibles d'une meilleure ordonnance.

Nous devons à la grande bienveillance de M. le Ministre des Beaux-Arts, un tableau d'un peintre d'avenir, « le Donneur d'eau bénite », œuvre de M. Brispot. Le personnage, représenté de grandeur naturelle, est d'une telle vérité que chacun se persuade volontiers l'avoir rencontré quelque part : son air de souffrance patiemment résignée pénètre le cœur, et un sujet d'apparence bien modeste s'élève presque à la hauteur du genre historique.

Un ancien officier vosgien, M. Dumont, nous a offert un sabre japonais décoré de délicates ciselures d'une grande originalité et d'une exécution remarquable.

Nous avons reçu des spécimens d'histoire naturelle de MM. Olry, Plubel, Jardel de Hennecourt, des monnaies anciennes de M. Jeanmaire, notre ancien député, qui n'oublie pas le musée des Vosges, de M. Jeudy, entrepreneur de travaux publics.

En archéologie, nos collections ont beaucoup gagné cette année. Des instruments de silex, trouvés dans la région vosgienne où ils sont si rares, nous ont été offerts par MM. Jules Dubois, conseiller d'arrondissement et Louis Henry de Ménil-sous-Harol. Ce jeune homme a retrouvé à Escles une urne cinéraire cubique en grès, de l'époque gallo-romaine : deux vases mérovingiens nous ont été remis par M. Retournard, inspecteur des contributions directes.

M. Tschupp aîné, entrepreneur de travaux de construction à Epinal, nous a donné une tête de femme au type mauresque, de grandeur naturelle. Ce marbre provient d'une statue romaine gisant dans les ruines d'un temple au-dessus de Cherchel, l'ancienne Julia-Cæsarea.

Aux environs de Bouzemont qui nous ont fourni tant d'objets anciens, la charrue creusant des champs encadrés de forêts, a heurté un buste de grès d'un caractère tout gaulois, que nous avons reçu.

Poursuivant mes recherches, j'ai ramené d'Arches un chapiteau du 12^e siècle, de Dompierre deux autres provenant de l'origine de l'abbaye de Chaumousey, et, par là même,

datés de la fin du XI^e siècle. Ces derniers sont typiques et formeront ainsi un précieux jalon pour l'histoire de l'architecture dans le nord-est de la France. La même abbaye nous a livré, grâce à l'obligeance de M. Bertaud, marchand de vin à Epinal, deux pierres élégamment sculptées au 17^e siècle, et représentant l'une la mitre abbatiale, l'autre un cul-de-lampe gracieusement encadré.

Mais deux des plus belles acquisitions que le musée ait jamais faites, nous sont arrivées d'Arches et de Virecourt. Un mince ruisseau de nos environs, les Nauves, cachait presque entièrement sous le sable une pierre de grandes dimensions. Mes recherches m'ayant amené à l'apercevoir, je crus qu'elle était travaillée. L'ayant fait extraire, je reconnus aussitôt un élégant torse de femme drapée, provenant d'une statue romaine de 3 mètres 60 centimètres environ de hauteur. La Société d'Émulation et même M. le Ministre des Beaux-Arts voulurent bien me mettre en mesure d'explorer les environs du lieu d'origine d'une découverte aussi imprévue. Les recherches que je fis ont donné lieu à des constatations topographiques d'une réelle importance sur les environs d'Arches à l'époque romaine. Des tranchées ouvertes sur une vaste étendue occupée par les champs, ont fait voir que la statue colossale d'une Minerve, sans doute, a dû être érigée à 600 mètres au-dessous de l'emplacement du village actuel, sur une esplanade pavée, au point de jonction de la route nationale moderne et du chemin de fer. Sur ce plateau d'où elle dominait la Moselle, elle était placée au centre de la vallée, au point de rencontre de plusieurs voies romaines dont j'ai retrouvé le pavé. Elle devait être entourée d'autels, de statues, de stèles funéraires, de cantines occupant un grand développement. J'ai exhumé un angle de couronnement d'autel à inscription en l'honneur d'une famille impériale divinisée, plusieurs autres débris de sculpture, et, entre autres menus objets, une coupe anté-romaine entière, faite à la main. Je dois citer surtout des fragments de vases sigillés à figures, d'un

style pompéien qu'on n'avait jamais rencontré dans la région. Ces spécimens, comme les sondages dont ils sont sortis, seront décrits dans les *Annales* de notre Société d'Émulation. Quant au torse colossal, il a été à la Sorbonne, l'objet d'une lecture faite par délégation de la Commission des richesses d'art. Ma notice a été imprimée dans un recueil publié aux frais de l'État, et le torse romain, ainsi que les antiquités tirées des fouilles sont venus enrichir nos collections.

Enfin, une acquisition d'une bien grande valeur, c'est un cippe quadrangulaire de près d'un mètre de hauteur, tout couvert sur trois parois, de sculptures fort bien conservées. Il gisait ignoré, ou plutôt méconnu, dans un angle obscur d'une petite église, à Virecourt, et servait de fonts baptismaux. Délégué par la Société d'Émulation au Congrès des Sociétés savantes, j'ai fait à la section d'archéologie une lecture jugée digne d'être reproduite en séance générale. Le monument qui a paru remonter, soit aux derniers temps du paganisme, soit aux origines de la sculpture chrétienne, est considéré par les spécialistes, comme un échantillon d'une rareté extrême, ou même seul dans son genre. Il a été acquis à notre musée à des conditions très favorables; car les premières publications rivalisent de zèle pour appliquer le quintuple du prix d'achat à la vulgarisation de ma notice accompagnée de photogravures. Ce prix d'achat ne dépasse même pas la dépense que le Musée des Antiquités nationales croit devoir faire pour posséder un moulage du précieux monolithe.

Le Conservateur du Musée,

FÉLIX VOULOT.

CIRCULAIRE

DU

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ET DES BEAUX-ARTS

RELATIVE AU CONGRÈS DE LA SORBONNE EN 1883

ET PROGRAMME DE CE CONGRÈS

Paris, le 27 juillet 1882.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Le 15 avril dernier, à la réunion générale de MM. les Délégués des Sociétés savantes, que j'avais l'honneur de présider, j'émettais le vœu que chaque société voulût bien, en vue du Congrès de 1883, me faire connaître les questions qu'elle jugerait dignes d'être signalées à l'attention des savants de France. Cet appel a été entendu et, de toutes parts, me sont arrivées des propositions qui viennent d'être soumises à l'examen du Comité des travaux historiques.

Cette haute assemblée, à laquelle j'avais réservé le droit d'indiquer elle-même certaines recherches intéressantes à faire en histoire, archéologie ou philologie, n'a point eu à user de ce privilège. Elle a borné son travail à un simple choix, choix souvent difficile en raison de l'intérêt des

questions proposées ; elle a dû en réserver un grand nombre qui seront certainement à l'ordre du jour des prochains congrès, adopter de préférence celles qui lui ont paru présenter un intérêt plus immédiat, quelquefois en généraliser les termes, mais je suis heureux de constater ici que le programme rédigé par elle et que j'ai l'honneur de vous adresser est uniquement dû à l'initiative de vos compagnies.

J'ai, dès maintenant, la certitude que les différents points de ce programme seront, l'an prochain, l'objet de communications analogues ou contradictoires, que vos études préalables auront pour conséquence de faire naître des discussions au sein des séances, que l'intérêt des découvertes locales faites par les sociétés savantes sous l'unité d'impulsion qu'elles se donnent elles-mêmes se généralisera dans ces débats, et que le caractère et tous les avantages d'un véritable congrès seront dès lors acquis à votre réunion.

Vous remarquerez, Monsieur le Président, qu'aucune question ne figure encore à la section des sciences morales et politiques que j'ai promis de créer et de faire représenter à la Sorbonne en 1883. Cette partie du programme n'est pas prête, mais je n'ai pas voulu qu'elle fût une cause de retard dans l'envoi des questions intéressant les autres sections.

Permettez-moi d'espérer, Monsieur le Président, que vous voudrez bien donner à ces instructions et au programme qui les accompagne toute la publicité désirable, et en ordonner l'insertion au procès-verbal de votre prochaine réunion.

Recevez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Signé : JULES FERRY.

Pour copie conforme :

Le Chef du 2^e bureau du Secrétariat.

PROGRAMME

DU CONGRÈS DE LA SORBONNE EN 1883.

I. SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE

1° Quelle méthode faut-il suivre pour rechercher l'origine des noms de lieu en France ? — Quelle est la valeur des résultats déjà obtenus dans cette recherche ?

2° A quelles époques, dans quelles provinces et sous quelles influences les villes neuves et les bastides ont elles été fondées ?

3° Histoire des milices communales au moyen-âge. — Date de l'organisation des milices communales et de l'introduction du tiers état dans les armées royales. — Autorité des magistrats municipaux sur ces milices et conditions de leur recrutement. — Mode de convocation, nature et durée du service auquel elles étaient assujetties. — Transformations des milices communales au commencement du XIV^e siècle ; levées en masse ou appel de l'arrière-ban ; substitution de l'impôt à la prestation des sergents. — Origine et organisation des confréries d'archers et d'arbalétriers. — Institution, organisation, recrutement et rôle militaire des francs-archers de Charles VII à François I^{er} (1448-1521). — Faire connaître par les documents dans quelles conditions se firent la levée et l'organisation des milices provinciales à partir de 1668 et quel rôle ces milices eurent dans les guerres du règne de Louis XIV et de Louis XV.

4° *Pèlerinages*. — Quelles routes suivaient ordinairement les pèlerins français qui se rendaient en Italie ou en Terre-Sainte ?

5° Signaler les documents antérieurs à la fin du XV^e siècle qui peuvent faire connaître l'origine, le caractère, l'organisation et le but des confréries religieuses et des corporations industrielles.

6° *Rédaction des coutumes.* — Documents sur les assemblées qui ont procédé à cette rédaction, soit pour les coutumes générales, soit pour les coutumes locales, et sur les débats qui se sont élevés devant les Parlements à l'occasion de l'homologation desdites coutumes. — Rechercher dans les archives communales ou dans les greffes les coutumes locales qui sont restées inédites.

7° *États provinciaux.* — Documents inédits sur les élections des députés, l'étendue des mandats, les délibérations, les pouvoirs des députés et l'efficacité de leur action.

8° Conditions de l'éligibilité et de l'électorat dans les communes, les communautés et les paroisses, soit à l'occasion des offices municipaux, soit pour la nomination des délégués chargés des cahiers des doléances.

9° Quelles additions les recherches poursuivies dans les archives et dans les bibliothèques locales permettent-elles de faire aux ouvrages généraux qui ont été publiés sur les origines et le développement de l'art dramatique en France jusqu'au XVI^e siècle inclusivement ?

10° Signaler les documents importants pour l'histoire que renferment les anciens greffes, les registres paroissiaux et les minutes de notaires.

11° Histoire des petites écoles avant 1789. Principales sources manuscrites ou imprimées de cette histoire. — Statistique des petites écoles aux différents siècles ; leur origine, leur développement, leur nombre dans chaque diocèse et dans chaque paroisse. — Recrutement et honoraires des maîtres et des maîtres adjoints. — Condition matérielle, discipline, programme et fréquentation des petites écoles. — Gratuité et fondations scolaires ; rapports entre la gratuité

dans les petites écoles et la gratuité dans les universités. — Livres employés dans les petites écoles.

12° Quelles villes de France ont possédé des ateliers typographiques avant le milieu du XVI^e siècle ? Dans quelles circonstances ces ateliers ont-ils été établis et ont-ils fonctionné ?

II. — SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

1° Signaler les documents épigraphiques de l'antiquité et du moyen-âge, en France et en Algérie, qui ont été récemment découverts ou dont la lecture comporte des rectifications.

2° Quels sont les monuments qui, par l'authenticité de leur date, peuvent être considérés comme des types certains de l'architecture en France avant le milieu du XII^e siècle ?

3° Étudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane, en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plan, voûtes, etc.)

4° Quels sont les monuments dont la date, attestée par des documents historiques, peut servir à déterminer l'état précis de l'architecture militaire en France aux différents siècles du moyen âge ?

5° Signaler les œuvres de la sculpture française antérieures au XVI^e siècle qui se recommandent, soit par la certitude de leur date, soit par des signatures d'artistes.

6° Signaler et décrire les peintures murales antérieures au XVI^e siècle existant encore dans les édifices de la France.

7° Étudier les produits des principaux centres de fabrication de l'orfèvrerie en France pendant le moyen-âge et signaler les caractères qui permettent de les distinguer.

8° Quels sont les monuments aujourd'hui connus de l'émaillerie française antérieurs au XIII^e siècle.

III. — SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

.....
.....

—

TABLEAU
DES
MEMBRES COMPOSANT LE BUREAU
ET LES
COMMISSIONS ANNUELLES,
ET
LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

BUREAU POUR 1882.

PRÉSIDENT D'HONNEUR, M. le Préfet des Vosges.

PRÉSIDENT, M. G. Gloy, professeur en retraite.

VICE-PRÉSIDENTS, { **M. Lebrun, professeur de mathématiques en retraite.**
M. Le Moyné, directeur des postes et télégraphes.

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, M. Voulot, conservateur du musée départemental.

SECRÉTAIRE ADJOINT, M. Châtel aîné, industriel.

TRÉSORIER, M. Mottet, ancien directeur des postes de la Seine.

BIBLIOTHÉCAIRE-ARCHIVISTE, M. le docteur Berher.

BIBLIOTHÉCAIRE-ARCHIVISTE-ADJOINT, M. Demangeon.

COMMISSIONS ANNUELLES POUR 1882.

1^o COMMISSION D'AGRICULTURE.

MM. Gabé, président ; Adam, vice-président ; Gaudel, secrétaire ;

Bretagne, Haillant, Lapicque, Lebrunt, Maître, Mathieu. Membre-adjoint : *M. Lamblé.*

2° COMMISSION D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE.

MM. Bretagne, président; Chevreux, Ganier, Graillet, Haillant, Relournard, Tanant.

3° COMMISSION LITTÉRAIRE.

MM. Le Moyné, président; Châtel, secrétaire; Berher, Garnier, Graillet, Haillant, Merklen; membre-adjoint, M. Ohmer.

4° COMMISSION DES BEAUX-ARTS.

MM. Ganier, président; Châtel, secrétaire; Bretagne, Chevreux, Landmann, Marqfoy, Tanant.

5° COMMISSION SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE.

MM. Lebrunt, président; Adam, vice-président; Châtel, secrétaire; Demangeon, Kiener père, Kiener fils, Le Moyné; membre-adjoint; M. Huot.

6° COMMISSION D'ADMISSION.

MM. Mottet, président; Demangeon, secrétaire; Garnier, Gaudel, Kiener fils, Mathieu, Tanant.

Le Président et le Secrétaire perpétuel font partie de droit de toute les commissions.

MEMBRES TITULAIRES,







résidant à Epinal.

MM.

1878. *Adam, architecte, président de la Société d'horticulture et de viticulture des Vosges.*

1870. *Berher, docteur en médecine.*







1878. *Bagner*, (*, A. Ⓢ) préfet du département des Vosges.
1874. *Brenier* (l'abbé), curé d'Epinal.
1880. *Bretagne*, contrôleur principal des contributions directes.
1877. *Châtel*, (A. Ⓢ) industriel, président de l'association des anciens élèves des écoles industrielles de Mulhouse et d'Epinal.
1880. *Chevroux*, (A. Ⓢ) ancien élève de l'Ecole des chartes, archiviste du département.
1874. *Collot*, imprimeur, ancien professeur d'histoire au collège d'Epinal.
1859. *Conus*, (*, I. Ⓢ) agrégé de l'université, inspecteur d'académie.
1828. *Defranoux*, inspecteur des contributions indirectes en retraite.
1873. *Demangeon*, (A. Ⓢ) secrétaire de la Commission départementale de météorologie des Vosges.
1881. *Douliot*, (I. Ⓢ) principal du collège et directeur de l'école industrielle.
1878. *Gabé*, (*, Ⓢ) conservateur des forêts.
1880. *Ganier*, (A. Ⓢ) docteur en droit, juge au tribunal civil.
1878. *Garnier*, (I. Ⓢ) conducteur des ponts et chaussées, chef des bureaux de l'ingénieur en chef.
1874. *Gaudel*, sous-inspecteur des forêts.
1871. *G. Gebhart*, pharmacien.
1853. *Gley* (Gérard), (A. Ⓢ) professeur en retraite.
1877. *Graillet*, (A. Ⓢ) agrégé de l'enseignement spécial, professeur à l'école industrielle.
1875. *Haillant*, docteur en droit, avoué.
1878. *Kiener* (Christian), (*, A. Ⓢ) sénateur, membre du Conseil général.
1879. *Kiener* (Roger), industriel et manufacturier.
1881. *Landmann*, (A. Ⓢ) professeur de dessin au collège.
1861. *Lapicque*, vétérinaire.
1856. *Lebrun*, (I. Ⓢ) professeur de mathématiques, en retraite.
1864. *Le Moyné*, (O. *, A. Ⓢ) directeur des postes et télégraphes.
1881. *Maire*, (A. Ⓢ) sous-inspecteur des forêts.
1873. *Malarmé*, (*, Ⓢ) avocat.

1880. *Mathieu*, ancien notaire, vice-président de la Société d'horticulture.
1854. *Mant'heux*, (A. ) docteur en droit, avocat.
1880. *Merklen*, docteur en droit, notaire.
1862. *Merlin*, (I. ) secrétaire de l'inspection académique.
1879. *Mollet*, (*) ancien directeur des postes de la Seine.
1881. *Retournard*, inspecteur des contributions directes.
1879. *Tanant*, (*, A. ) juge de paix, membre du conseil général.
1876. *Voulot*, (A. ) conservateur du musée départemental.

MEMBRES LIBRES,

résidant à Épinal.

MM.

1877. *Ansel*, docteur en médecine.
1882. *Dalsace*, inspecteur des forêts.
1874. *Gley* (Emile), ancien imprimeur.
1882. *Goguel*, pasteur protestant.
1882. *Grisouard*, commis-principal des postes et télégraphes.
1882. *Huot*, (*) ancien maire d'Épinal.
1881. *Lamblé*, inspecteur des forêts.
1881. *Marqfoy*, (*) trésorier-payeur général.
1882. *Okmer*, (*, I. ) proviseur honoraire du lycée Charlemagne.
1881. *Olivier*, imagiste.
1877. *Pellerin*, (A. ) imprimeur imagiste.
1882. *Stein*, notaire.
1879. *Thierry*, ancien directeur de la maison André Kœchlin et C^{ie}, de Mulhouse, propriétaire à Épinal.
1882. *Tourey*, (A. ) professeur et compositeur de musique.
1882. *Vatin*, secrétaire général de la préfecture des Vosges.

MEMBRES ASSOCIÉS,

résidant dans le département des Vosges.

MM.

1881. *D'Arbois de Jubainville*, inspecteur des forêts, à Neufchâteau.

1877. *Arnould*, industriel, à Saint-Maurice-sur-Moselle.
1882. *Bailly*, docteur en médecine, à Bains.
1876. *Boucher*, (Henry), fabricant de papier, à Bocelles, membre du Conseil général.
1877. *De Bourvulle*, (O. ✱) colonel d'artillerie en retraite, à Docelles.
1864. *Bourguignon*, cultivateur, à Vrécourt.
1882. *Bresson*, député des Vosges.
1850. *Buffet* (Louis), (✱) sénateur, ancien ministre.
1875. *Cabasse*, pharmacien, à Raon-l'Étape.
1865. *Chevillot*, (A. Ⓐ) principal du collège de Remiremont.
1843. *Chevreuse*, docteur en médecine, à Charmes.
1875. *Claudot*, docteur en médecine, ancien sénateur, à Eloyes.
1875. *Colin*, agriculteur, à Ménil-sous-Harol (Dompaire).
1878. *Conrard*, licencié en droit, à Damas-devant-Dompaire,
1880. *Cosserat*, docteur en médecine, à Padoux (Rambervillers).
1862. *Deblaye*, (l'abbé), archéologue, à Poussay.
1876. *Déchambenott*, directeur des usines de la Pipée (Fontenoy-le-Château.)
1868. *Defrance*, cultivateur, à Langley (Charmes).
1876. *Dubois* (Jules), propriétaire, à Martigny-les-Lamarche.
1873. *Edme* (Louis), à Rouceux (Neufchâteau).
1879. *Favre* (Auguste), dit *Balthazard*, cultivateur, à Neufchâteau.
1882. *Figarol*, (A. Ⓐ) agrégé de l'Université, industriel, à Aydolles.
1877. *Forêt*, père, (✱, A. Ⓐ) ancien président du Comice agricole de Remiremont, à Rupt.
1877. *Forêt* (Paul), industriel, à Rupt.
1875. *Fournier*, docteur en médecine, à Rambervillers.
1878. *Gautier*, ancien capitaine du génie, industriel, à Monthureux-sur-Saône.
1864. *George*, (✱) cultivateur, à Mirecourt.
1861. *Guinot*, curé de Contrexéville.
1876. *Hénin* (le prince d'), au château de Bourliémont (Neufchâteau).
1881. *Humbel* (✱), ancien capitaine adjudant-major de chasseurs à pied, industriel, à Eloyes.
1866. *Krantz* (Léon), fabricant de papier, à Docelles.

1880. **Krants** (Lucien), fabricant de papier, à Docelles.
1862. **Lebeuf**, agriculteur, à Neufchâteau.
1879. **Leblanc**, directeur de la ferme-école du Beaufroy, près Mirecourt.
1864. **Leclerc**, (✱) médecin-major en retraite, à Ville-sur-Ilion.
1867. **Lederlin**, directeur des établissements industriels de Thaon.
1878. **Legras**, docteur en médecine, à Dompaire.
1882. **Liégeois**, docteur en médecine à Bainville-aux-Saules (Dompaire).
1862. **Lidard**, (✱) docteur en médecine, à Plombières.
1858. **Louis**, (A. Ⓔ), principal du collège de Bruyères.
1876. **Lung**, industriel, à Moussey (Senones).
1879. **Masure**, industriel, à Arches.
1876. **Michaux**, architecte, à Sartres (Neufchâteau).
1870. **Moitessier**, ancien négociant, ancien juge au tribunal de commerce, à Mirecourt.
1879. **Morlot**, cultivateur, vice-président du Comice agricole de Neufchâteau, à La Neuveville (Châtenois).
1839. **Mougeot**, (✱) docteur en médecine, ancien membre du Conseil général, à Bruyères.
1881. **Mougeot** (Henri), industriel à Laval.
1880. **Muel**, (A. Ⓔ) inspecteur des forêts, à Mirecourt.
1863. **Perdrix**, cultivateur, président du Comice de Neufchâteau, à Bazoilles.
1876. **Pernet**, (Léon), négociant, maire de Rambervillers, membre du Conseil général.
1861. **Perrin**, (Sulpice), botaniste, à Cremanvillers (Vagney).
1856. **Petit**, (I. Ⓔ) ancien principal du collège, à Neufchâteau.
1860. **Préclaire**, arboriculteur, receveur-buraliste, à Charmes.
1842. **De Pruines**, père, (✱) maître de forges, à Sémouse (Xertigny).
1882. **Raoult**, docteur en médecine, à Raou-l'Étape.
1859. **Renault**, (A. Ⓔ) pépiniériste à Bulgnéville.
1836. **Resal**, père, (✱) avocat, à Dompaire.
1862. **Resal**, fils, docteur en médecine, à Dompaire.
1882. **Richard** (Alfred), avocat, ancien représentant, à Remiremont.
1878. **Simonet**, professeur au collège de Neufchâteau.

1879. *Soyer*, docteur en médecine, à Vicherey (Châtenois).
1864. *Thiriat*, (Xavier), naturaliste, libraire, à Gérardmer.
1879. *Trompette-Flageollet*, membre du Comice, à Châtel.

MEMBRES CORRESPONDANTS,

résidant hors du département des Vosges.

MM.

1862. *Abert*, inspecteur départemental, chef du service des enfants assistés et des établissements de bienfaisance de la Gironde, à Bordeaux.
1862. *Adam*, (✱) conseiller à la cour d'appel, rue des Tiercelins, 34, à Nancy.
1846. *Aubry* (Félix), propriétaire, rue du faubourg Poissonnière, 35, à Paris.
1879. *Barbier*, (A. Ⓛ) secrétaire général de la Société de géographie de l'Est, rue de la Prairie, 1 bis, à Nancy.
1875. *Barbier de Montault*, prélat de la maison de Sa Sainteté, à Montauban.
1861. *Bataillard*, agronome, à Champagny, par Audeux (Doubs).
1854. *Baudrillart*, (✱) ancien conservateur des forêts, à Dreux.
1855. *Baudrillart*, (✱) membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), rue de l'Odéon, 10, à Paris.
1874. *De Bauffremont-Courtenay*, (le prince Contran), au château de Brienne (Aube).
1871. *De Bauffremont-Courtenay*, (le prince Eugène), duc d'Atrisco, au château de Brienne (Aube).
1878. *Bécus*, ancien notaire, agriculteur, membre de la Société centrale d'agriculture de Neurthe-et-Moselle, rue St-Dizier, 127, à Nancy.
1860. *Benott*, (✱) doyen de la faculté des lettres de Nancy.
1870. *Benott*, (Arthur) rue St-Jean, 39, à Nancy.
1864. *Benott*, (Sébastien) vérificateur des poids et mesures, à Dôle.
1862. *Bertherand*, docteur en médecine, secrétaire de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.
1842. *Blaise* (des Vosges), (✱) professeur d'économie politique, rue Chaptal, 7, à Paris.

1871. *De Blignières*, (O. ✱) ancien préfet des Vosges.
1876. *Bonardot*, archiviste, rue d'Enfer, 84, à Paris.
1875. *Boudard*, (A. Ⓔ) inspecteur de l'enseignement primaire, à Nancy.
1862. *Bourgeois*, ancien professeur à l'école professionnelle de Mulhouse, en retraite, à Besançon.
1853. *Bourlon de Rouvre*, (C. ✱) ancien préfet des Vosges.
1861. *Bourlot*, professeur de mathématiques au lycée de Montauban.
1879. *Braconnier*, (✱) ingénieur des mines, rue de la Monnaie, 5, à Nancy.
1880. *De Braux*, historiographe, à Boucq (par Foug) (Meurthe-et-Moselle.)
1881. *Burget*, sous-inspecteur des forêts en retraite, à Meaux.
1875. *Burtaire*, professeur de mathématiques au lycée de Charleville.
1862. *Caillat*, docteur en médecine, à Aix.
1876. *Cahen*, (✱) ingénieur des ponts et chaussées, à Charleville.
1863. *Campaux*, (✱) professeur de littérature latine à la faculté des lettres de Nancy.
1874. *Chabert*, directeur de la compagnie d'assurances l'Union, quai Claude-le-Lorrain, 22, à Nancy.
1850. *Chapellier*, (I. Ⓔ) instituteur public en retraite, quai de Choiseul, 12 bis, à Nancy.
1869. *Chervin*, alné, directeur-fondateur de l'institution des bègues, avenue d'Eylau, 90, à Paris.
1862. *De Clérambault*, (Gatian) vérificateur des domaines, à Bourges.
1867. *De Clinchamps*, (✱) inspecteur des enfants assistés de la Seine-inférieure, rue du fond de la Jatte, 5, à Rouen.
1859. *Colonne*, conservateur des forêts à l'Administration centrale, à Paris.
1849. *Cournault*, (✱) conservateur du musée lorrain, à Malzéville-Nancy.
1880. *Daguin*, homme de lettres, rue Raynouard, 47, à Paris.
1853. *Danis*, architecte, rue de Médicis, 8, à Paris.
1873. *Darcy*, (✱) ancien préfet des Vosges.
1856. *Daubrée*, (C. ✱) membre de l'Institut (Académie des sciences), directeur de l'école des mines, boulevard St-Michel, 62, à Paris.

1879. *Debidour*, (A. ①) professeur à la faculté des lettres de Nancy, président de la Société de géographie de l'Est.
1856. *Deldtang*, (✱) ingénieur des chemins de fer de l'Est, à Charleville.
1876. *Denis-Ginoux*, greffier de paix, à Château-Renard (Bouches-du-Rhône.)
1847. *Desbœufs*, (✱) statuaire, rue N.-D.-de-Lorette, 47, à Paris.
1881. *Des Robert*, rue Isabey, 41, Nancy.
1846. *D'Estocquois*, (✱) professeur honoraire de mathématiques appliquées à la faculté des sciences de Dijon.
1880. *Dietz*, pasteur à Rothau, par Schirmeck (Alsace-Lorraine).
1843. *Domp martin*, docteur en médecine, à Dijon.
1851. *Druhen*, aîné, (1. ①) professeur à l'école de médecine, Grande Rue, 74, à Besançon.
1865. *Duhamel*, archiviste du département de Vaucluse, à Avignon.
1863. *Dulac*, (O. ✱) colonel du 12^e régiment de dragons.
1879. *Duroselle*, ancien professeur d'agriculture du département des Vosges à Malzéville (Nancy).
1875. *Faudel*, docteur en médecine, secrétaire de la Société d'histoire naturelle, à Colmar.
1879. *Finot*, avocat, archiviste de la Haute-Saône, à Vesoul.
1874. *Florentin*, receveur des établissements de bienfaisance, à Bar-le-Duc.
1870. *Français*, (O. ✱) peintre paysagiste, boulevard Montparnasse, 37, à Paris.
1844. *Gaillardot*, médecin sanitaire, à Alexandrie (Egypte).
1872. *Gaspard*, directeur du Crédit de France, rue Saint-Dizier, à Nancy.
1863. *Gasquin*, (✱) proviseur du lycée de Reims.
1882. *Gauguet*, (A. ①) ancien professeur, libraire-éditeur, rue de Seine, 36, Paris.
1880. *Gaulard*, professeur agrégé d'accouchement à la faculté des sciences de Lille, docteur en médecine.
1876. *Gérard*, receveur de l'enregistrement, à Lumbres (Pas-de-Calais).
1878. *Germain*, (O. ✱) membre de l'Institut, doyen de la faculté des lettres de Montpellier, ancien président de la Société languedocienne de géographie.

1880. *Germain* (Léon), archiviste-adjoint de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy.
1844. *Gigault d'Olincourt*, ingénieur civil, architecte, à Bar-le-Duc.
1852. *Gillebert d'Her court*, directeur de l'établissement hydrothérapique, médecin consultant aux eaux d'Enghien (Seine-et-Oise.)
1863. *Giraud*, président du tribunal civil, à Niort.
1843. *Gley*, (C. ✱) officier d'administration principal des subsistances militaires, en retraite, boulevard Magenta, 7, à Paris.
1878. *Gley*, René, vérificateur des domaines, à Beaune.
1876. *Des Godins de Souhesmes*, Gaston, publiciste, rue de la Marine, 14, à Alger.
1869. *Grad*, (Charles), député de Colmar au Reichstag, homme de lettres, au Logelbach (Alsace).
1873. *De Grandprey*, (✱) inspecteur général des forêts, rue de Bourgogne, 65, à Paris.
1869. *Guérin*, Raoul, archéologue, à Paris.
1859. *Guerrier de Dumast* (baron), (O. ✱) secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Nancy.
1864. *Guibal*, sous-inspecteur des forêts, à Poligny.
1844. *Guillaume* (l'abbé), aumônier de la chapelle ducale, à Nancy.
1836. *Hausmann*, (✱) ancien intendant militaire, rue St-Georges, 23, à Paris.
1863. *Héquet*, comptable, aux forges de Liverdun (Meurthe-et-Moselle).
1876. *De Hoben* (baron) consul de Bolivie, à Alger.
1858. *Hoorebecke* (Gustave van), avocat à la cour d'appel de Gand.
1869. *Husson*, (A. Ⓛ) proviseur du lycée de Chaumont.
1874. *Hyver* (l'abbé), professeur à la faculté des lettres de l'université catholique de Lille (Nord).
1875. *Jacob*, directeur du musée, à Bar-le-Duc (Meuse).
1863. *Joly*, avocat, secrétaire de la Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers.
1860. *Joubin*, (✱, I. Ⓛ) censeur des études au lycée Louis-le-Grand, à Paris.
1866. *Jouve*, (A. Ⓛ) publiciste, rue Boileau, 83, à Paris-Auteuil.

1874. *Julhiot*, (O. ✱) capitaine de vaisseau, à la Côte-Saint-André (Isère).
1864. *Just Pidamet*, conservateur du musée de Poligny, secrétaire de la Société d'agriculture, sciences et arts de la même ville.
1858. *Jutier*, (✱) ingénieur en chef des mines, à Chalon-sur-Saône, (Saône-et-Loire).
1879. *Kintzel*, chef de section aux chemins de fer de l'Est, à Autrey (Haute-Saône).
1868. *Kuhn* (l'abbé Hermann), curé de Gueblange (par Dieuze), (Lorraine).
1855. *Kuss*, (✱) ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Paris.
1872. *La fosse*, (✱) sous-intendant militaire, à Alger.
1859. *Lahache*, juge de paix, à Clary (Nord).
1869. *Lapais*, graveur héraldique, rue des Dominicains, 138, à Nancy.
1877. *Laprevote* (Charles), secrétaire de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy.
1873. *Laurent* (l'abbé), (l. 49) ancien inspecteur d'académie, à Paris.
1878. *Le Bègue*, directeur de l'asile public des aliénés, à Bron, près Lyon.
1872. *Leblanc*, (✱) ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Caen.
1849. *Lebrun*, architecte à Azerailles, par Baccarat (Meurthe-et-Moselle).
1879. *Le Cler*, (✱) sous-intendant militaire en retraite, rue Ras el Ain, à Oran.
1858. *Légrand du Saulle*, (✱) docteur en médecine, boulevard Saint-Michel, 9, à Paris.
1867. *Lehr*, docteur en droit, professeur de droit civil français et de droit comparé à l'académie de Lausanne (canton de Vaud, Suisse).
1844. *Lepage*, (Henri), (✱) archiviste du département de Meurthe-et-Moselle, président de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy.
1874. *Le Plé*, (✱) docteur en médecine, président de la Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure, à Rouen.

1880. *Lescuyer*, homme de lettres à Saint-Dizier (Haute-Marne).
1847. *Levallois*, (✳) inspecteur général des mines, rue Belle-Chasse, 44, à Paris.
1866. *Lévy*, (A. Ⓢ) grand rabbin, à Vesoul.
1853. *L'héritier*, (✳) inspecteur des eaux thermales de Plombières.
1849. *Létey*, docteur en médecine, avenue de Paris, rue Saint-Louis, 11, à Choisy-le-Roi (Seine).
1844. *Lionnet*, (✳) ancien professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, avenue de Villiers, 8, à Paris.
1881. *Ly Chao Pê*, lettré, mandarin chinois, attaché à l'ambassade chinoise, à Paris.
1861. *Liron* (Jules de) d'Airolles, secrétaire général honoraire de la Société d'agriculture de Châlon-sur-Saône, rue de Sèvres-Vaugirard, 82, à Paris.
1878. *Lorrain*, homme de lettres, à Iberville (Canada).
1878. *Malgras*, procureur de la république, à Lunéville.
1864. *Mallé-Bras*, (✳, A. Ⓢ) secrétaire général honoraire de la Société de géographie, rue Jacob, 16, à Paris.
1859. *Marchal*, archéologue, juge de paix, à Bourmont (Haute-Marne).
1871. *Maréchal*, (A. Ⓢ) inspecteur de l'instruction primaire, à La Châtre (Indre).
1847. *Martins*, (O. ✳) professeur à la faculté de médecine de Montpellier.
1854. *Matheron*, (✳) ingénieur civil, à Marseille.
1876. *Maxe Werly*, (A. Ⓢ) négociant, rue de Rennes, 61, à Paris.
1852. *Meaume*, (✳) avocat, ancien professeur à l'Ecole forestière, grande avenue, 45, à Neuilly-sur-Seine.
1857. *Michaud*, (✳) capitaine adjudant-major en retraite, chef d'institution, à Sainte-Foy-les-Lyon.
1859. *Morand*, (✳) médecin principal à l'hôpital militaire de Besançon.
1866. *Mortillet* (Gabriel de), ingénieur civil, rue de Vaugirard, 35, à Paris.
1861. *Mougel*, curé de Duvivier, par Bône (Algérie).
1878. *Moynier de Villepot*, pharmacien, à Abbeville (Somme).

1841. *Naville* (Adrien), praticulteur, à Genève.
1874. *Nicolas*, ancien avoué, juge de paix de Saint-Nicolas, à Nancy.
1868. *Noël* (Ernest), industriel, à Paris.
1879. *Nolen*, recteur de l'Académie de Douai.
1871. *Olry*, (I. ☿) instituteur, à Allain-aux-Bœufs, par Colombey-les-Belles (Meurthe-et-Moselle).
1845. *Oulmont*, (✱) docteur en médecine, rue Bergère, 21, à Paris.
1876. *Oustry*, (C. ✱, A. ☿) ancien préfet des Vosges, préfet du Rhône, à Lyon.
1880. *De Pange*, (Comte Maurice) historiographe, rue de l'Université, 98, à Paris.
1876. *Papier*, (A. ☿) entreposeur des tabacs, en retraite, président de l'Académie d'Hippone, à Bône (Algérie).
1864. *Pâté*, professeur d'agriculture, à Nancy.
1847. *Perrey*, (✱) professeur honoraire de la faculté des sciences de Dijon, rue du Port, 78, à Lorient.
1872. *Pfaff*, professeur d'allemand au lycée de Vanves.
1839. *Pinel*, avocat à la cour d'appel, rue Laffitte, 34, à Paris.
1829. *Piroux*, (✱) directeur de l'institution des sourds-muets, à Nancy.
1872. *Plassiard*, ingénieur civil, inspecteur du travail des enfants dans les manufactures, rue Saint-Léon, 52, à Nancy.
1844. *Poirol*, (✱) président de chambre à la cour d'appel d'Amiens.
1861. *Ponscarne*, (✱) graveur de médailles, à Paris.
1876. *Pulon*, (A. ☿) directeur de l'école forestière, à Nancy.
1871. *Quintard*, secrétaire-adjoint de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy.
1869. *Rabache*, homme de lettres, à Morchain (par Nesle) Somme.
1862. *De Rebecque* (Constant), président de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.
1872. *F. Renauld*, pharmacien, à St-Chamond (Loire).
1872. *J. Renauld*, juge suppléant au tribunal civil, rue Callot, 9, à Nancy.
1859. *Reuss*, docteur ès-sciences, professeur de mathématiques au lycée de Belfort.

1836. *Risler*, ancien rédacteur du *Journal d'agriculture pratique*, agronome, propriétaire à Calèves-sur-Nyon, canton de Vaud (Suisse).
1870. *Ristelhuber*, homme de lettres, quai Saint-Nicolas, 3, à Strasbourg.
1880. *Des Robert*, historiographe, rue de Rigny, 2, à Nancy.
1842. *Salmon*, (*) conseiller à la Cour de cassation.
1829. *Saucerotte*, (*) médecin en chef honoraire à l'hôpital de Lunéville.
1878. *Sellière* (Frédéric), ingénieur civil, avenue de l'Alma, 61, à Paris.
1843. *Simonin*, (*) docteur en médecine, ancien professeur à la faculté de médecine, à Nancy.
1867. *Steinheil*, (*), ancien député, manufacturier à Rothau.
1862. *Terquem*, (*) ancien administrateur du musée géologique de Metz, rue de la Tour, 78, à Passy.
1853. *Thévenin*, conseiller à la cour d'appel de Paris, boulevard Saint-Michel, 45.
1869. *Thévenot*, ancien vérificateur des poids et mesures, homme de lettres, rue de la Trinité, 5, à Troyes (Aube).
1858. *Trouillet*, arboriculteur, à Montreuil-les-Pêches (Seine).
1825. *Turck*, docteur en médecine, ancien représentant, à Gray.
1844. *Vagner*, homme de lettres, publiciste, membre de l'Académie de Stanislas, rue du Manège, 3, à Nancy.
1875. *Valkenaër* (le baron de), agriculteur, au Paraclet (Aube).
1862. *Verjon*, (*) docteur en médecine, à Paris.
1829. *Vergnaud-Romagnési*, négociant, à Orléans.
1862. *Vesins* (vicomte de), (O. *) ancien préfet des Vosges.
1879. *Ville* (Georges), (*) professeur-administrateur au muséum d'histoire naturelle, rue Cuvier, 57, à Paris.
-

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE VOLUME DE 1882

	Pages.
EXTRAITS des procès-verbaux des séances de l'année 1884.	4
OUVRAGES reçus par la Société.	53
LISTE des Sociétés savantes correspondantes	56
DISCOURS d'usage prononcé à la séance publique par M. Tanant	68
RAPPORT de la commission d'agriculture sur les concours de 1884, par M. Defrance.	82
RAPPORT de la commission d'histoire et d'archéologie, par M. Voulot	108
RAPPORT de la commission littéraire, par M. Lemoyne.	117
RAPPORT sur l'Exposition des Beaux-Arts à Epinal, par M. Léon Landmann	121
RAPPORT de la Commission artistique, par M. Marqfoy .	124
RAPPORT de la commission scientifique et industrielle, par M. Demangeon	126
LISTE des récompenses décernées par la Société à la suite des concours de 1884	132
RAPPORT sur l'engrais Goux, par M. Gebhart. . . .	146
ESSAI des engrais chimiques sur la végétation forestière, par M. Muel	152
NOTICE sur les améliorations apportées par M. Mer, dans l'exploitation de la ferme de Longemer. . . .	170
EXTRACTION de souches à la dynamite, par M. Maire. .	184
RAMBREVILLERS au XVIII ^e siècle, par M. Fournier. . .	192
LES GRANGES NOTRE-DAME, par M. L. Jouve (1 ^{re} partie) .	205

	Pages.
EXAMEN du travail de M. Clesse, intitulé : Essai sur le patois lorrain, patois de Fillières, canton de Longwy, par M. N. Haillant.	255
ESSAI sur un patois vosgien (Urimenil), par N. Haillant.	264
LA TERRE ET LES CIEUX de la Divine Comédie. par M. De Boureulle	304
ÉTUDE sur le Menteur de Corneille, par M. G. Gley.	324
UN MINERALOGISTE VOSGIEN au siècle dernier, par M. A. Benoit	349
NOTICE sur M. De Chanteau, par M. F. Bretagne.	354
UN MOT principalement d'après M. Loubens, sur M. Bourguin, par M. Defranoux.	356
THELEPHORA PERDRIX R. Hartig, par M. d'Arbois de Jubainville	364
RAPPORT sur le Thelephora perdrix, par M. Mougeot.	364
RÉPONSE de M. d'Arbois.	367
NOTE par M. de Boureulle, sur une publication intitulée : « Inventaire général des pièces d'artillerie de l'arsenal de Nancy (1 ^{er} août 1624), par F. Des Robert »	369
RECHERCHES archéologiques exécutées aux environs d'Arches en 1882, par M. Voulot	376
RAPPORTS officiels du conservateur du Musée départemental, de 1878 à 1882 inclus, sur les accroissements et améliorations des collections, par M. Voulot	382



3 9015 03033 0503

